

La Jeunesse
de
Paul-Louis Courier

ÉTUDE ANECDOTIQUE ET CRITIQUE
SUR SA VIE ET SES ŒUVRES DE 1772 A 1812
D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

ROBERT GASCHET

ANCIEN BOURSIER D'AGRÉGATION EN SORBONNE
PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1911



La Jeunesse

de

Paul-Louis Courier



Digitized by the Internet Archive
in 2026



PAUL LOUIS COURIER

D'APRÈS UNE GRAVURE DE L'ÉDITION PAULIN

(1834)

La Jeunesse
de
Paul-Louis Courier

ÉTUDE ANECDOTIQUE ET CRITIQUE
SUR SA VIE ET SES ŒUVRES DE 1772 A 1812
D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

ROBERT GASCHET

ANCIEN BOURSIER D'AGRÉGATION EN SORBONNE
PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1911



BIBLIOGRAPHIE

Références pour servir d'addenda au guide bibliographique de la Littérature française de Hugo Thieme.

A. RENOARD. — *Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus par Amyot et sur la découverte d'un fragment grec de cet ouvrage.* Paris, 5 juillet 1810.

Gazette de France. — Août 1810.

Magasin encyclopédique. — 1810, tome V, page 462. Article de Millin.

— 1810. Article de Chardon de la Rochette.

Journal de l'Empire. — 24 septembre 1810. Article de Boissonnade.

Giornale Ciclopedico. — Firenze. — Luglio, 1810.

Journal des savants. — 1818. Juillet. Article de Letronne.

ARMAND CARREL. — *Essai sur la vie et les écrits de P.-L. Courier.* 1829. Notice écrite pour la première édition des œuvres complètes de Courier.

CHARLES MAGNIN. — Article du *Globe* (7 janvier 1829), reproduit dans les « Causeries et méditations historiques et littéraires ». Tome I, pages 397-399.

DALAYRAC, aîné. — Un an de la vie de Paul-Louis Courier. Séjour à Toulouse, 1796-97 (Extrait de la *Revue rétrospective*, n° VI, ou Bibliothèque historique dirigée par Taschereau.

Paris, 1833-1838). Cet article a été publié à part (s. l. n. d.). in-8°, se trouve à la Bibl. Nat., L. n. ²⁷, 5019.

CHARLES NAUROY. — *Le Curieux*. Tome I.

SAINTE-BEUVE. — *Causeries du lundi*. VI, articles des 26 juillet et 2 août 1852.

SAINTE-BEUVE. — *Nouveaux lundis*, tomes III et IV.

AUG. VITU. — *Ombres et vieux murs*, 1859.

ARMAND RIVIÈRE. — Documents inédits sur P.-L. Courier, dans la *Loire illustrée*, Tours, 1863.

FR. SARCEY. — *Paul-Louis Courier, écrivain*. Jouaust, Paris, 1876.

R. LAUNAY. — *Les pères de la démocratie*, Paris, 1903.

Revue latine. — Numéro du 25 janvier 1903. P.-L. Courier à la guerre, par Michel Salomon (une lettre inédite de Courier).

Revue d'histoire littéraire. — Avril-juin 1906. Un épisode inconnu de la vie de P.-L. Courier, par Joret (lettre inédite de Courier, à Oberlin).

Revue critique. — 16 novembre 1885. P.-L. Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus.

B. SAINT-HILAIRE. — *Victor Cousin, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1895, II, 262-267 (2 lettres de Courier).

DESTERNES ET GALLAND. — *Revue politique et parlementaire*, 10 mars 1898. P.-L. Courier, électeur et candidat; 10 juillet 1902. Les idées politiques de P.-L. Courier.

— *La Révolution française*. La réaction royaliste en Touraine, 1816, d'après P.-L. Courier, 14 janvier 1903.

— *La Révolution française*. La réaction cléricale en Touraine, 1814-1824, d'après P.-L. Courier, 14 avril 1903.

— *Ibid.* La souscription pour l'acquisition de Chambord, 14 mars 1904.

— *Nouvelle Revue*. 1^{er} février 1902. Trois procès. 15 décembre 1905. La jeunesse de P.-L. Courier.

ROBERT GASCHET. — *L'affaire de la tache d'encre sur le manuscrit de Longus à la Bibliothèque Laurentienne, d'après des documents inédits* (Extrait du *Bulletin italien*, de 1906). — Bordeaux : Féret; Paris : Fontemoing.

ROBERT GASCHET. — *L'armée française en Calabre et le combat de Santa-Eufemia* (1806). Pages inédites avec commentaires dans la *Revue bleue* du 17 mars 1906.

Mémoires du Général Griois, avec Introduction et Notes, par ARTHUR CHUQUET, Membre de l'Institut. Tome I, Paris, 1909.

INTRODUCTION

Sainte-Beuve le premier a discerné de son clair regard que la vie de Paul-Louis Courier se partage en deux parties.

Il y a en effet dans son existence deux périodes distinctes, mais la première se termine en 1812 et non pas en 1815, comme l'a écrit Sainte-Beuve¹, qui n'est pas entré dans un

¹ Après 1815, on eut, dit-il, l'officier démissionnaire soi-disant vigneron, le propriétaire jouant au paysan, « ayant son rôle, sa blouse », se faisant l'ami du peuple, enfin le Paul-Louis Courier que tout le monde connaît par ses pamphlets. « Avant 1815, on a un « autre Courier, qui a devancé l'autre et qui l'explique, mais qui n'a « rien encore de l'homme de parti ; soldat déjà trop peu discipliné « sous la République, devenu incompatible et tout à fait récalcitrant sous l'Empire, mais curieux de l'étude, amateur du beau « en tout ; un Grec, un Napolitain, un Italien des beaux temps, le « moins Gaulois possible ; s'abandonnant tant qu'il peut à tous les « caprices de sa libre vocation ; indépendant avec délices ; délicat « et quinteux ; misanthrope et pourtant heureux, jouissant des « beautés de la nature, adorant les anciens, méprisant les hommes, « ne croyant surtout pas aux grands hommes, faisant son choix « de très peu d'amis. Tel il était à l'âge de quarante-trois ans, tel « au fond il resta jusqu'à la fin, mais les dix années finales (1815-1825) où il devint et où il fit un personnage populaire, méritent « d'être comprises à part ».

Tel est le Courier que nous avons entrepris de raconter par le détail, c'est-à-dire celui que Sainte-Beuve appelle le « premier Courier, le Courier avant le rôle et le pamphlet. » (Causeries du Lundi, VI).

détail assez minutieux, et qui s'est contenté de voir de haut et par suite d'un peu loin. Cette date de 1815, si grave pour notre histoire nationale, n'a aucune importance, aucune signification quand il s'agit de la vie de Paul-Louis Courier. Au contraire, c'est son retour en France (juillet 1812) qui marque une époque décisive de son existence ; sa jeunesse est finie, l'ère des longues et délicieuses flâneries intellectuelles est irrémédiablement close.

Après avoir essayé de se faire Italien ou Grec, le voilà redevenu décidément Français ; mais sa vie lui semble désormais si monotone, que, par désœuvrement, il se décide au mariage, lui jusqu'alors si incapable de plier la tête sous un joug quelconque ; et le mariage, malgré son indépendance et ses résistances, va peu à peu l'engager dans une existence nouvelle, le ramener en Touraine, le fixer, le faire propriétaire, marchand de bois, vigneron ¹. En même temps des tracasseries de toute sorte vont le saisir et l'aigrir. Son humeur s'en ressentira.

Voilà pourquoi nous attachons une importance capitale à cette date de 1812. D'ailleurs Courier, né en janvier 1772, avait alors passé la quarantaine ; on ne saurait vraiment pousser au delà de cet âge une étude sur sa jeunesse.

Pour n'oublier aucun trait de sa physionomie, pour n'omettre aucune circonstance intéressante de sa vie, nous l'avons pris aussi près que possible du berceau, nous avons observé son enfance studieuse, dans les diverses propriétés de Touraine où elle s'écoula ; plus tard, nous l'avons conduit à Paris, où s'achèvent ses études, et à l'École de Châlons. Nous l'avons suivi, autant que nous l'avons pu, à travers le désordre et « le tumulte des camps ² », aux armées de la Moselle et du Rhin ; nous l'avons accompagné dans

¹ Il rentre alors dans la tradition paternelle, car son père avait été tout cela.

² Expression de Courier rapportée par Dalayrac.

ses diverses pérégrinations d'officier, et nous avons enfin essayé avec lui de devenir Italien ¹ à Rome, à Milan, à Florence, à Naples et en Calabre.

Nous avons lié connaissance avec sa famille, recherché ses camarades, ses amis, ses chefs; nous avons visité ses propriétés, supputé sa fortune, connu ses ressources, relevé les inexactitudes volontaires de ses récits ou de ses aveux; d'autre part, nous avons étudié ses auteurs favoris, traduit avec lui Isocrate, Xénophon, Plutarque et Longus, assisté à l'éclosion de ses œuvres de jeunesse, fouillé ses bibliothèques de prédilection.

Nous avons enfin pris part à la grande affaire de la tache d'encre, et nous sommes resté, comme lui, étonné du tapage soulevé par une polissonnerie jugée d'abord sans gravité. Puis, nous avons flâné longuement à Tivoli, Albano, Frascati, choisissant en voluptueux nos sites, nos livres et nos amis, avant de nous décider à rentrer en France, où nous devions trouver, Courier la fin de son bonheur, et nous-même le terme de notre travail.

Dans cette première partie de sa vie, Courier nous appartient par ses études littéraires, par sa carrière d'officier, par ses voyages et ses aventures, mais aussi par ses écrits. Certes, les pamphlets politiques, qui lui ont valu sa popularité, se trouvent forcément exclus de cette étude. Mais il nous reste une assez belle collection d'ouvrages, où se reflète, plus sincèrement que dans les pamphlets, le vrai génie de notre auteur. Voici, par ordre chronologique, les œuvres qui appartiennent à cette période ² :

1. Éloge de Buffon, écrit à Rome en 1799 (vers le mois de février).

2. Étude sur l'*Athénée* de Schweighaeuser, écrite à

¹ « Je suis devenu Italien ». Lettre à M. Lejeune. Barletta, 24 mai 1805.

² Jamais la liste n'en a été dressée avec méthode et exactitude.

Strasbourg en avril-mai 1802¹ et publiée dans le Magasin encyclopédique (cahier de fructidor, an X).

3. Ménélas après la fuite d'Hélène (inachevé), à la Véronique le 26 septembre 1802.

4. Sur Diogène, à la Véronique 10 octobre 1802.

5. Éloge d'Hélène, commencé à Rennes en 1798, terminé à la Véronique, à la fin de l'année 1802; publié à Paris au début de l'année 1803, chez Henrichs.

6. Conseils à un colonel, 1803.

7. Du commandement de la cavalerie et de l'équitation, deux livres de Xénophon traduits par un officier d'artillerie à cheval, à Paris, de l'imprimerie de J. M. Eberhart, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 12. In-8°. Sans date (La date est 1813).

L'ouvrage commencé à Plaisance en 1804 fut achevé à Portici, près de Naples, en novembre 1807. La dédicace à M. de Sainte-Croix est datée du 1^{er} décembre 1807. On verra pour quelles raisons la publication fut retardée jusqu'en 1813.

8. Périclès, traduction libre et abrégée de Plutarque. Lucerne, le 21 septembre 1809.

9. Daphnis et Chloé, traduction complète d'après le manuscrit de l'abbaye de Florence. Imprimé à Florence chez Piatti, 1810 (Soixante exemplaires numérotés).

1. Longi Pastoralium fragmentum hactenus ineditum Romae MDCCCX, apud Linum Contedinium. In-8°.

11. Δόγγου ποιμενικῶν λόγοι τέτταρες ἐν Ῥώμῃ παρὰ Λίνῳ τῷ Κοντεδινίῳ, 52 exemplaires.

12. Lettre à M. Renouard, libraire, sur une tache faite à un manuscrit de Florence. In-8°.

A la fin de la Lettre : Tivoli, le 20 septembre 1810. Voir en tête de l'édition des Pastorales de Longus, à Paris chez Corrèard, 1821, le récit fait par Courier lui-même de la

¹ Elle porte la date du 10 prairial an X (30 mai 1802).

manière dont il s'y prit pour faire imprimer la Lettre à Renouard, par l'imprimeur Lino Contedini de Rome.

13. Conversation chez la comtesse d'Albany, à Naples le 2 mars 1812.

Tous ceux de ces ouvrages dont je n'indique pas la date de publication sont restés inédits du vivant de Courier¹.

14. Enfin, rentrent dans les limites de cette étude les lettres écrites par Courier depuis son enfance jusqu'à la fin de l'année 1812.

Toutes ces lettres peuvent être classées de la manière suivante :

I. — *Lettres déjà publiées* :

a) Lettres inédites de Paul-Louis Courier, écrites de France et d'Italie ; dans l'édition Sautelet 1828 des mémoires, correspondance et opuscules inédits de Paul-Louis Courier. Tomes I et II.

b) Six lettres ou fragments de lettres publiés par Dalayrac aîné à la suite d'un opuscule in-8° intitulé : Un an de la vie de P.-L. Courier² (sans date ni lieu). Extrait de la *Revue rétrospective*, n° VI.

c) Une lettre de Courier à Bonneau, notaire à Orléans, publiée dans la *Revue latine*, 25 janvier 1903, par M. Michel Salomon.

d) Une lettre de Courier à Oberlin, publiée par M. Joret dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (avril-juin 1906).

¹ Parmi les opuscules de Courier qui ne furent publiés qu'après sa mort, figurent aussi les suivants dont on n'a pu déterminer exactement la date : Consolations à une mère ; l'héritage en Espagne ; l'Espagnol, amant de sa sœur (*inachevé*) ; sur le mérite des orateurs comparé à celui des athlètes (*inachevé*). — C'est pourquoi nous avons exclu de la présente étude ces morceaux, d'ailleurs assez dépourvus d'intérêt.

² Bibliothèque nat., L. n. ²⁷, 5019.

e) Une très importante lettre de Courier à Guilhem de Sainte-Croix, qualifiée journal par l'auteur et relative à la défaite de Sainte-Euphémie et à la désastreuse retraite de l'armée française ¹.

Nous avons publié cette lettre dans la *Revue bleue*, numéro du 17 mars 1906.

II. — *Lettres inédites :*

1° Lettre de Courier au directeur du parc d'artillerie au Port-Liberté, du quartier général de Rennes, le 8 fructidor an VI, communiquée par M. Delafosse.

2° Lettre de Courier à M. Molini, libraire à Florence, de Rome, le 28 septembre 1810 (*idem*).

3° Lettre à MM. Molini et Landi, 1^{er} novembre 1811.

4° Deux lettres de Courier à del Furia (*en italien*), de Livourne, les 13 mai et 27 octobre 1808.

¹ Nous possédons d'autres lettres inédites de Courier, mais elles ne rentrent pas dans les limites de cette étude.

CHAPITRE I

ENFANCE EN TOURAINE ET PREMIÈRES ÉTUDES

Naissance de Paul-Louis Courier à Paris. — Son acte de baptême. — Installation de son père Jean-Paul Courier en Touraine. — Ses goûts, son caractère. — Le fief de Méré. — Le fief du Breuil. — Achat de la Véronique, sur les bords de la Loire. — Mariage de Jean-Paul Courier. — Légitimation de Paul-Louis et réformation de son acte de baptême. — Séjour au Breuil en 1777. — Retour à la Véronique où s'écoule l'enfance de Paul-Louis. — Mort de Jean La Borde, son grand-père. — Départ de la famille Courier pour Paris. — Les maîtres de Paul-Louis. — Vauvilliers. — Valeur de l'helléniste. — Son système de traduction. — Délicatesse de la santé de Paul-Louis. — Ses promenades aux environs de Paris. — Éducation morale et sociale du jeune homme. — Les leçons de son père lui font haïr la noblesse; les leçons de l'époque lui font haïr l'ancien Régime. — La famille Courier voit sans effroi s'accomplir les premiers événements de la Révolution.

Le samedi 4 janvier 1772, naquit à Paris un enfant du sexe masculin qui fut baptisé le même jour, en la paroisse de Saint-Eustache, sous les noms de Paul-Louis¹. C'était un enfant naturel. Sa mère qui habitait rue du Mail, s'appelait Louise-Élisabeth La Borde. Le père absent de Paris à ce moment, était un bourgeois aisé M. Jean-Paul Cou-

¹ Archives reconstituées de la Seine. Voir l'Extrait de Baptême de P, — L. Courier à l'appendice n° I.

rier, propriétaire de la terre et du fief noble de Méré, dans la paroisse d'Artannes, en Touraine.

Le parrain de l'enfant fut un certain Jacques-Étienne-Rémy Petit, qualifié marchand dans l'acte de baptême, sans que nous puissions savoir à quelle corporation il appartenait. La marraine était Marie-Magdeleine Luce, fille de Jean-Pierre Luce, également marchand.

Ainsi fit son entrée dans la vie, d'une manière assez humble on le voit, celui qui plus tard acquit par ses pamphlets une renommée telle que le duc Decazes s'en inquiéta. Qui ne serait frappé de l'antithèse de cette naissance si obscure, de ce baptême furtif, auquel le père n'assiste même pas, et de cette mort sensationnelle qui, en 1825, émeut la France entière, met en deuil le parti libéral, alarme le ministère même soupçonné d'avoir fait assassiner l'ardent polémiste?

Fils d'un « marchand pour la provision de Paris¹ », le père de Paul-Louis Courier était venu se fixer en Touraine, où il acheta en 1768 la terre de Méré, sur les bords de l'Indre. Mais cet établissement, loin d'être définitif, dura six ans à peine. Dès 1774, il vendait son fief, s'installait pendant quelque temps à Tours dans une maison située rue de la Galère, paroisse de Notre-Dame de l'Ecrygnolle², puis il achetait le beau domaine du Breuil dans la paroisse de Mazières, à une lieue environ de Cinq-Mars-la-Pile. Il en devint acquéreur à bon compte³ et fit en le revendant une magnifique spéculation. C'était un homme

¹ Archives de la Seine. La famille était originaire de Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, qui se trouve dans le département de l'Yonne. Le père de Courier y était né lui-même en 1732.

² Vieille paroisse dont Balzac a bien soin de rappeler le souvenir dans ses contes drôlatiques. Voir notamment : le Pêché véniel.

³ Archives du château du Breuil. Vente de la terre du Breuil devant M^e Martigné, notaire au Mans, 21 avril 1774.

habile en affaires, qui s'entendait à l'agriculture et aussi à toute sorte de spéculations fructueuses. Ancien bourgeois de Paris ¹, il paraît avoir été merveilleusement propre à mener le nouveau genre de vie qu'il adopta en Touraine. Rangé, économe, défiant, il ne pouvait supporter le moindre gaspillage, ainsi que l'attestent les stipulations si minutieuses qu'il introduit dans les nombreux baux par lesquels il afferme ses terres aux paysans. Il ne négligeait aucun profit si petit qu'il fût, et n'abandonnait jamais aucun de ses droits. Il prend contre ses voisins, fermiers ou métayers toutes les précautions que lui conseille la prudence la mieux avertie ². Son fils remarquera plus tard qu'il « avait toujours quelque procès ». C'est qu'il n'était pas homme, dit-il, « à se laisser manger la laine sur le dos » ³.

Riche, il affecte toujours d'être gêné et élève son fils unique dans la pensée qu'il devra travailler pour vivre ⁴.

D'ailleurs il n'a aucune vanité de bourgeois-gentilhomme ; il n'apprécie que les avantages positifs, les revenus de la terre ou de l'argent prêté. En sa qualité de propriétaire du Breuil, il possède des droits seigneuriaux et prend soin de faire renouveler en temps utile les titres qui les établissent même quand il s'agit d'une modeste rente de douze livres ⁵ ; mais c'est l'intérêt seul qui le guide et

¹ C'est ainsi qu'il est qualifié dans tous les actes qu'il passe devant de nombreux notaires, de Tours ou des environs.

² Nous avons copié une foule de baux à ferme, ou d'actes de vente, dans les études des notaires de Luynes et de Cinq-Mars-la-Pile. Dans tous s'affirme l'esprit intéressé et défiant de Jean-Paul Courier.

³ P.-L. Courier. Lettre à Mme Courier, 1816.

⁴ Paul-Louis ne connut sa fortune réelle qu'après la mort de son père, de là cette phrase écrite en 1794 : « Si je puis me mettre à l'abri de la misère, c'est tout ce qu'il me faut ». Édit. Sautet, 1829, I, 18.

⁵ Étude de M^e Estevelin des Hautes-Landes, notaire à Cinq-Mars-la-Pile, Titre nouvel, 18 janvier 1776.

la complaisante énumération de ses titres, dans l'acte notarié, ne répond pas à une pensée d'orgueil¹.

Il tient si peu à jouer au grand seigneur, que, tout en restant propriétaire du Breuil, il va se rendre acquéreur, pour en faire son habitation, d'une modeste maison de campagne, qui répond mieux à ses goûts et où il se sentira plus à l'aise que dans un château. Cette closerie qu'il habitera désormais, qu'il transmettra à son fils et dont les lettres de Paul-Louis perpétueront le souvenir, c'est la Véronique. Située dans la paroisse de Cinq-Mars, au lieu du Ponceau, sur les bords de la Loire, elle consiste en un corps de logis, composé de plusieurs chambres basses et de quelques pièces taillées dans le roc auquel s'adosse la maison. Rien de plus simple; mais la situation est charmante: au nord le coteau qui protège contre les vents froids, au sud le fleuve tout semé d'îles. La propriété, renfermée de murs, comprend terrasses, grange, cour et jardin. Elle avait alors pour dépendances une autre closerie nommée la Guyotterie, un clos de vignes de cinq arpents² et un pré situé au bord de la Loire et planté de mûriers³.

M. Jean-Paul Courier venait depuis peu de s'installer à la Véronique⁴ lorsqu'il se décida à régulariser sa situation

¹ Il est qualifié dans les actes de M^e Estevelin des Hautes-Landes, seigneur de la terre et seigneurie du Breuil, de la Parcouère et autres lieux.

² Le Clos Buré.

³ Cette acquisition fut faite en l'étude de M^e Gervaise, notaire à Tours, le 10 février 1776. Je dois la communication de cet acte à M. Lainé, un de ses successeurs.

⁴ Nous savons que M. Courier habitait la Véronique, dès le 31 mars 1776; cela résulte des termes d'un acte passé ce jour-là entre lui et les héritiers d'un de ses anciens métayers de la Parcouère, Gatien Michau, lequel était décédé en lui devant de l'argent (Étude de M^e Estevelin des Hautes-Landes, 31 mars 1776. Trans-

en épousant Louise-Élisabeth La Borde, et en légitimant son fils. Il avait donc, à cette époque, trois domiciles : son château du Breuil, dans la paroisse de Mazières, sa maison de la Véronique, et un appartement qu'il avait conservé à Tours dans la rue de la Galère.

Bien qu'il eût peu de relations dans cette grande ville, la célébration de son mariage ne pouvait y passer inaperçue. A sa paroisse urbaine de Notre-Dame de Lécrignolle, il préféra donc l'humble église de Saint-Pierre de Mazières où, en qualité de seigneur du Breuil, il avait non seulement droit de banc dans le chœur, mais encore « droit de la chapelle de Notre-Dame, pour assister au service divin ». C'est là qu'il reçut la bénédiction nuptiale le 11 février 1777. La future madame Courier avait encore son père Jean La Borde, ancien bourgeois de Paris. Ce vieillard, qui s'était transporté au Breuil pour assister à la cérémonie, était alors âgé de soixante-neuf ans¹.

Le mariage fut célébré dans l'intimité. Courier eut pour principal témoin son notaire de Cinq-Mars, M^e Estevelin, qui était accompagné de sa femme, née Féau. Les autres témoins furent de simples artisans de Mazières : un sieur Bezard, maréchal de forge et ses deux fils qui exerçaient la profession paternelle, enfin une damoiselle Godefroi.

Voici l'intéressant extrait du registre de la paroisse de

action). Quelques jours plus tard, eut lieu l'originale prise de possession des lieux de la Véronique et de la Guyotterie. En présence de son notaire et de plusieurs témoins, le nouveau propriétaire pénètre dans la cour, dans le jardin et dans les bâtiments de l'une et l'autre closerie, « ouvre et ferme les portes », casse partout « des brins de bois et d'épine », arrache de l'herbe et « jette des pierres par cy et par là ». Courier se soumet à toutes ces formalités ainsi qu'en fait foi l'acte signé des témoins, et notamment de la vendeuse M^{lle} Taschereau de Sapaillé, après que lecture leur en a été faite « en la salle-en roc dudit lieu de la Véronique ».

¹ Né en 1708 (Registres de la mairie de Cinq-Mars-la-Pile).

Mazières qui relate ce mémorable événement du mariage de Jean-Paul et de la légitimation de Paul-Louis Courier :

« L'an mil-sept-cent-soixante-dix-sept et le onzième jour de février, après une seule publication de bans faite au prône de nos paroisses, tant en cette paroisse qu'en celle de Châtillon-sur-Loing, diocèse de Sens, et celle de Cinq-Mars-la-Pile, de ce diocèse, entre M. Jean-Paul Courier : seigneur du Breuil et de ses dépendances, majeur, fils de feu M. Jean Courier, marchand pour la provision de Paris, et de feu dame Jeanne Joly, de cette paroisse en partie et de celle dudit Cinq-Mars-la-Pile pour l'autre partie du domicile..... D'une*part.

« Et damoiselle Louise-Élizabeth La Borde, fille majeure de M. Jean La Borde, ancien bourgeois de Paris, et de feu dame Marie-Magdelaine Massinot, de la paroisse de Châtillon-sur-Loing en Gâtinais, diocèse de Sens..... D'autre part.

« Vu les dispenses des deux autres bans accordées par Nos seigneurs les archevêques de Sens et de Tours,

« Vu la permission à nous accordée de faire la célébration du mariage par M. le curé doyen de Châtillon et son certificat de publication sans empêchement ni opposition en date du cinq du présent, nous, curé soussigné, avons donné aux parties ci-dessus dénommées la bénédiction nuptiale, et dans le moment a été reconnu par lesdits époux que, sur la foi des promesses qui viennent d'être sanctifiées, il est né de leur cohabitation un enfant actuellement vivant qui a été élevé, éduqué et entretenu par ledit époux dans la maison duquel il demeure, et qui a été baptisé à l'église paroissiale de Saint-Eustache, à Paris, l'an mil-sept-cent-soixante-douze, le samedi quatre janvier, sous le nom de Paul-Louis, né ledit jour, fils de M. Jean-Paul Courier, de Méré et de Louise-Élizabeth, de Mont-de-Ville, sa mère, rue du Mail, dont le parrain a été Jean-Remi Petit, marchand, la marraine Marie-Magdelaine

Luce, fille de Jean Luce, marchand, suivant l'extrait de baptême délivré par le sieur Delavillelëon, en date du trois du présent, légalisé le quatre par M. Corzne¹ de Saunier, v. g^{al} de Paris, lequel enfant a, en conséquence, été reconnu par lesdits époux pour légitime et demeure en effet légitimé, de même que s'il fût né après la bénédiction nuptiale, se réservant lesdits époux de faire mention de la présente reconnaissance en marge du registre de baptêmes de ladite paroisse de Saint-Eustache. — En présence et du consentement de M. Jean La Borde, père de ladite épouse, de maître Jean-François-Anne Estevelin de (*sic*) Hautes-Landes, lieutenant de la baronnie de Cinq-Mars, et de dame Marie-Magdelaine Feau, épouse dudit sieur Estevelin, amis des parties, de Pierre Bezard, maréchal de forge, de Toussaint et François Bezard, ses fils, de même état, de damoiselle Jeanne-Gabrielle Godefroi et autres, qui ont déclaré ne savoir signer, fors les soussignés. L.-E. Laborde; J.-P. Courier; Laborde; Feau Estevelin; Estevelin; Bezard; F. Bezard; Bezard le Jeune; Guérin, curé ».

Pour assurer à son fils tout le bénéfice de la légitimation, Courier introduisit une instance devant la chambre du conseil du Châtelet de Paris, dont il obtint, le 2 décembre de la même année 1777, une sentence par laquelle était ordonnée la réformation de l'acte de baptême de Paul-Louis. En conséquence, mention fut faite sur le registre de Saint-Eustache de la reconnaissance qui avait eu lieu à Mazières.

Après la cérémonie, les époux rentrèrent au château du Breuil, accompagnés de Jean Laborde et du jeune Paul-Louis. Sa situation régularisée, Courier n'était pas pressé de quitter son château; il y resta quelques mois et y retint son beau-père². Ce vieillard avait éprouvé, près du

¹ *Sic*.

² Ces détails nous sont connus par le registre de paroisse de

terme de son existence, la joie d'assister à la réhabilitation de sa chère fille et de son petit-fils. Il accueillit avec empressement la proposition qu'on lui fit de ne plus les quitter. Dès lors il vécut entre son gendre et sa fille, tantôt au Breuil et tantôt à la Véronique.

Pendant cet été de 1777, que l'on passa au château du Breuil, la nouvelle Madame Courier se fit connaître dans le pays; si elle ne vit pas la noblesse des environs, pour laquelle son mari n'avait qu'aversion et défiance¹, elle inspira par ses façons simples une entière confiance aux petites gens. Dans le temps même que le seigneur du Breuil soutenait un procès contre un de ses voisins, le sieur de Crémille, au sujet d'un droit féodal, le garde de ce châtelain vint prier Madame Courier de tenir sur les fonts baptismaux son jeune fils. Le parrain fut Jean La Borde; l'enfant reçut les prénoms de Jean-Louis réunissant ainsi ceux du parrain et de la marraine².

Déjà le 1^{er} mars, c'est-à-dire trois semaines après son mariage, Louise La Borde avait servi de marraine au fils du closier de la Véronique, qui avait également été appelé Louis. Ainsi la nouvelle Madame Courier, se conformant aux traditions de la noblesse, répand son nom dans la contrée qu'elle habite, en baptisant les enfants des villageois.

Après avoir passé au Breuil tout l'été de 1777, M. et M^{me}

Mazières où nous voyons M^{me} Courier et Jean Laborde signer en qualité de parrain et marraine.

¹ Sa haine pour les nobles était absolue, depuis les démêlés retentissants qu'il avait eus avec un duc et pair qui avait voulu le faire assassiner un soir qu'il sortait de l'Opéra. C'est à la suite de cet événement que M. Courier était venu habiter la Touraine. Voir l'Essai d'Armand Carrel.

² Registre de l'état civil de Mazières, 2 août 1777. Baptême de Jean-Louis Pionneau.

Courier prirent leurs dispositions pour venir habiter la Véronique.

Comme le seigneur du Breuil allait être obligé de payer la taille, par suite de sa résidence dans un bien de roture¹ et de s'acquitter de diverses charges de paroisse, il s'entendit, pour ne pas être taxé d'une façon arbitraire, avec le syndic de Cinq-Mars. Celui-ci provoqua, à la sortie de la messe, une assemblée des habitants de la paroisse, du moins de ceux qui formaient « la plus saine partie » de la population, et il en obtint que Courier serait « imposé à la taille moyennant 40 livres de principal, la « capitation et accessoires à proportion », et qu'il serait « excusé de passer à la collecte² ».

Ces précautions prises et toute crainte de fâcheuse surprise ou d'augmentation imprévue des impôts étant écartée, le père de Paul-Louis s'installa avec sa famille à la Véronique, dans l'été de 1778. Dès lors, il abandonna son domicile de la rue de la Galère à Tours, et il n'alla plus guère au Breuil, qu'il devait revendre l'année suivante. Il vécut ainsi de longues années en Touraine se partageant entre l'éducation de son fils et les soins incessants et un peu monotones qu'entraîne l'administration d'une propriété rurale.

Le principal événement qui vint troubler l'existence si calme des époux Courier, ce fut la mort du grand-père de Paul-Louis, Jean La Borde survenue le 13 juin 1782³.

Cependant, M. Courier père ne négligeait pas les études

¹ La Véronique relevait en roture de la Châtellenie de la Salle-César.

² Assemblée des habitants de Cinq-Mars, 2 août 1778. Extrait des minutes de M^e Jean Thibault, notaire de la baronnie de Cinq-Mars-la-Pile.

³ Registre de la paroisse de Cinq-Mars-la-Pile pour l'année 1782.

de son fils. Il lui enseigna de bonne heure le latin. Peut-être fut-il secondé dans sa tâche de professeur par le curé de Cinq-Mars ou son vicaire Berge. La Véronique était assez rapprochée du bourg pour que l'enfant pût aller y prendre des leçons.

Mais en admettant cette hypothèse, qui nous semble très vraisemblable, il n'en reste pas moins certain que M. Courier garda la direction des études de son fils. C'est lui qui lui inspira de bonne heure un goût si vif pour la littérature classique¹. Quant aux langues mortes tout prouve qu'il était en mesure de les enseigner. N'avait-il pas traduit de la Vulgate latine la paraphrase célèbre du Psaume *Super flumina Babylonis* ? L'élégance de cette version en vers français² nous montre qu'il pouvait être un excellent professeur d'humanités.

Cependant, ce n'était pas vers la carrière des Lettres qu'il comptait diriger son fils; il avait l'esprit trop positif, trop utilitaire, pour ne pas leur préférer les sciences, qui permettent plus aisément à un jeune homme de parvenir à une situation avantageuse.

Il forma donc de bonne heure, le dessein de diriger Paul-Louis vers la carrière du génie; il comprenait, en homme avisé, que cet art, où s'étaient illustrés les Vauban et les Gribeauval, était appelé à jouer un rôle prépondérant dans la conduite des guerres modernes.

Dès lors, il fallait songer à faire faire au jeune homme de fortes études de physique et de mathématiques, et pour cela le conduire à Paris. Ce projet fut mis à exécution.

Toutefois, jusqu'à l'âge de douze ans et demi, le jeune Paul-Louis put à son aise se livrer aux jeux de son âge.

¹ Armand Carrel et les autres contemporains de P.-L. Courier attestent que ce fut son père qui lui donna « ce goût si pur de l'antiquité qui respire dans ses écrits ».

² Édition Paulin (1834), IV, 421.

Nous le voyons folâtrer, avec les fils du « Closier » René Boileau, sur les terrasses et dans les cours ou jardins de la Véronique, dégrader les locaux où l'on élevait des vers à soie, et changeant hardiment leur destination, y entretenir des perdrix.

Il prend ses ébats tantôt au bord de la majestueuse « rivière de Loire », tantôt sur les coteaux couverts de vignes et de jeunes taillis qui dominent l'habitation paternelle. Arrivé au sommet de ces douces collines, il peut contempler, dans toute son étendue, le point de vue, à bon droit renommé, qu'offre en ce lieu la vallée de la Loire.

A ses pieds, le fleuve nonchalant épanche avec lenteur ses ondes bleues, qui se grossissent bientôt du tribut que lui verse le Cher par un de ses bras. Un peu sur la droite, l'île César tempère par ses vertes frondaisons la monotonie de cette vaste étendue d'eau. Au fond du paysage, derrière la Loire et le Cher, dont se confondent les vallées géminées, les coteaux de Savonnières se dressent, habillés de futaies sombres et profondes, sur lesquelles tranche la blancheur éclatante du château de Villandry.

A gauche, la vue s'étend sans obstacle sur le cours du fleuve tout égayé d'îlots verdoyants et bordé de gracieuses maisons. C'est la direction de la ville de Tours, située à quatre lieues, et signalée aux regards par les tours de Saint-Gatien, qui s'estompent dans la brume à l'horizon ¹.

Ces tableaux si variés, empreints à la fois de majesté et de grâce, étaient dignes d'inspirer un artiste. On aimerait à placer dans ces beaux cantons le berceau d'un poète, et

¹ Courier aimait à décrire ce site qui était resté gravé dans sa mémoire et pour ainsi dire dans ses yeux. « C'est une maison charmante à Saint-Cyr, sur le chemin de Luynes, tu dois te rappeler cet endroit sur la colline à mi-côte. On voit Tours et toute la Loire », à Madame Courier, 13 nov. 1816. Édit. Sautet, t. II, page 126.

s'il est vrai de dire que le premier paysage que l'on a contemplé dans son enfance forme « comme la toile de fond éternellement fraîche de la mémoire ¹ », il semblerait que de tels spectacles aient dû présider à l'éclosion du génie d'un André Chénier ou d'un Lamartine.

Si Courier n'eut rien d'un poète, du moins le panorama de la Véronique dut contribuer à lui inspirer l'amour de la nature qui fut, avec le goût de l'Antique, la plus vive de ses passions artistiques.

Mais si la nature le touche, la destinée de l'homme ne peut le laisser indifférent. Tandis qu'il contemple ces fertiles campagnes, enrichies par le labeur du paysan, en lui s'éveillent des idées utilitaires et pratiques qui sont en harmonie avec les doctrines philanthropiques du siècle. Le bien-être de l'homme, de l'artisan, telle doit être la fin dernière de l'activité sociale. Tout doit tendre à rendre la vie plus facile au cultivateur, qui embellit la nature grâce à ses travaux. Telle était la leçon qui se dégageait du spectacle des choses pour un fils de l'industrielle Touraine : les vignerons pressaient le raisin mûri sur leurs coteaux, les ouvriers du bourg de Cinq-Mars forgeaient le fer ou mettaient en mouvement les métiers à tisser, d'autres dévidaient la soie des cocons, des carriers extrayaient des pierres meulières, la roue du moulin écrasait le blé, et, sur le cours même du fleuve, le service incessant de la batellerie attestait la puissance du labeur humain. Cet enseignement ne devait pas être perdu pour le futur vigneron de la Chavonnière. Il devait s'intéresser plus tard au sort de ces modestes travailleurs, en faire, pour ainsi dire, les héros de ses pamphlets, et, pour cela, les idéaliser en peignant leur patience, leur douceur, leur résignation à tout régime supportable.

Cependant le souci des études et de l'avenir de son fils

¹ Louis Arnould. Racan.

décida M. Courier à s'établir à Paris où il pourrait trouver les maîtres capables de compléter l'instruction de l'enfant. Cet exode eut lieu vers la fin de l'année 1784¹. La famille Courier vint habiter place de l'Estrapade dans la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont. Toutefois elle ne rompait pas les liens qui l'attachaient à la Touraine ; elle y conservait non seulement l'aimable closerie de la Véronique, mais aussi la terre et fief de la Filonnière, dans la paroisse de Luynes, avec sa dépendance la Houssière. Bien que ce beau domaine n'eût été acquis qu'en 1782, Paul-Louis Courier le considérera plus tard comme son « manoir paternel »². C'est là que sera, dit-il, son « domicile de droit selon le code »³ ; c'est à cette terre, en outre, que se rattacheront les souvenirs les plus poétiques et les plus doux de son enfance. Il viendra d'abord y passer ses vacances, plus tard s'y reposer entre deux campagnes, enfin, c'est en visitant cette propriété qu'il concevra l'idée d'écrire le premier pamphlet d'où lui viendra la célébrité.

En arrivant à Paris, M. Courier donna au jeune Paul-Louis les meilleurs maîtres. Il se préoccupa tout d'abord de l'enseignement des mathématiques qui avaient été, jusqu'à ce jour, assez négligées dans l'éducation de son fils. Mais il ne voulut pas que celui-ci renonçât aux humanités. Agé de treize ans, l'enfant entendait bien le latin et possédait les éléments du grec. Il importait de développer ces connaissances acquises assez vite grâce à d'heureuses dispositions. M. Courier s'adressa donc à l'un des plus savants hellénistes de l'époque, Vauvilliers⁴, qu'il avait

¹ Archives de la justice de paix de Langeais, 28 frimaire et 7 nivôse an III.

² A Messieurs du Conseil de préfecture à Tours.

³ *Ibid.*

⁴ Jean-François Vauvilliers était fils d'un professeur estimé, qui avait succédé à l'abbé Vatry dans la chaire de lecteur et de pro-

peut-être connu avant de quitter Paris pour aller vivre en Touraine.

Doué d'un esprit très pénétrant et très délié, il était digne de former un élève tel que Paul-Louis. Dans son *Essai sur Pindare*, il ne visait à rien moins qu'à réhabiliter ce grand poète calomnié par la critique des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles; qu'à reviser le jugement sommaire d'un Perrault confirmé par Marmontel¹. Il démontrait très bien que l'har-

fesseur de grec au Collège de France. Il remplaça son père en 1766. Helléniste passionné, il fit une incursion dans le champ de la science politique en publiant, en 1769, son examen historique et politique du gouvernement de Sparte. Il y réfutait les opinions de Mably sur l'excellence du gouvernement de Lacédémone. Plus tard, il fit de la politique l'objet de ses plus sérieuses méditations. Cependant, il étudiait avec amour les écrivains grecs qu'il était chargé d'interpréter devant ses auditeurs du Collège royal. Il avait publié des extraits d'auteurs grecs à l'usage de l'École militaire (6 vol., 1768); mais un de ses titres principaux à l'attention du monde savant, ce fut son *Essai sur Pindare* imprimé en 1772. Cet ouvrage comprend un discours et la traduction de plusieurs odes accompagnées d'analyses et de notes. Vauvilliers y fait preuve d'une érudition solide et d'un esprit subtil. Le texte de Pindare est étudié par un savant qui connaît les travaux des scholiastes et des grammairiens anciens aussi bien que ceux de la critique moderne.

¹ La tâche semble aisée. Que valent en effet les appréciations d'écrivains qui entendaient mal le grec? Mais de tous ces jugements sur Pindare, le plus fâcheux c'est celui de Boileau, pour qui le principal mérite du poète consiste dans l'harmonie de ses mots et de ses phrases. Vauvilliers refuse nettement pour Pindare le bénéfice de cette apologie maladroite. Il étudie de près les odes triomphales et y démêle deux choses très distinctes quoique liées avec art. « Ces deux choses sont d'abord le sujet, ou, pour mieux « dire, l'occasion du poème prise de la victoire même; puis l'ob- « jet particulier du poète, pris dans la personne de celui qu'il cé- « lèbre, dans son caractère, dans ses mœurs, dans ses vertus, ou « dans ses défauts personnels, ou dans les circonstances qui l'en- « vironnent, et dont Pindare profite pour le défendre et le justi-

monie des vers louée chez Pindare par Despréaux, ne saurait être un mérite réel que lorsqu'elle s'ajoute à toutes les qualités d'imagination qu'on attend d'un poète. Il déclarait que pour juger avec équité les odes triomphales, il faut connaître les circonstances au milieu desquelles l'auteur se trouvait placé. Il montrait enfin ce qu'il faut chercher dans ses odes, quelle en est la matière et combien elle apparaît aux vrais savants plus riche que ne le supposaient et Perrault et Boileau¹. Toute cette défense de Pindare dénote une remarquable sagacité : mais que dire d'une traduction où, sous prétexte de démontrer l'enchaînement des idées, Vauvilliers fait entrer et le texte même et les transitions qu'il croit utile de rétablir et son propre commentaire ? Il se défend d'être tombé dans la paraphrase ; il ne fait que nous offrir le terme même dont nous avons besoin pour condamner sa version². Mais elle a un autre

« fier, pour faire servir son éloge à l'instruction publique ou pour « l'instruire lui-même ». Le critique a bien vu, en somme, que les odes pindariques contiennent deux éléments essentiels : premièrement ce que l'on a pu appeler des *actualités*, c'est-à-dire tout ce qui concerne la victoire à célébrer et l'éloge décerné au vainqueur, et secondement un récit qui forme comme le noyau du poème. Il a négligé seulement d'indiquer que cette dernière partie emprunte presque toujours la forme du mythe, qui est, pour les poètes de la Grèce, « le miroir idéal de la vie humaine », selon le mot de M. Croiset.

¹ Discours sur Pindare, en tête de la Traduction poétique des odes les plus remarquables de Pindare, par Vauvilliers. Nouvelle édition. Paris, Firmin-Didot, 1859.

² Pour juger la méthode de Vauvilliers, il suffira de comparer le célèbre début de la première Olympique à la version qu'il en a donnée : Ἄριστον μὲν ὕδωρ, etc. « Principe générateur des êtres, « l'eau règne sur les éléments, et l'or brille entre les richesses qui « rendent le cœur de l'homme superbe, comme ces feux qui, s'allumant à leur propre foyer, éclatent à travers les ombres de la « nuit ». Vauvilliers affirme, dans une note, qu'il a rendu la pensée exacte du poète. Soit ; mais cela s'appelle expliquer et non traduire.

tort, encore plus grave, c'est de vouloir être « poétique ». Outre qu'il ne faut jamais forcer son talent, il importe de remarquer ce qu'on entendait alors par style poétique. C'est le style qui, aspirant à une noblesse de convention, évite soigneusement le terme propre et le remplace par des périphrases creuses et vagues ; c'est en un mot le style dont Delille a donné les modèles les plus fameux et les plus déplorables.

Comment Vauvilliers aurait-il eu un autre idéal poétique que son illustre confrère du Collège royal ? Ne croyez pas qu'il s'abaisse à nommer le soleil ou les étoiles ; le premier devient dans la même phrase « le Père du jour » ou « le Dieu qui dispense la lumière » ; les secondes sont appelées « les filles de la nuit »¹. Nous avons cru devoir signaler le faux principe de cette traduction soi-disant poétique, à cause de l'effet désastreux que cette méthode put produire sur l'esprit du jeune Courier. Son maître lui donnait une leçon dangereuse, en lui laissant croire, par ses exemples, qu'il est permis d'accommoder au goût du jour les pensées et le style d'un auteur ancien. De même que son professeur de

¹ Il dira de Phérénice, le cheval de Hiéron, que « la gloire de son maître était l'aiguillon de ses flancs généreux ». Le bassin où Clotho recueillit les membres dépecés de Pélops est désigné au moyen d'expressions forcées qui approchent du galimatias. Le texte de Pindare porte seulement :

τοῦ μεγασθενὲς ἐράσσατο γαῖόχορος
 Ποσειδᾶν, ἐπεὶ νιν καθαροῦ λέβητος ἐξείλε Κλωθώ
 ἐλέφαντι παίδιον ὄμον κεκαδμένον.

Vauvilliers traduit : « Lieux toujours chers à l'amant d'Hippodamie, ainsi vous vîtes jadis des coursiers, enfants des vents, porter au comble de la gloire et du bonheur ce prince lydien que Neptune honora de son amour, après que, par l'ordre des Dieux, rendant une nouvelle vie à ses membres réparés dans l'instrument même de leur destruction, Clotho eut ajusté son bras « dans une épaule d'ivoire ». On le voit, c'est du pur jargon !

grec avait traduit Pindare dans le style de Jean-Baptiste Rousseau ou de Delille, ainsi Paul-Louis voudra plus tard rendre Hérodote et même Longus dans la langue d'Amyot et de Montaigne, et de ce que sa tentative, loin de nous choquer nous agréa, pour ce qu'il a mis en son œuvre de grâce rustique et de saveur archaïque, il n'en reste pas moins qu'il a pris avec ces auteurs des libertés qui les défigurent, et qu'en un mot il les a travestis. S'il y a lieu parfois de remonter de l'élève au maître pour établir certaines responsabilités, Vauvilliers est coupable d'avoir enseigné à Courier à déguiser les Grecs selon la mode du temps, en les habillant à la française, et nous exprimerons le regret que si l'helléniste eut de la valeur, l'homme de lettres, avec son goût arriéré et sa conception vicillotte du style, ait fait tort au savant.

Au moment toutefois où Paul-Louis reçut ses premières leçons, c'est-à-dire vers 1785 ou 1786, il n'était guère à même de juger la manière d'écrire de son professeur. Il ne put que se montrer flatté qu'un docte helléniste du Collège royal consentit à lui enseigner les beautés de la langue d'Homère ; et Vauvilliers, grâce à sa méthode autoritaire et passionnée, dut faire sur l'esprit de l'enfant une impression profonde. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, depuis 1782, chargé de composer des notices pour les manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque du Roi, il était alors dans tout l'éclat de sa renommée¹.

Avec un pareil maître, le jeune Courier aurait pu acquérir une vaste érudition, au bout de plusieurs années

¹ Il s'occupait des manuscrits d'Eschyle, tout en publiant un ouvrage de vulgarisation intitulé : *Abrégé de l'histoire universelle sacrée ou profane*, ou recueil d'estampes gravées par les premiers artistes, représentant les sujets les plus frappants avec les explications qui s'y rattachent (2 vol. grand in-4°, 1787 à 1790). Il composait enfin des notes savantes pour l'édition du Plutarque d'Amyot publiée par Cussac (1783 à 1787, 18 vol. in-8°).

de travail. Mais il se montra plus capable, dès cette époque, d'approfondir l'étude d'un texte que d'étendre le champ de ses connaissances. D'ailleurs, malgré le goût très vif qu'il montrait pour les langues grecque et latine il ne lui était pas possible de s'y consacrer entièrement. M. Courier veillait à ce que les mathématiques ne fussent pas négligées par son fils ; songeant toujours à le diriger vers l'école du génie, il s'adressa au savant même qui, depuis l'année 1774, s'était fait une spécialité de la préparation des candidats à cette école, où les examens étaient réputés très sévères. Ce professeur, homme du plus grand mérite, s'appelait M. Callet. Il avait publié, à cette époque, une édition commode et exacte des Tables de logarithmes de Gardiner.

Ce fut vers la fin du mois d'avril 1787. qu'il donna sa première leçon à Paul-Louis. C'est ce dernier lui-même qui nous fait connaître cette date par une lettre adressée à son père alors absent de Paris¹. Cette lettre d'un enfant de quinze ans, la première de celles qui furent publiées, n'est pas sans intérêt. Elle nous montre chez Paul-Louis un mélange de frivolité enfantine et de raison sentencieuse. En même temps elle révèle les relations très amicales de Paul-Louis avec son « cher papa ». Ce qui domine en effet, c'est l'expression de la tendresse filiale pour un père qui avait su, sans compromettre son autorité, rester pour son fils un camarade. Paul-Louis avait perdu son serin et il en était tout affligé ; mais il aurait consenti à une plus grande perte pour recevoir des consolations comme celles que M. Courier lui avait adressées. Ainsi les lettres de son père font sa joie et quatre pages de lui suffisent, quels que soient ses ennuis ou son dépit, à le calmer. Heu-

¹ M. Courier était très probablement en Touraine où le soin de ses affaires l'appelait souvent. Paul-Louis était resté à Paris avec sa mère.

reux l'éducateur qui recevait de ses soins et de sa sollicitude une telle récompense ! Le professeur ne devait pas être moins satisfait du résultat de ses efforts ; la lettre est d'un bon élève, quant au style qui a de la sobriété et de la tenue. Mais on sent trop l'effort qu'il fait pour bien écrire au détriment de la sincérité, qui débordait au début. Ce n'est pas de premier jet, mais d'après les livres, qu'il écrit cette étrange phrase : « Je ressemble aux amoureux pleins de chaleur qui ne peuvent se consoler de leurs pertes que dans les bras de leur maîtresse ». Que dire de l'attitude prétentieuse et gravement utilitaire qu'il affecte dans la fin de cette lettre ? Les beaux jets d'eau, les belles statues et les beaux arbres du palais de Sceaux, qu'il est allé visiter, lui semblent parfaitement inutiles à celui qui les possède « et s'il y avait du froment ou des pommiers, « cela ne serait pas si beau, mais cela vaudrait mieux ». Cet utilitarisme de mauvais goût était à la mode, à la veille de la Révolution, chez tous ceux qui se piquaient de philosophie et d'amour du peuple. A quoi sert le beau si ce n'est à satisfaire le caprice des grands et des riches ? Il est clair que notre écolier est ici le reflet de son père, et qu'il parle d'après les auteurs qu'on lui a fait lire. Mais, comme il est difficile de se dégager plus tard des préjugés que l'éducation a fait naître en nous, on ne sera pas surpris de retrouver ces préoccupations utilitaires et cet esprit positif chez l'auteur des Pamphlets et particulièrement dans le « Simple discours¹ ».

Ainsi se formait l'homme de lettres qui devait plus tard se déguiser en vigneron de la Chavonnière.

En l'année 1787, l'étude de l'algèbre et de la géométrie était, selon le vœu paternel, sa principale affaire ; par malheur, M. Callet fut nommé, l'année suivante, professeur

¹ « Je fais des vœux pour la bande noire. Je prie Dieu qu'elle achète Chambord ». Simple discours.

d'hydrographie à Vannes et chargé d'y préparer les élèves de la marine. Il fallut que M. Courier lui cherchât un successeur. Il le trouva dans la personne d'un savant moins illustre, qui n'en fut pas moins un maître incomparable pour le jeune Courier. M. Labbey sut lui aplanir les difficultés des mathématiques et, grâce à l'attachement qu'il inspirait à son élève, lui rendre sinon rians, du moins accessibles ces sommets « hérissés de buissons épineux ». *Silvestribus horrida dumis*¹.

Dans cette éducation austère, les arts d'agrément ne furent point négligés, car au moment où Paul-Louis recevait à la fois les leçons de MM. Labbey et Vauvilliers, il avait aussi un professeur de dessin et même un maître de danse. Mais ce dernier ne réussit guère; profitant mal de ses conseils, le jeune Courier l'abandonna bientôt sans avoir rien retenu de ses enseignements. Il devait hélas! s'en repentir amèrement et bien des fois regretter son peu de docilité, jusqu'au jour où parvenu au grade de capitaine et las de rougir de son inaptitude à la danse, il s'en fit donner à Toulouse de nouvelles leçons, cette fois avec un plein succès.

C'est ainsi que s'écoulait l'adolescence de Paul-Louis au milieu des études les plus diverses. Les exercices du corps étaient en honneur dans la famille; M. Courier avait toujours aimé la marche. Tant qu'il habita la Touraine, il lui fut aisé de satisfaire ce goût; de la Véronique au Breuil, on compte plus d'une lieue et demie qu'il faisait le plus souvent à pied, la route étant impraticable pour un attelage. Lorsqu'il eut acheté la Filonnière² en 1782, il eut à faire un trajet d'au moins deux lieues pour aller visiter son domaine.

¹ M. Labbey ou Labey était troisième professeur de mathématiques à l'École militaire de Paris.

² C'était le nom d'un beau domaine qui appartint à M. Courier.

Or, tout donne à penser que son fils l'accompagnait souvent dans ces excursions. Habitué à vivre au grand air, Paul-Louis ne renonce pas, lorsqu'il vient habiter Paris, aux longues promenades qui avaient fait le charme de son enfance. Il parcourt les environs de la capitale, va visiter Versailles, le château de Sceaux, illustré par le souvenir de la duchesse du Maine, et qui appartenait alors au duc de Penthièvre.

A toutes les époques de sa vie, Courier nous apparaîtra d'ailleurs comme un intrépide promeneur, en Italie, en Suisse, à Luynes, enfin dans la forêt de Larçay, où il fut assassiné, au cours d'une promenade, à près d'une lieue de sa maison. Quand il ne pouvait satisfaire son goût pour la marche, il allait jouer à la paume, ce qui était encore un excellent exercice.

Grâce à ces habitudes vraiment salutaires, il avait vu se raffermir une santé d'abord fort délicate. Atteint, dans sa première jeunesse, d'une maladie trop commune à cette époque, la petite vérole, il resta défiguré.

Sa mère avait aussi payé tribut à ce mal particulièrement fâcheux pour une femme, et comme Paul-Louis, elle en portait les marques¹. Mais, un accident beaucoup plus grave, ce fut la pleurésie ou fluxion de poitrine qui mit en danger la vie du futur pamphlétaire. Il n'en guérit jamais complètement, car en 1799, au retour de son premier voyage en Italie, il fut pris d'un crachement de sang qui dura de longs mois et le jeta dans une extrême faiblesse, ainsi que l'attestent divers certificats de médecins, qui lui permirent de rester longtemps en congé². Ce

¹ Ainsi que l'atteste son signalement joint à un certificat de résidence qui lui fut délivré par le maire de Cinq-Mars en 1795. Registre des délibérations du conseil municipal.

² Voir plus loin le certificat du savant docteur Bosquillon, et ceux des officiers de santé Roussille et Lacroix « chargés de la visite des militaires ».

même mal faillit l'enlever en 1817. Mais du moins, grâce aux exercices physiques, il s'était si bien fortifié en 1789 qu'à ce moment il ne semblait plus se ressentir des petites misères de son enfance.

A l'heure solennelle où avait lieu à Versailles la réunion des États généraux, Paul-Louis venait d'entrer dans sa dix-huitième année. Une intelligence vive, un esprit d'observation rare à cet âge étaient au service de sa raison précoce. Dans ce grand mouvement d'enthousiasme qui emportait toute la France, au milieu de discussions si ardentes et si chaudes, le jeune homme sut voir par lui-même quel était l'état du peuple et du gouvernement et sans passion se faire, en dehors des partis, une conviction personnelle profonde et durable. Il put juger directement des abus de l'ancien régime, dont il voyait souffrir tant de catégories de gens autour de lui; c'est pourquoi lorsque plus tard il en fera le tableau dans ses Pamphlets ses peintures auront une singulière autorité. Il pourra dire : « J'ai vu » avec un ton de sincérité qui ne saurait être suspect même à ses contradicteurs.

Élevé d'abord en Touraine puis à Paris, il a connu la ville et les campagnes sous le règne de Louis XVI. La situation de fortune et les relations de son père l'ont mis à même de fréquenter à la fois des membres des trois ordres. Il a pu apprécier leur rôle dans l'État, leurs rapports respectifs, leurs capacités, leurs besoins. La bourgeoisie à laquelle appartenait sa famille, et qui lui avait offert des maîtres éminents dans les sciences et dans les lettres, tels que Callet, Labbey, Vauvilliers, dut lui paraître la partie la plus éclairée et la plus saine de la nation. En elle, les qualités solides n'excluaient pas les grâces de l'esprit. Plus sérieuse, plus appliquée, plus attachée que la noblesse aux vertus du foyer, elle méritait de sortir définitivement de la situation effacée où la maintenaient les préjugés du temps.

A côté de cette grande bourgeoisie, qui pouvait aller de pair avec la noblesse, et qui souvent possédait des fiefs nobles, vivaient de moindres bourgeois, tabellions, gens de lois, procureurs, maîtres en chirurgie, marchands des petites villes. Cette classe moins fortunée avait aussi ses vertus : probité, épargne, application. Paul-Louis apprit à l'estimer à l'école de son père qui, rebuté par la noblesse, s'était bien gardé d'imiter ses dédains injustes et avait choisi des amis un peu au-dessous de lui. Au notaire, à l'officier de santé, à l'huissier public René Rabineau, il avait joint d'honnêtes artisans, maréchaux de forges, menuisiers, bouchers, boulangers tels que ce François Bourdon, marchand boulanger de Luynes, qui fut un familier des Courier et qui plus tard achètera la Véronique¹.

Tout au bas de l'échelle sociale, les paysans représentaient la classe la plus déshéritée : celle qui portait le poids de tous les privilèges. Ceux que Paul-Louis avait connus dans son enfance au Breuil, à la Filonnière et qu'il revoyait tous les ans, à l'époque des vacances, les paysans des bords de la Loire, furent parmi les plus heureux de l'ancien régime. Dans cette belle contrée la fertilité du sol, la douceur du climat permettaient à l'agriculteur de vivre même après avoir satisfait aux exigences du fisc et payé les redevances au seigneur. Bien plus, je relève un signe certain de la prospérité de la région : les petits propriétaires, si rares en France avant la Révolution en dépit des assertions de Tocqueville², étaient fort nombreux autour des domaines de

¹ Nous trouvons tous ces renseignements dans les registres de la mairie de Cinq-Mars-la-Pile et dans les minutes des notaires, chez lesquels le père de Courier passa tant d'actes de toute sorte.

² A côté de la propriété *optimo jure et optima conditione*, on en connaissait une autre moins complète : « Dans le contrat de « bail à rente, le preneur devenait dans le langage du temps une « sorte de propriétaire pour la durée du bail. Combien y en avait-il

M. Courier. A la Véronique, sur les bords de la rivière de Loire, où la propriété était si morcelée, il avait pour voisins nombre de paysans qui cultivaient leur propre héritage ; chacun vivait en exploitant quelques arpents plantés en vigne et en mûriers. Son closier lui-même René Boileau possédait en propre quelques « chaisnées » de terre. Les cultivateurs de ces cantons de Touraine échappaient donc, pour la plupart, à la misère qui désolait tant d'autres parties du royaume¹. Pourtant, leur sort était toujours précaire, à cause de l'enchérissement fréquent des blés, qu'il fût dû à des causes naturelles ou bien aux honteuses spéculations du « pacte de famine ». Un cahier de Touraine² parle de fixer les rétributions des journaliers de la campagne à raison de la cherté du blé et des saisons. Le froment atteignait parfois un tel prix que ceux-mêmes qui le récoltaient pour le compte d'un maître ne pouvaient s'en procurer pour eux et leur famille ; et l'on n'avait pas la ressource en Touraine de se nourrir de châtaignes, comme dans certaines contrées du Poitou et du Limousin ! De là, tant de paysans affamés, chassés de chez eux par la misère, qui, déguenillés et effrayants couraient les grands chemins, vivaient d'aumônes ou de pillage, se postaient surtout à l'entrée des villes, aux avenues des châteaux et des cou-

« de ce genre dans cette « immensité » de petits propriétaires dont « parle Tocqueville ? » Edme Champion, *La France d'après les cahiers de 1789*.

¹ Au moment de la convocation des États généraux, la misère était affreuse dans une grande partie de la France. Tenons-nous à quelques traits caractéristiques. « Réduits à la plus affreuse indigence, nous n'entendons que les cris d'une famille affamée à laquelle nous regrettons presque d'avoir donné le jour ». Ainsi s'expriment les gens de Pontcarré. Archives parlementaires, V-40. A Châtellerault, les paysans manquent du pain noir qui est d'ordinaire leur nourriture exclusive. *Ibid.*, II, 695.

² Archives parlement., VI-60. Cité par Edme Champion.

vents, et, la nuit venue, terrorisaient les campagnes, attaquant parfois les habitations isolées. Ce fléau hideux de la mendicité n'épargnait point la Touraine. Nulle part, peut-être, il n'affligeait plus tristement les regards que dans cette fertile province, à cause du contraste du bien-être des uns et de la détresse des autres. En vain les monastères et les institutions charitables s'efforçaient-ils de secourir les misérables et les vagabonds : leur nombre grossissait sans cesse.

Que dire des droits féodaux qui subsistaient en 1789 au mépris du bon sens ? Pour en apprécier l'inconvénient il faut moins supputer la valeur des redevances que calculer les misères qui en résultaient pour le paysan et les vexations auxquelles ils servaient de prétexte. Paul-Louis dut connaître et entendre apprécier par son père ceux que le clergé de Touraine, dans ses cahiers, appelait indécents et ridicules ; à côté de ces extravagances d'un autre âge qui choquaient la raison plus encore que l'amour-propre des vassaux, il y en avait, comme les banalités, qui causaient aux paysans une foule d'entraves : ne pouvoir écraser son grain chez soi, être obligé de l'apporter au moulin du seigneur, perdre de nombreuses journées à la porte du moulin soit parce qu'on attend son tour, soit parce qu'il n'y a pas assez d'eau pour faire tourner la roue, subir les exactions ou les malversations des meuniers et des boulangers, telles étaient les épreuves imposées par la féodalité à la patience de Jacques Bonhomme.

Or, il est piquant de constater que ces droits, si lourds pour le peuple des campagnes, furent exercés par le père même de Courier qui en sa qualité de seigneur du Breuil possédait un moulin banal. La féodalité attachée à cette terre était « d'une étendue considérable ». Elle comprenait le droit de grurie et relevait du duché de Luynes et de la Touche à foi et hommage. Le père du Pamphlétaire était donc un de ces « bons seigneurs » dont il parle avec

une ironie trop inconsidérée dans la pétition pour les villageois d'Azay¹. Mais rien ne nous autorise à penser que M. Courier, s'il tint à ses droits et prérogatives, en ait jamais usé de manière à vexer les paysans que la fortune avait rendus ses vassaux.

Il avait trop souffert de l'insolence de la grande noblesse pour être jamais tenté de la copier. Ne l'avait-il pas vue de près à l'époque de sa jeunesse avant sa retraite en Touraine? Il avait connu la cour au temps de Madame de Pompadour et il apprit à son fils à la haïr. C'est de lui que Paul-Louis hérita cette haine tenace contre les courtisans, qui l'anime, plus encore que l'amour du peuple, dans ses plus célèbres pamphlets. Dans le *Simple Discours*, il est aisé de voir que ce sont les rancunes paternelles qu'il exhale. Il avoue en effet n'avoir jamais vu la cour. Quels sont donc ces « gens instruits » à qui il en a ouï parler? et qui a pu lui rapporter des traits comme ce mot de Bernis à un ministre qui l'éconduit : « Monseigneur, j'attendrai », si ce n'est l'homme même qui a présidé à son éducation et à la formation de son esprit et de ses idées?

Parmi cette classe favorisée dans la nation, il y avait une coterie qui jouissait de privilèges exorbitants, c'était la noblesse régulièrement « présentée ». Elle seule depuis le ministère du comte de Saint-Germain avait accès aux grandes élevés de l'armée²; cette récompense accordée à l'es-

¹ Dans les propriétés que posséda successivement Jean-Paul Courier, y compris celles qu'il transmet à son fils, tous les logements de métayers répondent à la description que j'en donne ici. L'unique chambre contient habituellement un four. A la Véronique le closier était logé dans une « chambre en roc », c'est-à-dire dans une véritable cave que l'on peut voir encore aujourd'hui et où l'on ne serre plus que des pommes de terre.

² « Il n'y a de bons que les moines, la noblesse *présentée* et messieurs les laquais ». P.-L. Courier. Lettres au rédacteur du Censeur, IX.

prit courtisanesque, cette prime à la servilité et à la fortune excitait le mécontentement et les justes plaintes de la noblesse provinciale qui n'avait pas les moyens d'aller vivre à Versailles. Ainsi, l'injustice était si grande sous l'ancien régime que, dans une même classe de privilégiés, régnaient les inégalités les plus choquantes.

Noblesse de cour et noblesse de province étaient également funestes aux paysans à cause des dévastations du gibier qu'elles protégeaient à grand renfort de gardes. Courier précisément avait à sa porte les chasses du duc de Luyne, dont les domaines enserrent la Filonnière; et il connaissait tous les maux que causent aux champs ensemencés sangliers, cerfs et biches, lapins et lièvres, voire pies et corbeaux, jalousement conservés pour servir aux plaisirs des grands. Or le manant ne pouvait, sans encourir les peines les plus graves, se défendre contre ces parasites de l'agriculture, que le seigneur prenait sous sa protection. Tel était pour les paysans le grave inconvénient du voisinage des terres nobles; les bourgeois riches comme Courier n'y échappaient même pas et l'on peut sans peine concevoir sa rancune. Les gardes étaient pleins d'une insolence qui s'exerça plus d'une fois à ses dépens. Chassant, un jour de sa jeunesse, sur les terres du duc avec la permission de l'intendant, il se vit brutalement désarmer par le garde, et l'on était en novembre 1790, dix-huit mois après la convocation des États généraux, plus d'un an après la nuit du 4 août!

Si la grande noblesse pouvait impunément pressurer, opprimer, vexer les gens du Tiers, comment Paul-Louis devait-il juger le haut clergé, plus exécré communément que les gentilshommes? Ne voyait-il pas son père payer pour tous ses domaines, fiefs nobles ou terres de roture, d'odieuses redevances féodales à la Châtellenie de la Salle César qui dépendait du chapitre de « l'Insigne église de Saint-Martin de Tours? » — Son père n'avait-il pas intenté

un procès au curé de Mazières pour être exempté d'une contribution?

Paul-Louis dut éprouver de l'horreur pour ces abbés cupides et oppresseurs qui n'avaient fait vœu de pauvreté que pour drainer tout l'argent d'une contrée et d'humilité que pour commander à des vassaux en maîtres altiers.

Quel contraste entre ce haut clergé avide et autoritaire, et ces modestes desservants des paroisses rurales qu'il vit, pendant toute son enfance, exercer leur ministère au milieu de leurs ouailles qui les chérissaient ! Il ne put oublier ces prêtres bons et humbles de cœur qu'il avait connus à Cinq-Mars, le curé Roux qui lui fit faire sa première communion et le vicaire Berge. Attachés à leurs paroisiens et à leur patrie, ils n'émigrèrent point à l'époque de la Révolution. C'est qu'ils étaient avant tout Français et Tourangeaux. Malgré les rigueurs de la Convention contre le culte catholique et la désaffectation des Églises, ils restèrent à leur poste où ils pouvaient encore servir la religion et l'humanité. Bien plus, le « citoyen » Berge prêta serment d'obéissance aux lois de la République¹, donnant ainsi un bel exemple de résignation chrétienne et de docilité envers le maître qui a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César ». Courier se souviendra de ces hommes de paix lorsqu'il verra, après 1815, ces curés violents, ces « hussards en soutane »², rentrer de l'étranger à la suite des alliés, ou ces séminaristes farouches élevés par des moines, tels que « le triste Picpus », dans la haine du siècle, du peuple et de la vie³. L'exemple de leurs vertus et de leur modération servira alors au pamphlétaire d'argument redoutable contre les excès de zèle de leurs successeurs.

¹ Registre des délibérations de la commune de Cinq-Mars, 4 germinal an IV. Le serment prêté par le citoyen Berge y est enregistré.

² VI^e Lettre au rédacteur du Censeur.

³ Pétition pour les villageois.

Tel est l'état de la société au milieu de laquelle fut élevé le futur adversaire de la Restauration, auteur des Pétitions. A une époque où les privilégiés eux-mêmes réclamaient plus de liberté, plus de justice, il n'y a rien d'étonnant à ce que les Courier père et fils aient accueilli avec faveur les premiers symptômes d'une révolution. Les premiers actes de violence du peuple prenant conscience de sa force ne les effrayèrent même pas. Bien que possédant des terres nobles et ayant joui de droits féodaux, l'ancien seigneur de Méré pensa que les hommes de sa condition auraient plus à gagner qu'à perdre dans cette transformation sociale qui abaissait les incapables favoris de la fortune au profit de la bourgeoisie instruite et active¹.

C'est pourquoi rien ne fut changé au train de maison de la famille : Paul-Louis continua avec ardeur ses études scientifiques et littéraires, qui alternaient avec des exercices corporels et des distractions telles que promenades et parties de ballon.

Le 14 juillet 1789, dans la matinée, il était en train de jouer une de ces parties, dans les Champs-Élysées, avec des jeunes gens de son âge, lorsqu'on vit passer la cohue du peuple de Paris qui marchait sur l'hôtel des Invalides. Abandonnant le jeu, il se mêla à la foule hurlante des sans-culottes ; avec elle, il pénétra dans l'hôtel d'où il rapporta un pistolet.

¹ Comment un bourgeois, même riche, n'aurait-il pas vu avec joie éclater la Révolution lorsque, selon le mot du marquis de Ferrières, « on était si las de la Cour et des ministres que la plupart des nobles étaient ce qu'on a appelé depuis démocrates » ? Les esprits étaient emportés alors vers les idées nouvelles par un mouvement si fort qu'un spectateur impartial de la société française, un étranger résidant à Paris, put écrire cette phrase singulière : « L'idée républicaine est une véritable influenza morale, dont ni les titres, ni les places, ni même le diadème ne peuvent « préserver leurs possesseurs ». Gouverneur Morris.

CHAPITRE II

COURIER A L'ÉCOLE DE CHALONS

Vacances en Touraine. — Les Vendanges à la Véronique. — Paul-Louis se voit dresser procès-verbal pour avoir chassé sur les terres du duc de Luynes. — Son attachement pour Labbey. — Il va s'installer à Châlons avec son professeur. — L'École de Châlons. — La promotion de Courier : 1^{er} septembre 1792. — Ses camarades. — Esprit qui animait l'école. — Traditions royalistes des élèves. — Inquiétudes de la famille Courier pendant la Terreur. — L'armée des Chouans approche de Cinq-Mars. — Paul-Louis est nommé lieutenant.

L'établissement à Paris de la famille Courier ne lui avait point fait oublier la Touraine, où elle venait chaque année, à l'époque des vacances, passer trois ou quatre mois. La société du dix-huitième siècle n'était pas moins éprise que nos contemporains de villégiature aux champs. Elle y recherchait même avec plus d'ardeur que nous les plaisirs simples que l'on goûte au milieu de la nature. M. Courier qui avait résidé pendant seize ans à la campagne, et qui s'était occupé avec tant de sollicitude et de compétence d'exploitation rurale n'était pas homme à perdre de vue tout à fait ses domaines. Dès que la saison d'été rendait Paris inhabitable elle lui rappelait la Filonnière et ses futaies, la Véronique avec ses « chambres en roc » où l'on goûtait une fraîcheur délicieuse. Le jeune Paul-Louis,

après une année bien remplie par les travaux scolaires, aspirait à jouir de la liberté des champs, de la flânerie dans les bois, et des longues promenades soit au bord de la Loire, soit sur les coteaux au milieu des vignobles, le fusil en main¹. La saison des vendanges se passait à la Véronique. Les raisins du Clos Buré, apportés à dos d'homme dans des hottes, étaient écrasés et foulés dans le pressoir. Le futur peintre de la vie champêtre en s'initiant à ces travaux, en se mêlant aux paysans, surprenait sur leurs lèvres ces expressions savoureuses et naïves dont il se servira pour traduire du grec les émotions de Daphnis ou décrire ses occupations rustiques².

Les vendanges terminées, la famille Courier prolongeait habituellement de quelques semaines son séjour à la Véronique; Jean-Paul mettait à profit ce temps pour régler quelques questions d'intérêt et pour vendre ses récoltes. Quant à son fils, d'autres objets le sollicitaient. La chasse ne manqua pas d'exercer sur lui son attrait si vif pour les jeunes gens.

En l'automne de 1790, le séjour à la Véronique s'étant prolongé jusqu'après la Saint-Martin, Paul-Louis employa ses vacances à poursuivre lièvres et perdreaux sur les terres de son père, voire sur celles des voisins. Ayant dû renoncer à obtenir de la parcimonie paternelle un fusil à deux coups, il en avait emprunté un à un ami de sa famille M. Vigier. Cette arme sur le bras, suivi de son chien, il arpentait les coteaux qui dominent la Loire, avec l'ardeur fiévreuse d'un débutant.

C'était le 10 novembre : on était en pleine Révolution.

¹ Divers documents cités plus loin comme le procès-verbal de la justice de paix de Langeais nous apprennent que Paul-Louis s'adonnait à la chasse.

² Voir la description des vendanges au commencement du livre deuxième de Daphnis et Chloé.

Des droits féodaux battus en brèche ou abolis, il ne subsistait presque rien. Les seigneurs n'avaient plus le droit de frapper d'amende ou d'emprisonner les paysans qui prenaient un fusil pour tirer sur le gibier : aussi, nombre de roturiers s'adonnaient-ils au plaisir de la chasse, qui leur avait été jusqu'à ce jour interdit : c'était la grande revanche du peuple sur le gibier, qui « de tout temps lui fit la guerre ». « Une seule fois, remarque Courier, il fut vaincu, en mil-sept-cent-quatre-vingt-neuf; nous le mangeâmes à notre tour ¹ ».

Plein de cette idée de revanche, Paul-Louis ne craignit pas de s'aventurer sur les domaines du duc de Luynes défendus par de nombreux gardes contre l'intrusion des chasseurs. Interpellé un peu vivement par le sieur Ronceraut, l'un de ces gardes, notre jeune homme lui tient tête ; il prétend que M. Godard, intendant du duc, lui a donné la permission de chasser. Ronceraut, incrédule et gouailleur comme un tourangeau, réplique, se fâche, et comme on lui tient tête vertement ², il dresse procès-verbal.

Avoir presque assisté à la prise de la Bastille par le peuple souverain et ne pouvoir envahir le domaine d'un ci-devant duc et pair, sans être arrêté par un croquant de garde ! Les temps n'étaient donc pas encore accomplis ! Telles furent sans doute les réflexions du futur pamphlétaire. Elles se prolongèrent avec amertume pendant trois longues heures. Au bout de ce temps, Paul-Louis en fut tiré, près du bois Imbert, par des coups de fusil qui firent dresser l'oreille à son chien. L'animal courut vers l'endroit d'où partaient les détonations et son maître vint à sa suite. Il se trouva face à face avec le fatal Ronceraut, entouré

¹ Simple discours.

² « Il y eut des propos dans ce moment entre eux ». Extrait des minutes du greffe de la Justice de Paix de Langeais, 28 octobre 1791.

d'une bande de jeunes gens « qui tiraient au blanc¹ ». Paul-Louis fut désarmé, vit confisquer son fusil et dut revenir fort dépité au logis. Cependant, le procès-verbal dressé par le sieur Ronceraut recevait toutes les suites qu'il comportait; il était contrôlé à Cinq-Mars le 12 novembre et devenait exécutoire.

En outre du déplaisir de payer l'amende, il allait falloir indemniser M. Vigier, auquel on ne pouvait rendre son fusil confisqué entre les mains du jeune Paul-Louis. Toutefois, ce voisin sut compatir aux ennuis des Courier et se montra de fort bonne composition. Près d'une année après cette journée malencontreuse, il attendait encore son arme que Ronceraut ne voulait pas restituer. Enfin, le 28 octobre 1791, M. Courier père appela devant le juge de paix de Langeais le « ci-devant garde de Monsieur d'Albert de Luynes »² dont il exigeait la remise du fusil. Il prétendait en outre le faire condamner « en trois cents livres de dommages et intérêts au profit des pauvres et aux dépens ». Après avoir entendu les parties « dans leurs dires et moyens respectifs », le juge condamna simplement Ronceraut à remettre le fusil « sous deux fois vingt-quatre heures » ou à en payer le prix. Ainsi se termina le litige auquel avait donné naissance l'équipée du jeune Monsieur de la Véronique. Mais cette désagréable affaire l'avait dégoûté de la campagne; en cette année 1790, il s'empressa de rentrer à Paris, et cela avant le terme habituel des vacances, pour y poursuivre avec ardeur l'étude des mathématiques sous la direction de M. Labbey. L'attachement de l'élève pour son professeur, savant modeste et

¹ C'est-à-dire à la cible.

² Cette formule fait entendre que le duc de Luynes avait émigré dès avant cette époque; Ronceraut n'était plus effectivement garde-chasse, et le départ du duc enhardit M. Courier à poursuivre son ancien agent.

bienveillant, aidait à ses progrès. Le 28 septembre 1791, comme il s'était rendu chez lui, pour prendre sa leçon, M. Labbey reçut du ministre une lettre par laquelle on lui annonçait que le roi venait de le nommer à la place de professeur de mathématiques dans l'école d'artillerie de Châlons¹. Les regrets sincères du jeune homme qui allait perdre un maître dévoué, s'exprimèrent avec beaucoup de vivacité et touchèrent celui qui en était l'objet.

Décidé à suivre à Châlons M. Labbey, qui ne demandait pas mieux que d'emmener avec lui quelqu'un de ses élèves, Paul-Louis écrit à son père pour lui soumettre son projet et obtenir la permission de l'exécuter. Cette lettre, la seconde du recueil, bien plus intéressante d'ailleurs que la première, nous révèle un jeune homme sérieux, plein de bon sens et d'esprit pratique. Il développe, avec beaucoup de sagesse, les raisons qui lui font désirer d'accompagner à Châlons son professeur; et il entrevoit les avantages qui doivent résulter pour lui de cet exode et dans le présent et pour l'avenir. Toutes ses pensées sont donc tournées vers son dessein principal, qui est d'obtenir quelque place militaire; mais il « ne renonce pas pour cela totalement aux poètes grecs et latins. C'est un effort dont sa vertu n'est pas capable ». Et il exprime avec grâce le plaisir qu'il éprouve à lire ses poètes favoris en comparant leurs œuvres, par opposition aux « rochers d'Euclide », à « des plaines semées de fleurs et entrecoupées de ruisseaux ». Ces métaphores dénotent chez notre jeune écrivain un goût bien classique. La nature sauvage ne lui plaît pas comme à ses contemporains : ce qu'il préfère avec tout le xvii^e siècle, c'est la nature embellie par la main de l'homme.

Nous voyons poindre dans cette lettre le projet de renoncer au corps du génie, au cas où des obstacles imprévus se

¹ « Nos professeurs étaient Labey et Allaize pour les mathématiques ». Mémoires de Griois.

rencontreraient à l'entrée de cette carrière. M. Courier n'en fut point trop alarmé : il avait confiance dans la sagesse de son fils. Après lui avoir inculqué l'amour du travail et montré la nécessité d'attendre d'un métier ses moyens d'existence¹, il était rassuré sur l'avenir du jeune homme qu'il voyait studieux au point de ne se délasser de l'algèbre et de la géométrie qu'en ouvrant ses livres grecs.

Paul-Louis reçut donc la permission d'accompagner M. Labbey à Châlons où l'Assemblée constituante venait d'établir une école d'artillerie²; dans l'intimité de son maître, pour lequel il avait une si vive affection, il put vivre pendant dix mois « au centre des mathématiques ». Mais les circonstances allaient déterminer sa vocation. N'était-il pas tout naturel qu'il essayât de se faire admettre à l'École où M. Labbey était premier professeur de mathématiques?

Le génie fut donc définitivement délaissé pour l'artillerie.

Dès le mois de mars 1792, Courier vit entrer à l'École de Châlons une promotion de 47 élèves, dont faisaient partie plusieurs jeunes gens qu'il devait retrouver au cours de sa carrière militaire : Griois qui fut son major au 1^{er} d'artillerie à cheval, à Plaisance, Mossel qu'il eut pour général au fond de la Calabre, et dont il reçut une chemise, présent inestimable pour un homme dépouillé par les brigands, Marmont et Duroc auxquels il dut sa nomination de chef d'escadron, enfin Aubry sous les ordres duquel il se trouva pendant quelques jours dans l'île Lobau, à la veille de Wagram.

¹ Pour mieux inspirer à son fils le goût de l'étude, M. Courier s'était fait pauvre; il lui avait fait croire qu'il ne pourrait vivre sans travailler.

² L'École était installée dans l'ancien séminaire depuis le mois d'août 1791. Elle avait été créée par décret du 16 décembre 1790.

Ces élèves ne devaient passer que six mois sur les bancs de l'école ; reçus en mars, ils subirent en août leur examen de sortie. Courier, qui s'était lié avec quelques-uns d'entre eux, aspirait à leur succéder.

Aussitôt que cette promotion eut satisfait aux épreuves de sortie, eut lieu un nouveau concours. Courier s'y présenta et fut admis en qualité d'élève sous-lieutenant d'artillerie, à la date du 1^{er} septembre 1792. Sa promotion se composait de 35 élèves et il était reçu 21¹. Qu'on n'aille pas attribuer à la faveur cet honorable classement. En effet, ce n'était pas Labbey, dont il avait reçu les leçons, qui faisait subir l'examen aux candidats, mais le redoutable Laplace « grave, triste, vêtu de noir² », dont l'aspect sévère faisait trembler les plus courageux et devant lequel Marmont raconte qu'il resta interdit et muet.

L'Ecole se trouvait, au moment où Courier y fut admis, dans un état d'extrême effervescence, produite par les journées du 20 juin et du 10 août.

La plupart des élèves sortants manifestaient hautement leurs opinions royalistes ; beaucoup regrettaient même de ne pouvoir, faute d'argent ou pour d'autres causes, suivre dans l'émigration ceux de leurs chefs et de leurs camarades qui venaient de quitter l'école. Le lieutenant-colonel, commandant en second, Tardy de Montravel avait émigré,

¹ Voici l'« Etat des sujets agréés en qualité d'élèves de l'artillerie » tel qu'a bien voulu me le communiquer M. Chuquet : 1. Michel ; 2. Demanelle ; 3. Zevort ; 4. Blonde de la Blossière ; 5. du Vauroux ; 6. Pierson ; 7. Corda ; 8. Tamisier ; 9. Mornay ; 10. Laurent ; 11. Ruty ; 12. Le Pin ; 13. Baud ; 14. Floch ; 15. Riverieulx ; 16. Mengin ; 17. Pelgrin ; 18. Evain ; 19. Charbonnel ; 20. Lafitte ; 21. Courier ; 22. Robineau ; 23. Hazard ; 24. Martin ; 25. Valée ; 26. Morio ; 27. Mathieu ; 28. Abraham ; 29. Bolot ; 30. Haxo ; 31. Fantin ; 32. Bonamy ; 33. Coulommier ; 34. Marcilly ; 35. Mangin.

² Chuquet, *Introduction aux mémoires de Griois*.

ainsi que le capitaine du Hamel. Cet exemple avait entraîné le départ d'une quinzaine d'élèves ¹, parmi lesquels était Duroc, qui donnait le 22 août, et réitérait le 25, sa démission. En revanche, sept ou huit élèves formaient l'opposition ²; aussi ardents dans leurs convictions républicaines que les autres étaient obstinés dans leur attachement au roi, ces jeunes gens faisaient partie pour la plupart du club Jacobin.

Il faut remarquer que la promotion de mars 1792, celle de Marmont et de Griois, comptait beaucoup de nobles ³. Celle de Courier en comprenait moins; peut-être dut-elle à cette circonstance d'être moins travaillée par la fièvre de l'émigration. Un seul des nouveaux admis partit pour rejoindre l'armée des Princes; c'était Mornay. Il fut remplacé d'ailleurs par Duroc qui, regrettant d'avoir émigré, rentra à l'école le 1^{er} mars 1793 en prétextant, pour excuser son absence, qu'il avait dû vaquer à des affaires de famille et en présentant d'ailleurs un certificat qui attestait, non sans complaisance, son service dans la garde nationale de Pont-à-Mousson ⁴, sa ville natale. On sait qu'il devait être appelé aux plus belles destinées par la confiance de Napoléon. Son retour à l'école, après sa fugue à l'armée des Princes, eut pour conséquence de faire de lui un camarade, et plus tard un protecteur de Courier.

Parmi les élèves de la promotion qui arrivèrent à une haute situation militaire, on doit citer encore Ruty qui, entré onzième, fut le premier sur la liste de sortie. Ainsi que l'indique ce classement c'était un laborieux : il acquit

¹ La promotion de mars 1792 était de 47 élèves; la liste de sortie ne comprend que 32 noms. Chuquet, *Mémoires de Griois*.

² Griois (*Mémoires*, p. 21), cite Demarçay, Foy, Aubry, Mossel, Choppin.

³ On en compte au moins dix-sept, c'est-à-dire plus du tiers des élèves.

⁴ Chuquet, *La jeunesse de Napoléon*, II, p. 171.

la réputation d'un des plus savants officiers de l'artillerie et devint général de division et comte de l'Empire. Mais M. Chuquet observe qu'il était paperassier et poussait à l'excès l'esprit de détail.

Plus brillante encore devait être la carrière de Valée¹ qui, général de division en 1811, devint sous la Restauration premier inspecteur général de l'artillerie et plus tard, après la prise de Constantine en 1837, maréchal de France et gouverneur général de l'Algérie.

Quant aux condisciples que Courier devait retrouver dans sa carrière, on peut citer Hazard et Demanelle, avec lesquels il servit en Italie; le second fut son commensal et son intime ami à Plaisance, où il commandait le 2^e régiment à pied lorsqu'il succomba prématurément en 1805, à la suite d'une blessure légère reçue à Caldiero. Mais aucun élève de la promotion du 1^{er} septembre 1792 ne se lia avec Paul-Louis plus intimement que François Haxo, qui lui consacra une notice biographique restée jusqu'à ce jour inédite. Entré dans une école d'artillerie, il en sortit lieutenant du génie et c'est dans cette arme qu'il fit toute sa carrière, d'abord lente et médiocre, mais rapide et brillante à partir de 1809 et du siège de Saragosse.

Tels furent quelques-uns des savants officiers dont l'école de Châlons avait été la pépinière. A côté de la gloire de ces hommes de guerre, les titres militaires de Courier pourront sembler minces; toutefois, nous nous attacherons à montrer qu'il fut brave et que, sans son humeur indépendante et rêveuse, sans ses études d'helléniste incompatibles avec l'exercice de sa profession de soldat, il aurait égalé ses plus brillants condisciples.

Une remarque s'impose : il comptait parmi les plus âgés. Né le 4 janvier 1772, il avait plus de vingt ans et demi au

¹ Né à Brienne le 17 décembre 1773, il avait été élève à l'école militaire de sa ville natale avant d'entrer à celle de Châlons.

moment de son admission. Beaucoup d'élèves entraient à l'école à dix-huit ans; c'était l'âge de Rutty, de Haxo; Demanelle avait à peine dix-sept ans, Valée moins de dix-neuf¹. Le retard de Paul-Louis tenait à l'extrême indépendance qui avait présidé à ses études. Sans jamais suivre les cours d'aucun collège, il avait travaillé un peu capricieusement, déroband sans cesse quelques heures aux mathématiques pour lire des auteurs grecs, apprenant peu, réfléchissant davantage; or, une telle éducation si elle est propre à former des esprits originaux ne saurait convenir aux candidats à une école spéciale.

Non seulement Paul-Louis se trouvait, par l'âge, en retard sur ses camarades, mais il ne chercha pas à rattraper le temps perdu. Fatigué des sciences qu'il n'avait jamais aimées, il les abandonna presque totalement dès qu'elles l'eurent conduit au succès; toutefois, il conserva son rang d'admission, ce qui prouve que ses rivaux ne travaillèrent pas plus que lui.

Les circonstances d'ailleurs étaient critiques, l'époque peu propice aux études; l'armée du roi de Prusse commandée par Brunswick était parvenue jusque dans la Marne, aux portes de Châlons. Le trouble régnait dans la ville, et les cours de l'école avaient été suspendus, les élèves furent employés à la garde des bastions, où l'on avait placé quelques pièces de canon.

La courageuse résistance de l'armée républicaine à Valmy, le 20 septembre, fit reculer l'ennemi qui évacua la Champagne; l'école de Châlons put alors reprendre son régime habituel, à partir du mois d'octobre. La discipline y était dure et les études d'autant plus sévères qu'il fallait initier en peu de mois ces jeunes gens aux hautes mathématiques, à la mécanique et à l'hydrostatique. Labbey

¹ Hazard, en revanche, avait quelques mois de plus que Courier, étant né en 1771.

avait pour collègue, comme « second professeur », un certain Allaize dont les leçons, d'ailleurs savantes, étaient données, nous dit Griois, « avec la malhonnêteté la plus grossière ». Deux autres maîtres enseignaient le dessin. Quant au régime de l'école, c'était l'internat. Le prix de la nourriture des élèves était retenu sur leurs appointements qui s'élevaient à la somme fort honorable de 1.000 francs par an¹.

Quant à la direction, elle était aux mains d'officiers d'artillerie : le colonel Bouchel de Merenvue commandait en premier. Tardy de Montravel avait été remplacé par le lieutenant-colonel de Saint-Vincent, qui commandait en second. Enfin deux capitaines complétaient l'état-major². La discipline qu'ils faisaient régner semblait bien dure à Paul-Louis. D'un naturel vif et passionné, élevé au milieu de sa famille, habitué à travailler librement et à suivre sa fantaisie en toutes choses, il eut du mal à se plier à la règle. Les sorties d'ailleurs étaient d'une durée limitée. Courier en profitait pour faire des promenades et quelques visites à des amis. Mais, le soir venu, il oubliait souvent l'heure à laquelle se fermaient les portes de l'école et il était forcé d'y rentrer en escaladant les murs. Ainsi, dès les débuts de sa vie militaire, nous voyons apparaître chez lui cet incroyable défaut d'exactitude qui nous surprend chez un officier et qui serait tout à fait incompatible avec les exigences de la discipline dans une armée contemporaine.

Cependant les événements les plus graves et les plus décisifs de la Révolution s'étaient accomplis depuis que Paul-Louis était entré à l'école de Châlons. Après la journée du 10 août, l'Assemblée Législative avait voté la suspen-

¹ Griois, *Mémoires*, I, page 19.

² État militaire de France pour l'année 1793, publié par Léon Hennet (Collection de la Société de l'histoire de la Révolution française).

sion du pouvoir royal et la réunion d'une Convention nationale. Elle était désormais incapable de combattre l'insurrection, jadis son alliée, qui régnait en maîtresse. La Commune de Paris profita de cet abaissement de l'Assemblée et de cette éclipse du pouvoir exécutif pour s'emparer de tous les pouvoirs; c'est à ce moment qu'elle déchaîne sur les prisons une foule sanguinaire, exaspérée par les prédications des démagogues et par l'approche de l'armée prussienne. Les massacres de septembre s'étendirent jusqu'en province et Courier put voir dans la ville de Châlons des scènes de carnage analogues à celles qui ensanglantèrent l'Abbaye, le Châtelet, la Conciergerie et les autres maisons d'arrêt de la capitale.

Bientôt après, l'exécution de Louis XVI fut le signal d'une nouvelle agitation dans l'école. Moins turbulents que leurs prédécesseurs, les camarades de Courier étaient cependant, pour la plupart, attachés par traditions de famille à la royauté; au théâtre, ils saisissaient toutes les allusions au pouvoir royal et les soulignaient d'applaudissements; les murs de leur quartier se couvraient d'inscriptions de : Vive le Roi ! parfois même de : Vive le comte d'Artois ! Vivent les émigrés ! Des jeunes gens ainsi disposés apprirent avec une vive affliction, ainsi que leurs aînés des régiments ¹, la nouvelle de la mort du roi.

Toutefois, ils furent moins tentés que leurs anciens de se rendre à l'armée des Princes, parce qu'à ce moment précis la patrie courait les plus terribles dangers. Une formidable coalition de l'Europe la menaçait de tous les côtés à la fois. A l'Autriche, à la Prusse, à la Sardaigne venaient de se joindre l'Angleterre, la Hollande, Naples, l'Espagne, le Saint-Siège.

Enfin, pour comble d'horreur, la guerre civile venait

¹ Griois qui était en garnison à Grenoble, parle de l'indignation qu'il ressentit ainsi que ses camarades.

d'éclater dans les provinces de l'Ouest, qui prétendaient défendre leurs vieilles croyances et venger leur roi. Au mois de juin 1793, l'armée des Chouans approchait de la Touraine, s'emparait de Chinon, de Bourgueil; le père de Courier était obligé de quitter précipitamment ses propriétés de Luynes, où il réglait quelques affaires, et fuyant devant « les brigands de la Vendée » il se replongeait dans les périls du Paris révolutionnaire.

C'est le moment où Paul-Louis termine le cours de ses études, au milieu d'une effervescence indescriptible. La date de l'examen de sortie est avancée : selon le style du temps, la patrie appelle aux armes ses jeunes défenseurs ; il faut qu'en quelques semaines, ils aient terminé leur apprentissage scientifique. Aussi le régime de l'école redouble de sévérité ; plus de sorties. A sa mère qui se consume de tristesse et d'ennui à Paris, en attendant le retour de son mari, Paul-Louis répond qu'elle doit bien se garder de venir l'embrasser à Châlons. Il lui conseille plutôt de se rendre en Touraine¹ ; mais c'est l'exposer aux dangers de la chouannerie. Lui-même forme le rêve d'être envoyé comme second lieutenant vers la frontière d'Espagne ; cela lui permettra, songe-t-il, de se rendre à la Véronique avec son père et sa mère et d'y passer près d'eux de courtes vacances avant de rejoindre sa compagnie. En attendant, il cherche à rattraper le temps perdu et s'enfonce dans l'étude ; mais hélas il est trop tard !

Ayant négligé les questions d'hydrostatique, il est interrogé par Laplace sur cette partie précise du cours, et il lui répond avec une naïveté qui le peint tout entier : « Monsieur, je ne sais rien sur cette matière, mais si vous m'accordez quelques jours, je m'en informerai ». « Ce peu de temps passé, il se présenta de nouveau et donna à l'examineur une si haute idée de son intelligence qu'il en

¹ Édit. Sautelet, I, page 7.

obtint d'être classé avantageusement parmi les autres élèves ». Ainsi, cette époque si terrible de la Révolution nous apparaît comme l'âge d'or des candidats aux grades et aux emplois. Ils étaient si peu nombreux qu'il fallait bien accueillir ceux qui se présentaient. Et voilà comment Laplace ne tint point rigueur à Courier de sa négligence et de son étourderie, puisqu'il conserva comme rang de sortie le n° 21 qui avait été son rang d'entrée¹.

A la date du 1^{er} juin 1793, il était nommé second lieutenant comme ses 34 camarades. Il avait espéré être appelé du côté de l'Espagne ; mais cette attente fut déçue, car, classé au 7^e régiment d'artillerie à pied, c'est à Thionville qu'il alla rejoindre. Toutefois, il put, avant de gagner sa garnison, aller embrasser ses parents ; le projet de séjour à la Véronique avait dû être abandonné à cause de l'approche des insurgés vendéens ; M. Courier père, avait regagné Paris et c'est là que le père, la mère et le fils se trouvèrent réunis, pour la première fois depuis que Paul-Louis était entré à l'école de Châlons.

Il nous semble bien que ce fut la première occasion qui s'offrit à Paul-Louis d'embrasser ses parents depuis son entrée à l'école ; encore M. Courier avait-il dû s'employer en démarches pour faire venir son fils à Paris.

Prévoyant qu'après avoir subi ses examens de sortie le

¹ Voici la liste de sortie de la promotion de Courier : 1. Rutý ; 2. Blonde de la Blossière ; 3. Michel ; 4. du Vauroux ; 5. Zévort ; 6. Pierson ; 7. Floch ; 8. du Roc ; 9. Demanelle ; 10. Coulommier ; 11. Lafitte ; 12. Riverieulx ; 13. Pelgrin ; 14. Fantin ; 15. Laurent ; 16. Marcilly ; 17. Corda ; 18. Mengin ; 19. Baud ; 20. Robineau ; 21. Courier ; 22. Mangin ; 23. Charbonnel ; 24. Evain ; 25. Hazard ; 26. Mathieu ; 27. Bolot ; 28. Abraham ; 29. Tamisier ; 30. Le Pin ; 31. Morio ; 32. Valée ; 33. Ilaxo ; 34. Bonamy ; 35. Martin. Nous devons également ce document à l'obligeance de M. Chuquet que nous prions d'agréer l'expression de notre reconnaissance.

jeune officier serait envoyé sur la frontière, les époux Courier voulaient l'avoir quelques jours près d'eux. C'est pourquoi, au début de mai 1793, M. Courier alla trouver son compatriote, le citoyen Gardien, député d'Indre-et-Loire à la Convention; il le chargea de faire passer au ministre de la Guerre une lettre par laquelle il demandait pour son fils « un congé de quelques jours » en invoquant des « affaires de famille indispensables ». Cette lettre donna lieu à un rapport, que nous reproduisons ci-dessous¹; il fut visé par Bouchotte et le congé fut accordé, ce qui permit à Paul-Louis de se retremper dans la vie de famille, qui lui était si chère, avant d'aller s'exposer aux hasards de sa nouvelle carrière.

¹ Artillerie, 6 mai 1793. — Rapport.

Le citoyen Gardien, député du département d'Indre-et-Loire à la Convention nationale, fait passer au ministre une lettre du citoyen Courier qui demande pour son fils Paul-Louis Courier, élève sous-lieutenant d'artillerie à l'École de Châlons, un congé de quelques jours. Sa demande est fondée sur ce que des affaires de famille indispensables rendent sa présence nécessaire à Paris. Il observe que son fils doit subir dans les quinze premiers jours de ce mois son second et dernier examen, à la suite duquel il pourra profiter de ce congé si le ministre veut bien le lui accorder. Le citoyen Gardien appuie cette demande.

En note : Bouchotte, ministre.

Archiv. administratives du ministère de la Guerre.

CHAPITRE III

LA GARNISON DE THIONVILLE EN 1793

Courier à l'armée de la Moselle. — Efforts de Bouchotte pour « républicaniser » le corps des officiers. — Tiédeur civique de Paul-Louis. — Il étudie la fortification. — Mais il approfondit surtout la connaissance du grec. — Il défend contre son père son goût pour les études grecques et latines. — Avancement médiocre des officiers d'artillerie. — Courier se lance dans les divertissements mondains. — Sa tristesse au milieu des « cote-ries ». Vains efforts qu'il fait pour apprendre à danser. — Il regrette la vie de famille.

La permission que Paul-Louis avait obtenue pour venir embrasser ses parents fut de courte durée. La compagnie du 7^e régiment d'artillerie¹ à laquelle il était attaché en qualité de lieutenant en second tenait garnison à Thionville. Il se trouvait ainsi placé sur les derrières de l'armée de la Moselle commandée par Houchard². Ce général se concertait alors avec Beauharnais, commandant en chef de

¹ Le 7^e régiment d'artillerie à pied, dont la portion principale était alors à Metz, était commandé par le chef de bataillon Mouzé. Le régiment fournissait de nombreux détachements à différentes armées et places de guerre. Arch. de la Guerre.

² Le parc d'artillerie de l'armée de la Moselle était alors à Forbach.

l'armée du Rhin, en vue d'une action commune pour débloquent Mayence.

Mayence ou la mort! criaient les troupes. C'était le mot de ralliement, ce fut le premier que Courier dut entendre, car l'armée de la Moselle aussi bien que celle du Rhin, militaires aussi bien que journalistes et conventionnels ne s'entretenaient que des moyens qu'il faudrait mettre en œuvre pour délivrer la ville assiégée.

Mais à peine Houchard eut-il ébranlé son armée pour seconder Beauharnais, qui marchait sur Mayence, que l'on apprit la capitulation de la place (23 juillet 1793).

Peu de jours après cet événement, l'armée de la Moselle passait sous les ordres de Schauenburg, Houchard succédant à Custine dans les Flandres. C'était une époque critique pour les armées de la République désorganisées par suite du renvoi imprudent de presque tous les officiers nobles, devenus suspects malgré leurs services. Depuis la journée du 10 août, c'était un mot d'ordre de se défier des ci-devant nobles et de leur retirer brusquement les places qu'ils occupaient aux armées. Bouchotte le ministre de la Guerre, un pur Jacobin, ne partageait que trop ces soupçons contre les officiers qui avaient le malheur d'appartenir par la naissance à une caste maudite. Il envoya aux armées des commissaires du pouvoir exécutif pour « républicaniser » et « sans-culottiser » le corps des officiers. Ces délégués, qui ne dépendaient, en réalité, que de l'administration de la guerre, dénoncèrent comme suspects les généraux des armées du Rhin et de la Moselle qui se distinguaient par les plus loyaux et les plus brillants services. Plus éclairés qu'eux, les représentants du peuple gardèrent beaucoup de ces officiers dénoncés, mais ils durent en sacrifier quelques-uns.

Un officier comme Paul-Louis n'était pas à l'abri de leurs soupçons ; ses parents n'avaient-ils pas possédé des fiefs nobles ? La tiédeur de ses convictions, ou plus exactement, sa

parfaite indifférence politique, qui se manifeste dès cette époque, pouvait le rendre fort suspect. Heureusement qu'étant à Thionville, loin de la guerre et du péril, il fut loin aussi des yeux des commissaires.

A une époque si critique pour la France et pour la République, Paul-Louis ne paraît guère se douter qu'il est soldat. Pendant ces mois d'août et de septembre 1793, tandis que retranchées derrière la Lauter et les lignes de Wissembourg, les armées de l'Est tiennent tête péniblement aux Prussiens et aux Impériaux, le jeune lieutenant en garnison à Thionville paraît surtout préoccupé de ses études grecques et latines. C'est là ce qu'il appelle « son travail ». C'est la grande affaire qui passe avant tout. De Paris, sa mère lui envoie des livres qu'il réclame¹. Parmi ces ouvrages, il y en a quelques-uns qui traitent de l'artillerie et du génie. Paul-Louis n'en est pas encore arrivé à se désintéresser totalement de son métier. Il veut même en connaître au moins ce qui peut s'apprendre dans les livres; il souhaite, grâce à Bélidor, de pouvoir en remonter à ces « ingénieurs » si infatués de leur savoir et si jaloux de leurs connaissances qu'ils refusent de communiquer les excellents cahiers où ils les ont acquises. Paul-Louis s'intéresse à la fortification et à ce qui traite des ouvrages de l'artillerie; il se prépare à devenir un savant officier, à défaut d'un excellent officier.

Mais, dans la caisse de livres que sa mère lui expédie, ce qui a le plus de prix à ses yeux ce sont « deux volumes in-8°, du format de l'*Almanach royal*, brochés en « carton vert; l'un est tout plein de grec et l'autre de « latin² ». Quels sont ces deux volumes? « C'est un Démos-

¹ A sa mère, 10 septembre 1793. Edit. Sautelet, tome I, page 11.

² Remarquer cet Alexandrin. C'est un des premiers qui se soient trouvés sous la plume de Paul-Louis. Edit. Sautelet, tome I, page 12.

thène ». L'un contient le texte de quelques harangues et l'autre, sans doute, la traduction latine. Voilà les véritables amis de Courier. Ce sont eux qui font sa joie et presque sa seule société. Il ne s'ennuie « que quand on le force à les quitter ». Sans cesse penché sur ces livres, qui sont « assez sales » à force d'être feuilletés, il oubliera et le monde et la guerre et jusqu'au devoir militaire. Lisant et relisant toujours les mêmes, il ne saurait acquérir cette vaste érudition qui fait l'historien. Mais il gagnera « autre chose qui vaut autant ». Qu'est-ce à dire ? Il faut entendre qu'il acquerra une profonde connaissance psychologique, sans parler de cette science de la langue grecque qui lui fait tant d'honneur et de l'art du style où il est passé maître.

Ainsi, dès son arrivée à Thionville, Paul-Louis se remet avec ardeur à ses chères études grecques, comme s'il voulait rattraper le temps perdu à l'école de Châlons. Logé avec un camarade de *promotion*, dont l'humeur était fort inégale, et avait lassé déjà tous les autres jeunes officiers, il songe à se chercher un logement particulier, non pour fuir le mauvais caractère de son compagnon, mais parce que son travail souffre un peu de cette vie en commun. C'est donc ce travail, entendez l'étude des textes classiques, qui est la principale occupation du jeune lieutenant. A côté de cela, l'apprentissage du métier militaire, la connaissance des soldats, l'exercice du commandement ne sauraient entrer en ligne de compte ; on peut dire que Paul-Louis est une véritable exception et que ses goûts sont en opposition avec ceux de presque tous les hommes de son âge.

M. Courier s'inquiétait à la fin de voir le jeune artilleur consacrer aux langues mortes le meilleur de son temps ; il craignait qu'il ne négligeât ses devoirs militaires et ne compromît son avenir. Cet homme d'un esprit si positif aurait souhaité sans aucun doute, que son fils sût profiter des merveilleuses occasions qui s'offraient alors à tant

d'officiers d'obtenir un avancement rapide, inouï, sans aucun précédent dans l'histoire des armées modernes. Il lui adressa donc, sous forme de conseil, quelques remontrances sur le danger de se laisser oublier.

Paul-Louis, jusqu'alors si docile aux directions paternelles, ne craignit pas de manifester sa volonté. Ayant pris conscience de sa véritable vocation, il la défend même contre son père ¹. C'est par obéissance qu'il a embrassé la carrière militaire; qu'on ne lui demande pas maintenant de sacrifier des études qui font toute sa joie. Le temps qu'il leur consacre est « mal employé », prétend M. Courier : mais n'a-t-il pas le droit de se donner une satisfaction qui est la plus grande de toutes? et, du moment qu'il a su se mettre à l'abri du besoin et gagner sa vie en travaillant, personne ne peut le blâmer de satisfaire un goût si honorable qui lui offre « des plaisirs toujours nouveaux ». Cette réponse à son père, Paul-Louis ne l'adresse pas directement; il a soin de la glisser dans une lettre à sa mère, afin que M. Courier, la lisant par dessus l'épaule de sa femme, ne puisse y voir un acte de rébellion ouverte contre ses volontés. Mais, au ton résolu, on comprend que le jeune officier est décidé à ne pas céder et qu'il s'émancipe de la tutelle paternelle. Agé de vingt-deux ans, et livré à lui-même, il est désormais hors de page. Il déclare donc bravement que le seul temps qu'il regarde comme perdu dans sa vie, c'est celui où il ne peut jouir des études classiques, et il ne craint pas d'opposer sa « morale » au témoignage unanime des hommes, dont « le calcul est faux ».

Ces goûts annoncent un savant, un érudit, non un soldat. Bien peu devaient les partager parmi tant de jeunes gens que le patriotisme ou l'amour de la gloire avait conduits aux frontières en cette terrible année 1793. C'était l'époque où, malgré des prodiges de valeur, nos armées

¹ A sa mère, Thionville, 25 février 1794.

livrées à des chefs incapables, perdaient les lignes de Wissembourg¹. « Personne ne commandait, personne n'obéissait; on dénonçait, on destituait, le désordre était extrême; le courage individuel ne faisait pas faute au moment de l'action; mais chacun allait à sa guise et l'ensemble manquait »². Toutefois, grâce à l'inaction de Brunswick, l'armée de la Moselle qui pouvait être écrasée, se fortifia tout à son aise sur la rive gauche de la Sarre, pendant le mois d'octobre. Bientôt Saint-Just et Le Bas envoyés en mission aux armées par le Comité de salut public exercent leurs sévérités, non seulement contre les généraux vaniteux ou incapables, mais contre les militaires négligents et même contre ceux qui cherchent à se procurer quelques distractions, au moment où la patrie en danger réclame toute l'ardeur de leur courage. Le tribunal militaire créé par les représentants prononce 670 jugements³, et condamne à mort 62 militaires, parmi lesquels le brave général Isambert qui avait manqué de sang-froid dans la désastreuse bataille du 13 octobre.

Pendant qu'avaient lieu ces exécutions, Paul-Louis, dans la paisible garnison de Thionville, se consacrait de plus en plus à ses études favorites qui étaient toujours la grande affaire de sa vie.

A défaut du patriotisme ardent des purs républicains, il ne semble pas même ressentir la fièvre de l'ambition, maladie honorable et légitime en un temps, où, en s'exposant bravement au feu de l'ennemi, on pouvait en quelques mois franchir tous les échelons de la hiérarchie militaire, jusqu'au grade de général en chef. L'exemple des Hoche, des Landremont, des Pichegru et de tant d'autres ne pa-

¹ A l'armée du Rhin, un certain Carlenc avait succédé dans le commandement en chef, à Beauharnais et à Landremont.

² Note de Legrand, citée par Chuquet. Wissembourg, page 185.

³ Du 28 octobre 1793 au 6 mars 1794.

rait pas émouvoir le jeune officier : il appartenait, il est vrai, à l'artillerie, où il savait que l'avancement serait plus lent que dans le reste de l'armée. A cette époque, Bonaparte marquait le pas dans le grade de capitaine : Pichegru, ancien officier d'artillerie, n'était devenu général en chef que parce qu'il avait quitté son régiment et son emploi de capitaine pour prendre le commandement d'un bataillon de volontaires du Gard, qui, passant par Besançon, l'avaient élu lieutenant-colonel.

Dans les bataillons de volontaires, commandés trop souvent par des officiers qui n'avaient jamais vu un camp, il était aisé à un soldat expérimenté de se tirer de pair et d'arriver rapidement aux plus hauts grades. Moins rapide, l'avancement restait toutefois accessible aux hommes de mérite dans les régiments d'infanterie et de cavalerie, où les sous-officiers et soldats de l'ancien régime avaient en partie remplacé leurs officiers émigrés. Quant à l'artillerie, elle restait un corps d'élite, la plupart des officiers ayant reçu une forte instruction dans des écoles spéciales, telles que Brieune et Châlons. Il en résultait que ces hommes d'une valeur égale avançaient d'une manière égale. C'était en outre un corps fort restreint¹.

Ces rapides observations sur l'état de l'artillerie en 1793 aident à comprendre que les camarades de Paul-Louis aient été moins agités que d'autres officiers par la fièvre de

¹ A la fin de 1793 et au commencement de 1794, l'artillerie compte : 1° 7 régiments à pied formant un effectif de 8.442 hommes ; 2° 10 compagnies d'ouvriers ; 3° 9 compagnies d'artillerie légère ou volante formées en avril 1792 (leur nombre fut porté à 20 par un décret de 1793, mais le décret ne fut pas exécuté). Il était convenu que ces 9 compagnies formeraient le noyau d'un futur régiment d'artillerie à cheval ; 4° les compagnies hétérogènes qui servaient les deux pièces de chaque bataillon d'infanterie ; 5° les compagnies de canonniers volontaires. Note communiquée par M. Chuquet.

l'avancement. Ils étaient assurés d'être promus à leur tour aux grades supérieurs, mais ils n'avaient que peu de chances dans l'exercice de leur métier de dépasser ceux qui les avaient précédés dans la carrière.

La *tiédeur* de Paul-Louis avait d'autres causes plus honorables que le défaut d'émulation ou que le manque d'espoir. Son insouciance pour la profession militaire a pour cause l'estime singulière qu'il accorde à l'étude des lettres. Ce jeune officier a les mœurs et les goûts d'un savant. Comme tel il aime la solitude : « mes livres font « presque ma seule société¹ », dit-il. En leur compagnie il goûte un bonheur parfait; voilà pourquoi il regrette la vie de famille qu'il a pu mener avec ses parents pendant toute sa jeunesse. C'est que cette vie était singulièrement favorable à l'étude, à cause de sa tranquillité; et il déclare que c'est la seule qui lui convienne.

Retirés à Paris dans leur maison de la rue de la Vieille-Estrapade, Monsieur et Madame Courier, vivaient par la pensée auprès de leur fils. Ses lettres étaient leur plus grande joie. Aussi quand elles faisaient défaut, les deux vieillards étaient affligés et se plaignaient. C'est ainsi qu'au mois de février de l'année 1794, alarmée de rester sans nouvelles, la mère de Paul-Louis lui adressa des reproches au sujet de son silence.

L'explication qu'ils en reçurent dut vivement les surprendre : « depuis assez longtemps » ce qui l'empêchait d'écrire « c'étaient les *coteries* » auxquelles il se trouvait livré, « sans savoir comment », beaucoup plus qu'il n'aurait voulu.

Ainsi, Courier, malgré son éducation austère, avait subi l'entraînement du monde. Il perdait presque toutes ses soirées à courir les bals, et ses veilles naguère si laborieuses étaient consacrées aux frivolités des « assemblées ».

¹ Lettre à sa mère, le 10 septembre 1793.

Rien de mieux que d'aller dans le monde lorsqu'on y trouve du plaisir, mais notre helléniste avoue que « pas trois fois » il ne s'y amusa autant qu'il pouvait faire avec ses livres, et qu'il y gardait un visage triste qu'il ne pouvait cacher et qui était remarqué de toute la société. C'est qu'il portait le deuil de ses études gravement compromises par les plaisirs mondains. Ici, apparaît la faiblesse de son caractère, qui éclatera dans plusieurs circonstances. Il déplore le temps perdu, mais déclare ne pouvoir manquer une seule de ces réunions, et il en est réduit à se promettre d'éviter soigneusement, à l'avenir, « de faire des connaissances » « dans quelque pays *qu'il se* puisse trouver ».

On sera surpris sans doute d'apprendre par ce témoignage qu'en cet hiver de 1794, en pleine Terreur, et si près de l'ennemi, on se laissait aller à Thionville à l'emportement des plaisirs. Sans doute les circonstances étaient graves ; le Comité de salut public exerçait des rigueurs terribles, et les souverains de l'Europe coalisés contre la République française n'avaient pas encore posé les armes. Mais du moins la victoire venait de faire flotter nos étendards sur Wissembourg, débloqué grâce à la bataille du Geisberg. Wurmser avait fui misérablement devant les carmagnoles et Brunswick ne tardait pas à le suivre dans sa retraite. L'Alsace délivrée, Hoche entreprenait la conquête du Palatinat. L'année 1794 semblait s'éclairer d'une aube triomphale.

Lorsque, après avoir pris Landau et le Palatinat, le jeune général eut enfin installé ses troupes dans leurs quartiers d'hiver sur les bords de la Sarre et de la Blies, il vint en février à Thionville épouser la fille du garde-magasin Dechaux. Courier, si lancé dans les « coteries » de la petite ville, dut assister aux fêtes données en l'honneur de ce mariage. Par malheur, il n'en dit rien. Indifférent à la gloire militaire, il échappa sans doute à la fascination qu'exerçait sur ses camarades ce jeune vainqueur, à peine plus âgé

que lui, dont l'armée de la Moselle entonnait les louanges et qui avait su inspirer aux ennemis la terreur des armes républicaines. Si Courier avait tenu à le connaître il en aurait eu les moyens, car Hoche, depuis son mariage, se regarda comme citoyen de Thionville¹. Mais il était trop fier pour rechercher cette illustre relation et trop sceptique pour y attacher du prix.

Courier nous apprend que cet hiver-là il passa au bal presque toutes les soirées ; mais à son air on voyait aisément qu'il était triste et soucieux. Sans parler des maux de tête fréquents dont il se plaint, il souffrait cruellement de ne pas savoir danser. Ce souci a été si constant et si amer qu'il y a lieu de raconter quelques-unes de ses tentatives pour se faire initier à l'art de Vestris. La danse avait eu trop peu de place dans son éducation solitaire et sévère, surveillée par un père positif, et tournée vers les fortes études. Or, il advint que le jeune homme éprouva de dures mortifications lorsqu'invité au bal, admis au milieu d'un cercle charmant de jeunes femmes dont la grâce le troublait, il dut avouer à sa honte qu'il ne savait point danser. Il essaya de vingt professeurs, mais en vain. Ce qu'un enfant apprend en se jouant, offre souvent d'insurmontables difficultés à un homme d'esprit qui raisonne. Sa vanité souffrait cruellement. Tantôt, il pouvait craindre de passer pour un rustre ; tantôt, au contraire, il semblait mépriser les personnes avec lesquelles il refusait de danser. C'est ce qui arriva lors du mariage d'un de ses sergents où il se trouvait invité. Quand on parla de danser il repoussa toutes les instances qu'on lui fit ; et les braves gens de la noce crurent qu'il les dédaignait. Voulant sortir d'une situation si pénible pour l'amour-propre d'un jeune homme Paul-

¹ En partant pour l'armée d'Italie, où il était nommé quelques jours plus tard, Hoche laissait à Thionville sa jeune épouse qu'il confiait à ses « frères et concitoyens réunis à la Société populaire ».

Louis prit à Thionville un nouveau maître de danse qui lui trouva « toutes les dispositions du monde ». Mais il restait à en tirer parti; et ce n'était pas encore cette fois que devaient aboutir ses efforts. Il devait quitter sa garnison sans avoir pu apprendre à danser.

Ainsi s'achevait cet hiver de 1793-94 partagé entre l'étude et les plaisirs mondains. Si le travail était plus cher à Paul-Louis que les réunions qui trop souvent l'en détournaient, il y avait une chose qui lui semblait aussi précieuse que l'étude solitaire d'un texte grec; c'était une lettre de Madame Courier.

Cette tendre mère, demeurée à Paris pendant les heures les plus sombres de la Révolution, n'avait d'autre joie que d'écrire à son fils et de lui raconter en détail sa vie, ses occupations. C'était « une vraie pâture » pour Paul-Louis que ces lettres où il se retrouvait; car il ne pouvait manquer, quoique absent, de tenir grande place dans la vie de ses parents¹. La sollicitude maternelle ne se bornait pas à des écrits et à des protestations de tendresse; elle éclatait dans des envois d'habits, de riches étoffes, de rubans et d'une foule de « petits paquets » « tous accompagnés de « billets, et arrangés de manière qu'un aveugle y eût reconnu la main maternelle ». Toutes ces attentions touchaient vivement le cœur du fils qui, élevé si près de son père et de sa mère n'avait jamais regretté à Châlons et à Thionville, dans ses moments de tristesse, « que le sourire « de ses parents² ».

Ceux qui, sans cesse, taxent Paul-Louis de sécheresse de cœur pourraient avec profit relire ces lettres écrites à Madame Courier. Il est vrai qu'à cette époque de sa vie notre auteur s'exprime, en général, avec moins de tendresse au sujet de son père. Mais la faute en est à M. Courier qui sem-

¹ A sa mère. Thionville, le 10 septembre 1793

² *Ibidem*.

ble s'être montré, en avançant en âge, de plus en plus dur avec son fils comme avec tous ceux qui l'entouraient¹.

C'était en somme un temps bien *doux* que Paul-Louis venait de passer à Thionville, dans l'apprentissage du métier militaire, tandis que sur les frontières du Nord et sur celles de l'Est on se battait avec fureur. Il avait pu craindre, à plusieurs reprises, d'être arraché de cette agréable retraite et d'être envoyé à une plus rude école. La perspective de camper en plein hiver était bien faite pour effrayer un jeune homme dont l'éducation avait été douce et dont la complexion était restée délicate, à la suite d'une grave maladie, malgré les exercices qu'il avait faits pour se fortifier. Heureusement ce cauchemar fut écarté : Paul-Louis acheva de passer dans sa garnison l'hiver de 1794 ; ce ne fut qu'au printemps qu'il dut en partir pour être employé à l'armée de la Moselle, qu'il joignit au camp de Blies-Castel.

¹ Qu'on relise la première lettre du Recueil ; on verra quel amour pour son père animait le jeune Paul-Louis, âgé de 15 ans.

CHAPITRE IV

COURIER A BLIES-CASTEL ET A MAYENCE

Ses premières armes. — Sa désertion. — Le subterfuge auquel il eut recours pour dissimuler sa faute. — Courier va servir à Alby où il reçoit la nouvelle de la mort de son père.

En passant de Thionville à Blies-Castel, Courier ne changeait pas de régiment. Il comptait toujours au 7^e d'artillerie à pied qui était, ainsi qu'on l'a vu, divisé en petits détachements répandus dans différentes armées, et places de guerre, et sur les côtes. C'est ainsi qu'il se trouvait des détachements de ce corps à Gravelines, à Saint-Malo, à Givet et à Douai. L'état-major et la portion principale étaient à Metz.

Lorsque Courier fut nommé au 7^e, le régiment était commandé par le chef de bataillon Mouzé. Après Mouzé, divers officiers le commandèrent par intérim, l'adjudant-major Trimaille, le capitaine Alexandre Lauriston. C'est ce dernier qui, dans une note de service adressée au citoyen Dupin, adjoint de Bouchotte, signale la nomination de Courier à l'emploi de 1^{er} lieutenant. Cette nomination avait eu lieu pendant que le jeune officier était encore à Thionville, le 4 frimaire an II. Voici ce document ¹ :

¹ Dépôt de la guerre. Arch. historiques.

Le capitaine commandant par intérim le 7^e régiment d'artillerie.

Au citoyen Dupin, adjoint au ministre de la Guerre,

Je te préviens que le citoyen Ragmey venant d'être nommé capitaine commandant de la 28^e compagnie d'artillerie à cheval, ci-devant Beaufranchet, le citoyen Grosset 1^{er} lieutenant, qui le remplace dans l'emploi de 2^e capitaine de ladite compagnie, est remplacé par le citoyen Courier, 2^e lieutenant; et que le citoyen Lancrenon, sergent-major, vient d'être promu par ancienneté au grade de 2^e lieutenant.

Alexandre LAURISTON.

Courier était donc 1^{er} lieutenant depuis plusieurs mois lorsqu'il vint au camp de Blies-Castel, sur la Blies, affluent de la Sarre. L'époque de sa vie depuis cette arrivée, au printemps de 1794, jusqu'au mois de juin 1795, est assurément une des plus obscures. Nous n'avons pu découvrir aucun document qui y soit relatif. Nous en sommes donc réduits à nous contenter de la sèche notice qui accompagne les *Lettres inédites*. Nous y lisons que le jeune lieutenant ayant rejoint au camp de Blies-Castel l'armée de la Moselle vit la guerre pour la première fois et apprit à coucher au bivouac à côté de ses canons.

« Après l'occupation de Trèves, qui eut lieu le 9 août 1794, il fut appelé au grand parc de l'armée et chargé d'organiser un atelier pour la réparation des armes. Il s'établit à cet effet dans un vaste monastère que les moines avaient abandonné et prit pour lui le logement de l'abbé ».

Comment s'appelait cette abbaye? L'auteur des notices a négligé de nous l'apprendre. Il nous assure que Courier — et nous le croyons sur parole — usa de tout avec discrétion et empêcha les soldats de commettre aucun désordre. D'ailleurs, il ne fut point insensible à la « commodité » et au luxe de son logement. Il est probable qu'il y

avait trouvé une bibliothèque abondamment pourvue de tous les ouvrages dont il avait besoin pour ses études : grande consolation pour notre érudit égaré au milieu des camps. C'est pourquoi ce séjour paraît, si l'on en juge par les notices¹, lui avoir laissé des souvenirs bien agréables.

Toujours est-il qu'il ne se prolongea pas fort longtemps ; car nous savons, par Courier lui-même, qu'il passa l'hiver suivant sur les bords du Rhin. C'était le terrible hiver de 1794-95, dont les rigueurs se firent sentir dans toute la France. Paul-Louis en souffrit cruellement. Il s'en souvenait encore quinze ans plus tard et il écrivait : « J'ai passé un hiver sur les bords du Rhin ; j'y pensai geler à vingt ans ; je ne fus jamais si près d'une cristallisation complète² ».

Quant à l'abbaye où il avait joui d'un si grand confortable, il eut le déplaisir, en repassant par Trèves l'année suivante, de la trouver complètement dépouillée par les soins des commissaires du gouvernement. La Convention ordonnait en effet à ses agents de tirer des pays conquis toutes les ressources dont la République indigente avait le plus pressant besoin³.

Courier éprouva un vif mécontentement à la vue de ce pillage et fut écœuré en constatant que l'héroïsme des armées républicaines aboutissait à rendre possibles ces

¹ « Il serait curieux de lire les lettres qu'il a pu écrire de ce lieu, mais on n'a pu en retrouver aucune ». L'expression de ce regret me paraît trahir l'auteur des *Notices* et révéler Courier lui-même.

² A M^{me} de Salm Dick. Édit. Sautet, tome II, page 36.

³ Nous savons que nulle part le système de l'« évacuation » ne fut appliqué avec plus de rigueur que dans le pays de Trèves et dans le Palatinat. Il devint pour ces contrées aussi désastreux que l'incendie l'avait été au temps de Louvois. Courier put voir des maisons « fouillées depuis le grenier jusqu'à la cave », et dont on avait « évacué » jusqu'aux serrures des portes. Rapport de Becker, 13 juin 1795.

scènes de brigandage. Les notices des cent *Lettres inédites* ne laissent aucun doute à cet égard. Ces notices nous révèlent, on le voit, la pensée intime de Courier; elles nous font deviner ses sentiments. En outre, elles donnent des détails intimes sur sa vie, que seul Courier a pu connaître. Elles paraissent donc être l'œuvre de l'auteur lui-même préparant pour l'éditeur futur le recueil d'une centaine de ses *Lettres* qu'il avait pu retrouver¹, ou bien dont il avait gardé copie. On sait qu'il s'occupait à revoir ces *Lettres*, lorsqu'il fut assassiné le 10 avril 1825; peut-être composa-t-il à ce moment cette sorte de commentaire destiné à les expliquer.

Mais à l'époque de la vie de Courier que nous étudions actuellement, ce commentaire² contient une bien grave inexactitude, et cette erreur voulue est destinée à cacher au lecteur une des fautes les plus coupables qu'il ait commises contre le devoir militaire.

« A la fin de juin 1795, lisons-nous, Courier nommé
 « capitaine², se trouvait au quartier général de l'armée
 « campée devant Mayence, lorsqu'il reçut la nouvelle de
 « la mort de son père. Cet événement inattendu fit sur lui
 « une impression si vive, que, oubliant tout et ne pensant
 « qu'à la douleur de sa mère, retirée à la Véronique, près
 « de Luines, il résolut d'aller se réunir à elle, et partit
 « aussitôt sans prévenir personne et sans attendre aucun
 « congé...

« Arrivé à Paris, Courier eut besoin d'employer le crédit de ses amis pour faire oublier la manière brusque
 « dont il avait quitté l'armée. Ils obtinrent qu'il serait
 « envoyé dans le midi de la France, ce qui lui donnait le
 « moyen de prolonger son séjour à la Véronique ».

¹ Édit. Sautelet, II, page 70.

² Il fut en effet nommé capitaine en 2^e à la date du 11 messidor an III.

Nous montrerons tout à l'heure, en rétablissant point pour point les faits tels qu'ils se sont passés, que rien n'est plus faux que ce langage.

Et d'abord, au mois de juin 1795, M. Jean-Paul Courier n'était pas mort. Agé de soixante-trois ans à peine, il continuait à s'occuper avec activité de ses domaines. Il devait vivre encore huit mois. J'en ai pour preuve indiscutable son extrait de décès que j'ai découvert sur les registres de la mairie de Cinq-Mars et qui est du 24 pluviôse an IV, ce qui correspond au 11 février 1796. Tout au plus, Paul-Louis put-il recevoir la nouvelle que son père était souffrant, tout au plus sa mère put-elle lui faire part de quelques inquiétudes qu'elle aurait conçues au sujet de la santé du vieillard. Mais de là à inventer de toutes pièces la mort de M. Courier, il y a un abîme. D'ailleurs, si Paul-Louis eût réellement perdu son père, on ne lui eût pas refusé un congé immédiat pour aller consoler sa mère et régler ses affaires d'intérêt. Les opérations devant Mayence n'avaient plus grande importance en juin 1795, puisque la Prusse, se retirant de la coalition contre la France, avait signé la paix de Bâle depuis le 5 avril. Rien ne s'opposait donc à ce qu'un simple capitaine rentrât pour quelques mois dans ses foyers, à condition que quelque grave événement l'y rappelât. Mais Courier n'eut aucune raison à faire valoir pour quitter son poste ; il s'en fut un beau matin « sans prévenir personne », comme il l'écrit si naïvement, afin d'embrasser ses parents et de revoir sa chère Touraine. Le prétexte de la mort de son père fut sans doute inventé beaucoup plus tard. Quoi qu'il en soit, on ne sait qui l'on doit le plus blâmer, ou le soldat d'avoir abandonné son poste devant l'ennemi, ou l'écrivain d'avoir, en préparant pour l'impression le recueil de ses lettres, essayé de tromper le lecteur au moyen de l'argument mensonger, dont il avait dû user déjà pour justifier auprès de ses chefs sa désertion.

Certains détails de son récit pourraient servir à le réfuter, tant ils seraient invraisemblables dans l'hypothèse où il aurait cru à la mort de son père. Ainsi, ce fils désolé et presque fou de douleur s'attarde près de Trèves, à visiter « son abbaye » ; puis, arrivé à Paris, au lieu de prendre aussitôt la diligence de la Messagerie nationale pour Orléans, afin de venir essuyer les larmes de sa mère, il recouvre la raison et se met prudemment en quête de protecteurs, pour se faire pardonner son incartade.

On pourrait tenter de défendre Courier contre cette argumentation en faisant valoir que la notice qui accompagne les lettres ayant été composée vers 1824, il a pu, à vingt-neuf ans de distance, embrouiller les événements.

Mais le fait qu'il déserta n'est malheureusement pas niable ; il s'en accuse lui-même, et d'ailleurs j'ai la preuve de sa présence à la Véronique au mois de juin 1795. Rien ne peut donc disculper le soldat. Lui-même comprit si bien la gravité de sa faute qu'il s'arrêta à Paris pour essayer d'en détourner les conséquences.

Quant au prétexte qu'il donne pour excuser son départ de Mayence, il ne saurait être imputé à un défaut de mémoire, car Courier ne peut oublier, même à trente ans de là, que lorsqu'il quitta l'armée de la Moselle son père vivait encore, qu'il vint l'embrasser à la Véronique après une séparation de deux ans, et qu'enfin c'est d'Alby et non des bords du Rhin qu'il apprit un peu plus tard le grave et douloureux événement de la mort du vieillard.

Paul-Louis se trouve donc convaincu d'avoir commis, pour la première fois en l'an IV, cette faute militaire qualifiée « abandon de poste » qui est punie dans toutes les armées des peines les plus graves. La sanction fut nulle ou à peu près. L'indulgence que l'on montra pour lui doit être déplorée ; car elle put contribuer à affaiblir dans son esprit la notion du devoir militaire. Par la suite, il ne se gêna jamais pour quitter son régiment sans permission ;

il se considéra comme lié au service par un fil des plus lâches et enfin il déserta une seconde fois après Wagram.

Présentons maintenant les événements tels qu'ils se sont passés. Impatient de la discipline et désireux de revoir ses parents qu'il avait quittés depuis deux ans, Paul-Louis profita de ce que, la paix de Bâle signée, les opérations devant Mayence traînaient en longueur et languissaient pour opérer cette étrange retraite. Il comprit en route l'imprudencé de sa conduite et vit sans doute sa carrière brisée, son avenir compromis : il profita donc de son passage à Paris pour tenter des démarches destinées à le faire maintenir dans les cadres de l'armée. Quelle excuse put-il fournir ? Eut-il recours dès ce moment au mensonge que nous trouvons dans sa correspondance ? Nous n'osons croire que, M. Courier vivant, il ait eu l'indécence de le faire passer pour mort. Le jeu d'ailleurs eût été dangereux. Il invoqua sans doute des raisons de famille, ou de santé. Bref, il obtint, grâce à ses amis, d'être détaché dans les départements de l'Ariège et du Tarn en qualité d'inspecteur des forges. Cette nomination lui fut adressée à Paris, où il avait élu domicile pour quelques jours, ainsi qu'en fait foi la suscription. Il partit alors pour la Véronique sa situation régularisée et sa nomination en poche.

La lettre de service est datée du 26 prairial (13 juin). Courier avait dû rester à Paris quelques semaines pour y faire des démarches. Son départ de Mayence devait donc remonter au 15 mai environ. Ainsi il a commis une nouvelle inexactitude — celle-ci peut-être involontaire — en écrivant qu'à la fin de juin 1795 il était au quartier général de l'armée de la Moselle.

Il arriva vers le 20 juin à la Véronique et se rendit le 23 devant le conseil municipal, auquel il présenta sa nomination qui fut transcrite séance tenante sur le registre des

délibérations¹. C'était, en l'absence d'un congé régulier, une façon de justifier, aux yeux des autorités, sa présence dans la commune de Cinq-Mars, et de détourner les soupçons.

Ces formalités accomplies, Paul-Louis ne songea plus qu'à jouir, dans le plus beau mois de l'année, des plaisirs de la campagne; il reprit ses promenades au bord de la Loire et revit les sites forestiers de la Filonnière où il avait tant de fois rêvé assis sous un gros chêne² et tenant un livre à la main. Quand il rentrait au logis, il retrouvait ce sourire de ses parents qui lui causait une si douce joie et dont il s'était senti trop longtemps privé. La présence de l'aimable M. Lejeune, vieil ami parisien, contribuait à rendre plus attrayant le foyer des Courier. C'était une ancienne connaissance de la famille. Il s'intitulait homme de loi. Autrefois domicilié à Paris, en la section de la Butte-aux-moulins, il est hors de doute qu'il voyait fréquemment les Courier lorsque ceux-ci habitaient la montagne Sainte-Genève. Après leur départ, il ne put supporter son isolement et vint les retrouver sur les bords de la Loire. Né à Sens en 1735, il éprouvait d'ailleurs le besoin de se reposer des agitations et des alertes du Paris révolutionnaire. C'est pourquoi la diligence « de la messagerie nationale » le déposa, le 22 prairial an III, au bout du jardin de ses vieux amis.

A peine arrivé dans la commune, il eut soin d'exhiber son passeport et de faire enregistrer par le conseil municipal son installation chez les Courier, où désormais il entendait faire sa résidence³. Il vécut dans la petite maison

¹ Voir cette pièce à l'appendice.

² A la Filonnière, on montre un chêne plus que séculaire sous lequel la tradition rapporte que Paul-Louis s'asseyait sur un bloc de pierre qui subsiste encore aujourd'hui. C'est là, dit-on, qu'il écrivit ses pamphlets.

³ Registre des délibérations du conseil municipal de Cinq-Mars.

de la Véronique avec ses hôtes jusqu'à leur mort. Après le décès de Madame Courier, Paul-Louis ayant vendu la maison, il se retira à Saumur. C'était un homme instruit avec lequel Paul-Louis pouvait échanger des idées : il l'entretenait de son goût pour la science des inscriptions et pour les belles-lettres, que peut-être partageait le vieil homme de loi.

Enfin, il fallut bien s'arracher aux charmes de cette vie de famille et aux séductions de la nature : ce fut sans entrain que le capitaine se rendit à son poste. Il n'arriva qu'au mois de septembre à Alby, où il était chargé de recevoir et de contrôler les boulets fournis aux magasins de l'artillerie par les forges des environs. A peine installé dans cette ville, il reprit ses études favorites et s'occupa spécialement de Cicéron dont il traduisit le *Pro Ligario*. Ses nouvelles occupations n'en souffrirent pas trop.

La vie monotone d'Alby fut propice à ses travaux ; Toulouse où il vint ensuite, lui offrit au contraire de nombreuses distractions, des relations pleines d'agrément, et des amis sympathiques qui le détournèrent un peu, sinon de la science, du moins du commerce assidu des livres et des textes anciens.

Ce fut dans le mois de floréal an IV qu'il arriva à Toulouse ; environ trois mois avant, un grave événement était survenu dans son existence : il avait perdu son père. Ainsi, lorsque en quittant la Touraine, vers la fin d'août 1795, il prenait congé du vieillard, c'était à son insu un dernier adieu qu'il lui adressait.

C'est donc à Alby qu'il apprit le malheur qui le frappait : certes sa douleur dut être vive. Mais rien n'indique qu'il soit venu à Cinq-Mars, soit pour assister aux derniers moments du vieillard, soit pour consoler sa mère. Sans doute, il ne put abandonner ses fonctions d'inspecteur des forges qu'il était seul à remplir pour les départements du Tarn et de l'Ariège. Il affirmait, douze ans plus tard, qu'il

ressentait sa douleur « comme le premier jour » ¹. Pourtant, en cette année 1796 ses regrets semblent avoir été de courte durée : il était jeune, peu disposé aux mortifications, et la France tout entière commençait à ressentir cette fièvre des plaisirs qui s'empara d'elle, « à la suite des jours sombres de la Révolution » ². Courier à son tour, au sortir d'une jeunesse austère, allait être emporté par le tourbillon d'une vie de fêtes, dans la société brillante de Toulouse.

¹ Ed. Sautelet, I, 280.

² *Ibid.*, I, 20.

CHAPITRE V

LES JOYEUSES ÉQUIPÉES DE PAUL-LOUIS A TOULOUSE ET A RENNES

Envoyé à Toulouse il se lie intimement avec un étudiant en droit, Charles-Marie Mazars Dalayrac. — Anecdotes piquantes racontées par Dalayrac sur le séjour de Courier à Toulouse. — Ses aventures galantes. — Projet de traduire en français le roman de Longus Daphnis et Chloé. — Ses relations avec Chlewaski. — Son affection pour un émigré nommé Rissan. — Il favorise le départ furtif de son ami. — Courier muscadin ; sa vanité. — Une plaisanterie qui va trop loin et qui finit mal. — Brusque départ de Toulouse. — Une vision de Paris sous le Directoire. — Courier visite l'armement des côtes dans le département des Côtes-du-Nord. -- Il fait les fonctions de chef d'état-major d'artillerie à Rennes. — Première ébauche de l'Éloge d'Hélène. — Courier est envoyé à l'armée de Rome.

Courier n'allait pas tarder, à Toulouse, à se créer d'agréables relations, grâce auxquelles il oublierait peu à peu ses regrets de la mort de son père. Le jour même de son arrivée, en dînant chez un traiteur, il fit la connaissance d'un jeune homme nommé Dalayrac, qui n'avait que deux ans de moins que lui. Ce Dalayrac, qui était originaire de Cordes dans le Tarn, ne tarda pas à devenir son ami intime. Il s'est chargé, dans un article du *National*, publié en juillet 1835, de nous donner sous ce titre : *La jeunesse de*

Courier, de piquants détails sur le séjour que fit à Toulouse le capitaine d'artillerie ¹.

Tout ce que raconte dans ces quelques pages le biographe de Paul-Louis est très vraisemblable, et si conforme au caractère de notre auteur et à ce que, par ailleurs, nous avons appris de ses goûts, que nous ne faisons aucune difficulté pour l'accepter.

Après lui avoir indiqué un logement, sur la place Desparadoux, dont Courier prend possession le jour même, Dalayrac va faire le lendemain une visite à son nouvel ami. Il le trouve « occupé à déballer des livres qu'il faisait « toujours voyager avec lui. Il y en avait de grecs, de latins, de français ». Parmi ces derniers, le visiteur remarque les œuvres de Pascal, celles de Montaigne, de La Fontaine et de Rabelais. Sa mémoire ne l'a certainement pas trahi; ce sont bien là, avec Molière, les auteurs de prédilection de Courier; ce sont ceux qu'il cite sans cesse, ceux dont il s'est nourri et dont les expressions se retrouvent naturellement sous sa plume. Il s'écrie, en les montrant : « Voilà mes vieux amis, mes compagnons, mes guides; c'est avec eux que je me délasse des fatigues de la guerre ».

Dalayrac met alors dans sa bouche un petit discours où il se peint au vif et se rend pleine justice, en même temps qu'il avoue ses véritables goûts et déclare son intention de consacrer désormais ses loisirs à traduire Longus en prose française. Il est à noter qu'on croit entendre Courier lui-

¹ Feuilleton extrait du *National* et publié par un autre journal de Paris, au commencement de juillet 1835. Bibliothèque municipale de Tours, n° 4572 et B. Nat., n° 27, 5019. Cet extrait du *National* a été publié séparément avec quelques lettres de Courier, dont trois sont adressées à Dalayrac. Charles-Marie Mazars d'Alayrac, né en 1774, était étudiant en droit à Toulouse lorsqu'il se lia d'amitié avec Paul-Louis. Ses parents habitaient le château de Lestar, près de Cordes, dans le Tarn. Selon l'usage du temps, il écrivait son nom Dalayrac; nous respectons cette orthographe.

même, dont on reconnaît le ton à la fois caustique, satirique et enjoué. Ce Dalayrac devait être doué d'une excellente mémoire.

« Je suis peu fait pour le métier des armes : les longues
« marches, la fraîcheur des bivouacs, le tumulte et l'oisiveté des camps fatiguent la tête ; la vue d'un champ de
« bataille soulève mon cœur. — Liberté ! Dieu le veut !
« Vive la République ! sont des paroles magiques à l'aide
« desquelles les ambitieux de tous les temps ont soulevé
« les peuples et bouleversé les empires. — Grâce à ma
« bonne étoile, je suis sorti sain et sauf de la mêlée. Que
« les tambours battent maintenant la diane, le rappel, la
« générale ou la charge, je m'en moque, cela ne me regarde plus. J'inspecte les forges ; je fais préparer des armes
« à ceux qui doivent combattre. Je vais, dans mes loisirs,
« sacrifier aux Muses ; je vais redire en prose française les
« amours naïves de Daphnis et de Chloé. Puisse Longus
« retrouver¹ en moi un traducteur digne de lui ! »

Dans ces lignes on voit Courier tout entier : sa santé délicate, son horreur du bruit et de l'oisiveté, le scepticisme précoce avec lequel il raille les entraîneurs d'hommes de tous les temps, qui savent, dans l'intérêt de leur ambition, remuer les foules par des mots magiques, son égoïsme naïf et presque inconscient, mais énorme, grâce auquel il peut penser avec indifférence à ceux qui vont se faire tuer pour la patrie tandis qu'il est à l'abri du danger, enfin la volupé du dilettante et du ciseleur de phrases.

Nous apprenons, par cette déclaration, que le dessein de traduire du grec de Longus les amours de Daphnis et Chloé est dès lors arrêté dans son esprit. Bien des années s'écouleront encore avant qu'il lui soit possible de mettre la dernière main à ce travail, mais du moins il y pense

¹ Courier dit *retrouver*, faisant allusion à la traduction qu'Amyot avait déjà tentée de Daphnis et Chloé.

et peut-être y consacre déjà une partie de son temps.

C'était la matinée qui était occupée par ce sérieux labeur, et par quelques autres qui durent faire tort plus d'une fois à la correspondance administrative de l'inspecteur des forges. Tout studieux qu'il était, Paul-Louis ne s'enfermait pas la journée entière dans sa chambre. Il se promenait beaucoup, seul ou avec des amis, et se dirigeait habituellement du côté du canal ombragé par de magnifiques peupliers, sous lesquels il se plaisait à rêver. C'est là qu'au cours de doctes entretiens, où toute l'antiquité classique eut sa place, il entraîna bien des fois un savant polonais, M. Chlewaski, dont il avait fait rencontre chez un libraire.

Dix ans plus tard, les instants passés en compagnie de ce lettré dans ce site charmant lui paraissent compter parmi les plus doux de sa vie ¹. C'est qu'aux agréments de la nature se joignaient les séductions d'une conversation érudite et variée. Paul-Louis avait rencontré un homme qui partageait ses goûts et dont l'amitié le flattait. Tout jeune encore, passionné pour l'érudition plutôt que véritable érudit, il s'honorait fort d'une intimité si cordiale avec un homme, vraisemblablement plus âgé, qu'il regardait comme un véritable savant. Après son départ de Toulouse, il entretint soigneusement des relations épistolaires avec Chlewaski; il est piquant de voir combien son apathie naturelle et son laisser-aller cèdent, dans ces lettres, au désir de plaire et de séduire. Il se met en frais d'esprit et d'érudition, abuse des citations françaises ou latines, parle grec au besoin, copie des inscriptions, disserte sur les arts et les monuments de Rome et s'élève parfois à l'éloquence. De leur côté, les lettres de Chlewaski lui font tant d'honneur qu'il a plaisir à se vanter que tout cela lui est adressé.

¹ A M. Chlewaski à Toulouse Tarente, le 8 juin 1806.

Tous les amis de Courier n'avaient pas droit à une considération aussi flatteuse. Il y avait parmi eux nombre de jeunes gens qui ne furent que de joyeux compagnons de plaisir. Car le plaisir fut la grande affaire du moment en ces années 1796 et 1797, qui succédaient aux jours sombres de la Révolution. Les spectacles, les bals, les aventures galantes remplissaient l'existence de la jeunesse, à Toulouse, comme à Paris; or, pour aimer le grec et être lettré Paul-Louis n'en avait pas le cœur moins jeune.

« Un soir, nous dit Dalayrac, qu'il assistait à la première
« représentation de *la Fille mal gardée*, ballet-pantomime,
« son cœur fut vivement ému par les grâces légères et les
« pirouettes de M^{lle} Simonette, charmante danseuse. Il
« s'empressa d'aller dans les coulisses la féliciter de son
« succès, et il fut accueilli avec un sourire si gracieux que
« la tête lui en tourna et qu'il prit le lendemain un maître
« à danser, pour se rendre ainsi plus digne d'approcher de
« cette belle. Depuis cette époque, il eut pour la danse
« une véritable passion. Je le trouvais souvent en nage va-
« quant à cet exercice. »

On se souvient des « mortifications », qu'il avait éprouvées à Thionville pour n'avoir pas su danser, et des leçons prises sans résultat, et d'une espèce de honte mal placée qu'il ressentait à ce sujet. Quoi d'étonnant que l'amour-propre stimulé par le désir de plaire, lui ait inspiré cette fois assez d'énergie et de persévérance pour apprendre définitivement et pouvoir enseigner à son tour un art si fort en honneur dans la joyeuse société du Directoire? Il s'y consacra avec ardeur; chaque matin il quittait ses occupations pour recevoir les leçons de maître Larrieu qui au son d'une « pochette » lui faisait battre des entrechats. Le spectacle était « comique » assure Dalayrac.

Quant à la liaison banale qui avait provoqué cette recrudescence d'amour pour la danse, elle dura plusieurs mois; elle entraîna Courier à des folies, « et comme il avait

« l'habitude, nous dit son ami, d'écrire en grec ses pensées secrètes, j'eus occasion de remarquer que son livre-journal s'était enrichi à cette époque de plusieurs articles en langue d'Homère ».

Le désir de plaire développe le goût de la toilette; transformé en muscadin notre officier d'artillerie connu de frivoles préoccupations d'élégance.

« Ayant reçu de Paris un coupon de drap gris de perle, d'une extrême finesse, il voulut en faire faire une redingote; mais, se méfiant avec juste raison de la probité de son tailleur, il jugea prudent de mettre d'abord son étoffe dans des balances, pour en connaître le poids, puis il fit venir maître Manceau, homme à grande réputation, et lui dit : « Il me faut, le plus promptement possible, une redingote bien longue, bien large, bien doublée de même, qui me donne un air étoffé. Taillez en plein drap, mais ayez soin de me rapporter toutes les rognures; car j'aime beaucoup les rognures, souvenez-vous-en ».

Trois jours après, Courier reçut sa redingote. Elle allait à merveille. Mais, par malheur, soumise à l'épreuve de la balance, elle se trouva trop légère.

« Il s'empresse d'aller chez Manceau se plaindre et rendre contre justement notre homme dans sa boutique essayant à son fils, âgé d'environ six ans, une carmagnole de drap gris de perle. « Voilà, s'écria Courier, l'étoffe qui me manque; je la retrouve sur les épaules de votre enfant : vous êtes pris en flagrant délit, vous ne pouvez le nier ».

« Manceau crut prudent de ne pas contester un fait de la dernière évidence et dit à Courier : « Oui, mon capitaine, j'ai détourné le superflu de votre drap pour en habiller mon fils unique, celui qui doit me succéder un jour dans l'honorable profession de tailleur. N'allez pas, Monsieur, faire pleurer ce cher enfant avec votre air de sévérité; déridez votre front; et toi, mon petit Isidore, lève ta casquette, fais serviteur à M. le capitaine, et dis-

« lui : *Mon capitaine, je vous remercie de la carmagnole que vous voulez bien me donner; je la conserverai précieusement en mémoire de vous* ». L'enfant répétait mot à mot la harangue que lui soufflait son père; et Courier, désarmé par cette espèce de parade, se mit à rire et par donna. J'étais présent à cette scène ».

De cette histoire plaisante, nous retenons surtout un trait, c'est la bizarrerie du caractère de Courier visant à l'*originalité* dans ses moindres actions et pesant son drap avant de le confier au tailleur. Toutefois, ce qui parut à Dalayrac excentricité de jeune homme était plutôt encore, à notre avis, minutieuse précaution d'avarice inspirée sans doute à Paul-Louis par le souvenir des exemples paternels. En tout cas, sa défiance, d'ailleurs justifiée, était bien digne de Jean-Paul Courier, lequel se comporta toute sa vie en homme qui craint d'être volé.

Dalayrac et Courier allèrent ensemble « augmenter le nombre des convives » d'une certaine demoiselle Cateau, vieille fille tenant table d'hôte. « C'est là qu'une douzaine de jeunes gens doués d'un riche appétit se réunissaient matin et soir; c'est là que chacun racontait les nouvelles du jour, ses bonnes fortunes de la veille, ses espérances pour le lendemain; temps heureux où les plaisirs vifs, les rires bruyants, les confidences intimes et une bienveillance réciproque nous faisaient savourer les charmes de l'amitié ».

Paul-Louis n'y était pas insensible, bien qu'il soit de mode aujourd'hui de le représenter comme un être insociable et hargneux. A cette époque de sa vie, et plus tard en Italie, il eut de nombreux amis et sut se les attacher. Mais il ne les prenait pas au hasard; il se laissait guider dans ses choix par la distinction de l'esprit et des manières. C'est ainsi qu'à la table d'hôte de M^{lle} Cateau il se lia particulièrement avec un jeune homme qui se faisait appeler Lonce et qui, voyageant, disait-il, pour des affaires de com-

merce très importantes, était en réalité un émigré qui s'était permis de rentrer en France sans autorisation préalable.

Dans cet émigré, Paul-Louis avait reconnu un jeune homme de son éducation et de son monde. N'oublions pas que le fils de l'ancien seigneur de Méré et du Breuil devait être regardé à Tours, en 1815, comme un « épuré », c'est-à-dire comme un noble exempt de toute compromission avec la Révolution et l'Empire. Il avait vécu pendant toute son enfance comme ces jeunes gentilshommes dont les châteaux étaient voisins de ceux de son père ; il les avait peu fréquentés sans doute, mais enfin ses traditions de famille, sa fortune, ses études le rapprochaient d'eux bien plus que des sans-culottes.

Voilà pourquoi Courier, qui s'était lié d'instinct avec Lonce, chez qui il trouvait communion d'idées et de goûts, ne dut pas être fort surpris lorsque son ami le vint trouver et lui tint ce discours : « Mon cher Courier, nous sommes
« liés d'une manière trop intime pour que je vous cache
« plus longtemps mon véritable nom et la position critique
« dans laquelle je me trouve. Je m'appelle Rissan, ma
« famille habite les environs de Bordeaux ; j'ai émigré fort
« jeune et je suis rentré clandestinement en France depuis
« quelques mois. Mon père vient de m'écrire pour m'en-
« gager à quitter Toulouse, où mes jours ne sont pas en
« sûreté, et veut que j'aille en Suisse attendre des temps
« plus heureux ; il m'envoie de l'argent pour faire ce
« voyage. Que me conseillez-vous ? »

« De garder l'argent¹ ; c'est un bon ami surtout en temps de révolution, dit Courier. Ensuite, pour tranquilliser monsieur votre père sur le sort de son cher fils, il vous faudra voyager fictivement dans les Treize-Cantons, sans quitter néanmoins les bords de la Garonne ; je me charge de vous

¹ A partir d'ici nous laissons la parole à Dalayrac.

fournir une description des sites pittoresques que vous serez censé avoir visités, des escarpements épouvantables, des neiges éternelles, des avalanches, des glaciers, des torrents, des abîmes, des ours, et puis des prairies émaillées de fleurs, des eaux limpides, des cascades, des troupeaux bondissants et des bergères ravissantes ; tout cela sera délicieux. Allons, écrivez à M. votre père que vous allez vous mettre en route ; vous lui donnerez plus tard votre adresse pour vous faire passer des fonds par Toulouse ; vous les recevrez ici vous-même sans escompte ». Lonce ne put résister à des conseils si pressants et si conformes à ses désirs, et il resta. Nous travaillâmes tous les trois à sa correspondance avec son père, qui devint une chose extrêmement plaisante et qui nous amusa beaucoup.

Au bout de quelques mois, Lonce vint nous trouver mystérieusement et nous dit d'un air triste : « Mes amis, il faut nous quitter ; la police me surveille ; j'en ai été prévenu et pour éviter de tomber en ses mains, je suis décidé à aller coucher ce soir hors des barrières ; et demain je prendrai, à la pointe du jour, la diligence de Bayonne, pour passer ensuite en Espagne. M. de M... doit me confier à M. Faune, précepteur de ses enfants, qui me conduira chez un honnête jardinier du faubourg Saint-Cyprien ».

« Quoi M. Faune, répliqua Courier, doit vous servir de guide et de protecteur ? Je ne connais pas d'homme plus peureux que lui : vieillard sans force et sans courage, son cerveau creux ne renferme que quelques sentences latines qu'il répète à tout propos. C'est nous qui veillerons sur une tête si chère ; c'est nous qui vous escorterons, qui vous défendrons, s'il le faut ». En effet, à l'entrée de la nuit, nous nous acheminâmes vers le faubourg Saint-Cyprien. Courier ouvrait la marche en habit d'uniforme et l'épée au côté ; je venais ensuite avec Lonce et M. Faune formait à lui seul l'arrière-garde. Nous arrivâmes sans mauvaise rencontre. Le jardinier nous attendait sur le seuil de la porte ; il nous

introduisit dans une petite chambre qu'il avait fait préparer pour nous. M. Faune qui, pendant tout le trajet, avait cru voir des gendarmes prêts à nous saisir, plus tranquille maintenant s'écria en se tournant vers Lonce :

Heu ! fuge crudeles terras, fuge littus avarum !

« Et moi, répliqua Courier, j'aime mieux vous adresser ces paroles :

Nunc vino pellite curas,

ce qui veut dire en bon français qu'il faut faire un punch et boire pendant toute la nuit ». En effet, il envoya chercher des citrons, du rhum et du sucre, et nous vîmes bientôt devant nous un grand bol couronné par une flamme bleuâtre. M. Faune, grand amateur des liquides spiritueux, but tellement de celui-ci que sa tête en tourna : « Bonum vinum laetificat cor hominis, disait-il ;

Nunc est bibendum, nunc pede libero

Pulsanda tellus,

ajoutait-il, et il dansait ; puis il monta sur une chaise pour nous débiter un sermon de son cru ; il sortit sa perruque, et, la tenant entre ses mains, comme un prédicateur tient son bonnet carré, il agita sa tête chauve dans tous les sens, jusqu'à ce que, perdant l'équilibre, il fallut le porter dans un fauteuil. Nous lui offrîmes encore un verre de punch, qu'il refusa en nous disant : « Sat prata biberunt » ; et il s'endormit, puis il rêva sans doute à la prise de Troie, car nous l'entendîmes s'écrier d'une voix sépulchrable :

Invadunt urbem somno vinoque sepultam.

Nous fîmes, pour l'éveiller, usage de plusieurs camoufflets qui lui faisaient faire des grimaces épouvantables, ce qui nous amusait beaucoup¹.

¹ Rappelons que Courier, Lonce et Dalayrac étaient à l'âge où l'on n'est guère difficile en matière de divertissements.

Cependant le bruit lointain de la diligence se fit entendre et nous avertit que l'heure de notre séparation était arrivée. Nous embrassâmes bien tendrement notre ami Lonce ; nous le conduisîmes jusqu'à la voiture ; nous lui serrâmes encore une fois bien tendrement la main, et il partit ; et nous, nous regagnâmes tristes et silencieux les murs de Toulouse, le cœur navré de la perte que nous venions de faire.

Courier, en sa qualité d'inspecteur des fourrages¹, (*sic*) fut chargé par son administration de faire un rapport sur les mines de houille de Crameaux (*sic*) et sur une fonderie de boulets de canon établie depuis peu à Alby. Il vint alors dans le département du Tarn et passa une quinzaine de jours chez moi, dans une maison de campagne² auprès de la ville de Cordes. Nous allions ensemble à la chasse, à la pêche, visitant nos voisins et faisant le soir une partie de trictrac. Peu de temps après il partit de Bagnères³ (*sic*), puis revint à Toulouse où j'allai le rejoindre. Il logeait alors chez Madame Picart, près de la porte Montaulieu.

Courier avait une manie fort commune à cette époque parmi les jeunes gens, c'était celle de vouloir passer pour un homme à bonnes fortunes. Cette manie, ou pour mieux dire ce travers, le rendit victime d'une aventure fâcheuse qui fut la cause de son départ précipité de Toulouse, et qui changea ainsi brusquement le cours de ses destinées.

Madame de M... s'était fixée momentanément à Toulouse avec son mari et sa nombreuse famille. Elle recevait tous les soirs une petite société dans laquelle nous allions ha-

¹ Lire : des forges.

² C'est le château de Lestar qui existe encore à 1 kilomètre de Cordes.

³ Il faut lire pour Bagnères. Courier s'y rendit en 1797. Cf. Sautet, I, 23.

bituellement avec Courier, et, comme Madame de M... avait des demoiselles charmantes, on y dansait quelquefois. Paul-Louis adressait ses hommages à M^{lle} Agathe, l'une d'elles. Un jour dans le feu de ses déclarations il lui dit : « Vous me verrez quelque nuit pénétrer dans votre chambre comme un sylphe ». — « J'en mourrais de frayeur lui répondit-elle ». Et cependant, le soir même, Courier, au lieu de se retirer avec le reste de la société, se glissa furtivement dans la chambre à coucher de M^{lle} Agathe. Cette jeune personne, après avoir fait, selon sa coutume, sa prière en commun avec sa famille, regagnait seule et sans défiance son appartement lorsque, en y entrant, elle aperçoit un homme caché dans la ruelle de son lit ; elle pousse un cri d'effroi, appelle au secours ! au voleur ! Elle veut fuir ; Courier s'élance, se fait connaître et veut la retenir. M^{lle} Agathe le repousse et le précipite vers son père qui, attiré par le bruit, arrivait armé d'un fusil à deux coups. Il était suivi de ses domestiques portant des bâtons, et de M. Faune, le précepteur des enfants, dont nous avons déjà parlé, qui, dans ce danger pressant, faisant arme de tout, s'était saisi d'une broche qu'il tenait comme un soldat tient son fusil lorsqu'il croise la baïonnette. M. de M..., qui a reconnu Courier, fixe sur lui des yeux étincelants de colère, lui adresse de violents reproches ; Courier s'humilie, baisse la tête, s'avoue coupable, dit que ses intentions sont pures, quoique sa démarche soit inconsiderée, qu'il n'a qu'un but louable, et que tout s'expliquera plus tard. En parlant ainsi, il cherche à battre en retraite. M. de M..., ne voulant pas prolonger cette scène pénible, laisse le passage libre à Courier, qui en profite et renverse en passant M. Faune, qui s'écrie douloureusement : « O tempora, o mores » !

Le lendemain, étant allé de bonne heure voir Courier et prendre congé de lui, parce que j'allais partir pour l'Albigeois, il me raconta cette malheureuse aventure. « Ces

sortes d'affaires, me dit-il, se terminent ordinairement par un mariage ou un coup d'épée ; mais comme aucun de ces deux dénouements ne me convient, je vais prendre des chevaux de poste pour en chercher un troisième. Je suis trop jeune encore pour courber la tête sous le joug pesant du mariage et je ne m'exposerai jamais à tremper mes mains dans le sang d'un bon père de famille, que j'ai offensé par une conduite inconsidérée ; ainsi donc, mon cher ami, il ne me reste plus qu'à faire mes paquets et à m'éloigner de ces lieux. Quand vous reviendrez à Toulouse, vous ne m'y retrouverez plus ». En effet, quelques jours après, il partit sans congé pour Paris.

Tel est l'intéressant récit que Dalayrac nous a laissé des frasques de Courier à Toulouse.

Ce fut ainsi que se séparèrent les deux amis, qui venaient de passer si joyeusement ensemble plusieurs mois de leur folle jeunesse.

Ils ne devaient plus se revoir ; mais cette liaison, se prolongea pendant de longues années sous forme d'un aimable commerce épistolaire¹.

Longtemps après, Courier écrivait à Dalayrac : « Il ne me manque, pour être heureux, qu'un ami comme vous. C'est une chose qui ne se trouve pas deux fois dans la vie² ». Il se lia sans doute en Italie avec des hommes de grand mérite, comme Akerblad et d'Agincourt, mais l'amitié qui les unit n'était pas du même ordre. Elle ne se fondait pas sur les souvenirs d'une jeunesse consacrée au plaisir, ni sur

¹ Dalayrac avait conservé toutes les lettres de Courier. Il en publia trois et des fragments et laissa les autres à sa fille Elvire, épouse du comte de Voisins, qui ne put souffrir chez elle la présence de lettres dont la plupart contenaient le récit d'aventures galantes. Elle les détruisit sauf une seule, où Courier remerciait son ami de l'hospitalité qui lui avait été offerte en 1797 à Lestar.

² Lettre écrite de Barletta, le 24 mars 1805.

des rêves d'avenir caressés en commun. C'est pourquoi Paul-Louis, aux heures de mélancolie, se proposa quelquefois de venir fixer ses « pénates errants »¹, auprès de son ami et de Rissan, ce jeune émigré qu'ils avaient tous les deux fréquenté et aimé pendant les années passées à Toulouse.

Mais il en advint de ces projets comme de beaucoup d'autres. Courier ne retourna jamais ni à Toulouse, ni dans le Tarn et il ne revit plus la jolie vallée du Lestar, où était la propriété de Dalayrac. Celui-ci, d'humeur peu voyageuse, ne se rendit jamais aux rendez-vous qui lui furent assignés à Paris par son ami le capitaine et tous les serments enfin, qu'ils avaient échangés de vivre ensemble, de se marier en même temps, demeurèrent vains. Il ne resta donc à Paul-Louis de son séjour dans le midi de la France que des souvenirs charmants et des amitiés entretenues de loin, car il ne revit pas davantage M. Chlewaski, le polonais érudit avec lequel il avait souvent disserté et rêvé sous les peupliers qui bordent le canal.

Ce départ de Toulouse eut lieu vers la fin de pluviôse an VI. On a vu que le lendemain de son équipée romanesque Courier avait pris congé de Dalayrac qui rentrait à Cordes. Ce dernier nous dit que Courier partit pour Paris quelques jours plus tard, sans s'être mis en règle avec l'autorité militaire. L'incorrection de cette fugue ne saurait plus nous surprendre chez un homme, qui avait, de la manière que l'on sait, quitté Mayence, où il campait en face de l'ennemi. Cet abandon de poste à l'intérieur, et en pleine paix, était beaucoup moins grave que le précédent.

Le voyageur, échappé de Toulouse, s'arrêta-t-il en route ? passa-t-il par la Véronique pour embrasser sa mère qu'il

¹ *Ibid.* « Qui sait si je ne pourrai pas quelque jour fixer entre vous deux mes pénates errantes ? J'ai fait ce vers sans m'en douter, comme la prose de M. Jourdain. »

n'avait pas revue depuis le douloureux événement de la mort de M. Courier ? On est réduit à le supposer sans pouvoir l'affirmer.

Toujours est-il qu'il n'arriva dans la capitale qu'au commencement de ventôse an VI. Il alla loger rue Cadet, n° 19, chez son cousin, M. Pigalle, administrateur général des étapes et transports militaires. C'était une joyeuse maison ; à peine y fut-il installé que les sombres préoccupations, qu'il avait rapportées de Toulouse, s'envolèrent chassées par le bruit, les visites, les plaisirs mondains, car beaucoup de gens fréquentaient chez les Pigalle et il était difficile de se recueillir au milieu de leurs allées et venues. Une véritable fièvre secouait tout ce grand Paris, délivré de ses bourreaux, la fièvre du plaisir succédant aux terreurs du tribunal révolutionnaire et de la guillotine. Ce n'étaient que bals, parties galantes, mascarades, car l'on était à l'époque du carnaval.

Jeté tout à coup au milieu de ce tourbillon, le jeune capitaine, qui n'avait pas vu Paris depuis près de trois ans, ne pouvait plus s'y reconnaître. « J'ai vécu, écrivait-il à « Dalayrac, depuis douze ou quinze jours que je suis « arrivé, dans un monde dont on ne peut se faire une idée, « à moins de l'avoir vu... Tout est changé. Je ne reconnais « rien. Après tout, je me suis amusé... »¹.

Mais Madame Courier réclamait son fils. Il se rendit auprès d'elle, en formant le projet de ne lui consacrer que fort peu de temps et de revenir à Paris au bout de huit jours.

Il avait régularisé sa situation en demandant un congé de deux mois qui lui fut facilement accordé. La fortune indulgente lui souriait donc de nouveau et l'engageait de plus en plus dans la voie où il était entré, en lui inspirant

¹ Lettre écrite de Paris à Dalayrac et publiée par ce dernier dans : *Un an de la vie de Paul-Louis Courier*.

le sentiment qu'on peut transiger avec la discipline et le devoir militaire.

Ce congé, il se flattait de le faire durer deux ans, puisque la France, victorieuse sur tous les champs de bataille, semblait, après la paix de Campo-Formio, n'avoir plus besoin de soldats. Les vieilles monarchies, en guerre contre la Révolution française, avaient posé les armes, et l'empereur lui-même, après les rois de Prusse, de Sardaigne, d'Espagne, avait reconnu la République et traité avec elle. Seule, l'Angleterre n'avait rien perdu ni de ses espérances ni de sa haine contre nous. Elle bloquait nos ports, interceptait les convois destinés à nous ravitailler, et assaillait nos colonies. Faute d'une marine capable de résister à la sienne, le Directoire ne pouvait espérer la vaincre qu'en allant l'attaquer chez elle, où elle offrait un point vulnérable : l'Irlande catholique opprimée par les protestants anglais. Il s'agissait d'insurger ce pays contre ses oppresseurs. Hoche avait déjà fait une tentative infructueuse sur l'Irlande et le général Humbert, débarqué avec quinze cents hommes dans la baie de Sligo le 22 août 1797, avait dû capituler, au bout de quelques jours, devant des forces trop supérieures.

Restait à renouveler ces essais de débarquement jusqu'alors peu favorisés de la fortune. Tandis que le général Bonaparte réunissait à Toulon 36.000 soldats destinés à l'expédition d'Égypte, le Directoire rassemblait en Bretagne d'autres troupes, sous le nom d'armée d'Angleterre.

Arrivé au terme de son congé de deux mois, Paul-Louis dut perdre l'espoir de le faire prolonger et fut envoyé à cette armée. Son séjour à la Véronique avait été court et il était rentré à Paris où l'attiraient tant de séductions « délicieuses », suivant le mot à la mode¹. Il dut s'y arracher

¹ Expression empruntée à une des trois lettres de Courier à Dalayrac.

pour gagner le département des Côtes-du-Nord, dont il visita l'armement à la suite d'un général d'artillerie. Il continuait d'ailleurs à compter au 7^e régiment à pied.

Finie l'inspection des Côtes-du-Nord, il rentra au quartier général de Rennes, où nous le trouvons dans l'été de 1798. On l'y chargea des fonctions de chef de l'état-major de l'artillerie de l'aile gauche de l'armée d'Angleterre. Cet emploi, qui aurait dû revenir à un chef d'escadron, était fort honorable pour Courier. Il le devait à son ancienneté relative dans le grade de capitaine et aux fortes études faites à l'École de Châlons, ceux de ses camarades, qui étaient sortis des rangs, manquant des connaissances que l'on exige d'un officier d'état-major.

Courier qui, à cette époque, ne raillait pas encore son « vil métier », prit fort au sérieux ses nouvelles fonctions. Nous avons, écrites de sa main et signées de lui, deux lettres qu'il adresse au directeur du parc d'artillerie de Port-Liberté, en lui envoyant copie d'un ordre ¹. D'un autre côté, il mande à son ami Dalayrac : « Sachez qu'on m'a fait « ici chef de l'état-major d'artillerie. Écrivez-moi à cette « adresse, avec tout le respect que ce titre vous inspirera ».

Très occupé par le projet de descente en Angleterre, que l'on cherchait toujours à faire aboutir, il dut travailler sérieusement, à son grand déplaisir : il y gagna de voir passer le temps « avec une rapidité inconcevable ». Il était « tombé » dans une famille de quatre personnes « un père, une mère, deux filles », dont l'anglais était la langue favorite et qui se mirent en tête de la lui faire parler. Docilement, il en commença l'étude ; en sa qualité de chef d'état-major dans une armée qui se disposait à envahir l'Irlande, il ne pouvait rien faire de plus sage. Cependant, il a soin d'a-

¹ L'une de ces deux lettres inédites appartient à M. Delafosse qui veut bien nous autoriser à la publier. Voir à l'appendice.

vertir Dalayrac que ce n'est pas pour aller tuer ceux qui parlent cette langue mais pour céder au caprice de ses nouveaux amis, qu'il se met à écorcher l'anglais. Ses débuts, ses maladresses et ses exercices furent autant de prétextes à badinage folâtre avec les jeunes filles de la maison ; où sans doute il était logé. Or, Paul-Louis avait montré à Toulouse combien il se plaisait en la compagnie des jeunes filles.

Ce ne furent point à Rennes ses seules relations : il fréquenta des émigrés rentrés secrètement. Mais c'étaient des personnes discrètes qui ne risquaient point de le compromettre. Ces relations, affichées au grand jour et connues des représentants du Gouvernement, eussent été fort dangereuses pour notre officier, au lendemain du 18 fructidor. C'est pourquoi il dut renoncer au dessein, qu'il avait d'abord formé, de faire venir auprès de lui son ami Lonce. Ses sympathies pour le monde des ci-devant devaient se cacher soigneusement, sinon elles eussent été funestes à lui-même autant qu'à ses protégés. Il n'en est pas moins intéressant de noter, encore une fois, qu'elles allaient toutes à des royalistes, car c'est surtout parmi eux que le jeune officier était appelé à rencontrer des personnes ayant appartenu à la même classe sociale que lui¹. Communauté de goûts et d'éducation, voilà ce qui l'attirait vers ce monde dont la fréquentation lui était interdite par ses fonctions ; car de faire de la politique, de souhaiter le retour des Bourbons, il n'en eut jamais la pensée.

La prudence l'empêcha d'approcher de lui son ami Rissan ; mais il se consola par l'espoir « de faire quelque chose pour lui » lorsqu'il serait à Paris. En effet, il comptait bien ne pas demeurer indéfiniment à Rennes. Le souvenir des plaisirs qu'il avait goûtés dans la capitale quel-

¹ « Je suis la pureté même car j'ai été pur dans un temps où tout était embrené ». On voit qu'il en raille.

ques mois plus tôt le poussait à demander un nouveau congé pour y retourner passer l'hiver, mais il fallait décider Dalayrac à y venir, afin que la partie fût complète. Paul-Louis s'y emploie de son mieux dans une lettre datée du 5 septembre. Il soumet à son ami un projet de voyage bien capable de séduire une imagination de vingt-cinq ans : Venez à Paris « cet hiver : nous irons de là chez ma mère « où vous pourriez ne pas vous ennuyer, et je vous recon-
« duirai chez vous ».

Hélas ! Dalayrac, en vrai provincial, ne se laissa séduire ni par les attraites de Paris ni par l'éloquence de son ami.

Sur ces entrefaites, Courier quitte Rennes où il avait pu dérober quelques heures à ses occupations pour reprendre des études bien chères et composer l'ébauche d'un Éloge d'Hélène.

Il était envoyé à l'armée de Rome. Mais il ne quitta point la France sans avoir passé quelques jours à Paris, où il se replongea dans le tourbillon des plaisirs. Les Pigalle, ses cousins, le conduisirent plus d'une fois au spectacle et lui montrèrent les pièces à la mode. Il fit ainsi connaissance avec le théâtre de son temps, que sa vie studieuse et solitaire lui avait jusqu'à ce jour laissé ignorer. Il fut même présenté à un homme de lettres en vogue qui personnifiait bien le goût de l'époque en fait de littérature dramatique, M. Legouvé¹ de l'Institut.

¹ Legouvé (1764-1812) est l'auteur de tragédies médiocres : *Epicharis* 1793, *Étéocle* 1799, *La mort d'Henri IV* 1806, et de petits poèmes didactiques comme le *Mérite des Femmes* 1801.

CHAPITRE VI

PREMIER SÉJOUR EN ITALIE

Courier à Rome. Curieux tableau de l'occupation française. La république romaine. La société; les fonctionnaires du Directoire. Expédition contre Cività-Vecchia. Effacement du rôle de Courier. Il se confine dans des travaux littéraires. Sa correspondance avec Chlewaski; son mépris pour la littérature et l'art dramatique de l'époque. Jugement sévère porté sur Talma.

L'éloge de Buffon. Capitulation de l'armée française. Aventure dramatique de Courier; sa tentative de « désertion scientifique ». Retour à Paris. Courier en congé de convalescence. Il est employé à Paris comme « prisonnier des Autrichiens ». Études d'érudition. Ses relations avec le monde savant : Clavier, le Dr Bosquillon, d'Ansse de Villosion. Courier obtient un nouveau congé, sans appointements, et prolonge son séjour à Paris.

Son départ pour la Véronique. Derniers moments de Madame Courier. Son esprit d'économie; ses embarras sous le Directoire. Courier va rejoindre le 7^e d'artillerie à Strasbourg.

Après le traité de Campo-Formio, la France aurait pu jouir de la paix, malgré les Anglais qui ne désarmaient pas, et surveillaient nos côtes. Mais, par ses intrigues et ses envahissements, la politique cupide du Directoire rendait la guerre inévitable.

A Rome, pendant une rixe entre les soldats pontificaux et le parti jacobin déjà organisé, le palais de l'ambassadeur

de France fut envahi. Ce dernier, qui n'était autre que Joseph Bonaparte, étant au bruit des balles descendu dans la rue accompagné de quelques officiers, une décharge des papalins tua, à ses côtés, le général Duphot, qui cherchait à calmer les émeutiers.

Ce meurtre fut suivi d'une rupture diplomatique et le Directoire donna l'ordre à Berthier, général en chef de l'armée d'Italie, de marcher sur Rome. Il y entra sans coup férir par la capitulation du 10 février 1798 ; et cinq jours après, la République romaine fut solennellement proclamée.

Pendant qu'elle s'organisait sous la protection de l'armée française, l'Angleterre intriguait auprès de toutes les cours d'Europe pour susciter contre la France victorieuse une nouvelle guerre continentale. L'Autriche toutefois se tint à l'écart. Son ministre Thugut disait « qu'une bonne paix vaut mieux qu'une guerre heureuse ». Déçus par cette attitude, les Anglais reportèrent leurs espérances sur la reine de Naples dont les passions anti-françaises¹ n'admettaient pas les calculs de la diplomatie.

La nouvelle de la bataille d'Aboukir, arrivant le 3 septembre, détermina dans le royaume des Deux-Siciles une folle explosion de joie. Le grand Nelson ayant écrasé sur mer ces Jacobins maudits, on allait maintenant, croyait-on, les jeter hors de la péninsule. Toutefois, ne se fiant guère aux talents des généraux de Naples, le marquis de Gallo demanda à Vienne un général. On lui envoya Mack, Mack qui n'avait pas encore capitulé et dont la renommée semblait garantir la victoire. Commandés par ce chef prétentieux et incapable, les Napolitains envahissaient, le 23 novembre, le territoire de la République romaine sans déclaration de guerre.

¹ La reine de Naples, Marie-Christine était la sœur de Marie-Antoinette.

L'armée française comptait à peine treize mille hommes disséminés, d'Ancône à Velletri, sur un front immense. Mais le général en chef Championnet formé à la grande guerre, à l'école de Hoche, sut habilement après avoir évacué Rome, reculer jusqu'à Terni, Cantalupo, Otricoli, et, rabattant son aile droite sur son centre, infliger une écrasante défaite aux cinquante mille soldats du roi des Deux-Siciles. Après cette courte et brillante campagne, Championnet rentrait à Rome où il avait laissé garnison, dans le château Saint-Ange, et il pouvait écrire aux consuls, réfugiés à Pérouse : « Aujourd'hui les dangers sont écartés; vous pouvez siéger en toute sûreté dans la capitale de la République romaine » (18 décembre 1798).

C'était le moment où Courier allait lui-même y arriver. Parti de Lyon le 5 décembre, il avait, le Mont-Cenis franchi, couru la poste jusqu'à Milan; d'où de nouveaux ordres l'avaient aussitôt dirigé sur l'armée de Rome. En effet, le général Éblé qui commandait l'artillerie se plaignait du dénuement où l'on avait laissé tomber cette arme.

Il avait demandé un capitaine pour diriger la fabrication des boulets et obus et « assujettir la réception de ces fournitures aux formalités usitées en France¹ ».

Ce service convenait parfaitement à Courier qui en avait été chargé à Toulouse et dans le département du Tarn; c'est pourquoi il fut mis à la disposition du général Éblé par le ministre de la Guerre. L'invasion des Napolitains ayant aggravé la situation de la République romaine, on le fit partir sans délai de Milan, où il comptait séjourner, pour Rome où il devait prendre ses fonctions. On voit qu'il y arriva au moment où Championnet poursuivait sur la route de Caserte les débris des troupes napolitaines.

¹ Archivio di Stato, 40. Lettre du chef de brigade Lobréau aux consuls de la République romaine.

Suivant de près les vaincus, il put s'imaginer qu'ils fuyaient devant lui et s'attribuer une part de la victoire des Français. De là, cet exorde triomphant d'une lettre à Chlewaski : « Me voilà décidément redevenu soldat, par « conséquent *sine sede*, vivant à la mode des Scythes... Car « nous autres conquérants, emportés par la victoire, nous « ne savons guère aujourd'hui où nous serons, ni si nous « serons demain ». Mais il s'arrête tout court pour constater plaisamment que si on ne lui donne d'autre emploi que celui qu'il occupe à Rome, il est assuré de se conserver en bonne santé.

En effet, après la courte alerte de l'occupation napolitaine, la vie allait reprendre plus calme que jamais dans la jeune République des bords du Tibre¹. C'était la fin de l'état de siège. Le général abandonnait, par ordre du Directoire, la tutelle qu'il avait d'abord fait peser sur elle. Plus de commissaires extraordinaires chargés de la surveiller : un seul ambassadeur représentait désormais la France au Quirinal.

On allait essayer de réorganiser l'État sous le régime nouveau de la liberté. Malheureusement, les Romains semblaient peu se soucier du présent inestimable qu'on leur avait fait. Au milieu d'une tranquillité trompeuse, des germes de sédition, de discorde, de révolte même fermentaient derrière les murs des couvents et dans les quartiers populaires. Le petit peuple du *Trastevere* et des *Monti*, fanatisé par les moines, se montrait plus que jamais attaché

¹ Ces renseignements sur l'occupation de Rome par les Français, et sur l'organisation de la République romaine, sont empruntés aux documents originaux que nous avons trouvés à l'*Archivio di Stato* de la place Firenze à Rome (Repubblica romana di 1798-99. Vol. 18). Nous devons beaucoup aussi à l'excellent livre de M. Albert Dufourcq, *Le régime jacobin en Italie*. M. Dufourcq a dépouillé avec soin les mêmes documents.

à la religion et au culte superstitieux de ses madones. Le nom de jacobin, devenu synonyme de républicain, inspirait de l'aversion et de l'horreur à tous les croyants. Mais surtout, ce qui rendait caduc le gouvernement des consuls, et précaire leur autorité, c'est que la présence des Français, leurs tuteurs, était en même temps pour les Romains une cause de vexations et de ruine. Dans le premier élan de sa reconnaissance, le Consulat avait offert à l'armée, qui l'avait sauvé, une somme de cinq millions. Mais Championnet lui annonça, le 1^{er} ventôse, le noble refus des officiers « Tous les chefs de corps, au nom de leurs frères
« d'armes, viennent de me déclarer que leur plus chère
« récompense se trouve au fond de leur cœur et que la
« liberté qu'ils ont rendue au peuple romain les paye,
« avec usure, de toutes leurs peines et de leurs souffrances ».

Ainsi, cette armée sans chaussures et sans vêtements, ces officiers sans solde conservaient toujours les généreux sentiments qui les avaient, l'année précédente, poussés à la révolte contre Masséna, ce général deshonoré par les pillages et les violences exercées sur les habitants des pays soumis à sa domination¹. L'honnête Championnet, digne de commander à des soldats républicains, fait une guerre implacable aux bandits polonais, italiens, français qui suivent les troupes et trop souvent souillent la victoire par des brigandages; il les dénonce aux consuls² et obtient du Directoire un arrêté ordonnant d'expulser de l'armée les pillards qui l'encombrent. Mais l'intégrité de ce général devait exciter contre lui la haine des spéculateurs qui, par

¹ Masséna, redouté à cause de sa sévérité, était aussi un objet d'horreur pour les officiers depuis les brigandages dont il s'était rendu coupable à Padoue. Il dut abandonner le commandement de l'armée de Rome à son lieutenant le général Dallemagne.

² 9 pluviôse et 15 nivôse. Archivio.

leurs intrigues à Paris, ne tardèrent pas à obtenir sa destitution. Il fut remplacé par Macdonald, son lieutenant, Macdonald qui, par ses savantes manœuvres, avait battu Mack à Cività-Castellana et fait capituler à Calvi un corps napolitain.

Pendant ce temps le gouvernement consulaire, loin de rétablir la confiance et de faire régner l'ordre, n'arrive qu'à organiser la persécution religieuse contre ses ennemis et le pillage au profit de ses amis et des Français, dont il faut bien faire vivre les troupes. La situation devient grave; car en même temps qu'à Rome augmentent la disette et le mécontentement, on sent que les Français, en étendant leurs conquêtes, multiplient les points vulnérables qu'ils ont à défendre et accroissent la défiance ou l'inimitié de l'Europe.

Le roi Ferdinand, poursuivi jusque dans sa capitale, avait dû se réfugier sur la flotte anglaise; son royaume fut érigé en république parthénopéenne le 23 janvier 1799. Cette bonne nouvelle, qui parvint à Rome le 28, y provoqua l'enthousiasme des républicains : on illumina, on chanta des hymnes et l'on remercia l'Être suprême. C'était, hélas! la dernière victoire française que l'on apprenait; l'horizon allait s'assombrir de plus en plus. Mais la misère, la famine, l'émeute même grondant aux portes de la ville, n'atténuent pas l'éclat des fêtes officielles. Le 15 février, c'est l'anniversaire de la République qu'on célèbre avec pompe au *Campo vaccino*, sur l'emplacement du Forum.

Et cependant les fêtes mondaines se succèdent, destinées semble-t-il, à étourdir cette société d'un jour, qui se sent menacée et ne peut sans terreur envisager le lendemain. Quelques grandes familles romaines compromises avec le gouvernement jacobin donnent le ton aux parvenus français : d'un côté, ce sont les Doria, les Borghèse, les Santa-Croce; de l'autre, c'est Bassal, l'ancien curé assermenté, devenu entrepreneur de révolutions démocratiques au com-

pte du Directoire, Bassal dont la femme tient avec distinction un salon où fréquente la noblesse romaine, c'est Bertolio, ambassadeur de France auprès du Quirinal, c'est Brémond, ministre de la Guerre, bientôt convaincu de vol et destitué, Elia Pace, ministre de l'Intérieur, tripoteur invétéré ; ce sont enfin des fonctionnaires intrigants et ambitieux flanqués de leurs femmes qui contribuent à leur fortune, M. et M^{me} Mangourit, Méchin, commissaire français de l'île de Malte¹ et son épouse, que Courier compare l'un à Ménélas et l'autre à Hélène. « Prise à Viterbe lors de la retraite des Français et reprise avec la place », cette dame était « la plus jolie de toute l'armée » et contribuait à l'agrément des fêtes officielles².

Une lettre écrite de Rome à Chlewaski donne une idée de cette société romaine pressée de jouir de l'heure présente. Des princes comme les Borghèse prodiguaient les flatteries aux employés du gouvernement français et aux gens du consulat et faisaient cause commune avec tous ces spoliateurs de l'État, se montrant ainsi « assez ennemis de leur propre pays pour nous aider à le déchirer ». Plus rares étaient ceux qui recherchaient les honneurs militaires et ne craignaient pas d'acquérir de la gloire en s'exposant à la mort, comme ce Santa-Croce, fils de la princesse, qui s'engagea dans les troupes françaises, fut nommé adjudant général de la légion romaine et reçut, au combat d'Otricoli,

¹ Sur le point de s'embarquer pour Malte, Méchin avait dû rester à Ancône, la mer n'étant pas sûre. A Viterbe, sa femme et lui, ainsi que le raconte Courier, tombèrent aux mains des insurgés. Ils furent sauvés par le gouverneur qui leur donna son palais pour prison, puis délivrés au bout de vingt-six jours par Kellermann, 27 novembre-22 décembre 1798.

² On ne peut que noter les graves imputations de Courier : « Tous deux écorchent l'italien, comme disait Mazarin, mais de différentes manières : « illa glubit magnanimos Remi nepotes ». A Chlewaski.

un coup de biscayen à la jambe, après avoir, au témoignage de Championnet, fait preuve du plus rare courage, pendant toute la durée de l'action. Le général en chef devait demander pour lui aux consuls le grade de général de brigade ¹. Mais beaucoup d'autres membres de la noblesse romaine cherchaient à obtenir « des honneurs à peu près pareils », sans les payer aussi cher. La bassesse et la flatterie étaient leurs plus sûrs moyens de parvenir.

Courier, jeté au milieu de cette étrange société franco-italienne, en a tracé un tableau à la fois humoristique et éloquent. Il sut, en peu de jours, voir, comprendre et décrire ces cercles où régnait l'intrigue et la corruption.

Mais il ne devait pas se plaire dans ce monde, qu'il trouve « trop dégoûtant » à peindre en ridicule. Les loisirs dont il jouissait lui permirent de visiter les bibliothèques et les musées. A la villa Borghèse, il découvrit la science des inscriptions, et, au Vatican, un savant capable de le guider dans ces nouvelles études. C'était l'abbé Marini, autrefois garde des Archives de la chambre apostolique, actuellement sans emploi, depuis le départ du Pape. Admis dans son intimité, il put jouir d'une bibliothèque excellente² et d'un cabinet d'antiquités célèbre. Sous sa direction, Paul-Louis se mit à épeler des inscriptions et prit un goût très vif à ce qu'il appelle « une espèce de divination ».

Ces occupations d'érudit furent troublées par une désa-

¹ Le 9 pluviôse an VII. Archivio.

² Il ne s'agit pas de la Bibliothèque du Vatican, dont Marini n'était pas le conservateur et dont les volumes avaient été transportés dans des maisons particulières. Le musée du Vatican n'avait pas été épargné. Parmi ses chefs-d'œuvre, les uns avaient été enlevés par les Français, les autres dispersés dans des maisons inconnues par le roi de Naples qui se disposait à les transporter peu à peu dans sa galerie. A. Dufourcq, *Le régime Jacobin en Italie*, page 382.

gréable mission qui l'obligea à reprendre pour quelques jours son métier de soldat.

La ville de Cività-Vecchia insurgée contre les républicains, depuis l'époque de l'invasion napolitaine, avait refusé de se soumettre à l'autorité des consuls ramenés à Rome. Du quartier général de Velletri, Championnet conseillait¹ à ces derniers de députer aux rebelles des commissaires qui leur porteraient « des paroles de conciliation », attendu « qu'un bon missionnaire ferait plus que les baïonnettes ». Mais toutes les tentatives échouèrent. Il fallut employer la force. Le 13 pluviôse, le général Merlin chargé de réduire la place fait part aux consuls de l'état de rébellion où elle s'obstine. « Ils se gardent militairement, dit-il, ils sont bien armés, ils ont ouvert les prisons des forçats qui, par leur grand nombre, se sont rendus maîtres de cette ville et qui ne veulent entendre aucune proposition de paix² ». Et il ajoute que, manquant de tout, il se verra forcé « d'abandonner une place qui a plus de moyens pour se défendre » qu'il n'en a pour l'attaquer. Merlin vint à Rome activer l'envoi des renforts dont il avait besoin. Il put ainsi emmener à Cività-Vecchia toute l'artillerie disponible, le 17 février 1799 : Courier faisait partie de cette expédition.

Arrivé au camp français, à cause de la connaissance assez parfaite, qu'il avait acquise en deux mois, de la langue italienne, il fut désigné pour aller faire aux insurgés une dernière sommation. Un officier de dragons et un trompette l'accompagnaient. Les trois hommes à cheval étaient arrivés à peu de distance de la porte lorsque Paul-Louis

¹ Le 4 nivôse an VII. Archivio 40.

² Merlin demandait en conséquence 180 échelles, 100 haches, 200 pelles, 200 pioches et un quintal de corde. Il eut beaucoup de peine à obtenir de l'incurie du consulat ces accessoires indispensables. Archivio 40.

« s'aperçut qu'un rouleau de louis qu'il portait dans la
« poche de son habit y avait fait trou et ne s'y trouvait
« plus. Il mit pied à terre pour le chercher, et, après quel-
« ques perquisitions inutiles, il allait remonter à cheval
« pour rejoindre ses compagnons, lorsqu'il entendit le bruit
« d'une décharge de fusils et vit bientôt accourir à lui le
« trompette tout seul : l'officier avait été tué. Il se consola
« bientôt d'une perte à laquelle peut-être il devait la con-
« servation de sa vie ». Cette anecdote vraie ou fausse a été
racontée par Courier lui-même ; elle se trouve dans une
des notices destinées à relier entre elles les *Lettres écrites
de France et d'Italie*.

Or, si elle a le mérite d'expliquer la cause à laquelle il
dut la vie sauve, elle laisse planer un doute dans notre
esprit : n'eut-il pas recours à un ingénieux stratagème pour
se dispenser d'approcher à portée des coups de fusil ? Un
brave, un Marbot, eut-il, dans un pareil moment, quitté
ses compagnons pour chercher son argent ? Si la perte est
vraie, la conduite de Courier n'est pas sans reproche : or,
l'on peut craindre que cette perte même ne soit qu'une
feinte.

On sait que, dans la nuit du 3 au 4 mars, le général Mer-
lin lança deux colonnes à l'assaut de la ville. Mais, si l'atta-
que fut vive, la résistance se fit acharnée et toutes les ten-
tatives d'escalade furent repoussées. Courier ne semble pas
avoir pris part à cette affaire où l'artillerie n'eut à jouer
qu'un faible rôle. Enfin, le peuple de Cività-Vecchia crai-
gnant de ne pouvoir résister à un nouvel assaut, consentit
le 7 mars à capituler. Merlin poursuivit ensuite ses avan-
tages sur les révoltés et les brigands en dirigeant une expé-
dition sur Tolfa¹. Ce village fut enlevé de vive force : offi-
ciers et soldats y déployèrent une rare vaillance ; mais

¹ C'est ainsi que M. A. Dufourcq écrit le nom de ce village. Mer-
lin, dans sa lettre aux consuls, l'appelle *la Toffa*.

parmi ceux dont le général fait l'éloge à Macdonald¹ et aux consuls on ne trouve point Courier, soit qu'il fût déjà rentré dans Rome, soit qu'on l'eût laissé à Cività-Vecchia, avec ses canons.

Nous avons de lui une lettre datée du 27 février, c'est-à-dire de l'époque même où Merlin pressait le siège de Cività-Vecchia. Mais elle est écrite de Rome et ce n'est qu'une dissertation littéraire ; on n'y trouve pas un mot des événements : Courier semble s'être enfermé dans une tour d'ivoire : « Pour le présent, je ne vois presque personne, je ne sors point, et je ferme ma porte ». Il semble qu'il y ait là une grave difficulté ; mais une étude attentive de la vie et de la correspondance de notre auteur, nous a appris qu'il ne faut attacher qu'une faible importance à la date de certaines lettres, qui sont moins une réponse à un correspondant qu'un « morceau » littéraire destiné à être publié un jour dans un recueil². Voilà comment il a pu dater de Rome, à une époque où il devait être devant Cività-Vecchia, une pseudo réponse à Chlewaski, qui pourrait s'intituler : « Réflexions sur le théâtre contemporain ». Il va sans dire que quelques parties de cette lettre ont été envoyées à Chlewaski. Mais ce qu'il en a pu recevoir différerait probablement en divers endroits du brouillon que Courier a gardé pour lui-même.

Il est question, dans ce morceau, d'une « sottie imitation de l'Anacharsis » appelée l'Anténor. L'abbé Barthélemy³

¹ Devenu général en chef, en remplacement de Championnet.

² Voir notamment à ce sujet notre étude sur une lettre inédite de Courier dans la *Revue Bleue* du 17 mars 1906.

³ Barthélemy, né à Cassis, dans la Provence, en 1716, était mort à Paris en janvier 1795. Courier l'avait connu et avait même reçu de lui une petite Iliade de l'imprimerie royale, celle qui lui fut prise en Calabre. On sait que le principal titre de l'abbé Barthélemy est le voyage du jeune Anacharsis en Grèce (4 vol. in-4°) qui parut en 1787.

lui-même et son œuvre y sont assez malmenés. C'est un ouvrage « médiocrement écrit et médiocrement savant » que ce roman historique alors si admiré. Après avoir énoncé ce jugement et formulé un paradoxe sur la science et l'éloquence, qu'il juge incompatibles, Courier passe à la littérature dramatique. Ce sont les souvenirs de son dernier voyage à Paris qu'il raconte. Il est question notamment d'un entretien qu'eut le jeune officier avec Legouvé¹ au sujet d'une pièce à la mode.

Plus intéressante est l'appréciation sur *Macbeth* de Ducis et sur l'acteur Talma. Nourri exclusivement de ses classiques, Paul-Louis n'avait jamais lu Shakespeare. Sans nier qu'il puisse y avoir dans ce théâtre « des beautés inconnues à nos ancêtres », il éprouva surtout une vive surprise en voyant sur la scène de la comédie française

Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux.

D'ailleurs, ce spectacle l'étonna bien plus qu'il ne l'enflamma, et le talent des acteurs ne vint pas à bout de le gagner à des nouveautés, contre lesquelles son éducation littéraire devait le mettre en défiance. Talma lui-même ne paraît pas lui avoir inspiré d'admiration. C'est qu'il goûtait fort peu « ce mélange d'énergie tragique et de naturel² », qui était à la mode. Ce qui semblait innovation précieuse aux spectateurs, fatigués du *ronron* tragique, parut à Cou-

¹ Nous avons vu plus haut les relations de Courier avec Legouvé. On sait qu'il rencontra dans la société des Pigalle cet écrivain en vogue et qu'il assista, en sa compagnie, à la première représentation d'une pièce à la mode : *Blanche et Montcassin*. Les vers de Legouvé sont bien incolores et bien timides ses efforts pour rompre avec la tradition dramatique.

² Sainte-Beuve. Les intentions ironiques de Courier percent facilement sous les expressions, qu'un lecteur pressé pourrait croire louangeuses.

rier attester la décadence de l'art. Tout cela, nous dit-il, faisait compassion à voir, selon le mot de Philoxène ¹.

Ces acteurs, qui lui déplaisaient tant, lui parurent « au niveau des auteurs » ; car il tenait en piètre estime la littérature de son temps. Il n'avait de goût que pour le *xvii^e* siècle ; tout ce qu'on avait écrit depuis, tout ce qui se publiait à son époque lui inspirait si peu de sympathie ou d'intérêt qu'il n'avait même pas lu les œuvres de Legouvé. « Ses idées, écrivait-il, sont tout à fait dans le genre à la mode, et je ne doute pas que ce genre ne règne dans ses ouvrages, lesquels d'ailleurs je n'ai point lus ».

Au moment même où, dans une lettre à Chlewaski, Paul-Louis s'essayait ainsi à la critique dramatique, il méditait d'entreprendre un travail de plus longue haleine. Rien d'important n'était encore sorti de sa plume, et, bien qu'il eût ébauché divers ouvrages, il n'en avait encore achevé aucun. Son meilleur titre littéraire était sans aucun doute sa lettre si éloquente sur Rome et l'occupation française.

Plein de l'ambition d'écrire, si naturelle chez un jeune homme doté d'une forte culture littéraire, il cherchait encore sa voie. On a vu que, depuis la sortie de l'école de Châlons, son effort s'était porté surtout sur les auteurs grecs et latins. Cicéron, Hérodote, Isocrate l'avaient passionné tour à tour. Comme sa façon de travailler consistait non à disperser son attention, mais à s'assimiler successivement chaque auteur par une lecture assidue, il avait pris l'habitude de les traduire afin de les mieux posséder. De là des versions du *Pro Ligario* d'abord, puis de l'éloge d'Hélène par Isocrate. Mais ces deux essais demeuraient inachevés. Au lieu

¹ Courier ne put jamais se faire au genre de Talma. Dix-neuf ans plus tard, il écrivait : « Tantôt il hurle, il beugle ; tantôt il parle tout bas, et semble dire : Nicole apporte-moi mes pantoufles ». Édit. Sautelet, tome II, page 136.

de les remettre sur le métier et de les terminer, Courier, qui s'était épris de Buffon, un peu comme La Fontaine de Baruch, brûlait en cette année 1799 d'une passion telle pour l'histoire naturelle, qu'elle semblait ne devoir plus s'éteindre. Sur ces entrefaites, l'Institut de France ayant mis au concours l'éloge de son dieu, il n'hésita pas à traiter un sujet qu'il se flattait de posséder si bien.

C'était le moment où revenu de Cività-Vecchia, après y avoir joué un rôle si effacé, il avait repris à Rome ses inactives fonctions d'inspecteur des fournitures de l'artillerie. Il était logé chez un vieux seigneur du nom de Chiaramonte qui le prit en amitié. Commodément installé, il put fermer sa porte aux importuns visiteurs¹ et rouvrir ses cahiers et ses livres. Alors, il se mit au travail avec toute l'ardeur et toute l'inexpérience d'un jeune homme.

L'heure était critique, non seulement pour la République romaine, qui s'agitait déjà dans les convulsions de l'agonie, mais pour la France contre laquelle venait de se former la redoutable coalition de l'Angleterre, de l'Autriche, des rois de Naples et de Sardaigne, enfin de la Russie et des Turcs réconciliés ensemble. Du fond de sa retraite studieuse et de son indifférence patriotique, Courier ne saurait perdre de vue de tels événements. Il se rend compte qu'on pourrait blâmer un officier, de songer à façonner des périodes harmonieuses à l'heure où son devoir l'oblige à combattre. Conscient des reproches que peut mériter son inaction, il commence par s'en excuser :

« Je crains², dit-il, qu'à la tête d'un écrit tel que celui-ci le nom d'un soldat ne vous surprenne et ne vous pa-

¹ Courier s'était créé d'assez nombreuses relations dans le monde savant de Rome, et il faisait partie de l'Académie des Arcades. Voir Griois, I, page 202.

² Éloge de Buffon. Exorde. Mémoires, correspondance et opuscules inédits. Sautetlet 1828, pages 293, sqq.

« raisse déplacé : car vous pourriez ne pas approuver qu'au
« moment où une guerre nouvelle rend à l'armée¹ dont
« je fais partie toute son activité, je m'applique encore à
« des études qui supposent ordinairement beaucoup de
« loisir ». Il entreprend alors, d'un style raide et pompeux,
la justification de son amour pour l'étude et essaie de
démontrer que les travaux littéraires ou scientifiques, loin
de nuire aux devoirs du soldat, comme d'aucuns l'ont
pensé, le préparent au contraire à l'obéissance. C'est sa
propre apologie qu'il compose ; mais comme elle sort
verbeuse et emphatique de la plume de cet écrivain, nourri
pourtant des Grecs, qui devait plus tard offrir des modèles
de concision élégante et d'atticisme ! On en peut juger par
ce morceau :

« Vous m'interdiriez donc vous-même l'art où je me
« flattais que mes premiers pas obtiendraient de vous un
« regard favorable. Loin de m'accueillir et de me rassurer
« en souriant à mon embarras, dans cette carrière où vous
« donnez et des leçons comme maîtres, et des palmes
« comme juges, à peine me pardonneriez-vous d'avoir osé
« m'y présenter, et ce que je croyais un titre de plus à
« votre indulgence m'attirerait votre censure. Quelque
« rigoureuse qu'elle puisse être, je m'y sou mets sans mur-
« murer ; mais de grâce écoutez : ne me condamnez pas
« sans m'entendre, et souffrez que j'essaie au moins de
« détourner un arrêt dont je redoute la sévérité ».

Après ces excuses pour ainsi dire personnelles, dont la longueur semble exagérée, Courier s'efforce de montrer que la carrière militaire est une de celles qui sont accompagnées des plus nombreux loisirs et que, par conséquent, les études scientifiques et historiques conviennent au sol-

¹ L'armée de Macdonald, successeur de Championnet, qui, à ce moment, quittait Naples et se dirigeait à marches forcées vers la haute Italie, afin d'opérer sa jonction avec Moreau.

dat aussi bien ou mieux qu'à tout autre. Il entre enfin dans son sujet par une transition maladroite et forcée, une pure transition de mots. Il a nommé Buffon, comme par hasard, et cela lui rappelle en même temps et son « entreprise » et sa « faiblesse » dont il s'excuse encore une fois.

Après avoir dit quelques mots du traité des Fluxions de Newton que Buffon traduisit dans sa jeunesse, Courier regrette de ne pouvoir étudier les ouvrages par lesquels le grand naturaliste préludait à sa gloire future.

« Séparé de tous les monuments de la littérature¹ et du « petit nombre d'hommes qui ayant vécu avec ces héros « de l'âge passé en gardent encore quelque souvenir, dans « ce que j'ai à dire de Buffon, je ne puis consulter que ma « mémoire, pleine de ses chefs-d'œuvre mais muette sur sa « vie. L'aurore de sa gloire m'est à peine connue; et tel « est enfin le désavantage de ma position qu'ayant à célé- « brer un homme dont le nom n'est déjà que trop grand « pour une voix telle que la mienne, je me trouve encore « réduit à ne pouvoir louer en lui que ce qui est préci- « sément au-dessus de tout éloge ».

On trouvera que ce sont bien des précautions oratoires pour arriver à parler de Buffon et que le style de ce débutant est aussi maniéré que sa pensée est subtile et incertaine. Pourtant il ne se décide pas encore à traiter le sujet annoncé sans implorer une troisième fois l'indulgence de ses juges.

« Plus j'avance dans mon sujet², plus je sens que mon « cœur se trouble. On ne puise pas sans pâlir à des sources « si profondes. Je fais de vains efforts pour me rassurer; « et malgré la loi que je m'étais imposée, pres de commen- « cer un travail dont la pensée m'épouvante je ne puis

¹ Courier exagère. N'avait-il pas à sa disposition la bibliothèque de l'abbé Marini ?

² Il faut noter qu'il y est à peine entré.

« m'empêcher de vous faire encore souvenir de ma faiblesse
« et d'implorer votre indulgence ».

Tant d'ambages fatiguent, et quant à cette modestie exagérée, on peut penser qu'elle n'est qu'orgueil.

Enfin, entrant en matière, il déclare qu'il étudiera Buffon pour ainsi dire en bloc, « sans vouloir décomposer tous les rayons de sagloire », c'est-à-dire sans séparer l'écrivain du naturaliste, l'orateur, si on le veut, le *poète* du philosophe « observateur ». Notons ici au passage que Courier a entrevu la poésie de l'ouvrage dont il parle. Ce n'est qu'un mot jeté en courant, mais il suffit à nous prouver l'intelligence et le sens littéraire de Paul-Louis, qui découvre un des premiers ce que n'a pas vu le XVIII^e siècle, trop peu doué d'imagination pour sentir la poésie des *Époques de la nature*, ou encore de la *Minéralogie* et de l'*Embryologie*.

Le style si artificiel au début, devient plus chaud, plus vivant, à mesure que Courier avance; il semble soutenu par l'écrivain qu'il étudie, lorsqu'après avoir parlé des immenses lectures du naturaliste, il essaye de crayonner le plan grandiose que Buffon s'était proposé, dans le dessein qu'il eut de faire l'histoire intégrale de la nature.

« Un génie tel que le sien se serait-il asservi à rassembler péniblement ce que les autres avaient su si ce n'eût été pour y joindre tout ce qu'ils avaient ignoré? C'est à cet égard qu'on peut dire que son ambition fut sans bornes. Il voulut connaître tout ce que la terre enveloppe dans son sein, scruter les abîmes de la mer, et porter sa vue où ne va jamais la lumière; il voulut décrire tout ce que la surface du globe offre dans l'année aux regards du soleil, et, son œil perçant les espaces du ciel, participer aux conseils de l'intelligence suprême. Mais que dis-je? il ne se fût pas contenté de dévoiler aux hommes les secrets de la terre, les beautés de la nature, l'ordre de l'univers; il aspirait même à nous enseigner comment ces

« merveilles ont été produites, comment elles doivent périr
« un jour, depuis quand elles sont créées, en un mot tout
« ce que l'immensité de l'espace et des temps dérobe
« même à nos conjectures; son ouvrage achevé eût été
« l'histoire du monde et le plan de la création ».

Époque favorable, circonstances propices, moyens d'exécution merveilleux, concours précieux des rois, des ministres et des peuples, rien ne manqua d'ailleurs à Buffon de ce qui devait l'aider à exécuter son œuvre surhumaine, laquelle durera, plus que l'histoire, autant que la nature immuable, car ce n'est pas une œuvre « dont le mérite tiennne à des choses que le temps altère ou détruit ».

Courier sait prévoir et réfuter les objections que l'on peut faire à la manière d'écrire de Buffon : « La philosophie, dira-t-on, enseigne et ne harangue pas ». La grandiloquence habituelle à l'auteur des *Époques de la nature* n'est pas conforme aux exigences scientifiques qui réclament le style didactique, c'est-à-dire le plus simple de tous. La réponse à cette critique est assez subtile : l'étude de la nature, dit Paul-Louis, n'est pas de celles qui repoussent tous les ornements du goût. « Comme la nature
« est mère de tous les arts, aucun art n'est étranger aux
« sciences dont elle est l'objet et prétendre exclure l'élo-
« quence des descriptions de la nature, c'est défendre à la
« peinture l'usage des couleurs ».

Quand un esprit aussi élevé que Buffon contemple l'origine et la nature des choses « sans songer à être poète, il le devient ». Il n'a qu'à exprimer ce qu'il sent. Et nous autres, à notre tour, en lisant ses descriptions, nous sentons la beauté et la variété de l'univers. C'est par des exemples empruntés à l'histoire des animaux que se termine cette dissertation dont le style, guindé au début, se modifie quelque peu par la suite, s'anime, s'échauffe et se colore pour ainsi dire au contact de Buffon.

Cet éloge d'un grand savant est surtout littéraire. Bien

qu'il se dise plein de passion pour l'histoire naturelle, Courier semble n'avoir qu'une connaissance superficielle de l'*Embryologie* et de la *Minéralogie* qui sont peut-être les ouvrages les plus parfaits de l'écrivain qu'il étudie. Il ne montre ni la nouveauté des théories de Buffon ni la véritable hardiesse de ses idées. L'éloge reste donc trop général et trop superficiel.

Nous regrettons de n'avoir pu découvrir aucune lettre de cette époque : très absorbé par son Buffon, Paul-Louis écrivit sans doute fort peu à ses amis, puisque nous n'avons rien de postérieur aux deux lettres à Chlewaski.

La situation de la République romaine était devenue extrêmement critique. A cette époque les armées du Directoire pliaient sous les efforts d'une nouvelle coalition. A Schérer vaincu sur l'Adige, succédait Moreau qui échouait à Cassano et devait abandonner Milan aux Autrichiens. Il fallut rappeler au nord de l'Italie l'armée française de Naples. Au mois de mai, Macdonald évacua donc les États napolitains puis la République romaine. En partant, il invitait les consuls à déployer toute leur énergie « pour donner l'élan patriotique à tous les bons citoyens ».

La ville de Rome resta calme ; mais la rébellion durait toujours dans le CLITUMNO et le CIRCEO ; elle se réveilla dans les Abruzzes. A Rome, le pain manquait totalement. « Aujourd'hui les fours sont fermés¹, écrit le ministre de la Guerre dans une lettre confidentielle au général Macdonald ; les femmes crient à la porte des boulangers, mais vainement ; il n'y a pas un sac de grain à la disposition du gouvernement... La troupe romaine, les employés du gouvernement n'ont pas reçu un sou depuis quatre mois ; les soldats désertent et vont grossir le nombre des bri-

¹ Rapprocher de cette déclaration celle de Courier. Lettre à Chlewaski (Édit. Sautelet, I, page 35). « Le pain n'est plus au rang des choses qui se vendent ici ».

« gands; les commis meurent de faim devant leur écritoire. « Jugez la position de la République et de l'armée ».

Toutes ces causes de malaise devaient amener un soulèvement général des populations urbaines et rurales, au moment où la retraite des Français fut un fait accompli.

Cependant les quelques troupes qui restaient à Rome, sous le commandement du général Garnier¹, se soutinrent avec énergie pendant quatre mois contre tous les efforts des insurgés; la ville fut bientôt bloquée : les Napolitains étaient à Frascati, le chef de brigands Fra diavolo régnait sur les monts Albains de son quartier général de Castel-Gandolfo. La situation était donc désespérée pour les Français, lorsque le commodore Troubridge, qui croisait devant Cività-Vecchia, offrit à Garnier une capitulation, qui fut signée le 29 septembre, et aux termes de laquelle la garnison devait être ramenée en France. Le 30 au matin, l'armée napolitaine faisait son entrée dans Rome. Cependant Courier s'était enfermé au Vatican, où il passa la journée avec Monsignor Marini. Il n'en sortit qu'à la nuit lorsque ses compatriotes s'étaient retirés au Château Saint-Ange. Il fut reconnu « et un misérable lui tira un coup de fusil. « La balle ne le toucha pas... ». Il put se réfugier dans son logement où il passa la nuit et le lendemain le vieux seigneur Chiaramonte « le fit monter dans sa propre voiture « et le conduisit au château Saint-Ange ».

Bien qu'il soit impossible de contrôler ce récit, emprunté aux notes des Lettres inédites, il faut avouer qu'il offre assez de vraisemblance. Cependant Courier ne donnait pas tous ces détails, et il racontait autrement son aventure, lorsque, cinq ans plus tard, Griois fut son commensal au palais Mandelli à Plaisance².

¹ Le général Garnier commandait à Rome depuis le mois de mai 1799.

² Griois, *Mémoires*, I, page 201.

D'après la version que nous venons de rapporter, Paul-Louis aurait été victime de son étourderie puisqu'il oublia l'heure à laquelle les Français devaient avoir évacué la ville. Au contraire, Griois raconte qu'il se vantait d'être resté volontairement à Rome, au milieu des bandes ennemies qui l'occupaient, afin d'y continuer ses travaux. Ainsi, il n'y aurait pas eu de sa part imprudence mais désertion¹. Ce qu'on sait du caractère de Courier, de son insouciance à l'égard de tout devoir militaire, autorise à croire qu'il fût bien aise de vivre à Rome à sa guise après le départ de son armée. Toutefois, il ne put donner suite à ce projet, et les dangers auxquels il se vit exposé l'obligèrent bientôt à se rendre au château Saint-Ange où les Français s'étaient retirés. On voit par là qu'il est possible de concilier les deux récits et de les corroborer l'un par l'autre.

Malgré sa bizarre tentative de désertion au profit des études littéraires, Courier fut embarqué à Cività-Vecchia avec le reste de la garnison française et conduit au port de Marseille où il entra le 27 octobre 1799.

Cependant, il n'était pas au terme de ses aventures; atteint d'un crachement de sang dont il s'était déjà ressenti, et qui devait plus tard mettre ses jours en danger², il se fit donner à Marseille un congé de convalescence de trois mois. Puis, on lui remit une feuille de route pour Paris; car pour se rétablir, il avait besoin, disait-il, de respirer l'air natal.

Mais la voiture publique, où il avait pris place, fut attaquée et pillée par des brigands qui lui volèrent ses effets et emportèrent son congé, si bien qu'une fois arrivé au terme du voyage, il dut se servir de sa feuille de route pour

¹ « Il nous racontait souvent et fort plaisamment les détails de cette désertion scientifique » *Ibid.*

² Un crachement de sang faillit l'emporter en 1817, et il y eut rechute en 1818.

prouver au ministre de la Guerre la légitimité de son séjour à Paris. Par la même occasion, il réclama le paiement de ses appointements, qui lui étaient dus depuis le 18 juin 1799. A la fin de nivôse an VIII, de plus en plus malade, il obtint enfin le paiement de sa solde arriérée¹. Mais son état de santé ne s'améliora pas, et Courier dut recevoir les soins éclairés du savant docteur Bosquillon. C'était, en même temps qu'une sommité médicale de l'époque, un professeur de langue et de philosophie grecque du Collège de France; de là une amitié véritable qui s'établit entre le docte praticien et son client, et qui fut durable².

Le 28 ventôse, constatant son état de faiblesse qui ne lui permettait pas de quitter le lit, il lui délivrait un nouveau certificat que Courier transmettait, quelques jours plus tard, au ministre de la Guerre, en l'accompagnant d'une lettre tendant à obtenir de nouveau le paiement de ses appointements. Voici le texte de ces deux pièces qui figurent dans son dossier aux Archives administratives du ministère, où nous avons pu en prendre copie :

Le 9 germinal l'an 8,

Courier capitaine d'artillerie au ministre
de la Guerre,

Citoyen Ministre,

Je vous adresse ci-joint un certificat qui prouve que ma santé n'est pas meilleure aujourd'hui qu'à la fin de nivôse dernier, époque à laquelle vous avez ordonné le paiement des derniers appointements que j'ai touchés à Paris. Je vous prie de vouloir bien me faire payer actuellement ce qui m'est dû pour les deux mois pluviôse et ventôse. J'espère que vous voudrez bien avoir égard à l'état où je me trouve

¹ L'autorisation de paiement est du 19 nivôse an VIII.

² En 1810, Courier fait remettre à Bosquillon un des dix-huit

pour faire expédier le plus tôt possible les ordres nécessaires à cet effet.

Salut et respect,

COURIER¹.

Je soussigné docteur Régent de la ci-devant Faculté de médecine de Paris, médecin du grand hospice de Paris, et professeur au collège de France, certifie que le Cⁿ Paul-Louis Courier, capitaine d'artillerie, demeurant, rue des Bernardins n° 16, douzième arrondissement, est retenu depuis quatre mois chez lui par une hémoptésie (*sic*), qui le jette dans un tel état de faiblesse qu'il ne lui est pas possible de quitter son lit. En foi de quoi, je lui ai délivré le présent certificat ce 28 ventôse a. 8.

BOSQUILLON².

Cette lettre expédiée, Courier obtint aussitôt l'autorisation de paiement qu'il sollicitait. Elle est datée du même jour.

Son indisposition fut longue. Quand elle prit fin, on le laissa à Paris où il fut employé à la suite de la direction d'artillerie. En effet, aux termes de la capitulation signée le 29 septembre 1799, par le général Garnier, les officiers de l'armée de Rome étaient regardés comme prisonniers de guerre de l'Autriche et ne pouvaient plus porter les armes. La situation qu'on lui donna était donc la seule qui pût lui convenir à ce moment.

Elle était en même temps très propre à le satisfaire, car elle lui permit de reprendre les études grecques et latines,

exemplaires du « beau Longus grec », qu'il avait adressés à Mme Marchand, sa cousine, chargée de les distribuer.

¹ Seule la signature est de la main de Courier, ce qui prouve la gravité de sa maladie et la faiblesse où il était tombé.

² La signature est attestée véritable par les administrateurs municipaux du 12^e arrondissement du canton de Paris.

qu'il n'avait jamais poussées avec plus d'ardeur que depuis qu'il portait l'épaulette. Cette fois, il s'occupa principalement de Cicéron dont il traduisit les Philippiques. La connaissance qu'il avait faite du D^r Bosquillon commença de lui ouvrir les portes du monde savant, pour lequel il professait, dès cette époque, bien plus d'estime et d'admiration que pour le monde militaire. Aucune relation ne lui fut plus agréable que celle d'un helléniste auquel on le présenta, en cette année 1800, et qui se lia d'amitié avec lui, longtemps avant de devenir son beau-père. De dix ans plus âgé que Courier¹, M. Clavier avait été nommé fort jeune conseiller au Châtelet, en 1788, et plus tard juge à la Cour de justice criminelle de la Seine. Ses fonctions austères ne lui firent jamais négliger les études grecques où il trouvait un repos et comme une récréation. Il encouragea le jeune officier et lui prêta des livres savants. Celui-ci de son côté s'intéressa dès lors à la traduction de Pausanias que Clavier avait entreprise et qui ne parut que longtemps après, en six volumes².

De cette même année datent sans doute les relations de Courier avec d'autres savants qui restèrent ses amis jusqu'à la fin, MM. Boissonnade et de Sainte-Croix. Il fit aussi la connaissance du savant suédois Akerblad, qu'il devait retrouver plus tard à Florence et à Rome.

Enfin ses goûts pour l'érudition furent favorisés et développés par tous les hommes avec lesquels il se lia, en ces heureuses années du Consulat. La tranquillité dont on jouissait alors, après les agitations de la guerre civile et de

¹ Clavier, né à Lyon en 1762, mourut le 18 novembre 1817. Il montra une noble indépendance lors du procès de Moreau. Il fut un des sept juges qui osèrent résister aux ordres d'un pouvoir despotique.

² Les quatre derniers volumes ont été publiés par Coraï et P.-L. Courier lui-même.

la guerre étrangère, encourageait les hommes d'étude à se livrer à leurs travaux. Dansse de Villoison, déjà célèbre par sa découverte des scholies homériques, avait ouvert un cours libre dans une des salles de la Bibliothèque nationale¹. Dès que Courier put quitter sa chambre de convalescent, il se rendit à ce cours ; il ne se borna pas à faire son profit des enseignements de Villoison. Il se lia avec le docte professeur et ne cessa depuis d'entretenir avec lui une correspondance qui nous montre l'estime que Villoison avait pour ses lumières et pour sa science du grec.

La vie que Paul-Louis menait à Paris, en cette année 1800, était celle d'un homme de lettres ou d'un philologue beaucoup plus que d'un officier. Aussi bien semble-t-il avoir banni de son esprit toute préoccupation de carrière et d'avancement. Fidèle à la promesse qu'il s'était faite à Thionville, aussitôt qu'il est arrivé à se « mettre à l'abri de la misère » en touchant les appointements de capitaine, il ne pense plus qu'à « jouir agréablement » des études d'humanités classiques. Pendant que tant d'officiers s'illustrent sur les champs de bataille d'Allemagne et d'Italie avec des chefs comme Moreau et Bonaparte, Courier, loin de souffrir de son inaction forcée, profite avec plaisir des avantages que lui procurent son séjour à Paris et sa qualité de prisonnier des Autrichiens. Tandis que d'autres gagnent des grades à la pointe de l'épée, il ne rougit point de rester depuis six ans capitaine en second. Quant à son régiment, le 7^e d'artillerie, il en a si peu cure qu'il néglige obstinément, depuis plus de deux ans, de donner de ses nouvelles au chef de corps. On ignore s'il vit encore et l'on ne sait s'il doit être maintenu sur les états de situation. Comme il n'est pas tout seul dans ce cas, l'officier qui commande par intérim ce régiment, écrit au ministre de la

¹ Chardon de la Rochette, *Notice sur d'Ansse de Villoison*, p. 18.

Guerre pour lui faire part de son embarras¹, et le ministre répond, le 9 prairial an VIII, « quoique je n'approuve pas le « silence de ces officiers à votre égard, cependant comme ils « sont employés activement vous ne devez point les rempla- « cer... Le citoyen Courier depuis son retour de l'armée « d'Italie est à Paris dangereusement malade ».

Cette lettre est écrite, on le voit, peu de temps après que le bon docteur Bosquillon a délivré à son client le certificat qu'on a lu plus haut. Mais, revenu à la santé, l'officier helléniste ne songea pas à reprendre du service actif et il ne dut pas souffrir d'être lié par la parole donnée à l'ennemi. Lorsqu'enfin le traité de Lunéville lui eut rendu la liberté, Courier trouva le moyen de ne pas rejoindre.

A la grande surprise du général Gassendi², qui le croyait parti pour son régiment depuis trois mois, Courier était encore à Paris au mois de prairial an IX. Qu'y faisait-il ? Assurément rien d'utile pour le service de l'armée. Il cherchait à se faire oublier du ministre et du directeur de l'artillerie et n'y parvenait que trop bien, ce qui prouve un certain désarroi de l'administration de la guerre. C'est cette négligence des autorités militaires qui cause notre surprise bien plus que l'apathie de Courier ; car aucune infraction au devoir ne saurait plus nous étonner de la part d'un homme que nous avons vu afficher tant de fois le mépris de sa carrière.

Il avait toutefois une excuse à faire valoir, c'était sa santé. Mais il semble bien qu'il en ait abusé. Du moins le ministre le pensa comme nous-même.

Fut-il malade dans les mois qui suivirent immédiate-

¹ Lettre du commandant Miché au ministre de la Guerre, le 1^{er} prairial an VIII. Dépôt général de la Guerre. Section historique.

² Le général Gassendi était chef de la division d'artillerie au ministère de la Guerre. En cette qualité, il eut plusieurs fois à s'occuper de Courier qu'il connaissait personnellement.

ment la conclusion de la paix¹, alors qu'il aurait dû rejoindre? Rien n'autorise à le croire. Mais lorsqu'il ne lui fut plus possible de prolonger son séjour à Paris, une rechute vint juste à point justifier un nouveau congé. « Atteint de faiblesse de poitrine par l'engouement des poumons », il était alors soigné par le médecin Portal qui lui délivra « un certificat de son état grave d'indisposition ». Toutefois, craignant un refus à cause des nombreux congés qu'il avait sollicités depuis le commencement de l'année 1800, il crut prudent de joindre aux attestations de la faculté l'appui de quelque autorité militaire. Il s'adressa donc au général d'Aboville, sous lequel il avait servi à l'armée de la Moselle : celui-ci s'empressa d'écrire en sa faveur au Conseil de santé des armées.

Alors Courier dut fournir un *certificat de visite*, qui lui fut délivré, le 29 floréal an IX, par les officiers de santé attachés au dit « Conseil de santé des armées ». Dans le rapport qui fut fait au ministre, à la suite de cette visite, on propose de lui accorder un congé de deux mois avec appointements, à partir du 1^{er} prairial. Mais le général Gassendi étonné écrit au-dessous du rapport : « cet officier devait rejoindre il y a trois mois » et il ajoute : Vu : Gassendi.

Cette note du directeur de l'artillerie devait détruire l'effet de la recommandation du général d'Aboville. En effet, six jours plus tard, le ministre fait, en ces termes, connaître sa décision au conseil d'administration du 7^e d'artillerie :

Le 14 prairial an IX.

Avis au conseil d'administration du 7^e régiment d'artillerie à pied, à Strasbourg.

« Je vous prévien, citoyens, que j'ai accordé au c^{en}
« Courier deuxième capitaine au 7^e régiment d'artillerie à

¹ Le traité de Lunéville fut signé en février 1801.

« pied un congé de deux mois sans appointements à compter du 1^{er} du présent. Cet officier, qui avait été employé à Paris comme prisonnier de guerre des Autrichiens, ayant cessé de l'être depuis la paix devra rejoindre sa compagnie à l'expiration de son congé que je lui ai fait remettre »¹.

Ainsi, le congé est accordé conformément à l'avis des médecins, mais tout traitement est refusé au permissionnaire. Par là, le ministre lui signifie indirectement qu'il a trop abusé des congés et qu'il est temps de reprendre du service actif.

¹ Dépôt de la guerre. Arch. administratives. Dossier de Courier. Cette pièce est précédée des deux suivantes : 1° certificat de visite délivré à Paris le 29 floréal de l'an neuf. Le ^{cap} Louis Courier, capitaine d'artillerie est atteint de faiblesse de poitrine par l'engouement des poumons. Il est traité par le médecin Portal ^a, qui lui a délivré un certificat de son état grave d'indisposition. Le général d'Abauville (*sic*) écrit au conseil à l'appui du malade qui lui est connu.

Les soussignés, chargés de la visite des militaires près le conseil de santé des armées estiment que le citoyen dénommé ci-dessus a besoin de deux mois de repos.

(Signé) ROUSILLE-LACROIX.

2° Rapport au ministre pour un congé de convalescence, le 8 prairial an IX. On propose d'accorder à Courier un congé de deux mois avec appointements « cette proposition est motivée sur ce que cet officier qui avait été employé extraordinairement à Paris comme prisonnier de guerre des Autrichiens se trouve depuis la paix dans le cas de rejoindre sa compagnie et qu'il justifie par un certificat en règle d'officier de santé, être entre les mains du médecin Portal pour un état grave d'indisposition qui exige deux mois de repos ».

(Écrit de la main de Gassendi). Cet officier devait rejoindre il y a trois mois. Vu : Gassendi.

a) C'est le célèbre docteur Portal Antoine, né à Gaillac en 1742, auteur d'un traité sur la phtisie. Il devint président de l'académie de médecine en 1820.

Pourtant les mois de prairial et de messidor s'écoulent et le capitaine ne reparait pas à la tête de sa compagnie. Trois mois après le jour où il aurait dû rejoindre ¹, c'est-à-dire le 18 octobre 1801, un billet adressé à Clavier nous le montre à la Véronique écrivant sur un tonneau et entouré de « vendangeuses un peu crottées » qu'il s'amuse à nommer ses « bacchantes ». Il est parti de Paris si précipitamment qu'il n'a, dit-il, eu le temps de voir personne, et qu'il n'a pu rendre à Clavier les livres qu'il lui avait empruntés.

Nous pouvons éclaircir la cause de ce départ si soudain : il a été appelé en Touraine auprès de sa mère, qui vient, après une courte maladie, d'achever ses jours à la Véronique ². Mais qu'a-t-il fait depuis trois mois ? Il est impossible de le déterminer avec précision. Il a continué sans doute à se faire oublier, en alléguant la faiblesse de ses poumons. Quoi qu'il en soit, de sursis en congés, de congés en délais voilà huit grands mois, depuis la paix de Lunéville, qu'il prolonge son oisiveté et se dispense de tout service aux armées.

Cette fois pourtant il a une excuse légitime : il est venu fermer les yeux à sa bonne femme de mère. Depuis la mort de son mari, M^{me} Courier menait une vie bien retirée, dont la monotonie n'avait été rompue que par de courtes visites du jeune officier. Elle était seule à la Véronique, le vieil ami qu'il, du vivant de M. Courier, partageait leur existence dans cette jolie closerie, n'ayant pu continuer à habiter sous le même toit que la veuve. Il s'était retiré dans

¹ Courier aurait dû reprendre son poste à Strasbourg le 18 juillet 1801 (vieux style).

² Mme Courier était morte depuis seize jours seulement, lorsque son fils adressa son billet à M. Clavier. On est profondément surpris qu'il ne s'y trouve pas un seul mot faisant allusion à la douleur qu'il éprouva certainement. Mais on peut penser qu'il y eut une lettre antérieure qui n'a pas été retrouvée.

le bourg si coquet de Cinq-Mars, d'où il venait par les beaux jours, rendre visite à la bonne dame ; alors on s'entretenait du fils et des dangers auxquels on le croyait exposé.

Une stricte économie régnait à la Véronique, comme au temps du père de Paul-Louis. On sait avec quelle sévérité le vieux bourgeois avait proscrit les dépenses inutiles : il estimait, comme Caton l'ancien, qu'on doit vendre tout ce qui ne saurait plus servir. Fidèle à ces principes d'ordre, sa veuve avait, par l'entremise du notaire de Cinq-Mars, fait une vente publique où tous les effets du défunt furent mis aux enchères. On vendit et la « veste de toile blanche » qu'il revêtait pour surveiller ses vendangeurs sur les hauteurs ensoleillées du Clos-Buré, et la « mauvaise redingote » dans laquelle il s'enveloppait l'hiver, lorsqu'il arpentait à pas pressés la levée de la Loire, sous le regard narquois des paysans qui le croyaient fou, et aussi le bel « habit de drap brun » qu'il mettait quand il éprouvait le besoin de revêtir une parure plus honnête. Sa femme se défit même d'un « gilet blanc d'enfant de coton » que Paul-Louis avait porté dans sa jeunesse ; et de toutes ces nippes elle retira la somme de cent quinze livres dix-huit sous¹.

Que l'on s'étonne après cela que l'ancien canonnier à cheval, retiré à la Chavonnière, ait au grand déplaisir de sa femme², montré pour l'économie un goût qu'on lui avait si bien enseigné dans sa famille !

Il retrouvait chez sa mère non seulement la parcimonie

¹ Étude de M^e Thibault, notaire public à Cinq-Mars, 26 vendémiaire an VI. La vente eut lieu à la Véronique.

² On sait que Paul-Louis épousa une Parisienne M^{lle} Clavier, fille de son savant ami membre de l'Institut, et qu'elle éprouva la plus grande tristesse à quitter Paris pour venir ensevelir dans la solitude de la Chavonnière sa beauté, sa jeunesse et ses talents.

paternelle, mais encore cette entente des choses rurales qui avait caractérisé l'ancien seigneur du Breuil. Nous voyons M^{me} Courier renouveler soigneusement tous les baux que son mari avait passés avec les fermiers de la Fil lonnière, et en passer de nouveaux qui dénotent sa préoc cupation de mettre de plus en plus ses terres en valeur¹.

Malgré sa prudence et sa fermeté, il lui arriva, pendant ces terribles années du Directoire, de n'être point payée régulièrement de ses fermiers. L'un, André Moreau, avait été ruiné par l'emprunt forcé de l'an IV ; l'autre, nommé Georges Marin, était si pauvre qu'il ne pouvait satisfaire à cette taxe extraordinaire et devait renvoyer ses deux do mestiques faute de pouvoir payer leurs gages². M^{me} Courier avait dû faire face à toutes ces difficultés, tenir tête aux fermiers émancipés, relancer les mauvais payeurs. Ainsi, cette femme vigilante avait, pendant des années difficiles, déchargé Paul-Louis du soin de diriger les propriétés qui constituaient une partie importante du patrimoine de la famille. Mais ce sage administrateur allait lui manquer. Quoique peu âgée, M^{me} Courier s'éteignit à la Véroni que le 11 vendémiaire an X à onze heures du matin³. Née à Paris le 27 novembre 1736⁴, elle n'avait pas soixante-

¹ Divers baux à ferme passés par la citoyenne Courier en l'étude de M^e Odoux, à Luynes.

² Voir deux pétitions aux citoyens composant l'administration municipale du canton de Luynes, en date du 6 prairial an V. Ces détails nous ont paru intéressants comme documents sur la vie éco nomique au temps de la Révolution. Georges Marin fermier de la floussière, taxé à cent livres en numéraire, expose qu'il n'a « pour toute ressource que le produit d'une petite ferme d'un très mau vais rapport », et que « ce qui prouve son peu d'aisance est qu'il redoit à la citoyenne Courier l'année de sa ferme échue à la Tous saint dernière ». Archives de la Mairie de Luynes.

³ Extrait des registres de décès de la commune de Cinq-Mars-la Pile pour l'an X de la République.

⁴ L'acte de décès porte qu'elle était née le 30 novembre 1736.

cinq ans révolus. L'acte de décès fut dressé le même jour, à la mairie de Cinq-Mars, par le maire Jacques Périer, sur la déclaration d'un voisin de la défunte Jean Chivert et de M. Lejeune. Ce vieux parisien qui avait choisi la Touraine comme résidence, pour y vivre à côté de ses bons amis Courier, les avait donc vus mourir l'un et l'autre. Dès lors, rien ne l'attachait plus à Cinq-Mars. Il se retira bientôt à Saumur pour y finir ses jours; nous verrons que Paul-Louis ne l'oublia pas au milieu de ses campagnes lointaines en Italie.

Le jeune officier ressentit certainement une grande douleur de la perte de sa mère. Plus de vingt ans après, il déclarait en souffrir comme le premier jour¹. Pourtant, il n'eut pas le temps de s'y abandonner. Des occupations nombreuses et urgentes le sollicitaient; M^{me} Courier s'était éteinte à l'époque même où, en Touraine, l'on commence les vendanges. La cueillette du raisin fut retardée, à la Véronique, de quelques jours; force fut pourtant à Paul-Louis d'enbaucher des vendangeurs hommes et femmes et de surveiller leur travail. C'est au milieu de ces soins que nous le surprenons écrivant à son ami Clavier « sur un tonneau » entouré de ses « bacchantes ». Le vin fait et tiré, il restait à notre agriculteur improvisé à vendre sa récolte. Il voulait aussi se débarrasser de la Filonnière et de la Véronique; mais il ne put trouver acquéreur pour ce dernier domaine qu'au début de l'année 1803; et quant à la propriété de Luynes², il dut bon gré, mal gré la conserver jusqu'en 1824! En attendant, il lui fallait,

Mais tous les actes dressés de son vivant donnent la date du 27 novembre; je les ai crus plus dignes de foi.

¹ Lettre inédite à M^{me} Soehnée de Paris, du 3 janvier 1822. « Dans le lieu même où je vous écris, tout me rappelle encore une mère que j'ai vue trop peu ».

² La Filonnière avec sa dépendance la Houssière.

avant de regagner son poste, mettre un peu d'ordre dans les affaires dont le décès de sa mère venait de lui léguer les soucis. Il s'y employa donc, passant des baux, faisant, par devant notaire, des arrangements qui devaient être vite oubliés de ses débiteurs après son départ.

Mais si, au milieu de ces occupations nouvelles, il oubliait trop le 7^e d'artillerie, le général Gassendi ne perdait point de vue l'officier permissionnaire et il dut enfin rejoindre à Strasbourg, où était stationnée la portion principale de ce régiment. Lorsqu'il y arriva, à la fin de novembre 1801, il y avait deux ans que Paul-Louis n'avait fait aucun service actif. Quant au 7^e lui-même, il en était éloigné depuis la fin de juin 1795, c'est-à-dire depuis six ans et demi. On l'avait presque oublié après une si longue absence.

CHAPITRE VII

COURIER A STRASBOURG ET A LA VÉRONIQUE

Premiers travaux d'érudition. — Étude sur l'Athénée de Schweighäuser. — Paul-Louis, en semestre à la Véronique, compose le Ménélas après la fuite d'Hélène. — Étude sur cet ouvrage ; la prose rythmée, les strophes libres. — L'éloge d'Hélène d'après Isocrate. — La part d'originalité du traducteur. — L'épisode de Thésée. — Le héros athénien offert à Bonaparte comme le type du souverain libéral. — Goût de Courier pour les copies des œuvres antiques. — Publication de l'éloge d'Hélène chez Cramer. — Les critiques de Schweighäuser. — Vente de la Véronique. — Séjour à Douai. — Amitié de Paul-Louis pour sa cousine M^{me} Pigalle. — Les *Conseils à un colonel*. — Scepticisme et mécontentement de Courier. — Sa haine de Bonaparte commence à poindre. — Il trouve le style qui convient au pamphlet.

Arrivé à Strasbourg, dans un corps où il était presque inconnu, Courier retrouva pourtant quelques camarades, comme Tugny qu'il avait rencontré devant Mayence et qui était devenu capitaine en premier. Malgré le peu d'éclat de sa carrière, malgré les longues années qu'il venait de passer dans le grade de capitaine en second, Paul-Louis put se convaincre qu'il ne se trouvait point trop en retard sur ses compagnons. C'est que, pendant cette série de guerres, l'avancement avait été beaucoup plus lent dans l'artillerie que dans d'autres armes.

Le 7^e était alors commandé par le chef de brigade Dedon, dit Dedon l'ainé. C'était un officier ambitieux, dévoré du désir d'arriver aux plus hauts grades, et qui déployait beaucoup de zèle et d'activité pour la réorganisation de son régiment. Il était prêt d'ailleurs à sacrifier ses subordonnés à sa fortune : Courier devait en faire plus tard la triste expérience¹. Mais pour l'instant il n'eut pas trop à se plaindre de ce chef.

Plus agréables toutefois furent ses relations avec le chef de brigade de Lariboisière, qui venait d'arriver à Strasbourg comme directeur d'artillerie²; Paul-Louis, grâce à sa naissance, à ses façons et à sa politesse d'ancien régime, fut reçu comme un ami dans cette famille de ci-devant nobles; de son côté, il éprouva dès lors, si on l'en croit, une véritable « inclination » pour cet officier supérieur, auquel il devait s'attacher en 1809, avec l'espoir de faire auprès de lui la campagne à la grande armée. Courier n'allait pas tarder à passer capitaine en premier, le 11 floréal an X.

Mais, en attendant, il dut reprendre son rang d'ancienneté parmi les capitaines en second. C'est dans cette position que nous le montre un « état général des officiers composant le 7^e régiment à l'époque du 22 nivôse an X ». Quelques jours plus tard, est rédigé un autre état des officiers du régiment qui avaient leurs compagnies à Strasbourg. Courier y figure à sa place comme capitaine en second à la 19^e compagnie³. Il fut question à cette époque

¹ A Naples en 1807, où Dedon l'ainé commandait l'artillerie de l'armée.

² Sa nomination est du 13 mars 1801. Baston de Lariboisière, né à Fougères le 18 août 1759, était chef de brigade depuis le 6 novembre 1796. On sait qu'il devint général de division.

³ Voici un extrait de ce document. Arch. historiq.

Septième régiment d'artillerie à pied.

Tableau nominatif des officiers dudit régiment, non compris l'État-

d'une nouvelle répartition des compagnies du 7^e ; notre officier entrevit même l'espoir de faire à Paris un petit voyage¹, à l'occasion de ce changement de garnison. Mais l'événement espéré ne se produisit pas.

Il n'eut point d'ailleurs à se plaindre de son séjour à Strasbourg qui ne dura que neuf mois. Le jeune officier, passionné pour l'étude des auteurs anciens, allait se trouver en contact, dans cette docte ville, avec l'Allemagne, c'est-à-dire avec la patrie des grands philologues des Heyne, des Wolf et des Weigel.

A Strasbourg même, il put connaître l'illustre Brunck, qui, né en 1729, y avait publié ses savantes éditions de l'Anthologie, d'Anacréon, d'Aristophane, et, en dernier lieu, de Sophocle et qui ne s'éteignit qu'en 1803. Un autre érudit, moins célèbre que Brunck, mais digne de lui être comparé par l'étendue du savoir et la hardiesse de la pensée, Schweighaeuser, devint l'ami de Courier, dont il aurait pu être le père². C'était à Strasbourg un homme considé-

major, avec la désignation de leurs compagnies au 1^{er} pluviôse an X.

19^e à Strasbourg.

1^{er} capitaine : Boucher.

2^e — Courier (*sic*).

1^{er} lieutenant : vacant.

2^e — Pescheur.

3^e — Charpentier.

Les compagnies en garnison à Strasbourg étaient les 7^e, 8^e, 11^e, 13^e, 18^e, 19^e, avec partie de la 2^e et de la 20^e.

¹ Lettre à Clavier, du 2 mai 1802.

² Né à Strasbourg le 26 juin 1742, Schweighaeuser avait professé dans sa ville natale depuis l'année 1770. Banni à la Révolution il y revint en 1794 et fut bibliothécaire du séminaire, puis professeur et doyen de la Faculté des Lettres (1809-1823). Il publia des éditions d'Appien, de Polybe, d'Athénée (Argentorati 1801-07, 14 vol.) d'Hérodote, et enfin divers opuscules académiques.

nable et un véritable oracle dans le monde de la science et des lettres.

Une ville, qui avait la gloire de posséder de tels érudits, pouvait être considérée comme un cénacle de philologie classique¹. L'importante société typographique de Deux-Ponts y était établie et multipliait les éditions d'auteurs grecs; les Bipontins étaient alors tout occupés de la fameuse édition d'*Athénée*, qui est restée le principal titre de gloire de Schweighaeuser et dont le premier tome parut cette année même. A l'*Athénée* devait succéder un *Stobée* que Schweighaeuser et l'allemand Jacobs se disputaient l'honneur de présenter au monde savant. « Ces deux champions » pouvaient en effet, selon Courier, tenir en haleine tout ce qu'il y avait d'imprimeurs et de lecteurs de grec en France et en Allemagne.

On comprend la joie que dut éprouver notre jeune officier en se voyant à la source des études grecques. Resté en relations avec Clavier et les autres hellénistes parisiens, il se chargea d'être leur intermédiaire auprès de la Société bipontine et s'efforça de leur rendre de bons offices. Pour faire accepter le *Pausanias* de son ami Clavier, il n'eut qu'à invoquer l'autorité de Schweighaeuser qui inspirait les choix du directeur. On promit donc d'éditer *Pausanias*; mais l'oracle de la Bipontine fut moins favorable à *Erosien* dont Chardon de la Rochette aurait voulu publier le roman. En conséquence, cette impression fut ajournée.

Stimulé par l'exemple et encouragé sans doute par les conseils du docte strasbourgeois, Paul-Louis s'était remis au travail avec ardeur. Le texte d'*Athénée* lui était déjà familier, car dans son étude passionnée du grec il était loin de procéder avec méthode et de s'attacher aux écrivains soit en raison de leur talent, soit à cause de l'intérêt

¹ Outre Brunck et Schweighaeuser, Strasbourg comptait encore, parmi ses érudits, Koch et Oberlin.

de leurs ouvrages. Véritable *dilettante* de l'érudition, il n'avait jamais eu pour guides que son caprice et sa curiosité. Aucune considération de l'histoire littéraire ne l'influença jamais. Pour lui, tous les auteurs de la Grèce antique sont, pour ainsi dire, sur la même ligne, depuis Homère jusqu'à Lucien. Ils sont tous citoyens d'une cité idéale, où ils semblent avoir vécu côte à côte, travaillant en même temps au développement d'une littérature une et homogène et se servant d'une même langue prodigieusement variée.

Cet oubli ou ce dédain absolu de l'histoire, cette ignorance volontaire des époques et des circonstances politiques, sociales, sera le reproche le plus grave que nous devons adresser à Courier lorsque nous essaierons de porter un jugement sur ses œuvres d'helléniste. Nous verrons, en un mot, que cette inintelligence historique, naturelle ou volontaire, en le réduisant au rôle de curieux ou d'amateur, l'a empêché d'être un véritable savant.

Il avait donc lu Athénée avec autant d'intérêt qu'Hérodote et que Démosthène. Bien mieux, il avait pris, sur les trois premiers livres des *Δειπνοσοφισταί*, une grande quantité de notes relatives soit à la langue soit à l'établissement du texte. Il se trouvait dès lors fort à même de juger le savant travail de Schweighaeuser. C'est pourquoi, à l'apparition du premier volume de l'édition bipontine, il accepta volontiers d'en rendre compte dans le *Magasin encyclopédique*¹. C'était un grand honneur, pour un débutant, que d'écrire dans cette savante revue. Aussi notre sceptique ne laisse-t-il pas d'en faire paraître quelque joie². Il accable Clavier de questions, pour savoir comment on fait par-

¹ Le *magasin encyclopédique* était rédigé par Millin, né à Paris en 1739, mort en 1818. Cet érudit était en outre numismate et antiquaire.

² Lettre à Clavier.

venir un article à M. Millin, par là se trahit son respect pour l'homme et le journal. Il a bonne opinion de son travail, qui contiendra des « explications ou corrections de « certains passages qui n'ont été entendus ni de M. Schweighaeuser, ni même de Casaubon, tout Casaubon qu'il « est ». Et il avoue naïvement que, parmi les idées qu'il a eues et qui ont échappé à ces savants, il y en a dont il est « tenté d'être content ». Enfin, sa coquetterie d'auteur l'oblige à excuser la concision de ses notes en faisant observer qu'il a dû travailler « sans livres, *su due piedi*¹, comme « disent les Italiens ».

Dans l'histoire des œuvres de Courier, nous retrouvons sans cesse des explications du genre de celle-ci, que dès son premier ouvrage, la vanité lui suggère. Il a toujours travaillé en courant, toujours les instruments, c'est-à-dire les livres, lui ont manqué pour amener son travail à la perfection, si bien qu'un beau jour, il en viendra à rire de lui-même et de ses excuses et reprendra pour son compte le mot de Brunet : « Tu veux de l'orthographe avec une méchante plume d'auberge »².

L'article sur Athénée, daté du 10 prairial an X, parut, cette même année, dans le tome deuxième du *Magasin encyclopédique*. Il est précédé de l'annonce du livre édité par les Bipontins :

Athenaei Naucraticae dipnosophistae
Emendavit ac edidit Johannes Schweighaeuser. Tom I
Argentorati 1801.

Courier commence par déclarer qu'il appelle *érudition* « cette science, quelque nom qu'on veuille lui donner, qui

¹ C'est le *Stans pede in uno* d'Horace. On ne voit pas comment il a pu manquer de livres dans un milieu aussi savant que Strasbourg.

² A. M. Boissonnade. Rome, 22 octobre 1810.

a pour objet d'expliquer et de rétablir les textes anciens ». Le terme dont il se sert a donc le tort d'être beaucoup trop vague et général. N'est-ce pas plutôt *critique verbale* qu'il faut appeler la science ainsi désignée?

Après ce préambule, notre critique entrant dans son sujet apprécie avec justesse la valeur des *sophistes à table*. « Cette immense compilation d'Athénée, où tant de matières hétérogènes se trouvent entassées sans ordre ni mesure, tire tout son prix de la perte des auteurs dont on y retrouve des débris ». Puis il étudie les manuscrits qui ont servi à établir le texte¹, passe en revue les diverses éditions d'Athénée qui ont été faites depuis la Renaissance, et fait l'histoire de l'édition à laquelle Schweighaeuser a donné ses soins. Les savants, dit-il, y « trouveront une infinité de choses intéressantes et nouvelles qui jettent un grand jour sur toutes les parties de l'érudition ». Enfin il examine divers passages et exprime « ἐν παρέργῳ » quelques idées au sujet de la correction ou du sens de ces passages².

L'article est suivi de 24 pages de notes³, où Courier déploie une érudition solide et sûre. Au texte de Schweighaeuser, il propose des corrections qui dénotent une profonde connaissance, non seulement d'Athénée, mais de la langue grecque en général. Il relève quelques fautes qui ont échappé à l'éditeur, donne le sens précis de certains mots mal compris⁴, et montre qu'il a lu des grecs jus-

¹ L'un, du xiv^e siècle, est venu de la bibliothèque de Sedan à Paris; l'autre, du x^e siècle, est passé de Venise à Paris.

² On ne peut s'empêcher de signaler le pédantisme juvénile et inconscient de Courier, auquel il arrive de commencer une phrase en français et de la finir en grec, comme celle-ci par exemple : « Voici cependant un endroit où il semble que le savant interprète ὄρνιθος μὲν ἄμαρτε, μέγῃρε γάρ οἱ τογ' Ἀπόλλων.

³ *Magasin encyclopédique*. An X; tome deuxième, pages 340-364.

⁴ Par exemple du mot ἀνακάμψαι, qui signifie « retourner sur

qu'aux compilateurs et aux lexicographes, dont il invoque à l'occasion le témoignage ; ce qui ne l'empêche pas de citer Platon à côté d'Hésychius, ou Sophocle après Étienne de Byzance.

C'était un début fort honorable dans l'érudition que Courier venait de faire, et il eut la satisfaction de se trouver à Paris au moment où parut le cahier du *Magasin encyclopédique* qui contenait son travail. Il put ainsi recueillir de vive voix les félicitations des érudits avec lesquels il était lié. Après neuf mois de séjour dans la capitale de l'Alsace, il avait obtenu en effet un congé de semestre, qui lui permit d'aller veiller à ses intérêts en Touraine et, en passant, de visiter ses amis parisiens, les hellénistes et les lettrés.

Parmi ses intimes il commençait à ranger une femme de lettres Mme Pipelet, née Constance-Marie de Théis¹. Plus âgée que Paul-Louis de cinq années, elle ne lui inspira qu'un attachement pour ainsi dire intellectuel, accompagné d'un culte purement littéraire.

Il eut donc le plaisir, pendant son séjour à Paris, de revoir cette amie dont il avait en vain de Strasbourg demandé des nouvelles à Schweighaeuser², leur ami commun.

ses pas pour parcourir une seconde fois le chemin que l'on vient de faire ». Dans cette phrase d'Athénée : *ὅτι οἰκουμένης δῆμον τὴν Πώμην φησι*, Courier détermine ainsi le sens : « *δῆμος* signifie proprement le chef-lieu, *δῆμος, ἡ πόλις σὺν τῇ βουλῇ*, Timée ». Schweighaeuser avait traduit : « *orbis terrarum populum* », ce qui est un faux-sens.

¹ Cette femme charmante qui avait épousé en 1789 Pipelet de Leury, membre de l'Académie de chirurgie, venait de divorcer pour s'unir au prince de Salm-Dyck. Elle avait composé l'opéra de Sapho, des poésies didactiques et des épîtres. Elle avait des relations d'amitié avec Clavier et Schweighaeuser, c'est-à-dire avec d'austères savants.

² Schweighaeuser, qui était membre correspondant de l'Institut,

Pour mériter mieux l'estime et l'affection de cette femme d'esprit, qui était aussi belle que cultivée, Courier se promit de lui dédier quelque ouvrage, où il lui consacrerait les prémices de son talent littéraire. Elle était auteur, elle connaissait les poètes grecs, et avait su, dans son Opéra, peindre Sapho sinon « en vers dignes d'elle¹ », du moins d'une façon conforme au goût et aux idées de l'époque. Un helléniste ne pourrait-il l'intéresser en l'entretenant d'une autre femme célèbre de l'antiquité plus belle que Sapho et non moins passionnée? Courier dut songer, dès ce moment, à cet Éloge d'Hélène d'après Isocrate, qu'il avait ébauché à Rennes. Ne pourrait-il l'achever pour en faire hommage à Constance de Théis? Mais « retoucher à froid » cette composition oubliée depuis quatre ans lui semblait alors une tâche trop ingrate.

D'ailleurs, pour écrire quelque chose qui fût digne d'être offert à une grande dame si lancée dans le monde à la mode, il avait besoin du calme et de la solidité de la campagne. L'approche des vendanges l'appelait en même temps à la Véronique. N'ayant séjourné à Paris que quelques jours, il vint donc s'installer, en septembre 1802, dans sa riante closerie des bords de la Loire. Là, plein du désir de tenir ses engagements et de plaire à Mme Pipelet, il se mit au travail.

Naturellement, c'étaient les Grecs qu'il prenait pour guides et pour modèles. Mais qu'allaient-ils lui inspirer? Toujours occupé de son amie, que, dans sa pensée, il unissait peut-être par un secret rapport à la belle Hélène², il cher-

se trouvait à Paris au printemps de l'année 1802. Nous l'y retrouvons l'année suivante.

¹ Expression inspirée à Courier par la galanterie.

² Constance de Théis venait précisément de quitter, par divorce, son premier époux M. Pipelet, et elle allait convoler, en justes noces il est vrai, avec un prince lointain M. de Salm-Dyck, dont le château était au bord de la Roër.

cha un sujet où il serait question de l'amante de Pâris. C'est ainsi qu'il se mit à raconter les tribulations de Ménélas se rendant à Troie pour reconquérir son épouse¹. S'il eût terminé ce petit ouvrage, aucun présent plus galant n'eût pu être offert à la future princesse de Salm.

Par malheur, l'auteur s'arrêta trop tôt, ou plutôt, interrompu avant la fin par des occupations agricoles, il laissa refroidir son inspiration qu'il ne sut plus retrouver. Cet aimable récit, écrit d'une plume alerte, plein de réminiscences classiques qui n'excluent pas l'invention personnelle, demeura donc incomplet.

L'ouvrage, à vrai dire, n'a ni commencement ni fin. Car l'auteur supprime tout préambule et entre dans son sujet avec une telle brusquerie, qu'il n'est pas téméraire de conjecturer qu'embarrassé pour commencer il a tout bonnement supprimé le début. C'est un opusculé, pour ainsi dire, acéphale.

Ménélas revenant de voyage apprend qu'en son absence sa femme s'est enfuie avec Pâris. Sur le conseil de Tyndare son beau-père, il assemble les princes et chefs, anciens prétendants à la main d'Hélène, qui ont juré de marcher contre quiconque tenterait de la ravir à son époux.

Ces jeunes guerriers entrent avec chaleur dans le ressentiment de Ménélas : cependant, au parti de la guerre s'oppose celui de la paix, dont Ulysse se fait l'avocat : il représente avec force les dangers et l'inutilité d'une expédition contre Troie.

Ce sont enfin les belliqueux qui l'emportent. Toutefois avant de commencer les hostilités, on décide, sur le conseil de Nestor, d'envoyer à Troie des hommes prudents offrir à la famille de Priam la paix ou la guerre.

¹ Ménélas après la fuite d'Hélène, publié dans l'édition Sautetlet de 1828. *Mémoires, correspondance et opusculés inédits*. Tome II, page 381.

Il s'agit donc de tenter une démarche pacifique avant de mettre aux prises la Grèce avec l'Asie. Pour accompagner Ménélas et l'assister dans sa délicate négociation, on désigne Ulysse dont la prudence et le langage artificieux semblent garantir le succès de l'ambassade.

Après bien des résistances, le fils de Laërte se décide à partir; mais ils ne parviennent pas sans encombre au terme du voyage. Repoussés par un vent contraire, ils doivent relâcher dans l'île de Cranaë, où Courier a placé l'épisode le plus gracieux et le plus poétique de sa narration. Enfin, précédés de deux hérauts Ulysse et Ménélas arrivent à Troie : à peine entrés dans la ville, ils aperçoivent un temple nouvellement dédié à Vénus par l'amoureux Pâris. Hélène en est la prêtresse et l'époux qu'elle a quitté peut la distinguer auprès de l'autel offrant à Cypris ses vœux et des présents, pour en obtenir l'amour fidèle et constant du beau Pâris, lequel est parti depuis peu sans donner de ses nouvelles. Elle souhaite de le retrouver et de ne pas tomber à d'autres liaisons coupables. Nous pouvons donc juger par là qu'Hélène a conservé dans sa faute une certaine décence. Mais ici s'arrête le récit, au moment le plus pathétique.

Au milieu d'inventions heureuses et poétiques, rien n'est plus à louer que l'épisode de l'île de Cranaë et du fleuve Amisus. En se rendant à Troie, Ménélas et Ulysse ont abordé dans cette petite île. Comme ils rentraient de la chasse fatigués et couverts de poussière, l'envie leur vint de se baigner dans un fleuve : « l'endroit paraissait fait
« exprès, défendu du vent par les montagnes environnan-
« tes, et du soleil par des arbres dont les lierres et la vigne
« sauvage rendaient le couvert plus sombre. La même
« verdure tapissait le rocher au pied duquel l'eau du
« fleuve entretenait une fraîcheur continuelle. Là on n'en-
« tendait guère que quelque léger souffle qui agitait les
« feuilles ».

On reconnaît ici un paysage homérique qu'Ulysse, au cours de ses voyages, a souvent contemplé et dont Courier en lisant l'Odyssée s'est pour ainsi dire imprégné¹. Ce fut là que les deux chasseurs se jetèrent dans le fleuve. « Ménélas en s'approchant de la rive opposée, vit quelque chose qui avait l'air d'une bande d'étoffe, que le courant de l'eau aurait emportée si elle n'eût été retenue par des roseaux. Comme il y portait la main, une voix se fit entendre du milieu du fleuve, et lui dit : Étranger, qui que tu sois, ne m'ôte pas ce souvenir de la beauté la plus parfaite qui ait paru sur ces bords ». On ne le comprend que trop, il s'agit d'Hélène, d'Hélène qui est venue, en compagnie de Pâris, s'asseoir sur ces gazons comme sur un lit nuptial. Et le Fleuve, à la grande confusion de Ménélas, poursuit en ces termes : « Ce qu'ils dirent, Écho, si tu veux, te le redira, car elle a tout répété, ce qu'ils firent, demande-le aux Satyres de ce bois, qui les épiaient entre les broussailles. Zéphyre enleva en se jouant la ceinture d'Hélène déposée sur un buisson, et la fit tomber dans mon onde : ils ne s'en aperçurent pas, trop occupés d'autres choses. Moi, je la cachai dans mes roseaux, ne voulant pas faire à la mer un don si précieux. Avant de partir, elle chercha sa ceinture, et lui, l'aidant à la chercher, disait : Belle ! ta ceinture est perdue ! L'Amour l'aura prise pour celle de sa mère. Ainsi folâtrant, ils s'en retournèrent, non sans s'arrêter en plus d'un endroit ; et crois-moi qu'il n'est en amour ni passereaux ni tourterelles qui ne soient paresseux au prix d'eux. Vénus elle-même, du haut de ce rocher, prenait plaisir à voir leurs jeux, et souriait en les regardant... ».

Cette jolie page semble avoir été détachée du roman de

¹ Fénelon le connaît aussi : le *Télémaque* contient des descriptions analogues. Quant à Courier, il a composé, avec ses souvenirs classiques et grecs, un tableau dans le goût du Poussin.

Daphnis et Chloé ; ailleurs, c'est un passage de l'Odyssée que l'on croit lire, certaines peintures enfin éveillent le souvenir de Bion, de Moschus ou de Théocrite.

En effet, l'imagination de Courier est toute nourrie des anciens. Il a su se les assimiler si bien, qu'en le lisant on croit avoir sous les yeux une traduction d'un auteur grec.

Montrons maintenant, par l'étude du détail, comment il arrive au moyen d'imitations discrètes de Virgile, d'Homère et des poètes bucoliques, à nous donner cette impression du style antique.

Virgile lui fournit moins l'inspiration générale que des traits particuliers, des expressions, un mouvement oratoire. Qu'on en juge par ces imprécations d'Ulysse s'adressant à Minerve, à laquelle il reproche de l'envoyer à Troie, au lieu de le laisser élever son fils au berceau, soigner ses vignes et cultiver ses champs : « Cruelle ! arrache mes plants, fais mourir tout mon bétail, et que ma maison s'écroule si tu ne veux que je jouisse de mes travaux ! » On a reconnu les reproches du berger Aristée à sa mère la nymphe Cyrène !

« Quin age, et ipsa manu felices erue silvas ;
Fer stabulis inimicum ignem atque interface messes ;
Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
Tanta meae si te ceperunt taedia laudis ».

Minerve, à son tour, gourmande Ulysse : « Insensé ! cette gloire que je t'ai promise, tu l'attendrais auprès de ta femme : tu passerais ta vie à compter tes agneaux et à serrer tes moissons ! » Ce dernier trait est tout virgilien, c'est une réminiscence des Bucoliques :

Bisque die numerant ambo pecus, alter et haedos¹.

Mais c'est surtout de l'Odyssée que s'inspire l'auteur du « *Ménélas* ». Son Hélène a tous les caractères de celle

¹ Eglog. III, vers 34.

d'Homère : c'est une prêtresse de Vénus. L'île de Cranaé, qui a été le théâtre de ses ébats avec Pâris, peut témoigner de l'ardeur avec laquelle elle célèbre les mystères de la déesse. Mais, arrivée à Troie, elle envisage, pour ainsi dire, par le côté sérieux son rôle de prêtresse d'Aphrodite. Elle lui élève un temple, lui brode un grand voile, pendant ses nuits solitaires, et enseigne son culte aux femmes du pays. Toute dévouée à sa divinité, elle est prête d'ailleurs à tous les sacrifices, même à celui de sa pudeur : « Déesse, fais de moi ce que tu voudras ; traîne-moi comme une esclave par les villes de l'Asie ; livre-moi tour à tour à tous tes favoris, je ne trouverai pas un autre Pâris ». Ainsi, elle n'est pas inconstante. Sa faute étant irréparable, elle s'attache au second des deux époux qu'elle a dans le monde. On peut dire qu'elle sait être fidèle dans l'infidélité. Ce dernier trait la relève et lui donne quelque chose de la décence de l'Hélène que nous voyons au quatrième livre de l'Odyssée.

Nombreuses sont, au cours de ce petit ouvrage, les reminiscences homériques, mais il est à noter que Courier imite avec discrétion. L'arrivée de Ménélas et d'Ulysse dans l'île de Cranaé fait songer à la façon dont Ulysse aborde dans l'île des Phéaciens. De part et d'autre, les circonstances sont les mêmes : on aborde, « non sans l'aide de quelque dieu », à l'embouchure d'une rivière qui forme un abri commode. A peine débarqués, les voyageurs expriment leur reconnaissance aux dieux et au fleuve qui leur a donné asile ; ainsi Ulysse, à la fin du cinquième livre de l'Odyssée, bénit le dieu fleuve qui lui a sauvé la vie. A peine ranimé, il détache de ses reins l'écharpe d'Ino qui l'a soutenu sur les flots et la jette dans le courant qui l'emporte. Par le même geste Ulysse, dans Courier, saisit la ceinture d'Hélène et la jette loin derrière lui ; elle tombe « au milieu du fleuve Amisus et disparaît aussitôt »¹.

¹ Édit. Sautelet, tome II, p. 400. Voir d'autres imitations de

C'est encore à l'Odyssée qu'est emprunté le paysage au milieu duquel se déroule cette scène. Mais le discours du fleuve Amisus contant à Ménélas les amours de Pâris et d'Hélène renferme certains traits de naïveté licencieuse qui font songer à Daphnis et Chloé et aux poètes bucoliques de l'école d'Alexandrie. Courier qui, depuis longtemps déjà, avait formé le projet de traduire le roman de Longus¹, goûtait fort ces allusions polissonnes aux choses de l'amour, et excellait à les glisser, comme sans penser à mal, soit dans ses lestes récits, quand il contait à ses camarades quelque galante aventure, soit dans ses narrations lorsqu'il rivalisait la plume à la main, avec les érotiques grecs. En résumé, dans le *Ménélas* il suit tantôt ses souvenirs homériques et tantôt l'inspiration champêtre et idyllique des poètes de Sicile, avec la note licencieuse qui s'y trouve parfois. C'est un pastiche des Grecs où l'invention personnelle est, pour ainsi dire, réduite au minimum.

La plus grande originalité de Courier consiste dans le rythme tout poétique qu'il a donné à sa prose. En examinant le *Ménélas* à ce point de vue, on s'aperçoit que ce petit ouvrage constitue une des curiosités de notre langue ; en même temps, rien n'atteste mieux les préoccupations de styliste auxquelles obéissait l'auteur. Rappelons-les en quelques mots.

A cette date de 1802, si l'on met à part une éloquente lettre adressée de Rome à Chlewaski, Courier n'avait écrit que l'Éloge de Buffon². Or, dans cet essai déclamatoire d'un débutant, rien ne faisait prévoir l'écrivain si original que nous goûtons en lui. Avec le *Ménélas*, commence à se révéler une manière d'écrire, propre à Courier, qui a fait

l'Odyssée page 396 : « ayant doublé le cap Malée »... Cf. Odyssée, IV, 514 et IX, 80.

¹ Voir le récit de Dalayrac.

² Puisque l'Éloge d'Hélène demeurait inachevé et informe.

depuis le régal des lettrés. Or, ce qui la caractérise avant tout, n'est-ce pas l'art de donner, à force de travail et de recherche, l'illusion du naturel et de la naïveté la plus simple?

Le *Ménélas* est d'une simplicité attique; mais, tel le style d'un Isocrate ou d'un Lysias, tout ce naturel est un effet de l'art. Courier s'est fait le bourreau des mots et des syllabes; il a tout compté, tout pesé, tout mesuré au compas. Une lecture même superficielle nous y fait découvrir, dès les premières phrases, nombre de vers blancs:

	Ton frère Agamemnon est un puissant sei-
	[gneur].
(Ils allèrent donc ensemble)	Trouver Agamemnon qui régnait à Mycènes...
	Tyndare le voyant vivement irrité...
(Croyez-moi, leur dit-il),	Envoyez des hérauts à ces princes et chefs...
	Vous savez qu'ils ont tous juré sur les en-
	[trailles...].
(Ménélas)	Conte de point en point ce qui s'était passé...

Voilà pour la première page. Sainte-Beuve a relevé de ces vers blancs dans les pamphlets ou dans les lettres de Courier; il en a conclu qu'il les recherchait, afin de rendre son style « plus alerte et plus sautant ¹ ». Mais Sainte-Beuve n'a pas étudié le *Ménélas*; il semble même qu'il ne l'ait jamais lu; car il aurait été frappé d'y trouver non plus quelques vers isolés, mais des strophes presque complètes, qui pourraient faire regarder l'ouvrage comme un mélange de prose et de vers. Le critique des Lundis, qui juge fatigante « cette série de petites phrases si prestes », aurait vu que Courier évite la monotonie du vers de six ou de douze pieds, en les entremêlant de vers de huit pieds.

Grâce à la combinaison de ces deux éléments, il forme de véritables systèmes. S'il reste par-ci, par-là des lacunes

¹ Sainte-Beuve. Lundis, tome VI, page 289. Vitu fait la même remarque : Ombres et vieux murs.

dans la versification, on s'aperçoit qu'elles sont plutôt volontaires, et qu'il aurait été aisé à l'auteur de les combler. Mais il fallait permettre à l'oreille de se reposer de temps en temps d'un rythme trop « sautant », (nous dirions plutôt sautillant), que Sainte-Beuve compare au pas des tirailleurs de Vincennes. Voilà pourquoi Courier rompt parfois, en intercalant un mot ou deux, le vers qui s'offrait à sa plume, comme dans cette phrase par exemple :

Et nous le pressions de se choisir (entre nous) un gendre¹.

Ces remarques faites, étudions la structure métrique du discours d'Ulysse dissuadant les Grecs de partir pour Troie.

12 Vous allez traverser des mers où les débris...

8 Et pourquoi? pour ravoir Hélène.

6 Celui qui te l'a prise,

8 Ménélas, n a qu'un seul vaisseau;

Combien t'en faut-il pour la reprendre?

6 Était-il plus aisé

D'enlever Hélène reine²

6 Que de reprendre Hélène

8 Fugitive à des étrangers?

Voici, dans le même discours d'Ulysse, une phrase presque entièrement composée de vers de douze pieds, ou d'hémistiches :

6 Alors par mon conseil (*s'il vous en souvient*),

12 Pour ôter tout prétexte à de nouveaux délais,

12 Nous prîmes devant lui tous les dieux à témoins,

12 Que si jamais un *de*³ nous enlevait Hélène

12 A celui qui l'aurait obtenu⁴ de son père,

12 Tous les autres viendraient en armes au secours

6 De l'époux outragé.

¹ Édit. Sautelet, tome II, page 383.

² Les lignes en italique représentent ces repos entre les vers, dont une légère correction pourrait faire des vers.

³ La coupe rend le vers incorrect; mais il serait aisé de le corriger.

⁴ Le sens voudrait *obtenue*, qui ferait un vers faux; mais l'é-

- (Qui pensait alors) 6 Qu'un barbare viendrait
 6 D'une terre éloignée
 6 Enlever une femme...?
 8 Mais attelons nos chars, partons :
 6 Que chacun dise adieu
 6 A sa douce patrie
 8 Et coure au loin chercher la mort.

Continuons à lire :

- (Celle) 6 Que n'ont pu retenir
 6 ni le toit paternel
 6 ni le lit conjugal.

 6 Et que n'attendons-nous
 6 Que la même inconstance, (*qui cause sa fuite*)
 6 produise son retour ?

Dans la réponse des partisans de la guerre, nous relevons les vers suivants :

- 12 C'est de nous, disaient-ils, que triomphe Pâris.
 12 Et qui se flattera de conserver sa femme ?

- 6 Que n'avons-nous pas vu
 6 Sur ce vaisseau plus riche
 6 A lui seul que la Grèce (*entière*) ?

Mais c'est surtout dans les discours d'Ulysse que Courier abuse du rythme de la poésie ; il reprend donc ainsi :

- 8 S'il s'agissait de quelque chasse
 8 De jeux qu'on voulut célébrer
 nous écouterions nos anciens
 6 Et pour aller si loin
 6 à travers tant de mers
 8 Nous ne prenons aucun conseil.

dition Sautelet de 1828 donne *obtenu*, ce qui est conforme à l'orthographe du manuscrit, car Courier ne fait jamais l'accord du participe ; exemples tirés de ses mss. : Journal inédit adressé à Sainte-Croix sur la bataille de Santa Eufemia : « Les Anglais nous ont bien *frotté*... » Lettre à Oberlin, B. N. Allem. 193 : « la plupart des *recepisse* que je vous avais *donné*. »

Voici, dans ce qui suit, sinon une strophe, du moins l'ébauche d'une strophe; le mouvement s'y trouve, mais les vers ne sont pas tous sur leurs pieds :

Ulysse pourtant fut écouté

- 8 On convint que ce qu'il disait
- 8 Etait conforme à la raison
et à l'usage de tous les temps;
il fut résolu d'une commune voix
- 8 qu'on assemblerait les vieillards.....
- 8 On se mit à délibérer;
- 8 Alors on vit dans l'assemblée.....

Voici maintenant une strophe véritable en vers de huit pieds; il n'y manque que la rime.

- 8 Les serments faits par des amants
- 9 *Dans l'ivresse de la passion*
- 8 Leur semblaient de faibles motifs
- 8 Pour envoyer de-là¹ la mer
- 8 Toutes les forces de la Grèce;
- 8 Etant d'ailleurs chose assurée
- 8 Que tels serments ne vont jamais
- 8 Jusqu'aux oreilles des dieux.

Cette versification d'ailleurs est aisée et rappelle parfois celle de La Fontaine qui est le grand maître de la strophe libre. Mais la ressemblance devient surtout frappante lorsque nous voyons apparaître le vers de sept pieds alternant, en des sortes de strophes, avec celui de huit pieds. Le cas se présente aussitôt après :

- 7 S'ils n'étaient pas soutenus
- 8 Ouvertement par les Atrides,
- 7 Ils étaient sûrs de leur plaisir
et l'influence secrète
- 7 D'une maison si puissante

¹ L'oreille si délicate de Courier eût évité cette cacophonie, si l'auteur n'avait eu dessein de faire un vers de huit pieds.

- 8 Etait faiblement balancée
- 8 Par l'autorité des vieillards,
- 8 Qui, de leur côté, se faisaient (*un point capital*)
- 6 De ne rien accorder
- 8 A l'orgueil de cette famille.

Voici maintenant un système, où trois vers de six pieds sont suivis de vers de huit et sept pieds :

- 6 Ah ! jeunesse imprudente,
- 6 Que les Dieux font régner
- 6 Pour la perte des peuples,
- 8 Se peut-il que les passions
- 7 Vous aveuglent à ce point
- 9 *Et que nulle modération*
- 7 Ne préside à vos conseils !

Citons enfin :

- 8 On tint table dix jours entiers
- 7 Pendant lesquels toutes choses
- furent concertées et prévues.*
- 8 Pour le succès de l'ambassade,
- 8 Chacun tâchant de deviner
- 7 Ce qu'il faudrait faire ou dire.

Telles sont les combinaisons les plus curieuses et les plus savantes ; car nous n'avons pu songer à énumérer tous les vers que contient le *Ménélas*. Il n'est, pour ainsi dire, pas de phrase qui n'en renferme quelques-uns. Comme on le voit, il ne s'agit pas de vers isolés arrivant, sans qu'il y pense, sous la plume de l'écrivain. Ce sont des vers voulus et cherchés avec un soin extrême ; ils sont presque toujours groupés de manière à former de véritables strophes libres, comme celles qu'on découvre chez La Fontaine¹. Ainsi, il

¹ Le type, devenu classique, de versification irrégulière ou de vers libre chez La Fontaine est constitué presque exclusivement par des vers de 12 et de 8 syllabes mêlés entre eux, le plus souvent sans aucun autre vers, parfois avec des vers de 10, et parfois

n'est pas douteux que Courier n'ait voulu donner à sa prose le rythme poétique, en y mélangeant un grand nombre de vers de 6, de 7, de 8 et de 12 pieds¹, groupés entre eux d'une manière savante.

Mais si les combinaisons étudiées plus haut révèlent surtout chez lui une oreille délicate de versificateur, il en est une plus commune qui vient sous sa plume sans cesse et pour ainsi dire spontanément, nous voulons parler du groupe formé d'un alexandrin suivi d'un vers de six pieds. Pour ce système, s'il est permis de l'appeler ainsi, l'on peut concéder à Sainte-Beuve et à l'atrabilaire Vitu² qu'il revient avec une monotonie un peu fatigante.

On l'a trouvé dans nos citations :

Tous les autres viendraient en armes au secours
De l'époux outragé.

En voici de nouveaux exemples :

Hors de là ce n'était que projets de départ
Et de débarquement.
Depuis que son aïeul avait instruit ses peuples
A parcourir les mers.

On sera très frappé de l'influence exercée sur l'esprit de Paul-Louis par son père quand on se rappellera que M. Courier avait fait la paraphrase du psaume *Super flu-*

aussi avec des vers de 7 syllabes. Nous avons signalé dans le *Ménélas* des combinaisons analogues. Il n'y manque que la rime pour que la ressemblance soit complète. Cf. aussi le *Remerciement au roi* de Molière.

¹ Le vers de 10 pieds est beaucoup plus rare, on le voit cependant apparaître :

Sautelet II, page 393. — Au lieu que maintenant il faut partir.

Ibid. page 394. — Crains, malheureux, que je ne t'abandonne...

² A. Vitu. Ombres et vieux murs.

mina Babylonis en strophes du même genre, dont voici la première :

Au sein de cette ville insolente et perfide
Qu'habitent nos vainqueurs ¹...

Nous connaissons ces vers de Jean-Paul Courier, grâce à son fils qui les avait appris par cœur et en a transcrit de mémoire un bon nombre, en regrettant de n'avoir pu les retenir tous. Nous savons qu'il les admirait beaucoup et se les récitait souvent. Ainsi, son esprit en était occupé ; il les a médités et digérés, au point de modeler souvent sur leur rythme l'expression de ses pensées. C'est une preuve de plus de sa docilité envers l'homme qui l'avait élevé et instruit, et qui lui avait imposé la carrière militaire pour laquelle il n'était point fait.

C'est par la savante composition du *Ménélas* que Courier charmait ses loisirs à la Véronique. On peut penser d'ailleurs que cet aimable séjour contribuait à lui inspirer les gracieuses peintures dont se revêt l'ouvrage. Mais pourquoi ne l'acheva-t-il pas ? La réponse, hélas, est aisée ; d'autres soins vinrent, à cette date du 26 septembre, le rappeler de ses rêves homériques à la réalité des occupations rurales qui exigeaient l'œil du maître. Pour la dernière fois, le capitaine allait, dans sa closerie, présider aux travaux des vendanges qui avaient si souvent divertì son enfance. Pour la dernière fois, on allait, sous ses yeux, verser à pleines hottes les grappes dans le pressoir, fouler le raisin et en exprimer le jus, dans cette antique « cave en roc », dont l'horreur l'avait jadis fait frissonner.

Ce sont en réalité ces importantes opérations de vendémiaire qui l'avaient rappelé de Strasbourg et l'avaient poussé à prendre un congé de semestre. N'oublions jamais qu'il y a en lui un homme pratique doublé d'un rêveur

¹ Voir la suite dans l'édition Paulin (1834), tome IV, 421.

et d'un artiste; or l'art et le rêve ont trouvé leur compte, aussi bien que les intérêts positifs, à ce séjour de la Véronique, en septembre 1802.

A cette époque de sa vie, Courier n'a pas perdu l'espoir d'avoir, comme tant d'autres, une brillante carrière militaire. Sans doute, le scepticisme domine¹, mais parfois l'ambition se réveille; de là cette démarche qu'il fait faire par son ancien camarade, le général Duroc, et dont il le remercie le 6 octobre².

Courier, devenu capitaine en premier, se trouvait désormais dans les meilleures conditions pour passer chef d'escadron. Il voulut profiter de ce que certains de ses camarades se trouvaient en faveur auprès du premier consul. Duroc fidèle aux souvenirs de Châlons s'empessa de mettre son influence au service du capitaine³. Mais les démarches qu'il fit n'aboutirent pas du premier coup.

Pendant qu'on s'employait pour lui, notre officier en semestre restait isolé à la Véronique; ses vendanges terminées, il n'eut point le courage de se remettre au *Ménélas*, qu'elles lui avaient fait abandonner. Son inspiration s'était

¹ Voir les *Conseils à un colonel* qui furent écrits en 1803.

² Édit. Sautélet, I, page 55.

³ On se rappelle que Duroc entré à Châlons avant Courier, mais ayant émigré, avait été remis dans la promotion du 1^{er} septembre 1792. Nul n'avait fait son chemin plus brillamment. Attaché de bonne heure à Bonaparte, il se distingua en Égypte, puis prit une part active au coup d'État de brumaire. Nommé général de brigade et gouverneur des Tuileries, il remplit une mission à la cour de Berlin; nous le retrouvons à Marengo aux côtés du premier consul. Il devint général de division en 1803 et, peu après la création de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur et grand maréchal du palais. On sait qu'il veillait à la sûreté de l'Empereur et dirigeait une police spéciale. Duc de Frioul en 1808, il prit une part honorable à la bataille d'Essling. Il fut tué le 23 mai 1813. Né à Pont-à-Mousson le 25 octobre 1772, il était un peu plus jeune que Paul-Louis.

refroidie ; si bien que l'hommage qu'il en voulait offrir à Constance Pipelet se trouvait différé. Mais le temps lui parut long dans une solitude dont l'avaient déshabitué ses joyeux séjours à Paris et à Strasbourg. « Ne sachant, dit-il, à quoi m'occuper, j'essayai de traduire quelques morceaux des auteurs de l'antiquité ». Isocrate, parmi tous les écrivains grecs, était un de ceux qui l'attiraient le plus par le charme délicat et les séductions d'une manière qui constitue l'atticisme. Il est d'ailleurs un trait commun à Courier et à son modèle : c'est de tenir plus à la perfection de la phrase qu'à l'efficacité du discours. Ces affinités expliquent comment notre officier avait entrepris, pendant son séjour à Rennes, de traduire l'Éloge d'Hélène ; mais, les difficultés de cette version n'ayant pas tardé à l'arrêter, ses voyages ne lui avaient jamais permis d'y revenir depuis. En cette fin d'automne de 1802, il trouvait une occasion inespérée de reprendre son manuscrit que, depuis quatre ans, il promenait en France et en Italie, dans sa valise d'officier.

Il forma dès lors le vœu d'en finir avec cet ouvrage, mais pensant « n'avoir qu'à mettre des mots pour des mots » il se trouva « bien trompé ». Il sentit de nouveau la difficulté de la traduction en général et particulièrement de celle d'un auteur aussi subtil qu'Isocrate. S'il eût trouvé quelque autre occupation, c'en était fait de l'Éloge d'Hélène, mais comme la vie était fort monotone à la Véronique pour Paul-Louis, privé de sa mère et éloigné de ses amis parisiens, il fut pris, pour ainsi dire, d'un accès de travail et de volonté. Pour mieux soutenir son courage, il eut recours à une idée singulière : il se figura qu'il travaillait pour son amie M^{me} Constance Pipelet et qu'il fallait à tout prix terminer l'œuvre commencée, pour la lui offrir. Il put ainsi se comparer aux preux chevaliers, qui se sentaient soutenus, au milieu des plus rudes épreuves, par la pensée d'une dame à laquelle ils voulaient plaire.

Le choix de M^{me} Pipelet comme dame de ses pensées s'explique suffisamment par ce fait qu'il l'avait rencontrée depuis peu à Paris, qu'il cherchait à lui plaire et qu'il jugeait digne de s'intéresser à la fois à Isocrate et à Hélène une personne qui était lettrée et qui était femme. Poétesse elle s'est attachée à Sapho, la première des dixièmes Muses, femme, elle ne saurait, « par le même esprit de corps », être indifférente à Hélène « la plus célèbre des belles ».

La fiction¹, à laquelle Courier avait recours pour tromper sa paresse, eut ce résultat immédiat qu'il vint à bout « en quatre jours », du moins il l'affirme, d'un travail qu'il avait craint d'être obligé d'abandonner.

C'est un singulier ouvrage, et, pour le mieux juger, il convient de rappeler ce qu'avant Courier avait composé Isocrate.

On sait que les sophistes de l'école de Gorgias aimaient à présenter l'éloge paradoxal d'une personne ou d'un objet peu habituellement loué par les gens sensés. Quelquefois, par un véritable tour de force, on faisait l'apologie de personnes « qu'il eût été trop facile de blâmer² ». Puis, cet usage dégénérant en abus, on en vint à louer des objets importuns. « Le vomissement, la fièvre, la mouche trouvaient leurs panégyristes »².

Isocrate, tout en réprouvant ce genre de discours, a essayé de l'améliorer en y introduisant du sérieux et de l'éloquence. C'est cette tentative que représentent le *Busiris* et l'*Hélène*. Dans cette dernière œuvre, la part du paradoxe est encore large ; il est clair que le sujet a été choisi non pour son intérêt mais en raison de la difficulté qu'il pré-

¹ Le mot est de lui, qu'il y ait eu, en effet, *fiction* ou désir sincère de dédier à M^{me} Pipelet un opuscule tiré du grec.

² Boissonnade, *Étude sur l'Éloge d'Hélène d'Isocrate* dans le *Journal des Débats* du 7 mai 1803.

³ *Ibidem*.

sente ; le moyen, en effet, de louer avec succès une femme qui passait pour le type de l'infidélité conjugale et qui avait mis aux prises les Grecs et les Barbares à cause de « ses sales amours¹ ».

L'ouvrage est précédé d'une sorte de *proœmium* où Isocrate critique un autre orateur — entendons Gorgias — qui avait, avant lui, traité le même sujet. Il lui fait, pour ainsi dire, la leçon avec une bienveillance protectrice, et le blâme d'avoir, en réalité, composé une *ὑπολογία* au lieu de l'*ἐγκώμιον* qu'il se flattait d'écrire.

Courier commence aussi par une petite préface, qui fait corps avec l'ouvrage auquel elle sert d'introduction. Ce procédé, renouvelé d'Isocrate, étonne un peu au début du xix^e siècle. Mais on est surtout surpris du peu d'exactitude avec lequel sont interprétées les intentions de l'orateur attique, qui n'a pas songé le moins du monde à se montrer galant envers Hélène, quoi qu'en dise Paul-Louis : « au milieu « des troubles de la Grèce, menacée des armes de Philippe, « et déchirée par les factions, ces orateurs, dont l'éloquence « gouvernait le peuple et l'État, suspendaient les grandes « discussions de la paix et de la guerre... pour faire l'éloge « de la beauté ».

On ne saurait définir d'une manière plus vague et plus fausse le rôle d'Isocrate et son but en écrivant cet opuscule ; aussi, nous vient-il dès lors un soupçon qui grandira à mesure que nous étudierons Courier helléniste, et que nous n'hésitons pas à formuler en ces termes : lecteur assidu des grecs, Paul-Louis paraît ignorer les conditions réelles de l'existence de ses auteurs préférés et le milieu où ils vécurent ; le sens historique lui fait défaut et par suite il arrive que son érudition s'égare.

Quant à l'ouvrage lui-même, qu'on nous annonce comme

¹ Mot que Courier, dans le *Ménélas*, place dans la bouche d'Ulysse.

une traduction, comment doit-on le qualifier? — Si Courier, dans la dédicace à M^{me} Pipelet, s'abrite derrière son modèle, il se montre ailleurs moins modeste ou plus franc. « Je n'ai presque rien pris d'Isocrate, écrit-il, à Schweighaeuser¹; vous ne vous êtes pas aperçu que je voulais donner un ouvrage nouveau sous un titre ancien. C'est tout le contraire de ce que font les auteurs actuels ».

De son côté, Boissonnade, un des meilleurs juges en la matière, formule ainsi son opinion, dans le *Journal des Débats* du 7 mai 1803 :

« Ce n'est point comme helléniste, ni même comme traducteur que l'auteur de l'Éloge d'Hélène doit être jugé. Je ne sais, en vérité, pourquoi il a annoncé cet ouvrage comme une traduction, car ce n'en est point une : c'est tout au plus une imitation extrêmement libre. M. Courier n'a pris dans Isocrate que les idées qui lui ont convenu. Il a retranché des pages entières, en a ajouté autant qu'il en a retranché, et a totalement altéré le peu qu'il a conservé ; en un mot, il a refait l'Éloge d'Hélène après Isocrate, mais nullement d'après lui ».

Malgré l'autorité de Boissonnade et l'assertion de Courier lui-même, la part d'originalité du traducteur nous semble moins considérable que ces citations ne tendraient à le faire croire.

Il faut, en effet, distinguer deux manières dans l'Éloge d'Hélène. Par endroits, c'est une traduction fort libre, mais ce n'est qu'une traduction : Courier ajoute sans doute au texte littéral ce dont il a besoin pour arrondir sa phrase; mais il ne rencontre pas l'ombre d'une idée personnelle. Dans ces passages, il se montre bon disciple de ses maîtres les hellénistes du XVIII^e siècle, qui ont possédé le secret de ces « belles infidèles » raillées à si juste titre. Il rend pré-

¹ Lettre du 12 mars 1803. Sautélet, I, 57.

cisément Isocrate de la façon dont Vauvilliers, son professeur, avait traduit « poétiquement » Pindare.

Du moment que l'on croit pouvoir ajouter de la poésie à Pindare, pourquoi se gêner davantage avec Isocrate? Ne saurait-on lui prêter des développements oratoires? ou plutôt, pourquoi un moderne hésiterait-il à mettre, pour ainsi dire, sa propre éloquence sous le couvert d'un si grand nom? Après avoir fait, derrière ses maîtres, un premier pas dans l'infidélité, Courier n'hésite donc pas à en faire un second, au gré de son caprice.

Nous arrivons ainsi à sa deuxième manière de traducteur. Elle consiste à créer un genre bâtard, intermédiaire entre la traduction et la composition libre. C'est ce que nous voyons surtout dans l'Épisode de Thésée et dans un autre « à la louange de la beauté ». Là, plus d'obstacle à la fantaisie de l'écrivain. D'Isocrate il ne retient que le plan : plusieurs pages, relatives aux exploits du héros contre le Minotaure et contre les brigands, sont représentées par un court résumé; en revanche, au texte s'ajoute un long développement sur l'administration d'Athènes, qui pourrait s'appeler le roman de Thésée. Ce personnage mythique devient, en effet, le type du souverain libéral, du roi constitutionnel qui travaille au bonheur de ses sujets et qui tient son pouvoir de leur confiance.

« On vit alors ce spectacle extraordinaire : un roi qui voulait que son peuple fût maître, un peuple qui priait son « souverain de régner, un chef tout-puissant dans une ré-
« publique, et la liberté sous la monarchie ».

Thésée ne semble-t-il pas ici proposé en exemple à Bonaparte? et n'est-il pas évident que l'auteur exprime, sous le nom d'Isocrate, ses sympathies pour une royauté constitutionnelle, analogue à celle dont jouissaient les Anglais¹?

¹ Courier exprime là, pour la première fois, son amour de la monarchie constitutionnelle.

On voit bien, en effet, qu'il parle pour son propre compte, et que ce n'est point l'histoire légendaire de la cité de Cécrops, mais celle de la France contemporaine qui est présente à son esprit. Qui ne reconnaîtrait, dans ce tableau d'Athènes à l'avènement de Thésée, la France révolutionnaire désolée à la fois par la guerre civile et par la guerre étrangère :

« Thésée, à la mort de son père, trouva le désordre et
« la confusion parvenus au point que lescitoyens, en proie
« aux attaques du dehors et à leurs propres fureurs, se
« défiant autant les uns des autres que de l'ennemi com-
« mun avaient sans cesse la crainte dans le cœur et le fer
« à la main ».

Le héros, qui à ce chaos fait succéder l'ordre, représente assez bien le Premier Consul :

« Comme sa valeur éloignait tout danger à l'extérieur,
« sa sagesse établit au dedans le calme et la concorde ».

A son pays, il donne des lois, « dont il établit pour fonder la souveraineté du peuple ».

On sait que la Constitution monarchique du Consulat reposait sur une base démocratique et qu'elle fut soumise à la sanction du peuple. Le nouveau gouvernement jouit d'une « popularité immense », dit Michelet, auprès des Français dégoûtés des agitations politiques et de l'anarchie.

On est donc tenté de voir dans l'*Éloge d'Hélène* autant un écrit de circonstance qu'un divertissement de lettré ; on peut même y trouver des conseils adressés à Bonaparte. N'est-il pas clairement invité à se contenter d'être « le chef d'une nation libre et fière, plutôt que le maître d'un troupeau d'esclaves » ?

Et n'allons pas accuser Courier de naïveté, s'il a eu réellement le dessein que nous croyons découvrir. Comme l'immense majorité de ses contemporains, il se faisait encore, en 1802, des illusions sur les ambitions démesurées du Corse ; ce qui le prouve, c'est la surprise qu'il exprima,

quelques mois plus tard, dans une célèbre lettre, en apprenant que « le premier capitaine du monde » aspirait « à descendre ». Telle est la part des idées personnelles de l'auteur dans l'épisode de Thésée.

L'éloge de la beauté n'est pas une imitation moins libre d'Isocrate. Mais, malgré d'ingénieuses inventions de détail, et l'intérêt qui s'attache à l'épisode de Thésée envisagé comme une sorte de pamphlet¹, la principale originalité de l'auteur est encore dans le style. Ce style est ferme, serré, plein de sens. L'auteur a fait dire aux mots tout ce qu'ils peuvent exprimer et a évité tous les termes parasites.

Il n'a pu faire un travail analogue à celui du *Ménélas* dont la prose est scandée et, pour ainsi dire, versifiée par places. Mais, toutes les fois qu'il ne traduit par Isocrate, il lui arrive encore de rencontrer des vers sous sa plume,

Car chacun d'eux pouvant, dans son propre pays .

Se choisir une femme² ...

Il perdit l'un et l'autre avec la liberté.

Nous pensons bien avoir signalé dans l'*Éloge d'Hélène* ce qui appartient en propre à Courier ; mais cela ne suffit pas pour lui accorder qu'il ait composé « un ouvrage nouveau sous un titre ancien », comme il le prétend, dans une lettre à Schweighaeuser du 12 mars 1803. Car l'on n'est point auteur pour avoir introduit quelques développements personnels dans une traduction. On ne saurait faire œuvre

¹ Thésée est offert au Premier Consul comme le parangon de toutes les vertus politiques et sociales. Par le même procédé, dans le Simple discours Courier oppose au despotisme des Bourbons de la branche régnante les vertus — vraies ou supposées — de la branche cadette. En face de l'héritier du trône, élevé par des flatteurs, il fait apparaître le jeune duc de Chartres envoyé au collège par son père.

² C'est toujours le rythme de la *Paraphrase du psaume Super flumina Babylonis*.

littéraire sans créer le fond et la forme¹. Or, c'est une vérité que Paul-Louis a méconnue.

Venu tout à la fin de la période classique, comme pour assister à la décadence d'un art débilité par l'académisme et d'une littérature tombée dans le convenu, il aimait si peu les productions contemporaines qu'il lui semblait préférable de copier les chefs-d'œuvre antiques. Seuls, les anciens et les grands écrivains du xvi^e et du xvii^e siècle ont composé des ouvrages admirables : il vaut donc mieux les reproduire sans cesse que de mettre au monde les enfants chétifs d'une fantaisie malade.

De là le goût de notre auteur pour les copies bien faites et les traductions élégantes, encore que peu fidèles. Il vante et admire le talent du peintre Bossi qui, chargé par le gouvernement de reproduire la fameuse Cène de Léonard de Vinci, en donne en 1809 « comme une nouvelle édition ». Ce que fait cet artiste pour un tableau célèbre, Courier ne va pas tarder à l'imiter dans sa Chloé.

Comme Bossi a retrouvé les cartons et les études de Léonard, ainsi l'helléniste amateur va exhumer d'un manuscrit de Florence le texte même de Longus, qui lui permettra de parer de nouvelles couleurs la vieille copie qu'en avait faite Amyot.

Or, qu'il s'agisse de Longus ou d'Isocrate, le procédé est toujours le même : ce sont toujours de gracieuses broderies jetées sur le canevas fourni par un auteur ancien. Mais cela ne suffit pas pour faire œuvre originale. Courier voudrait en vain se le persuader.

A la vérité, on s'explique son erreur : un parfait styliste comme lui a pu faire consister le mérite suprême de l'é-

¹ Nous voulons dire que l'écrivain doit inventer, sinon le sujet lui-même, du moins les circonstances et la disposition du plan comme ont fait Corneille dans le *Cid*, Racine, dans *Phèdre*, Racine dont l'*Hippolyte* est si différent de celui d'Euripide.

crivain dans ces développements brillants d'idées empruntées, dans ces trouvailles d'expression, dans des alliances de mots hardies ou nouvelles.

Il y a vu toute l'œuvre d'art et il a cru qu'à la condition d'innover dans la forme, on peut bien, traduisant un ouvrage antique, faire preuve de talent créateur.

Nous répondons à Courier que le peintre ou l'homme de lettres ne peut se targuer d'originalité si son invention ne s'applique qu'au détail et au style. Du moment qu'il imite, le mérite de la conception lui manque : celui de la composition, ou disposition des parties, se réduit à rien. L'œuvre qui résulte de son effort n'a qu'un prix relatif; elle ne cesse pas tout à fait d'être un emprunt pour devenir une conquête. Tel est le cas de l'Éloge d'Hélène; on y goûte le traducteur mais l'on ne peut oublier Isocrate. La Fontaine et La Bruyère ont travaillé d'une façon bien différente; quoiqu'ils aient mis leur gloire à imiter les Anciens, ils ont été créateurs. C'est qu'ils étaient supérieurs à leurs modèles; non pas Courier au sien.

Le *Ménélas* et l'*Éloge d'Hélène* n'avaient pas seuls occupé les loisirs de notre officier en semestre, pendant cet automne de 1802 passé à la Véronique. Il entreprit d'autres compositions moins importantes, également inspirées des auteurs de l'antiquité. Parmi ces essais, on doit ranger peut-être un morceau inachevé *sur le mérite des orateurs comparé à celui des athlètes*¹, et à coup sûr une jolie page intitulée : *Sur Diogène*.

¹ Ce fragment d'opuscule qui a été publié sous ce titre : *Sur le mérite des orateurs comparé à celui des athlètes*, n'est autre chose qu'une traduction assez exacte du *Panégérique d'Athènes* par Isocrate. On y trouve toutefois un peu de paraphrase. Par exemple, Courier développe assez longuement l'exposé des intentions d'Isocrate; deux lignes de l'auteur grec sont rendues par sept lignes!

L'opuscule semble avoir été écrit pour aboutir à cette déclaration, par laquelle il se termine : « Je me moque des philosophes ». C'est un sage qui parle ainsi, Straton de Phalère, gendre de Cléon le corroyeur. Cet homme riche et prudent fait la leçon à deux philosophes au cynique bien connu, Diogène, et au chef de l'école cyrénaïque, Aristippe. Il leur prouve que l'un et l'autre, le cynique et le voluptueux, sont des bouffons qui se rendent malheureux pour le vain avantage de faire parler d'eux.

Ce qui rend ce petit dialogue exquis pour un lettré, c'est la connaissance parfaite de l'antiquité grecque qu'il révèle, et aussi des mœurs athéniennes. Le style a de la verve, de l'entrain, de l'esprit.

Courier put mener à bien ces petits travaux littéraires, car il ne fut point dérangé dans sa solitude de la Véronique. Il ne voyait guère les habitants de Cinq-Mars, qui l'avaient oublié depuis tant d'années qu'il vivait loin de la closerie paternelle. Ses parents d'ailleurs, n'avaient jamais noué de relations bien suivies avec les habitants du bourg; ils craignaient trop les importuns et les emprunteurs; en outre, leur façon de vivre trop serrée et trop égoïste leur faisait peu d'amis. Voilà pourquoi Paul-Louis put travailler tout à son gré; il fut seulement relancé, à la fin d'octobre, par le savant Oberlin, professeur et bibliothécaire de Strasbourg, qui lui écrivait pour réclamer un volume prêté à l'officier. Courier était parti si précipitamment en semestre qu'il avait oublié dans sa chambre beaucoup d'effets parmi lesquels, dans son désordre, il avait peut-être laissé le livre d'Oberlin. Comprenant combien sa négligence était coupable, il s'empessa d'écrire pour s'excuser.

Voici sa lettre¹ que nous avons retrouvée au départe-

¹ Cette lettre a été signalée par M. Joret dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (avril-juin 1906). Un épisode inconnu de la vie de P.-L. Courier. Nous avons copié la lettre sur l'original, et nous en reproduisons l'orthographe.

ment des mss. de la Bibliothèque nationale B. N. Allem.
193 :

Lettre de Courier à Oberlin.

Langeais, le 9 brumaire XI^e.

MONSIEUR,

Je ne puis vous exprimer combien je suis surpris et en même temps affligé de ce que vous me marquez du livre que vous aviez eu la bonté de me prêter, et qui ne vous a point été rendu, puisque vous me dites qu'il vous manque. Je ne puis savoir encore s'il a été emballé avec les miens, dont je n'ai point de nouvelles depuis que je les ai mis à la Douane de Strasbourg. S'ils sont perdus, comme je le crains, et que vous ne retrouviez pas celui que vous réclamez, je m'en procurerai un autre exemplaire à Paris, et je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Je croyais vous avoir rendu tous ceux que vous aviez bien voulu me prêter, hors le Scapula; encore comptais-je vous remettre moi-même celui-ci, si je n'étais pas parti avec tant de précipitation que je n'ai eu le temps de rien faire. J'ai même oublié beaucoup d'effets dans la maison que j'habitais et le volume dont il s'agit pourrait y être resté. Mais ce n'est point à vous, Monsieur, de prendre ces informations. C'est à moi de prendre des mesures pour réparer promptement mon étourderie et faire en sorte que vous ne vous repentiez point de m'avoir obligé et secouru dans mes études avec une complaisance et une bonté que je n'oublierai jamais. J'attendrai si vous le trouvez bon que je sois plus certain du sort de mes livres pour vous renvoyer ou l'exemplaire qui vous appartient, ou un autre. Ceci ne peut se faire que quand je serai à Paris, où je compte me rendre dans peu.

Je vous prie d'observer que mon reçu, si vous l'avez, ne prouve pas que le livre ne vous aie point été rendu, car vous n'ignorez pas et vous pouvez encore voir, que j'ai négligé de retirer la plupart des *recepisse* que je vous avais

donné. L'essentiel serait de vous assurer, si vous avez cette complaisance, non seulement si le volume manque à sa place, mais s'il ne serait pas transposé, ou resté par oubli dans une autre bibliothèque.

Le séjour que j'ai fait à Paris a été si court que je n'ai pu remettre moi-même à leur adresse les lettres dont vous m'aviez chargé. Mais j'ai eu soin de les faire tenir aux personnes à qui elles étaient adressées.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon dévouement et de ma reconnaissance, pour toutes les marques d'amitié et d'intérêt dont vous m'avez honoré.

Salut et Respect.

COURIER.

A Langeais, départ^t d'Indre-et-Loire.

Oberlin s'était intéressé à Courier sur la recommandation de Villoison avec lequel il échangeait une correspondance savante depuis 1773. Il prêta donc à notre officier les livres dont il avait besoin pour ses études, comme le *Lexique gréco-latin* de Scapula : de là, les protestations de reconnaissance que l'on vient de lire.

Mais Courier était parti sans restituer tous les volumes, et bien qu'avouant sa négligence il ne s'empressa pas de la réparer. Quinze ou seize mois plus tard, il quittera la France pour se rendre à Plaisance, sans avoir remplacé le livre qu'on lui réclamait.

Nous verrons qu'Oberlin ne se tint pas pour battu et qu'il continua à réclamer son bien, mais cette fois en faisant intervenir Villoison.

Le voyage à Paris, dont il est question dans la lettre que nous publions, n'eut pas lieu aussi vite que Courier avait projeté de le faire, soit que l'Éloge d'Hélène ne fût pas terminé, soit que d'autres soins aient retenu l'auteur.

Enfin, dans les premiers jours de l'année 1803, il quitta

la Touraine et vint à Paris, pour voir ses amis et pour faire imprimer son opusculé.

Il retrouva Mme Pipelet, Clavier, Boissonnade et aussi Schweighaeuser, qui avait quitté Strasbourg depuis plusieurs mois. Ce fut à ce dernier savant qu'il s'adressa pour trouver un éditeur. Schweighaeuser lui indiqua un alsacien nommé Henrichs, qui se chargea de la vente de l'ouvrage imprimé chez Cramer, rue des Bons-Enfants. L'impression fut terminée à la fin de mars. Ce premier ouvrage publié par Courier forme une 'plaquette in-8° de 41 pages (non compris le faux titre)¹ qui est devenue très rare.

D'assez nombreuses affaires occupèrent notre voyageur qui était d'ailleurs pressé de rentrer en Touraine, où d'autres intérêts le rappelaient.

Voilà pourquoi il vit ses amis un peu en courant; après avoir emprunté un livre, à M. Boissonnade, il n'eut pas le loisir de le lui reporter et dut charger de cette petite commission le bon Schweighaeuser, avec lequel il avait déjà pris l'habitude de ne point se gêner². On voit au reste par la lettre qu'il lui écrit, qu'il proteste contre quelques critiques adressées à l'Éloge d'Hélène. L'érudit Strasbourgeois avait

¹ Faux titre : Éloge d'Hélène.

Titre : Éloge d'Hélène traduit d'Isocrate.

A Paris

Chez Henrichs, rue de la Loi, n° 1231

(Ancienne librairie de Du Pont)

An XI

En fin de la page 41, on lit :

De l'Imprimerie de Ch. Fr. Cramer, rue des Bons Enfants, n° 12.

Le titre de départ porte :

ÉLOGE D'HÉLÈNE

A Madame Constance Pipelet.

² Lettre du 12 mars 1803.

blâmé l'épisode de Thésée¹, qui lui semblait dépourvu pour les modernes de l'intérêt qu'il eut au regard des Athéniens; dans l'éloge de la beauté, il avait méconnu la part ajoutée par Courier au texte d'Isocrate. Autant de motifs de mécontentement pour le jeune auteur, dont la vanité, dès ce premier début dans la littérature, éclate et se trahit. Il s'excuse des fautes de détail qu'on lui reproche en prétextant que son ouvrage n'est qu'une « vieille composition retouchée à froid ». Mais il ajoute avec une complaisance intrépide : « c'est beaucoup qu'il se trouve là-dedans quelque chose d'agréable ». Cette réplique dut ôter à Schweighaeuser l'envie de lui donner des conseils.

Aussitôt que Courier eut vu paraître son livre, il revint à la Véronique où sa présence était indispensable.

Déjà, le 27 ventôse (18 mars), il avait dû se faire représenter devant le juge de paix de Langeais. En effet, il appelait à comparaître devant ce magistrat le sieur Jean Choignard², notaire à Cinq-Mars, auquel l'année précédente, peu de temps avant la mort de Mme Courier, il avait prêté une somme assez ronde. Choignard n'avait pu payer, à la date fixée, le montant du billet par lui souscrit et son irascible créancier lui envoyait l'huissier. Le juge de paix ne parvint point à concilier les parties.

Revenu en Touraine peu de jours après, Paul-Louis invita Choignard, toujours insolvable, à se présenter, avec son épouse, devant le notaire de Luynes François Odoux³, et il fit convertir le billet impayé en une obligation avec hypothèque sur la maison de Cinq-Mars et les deux jardins que possédait Choignard. Le débiteur s'engageait à se libérer dans un délai de six mois avec l'intérêt à 5 0/0.

¹ Le bon Schweighaeuser était loin de saisir l'allusion au Premier Consul.

² Archives de la justice de paix de Langeais.

³ Obligation par le citoyen Choignard, 16 prairial an XI.

Jusqu'alors la famille Courier avait confié presque tous ses intérêts aux notaires de Cinq-Mars. Nous voyons Paul-Louis rompre avec la tradition et choisir pour homme d'affaires ce même Odoux, qu'il retrouvera en 1815 et ne quittera plus. Ce choix d'un notaire à Luynes est significatif; en effet, Courier va briser tous les liens qui l'attachaient encore à Cinq-Mars, où s'était écoulée son enfance, et où ses parents dormaient leur dernier sommeil.

Cette maison de la Véronique, où les deux vieillards avaient terminé leur existence, il l'habite encore pour quelques jours, mais déjà elle ne lui appartient plus. Désormais, lorsqu'il songera au « pays », il tournera ses pensées vers la commune de Luynes, dans laquelle il conserve le beau domaine et les futaies de la Filonnière, avec la métairie de la Houssière, qui en fait partie.

C'est à un boulanger de Luynes précisément, le citoyen Bourdon, vieille connaissance de la famille ¹, que Paul-Louis vient de céder le logis paternel. La vente en fut faite, dans l'étude de M^e Odoux ², pour la somme de 22.000 francs. Courier se réservait tout le mobilier. Il dut le faire transporter à la Filonnière, où se trouvait une habitation pour les maîtres, petite mais agréable, dénommée le *Parillon* qui subsiste encore aujourd'hui. Bourdon prenait de suite possession des terres; mais il ne devait avoir la jouissance des bâtiments que deux mois plus tard; il s'engageait, sous l'hypothèque spéciale des immeubles acquis et sous celle de ses autres biens, à payer au vendeur la somme de 6.000 francs dans quatre mois, c'est-à-dire le 31 juillet 1803, et le surplus dans huit mois. Le premier versement eut lieu très exacte-

¹ Nous avons vu Bourdon figurer à la prise de possession de la Filonnière.

² Vente par le citoyen Courier des lieux de la Véronique, la Guyotterie et dépendances au citoyen Bourdon et son épouse. 10 germinal an XI.

ment, comme en fait foi un reçu annexé à la minute de l'acte de vente. Le 18 pluviôse an XII, Bourdon versa six autres mille francs. Mais Courier qui, devenu chef d'escadron d'artillerie légère, allait rejoindre à Plaisance ne put obtenir le surplus avant son départ. L'affaire traîna de longues années, si bien que ce ne fut que le 3 novembre 1813, plus de dix ans après la vente, que Paul-Louis put donner à son débiteur mainlevée de l'inscription prise contre lui, au bureau des hypothèques de Chinon, le 29 messidor an XI.

Le congé de semestre accordé à l'officier au commencement de septembre 1802, était expiré, depuis longtemps; Courier l'avait prolongé autant qu'il lui avait été possible. Au moins, cette fois, de bonnes raisons ne lui manquaient-elles pas; il avait bien employé ses loisirs. Surveillance des vendanges, administration de ses biens, poursuites contre ses débiteurs, vente de la Véronique, il y avait là de quoi occuper plusieurs mois un propriétaire; mais il avait joint à ces soins des travaux littéraires; la composition du *Ménélas* et de l'*Éloge d'Hélène*.

Au début du mois d'août¹, après avoir joui d'une permission de 11 mois, ayant enfin réglé toutes ses affaires et renouvelé en dernier lieu pour 9 ans le bail à ferme de la Houssière², Courier ne put se dispenser de se rendre à Douai, où sa compagnie avait été envoyée, pendant qu'il était en congé. Nous n'avons aucun renseignement sur ce séjour à Douai qui dura deux mois. Nous savons seulement qu'il retrouva dans cette ville M^{me} Pigalle, dont le mari occupait toujours les hautes fonctions d'administrateur général des étapes et transports militaires. Courier

¹ Courier se trouvait encore à Luynes le 31 juillet 1803 (12 thermidor an XI).

² Étude de M^e Odoux, notaire à Luynes. Bail du 24 prairial an XI.

aimait beaucoup cette cousine. Reçu dans sa maison, à Paris, après la fugue de Toulouse, il y avait été fêté et choyé d'une manière telle qu'il s'était attaché davantage à elle. M^{me} Pigalle était rieuse, enjouée, et Courier se plaisait à faire avec elle assaut de gaité et de plaisanteries.

Elle contait avec grâce¹ : c'était un don de famille. Aussi appréciait-elle, de son côté, le talent avec lequel son cousin savait, lui aussi, narrer ses aventures, soit de vive voix, soit la plume à la main. Elle se montrait difficile et si Paul-Louis venait à lui écrire une lettre peu soignée ou terne, elle le raillait et lui reprochait son « style à deux liards ». Elle voulait « du style à vingt sous », c'est-à-dire du meilleur. Cette exigence d'une femme d'esprit nous a valu quelques-unes des plus jolies pages de son correspondant qui, plus d'une fois, se piqua au jeu, et qui mettait d'ailleurs d'autant plus de coquetterie à la charmer par ses récits, qu'il espérait être mieux payé de retour. Les lettres de M^{me} Pigalle, quoique trop rares, lui apportaient, en effet, beaucoup d'agrément, ainsi qu'en témoignent ses réponses, surtout lorsqu'il était relégué au fond de la Calabre : « Répondez-moi bien vite, lui écrivait-il, vos lettres sont charmantes; j'aime fort à en recevoir »².

Pendant les quelques semaines que Paul-Louis demeura à Douai, il est hors de doute que la maison de sa cousine fut son séjour favori³. Mille folies les amusèrent : ils dansaient, jouaient aux « jeux innocents », inventaient des plaisanteries plus ou moins inédites⁴; ils excellaient sur-

¹ Pour être édifié sur son esprit et son entrain, relire la lettre que Courier lui adresse de Mileto, le 25 octobre 1806.

² Édit. Sautet, t. II, page 78.

³ « Jeux innocents, petits bals et soirées du jardin, qu'êtes-vous devenus? » Sautet I, p. 166.

⁴ « Ce n'est plus le temps de dom Bedaine, de madame Ventre-

tout à se taquiner, à forger des sobriquets : Paul-Louis était toujours « le cousin qui rit¹ ». M^{me} Pigalle s'entendait joyeusement appeler Mamselle Sophie. Elle avait un petit garçon de deux ou trois ans Alfred, l'aîné de la famille, que l'on surnomma le général Brailard. Toutes ces farces donnent le ton qui régnait dans les relations des deux cousins et montrent leur degré d'intimité. Elles se retrouvent d'ailleurs dans la correspondance de Courier qui devait garder de sa jeune et aimable parente le souvenir le plus affectueux et le plus gai.

Pourquoi donc quitta-t-il, au bout de deux mois, la ville de Douai où il avait trouvé tant d'agrément ? Que fit-il à Paris où il se rendit alors ? Nous l'ignorons, cette période de sa vie n'étant éclairée par aucun document connu de nous. Une chose au moins est certaine, c'est qu'il s'employait à Paris en démarches auprès des généraux Duroc et Marmont.

Capitaine depuis plus de huit ans, il commençait à ambitionner un grade supérieur ; déjà, il éprouvait de l'humeur à voir certains de ses camarades arrivés si haut lorsque lui-même en était encore aux premiers degrés de la hiérarchie militaire. Il faut tenir pour assuré que pas plus qu'un autre il n'était exempt d'ambition : à la vérité, il a protesté toute sa vie qu'il n'ambitionnait rien, ni la gloire littéraire, ni les honneurs du généralat, ni les grades, ni l'Académie : pourtant les faits l'ont démenti. Il est certain qu'il a fait des démarches fréquentes auprès de ceux dont dépendait son avenir² ; après avoir démissionné, surtout

à-terre et de la dame empaillée ». Sautelet, I, p. 166. Ce sont des contes inventés par Courier pour divertir sa cousine.

¹ M^{me} Pigalle avait désigné ainsi Courier, avant de savoir son nom, la première fois qu'elle l'avait rencontré dans une réunion de famille. Cela montre combien Courier fut enjoué dans sa jeunesse.

² Voir notamment sa lettre si pressante à un camarade bien

par dépit de marquer le pas trop longtemps dans son grade, il s'est intrigué pour être remis en activité, afin « d'attraper de l'avancement » dans la campagne d'Autriche qui se dénoua à Wagram. D'autre part, il a déclaré qu'il n'avait pas plus l'ambition d'occuper un haut rang dans le monde de la science que dans l'armée ; cependant il s'est présenté à l'Académie des inscriptions. Donc, il n'est pas d'une sincérité absolue¹ lorsqu'il proclame son désintéressement et son indifférence pour les dignités que recherche la pauvre humanité.

Comment s'étonner dès lors qu'il ait éprouvé une amère déception à voir que la fortune s'obstinait à lui refuser ses faveurs, tandis qu'elle poussait vers les hauts grades bon nombre de ses camarades, dont le mérite était loin de lui paraître supérieur ? Le dépit l'amène peu à peu à dénigrer ceux qui ont eu de l'avancement ; sans doute, la fortune, qu'il incrimine, a eu d'indignes favoris, mais les militaires que la Révolution avait mis au premier rang n'étaient pas tous, comme le déclare Courier, des ignorants et des sots. Pourtant, il ne veut voir dans ses choix que l'injustice et la méchanceté : « Pour moi, je crois la fortune plus maligne qu'aveugle. Car enfin, si elle n'y voit goutte, comment fait-elle pour ne jamais se rencontrer avec le mérite ? »

C'est ainsi qu'il s'exprime, en cette année 1803, dans un opuscule intitulé *Conseils à un Colonel*, et c'est là l'opinion essentielle qu'il y développe :

« Ce n'est pas le cas de dire qu'on voit la médiocrité réus-

placé pour le servir, Sautelet, I, p. 159. « Si cette campagne (Iéna) se fait encore sans moi, où diable veux-tu que j'attrape de l'avancement ? »

¹ Nous employons cette formule atténuée, car il faut faire la part de la versatilité de Courier. Il pouvait se croire sincère quand il proclamait son désintéressement ; mais il était l'inconstance même.

sir quelquefois aussi bien que les talents, et des hommes ineptes se glissent par surprise avec ceux auxquels un mérite reconnu ouvre la porte des honneurs ; mais que la sottise et l'ignorance entrent les premières, et le plus souvent seules, excluant les talents, qui demeurent à la porte¹ ».

Quelle est la portée de cet ouvrage ? Est-ce un écrit en l'air sans but pratique, une sorte d'exercice d'école ? Ce qui pourrait, au premier abord, le faire supposer c'est l'allusion à Socrate dont Courier va, dit-il, remplir le rôle, en laissant à son ami celui de Chéréphon. Mais, dans ces souvenirs des dialogues platoniciens, il faut voir manie de lettré habitué à mettre tout ce qu'il écrit sous l'invocation des muses grecques. C'est pourquoi nous préférons croire que le colonel auquel il s'adresse n'est pas un personnage fictif mais un de ses anciens camarades de Châlons qui l'avait effectivement consulté et qui était « venu de bien loin pour cela² ».

L'actualité d'ailleurs éclate partout. Elle est dans cette allusion au pillage de Londres, rêve qui devait couronner la descente en Angleterre opérée par l'armée du camp de Boulogne ; elle apparaît aussi dans ce tableau poussé au noir de la France du Consulat où « chacun a ce qu'il peut prendre » ; elle se retrouve enfin dans la satire des personnages que Bonaparte « a placés avec lui au rang des Dieux mortels ». Le nouveau régime, il faut l'avouer, est jugé avec beaucoup de sévérité. Dans l'Éloge d'Hélène, Courier traçait au Premier Consul le modèle d'une monarchie constitutionnelle et l'invitait à y conformer son gouvernement. Ici, ce ne sont plus des conseils qu'il donne : c'est une condamnation rigoureuse qu'il prononce contre cette dictature militaire où la brutalité et la sottise s'arro-

¹ Édit. Sautelet, t. II, p. 248.

² « Depuis dix années que je vous observe de si près », dit Courier. C'est donc probablement un camarade de promotion qu'il n'avait pas perdu de vue.

gent tous les droits qui étaient jadis réservés à la naissance. Sur ce point, on doit reconnaître que l'auteur se fait l'écho des hommes intelligents de l'époque. Ils commencèrent à sentir avec peine le poids d'un joug qui allait devenir de jour en jour plus lourd et plus insupportable¹. Comme eux, le jeune capitaine se sépare des militaires enthousiastes et se montre sévère, jusqu'à l'injustice, pour Bonaparte. Le grand homme n'a-t-il pas dit que les talents mènent à tout ? « Mais il devait ajouter, observe Courier, pourvu qu'on « trouve à épouser la vieille maîtresse d'un homme en « place et une occasion de tirer le canon dans les rues de la « capitale. Car sans cela où ses talents le menaient-ils ? »

C'est avec la même désinvolture et la même ironie que sont appréciés ceux qui ont eu part à l'élévation de Bonaparte, Berthier qui écrivait sous sa dictée des ordres du jour ampoulés et qui, « mettant assez l'orthographe », est arrivé par là au commandement d'une armée, puis au ministère ; Duroc « le premier homme de ce siècle pour courir la poste, devenu général, plénipotentiaire, et surtout favori, grâce à ce talent dont on croyait bien qu'il « pouvait mener partout, mais non pas à tout ». Après avoir ainsi passé en revue quelques-uns des hauts dignitaires de l'heure actuelle et montré qu'ils doivent leur situation exceptionnelle, les uns aux qualités les plus vulgaires, les autres même à leur stupidité², il conclut que ce sont les hommes les plus médiocres qui arrivent seuls aux grandes fortunes ; si parmi ceux-

¹ J'en atteste de nombreux mémoires (ceux des militaires exceptés) et notamment les Souvenirs d'un médecin de Paris écrits par le Dr Poumiès de la Siboutie et publiés récemment dans la *Revue hebdomadaire*.

² « Je laisse là ceux qui excellent à boire, à jurer, à battre leurs gens, et qui doivent leur élévation à ces nobles qualités, auxquelles il faut avouer qu'on n'eût pas rendu la même justice en tout autre temps ».

là il s'en trouve quelques-uns qui possèdent des qualités communes, c'est le hasard qui les a fait réussir, car si leur mérite avait été connu, on les aurait certainement écartés, et Courier en cite des exemples.

S'il est choqué de l'ineptie des favoris que l'on fait avancer sans discrétion et sans mesure, il n'est pas moins frappé du talent réel de ceux qui restent en arrière. Parmi ces hommes de valeur si injustement sacrifiés, précisément à cause de leur mérite, il nomme le colonel Debelle qui vivait alors ignoré, enseveli au fond de la Bretagne. Les éloges qu'on lui décerne ne sont pas immérités. Pourtant Debelle ne put jamais dépasser le grade de général de brigade¹, ce qui donne raison à Courier.

Mais il faut reconnaître qu'il a moins à cœur de venger le mérite méconnu de quelques officiers d'élite que de railer les hommes choisis par Bonaparte pour occuper les premières places de l'armée. Il insinue même que si le maître emploie « son galon et sa broderie à couvrir une si grossière incapacité », plus malheureux encore doivent être ses choix dans les autres parties de l'administration qu'il connaît moins.

On peut regarder en somme les *Conseils à un Colonel* comme un premier crayon de Courier s'essayant, d'une manière pour ainsi dire inconsciente, dans le genre du pamphlet. On sent qu'il est doué de l'esprit satirique et qu'il a pris un prétexte quelconque pour déverser son fiel

¹ César-Alexandre Debelle, né en 1770, enrôlé au 1^{er} chasseurs à cheval (1789), sous-lieutenant en 1791, lieutenant en 1793, lieutenant adjoint aux adjudants généraux (1794), capitaine (1796), chef de brigade (1797), général de brigade (1^{er} février 1805). Il commanda le département de la Drôme pendant les Cent-jours, fut à la seconde Restauration, enfermé à la citadelle de Besançon, puis gracié en 1817. Mort en 1826. Note empruntée à M. Chuquet. Mémoires du général Griois.

sur le Premier Consul à propos de ce qui le touche de plus près : l'avancement dans l'armée.

L'impression générale qui se dégage de l'opuscule, c'est que, dès 1803, l'auteur est aussi anti-bonapartiste que possible.

Le style n'est pas encore aussi caractérisé que celui des Pamphlets qui ont fait la gloire de Courier. Il n'a pas cette brièveté hardie et sans article, du *Simple discours*; mais déjà, à quelques points de vue, il marque un progrès sur le *Menélas après la fuite d'Hélène*. En effet, il donne moins l'impression de l'effort et du travail d'écolier. Les phrases ne sont pas scandées d'une manière aussi méticuleuse, et l'auteur ne s'est pas astreint à donner à chacune d'elles l'allure d'une strophe, sans compter qu'il n'est plus asservi à l'imitation des poètes grecs ou latins. Toutefois, dans les *Conseils à un Colonel* la forme est aussi élégante que soignée : la trame du style est solide, beaucoup de propositions prenant naturellement la mesure du vers. Mais ici, c'est le vers de huit pieds qu'on rencontre à l'exclusion de celui de douze pieds.

En voici des exemples dès le début :

Vous avez donc changé d'idée ?
 Vous voulez donc décidément
 Vous enrichir à votre tour ?

 Vous sentant fait pour moissonner
 A pleines mains aussi bien qu'eux.
 Oh ! que je vous connaissais mal !
 Vous me paraissiez différent,
 Je ne dirai pas simplement. ...

Cela fait jusqu'à cinq vers de suite ! Je trouve encore un peu plus loin cette série de quatre vers dont l'un est imparfait à dessein pour laisser l'impression de la prose :

Ainsi votre cupidité
ne diffère de celle des autres
 Qu'en ce qu'elle est plus dédaigneuse
 et ne s'émeut pas pour si peu...

On voit que Courier a décidément adopté une façon d'écrire alerte et scandée qui contribue à donner du relief à l'expression. Il a découvert un des secrets de cette phrase saccadée où tout est mis en lumière et pour ainsi dire en valeur, qui fera plus tard le succès des Pamphlets. Certes, il y a autre chose encore dans le style de la *Pétition pour les villageois d'Azay* ou du *Simple discours*; je veux dire qu'on y trouve une élégance attique, une brièveté expressive, des traits courts et pénétrants, et, pour tout dire d'un mot, la maturité d'un talent que nous surprenons ici à son aurore. Mais enfin le pamphlétaire à l'apogée du succès n'a pas à rougir du jeune officier obscur de 1803.

Cette date des *Conseils à un colonel* nous fournit cette piquante remarque, que nous voyons Paul-Louis déblatérer contre les grands du jour, contre ceux que le 18 brumaire a faits des « Dieux mortels », au moment précis où il s'adressait à eux, pour obtenir de l'avancement grâce à leur crédit. Une note nous dit en effet que deux de ses anciens camarades s'employaient alors en sa faveur, Marmont et Duroc, ce Duroc auquel il ne reconnaît que le mérite de bien savoir « courir la poste ».

Ces deux dignitaires avaient au moins de la complaisance, car Courier leur dut d'être enfin nommé chef d'escadron, à la date du 6 brumaire an XII. Il fallait partir sans délai pour rejoindre à Plaisance le 1^{er} régiment d'artillerie à cheval. Mais, fidèle à ses habitudes, Paul-Louis une fois qu'il fut en possession de son brevet ne se pressa nullement de se rendre à son poste. Il séjourna quelques mois encore à Paris, puis vint en Touraine, où le 18 pluviôse (7 février 1804) il se rencontrait à Luynes, en l'étude

de M^c Odoux, avec Bourdon qui lui versait un nouvel acompte de six mille francs sur le prix de vente de la Véro-nique. Parti enfin pour l'Italie, aussitôt après le paiement de cette somme, il joignit son corps le 1^{er} ventôse an XII ¹, c'est-à-dire quatre mois après en avoir reçu l'ordre ².

¹ Le 1^{er} ventôse an XII équivaut au 21 février 1804. Les éditions donnent une date inexacte.

² Dépôt de la guerre. Archives historiques. Services successifs de M. Courier (Louis-Paul), chef d'escadron au 1^{er} régiment d'artillerie à cheval. Ce document contient une erreur. Il fait remonter la nomination de Courier au 1^{er} vendémiaire an XII au lieu du 6 brumaire, date qui est attestée par une lettre du général Gassendi à Courier du 16 août 1804 (arch. administratives). Les éditions des œuvres de Courier donnent la date du 27 octobre, qui équivaut au 4 brumaire. Mais la date indiquée dans la lettre de Gassendi doit faire autorité.

CHAPITRE VIII

COURIER A PLAISANCE.

Le colonel d'Anthouard. — Demanelle. — Griois. — Son jugement sévère sur Courier. — Inexactitude de Paul-Louis, sa négligence. — Son peu d'aptitude pour les manœuvres de cavalerie. — Ses critiques contre l'artillerie montée. — Il entreprend toutefois de traduire les traités de Xénophon sur la cavalerie et l'équitation, et joint la pratique à la théorie. — Rivalité de d'Anthouard et de Demanelle. — Proclamation de l'Empire. — Le lieutenant Maire. — Courier accepte le fait accompli avec une dédaigneuse indifférence. — Il reçoit le ruban de la Légion d'honneur. — Il ne peut se faire rappeler de ses appointements depuis le jour de sa promotion au grade de chef d'escadron. — Détaché à l'armée de Naples, il part pour Barletta et Tarente. La fortune semble lui sourire.

Décidément conquis par Paris, où il retrouvait à chaque voyage ses agréables relations, le chef d'escadron n'avait pas envisagé sans ennui la perspective d'aller vivre dans une petite garnison des bords du Pô. Certes, son court séjour dans la Péninsule, en 1799, lui avait fait aimer l'Italie. Mais c'était Rome qui l'attirait, et Plaisance en est bien éloignée.

D'ailleurs, ce retour avait quelque chose de flatteur pour un Français qui, parti de Rome en vaincu, après la capitulation du général Garnier, et rapatrié sur un vaisseau anglais, allait rentrer en Italie avec la légitime fierté d'appar-

tenir à la nation victorieuse de l'Europe. Le Piémont, que traversa Paul-Louis pour rejoindre son régiment, était, depuis 1802, annexé à la France; et Plaisance même, où il venait tenir garnison, était devenue, à la même époque, une sous-préfecture du département français du Taro, qui avait Parme pour chef-lieu. Un Français pouvait donc habiter cette partie de l'Italie sans sortir de chez lui.

Au nord et à l'est du Taro, s'étendait l'ancienne république cisalpine qui, en prenant le titre de république italienne, avait modifié ses institutions à l'image de celles de la France consulaire, et offert la présidence à Bonaparte.

Mais ces considérations, quelque flatteuses qu'elles fussent pour l'amour-propre national, ne durent guère toucher Courier qui vit dans Plaisance une ville morte et triste, dépourvue de bibliothèques, de musées et de monuments de l'antiquité. Privé des moyens de satisfaire ses goûts d'érudit, il se résigna, pour quelques mois, à vivre en militaire désœuvré, allant chaque jour, après l'exercice, faire sa partie de billard¹ avec quelque camarade et courtisant les belles tout à loisir.

La garnison de Plaisance se composait tout entière d'artillerie. Elle comptait, outre le 1^{er} à cheval auquel appartenait Courier, le 2^e régiment à pied et quelques détachements du train². L'arsenal de cette ville avait une grande importance : c'était, en quelque sorte, le parc général de l'armée d'Italie. Le colonel de Courier était d'Anthouard³,

¹ A. M. N. Plaisance, mai 1804.

² La plupart des renseignements sur la garnison de Plaisance sont empruntés aux Mémoires du général Griois publiés récemment avec de savantes notes et une introduction de A. Chuquet.

³ D'Anthouard de Vraincourt, né à Verdun le 7 avril 1773, élève de l'École militaire de Pont-à-Mousson le 1^{er} octobre 1787, colonel le 5 juillet 1800, fut mis à la tête du 1^{er} d'artillerie à cheval le 30 novembre 1801. Général de brigade le 11 février 1806, il devint aide de camp du prince Eugène (6 juin 1809) et fut promu général

qui joignait aux qualités d'un excellent officier de la finesse, du savoir-faire, et de l'esprit.

Un officier qui était à ce moment même placé sous ses ordres nous en a laissé ce portrait¹ : « Il est un peu verbeux et quoiqu'il s'exprime fort bien, on s'aperçoit qu'il parle beaucoup. Il avait apporté un grand soin à rétablir dans son régiment l'ordre et la tenue que les précédents colonels avaient furieusement négligés ; mais il avait le défaut de prendre assez facilement des impressions favorables ou défavorables sur les militaires sous ses ordres, et, ces impressions une fois prises, il en revenait bien difficilement, si injustes qu'elles fussent souvent... Il avait peu d'intimité avec le colonel Demanelle² ».

Ce Demanelle commandait l'autre régiment de la garnison, le 2^e à pied. Camarade de promotion³ de Courier, il était intimement lié avec lui. Quoique plus jeune de trois ans, il sut prendre sur lui, grâce à l'autorité du caractère, autant que par celle du grade, « un ascendant presque incroyable ». C'était d'ailleurs un excellent cœur : « il était

de division le 21 juin 1810. Successeur de Junot dans le gouvernement des provinces illyriennes (1813), il fut nommé en 1814 inspecteur général d'artillerie. Sa carrière se continua brillamment sous la Restauration. C'était, au témoignage des contemporains, un homme distingué. Mais, suivant la remarque judicieuse de M. Chuquet, combien ne le connaissent aujourd'hui que par la lettre de Courier, citée plus haut : « Ce matin d'Anthouard nous assemble... » !

¹ Mémoires du général Griois.

² De Juliard Demanelle, né le 20 octobre 1775 dans la Somme, élève sous-lieutenant (6 octobre 1792), lieutenant (1^{er} juin 1793), capitaine (12 décembre 1794), chef de bataillon (29 avril 1799), colonel (18 avril 1803). Mort à Plaisance au palais Mandelli (7 novembre 1805).

³ La promotion du 1^{er} septembre 1792. Demanelle avait été reçu le second.

capable des sentiments les plus généreux » et les plus nobles.

Naturellement, il accueillit à bras ouverts son ancien condisciple de Châlons; il le logea près de lui, dans le palais Mandelli, où il habitait, et lui fit partager sa table, où Courier prit ses repas, à frais communs, tant qu'il demeura en garnison à Plaisance. Le nouveau venu trouva avec Demanelle un autre commensal. C'était Griois, major du 1^{er} d'artillerie à cheval. Quoique un peu plus jeune que Courier, Griois l'avait précédé sur les bancs de l'école, où il était entré comme élève sous-lieutenant au mois de mars 1792, et il se trouvait être son supérieur, ayant été nommé major le 6 décembre 1803. Très dévoué à ses fonctions, très consciencieux, c'était un esprit net et positif autant que Paul-Louis était rêveur et chimérique. Aussi, ces deux hommes ne devaient pas éprouver l'un pour l'autre un vif attachement. Tout en rendant justice aux facultés de Courier, à son esprit, à sa verve, à son savoir, Griois, dans ses Mémoires, s'est montré sévère pour l'officier : « Comme
« militaire, écrit-il, il était absolument nul et son caractère
« ni ses goûts ne pouvaient se plier à l'exactitude du mé-
« tier, non plus qu'aux études et aux occupations tant soit
« peu routinières qu'il exige ».

Il est certain que les travaux d'érudition auxquels Courier se consacrait presque tout entier faisaient le plus grand tort à ses occupations professionnelles. Chaque jour, il restait enfermé dans sa chambre jusqu'à midi, au milieu d'un désordre inextricable de papiers et de livres : pendant ce temps, il n'avait nul souci de son escadron. Quant à l'exactitude indispensable à un soldat, nous avons trop souvent constaté qu'il en était incapable, soit qu'il demeurât, même au milieu de la troupe, absorbé par ses réflexions et par le souvenir de ses lectures, soit plutôt qu'il dédaignât une qualité qu'il jugeait inférieure. Ajoutons qu'il faisait sentir parfois à ses camarades le mépris dont il

était plein pour « des gens en uniforme, fumeurs de pipes, traîneurs de sabres¹ ». Il avait pitié de leur activité, tournée en temps de paix vers des objets si médiocres, et même de leurs distractions si peu relevées², longues et copieuses beuveries, parties de cartes interminables.

On pouvait aisément deviner ces dispositions quelque peu dédaigneuses sous la jovialité d'un officier d'ailleurs bon camarade et aimable causeur ; qu'on s'en aperçût, et cela suffisait pour qu'en retour on se montrât sévère à son égard sur le chapitre des aptitudes militaires.

Pour l'inexactitude, il faut avouer que personne ne l'égalait jamais : et ce défaut devait choquer vivement des hommes élevés dans le métier des armes. Mais en réalité Courier n'était pas plus *nul* que nombre d'officiers de carrière³ servant à côté de lui, qui d'ailleurs ne savaient point de grec, avaient peu de littérature, et n'écrivirent ni les Pamphlets ni la *Lettre à Renouard*. On l'a jugé sans indulgence parce qu'avec des facultés supérieures il se mettait trop cavalièrement au-dessus des détails vulgaires, mais importants toutefois, d'un métier qui était le sien.

Car Griois ne fut pas le seul, au 1^{er} d'artillerie légère, qui appréciait Courier avec cette sévérité. L'adjudant-major Noël, depuis colonel, le regarde aussi comme un médiocre officier et assure qu'il n'était pas militaire du tout, qu'il s'absorbait dans ses bouquins grecs⁴. « D'Anthouard, dit-il, me chargea de lui apprendre la théorie des manœuvres de

¹ A. M. Dansse de Villoison, Barletta, 8 mars 1805.

² A Sainte-Croix, Mileto, 12 sept. 1806. « Je ne regrette que mon Homère. C'était ma société, mon unique entretien ... ; mes camarades en rient. Je voudrais bien qu'ils eussent perdu leur dernier jeu de cartes, pour voir la mine qu'ils feraient ».

³ Tous les livres de *Mémoires* (Marbot, Griois, Gonneville, de Ségur, etc.) citent des officiers sortis du rang, arrivés grâce à la Révolution, dont l'incapacité militaire était prodigieuse.

⁴ *Souvenirs militaires d'un officier du Premier Empire*, page 32.

cavalerie, et je ne pus lui faire entrer dans la tête les premiers éléments ».

On sera surpris qu'il se soit montré écolier si rétif, lui qui devait traduire et commenter les traités de Xénophon sur la cavalerie et sur l'équitation; projet qu'il forma dès cette époque¹.

A la vérité, les manœuvres à cheval étaient choses toutes nouvelles pour un officier n'ayant jamais servi que dans l'artillerie à pied : Griois lui-même avoue qu'en arrivant à Plaisance il dut faire son apprentissage; mais il se soumit de bonne grâce à cette nécessité et devint bon officier de cavalerie. Au contraire, Courier, incapable de se plier aux idées des autres et de revenir de ses préjugés, ne put jamais admettre que l'artillerie fût un corps de cavalerie; il ne voulut voir dans l'artillerie à cheval, récemment organisée, qu'une arme bâtarde. Cette opinion, qu'il eut la maladresse d'affirmer un jour devant le général Sorbier, devait lui faire un ennemi de cet Inspecteur, qui le nota fort mal.

C'était faire preuve d'une singulière étroitesse de vues et même d'un véritable esprit de routine que de ne pas comprendre les services que l'artillerie montée était appelée à rendre. Les événements ont donné tort à Courier : dans les guerres de Napoléon, et depuis, l'artillerie est allée se rapprochant de plus en plus de la cavalerie; par suite, son action est devenue plus décisive en étant plus rapide. Quant à l'artillerie à pied, dès lors supplantée, rendue inutile sur le champ de bataille, elle s'est trouvée réduite au service des places fortes.

Si Courier ne put apprendre avec le capitaine Noël la théorie des manœuvres de cavalerie, telle qu'on l'enseignait alors, ce n'est pas qu'il eût de l'aversion pour l'exercice du cheval. Bien au contraire, le traducteur des traités

¹ Note des Lettres inédites. Édit. Sautet, t. I, p. 201.

de Xénophon goûtait fort l'équitation; les notes de son livre nous le montrent écuyer consommé et fort attentif à ce qui concerne l'élevage, le dressage, les soins à donner aux chevaux¹. Griois lui rend d'ailleurs cette justice qu'il était excellent cavalier et qu'il « maniait fort bien ses chevaux », quoiqu'il se servît au lieu de selle et de bride d'une simple chabraque et d'un bridon. C'était encore une façon de se comporter en véritable disciple des Grecs, qui montaient, on le sait, sans étriers²; mais c'était aussi, au point de vue de ses camarades, une nouvelle excentricité, aux yeux de ses chefs, une sorte d'incorrection.

On ne fut pas peu surpris, dans la garnison de Plaisance, lorsqu'on vit le nouveau chef d'escadron chevaucher ainsi au mépris de tous les règlements militaires. Ce qui déconcerta davantage ses amis et déplut fort au colonel d'Anthouard, ce fut la prétention qu'il afficha de se contenter, pour ses exercices d'équitation, des chevaux du régiment ou de ceux que ses camarades consentiraient à lui prêter. D'Anthouard le somma « d'acheter au moins un cheval³ ». Il s'y refusa, et personne ne douta que ce ne fût l'effet « d'une économie qui allait jusqu'à l'avarice », d'autant plus qu'il ne se faisait pas faute de toucher, bien que privé de monture, « le prix de deux rations de fourrage auxquelles il avait droit⁴ ».

Pour le moment d'Anthouard ne put sévir, mais il con-

¹ *Du commandement de la cavalerie et de l'équitation*. Paris, Eberhart, sans date (1813), page 54. On verra que pendant son séjour à Bari, dans les mois de juillet, août et septembre 1805, Courier expérimentait sur ses propres chevaux, les méthodes préconisées par Xénophon.

² « Il montait sans étriers et courait ainsi dans les rues de Naples, sur les dalles qui forment le pavé ». Note des lettres inédites, Édit. Sautet, tome I, page 201.

³ Griois, *op. cit.*

⁴ *Ibid.*

cut et garda de son subordonné une impression peu favorable; cependant Courier, par sa négligence et surtout par ses imprudences, n'allait pas tarder à lui donner de nouveaux motifs de mécontentement.

Il existait une profonde rivalité entre les deux colonels d'artillerie qui commandaient les régiments de Plaisance; un fait nouveau venait de l'accroître au moment même où Courier arrivait au 1^{er}. Demanelle, plus jeune que d'Anthouard et moins ancien de grade, avait obtenu du général Jourdan, chef de l'armée d'Italie ¹, le commandement de la place de Plaisance qui était devenu vacant par le départ du colonel Faultrier. Cette situation, non seulement honorifique mais fort avantageuse, était enviée par d'Anthouard², auquel elle aurait dû revenir. Il en résulta que son collègue lui devint encore plus antipathique que par le passé; il ne put voir avec plaisir un de ses officiers faire, comme Courier, sa société intime de Demanelle. Il put penser qu'en affichant avec lui une liaison aussi indissoluble on avait quelque intention de lui déplaire ou de le braver.

Courier, mauvais courtisan à son ordinaire, ne pensa même pas que son colonel pût prendre ombrage de ses relations si cordiales avec le chef du 2^e régiment à pied. Pour l'instant, il était tout au plaisir que lui procurait cette société; la table présidée, au palais Mandelli, par le jeune colonel était en effet fort gaie. Il était rare, nous dit Griois, que quelque comte ou marquis italien ne vînt pas assister à nos repas comme spectateur. « Ils prenaient volon-
« tiers le café avec nous et payaient leur écot par les

¹ Jourdan devint général en chef de l'armée d'Italie le 25 janvier 1804. Il fut promu maréchal de l'Empire le 19 mai de la même année.

² Demanelle ne l'avait obtenue qu'à la condition de donner à d'Anthouard une partie de son indemnité.

« anecdotes du jour... Souvent nous engagions à dîner
« quelques personnes du pays, artistes, moines, danseuses,
« prêtres et nobles, et quelle que fût la différence de leur
« robe, une fois chez nous ils n'en étaient pas moins bons
« convives¹ ». C'est à ces dîners que brillait Courier, du
moins lorsqu'il était de joyeuse humeur. C'est alors qu'il
faisait preuve, au témoignage de son major, de « la plus
entraînante amabilité » et que sa conversation était « une
suite de saillies spirituelles et piquantes ».

Par malheur, il se montrait inégal. Ce trait de son caractère frappa vivement ses nouveaux camarades et déplut à quelques-uns². « Souvent une humeur sombre et fantasque et des réparties pleines de sarcasmes et d'amertume rendaient méconnaissable l'homme que l'on avait trouvé si aimable la veille. L'originalité de son esprit se retrouvait dans ses goûts, ses habitudes, ses manières et peut-être en affectait-il davantage qu'il n'en avait réellement. Sa mise, quelquefois trop recherchée, était ordinairement plus que négligée et allait jusqu'à la malpropreté, et sa chambre présentait le spectacle du plus sale désordre. Quelques bottes de paille répandues sur le plancher et une couverture étaient son lit ordinaire ».

Nous avons tenu à rapporter ces dépositions d'un témoin. Ce qu'il dit du caractère fantasque de notre héros est exact. Quant au reproche qu'il lui adresse d'avoir une mise négligée jusqu'à la malpropreté et de coucher sur des bottes de paille, nous sentons la nécessité de justifier et de défendre Courier. Rappelons-nous avec quelle sévérité il fut élevé par un père avare, qui ne lui laissa jamais prendre le goût du luxe, ni même du confort qu'aurait permis sa situation de fortune. Revoyons un instant cet intérieur si modeste de la Véronique, avec sa « chambre en roc », où

¹ Griois, *op. cit.*

² *Ibid.*

veillait la famille. Au sortir de cette rude enfance, jeté au milieu des camps des armées républicaines, il a pris de plus en plus des mœurs spartiates. Au fond pourtant c'était un voluptueux ; mais les voluptés qu'il recherchait étaient surtout d'ordre intellectuel : le plaisir des livres, le charme de la rêverie, de la nature, l'amusante conversation des femmes¹. Quant au confortable des meubles, des habits, des appartements, il en fait fi, au point de se passer d'un lit de propos délibéré. Loin de blâmer ce dédain, on doit l'approuver chez un soldat exposé, dans ses campagnes, à manquer des objets les plus indispensables à la vie. Nous comprenons moins, il faut l'avouer, Griois et ses amis qui savaient passer du bien-être le plus sensuel aux rigueurs les plus dures. A Rome, le major ne peut supporter de coucher dans un lit dont il lui semble que les draps ont servi ; mais, à l'armée des Pyrénées-Orientales, il choisissait pour s'y établir « une espèce de loge fort humide pratiquée sous la maison pour servir de poulailler ». On sait que c'était la règle chez les soldats du Premier Empire de chercher à jouir pendant la paix du plus grand luxe, des meilleurs hôtels, en un mot de tous les raffinements dont ils seraient privés à la guerre. Courier n'est-il pas plus sage ? Sa conduite n'est-elle pas à la fois plus humaine et plus philosophique ? Ne vaut-il pas mieux s'habituer comme lui à coucher sur la paille quand on fait un métier qui ne vous permettra pas souvent l'usage d'un lit ?

Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il était en désaccord avec ses camarades dont il n'avait ni les mœurs, ni l'esprit, ni les préjugés : ses manies en revanche choquaient, ainsi qu'on l'a vu. Pour employer des expressions qu'il n'eût pas désavouées, ses façons de vivre rappelaient parfois celles de Diogène : par suite, il détonait

¹ « Babil de femmes », Sautelet, I, 12.

au milieu de jeunes officiers qui s'efforçaient de jouer les Alcibiade.

On comprend dès lors qu'à part Demanelle, qui le connaissait de longue date, il n'ait eu aucun ami intime parmi ses commensaux. Il y rencontrait pourtant de vieux camarades, comme Tugny¹, son ancien collègue du 7^e d'artillerie à pied, qu'il devait bientôt retrouver à Naples. Mais aucune sympathie particulière ne l'unissait à cet officier, non plus qu'à Griois. Ce dernier, à la vérité, fut toujours incapable de haine ou de mauvais sentiments². Mais il a laissé sur Courier un jugement plutôt sévère ; sans compter qu'il a montré pour lui une réelle indifférence. En effet, il nous le décrit tel qu'il le vit arriver à Plaisance en 1804. Mais plus tard, en 1806 et en 1807, à l'armée de Naples, il le retrouve à chaque pas. Il fait, à côté de lui, la campagne de Calabre sous les ordres du général Reynier ; il le voit à Morano, il se trouve près de lui à ce bivouac, où l'on grelotte, tandis que le général « griffonne l'histoire d'aujourd'hui », il le rencontre tous les jours à Monte-Leone, puis à Cassano. Et cependant nulle part il ne daigne le remarquer ; or, dans cette armée, Courier était après Griois la plus haute personnalité de l'artillerie. Est-ce parce qu'il faisait un service d'état-major que Paul-Louis a été oublié ? C'est plutôt parce que Griois avait peu de considération pour ses talents. Courier, de son côté, ne parle de lui qu'une fois dans ses lettres³, et le ton nous prouve qu'il redoutait Griois et n'était guère à l'aise avec lui.

¹ Gondallier de Tugny, né en 1770, chef de bataillon en 1802, était alors major du 2^e à pied sous les ordres de Demanelle. Il devint général de brigade au service de Naples.

² De tous les officiers avec lesquels il a servi, et dont il parle dans ses Mémoires, Griois n'a jamais détesté que le général La Martillière.

³ On connaît la lettre par laquelle Courier annonce à son major

C'est lorsqu'il subissait à Vérone des arrêts de rigueur qu'il écrit à Haxo : « Le colonel Faure m'a traité on ne peut pas mieux... Malheureusement, il s'en va et me laisse sous la patte du major, avec lequel je serai peut-être un peu moins à mon aise ». On voit que Courier trouvait à Griois la poigne un peu rude : et il était trop intelligent pour ne pas sentir que l'autre le jugeait un mauvais officier.

Un matin du mois de mai, d'Anthouard rassembla les officiers de son régiment et, « sans préambule ni péroraison », il leur demanda, suivant les ordres qu'il avait reçus, de faire connaître s'ils désiraient un empereur ou la république. Courier, qui raconte cette scène, en rend la physionomie exacte, selon le témoignage de Noël. Le colonel exposa la situation sans essayer aucune pression sur ses subordonnés. Sa « harangue » se ramenait donc à peu près à ceci : « un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût ? Comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ? »

Les paroles de d'Anthouard furent suivies d'un silence général, chacun comprenant la gravité de ce qu'il allait dire ou faire, et beaucoup craignant surtout de se compromettre. Enfin, un lieutenant nommé Maire¹ eut le courage de se lever et de déclarer qu'il ne voulait pas d'empereur.

qu'il a donné sa démission (Éd. Sautélet, t. I, p. 289); un certain ton de camaraderie, mais rien de particulièrement cordial dans cette lettre d'adieu.

¹ Nous avons trouvé la signature du lieutenant Maire parmi celles des membres du conseil d'administration du 1^{er} à cheval, dans un document du 11 mars 1806. Dépôt de la guerre. Sect. Hist. Né en 1773, lieutenant en 1800, capitaine en 1806, Maire avait été détaché à l'École d'équitation de Versailles, dont les élèves étaient hostiles au gouvernement consulaire. Cet officier donna d'ailleurs sa démission en 1810. Voir la belle introduction des Mémoires de Griois par M. Chuquet, page xxx.

« A la bonne heure », dit d'Anthouard, après que Maire se fut expliqué. Cependant nouveau silence. « On recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois ». C'est alors qu'avec une bonhomie qui n'excluait ni la malice ni la prudence, Paul-Louis en personne prend enfin la parole et tient à ses camarades ce petit discours : « Messieurs, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? ».

Il eut un plein succès car il mettait tout le monde à l'aise par ce judicieux propos. Son raisonnement parut si *ad hoc* qu'il « entraîna l'assemblée » et fut cause que chaque officier, sauf Maire, signa sans fausse honte, donnant ainsi son adhésion à l'acte par quoi fut consacrée l'abolition de ce qui restait encore de la république.

L'ingénieuse boutade de Courier aurait pu lui créer de beaux titres à l'avancement s'il eût été, par la suite, meilleur courtisan. Mais loin d'encenser l'empire, il ne cessa de railler, secrètement, il est vrai, les nouvelles institutions, la nouvelle noblesse, les façons du jour et la personne même de ce soldat qui, selon le mot de Lamartine, « ne s'était retrempé dans la Révolution que pour y puiser la force de la détruire ¹ ».

D'ailleurs, il jugea l'usurpation de Bonaparte avec moins d'indignation que de pitié et y vit surtout « un égarement de vanité » ². « Pauvre homme, s'écrie-t-il, ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur ».

Au sortir de cette réunion, célèbre grâce à notre auteur, le lieutenant Maire expliquait sa pensée : il croyait Bonaparte « fait pour quelque chose de mieux ». C'était aussi la

¹ Graziella.

² Mot d'Armand Carrel. *Essai*.

pensée de plusieurs officiers¹ et de Courier lui-même qui ne peut s'empêcher d'opposer à la médiocrité de l'acte du Premier Consul la fière attitude de César : « aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi ».

L'auteur de cette remarque avait évidemment peu de goût pour la dictature nouvelle : mais l'idée ne lui vint pas un seul instant de quitter le service parce que Bonaparte s'était fait empereur. Pourquoi rompre d'ailleurs ? Il avait bien fait ses plus dures campagnes sous la république, qu'il n'avait jamais aimée. Il restera donc dans l'armée, et son caractère, quoique indépendant et frondeur, s'accommodera fort bien de cette situation ; car il critiquera tout à son aise le régime qu'il sert, mais sans se compromettre, sans faire de tapage, et, grâce à la livrée militaire qu'il porte, il pourra promener sa flânerie intelligente à travers l'Italie en armes et les Calabres insurgées.

Courier se montre donc, en 1804, indifférent à la forme du gouvernement. Uniquement intéressé par ses études grecques, qu'il poursuit, il n'a pas d'idéal politique et il accepte le fait accompli. Il se laisse vivre² et est content de son sort : on peut dire que les deux années qui suivent la proclamation de l'Empire ont été les meilleures de son existence. L'irritation naît chez lui en 1806, lorsqu'il voit

¹ Le colonel Noël observe dans ses *Souvenirs militaires* qu'il y avait des frondeurs dans le 1^{er} d'artillerie à cheval comme dans toute l'arme. Certains officiers se demandaient avec inquiétude pourquoi Bonaparte prenait un titre nouveau ; et ils estimaient que c'était pour « briser tous les freins » et exercer un pouvoir despotique. Balzac, de son côté, parle des « opinions libérales et presque républicaines que professait l'artillerie » et des craintes inspirées à l'empereur par une réunion d'hommes savants accoutumés à réfléchir. *Histoire des Treize*.

² « Je m'abandonne à la fortune », écrit-il, le 24 mai 1805, à M. Lejeune.

de près, dans le royaume de Naples, l'organisation de la nouvelle dynastie, les usages de cour rétablis, l'adulation monarchique qui commence autour du roi Joseph, et les généraux eux-mêmes entourés d'une clientèle « d'importants » et de flatteurs. Ce qui, plus que tout, l'exaspère c'est la nouvelle noblesse (lui qui a été élevé dans l'horreur de la noblesse!) et l'orgueil et les façons brutales de ces barons de l'Empire, fils de vilains, plus grossiers que leurs pères en sabots. Puis, les déceptions, les froissements d'amour-propre s'ajoutant peu à peu, il en viendra à détester ce régime, cette féodalité militaire, où il ne verra qu'une parodie odieuse. Mais ses amis seuls seront dans le secret d'une hostilité qui ne s'afficha jamais.

Nombreux étaient autour de Paul-Louis ceux de ses camarades qui en 1804 n'avaient pas plus que lui d'opinions politiques bien arrêtées; car l'on en comptait peu, même dans l'artillerie, qui eussent, comme le lieutenant Maire, un parti pris contre la dictature. On laissa donc se faire le nouveau coup d'État, peu s'en faut sans protester. Certains colonels pleins de zèle et d'ambition s'abstinrent même de réunir leurs officiers. Ils se bornèrent, comme Demanelle, à envoyer « les signatures avec l'enthousiasme, le dévouement à la personne, etc.¹ ». C'était le moyen le plus sûr d'éviter la note discordante de quelques isolés.

Au régiment, aux tables d'officiers, on parlait peu du grand événement du jour; mais les Italiens, moins dociles ou moins optimistes, ne se firent pas faute de le commenter, les uns avec malice, les autres avec violence. Parmi ces derniers, se trouvait le comte Mandelli chez qui logeait Demanelle. Ce grand seigneur était, paraît-il, « un des plus singuliers originaux² » qu'on pût rencontrer en Italie.

Il est aisé de comprendre le mépris d'un noble de Plai-

¹ Courier. Lettre de mai 1804.

² Griois, *op. cit.*

sance pour un petit officier corse. Aussi, Courier en entendit de belles ce jour-là lorsqu'il rencontra le comte : « En voilà des sauts, en voilà des envolées ! Un enseigne, un chevrier de Corse qui saute empereur ! Ah grand Dieu, quelle affaire ! Si bien donc, commandant, que, à ce que je vois, un Corse a châtré les Français ».

Les officiers prirent la chose plus gaiement et continuèrent à profiter des distractions, des aventures amoureuses, des rendez-vous galants que leur offrait libéralement le séjour de Plaisance. On peut croire que Courier ne fut pas trop en reste avec Griois et Demanelle qui usaient sans discrétion de ces plaisirs¹.

Non moins heureux dans sa carrière, il ne tarda pas à recevoir sa part des faveurs prodiguées à l'armée par le nouveau régime dans le but de la gagner ou de la séduire. Jourdan, promu maréchal, vint à Plaisance et attacha sur la poitrine de Courier la croix de la Légion d'honneur. Il la reçut sans enthousiasme, il est vrai, mais non sans une satisfaction secrète². Fidèle à son attitude de scepticisme, il écrit à Dansse de Villoison : « Nous portons les sottises qu'on porte. Pour moi, j'ai été élevé dans un grand mépris de ces choses-là. Je ne saurais les respecter, c'est la faute de mon père ». Mais son indifférence pour « ces nouveaux brimborions » ne surpasse pas celle de ses camarades. Le général Gouvion Saint-Cyr nous apprend en effet qu'à l'armée de Naples, où servait Courier quand il écrivit ces lignes, les officiers ne se souciaient guère de leurs déco-

¹ Relire dans Griois le piquant chapitre relatif à Plaisance. On pourrait dire de ses Mémoires que c'est une histoire galante de l'occupation française en Italie.

² A un vieil ami de sa famille, auquel il vante ses avantages, Courier annonce qu'il a reçu le ruban rouge. Retiré du service, il ne manquera jamais, dans les actes notariés, de se faire qualifier membre de la Légion d'honneur.

ractions. Ils évitaient de les porter, et chose singulière, il fallut les prodiguer pour les faire rechercher.

Notre chef d'escadron vit surtout, à côté du ruban rouge, un traitement qui allait s'ajouter à sa solde. Il avait eu d'ailleurs, en arrivant à Plaisance, une déception d'argent. On sait que nommé depuis le 6 brumaire (29 octobre 1803), il ne s'était point pressé de rejoindre son corps. Il ne s'en flattait pas moins de toucher, en y arrivant, tout l'arriéré de sa solde.

Grande fut sa déception lorsque l'Inspecteur aux Revues refusa de le rappeler de ses appointements depuis le jour de sa promotion. Cependant, il ne se tint point pour battu et adressa, le 11 thermidor an XII, une réclamation au ministre de la Guerre.

Voici la réponse qu'il reçut :

28 thermidor an XII

Le général (en blanc) à M. Courier

Chef d'escadron au 1^{er} Régiment d'artillerie à cheval.

Le ministre a reçu votre lettre du 11 de ce mois sur le refus qu'a fait l'Inspecteur aux Revues en Italie de vous rappeler de vos appointements de chef d'escadron au 1^{er} régiment d'artillerie à cheval, depuis le 6 brumaire dernier que vous avez été nommé à ce grade jusqu'au 1^{er} ventôse suivant que vous avez joint le corps. Son Excellence me charge de vous répondre que cette disposition est conforme à ce qui est prescrit par les arrêtés et règlements, qui portent que tout officier nommé à un nouveau grade dans un autre régiment que le sien n'a droit à en toucher la solde que du jour de sa réception, sauf à être rappelé jusque-là de celle de son grade précédent, à compter du jour où il a cessé d'en être payé¹.

¹ Dépôt de la guerre. Arch. administratives. Ce document, ainsi que tous ceux qui concernent Courier, est inédit.

Au moment où Courier se vit notifier ce refus, il venait de recevoir l'ordre de quitter Plaisance pour se rendre à Tarente. Le 1^{er} d'artillerie à cheval détachait en effet deux compagnies à l'armée de Naples. Or d'Anthouard désirait qu'elles fussent surveillées et commandées par un chef d'escadron qui correspondrait avec l'état-major du régiment; il trouvait en outre une occasion de se débarrasser de Courier qu'il jugeait peu propre à le seconder, et dont l'intimité avec Demanelle lui déplaisait¹. Il proposa donc de le faire passer dans le corps du général Gouvion Saint-Cyr. Songis, premier inspecteur d'artillerie, ayant approuvé cette proposition la soumit au ministre et la fit adopter.

En conséquence, le général Lacombe Saint-Michel, commandant en chef l'artillerie française et italienne à Milan fut avisé; il fit prescrire à Courier de se rendre à Tarente pour y prendre le commandement des deux compagnies détachées. Puis il fit savoir à Paris qu'il avait transmis l'ordre à l'intéressé en ajoutant : « je pense qu'il se mettra incessamment en route² ».

Cette naïve affirmation prouve que le général connaissait peu les habitudes de son subordonné. Courier ne se décida à partir de Plaisance qu'au bout d'un mois. Cette fois pourtant il y a une excuse à son retard : il n'avait pas de chevaux, ainsi qu'on l'a vu; force était qu'il en achetât. Passant de l'avarice à la prodigalité, il se procura trois excellentes montures qui lui coûtèrent, nous dit Griois, « un prix considérable ». Ces trois chevaux furent perdus en Calabre; par l'état des pertes présenté au ministre de la Guerre de Naples, nous voyons le prix auquel ils avaient été achetés; l'un, acheté à Milan, coûtait 1.320 francs, le second 1.008 francs; le troisième était une jument normande achetée de Demanelle 960 francs.

¹ Griois, *op. cit.*

² Voir à l'appendice les pièces relatives à cette nomination.

Ainsi monté, Courier se mit en route le 14 septembre 1804, et entreprit, escorté d'un seul domestique militaire, le plus beau voyage que puisse rêver l'imagination d'un artiste ou d'un homme de goût. Allant à petites journées, il put en toute liberté, de Plaisance à Barletta, excursionner, copier des inscriptions, visiter villes, bibliothèques et musées, admirer en un mot l'art et la nature, et méditer à loisir sur tout ce qu'il découvrait chaque jour. A ce moment, Courier, si peu soldat par tempérament, dut se féliciter d'avoir choisi le métier militaire qui lui permettait de s'offrir une promenade si instructive et si attrayante.

D'ailleurs, si le présent favorisait les goûts et les études du lettré, l'avenir semblait sourire à l'officier. Une assez belle carrière paraissait s'ouvrir devant lui : il allait, de par son grade et sa qualité d'ancien élève de Châlons, se trouver dans une situation privilégiée à cette armée de Naples où il se rendait, étant le seul officier supérieur qui fût en état d'y commander l'artillerie¹.

Ainsi, jusqu'à ce jour, son avancement n'avait pas trop souffert de l'indépendance de son caractère, de ses travaux particuliers étrangers au service, voire même de ses fugues et des retraites studieuses pendant lesquelles il perdait jusqu'au souvenir de la profession militaire. Agé de trente-deux ans, chef d'escadron et décoré, Courier était aussi avancé que certains de ses camarades de promotion qui devaient pourtant s'illustrer dans les plus hauts grades, tels Valée qui devint maréchal de France, ou Haxo, alors simple chef de bataillon du génie². Si l'on s'étonne que ces officiers, l'honneur et la gloire de leurs armes respectives, n'eussent pas alors dépassé le grade de comman-

¹ A. M. Lejeune, 24 mai 1805.

² Ce sont les campagnes en Espagne qui permirent enfin à ces officiers de donner toute leur mesure et de se signaler.

dant, on devra se rappeler que pendant toute la période révolutionnaire l'avancement avait été beaucoup plus lent dans les armes savantes que dans l'infanterie et la cavalerie, où le courage et l'élan de tant d'officiers, issus des bataillons de volontaires, suppléèrent à leurs connaissances techniques. En effet, ceux de l'artillerie et du génie, sortant presque tous des écoles militaires, où ils avaient reçu la même instruction, durent avancer pour ainsi dire du même pas. Ceux qui, à cette époque, étaient déjà généraux bien qu'ils fussent contemporains de Courier, avaient été élevés à ce grade par une faveur inouïe. Ils surent s'attacher à la fortune de Bonaparte qui, les ayant éprouvés l'un et l'autre sur les champs de bataille de l'Italie, les emmena en Égypte où il leur fut aisé de se signaler. Le dévouement à la personne du maître les avait d'ailleurs servis autant que leur mérite. D'autres officiers de la même génération, parvenus comme d'Anthouard ou Demanelle au grade de colonel, jouissaient d'un avancement déjà exceptionnel, et cependant ils possédaient de brillantes qualités.

Courier, qui pendant les années du consulat avait trouvé le secret de vivre en homme de lettres, presque sans fournir aucun service, ne pouvait donc se plaindre de son sort. Sans doute, il n'allait pas tarder beaucoup à être dépassé par la plupart de ses camarades de Châlons; mais jusqu'à cette heure ses chances d'avancement étaient égales à celles des Haxo, des Valée et des Ruty qui commandèrent en chef.

Ainsi, la fortune semble lui sourire au moment où il se rend au quartier général de l'armée de Naples. N'est-il pas appelé à s'y distinguer? à conquérir cet avancement qu'il rêve comme tous ses camarades? — Et pourtant l'heure est proche où, prenant en dégoût son « vil métier », il va s'ouvrir à quelques amis du projet de le quitter.

CHAPITRE IX

DÉPART POUR L'ARMÉE DE NAPLES

Séjour à Parme. — Grave indélicatesse commise par Courier à la bibliothèque de Parme. — L'acte d'accusation du bibliothécaire Angelo Pezzana. — Départ pour Reggio. — Rencontre de Lamberti. — Sympathie de Courier pour cet érudit doublé d'un poète. — Caractère de son talent. — Arrivée à l'armée de Gouvion-Saint-Cyr. — Le royaume de Naples et l'occupation française en 1804-1805. — Opérations autour de Padoue. — Vic-toire de Castelfranco, 24 novembre 1805.

Parme fut la première étape de ce charmant voyage vers Barletta. La bibliothèque de l'Académie, située dans le palais ducal, ne pouvait manquer de retenir quelques jours un lettré à la recherche de manuscrits grecs. Mais, afin d'y être mieux accueilli, Courier qui aimait à jouir au milieu des livres d'une liberté absolue, avait eu soin de se faire recommander au directeur de ce dépôt par l'administrateur général des États de Parme et de Plaisance, un Français nommé Moreau de Saint-Méry, qu'il avait déjà rencontré à Plaisance¹ et avec lequel il entra en relations.

Moreau de Saint-Méry venait souvent à Plaisance, où il recevait la visite des officiers supérieurs de la garnison. Griois, qui l'a bien connu, raille sa présomption et sa fatuité. Il avait été député

La direction de l'important « dépôt scientifique » de Parme venait d'être confiée par le gouvernement au savant bibliographe Angelo Pezzana. Celui-ci dut, bon gré, mal gré, donner libre accès auprès de ses livres à un voyageur patroné par un personnage tel que Moreau de Saint-Méry. Mais il avoua plus tard que, sans douter de son honorabilité, il ne pouvait voir d'un bon œil la liberté indiscreète avec laquelle cet étranger se permettait de fouiller dans les armoires. C'est pourquoi il recommanda à ses employés de ne jamais le perdre de vue¹. Sur ces entrefaites, il tomba malade et Courier, débarrassé d'une surveillance importune, put à son aise compulsuer les merveilles typographiques de Bodoni et les manuscrits grecs, plus précieux encore à ses yeux.

Il profita surtout de cette riche bibliothèque pour faire des recherches et des lectures sur Xénophon. Lorsqu'il résidait à Rome, sa curiosité d'helléniste l'avait poussé à déchiffrer deux manuscrits de cet auteur appartenant à la bibliothèque Vaticane. Plus tard, à Paris, il en avait déchiffré deux autres. Il y en avait d'autres à Florence, qu'il se proposait de collationner quelque jour. En attendant, on sait que depuis son passage dans l'artillerie à cheval, l'idée s'était précisée chez lui de traduire deux traités de Xénophon relatifs à l'art de l'équitation et au commandement de la cavalerie. Il se flattait de pouvoir expliquer à des savants ce qu'on ne saurait connaître que lorsqu'on vit comme lui dans les casernes et les écuries. Mais il s'était trouvé à Plaisance dépourvu des ressources nécessaires

de la Martinique, son pays natal, aux États généraux. C'est en 1802 qu'il était devenu administrateur général de Parme.

¹ Pezzana se montre d'autant plus inquiet pour ses livres que, par suite de la négligence de ses prédécesseurs, une bonne moitié n'était pas cataloguée. Lettre inédite à del Furia. Parme, 12 juillet 1810. Voir appendice VII.

pour « dégrossir son ouvrage ». Voilà pourquoi il profita de son séjour à Parme pour amasser les matériaux dont il aurait besoin. Son travail, dès lors entrepris, mais plusieurs fois abandonné au cours des années suivantes, ne devait être achevé qu'à la fin de 1807. Quant à la publication de l'ouvrage, elle fut longtemps retardée par suite de circonstances qui ne dépendaient pas de la volonté de l'auteur. Nous verrons qu'elle n'eut lieu qu'en 1813.

Le grec n'occupa pas seul notre touriste; il flâna longuement au milieu des bouquins les plus divers, profitant de ce que la surveillance dont il était l'objet s'était bien relâchée par suite de la maladie de Pezzana. Il visita aussi le Musée, proche de la Bibliothèque, où il vit les Corrège et une toile alors célèbre, la mort de Virginie par Doyen, peintre français bien oublié qui fut le maître de David. Sans respect pour l'école classique, Paul-Louis observa que ce tableau n'était « pas trop bon »¹, et il se rappela ses anciennes études de dessin.

Enfin au bout de deux semaines² il poursuivit son voyage : il s'était lié, pendant les quinze jours qu'il passa à Parme, avec le fils de l'administrateur général, jeune homme dont l'âge et les goûts étaient sans doute assortis aux siens.

Ce fut cet ami qu'il chargea par lettre, après son départ, de lui faire parvenir à Barletta une petite caisse contenant des livres, soit qu'il jugeât difficile, étant à cheval ainsi que son domestique, de les transporter avec lui, soit qu'il les eût oubliés. Toujours est-il que le jeune Moreau de Saint-Méry assez embarrassé vint trouver le bibliothécaire Pez-

¹ Dans la *Conversation chez la comtesse d'Albany*, le peintre l'abbé donne la préférence, en toute chose, aux siècles passés, mais il avoue que, depuis un temps, on se relève chez nous « de ce méchant goût où tomba si tôt notre école après ses beaux jours ». C'est la même condamnation de la génération antérieure à David.

² « Je m'arrêtai quinze jours à Parme », Sautet, I, 64.

zana, et le pria de se charger de l'expédition et de faire préparer la caisse par un de ses employés.

A peine les livres qui la garnissaient furent-ils sous les yeux du *custode*, qu'il reconnut parmi eux quelques ouvrages appartenant au dépôt dont il avait la surveillance. Averti de cette étrange découverte, Pezzana se hâta de venir la constater, et il est de fait qu'il trouva dans le paquet destiné au commandant « le célèbre Horace » orné de gravures par Pine, ouvrage en deux volumes, un livre grec assez rare, auquel Courier avait arraché la marque de la bibliothèque (il registro della Biblioteca) et un troisième volume dont Pezzana a oublié le titre¹.

Ce n'est pas sans tristesse que nous devons relater ce fâcheux incident, absolument inconnu jusqu'à ce jour ; il est d'ailleurs accablant pour Courier, mais il nous paraît impossible de révoquer en doute le témoignage de Pezzana.

¹ Bibliothèque nationale de Florence. Fonds del Furia. Le conservateur de la Laurentienne ayant adressé, en 1810, à son collègue de Parme le factum qu'il venait de publier au sujet de la célèbre tache d'encre faite au manuscrit de Longus, Pezzana lui répond qu'il n'a « nullement hésité à croire M. Courier l'auteur d'une si grande scélératesse » et, à l'appui de son affirmation, il raconte cette histoire, vieille de six ans, qu'il avait tenue secrète. Il donne de la manière suivante la raison de son silence : « L'année d'après mourut le *custode*. S'il vivait encore et s'il pouvait « attester la vérité de ce fait, je n'hésiterais pas un instant à le faire « connaître au public par l'impression, aujourd'hui que le caractère de ce Français se trouve dévoilé grâce à votre écrit plein « d'à-propos ; et j'en obtiendrais la permission de l'ancien administrateur M. Moreau. Mais, d'après son désir, comme cette affaire « a été tenue secrète par le défunt *custode* et par moi-même, il ne « conviendrait pas de la publier sans pouvoir y ajouter le témoignage de celui qui fit la découverte. C'est pourquoi je vous prie « de ne faire usage de cet avis qu'avec la plus grande prudence ». Lire la lettre de Pezzana aux Documents inédits et pièces justificatives, n° VII.

Certes, bien qu'ayant été choisi par le gouvernement français pour administrer la bibliothèque de Parme, on peut être assuré qu'il avait peu de bienveillance pour nos compatriotes. Mais il n'était pas le premier venu, il jouissait d'une réputation méritée de savant bibliographe.

En outre, on ne voit pas quel intérêt il aurait eu à inventer cette histoire contre Courier, puisqu'il renonce à la publier autrement que dans une lettre à del Furia, puisqu'il n'en tirera aucun avantage. Il n'y a qu'un fou d'ailleurs qui puisse créer de toutes pièces une accusation de ce genre, étayée sur des affirmations précises; or la lettre de Pezzana, parfaitement nette et claire, dénote un esprit juste, pondéré.

La lettre écrite de Giulia-Nuova par Courier, qui demande l'appui de son ami pour ravoir ses livres oubliés, prouve la matérialité de ce fait que le jeune Moreau de Saint-Méry était chargé de lui faire parvenir la petite caisse laissée à Parme. Il en résulte une charge fournie par l'inculpé contre lui-même. En outre, Courier n'a pas protesté; il a accepté la décision prise contre lui, ce qui prouve sa culpabilité. Pour ces raisons, nous concluons nettement contre Courier.

Ce délit, si peu excusable, prouve une fois de plus le sans-gêne, l'indélicatesse foncière de celui qui l'a commis; sa personne morale en est amoindrie.

Cependant, il ne faut pas exagérer la gravité du fait, que les circonstances peuvent atténuer, jusqu'à un certain point.

Après avoir découvert cette indélicatesse, le président de la bibliothèque de Parme en informa l'administrateur général. Celui-ci, quelque déplaisir qu'il éprouvât d'avoir à sévir contre un compatriote, décida qu'il fallait expédier la caisse à son propriétaire, mais prescrivit de retenir ceux des livres qui appartenaient à la bibliothèque. On eut soin de ne pas ébruiter cette triste affaire.

Courier avait fait preuve, en cette occasion, d'autant d'inconscience et de sans-gêne qu'il en avait montré avec Oberlin. Il se préoccupait si peu des conséquences de sa faute que ce fut son imprudence qui la fit découvrir; en effet, arrivé à Giulia-Nuova, le 19 octobre, il écrivit à un ami de Parme¹, qui est sans aucun doute le fils de l'administrateur, pour le prier de l'aider à ravoïr les livres oubliés. Or, c'est pour s'acquitter de cette commission que le jeune Moreau de Saint-Méry commit la maladresse de s'adresser au *custode* de la bibliothèque, ce qui fit découvrir le rapt des livres.

Courier est soldat; il vit en pays conquis. Le peuple italien est soumis, mais il reste hostile et sournois. C'était l'époque où, en pleine ville de Plaisance, à trois heures de l'après-midi, un shire assassinait un canonnier du régiment de notre officier; la foule donnait refuge au meurtrier que l'on cachait si bien que ni l'autorité militaire ni la police ne purent jamais le retrouver². Un tel état d'esprit prouve aux Français que, malgré la paix, ils sont en pays ennemi.

Dès lors, l'acte de Courier change un peu de caractère. C'est un acte de pillage plutôt qu'un vol.

L'exemple lui venait de haut : Bonaparte, dès 1796 et depuis, avait dépouillé l'Italie de ses chefs-d'œuvre; les chevaux de bronze de Saint-Marc étaient à Paris; toute

¹ Cette lettre, toujours inédite, s'est trouvée entre les mains de M. Charavay; j'ai pu en avoir l'analyse et un extrait. Courier donne des nouvelles de son voyage. On lui a beaucoup parlé de brigands, mais il n'en a pas vu. En revanche, il a vu une femme « près de laquelle les anges du Ciel sont de misérables ramoneurs. Son teint ferait pâlir les roses et si vos Corrèges la voyaient, la grâce dont elle est formée serait à la fois le modèle et le désespoir de leur art. Tant d'attraits appartiennent à l'évêque de Fermo ». On reconnaît le ton des conversations libertines de Paul-Louis.

² Mémoires de Griois, I, 232.

la cité de Florence était consternée du rapt de la Vénus de Médicis, et ses admirateurs montraient avec douleur sa place restée vide dans la *Tribuna* des *Uffizi*¹. Mais il faut surtout se rappeler le pillage de Rome et du Vatican par les envoyés du Directoire; et la plupart de ces dévastations n'avaient pas l'excuse d'être accomplies au profit de l'État. « Le fer du soldat et la serre des agents français² » dépouillaient Rome pour enrichir des misérables, comme Bassal, sous les yeux de Courier lui-même.

La preuve que son larcin fut excusé en fait, à cause des exemples officiels, c'est qu'on ne crut pas possible de réclamer des sanctions contre lui et que, d'un commun accord, administrateur et bibliothécaire se bornèrent à retenir les livres dérobés.

Courier avait si peu le sentiment de ses torts et de la honte qui l'atteindrait, après son départ, si la disparition des volumes venait à être constatée, qu'il se mit en route d'un cœur léger et qu'il acheva son voyage comme une promenade, s'arrêtant partout où sa fantaisie, ses goûts d'érudit ou le hasard de quelque relation agréable le retenaient.

C'est ainsi qu'à la première étape, il retrouva, dans l'aimable et hospitalière ville de Reggio, un ancien ami, le poète Lamberti³. C'est dans l'entourage des Clavier et des Villoison, qu'il avait fait sa connaissance; car Lamberti après avoir débuté dans son pays d'une façon fort honorable avec un volume de poésies élégantes⁴, était venu à Paris, au temps du Consulat, c'est-à-dire à l'époque où

¹ Mém. de Griois, I, 191. « Elle était là, me dit-il, et nous n'avons rien mis à sa place, parce que rien ne peut remplacer notre Vénus; c'était la gloire de Florence ».

² Courier. Éd. Sautet, I, 34.

³ Lettre à M. Lejeune, 24 mai 1805

⁴ Publié à Parme, chez Bodoni, en 1796.

Courier malade prolongeait, de congé en congé, son séjour dans la capitale. Lamberti, chez qui le poète se doublait d'un helléniste distingué, avait même publié à Paris en 1801 les *Chants guerriers de Tyrtée* accompagnés d'une traduction en vers italiens¹. Rentré dans sa patrie, il avait obtenu la chaire d'Eloquence à l'Académie de Brera, à Milan, où il succédait à l'illustre Parini. Pourvu de cette place avantageuse, Lamberti² devait, après la fondation du royaume d'Italie, y joindre celles de bibliothécaire du Roi à Brera et d'inspecteur général de l'instruction publique.

A l'époque où Courier se rendant à Barletta traversa Reggio d'Émilie, c'est-à-dire dans les premiers jours d'octobre 1804, Lamberti, profitant de ses vacances, se reposait dans sa ville natale ; car il était né à Reggio en 1759. Cette rencontre des deux lettrés ne fit que resserrer les liens d'amitié qui les unissaient déjà ; ils devaient se retrouver quelques années plus tard à Milan et vivre cette fois dans l'intimité. Ce qui rendit durable cette liaison, ce fut, outre l'amour du grec, la sérieuse estime qu'avait Paul-Louis pour le talent poétique de Lamberti. Cette langue correcte et pure, cette phrase élégante mise au service d'une imagination froide et réglée lui paraît représenter l'idéal que doit atteindre l'écrivain ; Courier lui-même n'a-t-il pas, en effet, porté dans la littérature, avec plus d'éclat, les qualités qu'il admirait chez le traducteur de Tyrtée ? Les deux amis se recommandaient donc l'un à l'autre par des goûts identiques et par la même doctrine littéraire ; l'un était poète, l'autre ne se piquait que d'être un amateur éclairé ; ainsi fut écartée de leurs relations toute rivalité qui aurait pu les troubler.

Ces deux hommes destinés à se comprendre, à s'estimer

¹ I cantici di Tirteo, tradotti ed illustrati da Luigi Lamberti Parigi. Presso Treuttel et Wurtz, An. Rép. IX.

² Lamberti fit sa leçon d'ouverture le 15 juin 1801.

et même à s'aimer, si l'on peut dire que Courier ait jamais aimé une autre personne que sa mère, ne purent alors rester ensemble que quelques heures, car Paul-Louis se voyait obligé de poursuivre son voyage.

Il traversa Modène, dont il ne dit rien, puis arriva dans la grande et belle ville de Bologne, qui excita son admiration et sa curiosité. Il fut frappé surtout des galeries à arcades qui bordent toutes les rues, permettent de circuler en tout temps, malgré la pluie et le soleil, et forment « une perspective extrêmement agréable ».

Le voyageur érudit qu'il était put d'ailleurs se satisfaire. S'il n'eut guère le temps de fouiller la riche bibliothèque de cette ville savante, du moins, il ne négligea pas de copier des inscriptions. On sait que le goût de l'épigraphie lui était venu lors de son séjour à Rome et de ses relations avec le docte abbé Marini. Il put donc contenter son amour pour cette science « qui est une espèce de divination », et à Bologne, et quelques jours plus tard, à Fano et à Sinigaglia qui se trouvaient sur son chemin, mais où il n'osa s'arrêter trop longtemps; en effet, pendant que Courier flânait d'étape en étape, la saison s'avavançait et il pouvait craindre d'être arrêté par les torrents au passage des Abruzzes. Obligé enfin de se hâter, il arriva le 19 octobre à Giulia-Nuova, premier village du royaume de Naples.

Ce malheureux pays, livré au fanatisme et au brigandage, lui apparut dès le premier jour tel qu'il allait le voir et le décrire pendant les trois années, pleines d'imprévu et de dangers, où il le parcourut soit en curieux, soit en militaire chargé de missions.

Il dut, en y pénétrant, se rappeler les plus tristes souvenirs de son premier séjour en Italie. Le royaume de Naples avait en effet suivi les destinées des États pontificaux en 1799; et la république parthénopéenne n'avait pas survécu à la république romaine. Dans les provinces que traversait notre officier, les patriotes (ainsi se nommaient les

républicains) avaient été écrasés, après le départ des Français, par les bandes féroces du cardinal Ruffo et partout sur son passage il vit les ruines accumulées par la guerre civile¹.

Dès l'abord, il fit une remarque frappante : toute la société intelligente ou cultivée, tous les gens comme il faut, tous ceux même qui avaient reçu tant soit peu d'instruction étaient libéraux et formaient ce qu'on appelait le parti jacobin. Au contraire, toute la canaille, la plèbe illettrée et superstitieuse, les paysans qui, dans cette région, aux époques troublées ne se distinguent guère des brigands, toute cette tourbe, à laquelle se joignaient de nombreux forçats échappés du bagne, constituait le parti du Roi et de la Reine Caroline.

Ces indignes souverains, honteuse incarnation du despotisme, du mensonge, de la lâcheté, de tous les vices et de tous les abus dont mourut l'ancien Régime, se maintenaient encore à Naples, grâce à l'appui de la flotte anglaise, grâce aussi à la superstition et au fanatisme d'une populace que gouvernaient les moines. Mais le mépris qu'ils inspiraient aux patriotes était immense. Ils avaient naturellement pour amis et pour favoris tous les scélérats qui s'étaient signalés par des cruautés dignes d'un autre âge, et ils prodiguaient les faveurs et les flatteries à des monstres tels que le sanguinaire Mammon², ancien meunier qui

¹ « J'arrivai à Pescara le 20, la maison où je fus logé avait été saccagée comme toute la ville par les bandits du cardinal Ruffo, après la retraite des Français, il y a cinq ans ». Lettre à M. Lejeune, 24 mai 1895.

² « Parmi les plus pervers de ces troupes archi-perverses, un certain Gaetano Mammon, meunier de son métier, s'était particulièrement signalé; sa cruauté féroce surpassait toute imagination humaine et elle aurait été réputée fabuleuse, si les actes n'en eussent été par trop manifestes. Il faisait une épouvantable boucherie des victimes qui tombaient entre ses mains. Assis à table, il

s'était fait, par goût, bourreau de Français et de Napolitains patriotes.

Le tableau que Courier nous présente du royaume de Naples livré aux fureurs de la reine Caroline et de ses fidèles égorgeurs est malheureusement trop exact. Il suffit, pour s'en convaincre, de le rapprocher des récits des contemporains, et entre autres de ceux que nous a laissés un jeune patriote Calabrais qui fut plus tard le général Guillaume Pépé¹. D'ailleurs l'officier français, exempt des passions auxquelles étaient en proie les sujets du roi, a pu se montrer historien impartial.

« Ceux qui se distinguèrent alors (sous les ordres du cardinal Ruffo) par leur brigandage sont aujourd'hui les favoris du gouvernement, qui les emploie à lever des contributions. La canaille est le parti du roi, et tout propriétaire est jacobin : c'est le *haro* de ce pays-ci. Le 22, je fus logé à Ortona, chez le comte Berardi, qui me raconta que le gouverneur de la province était un certain Carbone, d'abord maçon, puis galérien, ensuite ami du roi lors de la retraite des Français, aujourd'hui *Pacha*. Ce Carbone lui envoya, peu de jours avant mon arrivée, un ordre de payer douze mille ducats, environ 50.000 francs; il en fut quitte pour la moitié. Voilà comme ce pays-ci est gouverné : c'est la reine qui mène tout cela ; elle affiche la haine et le mépris pour la nation qu'elle gouverne ».

prenait plaisir à avoir devant les yeux une tête nouvellement coupée et toute sanglante encore ; et cependant ce monstre, auteur de tant d'atrocités, était honoré, par le roi Ferdinand et par la reine Caroline, du titre flatteur de *cher général* et de *fidèle soutien du trône*, tant l'esprit de haine et de vengeance est puissant dans le cœur endurci des princes ». Mémoires du général Pépé, Paris, Perrin, 1906.

¹ Ouvrage cité dans la note précédente.

Enfin, le 5 novembre 1804, Courier arriva au quartier général de l'armée de Naples établi à Barletta.

Cette armée qui, depuis dix-huit mois environ, était sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr¹ comprenait une seule division française, celle du général Verdier, à laquelle on avait joint la division italienne commandée par le général Lecchi : réunies elles comprenaient environ 15.000 hommes et 2.000 chevaux².

Paul-Louis trouva, en arrivant à Barletta, sa nomination au poste de chef d'état-major de l'artillerie à l'armée de Naples³, en remplacement du chef d'escadron baron d'Anglemont qui passait en Calabre. C'était une bonne fortune pour lui, car ces fonctions étaient à la fois plus importantes et plus agréables que celles qu'il pensait occuper de commandant des deux compagnies d'artillerie à cheval détachées à cette armée. Elles le mettaient en relief, auraient pu le désigner pour l'avancement en cas de guerre, et lui procuraient, en attendant, de fréquentes relations avec le général en chef⁴. Celui-ci, qui était un des officiers les plus in-

¹ Général de division en 1794, Gouvion-Saint-Cyr avait été appelé, en mars 1798, au commandement de l'armée de Rome. On sait que sa lutte pleine de fermeté contre les commissaires et les consuls, qui organisaient le pillage de Rome, aboutit à son rappel, après l'affaire célèbre de l'ostensoir en or garni de pierres, qui avait été dérobé au prince Doria et que Saint-Cyr fit restituer. En 1803, Gouvion-Saint-Cyr, qui siégeait au Conseil d'État, reçut l'ordre d'aller prendre à Faenza le commandement du corps d'armée que Murat avait rassemblé en vue d'une nouvelle occupation du royaume de Naples par suite de la rupture du traité d'Amiens.

² Voir : Gouvion-Saint-Cyr, Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire.

³ Dépôt de la guerre. Archives administratives. La fiche de la nomination de Courier est à la date du 19 vendémiaire an XIII ou 12 octobre 1804.

⁴ « Ma position actuelle est fort agréable : mon emploi de chef

struits de l'armée française, à la fois fin lettré et savant militaire, sut apprécier tout de suite la rare distinction d'esprit de Paul-Louis Courier, son intelligence, sa supériorité sur ses camarades. Il le traita en ami et flatte ainsi la secrète vanité de l'érudit dont les occupations littéraires avaient été, jusqu'à ce jour, peu goûtées des chefs sous lesquels il avait servi.

Ce fut le moment le plus heureux de sa vie militaire, et, bien que l'idée de quitter son métier eût déjà germé dans son cerveau, il crut avoir de bonnes raisons pour rester au service encore quelque temps. Toutes les lettres de cette époque, que nous avons pu lire, expriment la satisfaction qu'il ressent. Il n'est pas jusqu'aux avantages pécuniaires, dont il jouit, qui ne soient pour lui une cause de contentement. Ecrivant à son vieil et cher ami Dalayrac, qu'il n'avait pas revu depuis son départ précipité de Toulouse, il apprécie son sort présent en ces termes : « Je m'abandonne à la fortune, content qu'elle ne me mette jamais trop haut ni trop bas. Ma position actuelle n'est pas désagréable, je suis bien payé, peu occupé. Je ne désire rien de mieux ». Il ajoute, avec une philosophie souriante et spirituelle : « La peste règne aux environs. Mais je suis si sec que je la défie de trouver prise sur moi. Les Italiens jaloux nous poignent quelquefois, mais je suis trop laid pour leur faire ombrage. Les brigands nous dépouillent, mais je prends de justes mesures pour n'avoir jamais d'argent ¹ ».

d'état-major de l'artillerie me donne quelques avantages ; je suis bien avec le général Saint-Cyr, qui commande l'armée ». Lettre à M. Lejeune. « Le général en chef est un homme de mérite, savant, le plus savant dans l'art de massacrer que peut être il y ait, bon homme au demeurant, qui me traite en ami ». Lettre à M. Dansse de Villoison, 8 mars 1805.

¹ Cette lettre à Dalayrac, qui est du 24 mars 1805, ne figure pas

En dehors des avantages matériels, dont il parle dans cette lettre, la principale cause de satisfaction vient pour Courier des agréments du pays qu'il habite et où il a tout à souhait, l'art, l'antique, la nature. Quel plaisir pour un lettré comme lui que de parcourir à pied ou à cheval, toujours en flânant, des contrées où, à chaque pas, s'éveillent en vous des souvenirs classiques. Sa passion pour les inscriptions et les autres vestiges du passé était heureusement servie par ses fonctions de chef d'état-major, qui lui permettaient de visiter des villes comme Brindes, Tarente, Gallipoli, Canosa, où l'on ne pouvait fouiller que l'on ne déterrât des tombeaux, des vases bien conservés. Tel était l'avantage du « harnais » qu'il portait au cours d'excursions que l'on doit regarder comme de véritables promenades archéologiques¹.

Quelques mois après son arrivée à Barletta, Courier fut invité, le 10 ventôse an XIII², à fournir un état de ses services. Il s'en acquitta tant bien que mal, comme le prouve la pièce que nous publions ci-après et que nous avons retrouvée dans son dossier aux archives administratives du ministère de la guerre. On reconnaîtra, en y jetant un coup d'œil, les habitudes de négligence et de désordre de notre officier qui, n'ayant, ainsi qu'il le déclare, conservé aucun papier ne peut marquer les dates précises de ses services. C'est ainsi qu'il ne peut dire où il a servi comme capitaine en premier; d'autre part, on ne trouve point trace, dans

dans l'édition Sautelet au recueil des « Lettres inédites ». Elle est donc fort peu connue; c'est pourquoi nous n'avons pas craint de prolonger la citation.

¹ « Je dois à ces courses des observations, des connaissances, des idées que je n'eusse jamais acquises autrement », à Chlewaski. — « Ici, j'étudie mieux que je n'ai jamais fait et du matin au soir », à Dansse de Villoison.

² On voit que le calendrier républicain n'était pas encore abandonné.

cet état, de son séjour à Toulouse et à Alby comme capitaine en second. Il faut noter d'ailleurs que la colonne réservée aux « actions d'éclat » est entièrement vide¹. Quelques années plus tard, Courier écrivait au ministre qui lui demandait un nouvel état : « Je n'ai ni blessures ni actions d'éclat à citer. Mes services ne sont rien et ne méritent aucune attention ». Le pensait-il sincèrement ? Quoi qu'il en soit, il n'a rien à inscrire dans le tableau ci-après (*Voir page 208*).

Gouvion-Saint-Cyr avait obtenu une véritable mission de confiance que Bonaparte avait craint de confier à l'impétueux et irréfléchi général Murat. Il s'agissait en effet de jouer auprès de la cour de Naples un rôle fort délicat qui exigeait autant de prudence que de fermeté.

Il fallait éviter les résistances de la population, toujours prête à se soulever, au nom de la religion, contre les « Jacobins », et se tenir en garde contre une agression perfide toujours possible ; il fallait aussi, en obtenant du gouvernement napolitain les fournitures et les dépenses nécessaires à l'entretien des troupes françaises, éviter les récriminations inévitables et faire entendre que « cet humiliant tribut n'était dû qu'à la fatalité des circonstances et à la « mauvaise foi de l'Angleterre »². Gouvion-Saint-Cyr avait paru au Premier Consul tout à fait propre à « conduire cette espèce de négociation à main armée et plus capable (que Murat) de maintenir la discipline, si nécessaire dans une telle expédition ».

Il y réussit tellement bien qu'il parvint à éviter, pour son compte, les plaintes que la reine Caroline³ adressait

¹ Le plus grand intérêt de cette pièce incomplète est peut-être de rappeler les noms des généraux en chef sous lesquels a servi Courier.

² Général Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*.

³ Cette princesse affectait de témoigner au général une grande confiance.

Services successifs de M. Courier (Louis-Paul), chef d'escadron au 1^{er} régiment d'artillerie à cheval, né à Paris, département de la Seine, le 4 janvier 1773 (sic).

GRADES.	CORPS.	DATES des promotions.	DURÉE des services dans chaque grade.		ANNÉES.	ARMÉES.	CAMPAGNES généraux en chef.	ACTIONS d'éclat.
Élève sous- lieutenant..	École de Châlons.	6 oct. 1792.	ans	mois	jours.	»	»	
Lieutenant en 2 ^e	7 ^e régiment d'artillerie à pied.	1 ^{er} juin 1793.	2	»	2	Moselle.	Schawbourg, août 1793, vend. an II. Hoche, brum.-vent. an II. René Moreaux.	
»	»	»	»	»	»	Du Rhin de- vant Mayen- ce.	Moreau, prair.-mess. an II. Kléber, fin de l'an II. Pichegru, commencement de l'an III.	
Capitaine en 2 ^e	7 ^e régiment d'artillerie à pied.	11 mess. an III.	6	10	»	D'Angleterre sur les côtes de Bretagne. D'Italie contre Naples.	»	
Capitaine en 1 ^{er}	7 ^e régiment d'artillerie à pied.	11 flor. an X.	1	4	20	»	Championnet, pluv. an VII. Macdonald, vent. an VII.	
Chef d'escadron.....	1 ^{er} régiment d'artillerie à cheval.	1 ^{er} vend. an XII.	1	5	10	Naples.	Gouvion-Saint-Cyr, germ. à therm. an XIII.	
Observations.	Cet officier n'ayant conservé aucun papier ne peut marquer les dates précises de ses services à l'armée.					Barletta, 10 vent. an XIII, Courier.		

sans cesse contre notre ambassadeur Alquier, et que le ministre de la Guerre Berthier le félicita de la bonne conduite de ses troupes¹.

La situation était pourtant difficile pour la petite armée française jetée si loin de ses points d'appui et menacée de tous côtés. En face d'elle, elle voyait un corps russe de 20.000 hommes qui occupait Corfou. Le bruit courut même que la cour ayant traité avec le Czar, les Russes allaient venir occuper Naples.

C'est en vain que la reine Caroline cherchait à endormir la vigilance de Saint-Cyr, en l'assurant par des lettres autographes de sa bonne foi². Elle faisait sous main des préparatifs militaires et rassemblait des milices, si bien que l'Empereur ayant la preuve de sa duplicité, fit prévenir Saint-Cyr par le ministre de la Guerre Berthier de n'ajouter aucune espèce de foi aux protestations de cette princesse qui s'était flattée, dans une lettre interceptée, de faire égorger les 15.000 Français occupant ses États³.

Au début de septembre 1805, le général reçut un important plan de campagne où il lui était prescrit de s'emparer de Naples, d'en chasser la cour et d'anéantir l'armée napolitaine⁴. Sa conduite ultérieure devait dépendre de celle des Russes et des Anglais. Ainsi Courier n'avait pas tort d'envisager la guerre comme imminente⁵. Pourtant la conquête du royaume des Deux-Siciles devait se trouver diffé-

¹ Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires*, Pièces justificatives, n° 74.

² « Nous ne souhaitons que la tranquillité, bonne harmonie et « sommes incapables de manquer à la bonne foi et loyauté dont « nous faisons profession. Je vous prie donc, mon général, de « croire aux assurances que le prince « de » Cardito vous fera en « notre nom ». Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires*, Pièces justif., n° 81.

³ *Ibid.* Pièces justif., n° 83. Lettre de Berthier à Saint-Cyr, 21 janvier 1805.

⁴ *Ibid.* Pièces justif., n° 86.

⁵ Lettre à M. Lejeune, 24 mai 1805.

rée, étant subordonnée aux autres parties du vaste plan militaire que Napoléon avait formé.

Mais si l'offensive française ne se produisit pas, notre armée, menacée de divers côtés, devait faire bonne garde : une flotte était partie d'Angleterre avec des troupes de débarquement ; on supposait qu'elle allait se joindre aux Russes qui occupaient Corfou pour jeter à la mer les troupes du général Saint-Cyr.

Au milieu de ces alertes, c'est-à-dire sur la fin de mai 1805, Napoléon était venu à Milan se faire couronner roi d'Italie. Gouvion-Saint-Cyr, qui avait failli ne pas assister à cette cérémonie, put cependant s'y rendre, la menace d'une guerre imminente étant conjurée à ce moment précis. Mais il n'emmena point Courier, aux yeux duquel il avait fait luire l'espérance de ce beau voyage. Pendant que le général s'entretenait avec l'Empereur des plans d'une guerre qui allait de nouveau bouleverser l'Europe, le chef d'état-major de l'artillerie dut demeurer à Tarente, tout entier à ses études sur Xénophon dont il mettait en pratique les prescriptions relatives à l'art du cheval. Toutefois il ne devait plus y rester longtemps et le voyage à Milan fut remplacé par une belle promenade militaire poussée jusqu'aux alentours des lagunes de Venise.

Tandis que Napoléon se trouvait dans la capitale de la Lombardie, la Cour de Naples lui envoya le marquis de Gallo, chargé d'implorer un allègement aux charges qui résultaient pour elle de l'entretien d'une armée française. De Talleyrand s'aboucha avec cet ambassadeur et négocia une convention, signée le 21 septembre, en vertu de laquelle le roi des Deux-Siciles s'obligeait à garder une stricte neutralité, tandis qu'en retour les troupes d'occupation seraient retirées. C'était une adresse de la diplomatie française, cette armée de la Pouille ; qu'on avait l'air de rappeler d'une façon si bienveillante, allant devenir fort nécessaire dans la Haute-Italie, et son départ devant bientôt exposer

la Cour de Naples à des imprudences et des compromissions qui justifieraient plus tard une agression violente de l'Empereur. Ainsi, il y eut un revirement complet dans les instructions transmises à Saint-Cyr.

En exécution du traité, il dut quitter son quartier général de Barletta le 9 octobre 1805, se dirigeant vers Padoue. Courier ne l'accompagnait pas ; il demeura quelques jours encore à Barletta, mais il avait fait partir devant lui ses équipages, et l'un de ses chevaux, confié aux soins d'un sous-officier d'artillerie nommé Costolier. De là, cette amusante lettre où il donne à ce maréchal des logis des nouvelles de sa maîtresse¹. Il s'occupe des intérêts de cette femme afin qu'en retour Costolier prenne bien soin de son cheval, un de ces beaux et bons chevaux achetés à Plaisance. Quelques jours plus tard, il rejoignit à Pescara le quartier général et, marchant vers Ferrare, fut à Bologne, avec le général d'artillerie Salvat², dès le 14 novembre, tandis que Saint-Cyr arrivait à Padoue. Jamais partie de plaisir ne fut plus gaie pour Courier que cette expédition ; Salvat avait trouvé à Ancône « une Vénitienne égarée » dont il ne se séparait plus. Grâce à sa connaissance de l'italien, le chef d'escadron fut bientôt l'intime ami de la belle, avec laquelle il échangeait mille propos fous à bâtons rompus, des *spropositi* se terminant par des *risate sgangherate*, c'est-à-dire par des rires à se « *désopiler la rate* ». Il ne se gênait point avec cette aimable créature qu'il poursuivit un jour dans son appartement en lui disant, « sans fleur de langage », le prix qu'il mettait à sa retraite et dont il obtint enfin cette concession : « *dunque fa presto* ». Malgré cette

¹ « Comme vous avez soin de mon cheval, j'ai soin ici de votre maîtresse ». Barletta, 15 octobre 1805.

² Salvat ou plutôt Salva, né en 1744, général de brigade du 11 janvier 1800, mort de maladie à Sessa dans le royaume de Naples, le 5 mars 1806.

brutalité toute conquérante, on doit dire que Paul-Louis goûtait surtout auprès de la belle fille le plaisir de la conversation dans une langue qui le ravissait ¹.

Cependant Saint-Cyr, qui voyait d'un fort mauvais œil ce « ménage » de ses officiers, ne pensait, pour sa part, qu'aux affaires sérieuses. Depuis qu'il avait conduit son armée à Padoue, il se trouvait sous les ordres de Masséna dont il formait l'aile droite. Il se rendit jusqu'à Gradisca sur l'Isonzo, où le maréchal avait établi son quartier général, se disposant à attaquer l'arrière-garde autrichienne à Gorizia. Il fut convenu, dans cette entrevue, que pendant ces opérations de Masséna, Saint-Cyr bloquerait la ville et les lagunes de Venise où les Autrichiens s'étaient renfermés sous le général Bellegarde. Il avait sous ses ordres une fort petite armée comprenant l'ancienne division Verdier, qui était passée sous le commandement du général Reynier, la division Lecchi et la brigade polonaise de Peyri. Son quartier général était à Stra, non loin de Padoue, sur la rive droite de la Brenta.

Le blocus de Venise était à peine formé lorsque Saint-Cyr apprit l'approche inopinée d'une division ennemie commandée par le prince de Rohan. Ce prince avait réalisé le projet audacieux de traverser les défilés du Tyrol pour échapper au corps du maréchal Ney, lancé à ses trousses, et il espérait, perçant la ligne occupée par l'armée de Masséna, venir tendre la main à Bellegarde. Parvenu à Castelfranco, il touchait à la réussite complète, et cette retraite hardie aurait été citée parmi les faits de guerre les plus remarquables. Il n'était plus en effet qu'à sept ou huit heures de marche de la division Reynier qui allait se trouver prise entre deux feux. Si cette éventualité se fût réalisée, la droite de Masséna eût été coupée, puis écrasée entre Rohan et Bellegarde.

¹ « Son vénitien est quelque chose qui vraiment me ravit ».

Mais l'admirable précision des manœuvres de Gouvion-Saint-Cyr sauva la situation. Par son ordre, la division Reynier, avec laquelle marchait Paul-Louis¹, partit de Novale le 24 novembre, à trois heures du matin, pour aller attaquer l'ennemi. La rencontre eut lieu entre sept et huit heures, en avant du village de Resana, sur une position avantageuse pour les Français. Ils dominaient en effet la route suivie par les Autrichiens. L'artillerie établit ses batteries à droite de cette route, après avoir abattu des talus de terre et monté les pièces sur une petite élévation. Bien que Courier ne soit nommé dans aucun document historique, cette heureuse disposition pourrait avoir été son œuvre. Le feu des pièces fit de grands ravages à l'artillerie et aux équipages des ennemis qui se trouvaient en contre-bas et étaient en désordre.

Saint-Cyr, qui venait appuyer son lieutenant, lui détacha le colonel Grabinski, avec deux bataillons polonais. Grâce à ce renfort, Reynier put opérer un mouvement décisif qui, plaçant l'ennemi entre deux feux, aboutit à la prise de 2.500 hommes et de l'artillerie; il était onze heures du matin. Pendant ce temps, Saint-Cyr réduit à un seul bataillon polonais arrivait devant Castelfranco et faisait poser les armes à 3.000 Autrichiens. Le succès de la journée était complet²; dans un rapport adressé le jour même au géné-

¹ Elle comprenait le 10^e de ligne et le 6^e chasseurs à cheval, les 56^e et 62^e de ligne, une compagnie d'artillerie légère, une demi-compagnie de sapeurs.

² Avec beaucoup de simplicité, Gouvion-Saint-Cyr fait en ces termes le récit de la journée, dans une lettre à Masséna : Ce corps (celui du prince de Rohan) était d'environ 7.000 hommes d'infanterie et 1.200 chevaux; il était par conséquent plus fort que le corps dont j'ai pu disposer pour le combattre; mais les troupes ont montré une si grande valeur que la victoire n'a pas été longtemps douteuse; 6.000 hommes, 1.000 chevaux, le général prince de Rohan commandant le corps, plusieurs colonels, beaucoup

ral en chef, le vainqueur rendait hommage à la valeur et à l'intelligence de Reynier, sans nommer malheureusement aucun autre officier. Il est donc muet sur le rôle de Courier, lequel dut être honorable. C'était l'affaire la plus chaude à laquelle il dût assister durant tout son séjour en Italie. Parmi tant de braves gens qui firent courageusement leur devoir, tout indique qu'il ne demeura point en arrière des autres. J'invoquerai pour le prouver l'empressement qu'il met à parler du combat à ses amis et à railler la paresse d'un certain Aimé qui « apprit dans son lit qu'on s'était battu¹ ». On ne s'exprime point ainsi sur le compte des autres, quand on a quelque lâcheté à se reprocher ; ce serait trop imprudent. Et enfin Courier peut écrire le lendemain de ce jour, avec un peu de forfanterie, mais sans crainte d'être démenti, qu'il a de la gloire plein sa poche².

d'officiers, sept drapeaux, douze pièces de canon, leurs caissons et beaucoup de bagages sont restés en notre pouvoir ». G.-Saint-Cyr. *Mémoires*. Pièces justificatives, n° 96.

¹ A M. Poydavant, commissaire ordonnateur, 25 novembre 1805.

² *Ibid.* « Il faut se payer de lauriers qui heureusement coûtent peu. Pour moi, j'en quitte ma part ; j'ai de la gloire *in culo* comme disent les Italiens, ou plus poliment *in tasca* ».

CHAPITRE X

L'EXPÉDITION DE CALABRE

Bataille de Campo-Tenese. — Arrivée à Reggio. — Mission de Courier à Tarente. — Ses tribulations. — Le terrible passage de Corigliano. — Disgrâce de Courier. — Le désastre de Sainte-Euphémie. — Retraite de Reynier. — Courier rejoint l'armée le 7 août. — Il compose le Récit de la bataille de Sainte-Euphémie et de la retraite. — Exactitude de Courier historien.

La victoire de Castelfranco, où la petite armée de Gouvion-Saint-Cyr avait triomphé de forces supérieures, allait être suivie d'événements bien faits pour exalter l'orgueil des Français. Le 2 décembre en effet, leur Empereur remportait à Austerlitz sur les Austro-Russes sa plus belle victoire. La défaite des plus grandes puissances militaires du continent, l'humiliation de la Prusse, et l'alliance des princes qui allaient former la confédération du Rhin permirent à Napoléon de continuer son système d'annexions arbitraires et de confiscations. La reine Caroline ayant, au mépris du traité conclu avec la France, laissé une flotte anglaise aborder dans ses États, le décret de Schoenbrunn déclara que « la dynastie des Bourbons de Naples avait cessé de régner¹ ». L'Empereur décida dès lors

¹ 27 décembre 1805.

de donner la couronne vacante à son frère Joseph, qui dut aller prendre à Rome le commandement d'une armée d'invasion portée à un effectif de 45.000 hommes. Masséna, chargé de réunir ces troupes, devait remplir auprès de Joseph les fonctions effectives de commandant en chef, dont le prince posséderait les attributs honorifiques. Ainsi, observe un contemporain, la dynastie nouvelle s'appropriait les usages et les façons des vieilles monarchies qu'elle venait remplacer sur les trônes d'Europe.

Saint-Cyr fut mal récompensé de sa victoire. On lui avait d'abord confié la direction de cette armée, puis il apprit qu'il serait encore subordonné à Masséna. Justement froissé de ce manque d'égards, il partit pour Paris, où il reçut l'ordre de retourner auprès de Joseph qui l'accueillit avec beaucoup de distinction. Il fut alors appelé à commander le corps d'armée de la Pouille.

Courier n'accompagna pas le général sous lequel il avait servi avec zèle jusqu'à Castelfranco.

Au lendemain de la bataille, il s'était replié sur Padoue et Bologne avec sa faible artillerie. Affecté à l'armée qui devait conquérir les États napolitains et attaché au corps de Reynier, il rejoignit ce général à Spoleto, le 15 janvier.

Courier ne se trouvait plus qu'à quelques lieues de cette Rome qu'il n'avait pas revue depuis la capitulation des Français de 1799, et où il brûlait toujours de revenir. Quand il quitta la Pouille pour suivre Gouvion-Saint-Cyr dans la Vénétie, il s'était flatté de pouvoir faire un crochet sur Rome et d'avance il s'y faisait adresser des lettres¹; mais son espoir avait été déçu par la fermeté du général, qui ne permettait pas à ses subordonnés de s'offrir de ces promenades.

¹ Lettre à M. Leduc aîné. « Je t'ai écrit trois fois depuis notre départ de la Pouille. Je te marquais de m'adresser tes lettres à Rome, mais je n'ai pu y passer ». Edit. Sautelet, I, p. 86.

Cette fois, son itinéraire était d'accord avec ses désirs ; la route la plus directe de Spoleto à Naples passait par Rome. Il s'y arrêta donc quelques jours et revit ses amis : l'abbé Marini, d'Agincourt, Mme Marianna Dionigi. Au départ, qui sonna trop tôt pour cet amoureux de la Ville Éternelle, il confia à cette dame, si bonne et si simple, ses bagages contenant des habits et du linge, mais surtout ses papiers et ses livres ; car, allant combattre dans un pays livré aux brigands, il éprouvait le besoin de laisser ces effets en lieu sûr. S'il fut sage, l'événement ne tarda point à le montrer, puisque les hardes qu'il avait dû emporter, et jusqu'à ses livres de poche, comme l'Iliade qu'il tenait de l'abbé Barthélemy, lui furent dérobés par les bandits de la Calabre.

En sa qualité d'artilleur, Courier relevait directement du général Dulauloy, à qui appartenait le commandement en chef de l'artillerie de cette armée. Dulauloy s'était déjà trouvé sous les ordres de Masséna à Gorizia, et l'on comprend que le maréchal, appelé à diriger l'armée qui allait envahir le royaume de Naples, l'ait gardé avec lui ; d'autant qu'il se recommandait auprès de ses chefs par ses qualités aimables. Griois, qui allait servir sous ses ordres dans cette nouvelle campagne, le juge toutefois un très mauvais général¹. Mais il était gai, spirituel, bon vivant, et par là il plut à Courier qui n'aimait pas à servir avec des supérieurs maussades ou grincheux. Bientôt s'établit entre le général et le chef d'escadron une amitié qui alla jusqu'à prendre le caractère de la camaraderie la plus familière. Peu rigoureux pour le service, Dulauloy se montra fort indulgent pour Courier ; il « approuva sa conduite² » dans une occasion où celui-ci avait tenu tête à l'aide de camp du

¹ Mémoires de Griois. Introduction, page 13.

² A. M. le général Dulauloy. — Cassano, 12 août 1806.

roi Joseph, et il le soutint de son mieux contre ses ennemis.

Il l'entretenait de ses bonnes fortunes et soumettait même à son subordonné certains petits problèmes de stratégie amoureuse¹, par où il apparaît que le général et le chef d'escadron avaient fait campagne ensemble sous les enseignes de la déesse de Cythère. C'était à cette époque un aimable compagnon de plaisir que Paul-Louis; sa conversation spirituelle et sa verve cynique lui avaient valu une joyeuse réputation dans l'armée où il servait; dès lors, on est moins surpris qu'un général viveur et coureur de femmes² ait pris pour confident celui qui passait pour si expert en bonnes fortunes. Dulauloy et Courier firent surtout, en Calabre, des conquêtes amoureuses; elles leur étaient facilitées par la victoire des armes françaises qui fut, au début de la campagne, rapide et éclatante.

L'armée d'invasion, partie de Rome, ne rencontra d'obstacle nulle part. Le 12 février, Capoue, sans même essayer de se défendre, ouvrit ses portes aux Français qui, dépourvus de canons, auraient été fort en peine d'en faire le siège. Le 14, ils entrèrent triomphalement à Naples.

On donna alors aux troupes quelques jours de repos que Courier mit surtout à profit pour se divertir et courir les aventures. Les Napolitains, fuyant devant notre armée, se retiraient vers le sud, tandis que le roi Ferdinand gagnait précipitamment la Sicile, dont il essayait d'organiser la défense de concert avec les Anglais³. Il fallait poursuivre

¹ Voir notamment la lettre de Courier au général, du 28 mai 1806 (*in fine*), « croyez-moi, vos affaires ne vont point si mal. On vous écoute; c'est beaucoup : femme qui prête l'oreille prêterait bientôt autre chose ».

² En lisant les Mémoires de Griois, on voit que Dulauloy n'est pas une exception et que nos officiers faisaient marcher de front les conquêtes guerrières et les conquêtes amoureuses.

³ Mémoires du général Pépé.

la conquête du pays : l'armée française se divisa donc : une partie des forces qui la composaient restant à Naples, une autre partie alla mettre le siège devant la forte place de Gaète qui, soutenue par la flotte anglaise, résista de longs mois aux efforts des assaillants. Enfin, le corps de Reynier fut dirigé sur la Calabre, où la cause du roi conservait ses partisans les plus ardents et les plus résolus.

Courier, qui aurait pu rester à Naples¹, ou servir devant Gaète, sous les ordres du général d'artillerie Dedon, préféra suivre Reynier et demanda à faire partie d'une expédition dont personne ne voulait être². Il devait plus tard regretter bien vivement d'être venu à cette armée ; et il est certain que la campagne de Calabre, loin de servir à son avancement, jeta sur le reste de sa carrière le plus fâcheux discrédit. Pourquoi donc voulut-il l'entreprendre ? Nous n'hésitons point à penser que le rêveur et le lettré qu'il y avait en Courier ne sont point étrangers à une décision que plus tard l'officier devait déplorer si fort. L'imprévu, les aventures, la beauté du pays, ses antiquités grecques et ses grands souvenirs classiques le sollicitaient. Mais aussi, il faut avouer que la personne du général Reynier l'attira. C'était, à ce moment, un homme simple, encore modeste, qui traitait son subordonné en frère d'armes suivant la coutume des armées révolutionnaires. Or, Paul-Louis, issu d'une famille toujours très indépendante à l'égard des grands, abhorrait cette étiquette nouvelle, inconnue des Hoche et des Desaix, que le régime impérial faisait régner dans les armées. De même qu'à l'exemple des chefs de l'armée du Rhin, il ne craignait pas de témoigner une camaraderie de bon aloi à ses subordonnés, fussent-ils

¹ Du moins il affirme : « Pouvant rester à Naples et me donner du bon temps... ». Lettre à M..., 25 juin 1806.

² A. M. Leduc. — Mileto, 18 octobre 1806.

simples sous-officiers¹, ainsi voulait-il ne pas être traité par ses supérieurs avec une hauteur méprisante, qui commençait à devenir fort de mode dans le commandement.

De là cette violente altercation qu'il eut en 1807 avec le général Dedon. Il remarqua d'ailleurs avec finesse que cette arrogance brutale des chefs, autorisée par « l'usage actuel », fut surtout le fait de parvenus, chez qui les honneurs militaires n'avaient pu décrasser le cuistre. Des gens de bonne naissance, ci-devant nobles ou bourgeois, comme Lariboisière et Gouvion-Saint-Cyr, ou bien avaient gardé la politesse un peu cérémonieuse — et fort démodée — de l'ancien régime, ou avaient appris aux armées de la République la simplicité et la vraie fraternité militaire. Courier, qui poussait l'indépendance jusqu'à vouloir choisir ses chefs, ne prenait goût au service que sous des généraux bienveillants et courtois. Il haïssait chez eux la morgue insolente des façons nouvelles et, par dessus tout, le type soudard lui était odieux². Il s'attacha donc à Reynier qui lui parut « bon homme au fond » et disposé à le traiter « non en protecteur mais en ami ».

Le corps d'armée de ce général était composé des 6^e et 42^e régiments d'infanterie de ligne, des 1^{er} et 23^e d'infanterie légère, d'un bataillon suisse, de la légion polonaise et du 9^e de chasseurs à cheval³. L'artillerie, commandée non pas par Courier, comme certaines de ses lettres pourraient le faire croire, mais par Griois, comprenait la 2^e compagnie du 1^{er} régiment d'artillerie à cheval, et « la moitié de

¹ Qu'on se rappelle le ton de la lettre de Courier à Costolier, et le genre de service qu'il rend à ce maréchal des logis. Édit. Sautelet, page 84.

² Relire sa lettre cinglante au brutal et grossier général Dedon. Naples, 25 juin 1807.

³ Griois, *op. cit.* Le corps de Reynier était le 3^e corps de l'armée de Naples.

deux compagnies du 2^e régiment à pied¹ », sans oublier « quatorze ouvriers d'artillerie ». Ces forces presque dérisoires ne comportaient pas un second commandant sous les ordres du major Griois.

Nous voyons en effet que celui-ci n'était assisté que par son adjoint le capitaine Petit du Chastenay². Par conséquent, Courier n'ayant pas d'emploi déterminé dans l'artillerie de ce corps d'armée, faisait du service auprès de Reynier, *hors de son arme*. « Pour être quelque chose, écrit-il, je suis officier d'état-major, aide de camp, tout ce qu'on veut : toujours à l'avant-garde, crevant mes chevaux et me chargeant de toutes les commissions dont les autres ne se soucient pas³ ». C'est pour lui trouver une occupation qu'on l'envoya à Tarente et qu'on lui donna une mission qui lui causa tant de désagréments. Mais Courier ne pouvait s'en prendre qu'à lui seul, qui avait voulu accompagner Reynier en Calabre, sans fonctions précises.

Pourtant ce service, le rapprochant du général en chef, et de tous les généraux, aurait pu le mettre en évidence et justifier chez lui l'espoir d'un rapide avancement. Mais les événements ne tournèrent point à son avantage. Les escarmouches de la Calabre, bientôt suivies du désastre de Sainte-Euphémie, causèrent tant de pertes, firent tant de vides dans les rangs de l'armée, que les officiers, qui avaient pris part à l'expédition, tombèrent dans un fâcheux discrédit⁴. Déçu bientôt, Paul-Louis comprit, mais un peu tard, qu'un service fait hors de son corps ne le recomman-

¹ Dépôt de la guerre. Arch. hist. Organisation de l'armée de Naples, juillet 1806.

² Griois, *op. cit.*, p. 285.

³ A Leduc; Mileto, 18 octobre 1806.

⁴ Voir Griois (Mémoires) qui se plaint lui aussi d'avoir été oublié, malgré la bienveillance que lui témoigna le roi Joseph.

derait jamais aux faveurs des généraux d'artillerie dont dépendait sa carrière.

Voyant ses espérances envolées, il se dégoûta vite de cette expédition périlleuse et inutile.

L'armée de Reynier partit de Naples et de Salerne, où était cantonnée l'artillerie, à la fin de février ; le 3 mars, on marcha en corps d'armée en prévision d'une rencontre avec l'ennemi, auquel notre avant-garde se heurta en effet le 6, près de Lagonegro. Trois jours plus tard, s'engagea une bataille plus sérieuse. Comme les Français gravissaient la rude montagne de Campo-Tenese, ils trouvèrent en face d'eux les Napolitains, commandés par le général Damas, qui leur barraient la route. Une pluie froide, tombant depuis le matin, venait de se changer en une neige épaisse dont les flocons « empêchaient de bien reconnaître les forces et la position de l'ennemi¹ ». Mais lorsque Reynier l'eut fait prendre en flanc par deux bataillons qui menaçaient sa droite, il se sauva « dans le plus grand désordre ». Ainsi les Napolitains, selon le mot de Courier, « avaient voulu comme se battre », mais leurs velléités de résistance n'avaient pas tenu devant une manœuvre bien simple de notre général.

Ces deux faits d'armes insignifiants ayant disloqué les troupes régulières de Ferdinand suffirent à terminer ce qu'on pourrait appeler la conquête officielle du pays. Reynier put écrire au ministre de la Guerre que, tout ce qui n'avait pas été fait prisonnier, ou s'était dispersé, ou s'était embarqué pour la Sicile².

Ce soir-là, le vainqueur et son état-major parvenaient, après une marche de nuit à travers ravins et précipices, à gagner le bourg de Morano « où chacun se logea militai-

¹ Griois, *op. cit.*

² Dépôt de la guerre. Armée de Naples. Rapport adressé au ministre de la Guerre son Exc. le Maréchal Berthier.

rement¹ ». Qui ne se rappelle, au milieu de ce village dévasté, Paul-Louis « enrageant » de ne trouver ni feu ni souper, et cherchant à prendre patience la plume à la main, tandis que le général inlassable griffonne l'histoire de la journée dans la chambre nue d'une maison pillée ? La description si impressionnante qu'il nous a laissée est conforme à celle de Griois ; mais le major n'écrit pas à jeun, il a composé son récit longtemps après, sur des notes qu'il avait conservées : l'impression est non pas affaiblie, mais moins aiguë ; des deux côtés, c'est le même désordre qui suit une bataille, la même promiscuité des vainqueurs et des vaincus. Écoutons Griois :

« C'était sur ce point que l'ennemi avait fait sa retraite et beaucoup de soldats y étaient restés. Ils se trouvaient pêle-mêle avec les nôtres. Des officiers de l'artillerie napolitaine étaient dans la maison où je m'établis et nous mangeâmes tous ensemble un souper que l'appétit rendait excellent et qui fut accompagné de très bon vin. Il y eut pendant toute la nuit un tapage horrible ; les militaires enfonçaient les portes des habitants qui refusaient de les recevoir ».

Rappelons-nous maintenant la page classique de Courier :

« On pille fort dans la ville et l'on massacre un peu. Je pillerais aussi, parbleu, si je savais qu'il y eût quelque part à manger. J'en reviens toujours là mais sans aucun espoir. L'écriture continue, ils n'en finiront point... Nous sommes dans une maison pillée ; deux cadavres nus à la porte, sur l'escalier, je ne sais quoi ressemblant assez à un mort. Dans la chambre même, avec nous, une femme violée, à ce qu'elle dit, qui crie, mais qui n'en mourra pas, voilà le cabinet du général Reynier ; le feu à la maison voisine, pas un meuble dans celle-ci, pas un morceau de pain. Que mangerons-nous ? Cette idée me trouble² ».

¹ Griois, *op. cit.*, p. 289.

² Edit. Sautelet, I, p. 100.

Après cette victoire, bien que l'ennemi fût en fuite, les Calabres restaient frémissantes et peu sûres. On avait à craindre des rassemblements de brigands ou de paysans armés, ces derniers se montrant partout menaçants. Pour continuer sans danger sa marche en avant, le général chargea donc Verdier de balayer, au moyen du 6^e de ligne, la route interceptée, depuis Cosenza jusqu'à Nicastro. Verdier s'acquitta de cette mission avec fermeté, et, après avoir rouvert les communications entre Cosenza et Monte-Leone, il adressa, du quartier général de Scigliano, un rapport à Joseph. Ce document inédit dépeint assez exactement l'état de la Calabre insurgée contre nous pour qu'il semble à propos d'en citer quelques passages, celui-ci par exemple :

« La colonne du centre, où je me trouvais, arriva devant
 « Sovaria à onze heures du matin ; aussitôt qu'elle fut
 « aperçue par l'ennemi, le tocsin sonna dans ce village
 « et autres voisins ; le tambour fut aussi entendu, et,
 « au même instant, toutes les montagnes environnantes
 « furent couvertes de ces gens, qui ont poussé leur audace
 « jusqu'à venir attaquer mon avant-garde, que j'avais ar-
 « rêtée un moment pour faire des dispositions. Ces dispo-
 « sitions finies, je fis sonner la marche et les positions
 « furent emportées à l'instant. Ces gens s'étant dispersés
 « après quelques coups de fusil, ce village a été forcé.
 « Nous avons trouvé dans le repaire de ces brigands les
 « effets de 25 ou 26 soldats français égorgés par les habi-
 « tants, cinq autres prisonniers qu'ils n'avaient pas encore
 « tués et une femme avec un enfant de 5 ou 6 ans appar-
 « tenant au 6^e régiment¹ ».

De telles narrations, composées sans art, comme aussi les rapports de Reynier au même prince, sont partout conformes aux nombreux récits que Paul-Louis nous a laissés

¹ Dépôt de la guerre. Armée de Naples. Rapport de Verdier à son Altesse impériale, Mgr le prince Joseph-Napoléon.

de la guerre en Calabre¹. N'allons donc pas douter de sa véracité, sous prétexte qu'il raconte trop bien!

La voie ainsi frayée, le gros de l'armée put s'avancer sans encombre jusqu'à Reggio sur le détroit de Messine, et s'y établir le 29 mars. Ravi de cette belle marche militaire au milieu d'un pays frémissant, enivré d'ailleurs d'apercevoir la Sicile au delà du détroit et de fouler le sol de la grande Grèce, Courier s'extasiait de voir un royaume si « lestement conquis ». « Nous triomphons en courant, » écrivait-il à une amie de Paris, et ne nous sommes « encore arrêtés qu'ici où terre nous a manqué² ». Et il ajoutait, avec beaucoup de sens : « C'est bien, je vous assure, » la plus jolie conquête qu'on puisse jamais faire en se promenant. J'admire surtout la complaisance de ceux qui « nous le cèdent. S'ils se fussent avisés de le vouloir défendre, nous l'eussions bonnement laissé là; nous n'étions « pas venus pour faire violence à personne. Voilà un commandant de Gaète qui ne veut pas rendre sa place; eh « bien! qu'il la garde! Si Capoue en eût fait de même, « nous serions encore à la porte sans pain, ni canons. Il « faut convenir que l'Europe en use maintenant avec « nous fort civilement ».

En même temps que la joie du touriste emporté vers d'admirables contrées, on remarquera l'absence d'enthousiasme militaire, qui caractérise l'auteur, et la clairvoyance qui lui fait pénétrer la faiblesse de cette armée conquérante.

Il savait mieux que personne à quoi se réduisait l'artillerie de Reynier : « N'ayant point d'artillerie (car nos pièces de montagne, c'est une dérision), je fais l'aide de camp les jours comme aujourd'hui, afin de faire quelque chose ». Voilà ce qu'il écrivait le soir de la bataille

¹ Voir notamment la lettre du 15 avril 1806.

² Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

qui avait dispersé les Napolitains à Campo-Tenese. Le siège de Gaète devait lui donner raison en s'éternisant au grand dépit de l'Empereur, dont on devine l'impatience à travers tous les ordres et contre-ordres de Berthier, conservés dans les cartons des archives de la guerre. Et enfin, la belle promenade militaire de Reynier à travers les Calabres allait se transformer en une déroute sans nom le jour où il trouverait en face de lui six mille Anglais commandés et résolus ! Courier, avec son scepticisme qui lui fait saisir les points faibles de notre organisation, n'a-t-il pas raison contre tous les louangeurs de l'armée impériale que transporte la seule pensée des aigles de bronze et des bonnets à poil ? De quel côté est le bon sens, chez les soldats braves, mais ambitieux, qui ne discutaient pas l'institution dont ils attendaient honneurs et fortune, ou chez le lettré assez militaire pour sentir l'insuffisance des plans, des armements et des chefs ?

La tranquillité dont jouissait Paul-Louis à Reggio, au fond de la Calabre, fut troublée par l'arrivée et par la réception solennelle du nouveau roi des Deux-Siciles. Parti de Naples le 3 avril pour visiter sa conquête (ou plutôt la conquête de l'armée qu'il ne commandait pas effectivement), le prince Joseph avait reçu, pendant son voyage, l'ordre de prendre ce titre pompeux. Le 12 avril, à Cosenza, il était prince ; quelques jours plus tard, en entrant à Reggio, il se trouvait roi, de par la volonté de son frère.

Reynier lui exposa ce qui restait à faire pour mettre la Calabre à l'abri d'une attaque des Anglais. Il fallait armer les côtes, au moins celles qui font face à la Sicile, et les châteaux de Scylla et de Crotone. On sait que d'artillerie Reynier n'en avait point ; il demanda donc au roi la permission d'en faire prendre à Tarente, ce qui fut accordé.

C'était à Courier que revenait naturellement la tâche délicate d'aller quérir cette artillerie. Il semblait d'autant

plus propre à cette mission qu'il connaissait bien Tarente où, l'année précédente, il avait, par l'ordre de Saint-Cyr, fait une tournée d'inspection. Le roi voulut le voir avant son départ et lui réitéra de vive voix l'ordre donné par Reynier, en lui recommandant le secret¹. Accompagné du capitaine Monval, qui se trouvait placé sous ses ordres, et de quatre canonniers, il se rendit par terre à Crotone, où il s'embarqua sur une barque chargée d'oranges qu'il trouva prête à mettre à la voile. C'était un moyen de gagner du temps et d'économiser des frais de route². Mais cette traversée manqua coûter la vie aux six artilleurs. En effet, « à l'entrée de la nuit, nous dit Courier, le vent du nord-ouest s'élevant excita une furieuse tempête; les oranges furent jetées à la mer; le patron, qui avec un seul matelot formait tout l'équipage, pleurait et se recommandait à la madone, tandis que les Français, tourmentés par le mal de mer, étaient comme indifférents au péril qui les menaçait. Enfin, vers la pointe du jour, le vent les jeta sur la côte, près de Gallipoli ».

De là, l'auteur de ce récit gagna Tarente, qui était à une vingtaine de lieues. A peine y fut-il arrivé, avec ses subordonnés, qu'il se mit en devoir de « remplir sa commission ». Mais, soit par sa faute, soit par la force des cir-

¹ Voir les lettres de Courier de cette époque.

² Reynier avait donné l'ordre à Courier de « prendre la poste pour aller et revenir de Reggio à Tarente ». Il devait avancer les frais de route dont il serait remboursé plus tard. On voit qu'il fit, sur ce chapitre, une sérieuse économie. Le 17 février 1807 il n'en priait pas moins son général de vouloir bien certifier que, par son ordre, il avait pris la poste pour aller et revenir. C'était un moyen de toucher un argent qu'il n'avait pas dépensé. Le procédé semble bien indélicat. Mais Courier avait l'excuse de ses chevaux et de ses bagages pris par les brigands, qu'on ne lui remboursait pas, ainsi que de sa solde arriérée, qu'il n'avait pas touchée depuis le mois de mars 1806.

constances, les choses marchèrent avec une telle lenteur que, plus d'un mois après, aucun convoi d'artillerie n'avait encore quitté le port de Tarente. Admonesté fort amicalement d'ailleurs par le général Dulauloy, qui commandait toujours l'artillerie de l'armée à Naples, Courier se disculpa en rejetant toute la responsabilité de ce retard sur la cour et le roi lui-même, qui seraient venus le troubler dans son « opération ». Il avait en effet retrouvé à Tarente le roi des Deux-Siciles qui, parti de Reggio à peu près en même temps que lui, mais par voie de terre, avait achevé sa tournée en visitant la Pouille. L'arrivée de Sa Majesté fut, paraît-il, désastreuse pour Courier. Elle « a mis de telles « barres dans mes roues, écrit-il le 28 mai, que rien ne « marche à présent. Je faisais quelque chose des Tarentins, « et pendant huit jours j'en obtins tout ce que j'en voulus : « on allait au devant de mes demandes. On travaillait « comme des forçats, sur le port et à l'arsenal. Mais sitôt « que le roi parut, il ne fut plus question que de lui baiser « la main ; et ceux qui l'avaient baisée la voulant baiser « encore, il n'y eut ni maire, ni adjoint, pas un ouvrier de « la ville, du port, de l'arsenal, que je pusse faire démarrer « de l'antichambre ou de l'escalier tant qu'a duré ici le « séjour de Sa Majesté... J'eus beau crier, jurer, me plaindre, le baise-main l'emporta toujours sur une misère « comme était celle d'armer toutes les places et les côtes « de la Calabre, ».

La badauderie des Tarentins se pressant dans l'antichambre du roi aurait donc fait tout le mal. Mais le départ de Joseph ne facilita point la tâche du chef d'escadron ; car le souverain, voulant récompenser l'empressement de ses nouveaux sujets, décida de supprimer toute réquisition. C'était achever de « rompre bras et jambes » à Courier, qui n'ayant « pas un sou » se procurait par réquisition

¹ A M. le général Dulauloy. Tarente, le 28 mai 1806.

sa main-d'œuvre et ses attelages. Il continua donc à s'emparer, à ses risques et périls, des paires de mulets et de bœufs dont il eut besoin, comptant bien être approuvé par son chef le général Dulauloy.

Cependant, le temps passait et le travail n'avancait guère : on avait laissé « sur son dos » un « surveillant chargé de rendre compte » dans la personne de M. Jamin, aide de camp du roi. Ce fonctionnaire se permit à la fin de rappeler à l'ordre le chef d'escadron, en l'invitant à « accélérer » sa besogne¹. Celui-ci, révolté de cette impertinence, n'hésita point à « envoyer promener ce monsieur l'aide de camp ». Il transmit sa lettre à Dulauloy en y joignant une copie de la réponse que la colère lui avait dictée.

Voilà donc Courier, pour la première fois, aux prises avec de sérieuses difficultés à l'occasion du service. Il ne voit plus dans l'habit militaire « un harnais » commode pour entreprendre des promenades archéologiques dans la Grande Grèce révoltée, mais une véritable livrée de servitude. Un simple aide de camp lui parle avec hauteur et lui donne des ordres. Courier se rebiffe ; mais déjà il entrevoit qu'il n'aura pas le dernier mot dans cette querelle. On se plaindra de lui, on le dénoncera à ses chefs et au roi, et notre artilleur, malgré son attitude de bravade, commence à concevoir des craintes. Il se rassure, il est vrai, sur l'espoir que Dulauloy le soutiendra, par esprit de corps, par camaraderie et en souvenir des confidences intimes qu'il a faites à son subordonné. Certes cet espoir ne fut pas déçu². Mais ce protecteur ne va pas tarder à faire défaut à Courier. Il est

¹ Ce qui paraît avoir le plus irrité Courier, c'est que Jamin affectait de le croire en désaccord avec le directeur de l'artillerie de Tarente, colonel Torre-Bruna, et prenait parti pour ce dernier.

² Voir la lettre du 12 août 1806, par laquelle Courier remercie Dulauloy d'avoir « approuvé sa conduite » dans l'affaire de Tarente. Comme on l'a vu, il y avait intimité entre le général et le chef d'escadron ; Courier s'en trouva bien.

remplacé, à la tête de l'artillerie de l'armée de Naples, par Dedon; et, à partir de ce moment, l'officier trop indépendant va commencer à voir ses fugues et ses incartades durement réprimées.

Quant au différend qui s'éleva entre lui et l'aide de camp Jamin, il est difficile de décider lequel des deux avait raison. Sans doute, ce personnage un peu trop pénétré de son importance voulut-il faire sentir à un officier supérieur l'autorité qu'il tenait du roi, son maître, mais il semble bien que Courier se soit attiré cette désagréable admonestation par ses lenteurs. Il parle de son dévouement au service et déclare qu'il avait pris fort à cœur l'opération dont il était chargé. Mais ne perdit-il pas du temps à se promener dans les environs de Tarente, sur les bords de ce Galèse chanté par les poètes latins, à flâner sur le rivage au milieu des débris de poteries « dont la plage est toute rouge » ? Il est curieux de pouvoir sur ce point opposer à Courier les affirmations de Courier lui-même dans une épître fort intéressante qu'il envoya de Tarente à son vieil ami Chlewaski.

Il a découvert une sorte de *Monte Testaccio* ou plutôt « un rivage composé des mêmes éléments ». La côte « qui s'écroule découvre d'immenses lits de poteries », où le fervent archéologue a trouvé « une jolie lampe ». « Rien n'empêche, ajoute-t-il, que ce ne soit celle de Pythagore¹ ».

A la distance où nous sommes placés, il nous plaît de trouver dans l'armée d'occupation un officier assez instruit pour se délecter de ces promenades et de ces souvenirs, mais essayons de le regarder du point de vue infiniment *terre à terre* de ses chefs directs; nous trouverons que, tout en protestant de son zèle pour le service, il le néglige un peu trop au profit de l'archéologie. Il n'est pas jusqu'à

¹ A M. Chlewaski, Tarente, le 8 juin 1806.

cette jolie dissertation adressée à Chlewaski qui, par sa longueur, et le soin qu'elle dénote, ne prouve un homme bien dégagé de toute occupation professionnelle.

Voilà comment Courier, parti de Reggio le 21 avril, était encore à Tarente le 10 juin.

Il finit par expédier quelques bâtiments, chargés d'artillerie, qui arrivèrent sans encombre à Crotone. Puis, jugeant sa mission terminée, il s'embarqua à son tour, avec le capitaine Monval et deux canonniers, sur une polaque qui portait un dernier chargement de douze gros canons et d'autant d'affûts. Ce fut dans la nuit du 10 au 11 juin qu'on mit à la voile, car il s'agissait de tromper la surveillance des Anglais. Par malheur, quand le jour se leva, l'embarcation fut aperçue par un brick qui lui donna la chasse et ne tarda point à la gagner de vitesse. Laissons Courier conter cet incident banal de la guerre contre l'Angleterre, qui devait avoir de fâcheuses conséquences pour sa carrière militaire.

« Se voyant alors dans l'impossibilité de sauver le bâtiment, il ordonna au capitaine de faire ses dispositions pour le couler, et se jeta dans la chaloupe avec l'équipage. Mais l'effet ne répondit pas à son attente; et, avant de gagner la terre, il eut le déplaisir de voir les Anglais s'emparer du navire abandonné. La chaloupe aborda à l'embouchure du Crati, près de l'ancienne Sybaris ».

Intelligence nette, cœur froid, Courier semble avoir pris facilement son parti de ce qu'il crut ne pouvoir éviter. Certes, on n'était plus, en 1806, à l'époque héroïque du vaisseau *le Vengeur*; pourtant plus d'un camarade de Paul-Louis eût préféré la mort à la fuite. Cette constatation faite, nous pensons qu'au fond il fut sage de ne point ajouter à la perte des canons, celle des vies humaines qui lui étaient confiées, et de se résigner à la retraite. Mais certains points restent dans le vague. Il est entendu que toute résistance était impossible; mais prit-on bien des dispositions pour

couler le navire? et quelles furent-elles? Courier n'ayant d'autre témoignage à redouter que celui de Monval, son subordonné et son ami, n'a-t-il point profité de la circonstance pour altérer la vérité ou pour l'arranger à son avantage?

Ces questions semblent devoir rester insolubles.

Mais s'il est difficile de juger exactement, faute de dépositions contraires, la conduite de notre officier dans la journée du 12 juin, on peut se faire une opinion assez nette sur la façon dont il s'acquitta de l'ensemble de sa mission.

Chargé de prendre à Tarente l'artillerie, dont l'armée avait un besoin pressant, il fit traîner l'opération en longueur, parce que chez Paul-Louis l'officier était pour ainsi dire subordonné à l'érudit, dont les voluptés rares passaient avant les nécessités du service. Il put d'ailleurs, pour sa défense, accuser formellement la cour d'avoir entravé son œuvre.

Quant à l'échec final, qui provint de ce que les Anglais prévenus surveillaient le golfe de Tarente, il s'en excuse encore en affirmant que des indiscretions furent commises dans l'entourage du roi ou de Reynier.

Comme il quittait Reggio, le 24 avril, son hôte ne lui dit-il point : « Vous allez chercher de l'artillerie à Tarente » ? Et voilà le mystère dont le roi Joseph lui avait promis d'entourer la mission qu'il lui confiait ! Indiscretions, désordre des états-majors, mauvais vouloir des uns, perfidie des autres contribuèrent à la faire échouer. Mais il faut avouer qu'un homme mieux doué sous le rapport de l'énergie et de la volonté, un Marbot ou un Haxo, aurait peut-être triomphé de tant d'obstacles.

Ayant échappé à la poursuite du brick anglais, Courier, Monval et les deux canonniers, dont l'un se nommait Lefavre, avaient pu atterrir à l'embouchure du Crati. A deux lieues de là, ils apercevaient sur la hauteur la jolie petite ville de Corigliano.

Le pays étant plein de brigands armés, il importait de gagner ce bourg pour y trouver quelque sûreté auprès d'autorités responsables.

Mais, avant d'y arriver, les malheureux Français, tombant vraiment de Charybde en Scylla, firent la rencontre d'une bande de ces Calabrais qu'ils cherchaient à éviter. Ils furent pris, désarmés et dépouillés non seulement de leur argent mais de leurs vêtements.

Pleins de haine contre les Français, ces brigands se disposaient à les massacrer. Mais il paraît bien qu'ils hésitèrent sur le choix du supplice. Courier prétend¹ qu'il fut « admis à opiner » sur la question de savoir s'ils seraient, lui et ses compagnons, pendus, brûlés ou fusillés. Fort habilement, il profita de sa connaissance parfaite de la langue italienne, et de l'occasion qu'on lui offrait de prendre la parole, pour faire une harangue² aux brigands. Cette éloquence déployée en leur langue les surprit à coup sûr, les amusa peut-être, et ils écoutèrent Courier. Bref, il gagna du temps. Bien lui en prit; car au moment où, malgré tous ses efforts, les bandits se disposaient à les passer par les armes, on vit arriver le syndic ou maire de Corigliano avec quelques hommes. La prudence ou l'humanité lui conseillaient de sauver la vie des prisonniers, mais « ne se trouvant pas assez fort pour imposer aux brigands, il feignit de partager leur rage et leur tint ce discours :

« Camarades, point de grâce à ces coquins de Français, mais conduisons-les en ville, afin que le peuple ait le plaisir d'assouvir lui-même sa vengeance ». « Il obtint ainsi, dit Courier, qu'on lui remit les prisonniers et les fit jeter dans un cachot : mais, dès la nuit suivante, il les fit sortir, et leur donna un guide qui, par des chemins de traverse, les conduisit à Cosenza, où il y avait garnison française ».

¹ A M. de Sainte-Croix. Mileto, le 12 septembre 1806.

² A M. Leduc. Mileto, le 18 octobre 1806.

La réalité de cette périlleuse aventure nous est attestée par une lettre de l'un des canonniers qui accompagnaient le chef d'escadron. Quelques mois plus tard, Lefaivre, c'était son nom, passé dans l'artillerie de la garde impériale priait son ancien chef de lui envoyer un certificat « concernant ses actions devant l'ennemi » ; et il invoquait « le terrible passage de Corigliano¹ ».

Arrivé dans Cosenza, Courier éprouva le besoin de se reposer quelques jours de ses émotions et de ses fatigues. Là il se trouvait en pays ami, car une petite brigade, placée sous les ordres du général Verdier, occupait cette place avancée au milieu d'une province insurgée.

Les officiers français cherchaient à se distraire de leur milieu des soucis de cette campagne ; il y eut quelques fêtes, Verdier donnait des bals² où il invitait non seulement l'armée mais la société calabraise secrètement favorable aux Français, les Bourbons n'étant défendus que par la canaille. A Cosenza, Paul-Louis retrouvait un camarade dans le chef d'escadron Saint-Vincent. Celui-ci lui fit le plus cordial accueil, lui donna des habits, et lui emplit même « une valise de beaux et bons effets ».

Le 19 juin, Courier et ses compagnons, réconfortés et vêtus par les soins de la garnison, se mirent en route pour rejoindre le quartier général ; ils couchèrent ce jour-là à Scigliano. Le pays était plein de brigands : quelques jours plus tard, dans la petite ville de Scigliano, le major Pépé, chargé par Joseph d'organiser la milice en Calabre, allait être réduit à subir un siège en règle dans la maison du gouverneur, avec vingt-deux militaires français³. Voilà les contrées que Courier devait parcourir en uniforme, à la tête

¹ A M. Courier. Édit. Sautélet, t. I, p. 173.

² *Mémoires du général Pépé*, p. 130.

³ Pépé, *loc. cit.*

de quelques hommes, car Verdier lui avait donné une petite escorte.

Le lendemain, il fallut gagner Nicastro, où les révoltés terrorisaient les bonnes familles du pays, qui avaient pris parti presque toutes pour le roi Joseph. Le chef de bande Gualtieri y procédait à l'exécution sommaire des Français et des patriotes calabrais qu'il pouvait prendre, et au milieu de ces désordres la populace était maîtresse. Pour atteindre cette ville, qui commande la route de Cosenza à Monte-Leone, il fallait gravir des montagnes escarpées et couvertes de forêts¹, repaire naturel des bandits. Au témoignage même de l'intrépide général Pépé, il était dangereux de s'y aventurer avec une escorte de moins de cent hommes armés ; si bien que les militaires isolés n'osaient plus rejoindre leurs corps, et attendaient d'être en nombre pour traverser ces terribles parages². Le danger auquel Courier allait s'exposer était grand ; il n'avait avec lui que ses trois compagnons de l'artillerie, le capitaine Monval et les deux canonniers dépouillés à Corigliano, plus quatre hommes de la garnison de Cosenza. Cependant il n'hésita point à continuer sa route. Arrivé sur les hauteurs de Nicastro, il rencontra les brigands qu'il ne pouvait éviter. On se battit ; cette fois, les Français avaient l'avantage d'être montés. Mais ils ne purent forcer le passage sans perdre trois des leurs, avec quatre chevaux ; les vêtements que Saint-Vincent avait donnés à Courier tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Du moins, il put fuir avec Monval, Lefavre et deux autres soldats³. Le lendemain 24 juin, il arrivait

¹ C'est l'ancienne *Silva Sila* chantée par Virgile, et dont parle Cicéron dans le *Pro Milone*.

² Pépé, *op. cit.*, page 131.

³ Il est fait allusion à cette agression dans un rapport adressé au ministre de la Guerre par l'adjudant-commandant Dufresne, à la date du 24 juin 1806. Départ. de la guerre. Armée de Naples.

enfin à Monte-Leone et se présentait au général Reynier.

Depuis le départ de Courier pour Tarente, il n'avait cessé d'occuper avec son armée la Calabre ultérieure, transportant seulement son quartier général de Reggio à Monte-Leone. Comme l'on ne se battait nulle part en Europe, à ce moment, tous les regards étaient fixés sur Reynier qui, par sa récente victoire, semblait avoir terminé la conquête du royaume de Naples. N'ayant pu, malgré de beaux succès remportés en Syrie, se placer au premier rang, il était en outre tombé en disgrâce par suite de ses violents démêlés avec le général Menou. Rappelé d'exil en 1805, une carrière nouvelle s'ouvrait devant lui sous de bons auspices. Or, ce n'était que justice. Trop longtemps victime de la mauvaise fortune, il allait reprendre la place à laquelle lui donnaient droit son courage et sa science militaire¹.

Aux qualités du soldat s'ajoutait une réelle intelligence. Mais s'il était brave et bon manœuvrier, Reynier manquait de ce coup d'œil et de cette prompte décision qui font les habiles capitaines. « C'est un homme faible, irrésolu, tête étroite, courte vue », disaient les malveillants de son état-major². Si ce jugement est sévère, il n'est point tout à fait dépourvu de fondement et les circonstances n'allaient pas tarder à le confirmer.

Pour l'instant, le vainqueur des Napolitains jouissait de

¹ Né à Lausanne en 1771, Reynier devint général de brigade en 1795, pendant la campagne de Hollande, servit sous Moreau à l'armée du Rhin. Général de division en 1796, il accompagna Bonaparte en Égypte, où il se distingua à la bataille des Pyramides, fit la campagne de Syrie, battit 20.000 Turcs devant El-Arish et contribua au succès de la bataille d'Héliopolis (20 mars 1800). Par malheur, il était si froid qu'il ne savait pas inspirer de confiance, ni d'ardeur à ses troupes.

² A. M. ^{xxx} officier d'artillerie à Naples. Cassano, le 12 août 1806.

la faveur du Roi à qui il avait gagné un trône. Pendant sa visite à Reggio, Joseph lui avait prodigué les éloges et les caresses. Fit-il réellement luire à ses yeux l'espoir de la vice-royauté? Courier semble le dire¹, mais on peut croire à une plaisanterie.

En tout cas, la faveur du frère de Napoléon gonfla tellement le vétéran des guerres de la Révolution qu'il crut pouvoir tout espérer. Ce « petit zéphyr de fortune lui tourna la tête », il cessa de se montrer l'homme simple et bon qu'il avait été; il chercha de grands airs et n'en trouva « que de sots ». L'étiquette de Cour, dont l'avènement de l'Empire propageait le règne, fascina l'esprit de ce soldat élevé dans la familiarité des camps.

Il s'habitua aux flatteries de son entourage et crut bon de tenir à distance des officiers qu'il avait traités jusqu'alors en camarades. En revanche, il chérissait tendrement ceux qui, flattant sa nouvelle manie, l'incitaient par leurs courbettes à jouer la comédie de l'autorité souveraine. Au premier rang de ces intrigants, qui comptaient acquérir des cordons et des grades par la faveur du général, se trouvaient les chefs d'escadron Millet, son aide de camp, Sénécal, son chef d'état-major, un certain D....², dont le crédit faisait enrager Courier, et enfin le colonel Grabinski, qui par sa platitude et sa docilité se posait en bon serviteur de la dynastie nouvelle, en homme dévoué à ses chefs. Il cherchait à faire oublier par cette servilité le scandale de son union avec une belle fille enlevée par lui d'une maison louche de Bologne³. « Au fait, ajoute méchamment

¹ *Ibid.* « Il renonce de bonne grâce à la vice-royauté ».

² Ce D... paraît être le capitaine du génie Delphin, que Reynier proposa pour l'avancement après l'affaire de Santa-Enfemia.

³ Lettre du 16 octobre 1806. « Je dînai avec eux (à Palmi), comme il n'entend guère l'italien, j'eus toute la commodité de parler à la belle. Je lui contai bonnement comme je l'avais manquée

Paul-Louis, ces choses-là ne font nul tort, pourvu qu'on serve bien d'ailleurs, dans l'antichambre, surtout quand on a l'avantage d'être connu pour un sot ».

Tels étaient « les importants », qui commençaient à former une petite cour autour du général grisé par les premiers sourires de la Fortune.

Comme la flagornerie s'exerce toujours aux dépens de quelqu'un, Courier absent devint la victime de ces intriguants. Ils crurent nécessaire de ruiner le crédit d'un homme qui, en sa qualité d'ami du général, pouvait leur porter ombrage. On fit donc ressortir la lenteur avec laquelle il s'acquittait de sa mission; puis feignant un grand zèle pour le bien du service, on fit de « belles exclamations » sur la perte des canons.

Influencé par cette coterie, Reynier accueillit fort mal l'officier malheureux : « Ah! Ah! s'écria-t-il, c'est donc vous qui faites prendre nos canons? » Étourdi par l'apostrophe, Paul-Louis ne sut que répondre.

Mais enfin la parole lui « vint avec la rage » et il s'écria, à ce qu'il rapporte : « Non, ce n'est pas moi qui les ai fait « prendre; mais c'est moi qui vous fais avoir ceux que vous « avez. Ce n'est pas moi qui ai publié un ordre dont le « succès dépendait surtout du secret¹ ». Comprenant sa disgrâce et jugeant qu'il n'avait plus rien à ménager, il épancha sa bile et dit tout ce qu'il avait sur le cœur, les indiscretions commises, les ennuis éprouvés à Tarente, et surtout la surveillance humiliante de l'aide de camp Jamin.

d'un quart d'heure à Bologne chez Madame Williams, où l'on ne payait qu'en sortant. Je me plaignis fort du tour que m'avait joué Grabinski, et à nous tous, de l'enlever ainsi pour la mettre en chartre privée ».

¹ Voir l'éloquente apologie de Courier par lui-même, dans ses deux lettres à Saint-Vincent, des 22 et 23 juin 1806. Griois qui fortifia la côte de Calabre et la munit d'artillerie ne parle pas des canons expédiés de Tarente.

Cette chaleureuse défense de l'accusé ébranla Reynier, toujours prêt à se laisser influencer, et il se radoucit; sa conclusion fut que le chef d'escadron repartirait sans délai afin de ramener de Tarente encore autant d'artillerie. La commission était belle; il lui fallait donc à nouveau traverser un pays insurgé, où il venait d'échapper à la mort comme par miracle!

Lui qui n'avait suivi Reynier que dans l'espoir avoué de goûter au fond de la Calabre « quelques jours de solitude, sans mériter pour cela d'être livré aux bêtes », lui qui avait cru s'attacher à un ami plutôt qu'à un chef, il se voyait réprimandé, malmené, envoyé à une affreuse boucherie. Ah! certes la servitude militaire dut paraître bien cruelle à ce rêveur égaré parmi les épreuves et les corvées de « la plus vilaine de toutes les guerres ».

Pourtant, il n'y avait point à hésiter. Après s'être reposé quarante-huit heures, il repartit de Monte-Leone, le 24 juin, et alla coucher à Catanzaro. Arrivé le lendemain à Crotone, il dut y attendre quelques jours une occasion favorable pour passer par mer à Tarente. On voit qu'il évitait la route de Nicastro et de Scigliano dont les révoltés étaient maîtres plus que jamais¹.

De Crotone, Paul-Louis écrivit à Saint-Vincent, ce camarade qui l'avait si cordialement hébergé à Cosenza. Dans sa solitude morale, il avait besoin de s'épancher dans le sein d'un ami; il avait besoin aussi de crier sa colère contre Reynier et contre les hommes en général, qui « sont « vils et lâches, abhorrant la justice, le droit, l'égalité ». Au début de cette lettre, il résumait en ces termes sa dernière aventure : « J'arrive de Tarente et j'y retourne; bonheur ou malheur je ne sais lequel ». Quel singulier pressentiment

¹ C'est à ce moment précis que le major Pépé se défendait à Scigliano, dans la maison du gouverneur, avec vingt-deux Français, contre une bande nombreuse d'assiégeants.

lui dictait cette phrase ? Son départ de l'armée pouvait être en effet envisagé, selon le point de vue, comme un grand bonheur ou comme un sensible malheur. C'était une chance, pour un officier soucieux de vivre que de quitter l'armée, au moment où elle allait être écrasée par les Anglais ; mais c'était aussi une catastrophe pour sa carrière que d'éviter la bataille. A Maida, l'artillerie allait être anéantie : Courier eût péri à la tête de ses canonniers, ou bien échappant au massacre il eût trouvé l'occasion, qui semblait le fuir, de se distinguer et d'être désigné pour l'avancement ¹.

Chassé de son royaume par les troupes de Masséna et de Reynier, le roi Ferdinand n'avait point perdu l'espoir d'y rentrer grâce à l'appui des Anglais. Le plan d'attaque concerté entre lui et ses alliés consistait à soulever contre les Français toutes les populations au delà du Phare, et, tandis qu'ils seraient occupés à réprimer ces innombrables révoltes, à les accabler en débarquant toutes les troupes régulières dont ils pourraient disposer.

Pendant qu'en Sicile on faisait activement des préparatifs en vue de cette descente, on débarquait sur les côtes de Calabre une foule de malfaiteurs qui s'étaient signalés en 1799 sous les ordres du Cardinal Ruffo.

Maître absolu de la mer, l'amiral Smith vint bombarder l'île de Capri où se défendait une petite garnison française ; le brave officier qui la commandait dut signer le 12 mai une capitulation par laquelle il obtint de rentrer à Naples avec armes et bagages.

Cependant, très irrité de l'échec de ses armes devant Gaète, qui résistait à toutes les attaques, l'Empereur se faisait adresser de fréquents rapports par le chef d'état-major général de l'armée de Naples qui n'était autre que César Berthier, le frère du ministre de la Guerre ; un de ces

¹ Si l'on en juge par les propositions transmises au ministre par Reynier au lendemain de cette déplorable affaire.

rapports, rédigé à la date du 26 juin, nous renseigne sur la situation de l'armée, au moment où les Anglais allaient lui infliger un échec décisif; nous croyons intéressant de le transcrire en partie.

NOTE POUR SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI.

Rapport du général de division, chef d'état-major général de l'armée de Naples, en date du 26 juin 1906¹.

« L'emplacement des troupes est toujours le même. Les routes sont toujours peu sûres pour les hommes isolés. Il existe toujours des brigands par petites masses du côté de San Germano, San Severo, Cerignola et Scigliano dans la Calabre. Les services se font avec difficulté surtout dans les Abruzzes et la Calabre... Les Anglais ont ces jours-ci cherché à empêcher l'établissement d'une batterie au cap de Misène avec leurs chaloupes canonnières et un vaisseau de ligne ».

Enfin, au début de juillet, les Anglais effectuèrent leur descente dans le golfe de Santa-Eufemia, et prirent position sur le revers de la montagne, la droite appuyée à leur flotte; Reynier réunit en hâte les troupes les plus voisines, il eut ainsi 5.050 soldats présents sous les armes; les Anglais nous opposaient 6.700 hommes de troupes débarquées, plus 2.500 autres combattant sur les navires, soit au total : 9.200 soldats, auxquels on peut ajouter une bande d'environ 4.000 brigands calabrais².

Le 4 juillet, à la pointe du jour, l'ennemi changea de position et vint s'adosser à la mer, où il se mit sous la protection d'un vaisseau de ligne³, d'une frégate et de plu-

¹ Dépôt de la guerre. Archives historiques. Armée de Naples.

² Rapport à l'époque du 10 juillet 1806, fait par le chef d'état-major du 3^e corps d'armée en Calabre. Archives historiques. Armée de Naples

³ Le *Pompée*, que montait Sidney Smith. Cf. Griois, *op. cit.*, page 309.

sieurs canonnières; c'est dans cette position que Reynier l'attaqua. Laissons la parole à Sénécal, son chef d'état-major, racontant l'affaire au ministre :

« Nos troupes marchèrent à l'ennemi avec une sécurité
« qui nous présageait la victoire ; l'affaire s'engagea avec
« audace, le feu le plus nourri avait lieu de part et
« d'autre. Notre gauche marcha au pas de charge pour
« enfoncer la droite de l'ennemi qui était sur le point de
« céder. Tout à coup, et sans savoir pourquoi, un de nos
« bataillons plie, le désordre se met dans les rangs et se
« communique dans la ligne. L'artillerie et la droite sou-
« tinrent, sans quoi tout était culbuté ; le général en chef
« lui ordonna (à la droite) quelques manœuvres qui
« retinrent l'ennemi, et fit tous ses efforts pour rallier ;
« mais ils furent inutiles. Il ne ramenait que des hommes
« terrorisés qui ne pensaient qu'à fuir. Les officiers se sa-
« crifièrent et ne purent parvenir à rétablir l'ordre. Le gé-
« néral ordonna la retraite. Les brigands sont levés en
« masse dans toutes les communes¹ ».

Cette grave déroute faisait perdre aux Français toutes les Calabres ! Il est aisé d'ailleurs de se rendre compte de la faute commise par Reynier en venant attaquer l'ennemi dans cette forte position, c'est-à-dire adossé à la mer et couvert par le feu de ses vaisseaux. Ne devait-il pas au contraire, en paraissant refuser le combat, le laisser s'avancer dans les terres, jusqu'à ce que le feu de la mer lui devînt inutile ? La prudence lui conseillait au moins de l'observer, de le tenir en échec, jusqu'à l'arrivée de renforts envoyés par le roi Joseph. Mais Reynier, grisé par ses derniers succès et par la faveur royale, a voulu forcer la fortune en gagnant seul une grande victoire sur les Anglais. A cette époque, chaque général français ne rêvait-il pas

¹ Telle fut l'affaire de Santa-Eufemia, que les Anglais ont appelée bataille de Maida, du nom du village voisin.

d'avoir son petit Austerlitz? Les succès prodigieux de nos armées commençaient à tourner la tête de ceux qui les commandaient et à leur faire oublier les règles les plus élémentaires de l'art de la guerre. « Je sais bien, écrivait Courier non sans ironie, que Dieu est pour nous, qu'avec le génie de l'Empereur, nous vaincrons toujours partout, quelques fautes que nous puissions faire ; mais un peu de bon sens, d'ordre, de prévoyance, ne nuirait à rien, ce me semble¹ ».

Celui qui s'exprimait ainsi, bien qu'il n'eût pas assisté à la bataille, devait s'en faire, quelques semaines plus tard, le narrateur impartial et opposer le flegme britannique à « notre étourderie ». Il devait aussi raconter cette terrible retraite qui suivit, et dont il ne partagea point les souffrances.

Obligé de se retirer devant l'ennemi, après avoir perdu, en dix minutes, selon Courier, deux mille hommes² et toute son artillerie, ses bagages et son trésor, Reynier coupé de la route de Cosenza, dut fuir dans la direction de Catanzaro et de Crotone, sur la mer Ionienne. Il laissait à découvert le général Verdier qui, victime de cette manœuvre et ne pouvant plus tenir à Cosenza, dut, à son tour, faire retraite vers le nord sur Cassano et Policoro.

Alors commencèrent pour les Français de cruelles épreuves accompagnées parfois de représailles contre les villageois isolés qu'ils pouvaient surprendre les armes à la main. Mais plus souvent ils étaient traqués par des bandits bien armés et bons tireurs dont la victoire des Anglais avait décuplé l'audace. Les blessés, les malades et les traînants étaient massacrés sous les yeux de leurs camarades par les insurgés qui les suivaient pas à pas. Un des épisodes les

¹ A. M. le général Dulauloy, 28 mai 1806.

² Griois confirme cette évaluation : « On peut porter notre perte à deux mille hommes », *op. cit.*

plus émouvants de cette retraite fut celui de Marcellinara, le soir même du 4 juillet : Les vaincus furent pris pour des Anglais, à cause des habits rouges du bataillon suisse, et comme tels reçus dans la ville. Arrivés sur la place, la foule les entoure. Mais soudain, la troupe tire toute à la fois. « En deux minutes, ajoute Courier, la place fut couverte de morts ».

Reynier s'était arrêté dans Catanzaro, ne pouvant aller plus loin au milieu de ces nuées de montagnards qui harcelaient son armée. Cependant Masséna avait pris Gaète, qui capitula le 19 juillet. Cet heureux événement permit au maréchal de conduire, en personne, au secours de son lieutenant un corps de six mille hommes. Reynier informé marcha au devant de lui, en longeant toujours les côtes de la mer Ionienne, faute de pouvoir s'aventurer dans les montagnes boisées de l'intérieur. Sur son passage, il saccageait toutes les villes qui tentaient de l'arrêter. Il n'était plus maître de ses soldats qu'il ne pouvait ni payer, ni nourrir et qui, vivant de pillage, poussèrent à la fin l'indiscipline jusqu'à tirer sur leurs officiers¹. Sur leur route se trouvait Corigliano, dont le syndic avait, quelques semaines plus tôt, sauvé comme par miracle la vie à Courier et à ses compagnons. Insensible à ce souvenir, Reynier laissa encore dévaster « sans savoir pourquoi » cette jolie cité. Enfin, les débris du 3^e corps arrivèrent à Cassano, le 4 août, un mois jour pour jour après le désastre de Santa-Eufemia. Les habitants commirent la même méprise que ceux de Marcellinara et ne la reconnurent que lorsque les Français tirèrent sur eux à bout portant. « On en tua beaucoup. On en prit cinquante-deux et le soir on les fusilla sur la place. Mais un trait à noter de la rage de parti, c'est

¹ Lettre du 16 octobre 1806. Il faut lire dans Griois tout le récit de cette retraite : les mulins tirèrent effectivement sur leurs officiers et sur l'état-major, p. 324.

« qu'ils furent expédiés par leurs compatriotes, par les Calabrais nos amis, qui demandèrent comme une faveur d'être employés à cette boucherie. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir, car nous étions las du massacre de Corigliano ».

Nous avons voulu présenter en raccourci quelques-uns des traits de ce que Courier appelle « ces exécrables farces » et de ce qu'il ne juge digne d'inspirer « que du dégoût » aux honnêtes gens. Il estime avec raison qu'on ne saurait voir dans ces scènes « que la honte de l'espèce humaine ».

Quant à lui-même, il laisse entendre que, connaissant bien « les acteurs », toutes ces horreurs pouvaient piquer un instant sa curiosité. Il se complaît donc à les raconter. Mais il est essentiel d'observer qu'il n'en fut pas le témoin, et que tous les récits relatifs à la retraite de Reynier ont été composés, pour ainsi dire, de seconde main. La fortune en effet le tint éloigné de son armée au moment même où elle était écrasée par l'ennemi et n'échappait à la destruction qu'au prix d'aventures tragiques et de souffrances sans nom. Envoyé à Tarente, il comprit, à la nouvelle du désastre, que sa mission était désormais sans objet et il revint par terre. Ayant eu la bonne fortune de rencontrer à Matera, dans la Basilicate, la petite troupe de Verdiér, il rejoignit avec ce général, Reynier à Cassano, le 7 août.

Il put donc constater le piteux état du 3^e corps en déroute, recueillir de la bouche de ses camarades le récit de leurs tribulations et des « atrocités » qu'ils avaient tour à tour subies et commises.

Mais déjà Masséna n'était plus qu'à quelques lieues et trois jours plus tard, le 10 août, il amenait aux vaincus le renfort imposant de ses troupes fraîches. On put alors marcher « plus fièrement » et l'on fut « moins à plaindre ».

Ainsi, Paul-Louis n'a connu que par ouï-dire les péri-

péties de la bataille et les épreuves de cette longue retraite d'un mois, qui la suivit. Cependant il a entrepris de les décrire, à la façon de Xénophon racontant l'expédition des Dix-Mille. Il crut alors avoir trouvé l'occasion de réaliser certain projet qu'il caressait depuis longtemps.

Dès l'époque de son séjour dans la Pouille, lancé en plein au milieu de la guerre, observant de près les hommes et leurs passions, il avait senti ses idées s'élargir, son talent se développer et mûrir.

La guerre n'est-elle pas l'image la plus frappante de la vie humaine? On comprend qu'à son contact le lettré, qui avait surtout vécu dans les livres, même pendant ses campagnes du Rhin, ait été transformé. Ce fut pour lui une révélation, un enchantement.

Il s'empressa d'en faire part à Dansse de Villoison, à l'helléniste éminent qui avait si bien guidé ses lectures, et il lui écrivit, avec la joie d'un écolier qui vient de découvrir le monde : « Ici j'étudie mieux que je n'ai jamais fait, et « du matin au soir, à la manière d'Homère, qui n'avait « point de livres. Il étudiait les hommes : on ne les voit « nulle part comme ici ».

Dès lors, Paul-Louis va rêver d'utiliser à « peindre » les caractères, cette connaissance précieuse des hommes, qui ne s'acquiert point « dans les écoles¹ », il va chercher à mettre en œuvre les observations qu'il a recueillies et notées.

¹ « Cela ne s'apprend pas dans les écoles. Comparez, je vous prie, Salluste et Tite-Live; celui-ci parle d'or, on ne saurait « mieux dire; l'autre sait de quoi il parle. *Et qui m'empêcherait « quelque jour... ?* car j'ai vu moi aussi, j'ai noté, recueilli tant « de choses, dont ceux qui se mêlent d'écrire n'ont depuis long- « temps nulle idée, j'ai bonne provision d'esquisses; pourquoi n'en « ferais-je pas des tableaux où se pourrait trouver quelque air de « cette vérité naïve qui plaît si fort dans Xénophon? Je vous conte « mes rêves ».

Histoire ou roman, peu lui importe *a priori*. Pourtant, par suite de l'impuissance créatrice qui le caractérise, et faute de pouvoir imaginer une fable, il se tourne vers la peinture des événements. Aussi bien, l'histoire contemporaine le sollicite et le séduit par la variété des épisodes, par sa beauté digne de l'épopée antique.

Il se décide donc à essayer son jeune talent dans le genre historique et il expose son idée à Clavier. Mais celui-ci l'en dissuade; uniquement occupé de l'antiquité, il ne saurait envisager qu'avec indifférence les événements de l'histoire moderne, et il estime qu'un philosophe doit se mettre au-dessus des basses réalités, contées dans la gazette, qui tiennent aux caprices d'un despote. « C'est sottise de méditer sur ce qui dépend des digestions de Bonaparte ».

Sans doute, Courier n'affecte pas moins de mépris pour Napoléon que Clavier lui-même; mais il ne doute pas qu'il ne puisse, en s'élevant au-dessus des contingences vulgaires, s'attacher à la peinture des passions et des caractères. Il s'en tient donc à son projet. D'ailleurs, comme il aime peu les idées et n'affectionne que le style, peu importe le thème pourvu que l'écrivain y trouve l'occasion de tracer des portraits à la façon des historiens anciens. La mise en œuvre, voilà la grande affaire. Il s'agit donc de trouver un sujet qui permette de déployer au milieu de peu de matière beaucoup d'art. Il crut une première fois l'avoir découvert dans l'expédition d'Égypte. « Il y a là, « disait-il, de quoi faire quelque chose comme le Jugurtha « de Salluste, et mieux, en y joignant un peu de la variété « d'Hérodote, à quoi le pays prêterait fort. Scène variée, « événements divers, différentes nations, divers per- « sonnages... Et puis notez ceci, un sujet limité, séparé « de tout le reste. C'est un grand point selon les maî- « tres ».

Ainsi, il se flattait d'avoir trouvé le thème idéal permet-

tant à l'artiste littéraire de déployer tout son talent au milieu de « peu de matière ». Peu de matière ! On voit qu'il ne se doutait guère de ce que l'œuvre historique suppose de recherches minutieuses, d'études patientes. Un sujet de ce genre a beau être limité, dans le temps et dans l'espace, l'effort de celui qui le traite n'en est pas moindre pour être dirigé en profondeur.

A la vérité, les occupations de Courier ne lui permettaient pas de se consacrer à un travail aussi long, exigeant la recherche des documents et la visite des lieux où se déroule l'action. A supposer que le temps ne lui ait pas fait défaut, on peut douter qu'il eût été capable de mener à bien une telle entreprise. Il eût composé sur l'expédition d'Égypte quelque discours d'une élégance sobre et spirituelle ; c'eût été une œuvre académique plutôt qu'un morceau d'histoire.

Aussi bien, ne faut-il attendre de lui, à cette époque de sa vie, autre chose que des pages très soignées, en tout point dignes d'un puriste formé à l'école des Anciens, mais peu nombreuses et ne dépassant guère les proportions d'une lettre. La lettre était un genre parfaitement approprié à son talent, et si l'on peut dire, un cadre assorti aux petits tableaux qu'il se proposait d'y introduire. Or, pour composer ces tableaux il avait fait, depuis son arrivée en Italie, « bonne provision d'esquisses », son talent de peintre se trouvant stimulé par la variété et l'intérêt des scènes qu'il contemplait.

De là, cette correspondance si curieuse, de là ces lettres où il veut laisser à ses amis et garder pour lui-même le souvenir et comme l'impression de ce qu'il a vu. Ce ne sont pas lettres banales, nécessitées par des relations à entretenir, ce sont lettres de luxe et de loisir, lettres où l'artiste se donne carrière à plaisir. Et il réussit parfois à composer de petits chefs-d'œuvre qui attestent la maturité de son talent épistolaire. Le style en est tellement soigné qu'elles ont « at-

teint presque ce degré de perfection où la trace du travail a disparu¹ ».

Si l'auteur se donnait la peine de composer des morceaux si achevés c'est qu'il se proposait de les publier un jour; et c'est un fait très remarquable qu'il ait toujours pris soin de recopier des lettres écrites non seulement en voyage, dans une chambre d'auberge, mais parfois le soir d'une bataille, dans un coin d'un logis dévasté, sur un tambour ou sur un affût de canon.

Il conservait ainsi par devers lui des manuscrits de ses lettres, qui lui semblaient le salaire le plus précieux de sa vie aventureuse et la rançon la plus enviable des périls auxquels il avait été exposé²; le prix qu'il y attachait était tel qu'il put bien se laisser prendre ses vêtements, ses armes, ses livres et jusqu'à son Homère, auquel il tenait tant, mais que les pillards Calabrais ne parvinrent point à lui dérober ses brouillons.

Déjà de simples lettres ne suffisent plus à satisfaire son activité intellectuelle et son besoin de peindre. Ce sont de véritables cahiers qu'il rédige pour quelques personnes jugées dignes d'un tel honneur, et dont l'approbation sera la récompense la plus flatteuse de l'auteur. Lors de son premier séjour en Italie, il s'était essayé à ces compositions en envoyant à Chlewaski une sorte de journal qui contient de piquantes descriptions de Rome occupée et violée par

¹ Fr. Sarcey, *Préface aux œuvres de P.-L. Courier*, Edit. Jouaust.

² A partir de 1804, c'est-à-dire de son retour en Italie, où il allait assister à tant d'événements appelés à devenir historiques, Courier avait formé le dessein de conserver une copie de ses lettres les plus importantes. Il a pu en garder ainsi une centaine de 1804 à 1812, pour lesquelles il a rédigé une courte *Note*, destinée à leur servir d'en-tête. Mais il est à remarquer qu'il est loin d'avoir pris copie de toutes celles qu'il écrivit pendant cette période si active de sa vie. Il paraît d'ailleurs en avoir rédigé plusieurs de mémoire; ce ne sont donc pas de véritables copies.

les Français. De la Pouille, il adresse en 1805, à un vieil ami une vraie feuille de route de son voyage de Plaisance à Barletta; de Reggio, une aimable parisienne reçoit le plus joli journal qui se puisse écrire sur la Calabre aux mains des soldats de Reynier, avec l'esquisse « des scènes qui s'y passent ». Ces essais nous montrent notre peintre en possession d'un cadre un peu plus large que la lettre, où il pourra placer des tableaux plus étendus et plus fouillés.

Or voici précisément que la Calabre vient d'être le théâtre d'événements graves et pathétiques; quelle belle occasion pour Paul-Louis d'essayer sa plume! Après l'avortement de son dessein de raconter l'expédition d'Egypte, il tentera de faire « l'histoire de la Grande Grèce, durant ces trois derniers mois ».

Il interroge donc les survivants de la déroute de Santa-Eufemia, se renseigne sur les douloureuses étapes de l'armée en retraite et rédige un nouveau journal, qu'il adresse à M. de Sainte-Croix, un des savants dont l'amitié l'honore le plus. La poste étant interrompue en Calabre, il charge une personne¹ qui se rend à Paris, un officier vraisemblablement, de remettre au destinataire cet écrit placé sous enveloppe cachetée.

Sainte-Croix fit à cet essai historique l'honneur qu'il méritait : il le conserva avec soin parmi ses papiers et lorsqu'après son décès, survenu en 1809, M. de Sacy fut chargé de les classer et de détruire tout ce qui était sans intérêt, il respecta le manuscrit de Courier. C'est à cette circonstance que nous avons dû la bonne fortune de retrouver à la Bibliothèque nationale l'intéressant journal que tous les éditeurs du pamphlétaire croyaient perdu².

¹ M. de la Ch...

² B. N. Franç. Nouv. acq. 501. Il ne faut pas se laisser abuser par ce mot de journal qu'emploie Courier : il s'agit seulement de quatre grandes pages in-4^o couvertes de sa fine écriture; ces feuilles

Or, dès qu'on y jette les yeux, l'on y remarque deux éléments distincts : 1° Des parties, jusqu'à nous inédites, qui ont trait à la bataille du 4 juillet, à l'attitude de Reynier et à sa retraite lamentable, enfin à la conduite des Anglais après la victoire ;

2° Des morceaux, d'un style très travaillé dans son apparente simplicité, relatifs aux tribulations de Courier en Calabre, tous fort connus des lecteurs et célèbres à juste titre.

Ainsi, Paul-Louis avait gardé copie d'une partie de sa lettre, mais d'une partie seulement ; le surplus, faute d'avoir été transcrit, selon une habitude contractée depuis longtemps, demeurait perdu pour lui ; de sorte que, frustré lui-même, il risquait de priver la postérité d'un morceau qu'il lui avait destiné.

Le morceau qui figure dans le recueil des *Lettres inédites écrites de France et d'Italie*¹, est donc une seconde version du journal adressé à Sainte-Croix. Elle est différente en ce sens qu'elle ne parle ni de la bataille de Sainte-Euphémie ni de Reynier, ni des Anglais ; en revanche, elle se termine par un long développement sur la Calabre, les mœurs des habitants, le brigandage, la beauté du pays.

D'ailleurs, elle n'a pas pu être envoyée à Sainte-Croix, parce que sur plusieurs points elle fait double emploi avec la première : Courier l'a donc composée pour lui seul. Ainsi, nous surprenons une de ses habitudes qui consiste à refaire pour lui-même des lettres déjà expédiées à ses amis : on voit combien peu, en certains cas, la copie ressemble à l'original et l'on peut juger par là du peu de sincérité de cette correspondance fameuse.

pliées en quatre ont été mises *sous enveloppe*, précaution que l'on prenait rarement à cette époque pour les lettres ordinaires. Voir le numéro de la *Revue Bleue* du 17 mars 1906, où nous avons publié cette lettre, inédite jusqu'alors.

¹ Edit. Sautetlet, t. I, p. 144.

Mais voici une difficulté plus singulière : la lettre publiée dans les œuvres de Courier mentionne l'autre, celle qui est réellement parvenue à Sainte-Croix¹, par suite elle en établit l'antériorité. Or, elle n'est la seconde que par une fiction de l'auteur, puisqu'elle porte la date du 12 septembre, tandis que celle qui fut envoyée à Paris et que nous avons retrouvée, est datée du 2 octobre. Qui nous donnera la clé de ce mystère ?

En réalité, les deux leçons doivent être contemporaines : les deux lettres furent en effet écrites à Mileto dans le courant de septembre². Lisons maintenant celle qui est restée inédite, avec la préoccupation d'apprécier non seulement le talent du peintre mais encore la véracité de l'historien, qui prétend ruiner par son exactitude l'autorité des gazettes :

MONSIEUR,

« Depuis ma dernière lettre, à laquelle vous répondîtes d'une manière si obligeante, il s'est passé ici des choses qui nous paraissent de grands événements, mais dont je crois qu'on parlera peu dans le pays où vous êtes. Quoi qu'il en soit, vous, Monsieur, si vous voulez *casus cognoscere nostros*, ne vous en fiez pas aux gazettes, mais à ce que je vais vous dire. C'est l'histoire de la grande Grèce pendant ces trois derniers mois.

« Les Anglais nous ont bien frotté (*sic*) et à bon marché.

¹ « ... Je vous envoie mon journal, c'est-à-dire un petit cahier, où j'ai noté en courant les horreurs et les bouffonneries les plus remarquables dont j'ai été témoin... ». Ce début annonce donc une lettre d'envoi.

² Peut-être le journal qui parvint à Sainte-Croix fut-il composé le premier. En tout cas, l'auteur n'y mit la dernière main que lorsqu'il dut le confier à la personne qui s'était chargée de le porter à Paris. Alors, il le recopia et, au-dessous de sa signature, il mit la date du 2 octobre, qui est celle du jour de l'expédition, sans se préoccuper de l'époque réelle de la composition.

Car je ne crois pas qu'il leur en coûte cinquante hommes. Ce fut le 4 juillet dernier. Le combat dura dix minutes, et en dix minutes nous perdîmes le tiers de notre monde (environ 2.000 hommes), notre artillerie, nos bagages, magasins, trésor, administrations, en un mot tout ce qu'on peut perdre. La Calabre entière se souleva et tourna contre nous les armes que nous lui avions fort imprudemment laissées. Pendant trente jours de retraite, sur une plage brûlée par la canicule, à travers des nuées de Montagnards féroces, bien armés, bons tireurs, ce que nous eûmes à souffrir ne se peut imaginer, vivant à la pointe de l'épée, disputant à coups de fusil quelques mares d'eau bourbeuse, voyant à cent pas de nous massacrer nos blessés, nos malades, tous ceux que le sommeil, la fatigue, l'inanition forçaient à rester en arrière. Les munitions nous manquaient et de cela seul il était aisé de prévoir que nous devions tous périr sous le feu des paysans quand nous ne pourrions plus les repousser. Enfin nos soldats se révoltèrent et tirèrent sur leurs officiers. L'habitude du pillage, unique moyen de subsister, avait détruit toute discipline.

« Il faut rendre justice au général Reynier. Sa constance ne s'est pas démentie un instant. A la voir vous eussiez dit qu'il ne se passait rien d'extraordinaire. Il reçoit la nouvelle la plus accablante comme si on lui annonçait que le souper est servi. Il fait voir en lui réellement tout ce qu'ont écrit les Stoïques de leur Sage dans l'adversité. Cette imperturbabilité, toute admirable qu'elle est, ne suffit pourtant pas à un chef, dont le but doit être moins de montrer du courage que d'en inspirer. Il y a un courage qui se communique et qui *force la destinée*, comme a très bien dit Racine. Si Marc-Aurèle et Julien furent aussi bons capitaines que l'histoire le dit, ils durent mettre souvent de côté leur *ataraxie*, leur *aorgerie*¹.

¹ Remarquer ce curieux ἀπαξ ἐιρημένον, forgé par l'helléniste.

« Notre situation était triste. Nous ne pouvions guère aller plus loin quand nous rencontrâmes Masséna qui venait du siège de Gaète. Alors nous retournâmes sur nos pas, formant l'avant-garde de cette petite armée et faisant aux insurgés la plus vilaine de toutes les guerres. Nous en tuons peu. Nous en prenons bien moins. La nature du pays, la connaissance et l'habitude qu'ils en ont, font que même étant surpris ils nous échappent aisément; non pas nous à eux. Ceux que nous attrapons nous les pendons aux arbres, et quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. Moi qui vous écris, Monsieur, je suis tombé entre leurs mains. Il a fallu plusieurs miracles pour me sauver de l'*auto da fé* auquel on me destinait. Je l'ai souvent échappé belle dans le cours de cette campagne. Car outre ma part des boulets dans les occasions, j'ai fait deux fois le voyage de Reggio à Tarente, c'est-à-dire près de cinq cents lieues¹, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois à quatre pattes, quelquefois glissant sur mon derrière ou cullebutant du haut des montagnes, sans cesse menacé du sort qu'eut dans ce même pays le poète Ibycus. C'est dans une de ces courses que je fus pris par les brigands (*Di meliora piis*). Enfin, il n'y a pas un bois, pas un précipice, pas un coupe-gorge dans toute la Calabre que je n'aye traversé, souvent seul et toujours peu accompagné. Un jour, de sept hommes qui me suivaient, quatre furent tués avec cinq chevaux par les montagnards. Nous avons perdu et perdons chaque jour de cette manière une infinité d'officiers et de petits détachements. Une autre fois, pour éviter pareille rencontre, je montai sur une petite barque, et ayant forcé le patron à partir mal-

¹ Dans sa lettre publiée, Courier avait écrit « plus de quatre cents lieues » et plus loin, au lieu de « quatre furent tués avec cinq chevaux », il disait simplement « trois furent tués avec quatre chevaux ». Il exagère donc pour frapper M. de Sainte-Croix.

gré le mauvais temps, je fus emporté en pleine mer, trop heureux d'être jeté sur la côte d'Otrante à soixante lieues de l'endroit où j'allais. Une autre fois, sur une autre barque, je passai sous le canon d'une frégate anglaise. On me tira quelques coups. Tous mes marins se jetèrent à l'eau et gagnèrent la côte en nageant. N'en pouvant faire autant¹, je restai seul comme Ulysse; comparaison d'autant plus juste que ceci m'arriva dans le détroit de Charibde, à la vue d'une petite ville qu'on appelle encore Scilla, où je ne sais quel Dieu me fit aborder paisiblement. J'avais coupé avec mon sabre les cordages qui tenaient ma petite voile latine, sans quoi j'eusse été submergé.

« Les Anglais se battent bien, même à terre. Quoiqu'ils fussent plus nombreux que nous, on ne peut leur contester d'avoir montré un flegme et une fermeté qui devaient l'emporter sur notre étourderie. Ils marchaient à nous. Nous courûmes à eux. Nous les chargions sans tirer. Ils nous attendirent à petite portée, et leurs premières décharges nous abattirent des rangs entiers. Nous fûmes bientôt en déroute. Ils ne nous poursuivirent pas. Je n'ai pu savoir pourquoi. Leur conduite après la bataille fut extrêmement généreuse. Ils eurent plus de soin de nos blessés que nous n'en aurions eu nous-mêmes, et pour les soustraire, ainsi que nos fuyards, à la rage des paysans, ils dépensèrent beaucoup. J'ai vu une lettre de sir Stuard à un officier qu'il fut obligé de laisser dans un village, ses blessures n'ayant pas permis de le transporter à bord. On ne peut rien écrire de plus honnête. Nous n'eûmes pas ces attentions pour les Autrichiens blessés à Castelfranco quoiqu'il se trouvât parmi eux un Général né français, le prince de Rohan². Ce fut la réflexion que je fis ayant la mémoire

¹ Courier était pourtant excellent nageur.

² « Nous avons pris une division tout entière... et un prince émigré... Il a un coup de fusil dans le ventre; on s'occupe très

toute fraîche de cette affaire. Nos officiers pour la plupart retrouvent leurs effets où ils les ont laissés. Ce qui manque a été pillé par nos propres domestiques, ou par les troupes Napolitaines. Les Anglais n'ont pris que les papiers. Ce n'est pas là notre méthode. Ils ont exactement payé tout ce que le pays leur a fourni. Nous, nous prenons aux habitants leurs denrées et leur argent. On peut dire de tous nos Généraux, *hic petit excidiis urbem miserosque penates ut gemma bibat et sarrano dormiat ostro*¹. Imaginez comme on nous aime : il y a tel village en Calabre où un jeune homme ne se marie point s'il n'a tué au moins un français. Dans la maison où l'on me faisait l'accueil le plus flatteur, j'ai toujours vu les enfants que je voulais caresser me repousser avec horreur.

« Vous croirez aisément, Monsieur, qu'avec de pareilles distractions je n'ai eu garde de penser à l'antiquité. S'il s'est trouvé sur mon chemin quelques monuments, à l'exemple de Pompée, *ne visenda quidem putavi*. J'avais sauvé du naufrage de mes pauvres nippes un petit volume dont je lisais tous les jours quelques pages. Je l'appelais mon bréviaire. C'était une iliade de Turnèbe que peut-être vous avez vue dans les mains de l'abbé Barthélemy ; car cet exemplaire me venait de lui (*quam dispari domino*) ! et je sçais qu'il avait coutume de le porter dans ses promenades. Pour moi je le portais partout, afin de n'être jamais seul. Mais l'autre jour, je ne sçais pourquoi, je le confiai avec ma valise à un soldat qui me conduisait un cheval de main. Cet homme fut tué et dépouillé. J'ai perdu huit chevaux tués ou pris, mes habits, mon linge, mon manteau, mes pistolets, mon argent, mes domestiques. Je ne regrette

peu de lui ; on le laisse là, tout blessé qu'il est et Français ». Lettre à M. Poydavant, 25 novembre 1805.

¹ Ces deux vers de Virgile (Géorgiques II, 505-506) sont écrits par Courier comme de la prose, sur une même ligne.

que mon Homère, et pour le ravoïr je donnerais la chemise qui me reste. C'était toute ma société, ma consolation, mon unique entretien dans les haltes et les veilles. Mes camarades rient. Je voudrais bien qu'ils eussent perdu leur dernier jeu de cartes, pour voir la mine qu'ils feraient.

« Vous conter de pareilles misères, n'est-ce point trop abuser de votre complaisance? Si nous nous arrêtions quelque part, si j'avais seulement le temps de regarder autour de moi, je ne doute point que ce pays, où tout est grec et antique, ne me fournisse aisément de quoi vous intéresser et rendre mes lettres plus dignes de leur adresse. Il y a dans ces environs des ruines considérables, un temple qu'on dit de Proserpine. Les superbes marbres qu'on en a tirés sont à Rome, à Naples et à Londres. J'irai voir si je puis ce qui en reste, et vous en rendrai compte, si je vis, et si la chose en vaut la peine.

« Je finis ce volume en vous suppliant de présenter mon respect à M^{me} de Sainte-Croix et à M. Larcher. Il faut le saluer en vers d'Homère : ἄττα γέρον, εὖ νύ τοι καὶ ἡμεῖς ἴδμεν τὸ σὸν σθένος..... Θάμβος μ' ἔχει εἰσπορώντα.

« Que n'ai-je ici son Hérodote, comme je l'avais dans les guerres d'Allemagne. Je le perdis justement comme je viens de faire mon Homère, sur le point de le savoir par cœur. Ce que je ne perdrai jamais, ce sont les sentiments que vous m'inspirez l'un et l'autre, dans lesquels il entre du respect, de l'admiration, et si j'ose le dire, de l'amitié. Τοῦτό μοι ἔσχατον κατὰ γὰρ δύσεται, comme disait Alcée.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

COURIER,

Chef d'escadron d'artillerie (armée de Naples).

Mileto, le 2 octobre 1806.

Est-ce un Français qui parle avec si peu de ménagements d'un échec grave de nos armes? Telle est la première question qui pourrait se poser.

Le récit de la défaite est tellement brutal qu'il semble d'abord que celui qui s'exprime ainsi ait des rancunes contre nous. Si c'est de la sincérité, elle est bien pessimiste. On dirait que la victoire des ennemis donne raison à l'auteur, et qu'il triomphe Cassandre impitoyable.

Mais, plutôt que d'insister sur sa sévérité à l'égard des Français, admirons son jugement si impartial et si neuf de l'armée anglaise. N'oublions pas qu'il avait failli être enlevé sur mer par les ennemis quelques jours avant Sainte-Euphémie, que par eux il s'était vu prendre douze canons et que cet échec avait causé sa disgrâce. Enfin, comme tous nos officiers, il avait perdu ses bagages et ses chevaux restés à Monte-Leone. Dans ces conditions, ne donne-t-il pas un bel exemple d'équité en vantant le sang-froid des Anglais pendant l'action, leur flegme, leur fermeté? Quant à leur humanité après la bataille, elle méritait d'autant plus d'être signalée que tous les compatriotes de Courier n'auraient pas été capables de la reconnaître. Voilà certes une page qui étonne à la date où elle est écrite. Au temps du blocus continental, pour maint sujet de Napoléon, l'Anglais c'est l'ennemi : presque seul, Paul-Louis échappe aux préjugés haineux de sa nation contre « la perfide Albion¹ ». Aussi, quand bien même une pointe d'esprit paradoxal entrerait dans ses raisons et contribuerait à sa justice, il faudrait le louer d'avoir évité les passions ambiantes et touché juste.

Par malheur, les compliments décernés aux Anglais se retournent contre nous. Sous l'éloge des ennemis, on voit transparaître la critique de l'armée française; leur générosité pour les vaincus fait ressortir notre cruelle indifférence; leur désintéressement accuse la cupidité des nôtres,

¹ Les émigrés eux-mêmes, qui s'appuyaient sur l'Angleterre pour combattre la Révolution, ne pouvaient toujours dissimuler l'aversion que leur inspirait la nation britannique.

officiers et soldats, leur indécatesse dans la victoire, leur habitude invétérée du pillage.

Toutefois, nous ne pouvons que confirmer, documents en main, les appréciations si sévères de Courier. Ce n'est point un mystère que, dans la Calabre aussi bien que dans le reste de l'Europe, la plupart de nos généraux organisaient, à leur profit, le pillage des peuples vaincus. Mais nulle bouche n'était plus autorisée à dénoncer ces hontes que celle d'un officier de l'armée de Masséna.

Une réminiscence de Virgile compare les chefs de nos armées à ces lieutenants de César ou d'Antoine pillant Rome et l'Italie pour s'enrichir, et vieillir dans la mollesse et la volupté. Hélas, l'assimilation n'est que trop fondée entre ces écumeurs de provinces et le moderne *condottiere* que fut le duc de Rivoli.

La triste réputation qui s'attachait à son nom avait soulevé, en 1798, une révolte parmi les officiers de l'armée de Rome, humiliés d'obéir « au dévastateur de Padoue », et soucieux de la honte que ses brigandages pouvaient faire rejaillir sur eux-mêmes et sur les étendards des demi-brigades¹ : il avait été ignominieusement chassé par son armée. En 1806, le même homme devenu maréchal de France comblé d'honneurs, gorgé d'argent par Napoléon, ne semblait pourtant pas rassasié ; il faisait à son profit des réquisitions illégales, « demandait vingt mille francs à un entrepreneur pour avoir les fournitures de l'armée » et mettait même dans sa poche « plusieurs mois d'appointements dûs aux officiers, les gratifications d'entrée en campagne, les frais de poste et d'espionnage ». Selon les rapports les plus authentiques², tant de cupidité effrayait les Napolitains

¹ Rome. Archivio di Stato.

² Dépôt de la guerre. Arch. hist. Armée de Naples. Le maréchal Berthier, ministre de la Guerre, avait envoyé en mission à l'armée de Naples le chef d'escadron Desnoyers. C'est d'un rap-

qui craignaient une levée extraordinaire d'impositions. Le roi Joseph, auquel arrivait sans cesse l'écho des plaintes et des réclamations soulevées, souffrait beaucoup de la conduite du maréchal et ne pouvait assez lui en témoigner son mécontentement et « son indignation ».

Il gémissait aussi de la cupidité de Verdier qui se croyait autorisé à suivre un exemple venant de haut, et il déclarait en public que « la Calabre citérieure avait plus souffert de Verdier que des insurgés »¹.

Ainsi, Courier en incriminant ces généraux se fait l'interprète de l'opinion publique; n'allons donc pas croire qu'il cède à la tentation, commune chez les inférieurs, de diffamer ses chefs. Il lui était facile d'accabler le vaincu, dont on sait les torts envers lui : il rend au contraire à Reynier la plus éclatante justice et le portrait qu'il en trace est celui du sage dans l'adversité. En somme, il apprécie avec équité « les bipèdes sans plumes » dont dépendent les événements qui constituent l'Histoire.

port de cet officier que nous extrayons ces renseignements sur les prévarications de Masséna : « Le Prince souffre beaucoup de la « conduite du Maréchal. Il a été demandé 6.000 piastres de la « part du M^{al} Masséna à la Commission des logements à Naples... « Les habitants de Naples disent publiquement que le M^{al} ne « s'occupe maintenant qu'à ramasser des trésors. Ils en sont « effrayés et craignent la levée extraordinaire d'impositions pour « fournir à sa cupidité... On rapporte que le M^{al} Masséna avait « envoyé chercher à Paris près de cent mille francs pour frais « d'espionnage. Il est constant qu'il n'a pas payé un sol. En Ita- « lie, on dit que le M^{al} a enlevé la valeur de sept millions à « Trieste, tant en argent qu'en marchandises qui ont été disper- « sées et vendues à son profit ». Notons aussi cette observation caractéristique : « L'opinion générale, tant à Naples que sur les « routes que j'ai parcourues, est que le M^{al} Masséna est un en- « nemi déclaré du Gouvernement impérial ».

¹ Dépôt de la guerre. Armée de Naples. « Lettre d'une per-
sonne respectable à un ami », à la date du 14 juillet 1806.

Toutefois, le souci de l'exactitude n'exclut pas chez lui une sévérité pour sa nation que l'on pourra juger extrême. Il est aux antipodes des historiens militaires toujours portés à faire pencher la balance du côté de leurs compatriotes : tout en restant impartial, il a une tendance naturelle à être plus choqué des excès des Français que de ceux de l'ennemi. Qu'on n'aille point appeler cela esprit de dénigrement ; c'est plutôt indépendance de caractère, accompagnée, si l'on veut, de quelque bizarrerie d'esprit. Observons d'ailleurs que ce besoin de se critiquer soi-même est devenu un travers français, qui tend à s'accroître de jour en jour, mais qui était beaucoup plus rare du temps de Courier, et dont notre nation semble même avoir été exempte au siècle de Louis XIV.

Si ce morceau se recommande par de sérieuses qualités, si l'écrivain a su voir et juger, ajoutons qu'il a su peindre. Le style a de la fermeté et de la précision quand il s'agit des opérations militaires ; il offre de la variété et du pittoresque quand l'auteur décrit les vicissitudes de ses courses dans la Calabre. La simplicité appropriée au récit historique n'exclut pas le pathétique, qui apparaît lorsque Courier décrit les horreurs de la retraite. La phrase s'allonge alors, comme pour évoquer cette interminable déroute où l'on eut tant à souffrir. Bref, la forme fait valoir le fond.

Depuis le 7 août, notre officier d'artillerie avait repris son poste auprès de Reynier. Ses malheurs avaient bien modifié l'attitude de ce général : « le voilà raisonnable, « abordable. On lui parle ; il écoute à présent, et de tous « c'est lui qui fait meilleure contenance ». Le voyant redevenu simple, et « bon homme », Courier lui pardonna vite sa hauteur et sa dureté d'avant la bataille. Il se vengea seulement en constatant l'abandon où le laissaient « les importants » ses courtisans de la veille ; « que les temps « sont changés depuis Monte-Leone... ! au lieu de cette « foule, de ce cortège, c'est à qui se dispensera de l'ac-

« compagner ; il n'y va plus que ceux qui ne peuvent « l'éviter ». Tandis que « ceux qu'il poussait » lui boudent sans pouvoir lui pardonner d'être incapable de les servir, Paul-Louis se sent repris par son ancien attachement pour un chef qui fut surtout un ami. Sa « belle passion se rallume et joint le malheureux Sosie au malheureux Amphitryon ». On voit par là que Courier, peu capable de sentiments vifs et profonds comme l'amour ou le patriotisme, était du moins très sensible à l'amitié¹ ; et il est de fait que, malgré ses humeurs parfois bizarres, il eut partout où il passa beaucoup d'amis.

Cassano, où Courier avait rejoint les débris du 3^e corps, marquait l'extrême limite de la retraite. Aussitôt opérée la jonction avec Masséna, cette armée allait revenir sur ses pas et essayer de regagner le terrain perdu en faisant aux insurgés une guerre de représailles. Le 13 août, toutes les troupes, partant de Castrovillari et de Cassano, marchèrent en corps d'armée sur Cosenza, où l'on entra le 14.

Courier fut dirigé de là sur Scigliano : il commandait une petite troupe sans artillerie qu'il appelle plaisamment une bande de *pandours*. N'avaient-ils pas pour seule consigne de dévaster les villages et de pendre les habitants ? Le 18 au matin, en sortant de Cosenza, il eut la bonne fortune de rencontrer un parti de révoltés dont le chef, surnommé l'Anglais, fut mis à mort et dépouillé en un clin d'œil. Courier ne put empêcher ce meurtre, qu'il regrette². Dirigé ensuite contre la petite place maritime de l'Amantea, vers laquelle marchait aussi Verdier, il trouva « porte close », et cette tentative dut être abandonnée, à cause de

¹ C'est un trait de l'esprit gaulois. Qu'on se rappelle le bon ami que fut La Fontaine, d'ailleurs mauvais père et mauvais époux.

² « On le tua ; j'en fus fâché, j'aurais voulu lui rendre un peu les bons traitements que j'ai reçus de ses compatriotes ».

l'insuffisance des moyens dont on disposait¹. C'est en allant vers l'Amantea que Courier faillit encore être enlevé par les brigands à Ajello. Le canonnier d'ordonnance qui l'accompagnait fut tué ; et il perdit, avec son porte-manteau, ce qu'il appelait son « bréviaire² », cette fameuse Iliade de Turnèbe qui était un souvenir de l'abbé Barthélemy. Au milieu de ces vicissitudes, il mène une vie gaie, riant de ses malheurs, se consolant même de la perte de son Homère, car sa célèbre lamentation à ce sujet est un prétexte à développement littéraire. Il aime les aventures, à la façon des hommes de lettres que cela distrait de leurs travaux. Mais il ne peut s'empêcher de flétrir la guerre qu'on lui fait faire aux insurgés, et qu'il appelle « la plus vilaine de toutes les guerres ».

Certes il est aisé de donner à cette expression le plus sinistre des commentaires, en prenant, même au hasard, parmi les documents officiels relatifs à la marche de l'armée de Calabre. Ici, c'est un grand village que l'on brûle, et où 7.000 personnes (*sic*), trouvent la mort ; là c'est la prise d'assaut d'une petite ville nommée Lauria. Écoutons César Berthier le chef d'État-major général³ :

« Le feu consuma toute la ville basse ; on voyait des prêtres, surtout des capucins armés de fusils et de crucifix
« animer les révoltés. Les temples leur servaient de retran-
« chement et les femmes du haut des toits faisaient pleu-
« voir des pierres sur nos soldats dont la fureur n'a pu se
« contenir. La vengeance a été terrible... Plus de 400 bri-
« gands ont péri dans Lauria, sans compter ceux qui ont

¹ « Nous, pandours, nous n'avons que des cordes ». Ed. Sautet, t. I, p. 138.

² Il perdit aussi un cheval, de peu de valeur il est vrai. C'était un cheval de prise acheté 24 francs. Ed. Sautet, t. I, p. 181. Etat des pertes.

³ Dépôt de la guerre. Arch. hist. Rapport du 23 au 25 août 1806.

« été fusillés en fuyant avec leurs armes et que la division
« Gardanne a rencontrés dans les montagnes. Parmi les
« morts, on a compté jusqu'à 12 capucins et 5 prêtres.
« C'est à ceux-ci que Lauria peuplée de 9.000 âmes doit sa
« destruction et ses malheurs. Il est à espérer que cet
« exemple terrible épargnera du sang ».

C'est au cours de pareilles exécutions que l'armée, continuant sa marche, revit Nicastro et enfin Maida sur le golfe de Santa-Eufemia, c'est-à-dire le champ de bataille où elle avait été défaite. Pour mieux témoigner son désir de revanche, Reynier établit son quartier général non loin de ces tristes lieux, à Mileto, faisant comprendre aux Anglais qu'il les attendait de pied ferme au cas où ils seraient tentés de renouveler leur attaque. ✱

Dans ce poste d'attente, Courier, tout en se préparant à combattre de nouveau, allait pouvoir goûter quelque repos après ses longues et périlleuses marches à travers les Calabres.

Il commença par mettre au courant sa correspondance ; il écrivit à M^{me} Dionigi qu'il pria de garder chez elle, jusqu'à la fin de la guerre, les effets qu'il lui avait confiés ; puis il songea à frapper l'imagination de ses amis de France en leur racontant ses aventures ; de là, le journal adressé à M. de Sainte-Croix ; les deux rédactions si différentes qu'il en fit attestent le temps et l'effort qu'il y consacra ; puis ce fut une longue lettre très intéressante, adressée à un camarade de Naples¹, auquel il conte avec verve ses tribulations, les massacres de Cassano et de Marcellinara, en mêlant à ces récits une foule d'anecdotes et de petits « potins » relatifs aux officiers et à leurs femmes.

Ses rapports avec le général étaient redevenus fort cordiaux, sa disgrâce n'ayant duré que « ce que durent les roses » ; c'est pourquoi il se félicite, bien qu'avec ironie,

¹ De Mileto, le 16 octobre.

d'avoir fait une campagne où il n'a perdu, après tout, que ses chevaux, son argent, ses nippes et celles de ses amis.

Au milieu de telles infortunes, tant de bonne humeur pourrait surprendre. Mais Courier nous prévient que pour trouver de bons moments « parmi toutes ces diableries », il faut avoir le don de ne point réfléchir, don qu'il a reçu du Ciel. Pourquoi se tourmenter, pourquoi songer aux maux de demain, alors que la vie matérielle s'offre aujourd'hui si copieuse, lorsqu'on trouve au fond de la Calabre bon souper, bon gîte et le reste ? « Et puis, on le traite si bien, le général Reynier, ainsi qu'il l'écrit à Mossel, a pour lui « tant de bonté » qu'il ne se « repent point encore d'avoir demandé à faire cette campagne, et que quelques sourires de la fortune lui font oublier tous ses déboires ».

Malgré la satisfaction qu'il exprime dans plusieurs de ces lettres de Mileto, Courier songeait à quitter la Calabre. Dès le 12 août, écrivant à Dulauloy, il invoquait, pour se faire appeler à Naples, des raisons qui n'avaient rien de militaire, mais qui pouvaient être de quelque poids auprès d'un général sensible aux appâts d'un sexe également adoré de Paul-Louis. Avec plus de sérieux, sinon avec plus de conviction, il tente une nouvelle demande le 18 octobre, auprès de son camarade Leduc, employé à Paris, qui par sa situation se trouvait à même d'approcher quelques-uns des généraux du ministère de la Guerre. Il lui demande à brûle-pourpoint de s'entremettre pour le faire appeler à l'armée d'Allemagne. Un grand découragement perce dans sa lettre : il semble fatigué de la Calabre où il ne lui

¹ « Le pays fournit en abondance de quoi satisfaire tous les appétits, poil et plume, chair et poisson; du vin plus qu'on n'en peut boire, et quel vin! des femmes plus qu'on n'en veut. Elles sont noires dans la plaine, blanches sur les montagnes, amoureuses partout. Calabraise et braise, c'est tout un ». Édité. Sautélet, t. I, p. 157.

« reste rien à faire, ni à voir, ni à espérer ». Ainsi, il y était venu pour « voir », c'est-à-dire afin de visiter un des plus beaux pays d'Europe, encore tout plein de souvenirs et de monuments de la Grèce; mais il y était venu aussi parce qu'il avait quelque chose à « espérer » c'est-à-dire de l'avancement, et ce quelque chose lui a fait défaut. Dès lors à quoi bon s'obstiner? La Fortune, qui se refuse à Paul-Louis et à ses camarades, prodigue en ce moment ses faveurs à d'autres officiers, à ceux qui servent sous les yeux et sous les auspices du grand Napoléon. C'est là que Courier souhaite d'aller, c'est là qu'il espère pouvoir « se distinguer tout comme un autre ». D'ailleurs, que peut-il faire auprès de Reynier dans une armée qui n'a plus d'artillerie? Chargé « de toutes les commissions dont les autres ne se soucient pas », il ne peut, à ce métier, que crever ses chevaux, « gagner des coups » et se « faire estropier en pure perte ».

Bref, Courier envie le sort des officiers qui servent en Allemagne, et estime qu'il est temps pour lui de passer à la Grande Armée. « Si cette campagne-ci se fait encore sans « moi, comme celle d'Austerlitz, où diable veux-tu que « j'attrape de l'avancement? ».

Ainsi nous le voyons, comme tous ses camarades, préoccupé de monter en grade. Il n'échappe pas plus qu'un Marbot à cette obsession, lui qui pourtant avait déclaré, à plusieurs reprises, que ne voulant pas faire une fortune, ni *vieillir dans les honneurs obscurs de quelque légion*, il lui restait à « quitter son vil métier ». Certes, dans cette lettre à Leduc, on ne reconnaîtrait point l'auteur qui avait écrit, et gardait en portefeuille, les *Conseils à un Colonel*. Qu'est devenu ce fier mépris des honneurs militaires, et des hommes, jugés médiocres, qui les obtiennent? La vie des camps a-t-elle pu changer à ce point l'officier sceptique et désabusé qui préféra toujours aux galons et aux broderies les vertes palmes des filles de Mnémosyne?

Quoi qu'il en soit, l'ambition ne devait guère réussir à Paul-Louis. Très mal renseigné, au fond de la Calabre, sur ce qui se passait en Allemagne, il croyait pouvoir être employé dans la nouvelle guerre, et il tentait sa première démarche le 18 octobre, alors que, depuis quatre jours, la monarchie prussienne avait été écrasée à Iéna et à Auers-taedt ! Il ne se borna point à cette tentative malheureuse et il écrivit bientôt un « placet » au général Gassendi, directeur de l'artillerie au ministère, qui assurait souvent la famille Pigalle de ses excellentes dispositions pour le chef d'escadron. Il fallait profiter de ces relations des Pigalle avec le chef dont dépendait l'avancement. Paul-Louis, qui avait fort négligé sa cousine depuis plus de deux ans, saisit adroitement l'occasion d'une lettre de reproche, qu'elle lui adressa, pour rentrer en grâce auprès d'elle au moyen d'une de ces épîtres pleines de verve et d'enjouement qu'il savait écrire et dont ses parents et amis goûtaient le prix¹. De ses désirs présents il n'était point question ; mais tous les souvenirs de jeunesse qui pouvaient attacher M^{lle} Sophie à son « vieux cousin » étaient habilement avivés. La lettre intéressée suivit, à quelques jours de là ; elle contenait le « placet » que M^{me} Pigalle était priée de remettre au général en l'appuyant « d'un regard et d'un sourire ».

Toutes ces démarches furent infructueuses ; servir à la Grande Armée était un avantage fort envié que les officiers de Calabre n'étaient point en passe d'obtenir ; battus, on

¹ A Madame Pigalle, à Lille. Mileto, le 25 octobre 1806.

Il faut remarquer que cette lettre a été commencée non à Mileto, mais à Sinopoli, près de Scylla, où Courier avait fait une tournée au début d'octobre. C'est au cours de cette excursion qu'il dîna chez le colonel Grabiniski à Palmi. Le tremblement de terre qu'il décrit se produisit à Sinopoli, la lettre interrompue par cette catastrophe fut reprise et achevée le 25 octobre. On retrouve là une habitude chère à Courier.

les tenait méthodiquement à l'écart de l'avancement et des faveurs¹. Ce qui put arriver de meilleur à notre chef d'escadron, ce fut de quitter enfin la division Reynier et de passer à Naples.

¹ « Nous, o n nous a rossés; pouvions-nous ne pas l'être? C'est ce qu'on n'examine point ». Lettre à M. Leduc.

CHAPITRE XI

COURIER A NAPLES

Sa mission dans la Pouille. — Sa grave altercation avec le général Dedon. — Courier aux arrêts. — Il profite de sa retraite pour travailler. — La traduction de deux livres de Xénophon : *Du commandement de la cavalerie et de l'équitation*. — Dernières flâneries aux environs de Naples.

Ayant reçu les ordres nécessaires au début de novembre, il partit pour Naples, où il arriva le 14 non sans avoir encore couru quelques dangers. Mais bien qu'ayant obtenu une délicieuse résidence, il ne renonça pas pour cela à son projet de quitter l'Italie et de servir en Allemagne. C'était le désir de l'avancement qui le hantait à cette époque et le poussait à ces démarches. Il invoqua des raisons de santé, prétendant que « la mollesse du climat » lui était funeste ; il se plaignit même de l'oisiveté à laquelle le condamnait son nouvel emploi ; pour se remettre, il lui fallait, disait-il, une vie plus active et « un air moins tiède ». Mais ces sollicitations furent encore vaines.

Cependant, notre officier échappé de Calabre se hâta de reprendre ses études littéraires et fit la connaissance de quelques érudits. Il entra dans un cercle de personnes aimables auquel présidait un lettré, don Francesco Daniele, que ses talents désignèrent bientôt à l'attention du

nouveau roi de Naples. Joseph en fit son bibliothécaire privé, ce qui n'était guère qu'un prétexte pour lui servir une pension de cent cinquante ducats par mois. Il le nomma bientôt après secrétaire perpétuel de l'Académie royale d'histoire et d'antiquités, qu'il venait de réorganiser, et directeur de l'Imprimerie royale. Tel est l'homme en compagnie duquel Courier passa d'agréables soirées, en s'entretenant de littérature classique et en citant force textes d'auteurs latins. Une dame, donna Giulia, prêtait à ces réunions intimes le charme de son talent musical et de sa voix, que l'on comparait à celle de Diane. Notre officier retrouvait les agréments de la vie civilisée dont il avait été privé pendant tant de mois.

Il voulut aussi se remettre sérieusement à l'étude du grec et décida de terminer sa traduction du traité de Xénophon sur la cavalerie, avec l'intention de dédier son travail au docte Sainte-Croix. Un érudit, l'abbé Andrès, lui ouvrit la riche bibliothèque du marquis Tacconi, dont il avait la direction. Ce marquis était un singulier personnage qui avait amassé dans son palais « tous les livres possibles » dont il était heureux de faire jouir ses amis, mais qu'il ne lisait jamais. Grand trésorier de la couronne, il possédait 400.000 livres de rente. Mais on découvrit plus tard que les revenus de sa fortune ne suffisaient pas à ses dépenses de bibliomane. Pour satisfaire à sa passion sans dissiper son bien, il avait imaginé de faire de faux billets; en l'envoyant au bagne, le nouveau roi de Naples condamna aux galères le seul homme de son royaume qui eût des livres¹.

Courier, qui ne tarda point à devenir son « grand ami », profita mieux que tout autre de la merveilleuse bibliothèque qui lui était ouverte. A toute heure du jour, il y pénétrait librement sans autre formalité que de demander les

¹ Édit. Sautelet, I, 324.

clés au portier. Plusieurs jours de suite, il erra dans le palais sans rencontrer, dit-il, ni le marquis ni l'abbé Andrès, auxquels il voulait faire ses adieux, et il dut se borner à écrire sur un mur le mot : *Vale*.

Il partait pour Foggia¹, où on l'envoyait surveiller une levée de chevaux et de mulets qui se faisait pour le service de l'artillerie. Triste mission pour un homme qui aimait la compagnie et qui, à Naples, au milieu de ses amis anciens et nouveaux, se regardait comme « en paradis ».

A Foggia, ce brillant causeur ne peut ni trouver de partenaire, ni faire assaut d'esprit, ni développer, devant des connaisseurs, quelque séduisant paradoxe; il n'a devant lui que des bourgeois ignorants et communs, dont le seul souci est d'arriver à vivre au milieu des brigands qui infestent le pays. Aussi Courier n'hésite pas, dans ses lettres aux amis de Naples, à les traiter d'ânes en se livrant, à propos de sa mission, à une plaisanterie un peu trop facile : « Je viens ici chercher des mulets, mais je ne vois que des ânes² ». Sa santé fut d'ailleurs très éprouvée; elle avait toujours été délicate, il est fort naturel qu'elle se soit ressentie des longues fatigues de la campagne de Calabre. Au mois de janvier 1807, il fut pris de la fièvre et d'un rhume tenace³; à la maladie se joignit le découragement causé par le dégoût d'une mission fastidieuse. De là, quelques semaines d'inaction, pendant lesquelles notre auteur ne donne point signe de vie. Il sort de sa torpeur en février et commence des démarches pour obtenir le remboursement des pertes éprouvées l'année précédente; avant de

¹ En janvier 1807, après avoir séjourné à Naples deux mois seulement.

² « Qui vengo a cercar muli, ma son tutti asini », ainsi s'exprime-t-il dans une lettre écrite en italien à son ami Francesco Daniele. Foggia, 24 marzo 1807.

³ Al Signor Francesco Daniele. Foggia, 24 marzo 1807.

quitter Naples, il avait eu la précaution de faire imprimer ce qu'il appelle « le tableau de ses misères ». On y voit qu'en Calabre, il ne perdit pas moins de sept chevaux dont trois, laissés à Reggio, pendant la mission de Tarente, furent pris par les Anglais ou par les bandits, lors de la déroute de Santa-Eufemia. Courier réclamait au ministre de la Guerre du Royaume de Naples une somme totale de 12.247 livres qu'il déclare encore inférieure à ses pertes. A la vérité, il semble bien fondé à déclarer qu'aucun officier de son grade n'avait perdu autant que lui; il n'avait rien touché de sa solde depuis près d'un an, et son traitement de la Légion d'honneur ne lui avait jamais été payé. Il pouvait donc, avec toute l'apparence de la sincérité, présenter cette humble requête : « J'ose supplier Votre Excel-
« lence de vouloir bien considérer qu'enfin mes res-
« sources s'épuisent, et que, loin de pouvoir me remonter
« de manière à servir utilement, j'ai de la peine à sub-
« sister ».

Certes, notre officier réclamait avec raison et ce qu'il avait perdu au service de sa patrie et les appointements qu'il lui étaient dûs; mais, en présentant ce tableau pitoyable de sa misère, il n'hésitait pas à altérer la vérité. Loin d'être réduit à la gêne, il possédait, en Italie, environ 12.000 francs, sans parler de sa fortune immobilière et des nombreuses créances dont les titres étaient restés à Luynes, entre les mains de M^e Odoux. La pauvreté, qu'il invoque, est donc une feinte : elle l'est à tel point qu'à ce moment même il se préoccupait de placer en France cette somme qui lui semblait en Italie exposée à trop de risques. Le 29 avril, il écrivait à un parent éloigné M^e Bonneau, notaire à Orléans, et lui disait, après un préambule aimable : « J'ai ici environ 12.000 francs épars en diffé-
« rentes mains et dans des mains peu sûres. Je voudrais
« vous faire passer cette somme. Marquez-moi, je vous
« prie, comment vous pourriez la placer. Les obligations

« des receveurs de département ¹ me paraissent des effets
 « assez solides. Écrivez-moi ce que vous en pensez, et indi-
 « quez-moi les moyens de vous faire parvenir cet argent
 « d'une manière sûre ² ».

Paul-Louis eut beau se recommander à quelques amis qu'il avait dans l'entourage du ministre de la Guerre, il ne parvint point, par sa supplique, à toucher le cœur de Monseigneur l'ordonnateur en chef. Ce gros officier de la couronne ne voulut point convenir que le chef d'escadron démonté fût aussi pauvre qu'il le disait. Mais Courier n'avait-il pas commis une imprudence en déposant une partie de son argent entre les mains de M. de Colbert³, commissaire-ordonnateur? Sans doute une indiscretion de ce dernier « découvrit la fourbe et l'erreur ». Au ministère, on put savoir qu'il y avait des misères plus pressantes à

¹ Courier veut parler des *obligations* ou *bons à vue* des receveurs généraux, institués par Gaudin à l'époque du Consulat. Mais, au moment où cette lettre fut écrite, Mollien devenu ministre du Trésor, venait d'arrêter la circulation de ces *obligations*, et d'instituer une *caisse de service*, où les receveurs généraux versaient, au fur et à mesure des recouvrements, le produit de l'impôt. Cette caisse fut autorisée à émettre des billets sur elle-même, portant un intérêt de cinq pour cent. Ces billets, bientôt fort recherchés des capitalistes, remplacèrent les *obligations* ou *bons à vue*. On voit que Courier ignorait, en avril 1807, ces dispositions nouvelles.

² Lettre inédite de P.-L. Courier, publiée pour la première fois dans la *Revue latine*, n° du 25 janvier 1903, par M. Michel Salomon.

³ Paul-Louis s'était lié avec M. de Colbert pendant la campagne de Calabre. Avant de partir pour la Pouille, il lui confia une partie de son argent, comme il est facile de le comprendre par ce passage d'une lettre qu'il lui écrit de Foggia : « Joignez à votre lettre une petite note de la petite somme que vous avez à moi ; chose utile, nécessaire même, en cas de mort ou de départ de votre part ou de la mienne ».

secourir, si bien que Courier ne reçut d'abord aucune indemnité. Au mois d'août seulement, il obtint 1.900 francs!

Ne pouvant se faire rembourser son dû, il a recours alors à un petit artifice peu louable : ne s'avise-t-il pas de réclamer des frais de poste qu'il aurait dépensés pour aller deux fois de Reggio à Tarente et pour en revenir? Or, nous savons que ces deux voyages si périlleux il ne les fit pas en poste, mais à cheval, en bateau, à pied, et même, comme il le dit, « quelquefois à quatre pattes, quelquefois « glissant sur son derrière ou culbutant du haut des montagnes ». Il demande pourtant au général Reynier d'attester, par pure bonté d'âme, que son subordonné a pris la poste d'après son ordre. « Mais quand cela serait faux, « ajoute-t-il, comme il s'agit d'une aumône et de soulager « un malheureux, ce seul motif sanctifie tout, et vous ne « devriez faire aucun scrupule de mentir par charité. « Pour donner aux pauvres, saint François volait sur les « grands chemins ». Voilà donc une petite indécatesse à l'actif de Courier; nous constatons, sans plus insister, que ce n'est pas la première, et que ce ne sera point la dernière.

Absorbé par ces démarches, il avait fort négligé ses nouveaux amis de Naples, le bon Francesco Daniele et le marquis Tacconi; il répara ses torts en adressant à chacun d'eux une lettre très soignée en italien. Ce sont les premiers essais en langue toscane d'un écrivain qui était déjà passé maître dans l'art d'écrire en français.

Or, qu'il se serve de sa propre langue ou de l'idiome de Machiavel, ses qualités et ses défauts sont du même genre. Il se distingue par la recherche du mot rare, mais précis; il se montre érudit et enchâsse dans son style des expressions pittoresques, véritables curiosités de la langue italienne, qui l'ont frappé, qu'il adopte, et qui à l'avenir feront partie de son bagage littéraire. Pour dire que

désormais il se porte bien, il écrira : *mi son guarito di modo che sto come una lasca*¹.

Pour dire qu'il s'est empressé d'avoir recours à son remède habituel (la diète), il écrit : *ho presto dato di piglio all'usata medicina*. Cette tournure lui est chère et il l'emploiera désormais quand il se servira de la langue italienne². Pour expliquer la façon dont les voleurs exercent dans la Pouille leur profitable industrie, il a recours à cette expression imagée : « Tutti la voglion fare (l'arte di rubar); chi collo schioppo, chi colla penna, e meglio anche al tavolino che alla macchia³ ». Il dit encore : « Non ho trovato con chi barattar due parole ». *Barattar due parole*, c'est échanger deux paroles. Mais dans le dialecte poitevin, dont plusieurs expressions sont connues jusqu'en Touraine, *baratter* ou *barotter* signifie *dire, parler* et l'on comprend que Courier, tout heureux de retrouver dans l'italien une expression de la langue que parlaient les paysans de la Véronique, s'en soit emparé avec tant d'empressement.

Quand il a terminé sa laborieuse rapsodie, Paul-Louis s'écrie non sans une nuance d'orgueil et de coquetterie : « Ora, che vi pare del mio scriver toscano » ? Il est fier, lui étranger et « transalpin », de pouvoir s'exprimer en toscan comme un puriste, et l'on voit bien que sa modestie est de commande, quand il s'excuse de ne savoir, faute de pra-

¹ Il devait reprendre cette expression, qui l'avait frappé. Il dit aussi *fresco come una lasca*. Lasca désigne un petit poisson, un gardon.

² Dans un fragment d'une lettre adressée de Livourne à del Furia, conservateur de la bibliothèque Laurentienne, il écrit, en parlant des collaborateurs de cet érudit, qu'il avait chargé de collationner des manuscrits : *Finito tal lavoro, dovranno dar di piglio al Plutarco Riccardiano* ».

³ Expression singulière : « On vole mieux encore sur le comptoir que dans le maquis ».

tique, trouver les termes qui traduiraient ses sentiments¹. Il n'a, quoi qu'il en dise, aucun besoin des secours du marquis Tacconi pour donner à ses remerciements un tour fort ingénieux.

Ces lettres composées, Courier eut bien soin d'ailleurs d'en garder une copie pour le recueil qu'il se proposait de publier un jour.

Ce petit exercice de style fut une des distractions qu'il inventa pour faire diversion aux ennuis de la mission dont on l'avait chargé. Cette levée de mulets n'avancait guère, quoique l'officier parcourût toute la Pouille. Il poussa jusqu'à Bari et à Lecce. Mais il était beaucoup moins soucieux de s'acquitter de son devoir que d'admirer partout la belle nature et les vestiges de l'antiquité qu'il rencontrait chemin faisant. Ses aveux ingénus nous en avertissent assez : « Je parcours ce royaume comme une terre que j'aurais
« envie d'acheter. Je m'arrête où il me plaît, c'est-à-dire
« presque partout; car ici il n'y a pas un trou qui n'ait
« quelque attrait pour un amateur de la belle nature et de
« l'antiquité² ».

On le voit, Paul-Louis achevait de jouir des bons moments que pouvait lui procurer la carrière militaire. A vrai dire, il avait toujours cru licite de faire servir ses tournées, en service commandé, à ses distractions d'érudit. Aussi éprouva-t-il une surprise extrême, accompagnée d'une irritation profonde, lorsqu'à son retour à Naples, vers la mi-juin, on lui fit voir un peu brutalement qu'il faudrait rompre avec ces habitudes ou quitter l'armée.

A Dulauloy, protecteur et ami de Courier, avait succédé le général Dedon³. L'année précédente, il avait com-

¹ Masiccome straniero e transalpino, poco pratico di quest'idioma, non sò trovar le parole che naturalmente ci saranno per ispiegare tali affetti. Al Signor marchese Tacconi.

² A Madame Pauline Arnou. Lecce, le 25 mai 1867.

³ Il y avait deux frères Dedon dans l'arme de l'artillerie. Cou-

mandé l'artillerie devant Gaète. Qu'il ait fait preuve de peu de talents la longueur du siège suffit à le démontrer; mais il s'était en outre déshonoré, par certains traits de lâcheté qui l'avaient rendu la fable de l'armée. Les camarades de Courier les lui avaient signalés et lui-même y fait allusion, dès le 12 août 1806, dans une lettre à un officier, mais sans raconter l'affaire où Dedon s'était comporté d'une manière « scandaleuse » pour un général. C'était un bon courtisan, un homme dévoué à la nouvelle dynastie; or cela suffisait, dès ce moment, pour obtenir des faveurs et de l'avancement. C'est pourquoi Dedon fut, après la prise de Gaète, appelé à Naples où il exerça le commandement de l'artillerie de l'armée.

Courier a écrit, dans les notes qui accompagnent ses *Lettres inédites*, qu'il trouva, en revenant de la Pouille, le général Dedon « prévenu et indisposé contre lui », et il se plaint d'avoir été, pendant son absence, calomnié auprès de son chef.

Est-il bien nécessaire de supposer qu'il ait eu des dénonciateurs? Il nous paraît qu'il contribua lui-même à irriter le général, en demandant, avec trop d'insistance, à quitter l'armée où celui-ci exerçait son commandement. On se rappelle les démarches faites auprès du général Gassendi par l'intermédiaire de Madame Pigalle; Courier y joignit une demande officielle adressée, le 1^{er} janvier 1807, au ministre de la Guerre.

rier avait eu l'ainé des deux pour colonel à Strasbourg, au 7^e régiment. Or, c'est le même qu'il retrouva, pour son malheur, à Naples. Il était devenu général de brigade le 28 octobre 1805. Il fut divisionnaire le 10 mai 1814. M. Chuquet observe avec raison que ses démêlés avec Paul-Louis l'ont rendu plus célèbre que ses faits de guerre et que son Précis historique des campagnes de l'armée de Rhin et Moselle. Le tapage fait par Courier a nui à l'avancement de Dedon qui ne devint général de division que sous la Restauration.

Au bureau du personnel de l'artillerie, on prit note de cette demande non pour accorder entière satisfaction à son auteur, qui désirait passer à la Grande Armée, mais avec l'espoir d'utiliser ses services à l'armée d'Italie où l'on avait « besoin d'officiers de son grade ¹ ». On consulta donc le général Dedon qui, sans tenir à Courier, refusa de le laisser partir et opposa à sa demande de changement un avis défavorable.

La négligence avec laquelle il s'acquitta de la levée de mulets qui lui était confiée, et la lenteur de ses opérations achevèrent d'indisposer contre lui son général. Réprimandé durement, il se révolta, voulut se défendre avec trop de vivacité, comme il avait déjà fait, devant Reynier, à son retour de Tarente. Mais le chef qu'il avait devant lui n'était pas cette fois « un ami ». Les emportements du subordonné reçurent leur sanction naturelle : il fut mis aux arrêts de rigueur. Sa colère redoubla et perdant toute prudence, méprisant toute discipline, il ne craignit pas d'écrire, et d'adresser à Dedon, cette extraordinaire lettre que tout le monde connaît et qui se termine par cette menace : « Je saurai rendre la lâcheté de votre conduite aussi publique dans cette affaire qu'elle l'a déjà été ailleurs ». Il fit plus

¹ Dépôt de la guerre. Archives administratives. Dossier de P.-L. Courier.

Le Gal ^a à M. le Général Dedon,

M. le chef d'escadron d'artillerie Courier actuellement sous vos ordres à Naples représente, M. le général, que sa santé souffre beaucoup du climat (*ainsi que de l'inactivité dans laquelle il y est*) ^b et il demande en conséquence d'être envoyé à la grande armée. Avant d'y statuer le ministre désire savoir si vous pouvez vous passer de cet officier que son Excellence, dans ce cas, destinerait pour l'armée d'Italie qui a besoin d'officiers de son grade.

^a La place du nom est laissée en blanc.

^b Les mots en italique ont été rayés dans la minute de cette lettre.

encore, il mit sa menace à exécution et, par ses soins, vingt copies de cette diatribe furent distribuées dans l'armée.

Courier aux arrêts souffre bien plus du fait matériel d'être privé de sa liberté que de l'humiliation d'être puni. Le mauvais effet produit, les conséquences possibles pour sa carrière, tout cela ne l'inquiète guère : l'orgueil le soutient; il subit l'autorité de Dedon sans la reconnaître, sans l'accepter; de là vient sa force. Mais il enrage de ne pouvoir aller et venir à sa guise dans cette ravissante ville de Naples. On voit bien que dans sa prison il manque de livres et qu'il se consume de regret à la pensée de la bibliothèque du marquis Tacconi où il ne peut aller fouiller dans les bouquins. « Prisonnier à Naples il lui semble être damné en paradis¹ ».

Voilà pourquoi, deux jours après avoir lancé son invective, il se déclare prêt à tout, pour obtenir la levée de ses arrêts, même à signer que Dedon « est brave, qu'il l'a fait voir à Gaète et que ceux qui disent le contraire ont menti ». Étrange palinodie ! diront les lecteurs austères, criminelle légèreté d'un homme capable de lancer contre ses chefs de graves accusations et de les retirer tout aussitôt, comme en se jouant ! Ne nous indignons pas outre mesure de cette malicieuse rétractation. C'est une gaminerie de plus. Paul-Louis s'est toujours comporté au service comme un enfant gâté : du jour où il ne trouve plus dans son chef un protecteur et un ami, l'enfant gâté devient un enfant terrible. Mais quels que soient ses torts, nous refusons en cette affaire de prendre parti contre lui. Son adversaire n'est guère intéressant. Correct dans le service, mais sans courage au feu, comptant moins, pour avancer, sur des qualités militaires que sur son application de bureaucrate et son zèle de courtisan, il était le type médiocre de l'offi-

¹ Il regrettait aussi sa maîtresse « un des plus beaux objets qui soient sortis des mains de la nature ».

cier bonapartiste prêt à se vendre aux Bourbons dès que Napoléon aurait vu pâlir son étoile : pour le définir d'un mot, c'était un général d'antichambre¹.

Ce qui montre d'ailleurs chez Dedon un homme sans courage, c'est qu'après avoir traité son subordonné avec la dureté que l'on sait, il fut plutôt ébranlé que fortifié dans sa colère par l'insolente lettre de Courier. Un pareil morceau aurait dû attirer sur son auteur les sanctions les plus graves. Au contraire, le commandant de l'artillerie menacé d'un scandale, préféra « capituler ». « Il me tient bloqué et me demande la paix », écrit le prisonnier à un colonel, qui doit être Tugny². Libéré des arrêts, il ne peut rester sous les ordres de Dedon ; c'est pourquoi il lui adresse aussitôt une lettre pleine de dignité, où, sans aucune palinodie, il sollicite de nouveau son envoi en Allemagne, à la Grande Armée.

Comme il est assuré que son général ne sera plus, après cette algarade, tenté de le retenir, il peut, en attendant l'effet de sa demande, opérer tranquillement sa rentrée dans la bibliothèque du marquis Tacconi. Désireux de prouver enfin à ses doctes amis de l'Institut qu'ils ont raison de le croire « capable de quelque chose », quoique n'ayant encore rien fait, il travaille avec ardeur à sa traduction de Xénophon, pendant tout l'été de 1807, et tâche de la mener à bonne fin.

Les manuscrits de Xénophon renferment deux traités relatifs à l'art de l'équitation. L'un s'appelle *ἱππάρχικος*,

¹ « Le trait de ton Dedon est bon : je le savais déjà. (Il s'agit d'un acte de lâcheté). Tu crois que le scandale de l'affaire lui pourra nuire ? Ces choses-là ne font nul tort, pourvu qu'on serve bien, d'ailleurs, dans l'antichambre, surtout quand on a l'avantage d'être connu pour un sot. C'est bien là le cas de ton Dedon... ». Lettre écrite de Cassano, le 12 août 1806.

² Tugny était devenu colonel en 1806 et servait à Naples.

l'autre a pour titre *περί επιτιμῆς*. On sait que Courier, depuis l'époque de son séjour à Plaisance, formait le projet de donner de ces ouvrages un texte « plus correct que celui des livres imprimés ». C'est à quoi devait lui servir la collation des bons manuscrits de France et d'Italie. Ayant dépouillé ceux de Rome et de Paris, il ne lui manquait que de connaître ceux de Florence, qu'il se proposait d'aller étudier avant de publier son travail. La traduction projetée était destinée à être offerte à Sainte-Croix dont les éloges et les encouragements furent pour l'auteur le meilleur stimulant¹. C'est pourquoi il n'eut plus de répit qu'il ne l'eût terminée.

Il ne s'agit plus d'une œuvre de fantaisie comme l'Éloge d'Hélène. Cette fois l'helléniste n'ajoute rien à son modèle. « J'ai cherché à la rendre exacte », dit-il de sa traduction. Mais ce souci d'exactitude, il le porte aussi dans l'établissement du texte, où il a « remis à leur place toutes les vieilles leçons des manuscrits » quand elles « s'y sont pu ajuster sans aucune correction moderne ». C'était, on le voit, une méthode excellente que de rejeter tant de conjectures trop ingénieuses des érudits modernes, tant de corrections inutiles ou aventureuses, pour revenir à la tradition des meilleurs manuscrits. Courier pouvait donc se flatter d'offrir à Sainte-Croix un texte, sans doute « fort mutilé, comme tous les monuments antiques, mais non refait, ni restauré ou retouché le moins du monde ».

Quant à la version elle-même, nous n'hésitons pas à la

¹ En réponse à une lettre aimable et flatteuse, Courier lui écrivait de Naples, en juillet 1807 : « Monsieur, vous vous moquez de moi... Que si vous parlez tout de bon, sans doute l'amitié vous abuse. Il se peut que je sois capable de quelque chose ; mais cela n'est pas sûr, comme il l'est que jusqu'à présent je n'ai rien fait ». On voit que l'écrivain se défend des éloges décernés à son jeune talent, mais qu'au fond il en est ravi.

déclarer fort remarquable, surtout quand on la compare à celles qui se publiaient du temps de Courier. Au lecteur qui l'examine avec soin, le texte grec sous les yeux, elle donne l'impression d'une fidélité presque parfaite. La seule critique que l'on pourrait peut-être adresser au traducteur serait d'avoir trop donné dans les expressions techniques. Xénophon ne s'écarte guère de la langue ordinaire, et il ne montre point le souci de prouver son exactitude en se servant d'un terme consacré par les gens de l'art, si ce terme est inconnu à la langue commune. Paul-Louis, quoique bon helléniste et interprète avisé, n'a pas compris ce scrupule de délicatesse, et toutes les fois que l'auteur grec ne s'est point servi du terme propre, il a conclu, bien à tort, qu'il l'ignorait¹. Pour lui, il ne s'est pas fait faute d'employer tous ceux qui sont usités dans la langue propre à l'art vétérinaire; on sait qu'il était dans son caractère, de faire étalage de sa science. Mais ici surtout, homme de guerre s'adressant à des savants et leur expliquant ce qu'ils n'ont point appris dans leurs livres, il éprouve une satisfaction évidente à montrer ses connaissances techniques. Semblable au coursier, qu'il décrit d'après Xénophon, il

¹ « Il y avait un mot grec pour dire le pâtre : sans doute « Xénophon l'ignorait; car on ne saurait supposer que par délicatesse il ait évité de s'en servir, ayant employé d'autres termes « de maréchallerie, tels que le boulet, la fourchette, les crochets, « etc. ». Note de Courier. Le mot dont Courier affirme l'existence, sans le citer, paraît être *μεσοκύνιον* qui se rencontre dans les *Hippiatrica*. Si Xénophon connaît la plupart des termes employés par les connaisseurs, il n'est pas vraisemblable qu'il ignore celui qui servait à désigner le pâtre. Mais peut-être n'a-t-il pas voulu l'écrire parce qu'il n'était pas d'une bonne grécité. En revanche, il n'a pas fait scrupule de se servir du mot *χελιδόν* qui désigne la fourchette, ni du mot *κυνήποδες* qui signifie les boulets, ni enfin du mot *κυνόδοντες* par lequel on traduit les crochets. Il use encore des termes suivants : *ὁ κεκρύφαλος* le frontal, *ἡ ἀκρωμία* le garrot, *ἡ κορυφαία* la tête.

piaffe et fait le beau, « relève son encolure, ramène sa tête d'un air fier et vif¹ ».

Ne tenons pas rigueur à Paul-Louis s'il se montre aussi fringant, et n'allons pas lui faire un grief de son ardeur. Elle ne saurait surprendre chez un traducteur qui a étudié son modèle avec une patience si passionnée. Il ne se bornait point à en lire et méditer les préceptes; il allait jusqu'à les mettre en pratique. C'est ainsi qu'il s'étudiait, depuis quelques années, à monter à cheval à la grecque.

Dès 1805, servant à Bari dans l'armée du général Gouvion-Saint-Cyr, il tenta même une ingénieuse application des conseils que donne Xénophon pour former et endurcir les pieds du cheval.

On sait que les Grecs ne ferraient point leurs chevaux; ils devaient donc prendre les plus grandes précautions pour fortifier la corne des pieds chez les jeunes animaux qu'ils destinaient au service de la cavalerie. Xénophon recommande de paver les écuries de cailloux ronds sur lesquels le sabot et la fourchette reposant continuellement finiront par acquérir la dureté nécessaire. Paul-Louis eut la curiosité d'essayer cette méthode; il fit garnir le sol de l'écurie d'un lit de cailloux pris sur la plage et arrondis par la mer. Les trois chevaux du commandant ayant été placés « pieds nus » dans cette écurie et y ayant demeuré près de trois mois, l'expérience réussit complètement pour un seul des trois. C'était un poulain de quatre ans, acheté dans la Pouille et élevé près de Cérignola, qui n'avait jamais eu de fers. Il fit le voyage de Bari à Tarente par des chemins de traverse remplis de pierres, « et revint sans être ferré ni incommodé ».

Ces détails, peu intéressants pour des lettrés, nous montrent au moins avec quel sérieux Courier savait lire les

¹ Τότε αἶρει τε τὸν αὐχένα ἀνωτάτω καὶ κυρτοῖ μάλιστα τὴν κεφαλὴν γοργούμενος. περὶ ἵππικῆς, 10, 4.

auteurs anciens et quel cas il faisait de leurs conseils. Après avoir médité Xénophon, il ajoute aux préceptes de l'écrivain grec l'autorité de son expérience personnelle, prouvant ainsi que tout ce qui a été écrit du temps de la bataille de Mantinée, pour les adversaires d'Épaminondas¹, peut servir aux vainqueurs d'Austerlitz et d'Iéna.

Enfin, il commente aussi les traités sur la cavalerie et sur l'équitation au moyen de ses lectures. Leur richesse et leur variété nous apprennent assez que tant de journées passées par lui dans les bibliothèques ne furent point perdues pour l'érudition. Non seulement il a dépouillé Thucydide et Polybe, tous les historiens anciens, tous les traités consacrés par les Grecs à la science du cheval et réunis au moyen âge sous le titre de *Hippiatrica*, mais il a lu de près les récits de voyage chez les peuples lointains et sauvages de l'Asie, qu'ils soient contemporains ou qu'ils remontent au ^{xvii}e siècle, ou même au moyen âge, comme la « Relation des Cordeliers envoyés en Tartarie par le pape Innocent IV ». Conscience d'érudit, déclareront les amis de Courier; pédantisme, diront les autres. Nous ne voulons pas nier d'ailleurs qu'il n'ait montré quelque coquetterie pour M. de Sainte-Croix, de manière à lui prouver qu'un soldat peut expliquer « beaucoup de choses » aux savants, surtout s'il est doublé lui-même d'un lettré; et nous concéderons qu'ici notre officier fait figure non pas de régent de collège, mais plutôt, selon le mot de Montaigne, de « pédant à la cavalière² ».

¹ Du traité sur le commandement de la cavalerie, se dégage cette impression bien nette qu'Athènes était menacée d'une irruption des Thébains et se croyait peu en état de leur résister; d'où l'on peut conclure que l'ouvrage fut composé durant la seconde expédition d'Épaminondas dans le Péloponèse. Cf. *La traduction de Courier*, p. 28 et la note.

² Entre autres écrivains, Courier cite Denon, *Voyage d'Égypte*;

Décidé à mener à bien cette traduction, il lui avait consacré sans partage les longues et chaudes journées des mois de juillet et d'août qu'il passa dans la bibliothèque du marquis Tacconi. Le travail avançait peu ; et bien que Courier trouvât autour de lui « tous les livres possibles », il lui manquait encore, selon sa spirituelle expression, « des outils pour enlever certains nœuds¹ ». La principale difficulté venait de la corruption du texte². Il faut entendre que l'auteur ne se contentait point aisément ; il visait à la perfection.

Pendant qu'il était ainsi plongé dans l'étude, l'ordre lui vint de quitter l'armée et d'aller joindre son régiment à Vérone. Il ne changeait pas de corps, mais, détaché depuis longtemps à l'armée de Naples, il était rappelé à la portion centrale du 1^{er} d'artillerie à cheval³.

Cet ordre de départ venant mal à propos déranger le traducteur dans son travail, il jugea bon de ne s'y point conformer. Au lieu de se rendre à Vérone, il alla s'établir à Résina, au pied du Vésuve, pour y mieux travailler dans la solitude. Il y demeura deux mois, dans un oubli complet de ses devoirs militaires, ne songeant qu'à profiter des bonnes dispositions où il se trouvait pour l'étude. N'avait-il pas perdu assez de temps en Calabre ? Après les courses et les aventures de l'année 1806, Courier a pu enfin se

Bernier qui vécut au xvii^e siècle dans les États du Grand Mogol Aureng-Zeyb, Sparrmann, Thünberg auteur d'un *Voyage au Japon par le Cap de Bonne-Espérance*, Niebuhr, qui visita l'Arabie et la décrivit, Pallas, voyageur allemand qui a laissé des « Mémoires sur les peuples Mongols » et un « Voyage en diverses parties de l'empire russe, etc. »

¹ A M. de Sainte-Croix. Naples, 27 novembre 1807.

² Au même. Naples, juillet 1807. « Le texte est gâté ».

³ Le 1^{er} à cheval allait désormais tenir garnison à Vérone. C'est là que Griois conduisit les compagnies de son régiment détachées, depuis mars 1806, à l'armée de Naples, et en dernier lieu casernées à Aversa et Sainte-Marie de Capoue.

remettre au grec, lire, traduire et commenter; il ne sortira point de sa retraite studieuse, qu'il n'ait au moins dégrossi ce qu'il appelle sa « *petite drôlerie* ».

Si le grec occupe la plus grande partie de ses journées, il ne suffit pas à contenter sa belle ardeur intellectuelle, et les loisirs conquis sur le service seront consacrés quelquefois à l'imagination et à la fantaisie. A la veille de quitter le royaume de Naples, il veut emporter quelque joli souvenir de son séjour en Calabre, sous la forme d'un récit piquant et dramatique; il s'agira d'en ajouter un de plus à sa collection. D'ailleurs M^{mo} Pigalle était curieuse de connaître quelques-unes de ses aventures; il eut double plaisir à la satisfaire par le conte célèbre qui commence en ces termes : « Un jour je voyageais en Calabre, c'est un pays de méchantes gens... ». Mais comme ce lettré est toujours sous l'impression de quelque lecture, et semble craindre de n'avoir de l'esprit qu'à la condition de suivre un de ses auteurs, il refait une nouvelle de la Reine de Navarre et ainsi compose de ses petits chefs-d'œuvre celui qui peut-être est le plus connu de nos jours et contribue le plus à faire vivre sa mémoire.

Cette imitation est loin d'être un esclavage! Courier a pris seulement à son modèle cette idée qu'un propos surpris et mal compris vous expose parfois à de terribles inquiétudes¹. Quelques détails à peine sont communs aux deux contes : la chambre qu'occupent Paul-Louis et son compagnon rappelle celle où sont couchés les deux cordeliers, par ce fait qu'elle n'offre qu'une issue possible, une fenêtre qui n'est « guère haute ». La situation des personnages est identique; mais combien chez le conteur moderne ils sont mieux peints! Comme on les voit, d'abord égarés dans les bois aux approches de la nuit, puis assis à la table

¹ Heptaméron. Nouvelle XXXIV. Deux cordeliers trop curieux d'écouter eurent si belles affres qu'ils en cuidèrent mourir.

de leurs hôtes, Courier observant tout avec méfiance, son camarade, au contraire, habillant à tort et à travers — *dicenda, tacenda locutus* — faisant le riche, contant ses histoires. A côté de ces figures en relief, on trouve bien ternes, bien imprécis, les pauvres moines de la Reine de Navarre, dont on sait seulement que l'aîné était très gras et le jeune plutôt maigre.

Et combien l'aventure de Calabre est plus dramatique!

C'est d'abord le pays perdu où se trouvent nos voyageurs, tout coupé de ravins et hérissé de forêts, l'aspect effrayant de la maison où ils cherchent un gîte, puis surtout l'entrée du charbonnier s'avancant pieds nus, avec un de ses grands couteaux à la main, vers la soupente où dormait « ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte ». Tout cela est vu en artiste. On comprend d'ailleurs que le cadre est réel; l'auteur l'avait observé au cours de ses pérégrinations¹ et il l'idéalise par l'art. On voit qu'il dépasse de beaucoup son modèle et qu'il copie l'Heptaméron à peu près comme La Fontaine savait imiter Phèdre.

Peu de jours après avoir adressé à M^{me} Pigalle ce piquant récit, Courier revint à Naples où il retrouva les livres dont il avait besoin pour résoudre quelques difficultés rencontrées dans le texte de Xénophon. Après deux mois d'une studieuse retraite, l'ouvrage était enfin « dégrossi ». Mais

¹ Quant à l'anecdote, quelques invraisemblances légères et peu remarquées donnent à supposer qu'elle n'est point réelle. Lorsque l'auteur du récit a entendu le fameux : *Faut-il les tuer tous deux?* et l'acquiescement de la femme de l'hôte, il est peu naturel qu'il ne réveille pas son compagnon et n'essaie pas de fuir avec lui. Autre invraisemblance : Courier déplore que son camarade ait dit qu'ils étaient Français. On ne pouvait guère s'y tromper, semble-t-il, d'autant plus qu'ils devaient porter l'uniforme. Je crois, que Paul-Louis a été inspiré par quelque aventure, assurément moins piquante, qui lui sera arrivée dans son premier voyage de Reggio à Cotrone avec le capitaine Monval.

le scrupuleux lettré ne veut pas s'en tenir là; il éprouve maintenant le désir de *figoler* son œuvre, car il sent toute « la différence du sculpteur au tailleur de pierre ». Notons cette jolie expression par laquelle Courier caractérise le fini qu'il sait donner à son travail¹. Si tant de traducteurs et d'écrivains ont été de consciencieux tailleurs de pierre, le style de cet artiste d'élite ne saurait être comparé qu'à une sculpture.

Cependant l'année s'avance : l'on est arrivé à la fin de novembre et l'officier, qui a reçu au mois d'août l'ordre de se rendre à Vérone, s'attarde encore à Naples. A la vérité, s'il ne part pas pour rejoindre son poste, c'est qu'il songe dès cette époque à *régaler* ses chefs de sa démission. Sainte-Croix, qui s'étonne de le voir continuer à servir, puisqu'il le fait à contre-cœur, lui conseille de quitter son « vil métier », et dès lors cette idée se précise dans son esprit. S'il se rendait libre, il irait visiter la Grèce; il pourrait flâner tout à son aise, voir de nouveaux pays. Mais le métier militaire a bien ses avantages, on peut voyager partout à « la faveur de son harnais »; loin de perdre son temps, Courier en a profité pour faire de « bonnes études »; et après réflexion, il se décide à rester encore au service pour continuer à observer ce « qu'on n'apprend point dans les livres », et pour avoir des mémoires, qu'il emploiera plus tard.

Au milieu de ces hésitations, le temps passe et la faute de l'officier s'aggrave chaque jour. Il ne paraît pas s'en rendre compte; mais lorsqu'il arrivera enfin à Vérone, après avoir encore perdu deux mois en route, il apprendra à ses dépens qu'on ne se joue pas impunément du devoir militaire.

¹ Il se compare aussi à un menuisier quand il dit : « Il me manque des outils pour enlever certains nœuds ».

CHAPITRE XII

COURIER DÉCOUVRE FLORENCE

Séjour à Rome auprès de M^{me} Dionigi. — Arrivée à Florence. — Francesco del Furia, préfet de la bibliothèque Laurentienne. — Son portrait. — Portrait de Courier à l'âge de trente-six ans. — Akerblad, sa mollesse. — La bibliothèque des moines *della Badia*. — Découverte d'un manuscrit de Longus plus complet que celui qui avait servi aux éditeurs. — A Brescia, Courier retrouve son ami Haxo. — En arrivant à Vérone il doit prendre les arrêts. — Le colonel Faure de Gière. — Retour à Florence. — Le général d'Arancey. — Courier sous-directeur d'artillerie à Livourne. — Lettres inédites de Courier à del Furia. — Il demande un congé pour venir en France. — Ses démarches sont vaines. — L'inspection du général Sorbier; il malmène Courier. — Courier recommande à la Junte de Toscane les manuscrits de la Badia. — Il demande à faire la campagne d'Espagne. — Il est refusé. — Son départ pour Milan. — Nouvelle demande de congé. — Nouveau refus. — Courier démissionne.

Parti de Naples dans les premiers jours du mois de décembre, Courier ne pouvait manquer de s'arrêter à Rome, sa ville de prédilection; il lui tardait de revoir ses amis, M. d'Agincourt, l'abbé Marini, M^{me} Marianna Dionigi. Il devait des remerciements à cette dernière qui, depuis dix-huit mois, s'était constituée la gardienne bénévole des papiers, des livres et des effets dont il ne pouvait s'encombrer pendant une campagne pénible comme celle de Calabre.

Mais ce ne fut pas seulement pour s'acquitter d'un de-

voir de politesse et de reconnaissance qu'il resta quinze jours auprès de cette excellente amie. Il retrouvait dans son entourage un petit cénacle littéraire analogue à celui qui lui avait permis de passer à Naples de si bons moments.

Cette femme distinguée recevait habituellement deux fois par semaine¹ quelques amis qu'elle tenait sous le charme de sa conversation érudite et spirituelle. Une extrême cordialité contribuait encore à l'agrément de ces soirées que M^{lle} Henriette, sa fille, savait animer en récitant des vers dont tous les contemporains ont loué le mérite². Cette jeune personne, qui faisait partie de l'Académie des Arcades, eût été digne de servir de modèle à M^{me} de Staël pour sa Corine³. Paul-Louis, très intéressé par son talent, éprouva pour cette muse une cordiale sympathie. Comme souvenir d'elle, il voulut emporter un recueil de poésies extorqué à sa modestie.

Mais elle avait un titre de plus à l'estime de l'helléniste ; la Signorina Enrica Dionigi apprenait le grec sous la direction d'un certain Amati, érudit, à la vérité par trop famélique, mais non dépourvu de science et décoré du beau titre de Scrittore di lingua Greca à la Bibliothèque Vaticane. Ce *Greculus esuriens* fut fort aise de retrouver Courier et surtout de palper les dix piastres qu'il lui compta pour certains soins donnés au texte de la *Cavalerie*. Il offrit de nouveau ses services pour faire, au plus juste prix, quelque collation de Xénophon, ou de Sophocle, voire même pour traduire ou annoter le texte qu'on vou-

¹ Lettre de Letronne à Fr. del Furia.

² *Ibid.*

³ N'oublions pas que M^{me} de Staël fit son premier séjour à Rome en 1805 et que c'est au retour de ce voyage qu'elle publia *Corine*. Reçue avec honneur à l'Académie des Arcades elle dut voir et connaître Mademoiselle Dionigi.

drait bien lui confier. Les temps étaient durs; au milieu des troubles politiques et des événements militaires, dont Rome était le théâtre depuis dix ans, le pauvre helléniste ne trouvait guère à vivre de son grec. Aussi était-il réduit à relancer les amateurs et à les allécher sans cesse par la promesse de leçons merveilleuses qu'il se flattait de dénicher dans tous les manuscrits.

Courier se laissa tenter et lui confia une collation du premier livre de l'Anabase¹. Par malheur, l'officier français n'était pas plus généreux que l'érudit mercenaire n'était désintéressé; lui ayant versé dix piastres pour des services antérieurs, il s'abstint de lui laisser d'autre argent pour ce travail nouveau. Privé d'un encouragement aussi nécessaire que vainement espéré, le pauvre Amati se mit à l'œuvre, mais sans entrain — dentibus infrendens. — Au bout de dix-huit mois seulement, l'ouvrage était achevé et formait « une énorme liasse grand in-folio » avec les variantes de quatre manuscrits². Courier, dont les désirs étaient surpassés, aurait dû le récompenser largement; mais comme à ce moment d'autres projets et d'autres études le détournaient de l'Anabase, il se montra peu pressé de prendre livraison de ces notes et d'en acquitter le prix, fixé à vingt louis par un bon connaisseur.

Il fut souvent question de cette *collation* dans la correspondance assez suivie que l'officier français, après avoir quitté Rome, entretenait avec M^{me} Dionigi. L'accueil si cordial qu'elle lui avait fait développa chez lui une vive affection pour cette femme de lettres. Avec elle, il éprouva le charme de l'amitié, la seule forme de tendresse dont ce cœur sceptique fût capable. Madame Dionigi était plus

¹ Lettre à Monsignor Marini, 6 mars 1808.

² Lettre de M. Akerblad à Courier. Rome, le 21 juin 1809. Dans l'intervalle, Amati avait adressé à Courier de pressantes demandes d'argent.

âgée que lui, elle avait de nombreux enfants et une fille mariée; point donc n'était à craindre que cette amitié ne se changeât en un sentiment plus tendre. D'ailleurs, le charme qu'éprouvait Courier était surtout littéraire; les lettres de Madame Dionigi le ravissaient et il déclare qu'il ne saurait s'en passer¹; quant à sa conversation, il brûlait tant d'en jouir, qu'éloigné d'elle il ne cessait de faire des projets pour aller rejoindre son amie. « J'irai vous voir, » lui écrit-il à peine libéré du service militaire, j'irai vous voir, non pas seulement cet hiver, mais tous les hivers. « C'était là mon ancien projet, mon plus beau château en Espagne, et le plus cher de mes rêves, que rien ne m'en pêche aujourd'hui de réaliser² ».

Rome était dès longtemps sa ville de prédilection; mais son amour pour cette capitale, augmente de tout l'intérêt que lui inspire M^{me} Dionigi. « La patrie, lui mande-t-il, est où l'on est bien, où on a des amis comme vous; et si mon bonheur est à Rome, il est clair que je suis Romain³ ».

Avec de tels sentiments, on comprend que Courier ait eu bien de la peine à s'arracher de Rome pour aller rejoindre son poste : pourtant il fallait partir ou démissionner sans plus tarder. Ne pouvant s'arrêter encore à une décision aussi catégorique, il dut bon gré mal gré boucler sa malle. Ces quinze jours de Rome, envolés comme un rêve, avaient, on le voit, fortifié son amitié pour l'aimable femme qui l'y avait accueilli, et l'on ne se sépara qu'avec de mutuelles promesses de continuer par lettres un si agréable commerce.

En retour de tant de gâteries, la Dionigi attendait un petit service de son nouvel ami. Elle préparait, à cette épo-

¹ A M^{me} Dionigi, Strasbourg, le 18 juillet 1809.

² *Ibid.*

³ A M^{me} Dionigi, Milan, le 22 mars 1809.

que, son savant ouvrage sur les villes saturnales de l'ancien Latium, dont les ruines consistent en des constructions dites cyclopéennes¹. Mais en attendant, elle venait d'achever un traité sur la Perspective ; dans l'ardeur de son admiration, Courier s'était engagé d'abord à le traduire en français, puis à le faire imprimer à Paris², sans trop savoir quand il pourrait s'acquitter de cette double promesse. Cette offre séduisante fut acceptée avec enthousiasme. C'était alors une aubaine pour un auteur de la Péninsule qu'on voulût bien le traduire dans la langue des vainqueurs. Pourtant M^{me} Dionigi désirait que l'édition *princeps* fût faite à Milan en italien. Tout en se réjouissant des bons offices que lui promettait Courier, elle obtint donc qu'il porterait d'abord le manuscrit à Lamberti, leur ami commun, qui occupait les fonctions de conservateur à la bibliothèque de Brera. Elle écrivit à ce dernier pour le prévenir et lui donner ses instructions au sujet d'une publication sur laquelle elle fondait ses espérances. Puis elle prit congé de l'officier français, charmée de son esprit et de sa complaisance.

Celui-ci avait bien employé son temps, il avait revu Monsignor Marini, le savant préfet des Archives du Vatican, l'ami le plus ancien qu'il comptât en Italie, puisqu'il s'était lié avec lui dès sa première arrivée à Rome, en décembre 1798. Avec cet érudit, il s'entretint de son Xénophon dont la traduction était presque achevée ; un des manuscrits du Vatican, collationné par Amati, avait fourni quelques bonnes leçons, mais Courier savait qu'il se trouvait d'autres manuscrits des traités sur la *Cavalerie* et sur l'*Équitation* à la bibliothèque Laurentienne. Il se proposait de les exa-

¹ Viaggi in alcune città del Lazio fondate dal Re Saturno, Roma, 1809, in-fol.

² Marianna Dionigi à Francesco del Furia. Firenze Bibl. centrale nazionale. Fonds del Furia.

miner en passant par Florence, puisque cette ville était sur son chemin. Afin de recevoir du conservateur un accueil plus empressé, il demanda donc une lettre de recommandation à son docte ami ; il en possédait une déjà de l'abbé Andrès, qui entretenait des relations suivies avec le sieur del Furia.

Muni de ces lettres, il partit enfin pour Florence, où il arriva vers le 15 décembre. C'était la première fois qu'il mettait le pied dans la capitale de la Toscane, lui qui, habitant l'Italie depuis près de quatre ans, en avait visité presque toutes les villes importantes. Le froid était vif¹, comme il arrive souvent à cette époque de l'année à Florence ; la ville est alors balayée par un vent glacé qui tombe de l'Apennin. Courier habitué, depuis trois hivers, au climat de Naples, de la Pouille et de la Calabre, fut péniblement impressionné et regretta fort l'Italie méridionale. Il eut si froid que, renonçant à visiter la ville et ses trésors artistiques, il courut s'enfermer à la Bibliothèque de San-Lorenzo, installée dans le cloître voisin de l'église du même nom et de la chapelle des Médicis.

Il se trouva en présence d'un petit homme assez disgracieux de taille et de tournure, qu'enlaidissaient encore de gros yeux. C'était Francesco del Furia, préfet de la Bibliothèque Laurentienne.

Né le 28 décembre 1777 à Pratovecchio, de Paolo del Furia et de Margherita Mercatelli, il était d'une humble origine² : ses parents lui trouvèrent un protecteur dans la personne de l'abbé Bandini alors célèbre conservateur de la Laurentienne. Grâce à lui, le jeune Francesco put venir

¹ Lettre à d'Agincourt, 17 février 1808.

² Ces détails biographiques, ainsi que le portrait physique de del Furia, sont empruntés à la notice nécrologique que lui consacra F.-L. Polidori, érudit estimé à son époque, dans l'*Archivio storico italiano*, Firenze, 1856.

continuer à Florence les études qu'il avait ébauchées à l'école de son village. Bientôt l'application et les progrès de l'élève le faisant remarquer davantage du Bandini, celui-ci entreprit de le pousser plus haut. Il le recommanda chaudement à l'archevêque de Pise, son intime ami, qui lui accorda une place au séminaire de cette ville. Là, del Furia étudia le grec et les langues sémitiques. En 1797, à peine âgé de vingt ans, il revint à Florence et fut attaché au Bandini comme vice-bibliothécaire. Ce qu'on pourrait appeler les études supérieures du futur professeur de grec avaient, on le voit, été courtes. Ces trois années passées au séminaire de Pise, devaient-elles suffire à former un helléniste vraiment digne de ce nom? A moins d'aptitudes exceptionnelles, qu'il ne révéla jamais, del Furia devait-il être à la hauteur de sa tâche s'il se trouvait appelé à diriger la Bibliothèque médicéenne?

Et pourtant cet honneur insigne lui échut bientôt; car son protecteur étant mort en 1803, il obtint de lui succéder à l'âge de vingt-six ans, et à cette charge il ajouta, grâce à la bienveillance du Gouvernement, les autres emplois qu'avait occupés le Bandini, la direction de la Bibliothèque léguée par Marucelli et la place de professeur de langue grecque à l'Académie de Florence.

Il y avait quatre ans que del Furia était en possession de ces avantages lorsque Courier, pénétrant dans l'enceinte vénérable du cloître San-Lorenzo, lui présenta les lettres de l'abbé Andrès et de Monsignor Marini, qui devaient lui servir d'introduction. Il serait malaisé d'imaginer deux hommes plus différents, au physique comme au moral, que ceux qui se trouvent, pour la première fois, en présence l'un de l'autre.

Paul-Louis Courier, alors âgé de trente-six ans, était grand et élancé. Il avait le front haut, la tête fine et intelligente; des yeux vifs et pétillants de malice éclairaient son visage que défiguraient la grandeur excessive de la bouche

et les marques de la petite vérole qu'il avait eue dans son enfance.

Petit, trapu et court d'encolure, del Furia avait un gros visage joufflu, une tête énorme qui s'attachait directement sur ses larges épaules; ses gros yeux proéminents étaient d'une myopie telle qu'elle semblait s'accompagner de strabisme¹.

Au point de vue intellectuel et moral, l'opposition est aussi nette : l'un, rêveur, indépendant, impatient de toute contrainte, quitte l'armée pour suivre ses goûts, pour aller où il lui plaît, sans avoir à se mettre en règle avec l'autorité militaire.

L'autre, régulier, ponctuel, s'acquitte avec exactitude. pendant plus de cinquante ans, de ses nombreux devoirs de professeur, d'académicien della Crusca, de bibliothécaire à la Laurenziana et à la Marucelliana. Son biographe observe avec attendrissement qu'à cette dernière bibliothèque, plus fréquentée par le public, chaque jour, jusqu'à la fin de sa vie, on le trouvait à son poste, prêt à répondre aux lecteurs et à les guider dans leurs recherches. Appliqué et docile il fut, dans la force du terme, un bon fonctionnaire. D'ailleurs, il ne fit de sa vie montre d'aucune initiative ni d'aucune indépendance de caractère. Il ne fut même pas l'artisan de son heureuse fortune, car depuis l'enfance il se laissa guider par son protecteur l'abbé Bandini, qui le poussa du séminaire au fauteuil de conservateur.

Un pareil homme devait être toujours de l'avis du parti régnant; et, en effet, nous voyons que del Furia servit avec un égal empressement tous les maîtres qui gouvernèrent sa patrie. Après l'abolition du royaume d'Étrurie et la chute du prince de Parme, auquel il devait ses emplois, il accueillit sans hésiter le régime nouveau que l'Empereur

¹ Cf. F.-L. Polidori, *loc. cit.*

et Roi imposait à la Toscane convertie en départements français, et adressa sa demande au préfet de Florence pour être admis dans l'Université impériale¹. Depuis 1814, il servit Ferdinand III avec autant de zèle que ses prédécesseurs.

Courier, tout au contraire : spectateur indifférent des grandes scènes de la Révolution, d'un « sans-culottisme » plus que tiède pendant la Terreur, républicain et antimilitariste² sous l'Empire, libéral et démocrate sous la Restauration, il devait être par tempérament l'adversaire du pouvoir.

S'il est vrai que l'antipathie naisse de la différence absolue des caractères, Courier et del Furia ne devaient pas tarder à devenir ennemis jurés ; or, jamais ne se manifesta entre deux types une opposition plus marquée que celle de ces deux hommes qui après avoir, pendant quelques mois, entretenu l'un avec l'autre des relations courtoises et même cordiales, allaient en venir aux mains dans la retentissante affaire de la Tache d'encre.

Le premier service que Courier demanda au bibliothécaire, ce fut de lui montrer ses manuscrits de Xénophon. Il en collationna trois avec soin, restant enfermé toute la journée à la Laurentienne. Les leçons qu'il y releva ne le payèrent point, il est vrai, de sa peine ; du moins eut-il la certitude de ne laisser à d'autres aucune trouvaille à faire.

Courier ne nous dit pas quels sentiments lui inspira Furia dès ce moment. Tout au moins peut-on présumer que, satisfait de sa complaisance, il ne le jugea point de

¹ Firenze. Archivio di Stato. Prefettura del Arno. 452. Un décret de la Junte de Toscane du 9 décembre 1808, inséré au *Bulletin des Lois*, invitait les professeurs qui désiraient être admis dans l'Université à faire leur déclaration avant le 1^{er} janvier 1809.

² Si l'on veut bien me permettre cet anachronisme d'expression.

prime abord « un cuistre; garde d'une Bibliothèque qu'il devrait encore balayer ». Quant à del Furia, il nous assure qu'il accueillit Courier avec joie et fut ravi de voir en cet officier un émule des Xénophon et des Polybe « qui surent au milieu du tumulte des armes et des cris des combattants, s'attacher aux utiles et agréables études littéraires¹ ». Tout en travaillant, les deux hellénistes lièrent connaissance. Courier parla de Naples et de l'abbé Andrès², de Rome et des amis qu'il venait d'y laisser. Il nomma M^{me} Dionigi et raconta que cette dame venait d'écrire un ouvrage sur la Perspective, qu'elle lui en avait confié une copie et qu'il se proposait d'en faire la traduction en français.

En même temps qu'il entra en relation avec del Furia, Courier se liait avec un aimable érudit d'origine suédoise M. Akerblad, qu'il avait connu à Paris sous le Consulat. La sympathie qui les unit tout de suite était d'autant plus vive qu'elle prenait naissance dans des goûts communs. Ils ne faisaient pas du grec par métier, comme del Furia, mais ils trouvaient dans la lecture des vieux auteurs grecs une jouissance d'amateurs, un plaisir réservé à quelques intelligences d'élite nourries de fortes études. Enfin, quelque épris qu'ils fussent de manuscrits rares et de variantes inédites, ils avaient assez d'esprit pour sortir parfois de leurs occupations préférées et pour savoir se divertir au spectacle de la vie et des hommes.

Akerblad était un de ces voluptueux dont le type semblait disparu depuis Mécène, un de ces jouisseurs intelligents qui savent mettre la science et les études d'érudition au nombre de leurs plaisirs. Cet homme, qui déchiffrait

¹ F. del Furia. Lettera al Sig. Domenico Valeriani, publiée dans la Collezione d'opuscoli scientifici e letterarii. 5 Febrajo 1810. Stamperia di Borgo Ognissanti. Firenze.

² Qui était un ami de del Furia.

l'écriture cursive copte, dont personne alors n'avait osé aborder l'étude, et qui lisait Platon et Sophocle dans des manuscrits du x^e siècle, à grand renfort de besicles, était au demeurant d'une telle paresse qu'il lui arrivait de passer au lit une partie de ses journées. Pendant l'hiver, caché « dans le duvet jusqu'au nez », il se tenait à l'abri du froid, qui parfois sévit à Florence avec rigueur et qui est d'autant plus pénible à supporter qu'il ne se trouve point de cheminées dans les chambres où l'on couche.

Cet amateur de belles choses n'était pas retenu seulement par l'amour des arts et le culte des vieux manuscrits dans la patrie des blondes Florentines. Il affichait avec si peu de réserve ses passions amoureuses que Courier ne tarda pas à l'en plaisanter, même devant témoins, et c'est un fait curieux que sur trois lettres ¹ qui existent de lui à l'austère del Furia, il y en a deux où se trouvent des allusions aux mœurs relâchées de celui qu'il appelle en riant *l'Aristippe suédois*.

Le choix des lectures de cet Épicurien se ressentait de ses goûts. Il consacra une année entière, précisément celle où Courier le fréquenta, à se repaître des érotiques grecs. Il finit par être saturé de cette littérature au point d'en éprouver du dégoût, et il sentit le besoin de relire Thucydide et Démosthène pour oublier ces platitudes ².

¹ En comptant les deux lettres inédites de Courier que nous publions ci-après.

² Akerblad, né à Stockholm en 1763, mort à Rome, le 7 février 1819, avait été attaché à l'ambassade suédoise à Constantinople. Il visita une partie de l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine, et explora la Troade. Envoyé à Paris, vers 1800, avec le titre de chargé d'affaires de Suède, il y étudia les manuscrits coptes que la Bibliothèque avait reçus du Vatican. Les changements politiques survenus en Suède le portèrent à quitter la carrière diplomatique. C'est alors qu'il vint vivre à Florence. Ses principaux travaux sont une Lettre à Silvestre de Sacy sur l'écriture cursive

Akerblad ne pouvait mieux faire les honneurs de Florence à son nouvel ami qu'en le conduisant à la *Badia*, c'est-à-dire dans un sanctuaire vénérable pour tout amateur de l'antiquité. Cette bibliothèque, comme toutes celles des moines, avait été jusqu'alors presque inaccessible. Mais le Gouvernement français, qui prenait possession de la Toscane, se disposait à faire ouvrir aux érudits ces trésors longtemps enfouis. « En une heure, dit Courier, nous y « vîmes de quoi ravir en extase tous les hellénistes du « monde, quatre-vingts manuscrits des ix^e et x^e siècles ». Il admira fort, entre autres raretés, un Plutarque où se trouvait une vie d'Epaminondas qui manque dans les imprimés. Mais surtout, pendant qu'Akerblad consultait le catalogue, il avisait un manuscrit de petit format in-octavo, à peu près carré, dont l'écriture très fine, décolorée par le temps, semblait illisible¹. En l'examinant de plus près, il y découvrit, parmi beaucoup d'autres matières, les quatre livres de Daphnis et Chloé du sophiste Longus, et crut même s'apercevoir que la lacune qu'on remarque au premier livre de toutes les éditions, n'existait pas dans ce manuscrit.

Pour faire la preuve de sa découverte, Courier aurait eu besoin de livres et de loisir; pressé de quitter Florence, il y renonça et même n'y pensa plus. Dès ce moment, à n'en pas douter, del Furia lui apprit qu'il travaillait depuis longtemps sur ce même manuscrit de la *Badia*², lequel contient les fables d'Esopé, dont il préparait une édition.

copte, et une Lettre au même sur l'Inscription égyptienne de Rosette.

¹ « Il faut être sorcier pour le lire ». Lettre à M. Clavier, 16 octobre 1809.

² La bibliothèque des moines de la *Badia* était inaccessible au public, mais, à la faveur de protections, del Furia et son sous-bibliothécaire l'abbé Bencini avaient pu s'y glisser.

Mais, par un trait de prudence qui le caractérise, l'officier amateur de grec se garda bien de révéler à del Furia la trouvaille qu'il venait de faire et dont il n'avait pas, pour l'instant, les moyens de s'approprier tout le mérite.

Il ne souffla mot de Longus, ne se souciant guère de faciliter à autrui une découverte qu'il se proposait de garder pour lui et d'exploiter plus tard.

Dès les premiers jours de janvier 1808, comme le temps continuait à être glacial, Courier, sa collation des manuscrits de Xénophon achevée, quitta la capitale de la Toscane. Il n'avait rien vu de ses monuments, ni de ses chefs-d'œuvre artistiques, mais il avait constaté l'existence d'un fragment inédit de Longus, ce qui devait plus tard donner à son nom une célébrité inattendue. On avouera qu'il n'avait point tout à fait perdu son temps.

Cependant l'irrégularité de sa situation, au point de vue militaire, commençait à l'inquiéter. Quelque indolent qu'il fût, il ne pouvait parfois songer sans quelque ennui à ce qui l'attendait lorsqu'il arriverait à Vérone; pour écarter, autant que possible, ces vagues appréhensions, il avait essayé, à deux reprises, de justifier aux yeux de ses chefs son injustifiable retard. Deux lignes de ses *États de service* conservés au ministère de la Guerre, attestent ces scrupules tardifs et vains¹. Il avait écrit au ministre et au général Dedon, en donnant sans doute d'excellentes raisons pour excuser sa fugue. Le fait d'avoir adressé ces lettres prouve au moins qu'il avait conscience de sa faute, mais l'indulgence dont il avait bénéficié, en d'autres occasions, lui faisait espérer que, cette fois encore, on lui pardonnerait. De

¹ Dépôt de la guerre. Arch. administratives. Courier, États de service :

Écrit sur son retard de se rendre à l'armée d'Italie, le 13 octobre 1807.

Écrit sur le même sujet au général Dedon, le 19 décembre 1807.

Florence il alla directement à Milan, où il s'employa en démarches et en visites pendant huit jours. Il se vit réitérer l'ordre de gagner Vérone sans retard. Mais, comme pour mettre le comble à sa faute, comme pour narguer la discipline militaire, il trouva encore le moyen de s'arrêter en chemin et de perdre quinze jours à Brescia, sous prétexte qu'il y rencontrait un de ses meilleurs amis, le chef de bataillon du génie, Haxo.

Haxo, qui fut un des plus grands ingénieurs militaires du *xix^e* siècle, avait été, à l'école de Châlons, le camarade de promotion de Paul-Louis. Jusqu'à ce jour, la chance se refusait, semble-t-il, à le favoriser ; il n'était, comme Courier, que simple chef de bataillon¹. Une longue mission en Turquie, dont il venait de s'acquitter, n'avait que trop contribué à le faire oublier : loin des yeux de l'Empereur, il n'y avait en somme pour un officier aucune chance d'obtenir un brillant avancement, l'eût-il mérité par d'éclatants services. C'est ce que constatèrent les deux amis en se revoyant et ils se consolèrent si bien l'un par l'autre des déceptions de leurs carrières qu'ils passèrent fort gaiement deux semaines ensemble.

On bavarda ferme. Courier conta ses aventures de Ca-

¹ Ce fut le siège de Saragosse qui mit enfin en évidence ce remarquable officier. Dès lors, il brûle les étapes. Colonel en 1809, il dirige avec tant de succès les attaques contre Lérida, Mequinenza, Tortosa qu'il gagne, à la fin de 1810, le grade de général de brigade, ainsi que le titre de baron (13 mars 1811). Chef du génie du 1^{er} corps dans la campagne de Russie, il fut promu divisionnaire en février 1813, et fortifia en quelques semaines Hambourg où Davout put tenir jusqu'à la fin des hostilités. Il commanda le génie de la Garde à Waterloo, et se trouva, après la défaite, une des personnalités les plus en vue de l'armée. On s'accordait, depuis les dernières campagnes, à reconnaître en lui un des premiers ingénieurs militaires de l'Europe. On l'a même surnommé « le Vauban du *xix^e* siècle ».

labre¹, comme il savait le faire, s'essayant dès lors à produire les effets de terreur sur lesquels il comptait pour effrayer Mme Pigalle et ses amis de France.

Hélas ! il devait éprouver encore bien des tribulations, avant de pouvoir s'accouder à la cheminée en face de cet auditoire d'élite dont la pensée l'avait accompagné et consolé dans ses voyages et ses épreuves.

Il fallait bien finir par arriver à Vérone. On l'y attendait depuis près de six mois, car il avait reçu, à Naples, son ordre de départ au début du mois d'août, et l'on était à la fin de janvier.

Il trouva, en arrivant, un ordre du ministre de la Guerre qui prescrivait de le mettre aux arrêts² et ordonnait la retenue d'une partie de ses appointements.

Une autre lettre du ministre, datée du 3 novembre, lui demandait de faire connaître l'état de ses services. Il y répondit aussitôt avec un mélange de modestie excessive et de fierté cassante sous lequel perce un amer dépit : « Ayant « été, en Calabre, une fois pris et trois fois dépouillé par « les brigands, j'ai perdu tous mes papiers. Je n'ai d'ail- « leurs ni blessures, ni actions d'éclat à citer. Mes services « ne sont rien et ne méritent aucune attention ». Ce court billet était surtout pour lui prétexte à rappeler ses griefs contre Dedon ; mais, par la même occasion, il ne craignait pas de renouveler ses torts.

Il osait écrire, au mépris de la discipline et de l'autorité des chefs : « Ce qu'il m'importe de vous rappeler, c'est que je suis ici aux arrêts par votre ordre pour avoir dit, à Naples, au général Dedon ce que tout le monde pense de lui ». En réalité, sa fugue de cinq mois et demi était un

¹ A M. d'Agincourt, 17 février 1808 : « Je vous laisse à penser que de contes et quels entretiens ».

² Il n'y a pas trace de cet ordre, dans le dossier de Courier qui existe aux Archives administratives.

motif suffisant pour justifier la mesure de rigueur dont il était l'objet ; et il n'y avait plus lieu de mêler à cette affaire son ancien général.

Courier se retrouvait à Vérone au milieu de ses anciens camarades du 1^{er} à cheval, régiment auquel il n'avait cessé d'appartenir, bien que détaché depuis trois ans à l'armée de Naples. Il faisait désormais partie de l'armée d'Italie, dont l'artillerie avait pour commandant en chef, à Milan, le général Sorbier. Quant à la garnison de Vérone, elle comprenait, outre un régiment d'infanterie, le 1^{er} d'artillerie à cheval, le 2^e à pied et le 4^e à cheval. Le colonel de ce dernier régiment, Faure de Gière étant l'officier d'artillerie le plus élevé en grade, Courier fut placé sous ses ordres. Il fut par lui accueilli et traité « on ne peut pas mieux »¹.

Installé chez de braves gens, dans un petit logement que le soleil éclairait de ses rayons toutes les fois qu'il perçait les brumes de ce rigoureux hiver, notre officier, condamné aux arrêts, mais par là même exempt de tout service de garnison, eut, grâce au colonel Faure, la liberté d'aller, de venir, et de faire des promenades aux environs. Bref, il ne fut jamais plus libre, affirme-t-il, que pendant qu'il se trouva prisonnier².

Au bout d'un mois, il reçut l'ordre de se rendre à Florence, pour y « remplir provisoirement les fonctions de

¹ « J'ai trouvé ici les meilleures gens du monde. Le colonel Faure m'a traité on ne peut pas mieux, et ses arrêts de rigueur me plaisent bien plus que les caresses de certains généraux. Malheureusement, il s'en va et me laisse sous la patte du major ». A. M. Haxo. Éd. Sautélet, tome I, page 224. Il s'agit évidemment du major Griois qui commandait le 1^{er} à cheval et auquel Courier restait subordonné après le départ du colonel Faure de Gière.

² Lettre à Haxo. Vérone, 2 février 1808.

sous-chef d'État-major d'artillerie »¹. Il devait dépendre du général de brigade d'Arancey qui était nommé, depuis le 29 janvier seulement, commandant supérieur de l'artillerie du Grand-Duché de Toscane. Mais ce général n'avait pu encore rejoindre son nouveau poste, car il venait d'Allemagne, où il avait commandé, en 1807, les équipages de siège à la Grande Armée. Courier dut l'attendre quelques jours; il profita de cette aubaine pour visiter les curiosités de Florence. Le temps s'était radouci², et il put se promener. Il découvrit alors les merveilles artistiques de la galerie des *Uffizi* et les splendeurs du Palais Ducal. « Ce séjour-ci me plaît fort », écrivait-il à son ami d'Agincourt. Jamais en effet le séjour de cette délicieuse capitale ne dut être plus enchanteur pour un Français. Le rêve désintéressé de l'artiste et du poète s'illuminait de l'éclat joyeux d'une réalité, qui faisait de Florence, cette seconde patrie des modernes qui pensent, un coin de notre France. Courier aimait l'Italie pour elle-même, pour ses chefs-d'œuvre et pour ses souvenirs, mais il n'était pas insensible au plaisir de s'y sentir chez lui, et si depuis longtemps il caressait le projet de s'y établir, c'est qu'il comptait bien y vivre sous la protection des lois de son pays natal³. S'il détestait l'autorité, il n'avait pas plus d'aversion pour celle qui s'exerçait de Paris que pour les gouvernements despotiques que nous avons supplantés dans la Péninsule, et, à tout prendre, il aimait mieux dépendre d'un préfet que d'un Grand-Duc.

¹ Dépôt de la Guerre. Arch. administratives. États de service de Courier.

² Il ne se sert plus que du passé pour parler des rigueurs de l'hiver. Lettre à M. d'Agincourt, 17 février 1808.

³ « Si le royaume d'Italie s'établit, j'aurai de grands avantages à m'y fixer », écrivait-il dès 1805, à un ami qui lui vantait la douceur du climat angevin.

L'arrivée du général d'Arancey mit bientôt un terme à ses délicieuses flâneries, et fixa son sort. Envoyé à Livourne, pour y commander l'artillerie, avec le titre de sous-directeur, il partit sans retard, en homme à qui sa récente mésaventure avait servi de leçon. Il put du moins, avant de quitter Florence, faire la connaissance de son nouveau chef. Celui-là n'avait rien du brutal Dedon ; il n'était point de ces insolents parvenus dont Courier ne pouvait tolérer les manières. D'Arancey, fort bon gentilhomme et chevalier de Saint-Louis, était capitaine d'artillerie dix ans avant la Révolution ; resté au service après la mort de Louis XVI, il n'en avait pas moins été soupçonné d'opinions inciviques, arrêté et jeté en prison sous la Terreur. Acquitté faute de preuves, il avait fourni une honorable carrière, qu'il devait terminer comme Inspecteur général d'artillerie¹. Il eut des rapports pleins de bienveillance avec son subordonné, dont il obtint toute la confiance ; on a vu que Courier entretenait toujours d'excellentes relations avec ceux de ses chefs ou de ses camarades qui appartenaient, soit à la noblesse, soit à la vieille bourgeoisie d'avant la Révolution. Avec de telles gens, il se sentait à l'aise étant lui-même d'une fort bonne famille ; il pouvait décocher des épigrammes contre les parvenus du régime impérial, et quelle que fût la hardiesse de ses saillies, même

¹ Joseph-Gabriel Aubry d'Arancey naquit le 20 août 1749 à Vitry-le-François. Aspirant au corps de l'artillerie le 10 août 1766, élève d'artillerie l'année suivante, il devint lieutenant en 1768, capitaine en 1770, chef de bataillon en 1793. Promu la même année chef de brigade, il ne devint général de brigade que le 10 juillet 1806. Inspecteur général d'artillerie en 1811, il commanda, à plusieurs reprises, les équipages de siège à la Grande Armée, notamment en 1812 sous les ordres du Duc de Tarente. Il fut retraits pour ancienneté de services par décret du 18 février 1813. Dépôt de la Guerre. Archives administratives.

contre les princes authentiques, il était assuré de plaire par son esprit.

Pour prouver son zèle à son nouveau général, Paul-Louis prit son service à Livourne dès le 2 mars. De ce lieu d'exil, il tourna les yeux plus d'une fois vers la capitale de la Toscane et les doctes amis qu'il y avait laissés.

Il pensait aussi à son amie de Rome M^{me} Dionigi; mais, avec un sans-gêne qui le caractérise, il était en train d'oublier totalement la promesse qu'il lui avait faite de traduire en français son *Traité de la Perspective*; pendant son séjour à Milan il ne l'avait même pas montré à Lamberti, sous prétexte que l'ouvrage était resté « dans sa malle ». Tant d'enthousiasme aboutissant à tant d'indifférence, ne laissa pas de contrarier vivement l'auteur qui, à la fin, se décida à réclamer son manuscrit. D'ailleurs le temps pressait : car elle désirait présenter l'ouvrage à l'Académie de Saint-Luc qui venait de l'admettre parmi ses membres. Mais où trouver Courier repris par les obligations de la vie militaire? Grâce au sage Amati, elle apprit que l'officier s'était lié à Florence avec del Furia. Elle résolut donc d'écrire au conservateur de la Laurentienne pour le prier de faire tenir à Courier une lettre, où elle l'invitait à lui restituer son ouvrage inédit¹. Bien qu'il ne connût que de nom M^{me} Dionigi, del Furia avait une réputation de complaisance trop bien établie et trop justifiée pour se refuser à rendre ce petit service. Il s'empressa de faire la commission au « Signor Colonello », car M^{me} Dionigi, peu au courant des choses de l'armée française, avait ainsi désigné Courier. Celui-ci dut donc s'exécuter; encore n'y mit-il

¹ Lettre de Marianna Dionigi à del Furia du 23 avril 1808. « ... e pur m'è necessario sollecitar questo affare tanto più che avendo avuto il biglietto di accademica di S. Luca, desidero presentare all' Accademia stessa quella mia operetta sulla Pittura ». Collezione del Furia. Lettere di Diversi al Prof. del Furia.

pas trop d'empressement : del Furia lui avait envoyé le 30 avril la requête qu'il était chargé de transmettre ; le 15 mai il expédiait le manuscrit. Mais, toujours parcimonieux hors de propos, il évitait des frais d'envoi en adressant le paquet au général d'Arancey¹ pour profiter de la franchise postale. En même temps il écrivait à del Furia la lettre suivante que nous avons retrouvée à Florence² :

à Monsieur

Monsieur Francesco Furia (*sic*)

Prefetto della Bibliotheca (*sic*) Laurenziana,
Firenze

Livorno, 13 maggio 1808

Gentilissimo Signore,

Per adempire a quanto mi richiede colla sua compitissima dei 30 dello scorso aprile, diriggo (*sic*) al Sig^e Generale Darancey il manoscritto fidatomi dalla Signora Marianna Dionigi. Si compiaccia dunque di mandarlo a prendere dal detto Sig^r Generale, il quale abita in casa Caponi (*sic*) dietro alla chiesa della SS^a Trinita ovvero della nunziata (*sic*), e sempre mi creda, qual mi pregio d'essere.

Di Vost. Ill^a

Devotissimo ed obligatissimo servo

Courier

Al Sig^r Akerbladt (*sic*) faccia i miei piu cari complimenti.

Che cosa e dunque se amor non e quel che lo stringe,
e lo trattiène al grande Arno in riva³?

¹ Courier mit fréquemment à profit la complaisance de son général, en se faisant adresser, par son intermédiaire, des livres et des collations de manuscrits, qui voyageaient aux frais du gouvernement comme papiers militaires.

² Biblioteca nazionale centrale. Collezione del Furia. Lettere di Diversi al Prof. del Furia, n° 398.

³ Cette lettre contient quelques lapsus curieux, d'ailleurs faciles

En possession du manuscrit, del Furia prévint M^{me} Dionigi, qui le pria encore de trouver une occasion pour le faire porter à Milan¹ au poète Monti. Monti était chargé par elle de le présenter à Lamberti. Le bon del Furia sut découvrir l'homme de confiance, dont avait besoin M^{me} Dionigi, dans la personne du libraire Molini de Florence que ses affaires appelaient fréquemment dans la capitale du royaume d'Italie. Il promit de remettre à Lamberti en mains propres l'ouvrage sur la Perspective.

C'est donc à l'occasion de Courier que la Dionigi était entrée en relation avec le conservateur de la Laurentienne. Elle continua dès lors à lui écrire et lui recommanda de nombreux savants qui, passant par Florence, étaient curieux de visiter la bibliothèque médicéenne. Plus tard, lorsqu'une affaire retentissante eut mis aux prises Courier et del Furia, elle resta très attachée à ce dernier et ne cessa de lui témoigner la plus grande estime, soit qu'elle donnât réellement tort à l'érudit français soit que le patriotisme lui fit un devoir de prendre parti pour le lettré italien.

Le billet inédit que nous publions ci-dessus est une des premières pièces d'une correspondance assez suivie qui s'échangea, en cette année 1808, entre le conservateur de

à corriger. Courier ne semble pas connaître encore le nom exact du préfet de la bibliothèque Laurentienne, qu'il appelle *Furia* tout court. Une autre erreur plus grave lui fait confondre la fameuse église della Santissima Annunziata avec celle della Santa Trinità. Le palais Capponi, où habitait d'Arancey, est situé près de la première de ces églises. L'officier n'est pas très fort sur la topographie ecclésiastique de Florence. Signalons en passant la réminiscence poétique du *post-scriptum*, qui nous laisse entendre que le docte mais voluptueux Akerblad n'était pas retenu aux rives d'Arno par le seul amour du grec.

¹ On voit qu'elle renonçait à offrir son travail à l'Académie de Saint-Luc.

Florence et le commandant de l'artillerie à Livourne. Avant son départ, il avait à San Lorenzo jeté des yeux d'envie sur un manuscrit de Sophocle. Ne pouvant le collationner faute de temps, il chargea les deux acolytes de del Furia, les sieurs Bencini et Gelli ¹, de lui adresser à Livourne quelques échantillons des variantes du Philoctète que contenait ce manuscrit. Courier, charmé de ces leçons inconnues de Brunck, écrit à del Furia : « Priez ces Mes-
« sieurs en mon nom, et au nom des Muses, de terminer la
« collation du Philoctète. Ce travail fini, ils devront s'atta-
« quer au Plutarque de la Ricardiana ² ». Il faut noter, dans cette lettre, l'estime particulière qu'il témoigne au préfet de San Lorenzo, en lui adressant ce compliment : « Mi
« creda, signor Furia, non usiamo fra noi ceremonie de'
« tempi bassi, ma tutto all'uso del secolo d'oro. Ἐργαστο ». N'était-ce pas, sous la plume de l'helléniste, une tournure gracieuse qui élevait Furia au rang des esprits d'élite dignes du siècle d'or de la littérature grecque ?

Aussi, pour se montrer reconnaissant, celui-ci s'empresse d'expédier à Livourne la collation du Philoctète exécutée, sous sa surveillance, par ses deux collaborateurs avec tout le soin possible ; et il se met à son entière disposition en

¹ L'abbé Bencini était sous-bibliothécaire, Gelli, dont le nom est écrit par erreur Selli dans les éditions de Courier, était lecteur de langue grecque à la Laurentienne. Nous avons trouvé au tableau des dépenses des Établissements publics à la charge de la ville de Florence pour 1808 et 1809, l'état des traitements de ces employés : del Furia touchait par an 1512 livres, le lecteur de langue grecque recevait £ 705,60 et le sous-bibliothécaire £ 470,40. Les dépenses totales de la Laurentienne s'élèvent à £ 5960,20. Archivio di Stato. Prefettura del Arno.

² Al Signor del Furia. Éd. Sautet, I, p. 254. C'est la seule lettre à del Furia qui soit publiée dans les œuvres de Courier. En revanche, elle n'existe pas en original dans la collection des lettres que del Furia a léguées à la bibliothèque de Florence.

déclarant qu'ils se feront tous les trois un plaisir de « coopérer à ses doctes travaux¹ ».

A cet envoi, qui est du 7 octobre, Courier répond vingt jours après par une lettre que nous avons trouvée dans la collection del Furia, et qui est inédite :

En voici le texte :

Livorno, 27 octobre 1808.

Stimatissimo Signor mio,

Ebbi a tempo suo la collazione del Filottete e non le posso dire quanto mi sia cara, si per le interessantissime varianti in essa contenute, come per quelle che dal medesimo Codice mi spero in avvenire, mediante i suoi pregiatissimi favori.

Ora stò aspettando dalla sua bontà e di quei signori Bencini e Gelli un simile saggio del plutarco Riccardiano che mi premerebbe di spogliare tutto anche prima del Sofocle. Mi lusingo che dalla parte dell'eruditissimo bibliotecario non ci sarà nessun ostacolo, e per quest'oggetto mi raccomando alla sua amicizia da me per tanti contrassegni sperimentata.

Non trovandosi attualmente a Firenze il generale Darancey, faccia consegnare al sig^r Capitano Boucher ogni lettera o piego ch'ella mi voglia favorire. Dove abiti detto Sig^r Capitano si potrà sapere a casa Capponi.

In tanto, mi creda, colla più distinta stima, Signore, suo obligat^o servitore.

COURIER.

Cette lettre, pourrait-on dire, marque l'apogée de l'amitié — le mot s'y trouve — de l'auteur et de del Furia. On y relève l'expression d'une juste reconnaissance pour les ser-

¹ Faut-il voir une flatterie ou une simple ignorance, dans ce fait qu'il appelle Courier : *stimatissimo colonello*? Je penche pour la flatterie.

vices rendus, l'espoir d'en obtenir d'autres à l'occasion de Plutarque, dont Courier est si avide de connaître les leçons, enfin d'adroites flatteries à l'*eruditissimo bibliotecario* qui lui a donné tant de marques de sa bonté et de son amitié.

Il ne s'agit pas sans doute d'un attachement solide fondé sur la similitude des goûts, comme celui qui unissait notre officier avec Akerblad, esprit indépendant, ouvert; mais il est certain toutefois, d'après ce document, que Courier entretenait, avant la Tache d'encre, des relations fort cordiales avec l'homme sur lequel il devait déverser un torrent d'injures. Comparons le ton de cette correspondance avec les principales invectives contenues dans la lettre à Renouard : « M. Furia est un cuistre, ancien cor-
« donnier comme son père, qui fait aujourd'hui de mau-
« vais livres n'ayant pu faire de bons souliers, helléniste
« fort peu habile, à huit cents francs d'appointements;
« copiant du grec pour ceux qui le paient; élève et succes-
« seur du seigneur Bandini, dont l'ignorance est célè-
« bre ».

Nous avons vu que le père de del Furia était pauvre. Lui-même apprit-il l'état de cordonnier? En tout cas, il l'apprit fort peu de temps, car tout jeune il vint étudier à Florence et, avant cette époque, il s'était fait remarquer par son application à l'école de Pratovecchio. Quant au reproche de copier du grec pour ceux qui le paient, nous ne voyons pas jusqu'à présent qu'il ait été question d'argent entre del Furia et Paul-Louis. Ce dernier paya aux sieurs Bencini et Gelli le prix convenu pour leurs services, mais il est hors de doute que le conservateur ne demanda ni ne reçut rien pour ses propres complaisances.

Or, quelque dénué de mérite qu'on le suppose, il est hors de doute qu'il rendit plus d'un service à Courier, au cours de cette année 1808, et la lettre que nous venons de publier en fait foi; mais les caresses qu'elle contient étaient intéressées et si peu sincères qu'au premier heurt

elles firent place aux outrages les plus blessants. Après avoir qualifié Furia de « doctissime bibliothécaire », il le déclara « stupide » et digne seulement de balayer la Bibliothèque. Or, si del Furia fut, ce qui est vrai, un fonctionnaire consciencieux plutôt qu'un savant helléniste, nous conviendrons qu'il ne méritait ni cet excès d'honneur ni ce torrent d'injures. Concluons donc que ce qui caractérise surtout Paul-Louis en colère, c'est d'oublier l'art des nuances et de dépasser singulièrement la mesure ; mais ce qui nuit à l'équité de son jugement contribue au succès du pamphlétaire.

Retenu à Livourne par son service pendant le reste de l'année 1808, Courier savait charmer ses loisirs en lisant et relisant les anciens. C'est ainsi qu'il entretenait sa « belle et constante passion pour les Muses grecques » jusque « dans la ville la plus indocte de l'Italie et où l'on n'entend parler que de lettres de change et de marchandises « coloniales » »¹.

En l'installant comme sous-directeur d'artillerie, le bon général d'Arancey avait réclamé pour lui au Directeur de l'artillerie du ministère de la Guerre une indemnité de 50 francs par mois « attendu les frais d'écritures et autres » qu'il était dans le cas de supporter à l'occasion de ses fonctions. Par une lettre du 23 avril, Gassendi informait d'Arancey que cette indemnité lui était accordée provisoirement, « à compter du 1^{er} mars qu'il est entré en fonctions »².

Son service en lui-même était « peu de chose et cependant fort pénible », car il manquait de tout. Il était mal secondé ; les trois compagnies d'artillerie à pied, placées sous ses ordres, n'avaient ni officiers instruits et capables,

¹ Lettre de M. Akerblad. Florence, 16 novembre 1808.

² Dépôt de la guerre. Archives administratives.

ni bons sous-officiers¹. Pour le matériel, il n'y avait pas même de garde d'artillerie. Courier découragé considérait ses fonctions comme « inutiles », et il se plaint, dans une lettre au général d'Anthouard, de ce qu'on le tient à Livourne « à compter de vieux boulets rouillés ».

Pour échapper à ces ennuis, et surtout pour s'occuper de ses affaires personnelles, qui périlclitaient en son absence, il avait demandé, dès son arrivée à Livourne, un congé afin de se rendre en France.

Ayant besoin d'un protecteur pour l'appuyer auprès du ministre, il se souvint de la sympathie et de l'amitié que lui avait témoignée à Strasbourg, en 1801, le colonel de Lariboisière, alors directeur d'artillerie, qui venait, depuis un an, d'être élevé au grade de général de division². Il chargea donc son parent M. Pigalle de remettre une supplique au général. Mais son congé lui fut refusé. Battu de ce côté, il ne se rebuta point et se tourna vers un autre protecteur le général d'Anthouard, sous les ordres duquel il avait servi en 1804 à Plaisance, au 1^{er} régiment d'artillerie légère; devenu général de brigade, depuis le 11 février 1806, d'Anthouard n'avait pas quitté l'Italie. Résidant à Milan à côté du prince Eugène, vice-roi d'Italie, dont il n'allait pas tarder à devenir aide de camp, il jouissait d'une grande influence auprès de cette Altesse.

Par une lettre bien spirituelle, Courier charge son ami Haxo, passé de Brescia à Milan, de voir le général, dont les dispositions à son égard lui semblent douteuses, et même suspectes, et de lui exposer de vive voix toutes les bonnes raisons qu'il a de demander à rentrer en France. Mais il ne réussit pas mieux de ce côté; il fut « éconduit tout à plat ». Devant renoncer à venir en France s'occuper

¹ Lettre de Courier à d'Arancey; 13 septembre 1808.

² La promotion du général de division de Lariboisière est du 3 janvier 1807.

de ses affaires, il se rattacha à l'idée d'obtenir un congé pour Rome. Il se flattait d'y réussir et de gagner *donando*, c'est-à-dire à beaux deniers comptants, la personne (qu'il ne nomme pas) dont dépendait cette faveur. Il paraît qu'il éprouva une nouvelle déception, car il ne fit point à Rome le voyage annoncé dans une lettre à d'Agincourt¹.

Au pauvre Paul-Louis ainsi enchaîné à son poste, et mis hors d'état, pour la première fois de sa vie, de suivre son humeur voyageuse et vagabonde, il ne restait que la ressource de s'habituer à sa prison. Il se résigna tant bien que mal et se *laisssa vivre*. « Pour vous dire ce que je fais ici, je mange, je bois, je dors, je me baigne tous les jours dans la mer, je me promène quand il fait beau² ». En vérité, le souvenir de Livourne et de ses environs, de ces petits villages de pêcheurs situés au bord des flots bleus de la Méditerranée, Ardenza, Antegnano, San-Jacopo, nous empêche de trop plaindre notre officier, qui confesse, au demeurant, que son service se réduisait à rien, et qui profita de ses loisirs pour flâner délicieusement.

La douce monotonie de cette existence ne fut troublée que par l'importune visite du général Sorbier³. On sait qu'il commandait à Milan l'artillerie de l'armée d'Italie. C'était un véritable homme de guerre, selon l'expression de M. Chuquet⁴, mais il était dur, sec, tranchant, bien digne,

¹ Édit. Sautetlet, t. I, p. 259.

² *Ibid.* Il put aussi faire du grec avec le chanoine Fortini, bon helléniste et fort honnête homme, qui devint son ami intime. Réponse aux Anonymes, n° 2.

³ Jean-Berthelmo Sorbier, né à Paris en 1762, fut élève d'artillerie à l'Ecole de Metz, adjudant général chef d'escadron (22 juin 1793) après la bataille d'Arlon, chef de brigade du 3^e d'artillerie à cheval; il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille par Hoche en 1797. Il devint divisionnaire le 6 janvier 1800 et premier inspecteur général en 1813.

⁴ Mémoires de Griois. Introduction.

en un mot, des qualificatifs que lui décerne Courier : un insupportable mortel, *un soldataccio*¹. Peu favorable d'avance à notre officier, il partit de Livourne encore plus mal disposé à son égard. On conçoit que son démêlé retentissant avec Dedon eût fort mal posé Courier auprès des généraux appelés à l'avoir sous leurs ordres ; mais il aggrava ses torts et il acheva de se perdre dans l'esprit de son chef par une bévue singulière. Sorbier s'enorgueillissait d'avoir formé la première compagnie d'artillerie à cheval, et d'être le créateur d'une arme qui avait contribué puissamment à la gloire de la France². Par malheur, il « conservait « pour cette arme une prédilection, on pourrait dire un « amour, qui le rendait souvent injuste envers l'artillerie à « pied ». Et Griois cite des exemples de sa partialité révoltante. A cet homme animé de toute la passion d'un inventeur Courier n'alla-t-il pas déclarer, par une véritable aberration d'esprit, que l'artillerie à cheval était, comme les dragons, une arme bâtarde, une troupe organisée sous de faux principes ? « Ce discours le jeta dans un accès de frénésie alarmant », et le sang-froid de Courier « achevant de le mettre hors de lui, il lui dit beaucoup de choses que son état excusait »³.

Les notes que Sorbier donna à son subordonné se ressentirent naturellement de cette algarade et nuisirent dès lors à sa carrière ; malgré son apathie, Paul-Louis s'en inquiéta au point d'écrire aussitôt à son chef direct le général d'Arancey, dans l'espoir d'atténuer dans son esprit l'effet des commentaires désobligeants de l'Inspecteur.

¹ Ed. Sautelet, I, p. 247.

² Mémoires de Griois, p. 370, en note. Griois qui avait du goût pour l'artillerie à cheval fut jugé par Sorbier d'une manière très flatteuse.

³ Éd. Sautelet, I, p. 251.

Quant au rapport adressé au ministre¹, il ne pouvait être que très malveillant. Mais Courier comprit que le mal était sans remède. Toutefois, son heureuse nonchalance reprenant le dessus, il profita du premier moment où « l'animal » eut « les talons tournés » pour courir à Florence voir des manuscrits grecs, sur l'invitation d'Akerblad.

La Junte extraordinaire de Toscane, qui avait été établie par décret impérial du 12 mai 1807, et qui comprenait le Comte Menou, président et MM. Chaban, de Gérando et Janet, avait prononcé la suppression d'un grand nombre de couvents. Quelques-uns, comme ceux de San Marco et della Badia à Florence, contenaient des manuscrits d'une valeur incroyable soit par leur antiquité, soit à cause des riches enluminures et des précieuses miniatures dont ils étaient ornés.

Nul parmi les lettrés ne se préoccupa plus de ce qu'allaient devenir ces trésors de parchemin que Courier et son ami Akerblad. Ils parvinrent à s'introduire à la *Badia*, dont les portes longtemps closes commençaient à s'entr'ouvrir à quelques érudits, et où ils avaient déjà été admis²; ils constatèrent avec douleur que les moines, prévoyant une visite domiciliaire du gouvernement français, avaient commencé à faire disparaître quelques-uns des manuscrits les plus précieux. Courier, toujours accompagné de son ami, se rendit alors chez les membres de la Junte. Il fit la connaissance de M. de Gérando³, qui se trouvait être fort lié avec Clavier et Sainte-Croix. Il vit aussi M. Chaban dont l'accueil cordial le toucha⁴.

¹ Nous n'avons pu trouver trace au ministère de la Guerre du rapport que Sorbier dut adresser sur Courier.

² C'est au cours de cette précédente visite, en décembre 1807, que Courier avait constaté l'existence du fragment inédit de Longus.

³ Lettre à Clavier, 4 avril 1809.

⁴ Lettre à M. Chaban, 30 septembre 1808.

Par devant ces Messieurs, l'officier d'artillerie plaida avec chaleur la cause des érudits; elle était gagnée d'avance car il se trouva que M. de Gérando était lettré et membre de l'Institut; mais Courier stimula le zèle de ces Messieurs en leur apprenant que les moines vendaient ou donnaient les manuscrits qu'on avait laissés entre leurs mains.

A la suite de cette démarche, on décida de faire rechercher ceux qui déjà avaient disparu et de les réunir, dans la Bibliothèque Laurentienne, à tous ceux que l'on trouverait encore dans les monastères supprimés.

La Junte nomma donc une commission chargée de cette recherche : elle commença par désigner Courier lui-même et Akerblad. Mais Paul-Louis, rappelé d'urgence à Livourne, dut refuser l'honneur qu'on lui faisait et Akerblad, de son côté, pensa que sa qualité d'étranger lui interdisait d'accepter. C'est pourquoi le soin de retrouver les manuscrits vendus par les moines resta confié à MM. Puccini¹, directeur de la galerie de Florence, et del Furia, qui s'en acquittèrent avec fort peu de zèle.

La négligence qu'ils apportèrent à cette enquête est le premier grief de Courier contre ces Florentins trop complaisants² qui « ne voulaient faire de la peine à personne »; et, dans cette querelle commençante, nous devons nous ranger de son côté, avec tous les lettrés et les érudits, contre ces deux fonctionnaires timorés, qui se soucièrent beaucoup moins de la science que de leur propre repos.

Rentré à Livourne, Courier était tenu au courant par Akerblad de ce qui se passait à Florence; il apprit d'abord

¹ Tommaso Puccini, conservatore dei Publici stabilimenti, e de' Monumenti d'Arti e di Scienze, e Direttore dell'Imp. Galleria di Firenze.

² Peut-être regardaient-ils la spoliation des moines comme injuste; mais Courier ne pouvait pas partager ces scrupules.

qu'à défaut de manuscrits grecs le comité, dont il avait dû faire partie, venait de découvrir chez des moines un recueil de lettres inédites de Machiavelli et de Guicciardino¹; enfin, le 1^{er} décembre 1808, eut lieu « la fameuse descente domiciliaire » chez les révérends-pères *della Badia*. Hélas! Akerblad, qui s'était joint en curieux aux commissaires, eut la douleur de constater que vingt-six des plus précieux manuscrits avaient disparu « et entre autres le beau Plutarque » qu'il avait admiré avec Courier. Le dépit de ce dernier dut être vif et il en conçut dès lors de la rancune contre Puccini et Furia qui, par leurs attermoiements et leur timidité excessive, avaient facilité la supercherie des moines. Il devait les dénoncer, dans la *lettre à Renouard*, on sait avec quel éclat.

En attendant, Courier faisait de tristes réflexions sur les conditions nouvelles du service auquel il était astreint. Lui, qui avait joui si longtemps d'une liberté presque illimitée, et qui en avait abusé pour ses plaisirs ou ses études, se voyait maintenant surveillé.

A peine avait-il pu paraître à Florence qu'on lui avait intimé l'ordre de rentrer à Livourne. Obligé de renoncer à l'espoir d'un congé, il demanda à faire la campagne d'Espagne qui se préparait; c'était un moyen comme un autre de quitter l'Italie et de revoir la France, ne fût-ce qu'en passant.

Il n'était point effrayé par les dangers de cette nouvelle guerre qui promettait d'être sanglante. Demander à passer en Espagne, c'était vouloir courir au devant de périls terribles, et échanger une vie paisible de garnison contre les émotions et les labeurs du champ de bataille.

Par malheur, si Courier échappe au reproche de lâcheté, il mérite trop souvent celui d'inconstance, et il faut attri-

¹ Lettres d'Akerblad à Courier des 16 novembre et 2 décembre 1808.

buer sa démarche moins à la noble ambition d'un soldat qu'à la curiosité d'un esprit volage. Fatigué de Livourne, il veut visiter d'autres pays ; il ne cache pas d'ailleurs à ses amis qu'allant en Espagne, il espère « voir en passant la fumée de sa chaumière ¹ ». Mais l'autorité militaire, qui commence à être éclairée sur son compte, voit trop où tendent ses désirs, si bien qu'on le refuse.

C'est ainsi qu'il se trouve amené peu à peu, de déception en déception, à envisager le projet de quitter son « vilain métier ». Dès le mois d'octobre, il en faisait part à d'Agincourt, le meilleur ami qu'il eût en Italie. Mais il hésite encore, ne sachant trop comment vont ses affaires en France, ni s'il pourra vivre du seul revenu de son patrimoine. Il songe à laisser là son « harnais comme un papillon dépouille peu à peu sa chrysalide et s'envole ² ». En novembre, il reçoit l'ordre de quitter Livourne et de se rendre à Milan. Son dessein se précise, et il écrit à d'Agincourt : « Si Dieu ne change mes résolutions je mettrai bientôt mon armure au croc... Je m'en vais, et dis comme Athalie : J'ai voulu voir, j'ai vu ».

Cette dernière lettre datée de Livourne est du 15 décembre 1808. Peu de jours après, l'officier qui devait le remplacer étant arrivé, Courier put quitter une garnison où il avait passé dix mois sans cesser un seul jour de souhaiter son départ. Il accourut naturellement à Florence où l'attiraient avant tout l'amitié d'Akerblad et l'espoir de fouiller dans les bouquins provenant de bibliothèques comme celles de la Badia, ou de San Marco. Il n'ignorait pas, on le sait, que le gouvernement avait fait opérer dans ces couvents des visites domiciliaires, afin de confisquer les précieux manus-

¹ A M^{me} Dionigi, 22 mars 1808.

² Cette gracieuse comparaison qui vient naturellement sous la plume de Courier nous rappelle que, pendant son enfance, il avait élevé des vers à soie dans la *verrerie* de son père à la Véronique.

crits détenus par les moines. Sans doute, on était arrivé trop tard, puisque, chez les seuls bénédictins de la Badia, vingt-six des plus rares avaient déjà disparu, soustraits par le bibliothécaire « ce petit père Bigi au regard faux ». Mais on avait encore pu retrouver quatre-vingt-dix manuscrits grecs dont plusieurs d'une grande valeur : de ce nombre était le petit volume in-octavo déjà examiné par Courier et où il avait trouvé, parmi un fatras d'ouvrages de peu d'intérêt, comme les fables d'Esopé, le texte complet de Daphnis et Chloé. Cet inestimable volume, remontant au ^{xiii}^e siècle, avait été transporté comme les autres à la bibliothèque Laurentienne. Comment Paul-Louis ne profita-t-il pas de son séjour à Florence pour copier dès lors la partie inédite du Longus? Cette tâche lui devenait facile grâce à ses relations avec del Furia. Mais il préféra attendre. Il avait en effet son projet arrêté dans sa tête : il se rendait à Milan avec l'intention soit de s'y faire donner un congé soit d'envoyer sa démission. Rendu à la liberté d'une manière ou d'une autre, il comptait faire en France un voyage urgent et nécessaire pour sauvegarder ses intérêts; puis il reviendrait à Florence et alors il pourrait à loisir déchiffrer et copier le fragment.

En attendant, il trouvait dans la compagnie de son voluptueux ami des séductions moins avouables que celles de l'érudition, et il sut, comme « l'Aristippe suédois », se délasser de l'étude par la galanterie. D'ailleurs peu pressé de rejoindre son poste, il s'oublia jusqu'au 4 février 1809 auprès des rives de l'Arno.

Arrivé à Milan, son premier soin fut de demander un congé, pour aller voir ses propriétés de Touraine qui périllicitaient en l'absence du maître.

Il est aisé de comprendre qu'une fortune, négligée depuis quatre ans par le plus oublieux des hommes, devait se ressentir fâcheusement de cet abandon. Les deux domaines de la Filonnière et de la Houssière étaient afferlés

en vertu de baux qui ne devaient expirer qu'en 1811 et en 1813. Mais les fermiers, livrés à eux-mêmes, oubliaient d'acquitter leurs termes et finissaient par se croire propriétaires. Bourdon, l'acquéreur de la Véronique, n'avait pas encore pu se libérer entièrement. En revanche, Choissnard et quelques autres débiteurs avaient versé au notaire de Luynes, le principal et les intérêts des obligations par eux souscrites au profit de Paul-Louis. Mais ce dernier avait perdu en Calabre, avec tous ses papiers, la note mentionnant le montant de ses billets et les noms des obligataires, si bien qu'il ne savait plus que réclamer. Il était réduit à s'en rapporter à M^e Odoux ; or, il paraît que ce tabellion ne lui inspirait qu'une médiocre confiance, car une lettre à M^e Bonneau, notaire d'Orléans, nous le montre fort inquiet et en quête des moyens de « rattraper son argent »¹. Un petit voyage à Luynes eût arrangé les choses et c'est pourquoi Courier sollicitait un congé avec tant d'insistance. Éconduit encore une fois, après son arrivée à Milan, il réalisa enfin le dessein qu'il mûrissait depuis plusieurs mois : il « régala », c'est sa propre expression, il « régala de sa démission » le ministre de la Guerre. Elle fut acceptée le 15 mars 1809. Mais il n'attendit même pas la réponse de « Son Excellence » pour faire connaître son départ à l'officier qui commandait son régiment, c'est-à-dire au major Griois² ; de là cette lettre d'adieu où se combinent à doses égales la cordialité, l'ironie, le regret de quitter des camarades et la joie d'être libre.

¹ *Revue latine*, 25 janvier 1903. Lettre inédite de P.-L. Courier.

² Quoique détaché à Milan, et précédemment à Livourne, Courier n'avait jamais cessé de compter au 1^{er} régiment d'artillerie à cheval qui était à Vérone, et qui avait pour chef effectif le major Griois, en l'absence du colonel Baltus de Pouilly, lequel ne rejoignit jamais.

CHAPITRE XIII

L'AVENTURE DE VIENNE

Courier jouit de sa liberté à Milan. — Il assiste chez Lamberti aux réunions d'un petit cénacle de lettrés : Monti, Mustoxidi, etc. — Il partage les goûts de ces puristes. — Il loue la tentative de Bossi pour reproduire la Cène de Léonard de Vinci. — Étroitesse de son goût artistique et littéraire. — Histoire de la publication des traités de Xénophon sur la cavalerie traduits par Courier. — Arrivée à Paris. — Il demande à reprendre du service. — Rapport officiel sur sa réintégration. — Départ pour Vienne. — Préparatifs pour passer le Danube. — Courier, bien reçu par le général de Lariboisière, ne tarde pas à se brouiller avec lui. — Il renonce à se procurer un cheval, bien qu'il ait un banquier disposé à lui prêter de l'argent. — Dès lors, il lui devient impossible de prendre part à la grande bataille qui se prépare. — Son ardeur se refroidit. — Son rôle au passage du Danube le 4 juillet. — Première journée de Wagram : Courier abandonne l'état-major du 4^e corps. — Son départ pour Strasbourg. — Villégiature en Suisse. — Traduction libre de la vie de Périclès. — Ses jugements erronés sur Plutarque : il lui prête son propre mépris de l'histoire. — Valeur de sa traduction.

Libre, Courier l'était en effet « à peu près comme un cheval qui a rompu son lien »¹, expression fort naturelle sous sa plume de traducteur de Xénophon. Rien ne l'em-

¹ Edit. Sautelet, I, p. 381.

pêchait plus de courir en France où « le diable s'était mis dans ses affaires » ; mais, par un trait de caractère qui peint l'homme, du moment qu'il peut partir, il n'est plus si pressé de se mettre en route. Les soins urgents, qui l'appelaient en Touraine, peuvent dès lors être différés jusqu'au printemps, et voilà qu'il projette d'attendre, pour aller chez lui, « que la neige soit un peu fondue sur les Alpes »¹. Sa démission n'était donc qu'une boutade, malgré les réflexions qui l'avaient préparée ; car enfin, ou bien il avait en France, comme il l'affirme, « des intérêts très pressants », et il fallait partir sur l'heure, malgré les neiges du mont Cenis², ou bien ses affaires, tout en allant assez mal, souffraient quelques délais, et il pouvait encore rester au service.

En dépit de la joie qu'il manifeste dans ses lettres, Courier devait regretter bientôt ce que ses meilleurs amis, comme Clavier et Akerblad, ne manquèrent pas d'appeler son « coup de tête ». Ce qui le démontre le mieux, ce sont les raisons qu'il cherche pour se prouver à lui-même, et pour prouver aux autres, qu'il a pris un sage parti. Avant même que sa démission soit acceptée, il écrit à M^{me} Dionigi : « Je ne pouvais guère, ce me semble, quitter « de meilleure grâce, ni plus à propos, un métier dans « lequel il ne faut pas vieillir ». Dans cette lettre, qui est du 12 mars, il paraît bien se donner après coup, pour justifier sa conduite, des raisons auxquelles il n'avait point songé d'abord. D'ailleurs, les événements ne devaient pas tarder à démontrer que Courier ne se résignait point à l'idée d'être passé souvent près de la gloire sans en avoir obtenu sa petite part ; et sa rentrée au service prouve chez

¹ Lettre à Akerblad. Ed. Sautélet, I, p. 291.

² La neige ne supprimait pas totalement les communications entre la France et l'Italie. Courier avait franchi le col du Fréjus au mois de décembre 1798.

lui plus d'ambition qu'il n'aurait voulu en laisser soupçonner.

Pour l'instant, il fut heureux de goûter une liberté illimitée : il put flâner dans Milan, visiter les Musées et les curiosités, jouir de la société de son ami Lamberti.

Cet aimable lettré était alors à l'apogée du succès et du bonheur. Sa réputation d'helléniste, due aux Chants de Tyrtée, et depuis à une traduction italienne de l'Hymne à Cérès, publiée avec le grec en tête, allait bientôt être consacrée par la magnifique édition d'Homère que Bodoni, le célèbre éditeur de Parme, lui avait confiée¹. Ce grand travail était terminé au moment où Courier vint à Milan².

L'auteur, bon courtisan quoique fort honnête homme, se disposait à l'aller offrir à l'Empereur ; mais, à ce moment même, Napoléon partait en campagne pour faire face à la cinquième coalition et déjouer l'attaque de l'archiduc Charles contre la Confédération du Rhin. Force était à Homère d'attendre la paix. « Le pauvre vieillard, écrivait « Lamberti à son ami Garatoni, n'ose se présenter au mi-
« lieu du bruit des canons, armes inconnues de son temps. Il
« se décidera à mettre la tête dehors à la faveur de la paix,
« si les guerres d'Espagne n'éloignent de Paris notre
« Auguste »³.

En attendant de pouvoir faire le voyage de Paris, Lamberti se charmait, avec ses amis, par l'étude des poètes grecs. Jamais ils n'avaient été plus en honneur parmi les

¹ Bodoni était un ami intime de Lamberti qui l'engageait vivement, à cette époque, à transporter son imprimerie de Parme à Milan où il lui promettait la faveur du Vice-Roi, sans parler des profits plus considérables qu'il devait réaliser dans la Capitale lombarde.

² « Lamberti a fini son Iliade ». Lettre à Akerblad du 12 mars 1809.

³ Lettre inédite de Lamberti à Gaspare Garatoni. Biblioteca Comunale di Ravenna.

lettrés italiens. Alfieri avait eu pour Homère une passion délirante, Borghi préparait une traduction de Pindare, Bellotti, un des élèves qui suivaient à Brera le cours de Lamberti¹, vulgarisait les Tragiques grecs, et Leopardi se préparait, en lisant du grec, à acquérir cette perfection de la forme qui fait de lui un des maîtres de la littérature italienne. Comme inspecteur des études et directeur de la Bibliothèque, Lamberti avait son habitation dans le palais même de Brera. C'est là qu'il réunissait un véritable petit cénacle littéraire composé de ses intimes, au premier rang desquels brillait Monti, un de ses plus vieux amis. La destinée des deux hellénistes avait beaucoup de rapport. Selon le vœu de leurs parents, ils avaient commencé par étudier le Droit, l'un à Ferrare, l'autre à Modène; ils s'étaient revus d'abord à Rome, où ils furent abbés à la cour pontificale de Pie VI, et *maestri di camera* auprès des deux nobles familles des Braschi et des Borghèse; à Paris, sous le Consulat, ils menèrent la vie besogneuse de deux jeunes lettrés soutenus par l'ambition et le désir d'être quelque chose dans les destinées glorieuses que le nouveau siècle assignait à leur patrie. A Milan ils s'étaient retrouvés déjà célèbres et fêtés de tous.

A leurs réunions assistaient d'autres hellénistes, tels que Mustoxidi qui dut vivement intéresser Courier par sa tentative originale pour traduire Hérodote *alla rustica*, c'est-à-dire en un langage simple et familier rappelant l'antique; puis des dignitaires du nouveau royaume d'Italie, Rossi qui fut inspecteur général de l'Instruction publique², et

¹ M. Bellotti nous a communiqué les notes prises par son père au cours de Lamberti; qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

² Luigi Rossi élevé à Reggio et helléniste comme Lamberti. Sa nomination d'inspecteur général est de 1812. Manzini, *Memorie storiche dei Reggiani più illustri*.

surtout le comte Paradisi, compatriote de Lamberti, qui avait quitté avec lui la ville de Reggio pour aller étudier la jurisprudence à l'Université de Modène, et qui était devenu successivement membre du Directoire cisalpin en 1797, conseiller de la République italienne en 1802, et enfin président du Sénat en 1809. Napoléon, qui l'avait fait comte, l'avait nommé grand Aigle de la Légion d'honneur. A ces habitués du palais de Brera, se joignaient, quand une affaire quelconque les appelait à Milan, les autres lettrés que Reggio d'Émilie s'honore d'avoir vu naître en même temps qu'eux, à savoir : Cassoli dont les odes parurent dans le *Poligraphe*, journal de Lamberti, et Cagnoli¹ qui devait un jour s'improviser le biographe de ses amis. C'est ainsi que Milan offrait à l'Italie le spectacle d'une pléiade de lettrés unis dans le culte de la beauté grecque et classique.

Courier fut charmé de ces réunions d'hommes instruits. Lui qui avait toujours travaillé et vécu en solitaire ne pouvait assez admirer le bonheur de Lamberti, et il s'empresait d'écrire : « C'est un homme heureux. Il a du métier littéraire les agréments sans les peines; il vit avec ses amis... ». Comme pour séduire l'ancien chef d'escadron, il se trouvait que le sujet le plus fréquent des entretiens et des lectures c'était la littérature grecque.

L'achèvement de l'*Iliade impériale* avait, pour ainsi dire, mis Homère à l'ordre du jour : chacun de ces lettrés s'y intéressait passionnément. Vincenzo Monti savait peu le

¹ Luigi Cagnoli né à Reggio en 1772 fut un lettré renommé. Après avoir occupé dans sa ville natale une chaire de Droit canonique, il déposa l'habit ecclésiastique et devint un des plus chauds partisans de la République Cisalpine. Poète facile, il publia de nombreuses poésies de circonstance. On lui doit les *Notizie biografiche in contin. della Bibliot. Modenese del Cav. Girolamo Tiraboschi* où il publia notamment les vies de Lamberti, de Paradisi et de Luigi Rossi.

grec. Mais tel était dans son entourage l'engouement pour les poèmes homériques qu'il se mit à traduire l'Iliade. Pour suppléer à son insuffisance il s'aida, il est vrai, de traductions latines et italiennes; mais il eut recours surtout aux conseils de Lamberti; il mit largement à contribution l'expérience de cet ami dévoué qui, au jugement du sévère Courier¹, savait « assez de grec ». Mustoxidi et Lampredi vinrent également à son secours, si bien que l'auteur soutenu et fortifié par de tels collaborateurs n'hésita plus à rendre public un travail qu'il avait entrepris bien modestement pour son seul plaisir². Avant de livrer son œuvre à l'éditeur, il en fit des lectures, dans le cabinet de Lamberti, devant ce cénacle de lettrés que nous venons de décrire. Paul-Louis était présent; il ne put s'empêcher d'observer que « c'était encore Homère; et toujours de l'Homère! » Mais il aurait eu mauvaise grâce à se plaindre, lui qui s'est rendu célèbre par ses lamentations au sujet de la perte d'une Iliade de l'Imprimerie royale.

Ce qui lui plaisait dans cette société des amis de Lamberti, c'est qu'au fond leurs goûts littéraires étaient identiques aux siens. N'étaient-ils pas tous des puristes épris des chefs-d'œuvre classiques et incapables de sentir un autre genre de beauté? Puristes ils le furent, en voulant débarrasser la langue italienne de tous les gallicismes, dont elle s'était imprégnée, et qui, sans doute, altéraient sa beauté mais lui fournissaient aussi des moyens d'expression nouveaux et

¹ Courier avait coutume de dire que les hommes capables de lire du grec sont cinq ou six en Europe.

² V. Monti avoue sans honte cette collaboration dans une lettre à Ennio-Quirino Visconti, qui vivait alors à Paris : « Del modo con che ignaro del greco mi sono arrischiato a questa temeraria e penosissima impresa., dirò solo che senza Lamberti, Mustoxidi e Lampredi mi sarei ben astenuto dal render pubblico un siffatto lavoro intrapreso da molto tempo per mio privato studio e piacere ». Ferrara, 18 maggio 1810.

rare. Par une tentative analogue à celle de notre Malherbe, ils essayaient d'épurer au risque d'appauvrir. Mais s'ils furent les tyrans des mots et des syllabes, ils se montrèrent plus rigoureux encore pour les idées. Passionnés pour l'érudition classique, ils ne voulurent admettre dans la littérature que ce que les anciens avaient déjà exprimé et, sous prétexte de sauver le goût antique, ils cherchèrent à lutter contre le torrent des idées nouvelles. Cette préoccupation, digne de plaire à Courier, les amena, quelques mois plus tard, à fonder un journal dont le rôle avoué fut de s'opposer à l'invasion du romantisme, dont les ravages commençaient à se faire sentir en deçà des monts.

La direction du *Poligraphe*, ainsi s'appela ce périodique, fut confiée à Luigi Lamberti qui, par l'élégance froide de son style¹ et la pureté scrupuleuse de sa langue, méritait d'être le chef de cette école non de réformateurs mais de conservateurs².

Ils avaient, on le voit, une certaine parenté littéraire avec notre auteur qui brille par le goût plutôt que par l'imagination ; il était lui aussi un conservateur épris des beautés de sa langue et décidé à les défendre contre les novateurs, un fidèle de la tradition bien plus qu'un ami du progrès.

Cette disposition d'esprit devait le rendre favorable à une tentative artistique dont il fut témoin : le peintre Bossi avait été chargé par le gouvernement de copier la Cène de Léonard de Vinci³ « entreprise qui demandait un

¹ Cesare Cantù (Monti e l'éta che fu sua) juge en ces termes le style de Lamberti : « Dotto senza immaginazione, scrive puro e insipido come l'acqua ».

² « Monstravano que' compilatori di voler ricondurre gli studi alla purezza del gusto antico, e opporre al torrente delle idee nuove la classica erudizione ». Carrer, cité par V. Fontana. Luigi Lamberti, p. 53.

³ On sait que ce chef-d'œuvre, malheureusement dégradé par le

homme à talent ». Il s'acquitta fort ingénieusement de sa tâche : ayant à reconstituer une peinture en grande partie effacée, il retrouva le dessin grâce aux cartons et aux études de Léonard, et pour la couleur, il s'aïda de « certaines copies faites dans le temps que l'original était entier ».

« Bref, s'écrie Courier plein d'enthousiasme, c'est « comme une nouvelle édition de la Cène. N'aimez-vous « pas mieux, madame, (il s'adresse à la Dionigi) cet ancien « chef-d'œuvre ainsi reproduit que tant de nouveaux tableaux tout au plus médiocres » ? Et il souhaiterait que l'on fit « quelque chose de semblable pour les belles fresques de Rome, où l'on ne voit tantôt plus rien ». On comprend qu'il songe aux fresques de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine et surtout à son fameux *Jugement dernier*.

Ceci mérite de nous retenir.

Il voudrait donc qu'on traitât les tableaux comme les livres et qu'on pût les rajeunir par une nouvelle édition. Mais que diront les artistes qui, à juste titre, attachent tant de prix à la conception personnelle du sujet, tant de prix aussi à la facture et à certains détails où se trahit le génie du peintre ? Cette conception prosaïque des beaux-arts est d'un érudit, d'un dévot de l'antiquité, mais nullement d'un homme jouissant du sens artistique. Nous la jugeons anti-esthétique. On peut dire, en outre, qu'elle est la négation même du progrès. Préconiser des copies des chefs-d'œuvre d'autrefois, c'est condamner l'art à répéter machinalement les procédés des maîtres et peu à peu à perdre toute vitalité. Ainsi en advint-il des peintres byzantins dont les derniers se bornent à reproduire d'anciens poncifs qu'aucun recours direct à la nature ne vient vivifier. Ce qu'on nomme *hiératisme* est une congélation de l'art. Enfin, la théorie chère à Courier, détestable en peinture, est encore

temps, se trouve à Milan dans l'ancien réfectoire d'un couvent contigu à l'Eglise Santa-Maria delle Grazie.

plus funeste lorsqu'on l'applique aux œuvres littéraires. L'exemple du ^{xviii}^e siècle a bien montré quelle chose insipide était la copie d'une tragédie de Racine. C'est que la poésie ne vit que d'inspiration; et l'inspiration vient du moment, des circonstances, du caractère de l'auteur, de ses chagrins ou de ses joies. L'art littéraire doit prendre pour devise : *non tam meliora quam nova*. Faute de l'entendre ainsi, les écoles ou les individus tombent dans ce genre faux qu'on appelle académisme. L'auteur des Pamphlets a dû se convaincre plus tard qu'il n'était entré vraiment dans la gloire qu'en abordant un genre où il n'avait pas de devanciers, au moins dans son pays.

Quelque agréables que lui parussent ces relations avec des peintres, des poètes ou des hellénistes, il ne passa pas tout son temps auprès de ses nouveaux amis; il voulut tenir à jour sa correspondance. Il était en retard avec M^{me} Dionigi. On se rappelle le peu d'empressement qu'il avait mis à traduire en français sa *Perspective* et la nécessité, où cette aimable femme s'était trouvée réduite, de réclamer son manuscrit. Courier désirait se faire pardonner. Justement, elle lui en offrit l'occasion en lui adressant à Milan une lettre accompagnée du programme d'un nouvel ouvrage qu'elle destinait au public, et pour lequel elle cherchait des souscripteurs. Il s'agissait des études sur les villes saturnales de l'Ancien Latium¹. Son correspondant s'empressa de répondre, mais non de souscrire. Il eut recours à sa défaite habituelle; il était en voyage, il habitait les grands chemins. D'ailleurs il promettait de recommander à Paris le travail de son amie et de la servir dans ses intérêts. Quant à la *Perspective*, il se faisait toujours une fête de la traduire, mais pour mener à bien cette entreprise, il lui fallait être à Rome près d'elle et y travail-

¹ Viaggi in alcune Città del Lazio fondate dal Re Saturno, da Marianna Candidi Dionigi. Roma, 1809, in-fol°.

ler avec elle, bonheur qui ne devait guère tarder pour lui. Ah! le bon billet qu'avait là M^{me} Dionigi! Courier sans doute n'imaginait guère, à ce moment, qu'il allait avoir deux fâcheuses aventures, l'une à Vienne, l'autre à Florence, et qu'il ne reverrait Rome que fugitif et honteux, après avoir amenté contre lui les autorités militaires de France et le monde lettré d'Italie.

Tandis qu'il attendait toujours la fonte des neiges pour passer les Alpes, ses dernières préoccupations furent relatives à la publication de son traité de la cavalerie de Xénophon.

Désespérant, faute de livres et de loisirs suffisants, d'amener jamais cette œuvre à la perfection qu'il eût rêvée, il avait pris le parti, à l'instigation de Sainte-Croix, de la publier « sous les auspices » de ce savant. Suivant son conseil, il remit le manuscrit à M. de Gérando, cet aimable membre de la Junte de Toscane, qui se chargeait de le faire parvenir à Paris aux frais du Gouvernement¹. Dès lors, l'auteur éprouva une vive impatience de voir paraître son ouvrage. Il pressait Sainte-Croix de traiter sans retard avec un libraire pour l'impression, car il craignait d'être devancé par Gail². Il comptait bien d'ailleurs n'avoir pas à supporter les frais d'impression.

Mais il allait jouer de malheur : Sainte-Croix venait d'être éprouvé par un deuil cruel, la mort de sa fille³, qui porta une grave atteinte à sa santé. Courier, fort attentif à mériter les bonnes grâces d'un homme dont il avait besoin pour soigner son édition, s'empressa de lui indiquer un régime qui avait fait merveilles lorsque M. d'Agincourt l'avait suivi. C'est le régime végétarien, que les médecins

¹ Ou peut-être de le porter lui-même, à l'occasion de quelque voyage.

² Edit. Sautetlet, t. I, p. 276.

³ *Ibid.*, p. 279.

d'alors ne soupçonnaient pas, mais qui avait été indiqué à d'Agincourt par le chevalier Azara, lequel l'avait vu employer en Espagne avec succès.

Mais les progrès du mal étaient trop avancés ; l'état d'infirmité où se trouvait le malheureux savant dégénéra bientôt en une maladie putride qui ne laissa plus à ses amis aucun espoir de le sauver. Courier apprit sa mort le 13 mars 1809.

Avant de mourir, Sainte-Croix avait transmis le manuscrit de Xénophon à Silvestre de Sacy, en le priant de s'entendre avec un éditeur. Lenormant promit d'imprimer l'ouvrage. Courier croyait n'avoir plus qu'à se recommander aux soins obligeants de M. de Sacy pour surveiller l'édition ; le séjour qu'il comptait faire à Paris devait être si court qu'il ne voulait pas se mêler lui-même de ce travail. On reconnaît ici son égoïsme d'enfant gâté, habitué à se décharger sur les autres de toutes les corvées qui pouvaient lui incomber. Mais il se flattait en vain d'avoir trouvé un remplaçant disposé à se donner de la peine pour lui¹. Faute de s'être occupé de son édition, elle ne parut pas à la date espérée ; et il sembla n'y plus penser. Sorti des mains du savant auquel l'avait confié Sainte-Croix, le manuscrit alla échouer chez un certain Stone qui, faute de caractères grecs et d'un compositeur expert, ne put l'imprimer qu'à moitié², si bien que la publication fut retardée jusqu'en 1813. Elle eut lieu alors aux frais du libraire Eberhart³.

¹ Silvestre de Sacy se désintéressa complètement de Courier lorsqu'il eut publié sa *Lettre à Renouard*, qu'il ne pouvait lui pardonner. D'ailleurs Paul-Louis était habitué à compter sur autrui au point de se flatter que Boissonnade mettrait sur son grec les accents qu'il avait tous omis.

² A la date du 3 octobre 1810, Courier ne savait plus trop ce qu'était devenu son Xénophon. Lettre à Silvestre de Sacy. « Je ne sais bonnement où il est, ni ce qu'il deviendra ».

³ Du commandement de la cavalerie, et de l'équitation. Deux

L'auteur, qui annonçait à de Sacy sa prochaine visite, tint exactement sa parole. Il était à Paris dès le 14 avril. Quelle sensation ne dut-il pas éprouver en retombant, après cinq ans d'absence, au milieu de cette ville brillante? Quelle secousse pour un homme, échappé des cénacles littéraires de Milan, qui passait des joies calmes et des élégances provinciales de la Lombardie à la fièvre du Paris capitale du monde!

En cette année 1809, l'Empereur était à l'apogée de la gloire, sinon du bonheur. Dans toutes les langues du monde, on l'appelait alors « le plus grand héros des temps modernes ». Toute l'Europe domptée était prosternée devant lui. La rupture avec l'Autriche, loin d'ébranler sa puissance, allait aviver sa gloire de l'éclat de nouvelles victoires.

Deux jours avant l'arrivée de Courier, Napoléon venait de partir pour rejoindre son armée, rassemblée entre Augsbourg et Ratisbonne.

Ce brusque départ laissait Paris frémissant et agité dans l'attente de quelque retentissant bulletin de victoire. On avait le pressentiment de grandes choses, car Napoléon voulait frapper un coup décisif pour écraser l'Autriche son éternelle ennemie : et il est de fait qu'il allait, dans une campagne de cinq jours, exécuter « l'une des plus belles opérations de sa prodigieuse carrière¹ ». La nouvelle foudroyante de la victoire d'Eckmühl ne tarda pas à parvenir aux oreilles de Courier. En cinq jours, le prestigieux capitaine secondé par Davout, Lannes et Masséna avait désagrégé la Grande armée des Autrichiens, rejeté l'archiduc Charles dans les défilés de la Bohême, détruit ou pris soixante mille hommes et plus de cent pièces de canon, et rendu enfin à ses soldats la réputation que les échecs en

livres de Xénophon, traduits par un officier d'artillerie à cheval. Paris, Eberhart (sans date).

¹ Thiers, livre 34.

Espagne tendaient à leur faire perdre. La Fortune semblait de nouveau séduite et conquise.

A ces nouvelles, notre officier démissionnaire regretta ses épaulettes; il fut pris, lui aussi, de cette fièvre de gloire et d'ambition qui secouait tous ses camarades. Certes, il n'avait guère connu le feu sacré, mais, à cette heure, il n'aurait rien eu d'un militaire s'il n'en avait été saisi.

Il songea donc à reprendre du service; on avait besoin de canonniers à l'armée d'Allemagne, mais l'Empereur voyait d'un mauvais œil les officiers qui avaient déposé leur épée avant l'âge de la retraite¹. Voilà pourquoi Courier eut besoin de recourir à ses amis; nul n'était plus à même de le servir, en cette occasion, que le général de Lariboisière, qui se trouvait pour l'heure investi du commandement en chef de l'artillerie de l'armée.

En l'absence du général, Paul-Louis alla trouver la comtesse de Lariboisière, et, selon son expression d'ancien régime, lui fit sa cour; il demanda la faveur de servir sous son mari en protestant de son ancienne inclination pour ce chef. La comtesse écrivit à Vienne; d'autres amis s'employèrent aussi pour le chef d'escadron, si bien que sa réintégration au service faisait l'objet, dès le 4 mai, d'un rapport au ministre de la Guerre.

Ce document, très favorable à l'intéressé, s'inspire des expressions mêmes dont il s'était servi dans sa demande; nous croyons intéressant de le reproduire².

4 mai 1809. — Rapport au ministre sur la réintégration

¹ Voir notamment dans le journal de l'Empire du 28 janvier 1809 la réponse de Napoléon à Clarke au sujet du général Becker qui, mis à la retraite sur sa demande, réclamait de nouveau du service. « Je n'entends pas accoutumer les officiers à demander leur retraite dans un moment d'humeur, et à redemander du service quand cette humeur est passée. Ces caprices sont indignes d'un honnête homme, et la discipline militaire ne le comporte pas ».

² Dépôt de la Guerre. Arch. administratives.

au service de M. Courier démissionnaire en l'affectant à l'armée d'Allemagne.

Le S^r Courier ex-chef d'escadron au 1^{er} Rég^t d'art. à cheval qui a demandé sa démission et l'a obtenue le 40 mars d^r expose à son Excellence qu'il ne l'a sollicitée que sur le refus qui lui a été fait plusieurs fois d'un congé qui lui était indispensable pour mettre ordre à ses affaires en France qui périllicitaient, depuis six ans¹ qu'il était employé en Italie, au point de compromettre sa fortune entière et celle de sa famille.

Les ayant terminées, il sollicite la faveur de rentrer au service et d'être envoyé de suite à une armée.

Services du S^r Courier.

Élève d'Art^e, le 6 octobre 1792.

Lieutenant, le 1^{er} juin 1793.

Capitaine, le 11 Messidor an 3.

Chef d'Escadron, le 6 brumaire an 12.

L'offre de sa démission paraît effectivement n'avoir eu d'autre but que celui de récupérer la fortune qu'il était sur le point de perdre, puisqu'il a demandé avec instance sa rentrée au service et son envoi à l'armée, dès qu'il a eu rétabli l'ordre dans ses affaires particulières.

Si son Excellence pense qu'en ayant égard au motif excusable qui a forcé le S^r Courier de demander sa démission, Elle puisse proposer sa réintégration à Sa Majesté, Elle est priée de faire connaître si son intention est qu'on lui soumette à cet effet un Rapport à l'Empereur.

L. EVAIN.

Au-dessous, une main, qui doit être celle du ministre,

¹ Remarquer cette inexactitude : Courier n'était en Italie que depuis cinq ans.

a écrit ces mots : « L'envoyer dès à présent à l'armée d'Allemagne ».

De son côté, Courier fut avisé, à la date du 7 mai, par une lettre du ministre de la Guerre, qu'il pouvait, en attendant la décision de l'Empereur, se rendre au quartier général de l'armée d'Allemagne pour y être à la disposition de M. le Général Songis¹.

En possession de cette lettre, l'officier en instance de réintégration n'avait plus qu'à partir pour Vienne, où déjà Napoléon était sur le point de faire son entrée. Mais Courier, qui revenait d'Italie « pour mettre ordre à ses affaires », n'avait pas même eu le loisir d'aller faire un voyage en Touraine, où ses fermiers avaient cessé de le payer et où ses débiteurs avaient oublié leurs engagements. Ainsi, malgré le désordre certain d'une fortune négligée depuis cinq ans, l'intéressé avait exagéré ses inquiétudes et ses pertes. Elles le tourmentaient si peu que, rentré en France, au lieu de se hâter de courir au plus pressé, il faisait des démarches pour reprendre du service ; quand il eut obtenu la permission de rejoindre l'armée, il se décida seulement à régler ses affaires de Luynes, où il se contenta d'aller passer quelques jours.

Parti le 28 mai pour Strasbourg, il y arriva le 1^{er} juin et s'empessa de donner de ses nouvelles à la famille Clavier, avec laquelle il avait, pendant son séjour à Paris, renouvelé ses anciennes relations. Le 15 juin, il était à Vienne. De terribles événements militaires venaient de s'y passer. La bataille sanglante et indécise livrée à Essling avait ébranlé le prestige de l'Empereur et inauguré la cruelle

¹ C'était Songis qui commandait alors l'artillerie de l'armée ; il fut remplacé, après Essling, par Lariboisière lui-même. Cette lettre du ministre de la Guerre est transmise et signée pour copie conforme par Lariboisière. En marge de la minute, on lit ces mots : Décret du 14 juin exécuté le 22 juin. Voir Appendice, n° X.

série de ces grandes tueries inutiles qui ont caractérisé les dernières guerres de Napoléon.

Courier avait rêvé, on le sait, de faire une campagne sous le grand Capitaine, dont il raillait parfois les vanités et les petitesse de caractère, mais dont il admirait sincèrement le génie militaire¹. C'était cet espoir longtemps caressé en vain, qui, s'étant soudainement réveillé au bruit des victoires d'Abensberg et d'Eckmühl, l'avait poussé à reprendre le harnais.

Quelle impression allait-il ressentir à la vue du héros, et comment allait-il juger le vainqueur de l'Europe, qui commençait à éprouver l'inconstance de la Fortune?

Au lendemain de l'échec d'Essling, Napoléon méditant une éclatante revanche, concentrait ses troupes, exécutait de grands travaux en vue de préparer à nouveau le passage du Danube et de le rendre, cette fois, assez sûr pour n'avoir plus à craindre d'être coupé de Vienne par une crue du fleuve. Afin de réparer l'imprudenc de sa première entreprise, il avait fait appel à toutes les ressources de l'art, de la nature et de son propre génie.

Aussi, lorsque Courier, réintégré provisoirement, pénétra dans l'île Lobau, il fut frappé de la grandeur des préparatifs et de la puissance de conception du stratège qui avait accumulé sur le même point des moyens si considérables; car jamais, jusqu'à ce jour, de telles opérations n'avaient, suivant le mot d'un historien, été ni projetées ni exécutées sur une pareille échelle. Cette vue impressionna le pauvre artilleur de Calabre habitué à la déri-

¹ Ces deux sentiments opposés sont exprimés clairement dans la lettre de Plaisance qui commence par ces mots : « Nous venons de faire un empereur... ». C'est là que Courier écrit : « Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde... ». Et il ajoute : « Pauvre homme, ses idées sont au-dessous de sa fortune ».

sion de ses pièces de montagne¹. Plus tard sans doute, il essaiera de parler en raillant de son aventure de Vienne, mais dans le premier moment il fut trop saisi pour ne pas être sincère quand il écrivait à M^{me} Dionigi² : « J'ai vu de près les grands événements et j'ai à vous faire des récits sans fin ».

Lorsqu'il arriva, le 15 juin, rien n'était encore terminé de ces immenses travaux qui avaient transformé les îles et la rive droite du Danube en de vastes chantiers où s'employaient des milliers d'ouvriers. Il songea d'abord à faire régulariser sa situation et alla droit au général Lariboisière; pour se ménager un meilleur accueil, il lui apportait des nouvelles « récentes et satisfaisantes » de la comtesse, que son mari avait quittée malade. Courier fut bien reçu; il eut la satisfaction d'apprendre de la bouche du général que Songis s'en était allé et que c'était lui-même qui le remplaçait dans le commandement de l'artillerie de l'armée. Son affaire était donc en de bonnes mains.

Dès le jour suivant, elle fut présentée à l'Empereur qui « s'avisa de demander ce que c'était que ce chef d'escadron, et pourquoi il avait quitté ». Le général de Lariboisière répondit avec tant de prudence que Napoléon accorda la réintégration. Paul-Louis en éprouva de la joie, car décidément l'ardeur militaire lui était revenue et devait l'animer... jusqu'au jour du combat exclusivement. Il s'empressa d'écrire à la comtesse de Lariboisière et de lui exprimer la reconnaissance qu'il éprouvait pour le général³. « Si cet attachement d'un officier à son chef fait quelque chose au service, il n'y aura point dans l'armée, disait-

¹ « N'ayant point d'artillerie (car nos pièces de montagne c'est une dérision), je fais l'aide de camp ». Lettre écrite de Morano, le 9 mars 1806.

² Strasbourg, 18 juillet 1809.

³ Lettre du 19 juin.

il, d'officier qui serve mieux que moi ». Belle promesse qui devait bientôt être tristement démentie par sa piteuse attitude sur le champ de bataille!

D'ailleurs les déceptions ne tardèrent point à venir. Le général, très absorbé par ses hautes fonctions, n'eut guère le temps de traiter en camarade l'officier qu'il avait fréquenté, à Strasbourg, huit ans plus tôt. Celui-ci crut que c'était par morgue, et sa vieille haine héréditaire pour la noblesse se réveillant à point, il s'avisa qu'il avait trouvé un comte là où il espérait rencontrer un ami¹. Son mécontentement fut porté au comble lorsqu'il reçut l'ordre de passer au 4^e corps, où il était placé, toujours provisoirement². Il s'était flatté de suivre, pendant toute cette campagne, le commandant de l'artillerie en qualité d'aide de camp, et déjà il s'était mis en quête d'une monture. Il n'avait pu trouver, dans toute l'armée, qu'un seul cheval à vendre, et à un prix assez élevé. N'ayant pas reçu les fonds qu'il attendait de France, il dut avoir recours au général de Lariboisière, qui lui promit de venir à son aide. Courier s'engagea donc à prendre le cheval, qui appartenait à un officier bava- rois, et commença à s'en servir. Cependant l'argent n'arrivait pas; n'osant plus compter sur le général dont les dispositions à son égard lui paraissaient « changées », il chercha d'un autre côté. Il y avait à l'armée plus d'un officier à qui jadis il avait rendu des services d'argent³; personne ne voulut lui consentir une avance; ce dont Cou-

¹ « Je pensais trouver un ami, mais hélas! c'était un comte! » Lettre du 14 octobre 1809. D'ailleurs, je ne puis accepter le récit de Griois (Mémoires, p. 203).

² Décret du 14 juin exécuté le 22 juin. Il fut sous les ordres du général Aubry.

³ Courier avait retrouvé des camarades dans l'île Lobau; il fut même accusé, un an plus tard, par le général Gassendi de s'être enivré avec eux.

rier s'étonne¹, ce qui s'explique au fond ; à la veille d'une tuerie comme celle qui se préparait, nul n'est désireux de prêter, alors qu'il ne sait ni s'il vivra lui-même, ni si l'emprunteur n'emportera pas sa dette dans un autre monde. Blessé ou prisonnier, chaque soldat est heureux d'avoir sur lui quelques économies pour adoucir les souffrances de la captivité, ou pour se procurer des soins.

Ne trouvant pas de bailleur de fonds parmi ses camarades, notre officier se souvint de la recommandation qu'à son départ de Paris le bon docteur Coraï lui avait donnée pour un banquier grec de Vienne, Alexandre Basili. Il alla donc le voir, trouva auprès de lui un excellent accueil et en reçut « mille services ». Ce galant homme ne craignit pas de prêter à un Français, pour l'amour du grec, une somme qu'il ne pourrait lui rendre qu'à Paris².

Contrairement à ses affirmations, Courier avait donc sous la main de l'argent et un banquier au moment où s'engagea la bataille de Wagram. Il déclare pourtant au général Gassendi³ que le 4 juillet vers midi, faute à lui d'avoir pu payer son cheval, l'officier bavarois qui l'avait vendu en reprit possession⁴. Peut-être jugera-t-on que cette discussion n'est pas oiseuse puisqu'elle établit que Courier acquéreur d'un cheval feignit de manquer d'argent et rompit *volontairement* le marché conclu, à l'heure même où allait s'engager une terrible bataille.

¹ Lettre au général Gassendi, 5 septembre 1810.

² Courier devait remettre l'argent au correspondant parisien de Basili. Mais, ayant oublié le nom de ce banquier de Paris, il dut pour se libérer s'adresser à Coraï, comme nous l'apprennent deux lettres à Clavier des 30 août et 21 octobre 1809.

³ Lettre écrite de Tivoli, le 5 septembre 1810.

⁴ La somme prêtée par Basili était-elle donc insuffisante? Il n'y a pas lieu de croire qu'il ait refusé de parfaire le prix convenu de 60 louis, et l'emprunteur ne devait pas être embarrassé pour les demander puisqu'il s'engageait à payer des intérêts.

Il savait pourtant qu'il lui serait difficile de remplir son devoir en restant à pied. Le plan général de l'attaque projetée ne lui échappait pas plus qu'il n'échappait au dernier des soldats. Il s'agissait de passer de l'île Lobau sur la rive gauche du Danube, de livrer une grande bataille à l'archiduc Charles et de compléter sa défaite en le poursuivant l'épée dans les reins sur les routes de Bohême ou de Moravie, selon qu'il ferait retraite dans l'une ou l'autre de ces deux directions. En qualité d'artilleur, Courier devait d'abord coopérer au passage de l'armée, en balayant de ses feux la rive gauche où l'ennemi était posté; privé de monture, il pouvait sans doute s'acquitter de cette partie de son rôle, mais non pas participer à l'attaque et à la poursuite des Autrichiens, c'est-à-dire à l'action la plus importante et la plus décisive.

Rester démonté à l'heure où allait s'engager une pareille bataille, c'était donc s'exposer à ne rendre que des services limités ou incomplets, ou plutôt, c'était se mettre volontairement hors de cause, se donner un prétexte, sinon une excuse, pour ne pas suivre jusqu'au bout les péripéties d'une opération qui devait porter l'armée française à plusieurs lieues du Danube et de sa base.

Or, nous avons établi que si Courier n'eut pas de cheval c'est qu'il ne voulut point en avoir.

Essayons donc d'expliquer cette bizarrerie.

Le premier soupçon qui vient à l'esprit c'est qu'il eut peur à la vue des formidables apprêts de la bataille, et à la pensée de l'horrible carnage qui allait ensanglanter la rive du fleuve.

Nous repoussons cette interprétation injurieuse pour notre héros¹; déjà nous avons prouvé qu'il n'était pas un lâche, mais un fantaisiste. Jamais il ne suivait le devoir,

¹ Griois, si peu favorable à Courier, ne le soupçonne pas un instant de lâcheté.

mais toujours son caprice; officier démissionnaire il était venu à Vienne, pour ainsi dire en amateur; il estimait donc ne dépendre que de lui-même et de son bon plaisir.

Mais admirons l'inconséquence. Il avait remué ciel et terre pour redevenir soldat; remis officier, il avait tout quitté pour courir à l'endroit où l'on s'égorgeait, où les hommes étaient fauchés par milliers. Et qu'on n'aille pas prétendre qu'il ne savait pas ce qu'étaient ces batailles. Bien qu'il n'eût jamais assisté à pareil massacre, il ne pouvait ignorer les hécatombes humaines d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland; et c'est précisément ce qu'il voulait voir de ses propres yeux. C'était en curieux qu'il se rendait à la boucherie, soit; mais un poltron fût resté dans sa chambre.

Or, lorsque Courier eut séjourné trois semaines à Vienne et dans l'île Lobau, son ardeur était tombée. C'est que la réalité n'était parée d'aucune des belles couleurs qu'il avait entrevues dans son court rêve de gloire. Il s'était flatté d'être attaché, pendant toute la campagne, au général Lariboisière; et on l'envoyait au 4^e corps. Il aurait voulu se faire remarquer, et il allait passer inaperçu au milieu des officiers de son grade occupés à diriger les batteries de l'île Alexandre. Ce n'est pas ainsi qu'il prétendait servir : les événements n'étaient pas conformes à ce que sa fantaisie avait voulu qu'ils fussent.

Enfin la maladie, une atteinte de paludisme, lui enlevait ce reste d'énergie physique et morale qui, à défaut de l'imagination, aurait pu le soutenir. Il allait donc au combat à contre-cœur, comme un mauvais élève se rend à l'école, trop heureux s'il pouvait manquer la classe. Pour être plus sûr de rester en arrière, il s'était arrangé de façon à n'avoir point de cheval, et pour manquer de cheval il avait feint de manquer d'argent.

C'est dans cet esprit que, le 4 juillet, après midi, il passa

dans l'île Lobau, et fut dirigé sur l'île Alexandre¹ dont les batteries devaient vomir sur la plaine, choisie pour le déploiement, une telle masse de mitraille qu'aucune troupe ennemie ne pût y tenir. A neuf heures, par une nuit sombre, le corps d'Oudinot commença son passage, surprit les sentinelles et refoula les troupes autrichiennes qui gardaient les bords du Danube. Alors, son projet démasqué, Napoléon fit donner le signal à l'artillerie des redoutes. Cent neuf bouches à feu du plus gros calibre commencèrent à tonner.

Bientôt les grondements de l'orage se joignirent à ceux de la canonnade, et des torrents de pluie, accompagnée de grêle, fondirent sur les combattants. « Le froid et la pluie affreuse de cette nuit » achevèrent d'abattre le malheureux officier.

Cependant, tout marchait avec une régularité parfaite, grâce à la précision des dispositions prises à l'avance. « Napoléon courant à cheval d'un bout à l'autre de la rive « où s'exécutait cette prodigieuse entreprise, dirigeait tout « avec le calme, avec la sûreté qui accompagnent des projets longuement médités »². Il passa même dans l'île Alexandre et vint surveiller les batteries des redoutes ; là il vit Courier et lui adressa quelques paroles³. Si ce dernier avait eu le tempérament de tant de soldats, qui servaient dans cette immense armée, c'en eût été assez pour lui inspirer une ardeur invincible ; il eût surmonté fatigues et souffrances. Mais hélas, chez notre officier l'esprit était

¹ L'île Alexandre, ainsi qualifiée, sans doute, en l'honneur du prince Alexandre Berthier, se trouve entre la rive gauche du Danube et l'île Lobau, à laquelle on l'avait rattachée par un pont fixe. Elle était hérissée de batteries de gros calibre.

² Thiers, Livre XXXV.

³ « Les généraux me virent et me donnèrent des ordres, et l'Empereur me parla ». Lettre à Gassendi.

prompt et le cœur était froid. Les paroles de l'Empereur ne lui communiquèrent point ce feu sacré qu'elles allumaient chez tant d'autres. Bientôt, il passa le Danube, et après cette mauvaise nuit, ressentant une faiblesse encore plus grande, il se laissa porter par quelques soldats dans une « baraque », où vint se coucher le général Bertrand¹.

Quand le jour parut, les troupes françaises, ayant délogé les avant-postes autrichiens, s'élevaient dans la plaine en se déployant.

Bientôt Napoléon, se plaçant vers le centre de l'armée, fit avancer toute sa ligne dans la direction des hauteurs de Wagram. Le moment était venu pour Courier de se décider à suivre l'état-major de son corps d'armée. Mais il affirme qu'il n'était même pas « en état de se tenir debout ». Il resta donc en arrière, sans aucun espoir de regagner son poste de combat. Dès lors, il fut traité comme un des blessés et évacué sur Vienne².

Le malheur, ou bien la faute, était irréparable. Rétabli en peu de jours, il comprit sans peine qu'il venait de perdre sa dernière chance d'arriver à un grade élevé. Il se dit que, dans ces conditions, ayant manqué une aussi belle affaire que la bataille de Wagram, autant valait ne pas reprendre du service : et comme, « n'ayant reçu ni solde ni brevet », il ne se jugeait point assez engagé pour ne pouvoir se dédire, il prit le parti de quitter l'armée.

Il revint donc à Strasbourg, où il arriva le 15 juillet sans se rendre un compte exact de la sévérité avec laquelle sa conduite pourrait être jugée ; sans doute, il éprouvait quelque embarras à expliquer son retour précipité, mais il se mettait à l'aise en remerciant la Fortune de l'avoir tiré du mauvais pas où il allait s'engager. « Un hasard, écrit-il à

¹ *Ibid.*

² Ordre avait été donné de ne laisser passer personne de l'autre côté du fleuve, si ce n'est les blessés.

« son ami d'Agincourt, la rencontre d'un homme que je
« croyais mon ami »,

Et je pense

Quelque diable aussi me poussant,

« je partis pour l'armée d'Allemagne, dans le dessein
« extravagant de reprendre du service. La fortune m'a
« mieux traité que je ne méritais, et, tout près d'être lié au
« banc, m'a retiré de cette galère ».

Telle est la première attitude sous laquelle il cache sa déconvenue : bientôt même, la réflexion aidant, il essaiera de tourner à son avantage cette ridicule équipée. « Je n'al-
« lais à l'armée, expliquera-t-il, que pour voir ce que c'était.
« Je me suis passé cette fantaisie et je puis dire, comme
« Athalie : « J'ai voulu voir, j'ai vu »¹. Ou bien il écrira :
« Je ne me repens point d'avoir été à Vienne, quoique ce
« fût une folie, mais cette folie m'a bien tourné. J'ai vu
« de près l'oripeau et les mamamouchis ; cela en valait la
« peine »².

Ainsi, il ne regrette rien ; il est même fier « d'avoir vu », quoique, en réalité, il n'ait guère assisté qu'au passage des troupes, le 4 juillet et le matin du 5, c'est-à-dire la veille de Wagram. Or, ce qu'il a vu l'a certainement surpris et frappé, mais n'a point excité son admiration. Ce qui eût transporté d'aise un militaire épris de son métier, a semblé à notre ami la honte de l'espèce humaine.

Sorti de ce cauchemar, débarrassé de « mille sottises » qui le « tiraillaient en tous sens », il commence par battre le rappel de ses amis. C'est d'abord aux amis d'Italie qu'il s'adresse, à la Dionigi, à d'Agincourt, c'est-à-dire à ceux dont la correspondance est le plus nécessaire à son bon-

¹ Lettre à Akerblad.

² Lettre du 12 septembre 1810. L'*oripeau* désigne Napoléon ; les *mamamouchis* ce sont les maréchaux et les grands dignitaires.

heur. Il leur demande de lui fournir l'aliment indispensable de leurs épîtres. Puis, c'est Clavier qu'il relance à Paris et dont il implore l'aumône de quelques lignes.

Cependant, son commerce épistolaire ainsi renoué, il forme déjà des projets, des projets de vie libre cette fois. Il arrête un plan d'existence digne d'un parfait épicurien : c'est en Suisse qu'il ira passer le mois d'août, pour y trouver un asile « contre la rage de la canicule ». Il en descendra au mois d'octobre, lorsqu'il fait bon à Florence et à Rome, et il se rapprochera de ses amiliés italiennes qu'il pourra cultiver et entretenir tous les hivers. « C'était là « mon ancien projet, mon plus beau château en Espagne, « et le plus cher de mes rêves, que rien ne m'empêche « aujourd'hui de réaliser ».

Mettant à exécution un si charmant projet, Courier partit de Strasbourg pour se rendre à Bâle, et delà à Zurich, puis à Lucerne. Près de cette dernière ville, il passa tout l'été dans un chalet pittoresquement assis au bord du lac, en face d'une hauteur toute tapissée de bois. Plus loin, il voyait « dans les grandes Alpes l'hiver au-dessus du printemps ». Ce séjour exquis et grandiose était digne d'inspirer un poète idyllique : « Je ne vois que bergers et trou-
« peaux, je n'entends que les chalumeaux et le murmure
« des fontaines ». Quel cadre à souhait pour un traducteur de Daphnis et Chloé ! Estimant comme Villon

Qu'il n'est trésor que de vivre à son aise¹,

il résolut d'oublier dans ce beau séjour l'horreur de la nuit passée dans l'île Alexandre au milieu du vacarme de la canonnade alternant avec les grondements du tonnerre. Il nous apprend que de sa vie il faisait « trois parts : l'une pour manger et dormir, l'autre pour le bain et la prome-

¹ Ballade intitulée : les Contreditz de Franc-Gontier.

nade, la troisième pour ses vieilles études dont il avait apporté d'amples matériaux ». En effet, dans une existence bien réglée suivant les préceptes d'Epicure, le travail intellectuel a sa place, d'abord parce qu'il est une joie, et surtout parce qu'il donne plus de saveur au plaisir du *far niente*.

N'étant dérangé par aucun visiteur, observant dans sa retraite « le silence de Pythagore¹ et à peu près son régime », notre ermite put, en quelques semaines, mener à bonne fin une traduction libre et abrégée de la vie de Périclès. Plutarque avait toujours été un de ses auteurs de prédilection ; il l'avait goûté d'abord à travers Amyot, qu'il aimait tant à lire, puis directement. Or, le jugement qu'il porte sur lui met en déroute les opinions accréditées de son temps au sujet du « bon Plutarque ». « Il se moque « des faits, affirme Courier, et n'en prend que ce qui lui « plaît, n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il « ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela « pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. Il a raison. Toutes ces sottises qu'on appelle histoire ne peuvent valoir « quelque chose qu'avec les ornements du goût ».

On voit l'approbation donnée à Plutarque et l'on en comprend la cause. Il est aisé de sentir que ce mépris pour l'histoire, qu'on lui attribue, est une raison de plus pour l'admirer. Nous connaissons la litanie : les horreurs et les bouffonneries les plus remarquables dont j'ai été témoin... ces exécrables farces... c'est là l'histoire dépouillée de ses ornements². Cette opinion n'a fait que se fortifier depuis que l'auteur a vu de près les événements qui ont préparé Wagram.

¹ Le jardinier et sa femme, qui le servaient, ne parlaient que l'allemand et Courier, en humaniste intransigeant, avait trop de mépris pour cette langue pour daigner l'apprendre.

² Edit. Sautélet, t. I, p. 144-45.

Mais Courier prête à tort ses propres idées à Plutarque. Tout au moins, il exagère beaucoup le mépris que le moraliste de Chéronée aurait eu pour les faits. Faute de comprendre ce qu'il a voulu faire, son traducteur s'expose à méconnaître quelques-unes de ses qualités. « C'est, dit-il, un plaisant historien ». — Ce n'est pas, répondrons-nous, un véritable historien : la preuve en est qu'il néglige la chronologie, souvent même la passe sous silence. Il estime en effet qu'elle n'importe guère à son dessein. Conter et moraliser à la faveur de son récit, voilà en somme le but de Plutarque, qui est avant tout un philosophe platonicien. Mais, de ce qu'il excelle à conter d'une manière à la fois aimable, piquante et instructive, il n'en résulte pas qu'il méprise les faits. Au contraire, il les recherche et les accumule si bien qu'il se trouve en ses ouvrages beaucoup de réalité solide. On peut même répéter, après M. Croiset, que nul, dans un siècle adonné à la sophistique, « n'a été plus ingénument préoccupé de la vérité »¹.

Tel est l'écrivain dont Courier incrimine la véracité avec l'outrance que l'on sait : il ne rencontre pas plus juste lorsqu'il écrit : « son mérite est tout dans le style ». Sans doute, Plutarque « avait le goût de bien dire » ; le soin qu'il prend d'éviter l'hiatus nous le montre appliqué à l'art d'écrire ; parfois même il tombe un peu dans le bel esprit et fait preuve d'une légère affectation. Mais Courier n'a pas compris que « c'était le ton de la société où il vivait » et que le moraliste, d'ailleurs si simple, si convaincu, si sérieux, n'a pas pu s'en débarrasser tout à fait.

Loin de mépriser l'exactitude, il aime les idées justes pour elles-mêmes : ce qui le prouve c'est la persévérance avec laquelle, pendant toute sa vie, il a pris des notes sur les événements, sur les personnages célèbres, sur les con-

¹ Voir l'excellent chapitre de la Littérature grecque de Croiset d'où est tirée cette citation ainsi que celles qui suivent.

trées qu'il a parcourues. N'est-il pas intéressant, pour nous si épris de documentation, de se représenter Plutarque visitant, sous le règne de Vespasien, le champ de bataille de Bédriac? Pouvait-il mieux préluder à ses études pour la vie d'Othon?

Ne nous étonnons pas d'ailleurs que ce Grec ait cherché à mettre de l'agrément dans ses ouvrages : c'est un trait distinctif de sa race de ne rien faire sans les Muses. Mais rappelons que la forme est loin de le préoccuper autant que les idées. Il n'a d'ailleurs, malgré ses efforts, ni le trait, ni la sûreté de touche qui caractérisent les grands écrivains, et sa langue n'est ni très personnelle, ni même assez étudiée pour qu'on puisse faire de lui un styliste atteignant à la perfection du détail.

Courier, quoique bon helléniste, s'est donc trompé dans son jugement sur Plutarque. C'est le lieu de rappeler une remarque déjà faite à propos de l'*Eloge d'Hélène* imité d'Isocrate. Peu de modernes ont mieux que lui goûté les Grecs, mais l'étude approfondie qu'il fait d'un auteur est rarement éclairée par une connaissance suffisante de l'histoire littéraire; de là vient que son érudition est parfois en défaut.

Arrivons à la traduction de la vie de Périclès. Ce n'est plus, comme l'*Eloge d'Hélène*, un ouvrage de fantaisie où Courier s'inspire d'un auteur grec qu'il s'étudie d'ailleurs à trahir autant qu'à traduire. La version, quoique libre, offre assez d'exactitude : Courier se borne en effet à supprimer la courte préface de Plutarque, qu'il a pu juger subtile, entortillée, doctorale à l'excès, et surtout sans aucun rapport au sujet, c'est-à-dire à Périclès. Il y substitue une réflexion qui nous explique son dessein de traduire l'ouvrage : à savoir que le désintéressement et la retenue étant les choses les plus rares du monde chez « ceux que la fortune rend arbitres du sort des peuples », ce sont ces qualités qui l'ont séduit dans Périclès.

C'est à peu près tout ce qu'il retranche de son modèle, avec certains détails jugés oiseux, et quelques anecdotes, qui constituent de flagrantes digressions. Il arrive en effet que le bon Plutarque se laisse entraîner un peu loin, si bien que, s'en apercevant tout à coup, il est obligé de s'en excuser¹; Courier laisse de côté ces hors-d'œuvre, qui rappellent trop le bavardage aimable d'un vieillard se repaissant de souvenirs.

A ces suppressions, dictées par le bon goût, correspondent quelques additions. Ce sont en général des gloses ou des réflexions d'un moderne expliquant l'antiquité à ses lecteurs. Par exemple, à propos des leçons que Périclès recevait secrètement de Damon, il écrira :

« C'est une chose à remarquer, et prouvée par nombre d'exemples, que dans ces états populaires il fallait s'instruire en secret, et ne laisser apercevoir à des citoyens ombrageux nul dessein d'en savoir plus qu'eux ² ». Ailleurs, c'est une remarque judicieuse qu'il fait entrer dans le texte. Les poètes comiques du temps dénaturaient la puissance du démagogue en appelant nouveaux Pisistratides ceux qui l'entouraient, et en demandant qu'il s'engageât par serment à ne pas s'emparer de la tyrannie³. Le traducteur ajoute : « tandis que leurs invectives mêmes prouvent sa modération, et combien peu ils redoutaient son autorité ». C'est ainsi que Courier supplée parfois son modèle, et le complète par une réflexion judicieuse.

Enfin, il le corrige sur quelques points, en écrivant soucieux d'appropriier son récit aux idées du lecteur français.

¹ Voir notamment, au chapitre 39, une digression sur le caractère des dieux. Plutarque ne peut en sortir que par cette réflexion naïve : « mais cette discussion convient peut-être mieux à un autre sujet ». Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἴσως ἑτέρως δοξει πραγματείας εἶναι.

² Périclès; chap. 4.

³ Périclès; chap. 16.

« Un jour, dit Plutarque, Sophocle qui était son collègue, ayant loué la beauté d'un jeune garçon, Périclès lui dit : un stratège doit avoir non seulement les mains pures mais les yeux purs »¹.

En traduisant littéralement, Courier craindrait ou de choquer l'auditeur ou d'exprimer une idée sans précision et sans portée ; il corrige donc ainsi :

« Un jour ayant vu Sophocle, dans quelque fonction qu'il exerçait avec lui, regarder attentivement *une fille très belle* : « Un magistrat, lui dit-il, doit fermer à toute séduction non seulement les mains, mais les yeux ». Sans doute, il est permis au traducteur de se servir d'un équivalent, mais a-t-on le droit de modifier un détail de mœurs ?

Voici maintenant qui est plus grave : C'est l'exemple d'une version effacée comme à plaisir et affaiblie au point de devenir inexacte. Il s'agit de la réponse de Périclès à Elpinice, sœur de Cimon, qui lui reproche la destruction de Samos. « Souriant, il lui dit sans s'émouvoir ce vers d'Archiloque : *Vieille comme tu es, tu n'aurais pas besoin de te parfumer* »². Courier rend ainsi ce passage : « à ce discours, Périclès sourit et se servit plaisamment d'un vers d'Archiloque pour lui reprocher une toilette peu convenable à son âge ».

Il semble vraiment que, dans ce dernier cas, Paul-Louis se soit trop bien souvenu des leçons de Vauvilliers et du temps où il était de bon goût d'ignorer le mot propre et d'en éviter l'emploi.

Ilâtons-nous toutefois de reconnaître que ces taches sont rares et que, d'une façon générale, la version de la Vie de Périclès offre les qualités opposées à ces défauts, c'est-à-dire une élégance qui n'exclut ni la précision ni la sim-

¹ Périclès ; chap. 8.

² Périclès ; chap. 28.

plicité. Quoique les idées soient empruntées, le style est personnel et porte la marque caractéristique de l'auteur. C'est peut-être le meilleur éloge qu'on puisse adresser à un traducteur¹.

¹ Citons encore ces exemples de traductions ou faibles ou infidèles : Δάμων ἄκρος ὢν σοφιστής. Courier dit : « homme d'un mérite rare » au lieu de Sophiste éminent. Il cachait son habileté, dit Plutarque, ἐπιχειρούμενος τὴν δεινότητα; ce qui est rendu inexactement par ces mots : « il cachait le vrai but de ses leçons ».

CHAPITRE XIV

L'AFFAIRE DE LA TACHE D'ENCRE

Courier et Renouard. — La découverte du supplément de Daphnis et Chloé. — L'accident survenu au manuscrit. — Un fragment d'un roman grec perdu en même temps que retrouvé.

Ayant ainsi vécu, au milieu de l'étude, des heures rapides, Courier, sa traduction achevée, se mit en route pour l'Italie. Aussi bien, l'automne était arrivé et déjà « les hirondelles s'assemblaient pour partir ». A pied, suivant un guide qui portait son bagage, il franchit la chaîne du Saint-Gothard, et par Bellinzona et le lac de Lugano parvint à Milan. Il n'avait point formé le dessein d'y séjourner, mais le charme de Lamberti l'y retint quelques semaines. Du savoir et du goût, ces deux choses si rarement réunies, il les trouvait dans son ami et c'est pourquoi il s'attachait à lui plus qu'à aucun autre de ses hôtes italiens. Il passa trois semaines environ auprès de ce lettré, habitant peut-être le palais de Brera, en tout cas y fréquentant assidûment et y faisant sa correspondance¹.

¹ ... « C'est sur sa table que je vous fais ces lignes, et il me charge de vous *riverire caramente* », écrit Paul-Louis à Clavier, qui était lié lui aussi avec Lamberti.

Il était donc entièrement libre, et cette Italie, où il aimait tant à vivre en désœuvré, s'ouvrait devant lui avec la séduction de ses bibliothèques encore inexplo-
rées, de ses beautés naturelles et de ses curiosités. C'est vers Florence qu'il allait d'abord porter ses pas : il se proposait d'y séjourner un mois pour s'acquitter des « commissions grecques » de Clavier, qui recherchait partout des manuscrits de Pausanias, en vue de son édition.

Mais, tout en faisant les « affaires philologiques » de son vieil ami, il comptait bien fouiller pour son propre compte « dans les vénérables bouquins ». Il se rappelait toujours le manuscrit de Longus examiné par lui, à la fin de 1807, dans la bibliothèque des moines de la Badia. En le parcourant, il avait bien cru y remarquer dans son entier le premier livre de Daphnis et Chloé, mutilé dans toutes les éditions.

Il était trop bon helléniste pour n'avoir pas supputé depuis longtemps l'importance de la lacune qu'on y remarquait.

Avec Jungermann, Schaefer et son maître Villoison, il estimait que le passage perdu était considérable¹. Les manuscrits de Paris n'avaient offert aucun secours aux érudits qui les avaient consultés et l'on n'espérait guère rétablir le texte dans son intégrité. Quelle gloire pour l'helléniste qui, contre toute attente, découvrirait le supplément de ce joli roman ! Or Courier se flattait d'être cet heureux savant. Il était même si sûr de sa découverte qu'il ne craignait pas, dans une lettre à Clavier, de vendre la peau de l'ours, en s'exprimant en ces termes : « Je projette une

¹ Moll avait cru qu'il ne manquait que quatre mots ; sept mots avaient paru à Dutems un supplément suffisant. Ils se trompaient tous deux. Voir à ce sujet un article de Boissonnade dans le *Journal de l'Empire* (24 septembre 1810).

« fouille à l'abbaye de Florence... Avec le *Chariton* de
 « Dorville est un *Longus* que je crois entier, du moins n'y
 « ai-je point vu de lacune quand je l'examinaï; mais en
 « vérité il faut être sorcier pour le lire. J'espère pourtant
 « en venir à bout à *grand renfort de besicles*, comme dit
 « maître François. C'est vraiment dommage que ce petit
 « roman d'une si jolie invention... soit mutilé comme il
 « l'est. Si je pouvais vous l'offrir complet, je croirais mes
 « courses bien employées et mon nom assez recommandé
 « aux Grecs présents et futurs ». •

Courier avait donc la certitude presque absolue de ramener au jour le fragment perdu. On sait qu'il n'avait jusqu'alors soufflé mot de sa trouvaille. Mais ne pouvait-il pas craindre, malgré sa prudence, que del Furia n'eût fait à son tour la même découverte? Le consciencieux bibliothécaire, aidé du gros abbé Bencini, travaillait sans relâche depuis des années sur ce même manuscrit, lequel contient les Fables d'Esopé, dont il préparait l'édition. Or, il venait précisément de publier son travail¹.

Dans ses Prolégomènes, il donnait en ces termes une description minutieuse du vénérable volume confisqué aux moines de l'abbaye de Florence :

... Præter æsopicas fabulas et græcorum Erotica plurima alia reperiuntur quarum cognitio litteraturæ studiosis maxime utilis esse potest. Codex est bombycinus in octavo, ut vocant, minutissimo caractere, et modo singula, modo binis columnis, circa finem sæculi XIII, ut ex allato specimine patet, exaratus; forma vero, si librum spectes, pene quadrata, quod etiam non leve est vetustatis argumentum.

Suivait alors l'énumération des ouvrages contenus dans

¹ Fabulæ æsopicæ ex vetusto codice abbatiae florentinæ nunc primum erutæ cura ac studio Francisci de Furia.

le manuscrit. Ils sont au nombre de vingt-deux. On y trouve des lettres de l'empereur grec Théodore Lascaris. Les romans érotiques d'Achille Tatius, de Chariton et de Xénophon d'Ephèse voisinent avec des épîtres de Saint-Athanase, de Saint-Grégoire de Nazianze et de Saint-Basile. L'avant-dernière place est occupée par les Fables d'Esopé. Quant aux Pastorales de Longus, elles sont le treizième morceau, commençant à la page 21 et finissant à la page 36¹. Elles sont annoncées ainsi :

Λόγου ποιμενικῶν περὶ Δάφνιν καὶ Χλόην.

Après avoir traduit ce titre en latin, del Furia ajoutait : Longus, Logus heic appellatus, incertae aetatis scriptor est.

Il n'omettait, on le voit, aucune particularité, sauf la seule qui fût vraiment intéressante. Le précieux morceau inédit lui avait donc échappé.

Voilà pourquoi Courier rassuré se rendait à Florence, certain désormais de n'avoir à partager sa découverte avec personne, et comptant bien conquérir une gloire qui le dédommagerait de ses déceptions militaires.

A Bologne, il fit rencontre de Renouard², savant libraire de Paris, qui, voyageant pour ses affaires, se rendait tout d'abord dans la capitale de la Toscane.

Ils y arrivèrent ensemble le 4 novembre et, dès le lendemain, se présentèrent chez del Furia, qui leur fit un

¹ C'est la page 23 du manuscrit qui a été souillée d'encre comme nous allons le raconter.

² Dès ce moment, Courier entretint Renouard de la découverte qu'il se croyait sûr de faire, et ce dernier s'intéressa d'autant plus vivement à cet espoir de son compagnon de voyage qu'il avait donné de la traduction de Longus par Amyot une petite édition stéréotype, avec préface de Clavier. Il entrevit une nouvelle édition plus complète à publier. Il avait édité aussi, en 1800, la traduction en italien du même roman par Annibal Caro, avec *supplément* de la façon du Caro.

aimable accueil, en raison des relations qu'il avait eues depuis deux ans avec Courier. Celui-ci demanda aussitôt la faveur de conduire son ami à la bibliothèque de San-Lorenzo¹. Ce serait grand dommage, ajouta-t-il d'une manière flatteuse pour le conservateur, si passant par l'Athènes de l'Italie M. Renouard n'avait visité et vénéré un sanctuaire aussi fameux de la docte antiquité. On se rendit donc à la Laurentienne, où le manuscrit de Longus avait été transporté, avec tous ceux que l'on avait pu saisir chez les moines. A peine y fut-on arrivé que Courier annonça l'intention d'imprimer les Amours de Daphnis et Chloé, et demanda le vénérable volume qui les contient. Dès qu'il l'eut devant lui, confrontant un texte imprimé de Longus² avec le manuscrit, il fit voir à del Furia qu'il s'y trouvait un long morceau inédit. A cette découverte, le malheureux érudit florentin fut, au dire de Courier, si interloqué (il y avait de quoi!), si saisi qu'il « demeura stupide » et qu'il lui fit pitié. Mais bientôt il devint furieux et ses yeux lancèrent des éclairs de rage. « Si des regards il eût pu mordre, j'aurais mal passé mon temps ».

De son côté, del Furia racontant cette scène dit simplement : « Nous portâmes aussitôt nos regards avides sur le « passage qui dans l'Edition est incomplet, et nous trouvâmes avec un extrême plaisir que le texte de l'auteur « n'offrait dans ce manuscrit aucune lacune »³.

Sans doute, ils le constatèrent ensemble, mais le seul et véritable auteur de la découverte est bien Paul-Louis qui venait de loin pour montrer à del Furia et lui faire toucher du doigt un long morceau inédit, qu'il n'avait pas vu

¹ F. del Furia. Lettera al Sig. Domenico Valeriani.

² Celui de Dutems, qu'il portait avec lui. Cette précaution qu'avait prise Courier d'apporter un texte imprimé prouve bien qu'il était à peu près sûr de son fait.

³ Lettera al Sig. Domenico Valeriani.

depuis tant d'années qu'il étudiait le manuscrit, pour le décrire dans ses Prolégomènes.

Un premier point est donc acquis : la découverte est l'œuvre de Courier, et l'auteur de la *Lettera* altère la vérité quand il dit : *questa comune Scoperta*¹.

Sur ce qui suit, il est plus aisé de mettre d'accord les deux parties. L'ancien officier d'artillerie se mit à copier le supplément de Longus avec l'aide de del Furia et de Benicini; ou plus exactement, ce furent ces messieurs, habitués aux caractères si fins et si peu lisibles² du manuscrit qui lui dictèrent tout ce qu'ils purent en déchiffrer.

Quand il se trouvait des mots qui leur échappaient, Courier laissait des espaces en blanc. Lorsque ce travail fut fini, il prit, à son tour, le volume et, guidé par le sens, lut ou devina les mots que ses deux collaborateurs n'avaient pu comprendre. C'étaient alors eux-mêmes qui tenaient la plume, à tour de rôle, et qui comblaient les *blancs* laissés par Courier.

Ce mélange des écritures de trois personnes différentes devait offrir l'avantage imprévu de confirmer l'authenticité de la copie; avantage précieux pour Paul-Louis le jour où sa tache d'encre, ayant fait disparaître une partie de ce supplément reconquis, eut rendu impossible le contrôle du texte. Le service rendu en cette occasion au traducteur de Longus fut considérable, et del Furia est fondé à faire valoir l'utilité de sa collaboration, quand il constate que, de son propre aveu, l'helléniste aurait eu peine à venir à bout de cette tâche en quarante jours³.

¹ *Ibid.*

² Les caractères du ms. sont d'une extrême ténuité; en outre ils ont pris avec le temps une teinte jaunâtre qui se confond presque avec la couleur du parchemin. En quelques endroits, ils sont à peine visibles.

³ Pour se rendre compte de la difficulté que présente la lecture du manuscrit de Longus, il faut méditer ces mots de del Furia dans

Le bibliothécaire de la Laurentienne avait donc raison de se plaindre qu'on ne lui rendit pas justice dans un article qui fut inséré en la *Gazzetta universale* de Florence, le 11 novembre 1809, et qui est de Renouard. Le pauvre Furia n'y est même pas nommé; or, il avait le droit de s'attendre à y trouver des remerciements.

Voici ce morceau :

Letteratura

E stata fatta in Firenze una scoperta che dee interessare egualmente e i dotti ed inclusive i lettori i più frivoli. Il romanzo di Longo che contiene gli amori di Dafni e Cloe e mancante nel primo libro del maggiore interesse, stante una considerabile lacuna che vi si trova, e che Amyot ha lasciata sussistere nella sua traduzione. Annibal Caro formò in italiano un supplimento, poco gustato dagli stessi italiani. Questa lacuna è al presente riempita. Un antichissimo manoscritto greco, che si conserva ora nella biblioteca Laurenziana, e che era già in quella dell' Abbazia di Firenze, contiene fra le altre opere quella di Longo, scritta in carattere complicatissimo e così fine che difficilmente può leggersi : ma il primo libro è intiero in questo manoscritto, che d'altronde offre da per tutto delle importantissime varianti. Il Sig. Courier antico ufiziale d'artiglieria trovandosi in Firenze col Sig. Renouard libraio fu quegli che fece questa felice scoperta e copiò e tradusse il passo inedito del romanzo. Il testo del manoscritto accuratamente confrontato con le migliori edizioni formerà un testo molto più coretto di quello attualmente stampato, e il frammento completerà la versione di Amyot. Questo lavoro

les Prolégomènes de son Esope : Codex vetustate longoque usu passim attritus scripturam adeo evanidam, adeo exiguam atque minutulam ubique praeferet ut paene omnem oculorum aciem effugiat.

molto avanzato, e che supera per l'esattezza le precedenti traduzioni, sarebbe già alla sua fine, se la salute del Sig. Courier gli avesse permessa una continuata applicazione. Nonostante il Sig. Renouard pensa nel suo ritorno a Parigi di pubblicare subito il frammento inedito con la traduzione francese di M. Courier, ed in seguito l'intero testo. Questa edizione sarà eseguita con tutta l'accuratezza possibile, e nella maniera la più semplice ed elegante; essa avrà, stante le varianti ed il supplemento del manoscritto di Firenze, un vantaggio infinito su tutte le precedenti, e sarà senza dubbio l'edizione fondamentale di questa galante opera, la quale tradotta in tutte le lingue ha incontrato il genio di tutte le nazioni.

Ce morceau n'a pas été écrit sans la connivence de Courier, mais il porte surtout l'empreinte des préoccupations professionnelles de Renouard dont il émane¹; et, bien que ce libraire soit un homme de goût, il nous déplaît de voir la trouvaille d'un lettré ainsi exploitée par lui. Certes, l'entreprise de Renouard n'a rien de mercantile, en ce sens qu'elle ne devait pas l'enrichir; mais pourtant le grec de Longus est présenté ici comme une denrée avec laquelle on s'efforce d'allécher érudits et simples badauds. Car on prévient le public en faveur des deux éditions que l'on prépare : celle du fragment avec la traduction française d'abord, puis celle du texte complet.

Il faut en outre remarquer la hâte avec laquelle sont

¹ Courier écrivait, on l'a vu, un italien plus châtié, et cherchait à donner à sa langue un « goût de terroir ». Cet article est plein de gallicismes; c'est Renouard seul qui a pu l'écrire. Il parlait et écrivait la langue italienne, mais comme un étranger. Le 13 décembre suivant, Renouard ou Courier faisait insérer dans le *Giornale Italiano* de Milan, qui était le Journal officiel du royaume d'Italie, une nouvelle réclame en faveur de la découverte du supplément. *Giornale Italiano*, n° 347.

annoncées ces publications qui étaient encore loin de voir le jour. Il est clair qu'on se dépêche de mettre à profit la découverte pour empêcher del Furia de se l'approprier. C'est pourquoi nous sommes choqué de ce procédé indigne à la fois de Renouard et de Courier.

Non seulement on veut devancer del Furia, mais on pousse l'inconvenance jusqu'à omettre le rôle qu'il a joué dans cette affaire. Loin de reconnaître son concours obligeant, on évite même de le nommer. Bref, on le traite déjà en ennemi. D'ailleurs cette attitude ne saurait surprendre; la veille même du jour où parut cette note, avaient éclaté les hostilités.

Depuis quelques jours, Courier, ayant terminé la copie du supplément, faisait la collation entière du manuscrit de Longus, afin de remettre à Renouard le texte complet que celui-ci se proposait d'imprimer à Paris. Pour ce nouveau travail, del Furia lui accorda toutes facilités, lui permettant de travailler à la Laurentienne de neuf heures du matin jusqu'à la nuit¹, et l'aidant même. « Nous étions arrivés, dit-il, au 10 novembre, quand, prenant moi-même des mains de M. Courier le manuscrit pour le replacer dans mon secrétaire, j'aperçus à l'intérieur une feuille qui, se distinguant du manuscrit par sa couleur et sa largeur, paraissait ne pas lui appartenir. J'ouvris et... ô ciel ! quelle ne fut pas mon épouvante et ma douleur en constatant que cette feuille était attachée à une page du manuscrit, qui, tachée d'une encre abondante et épaisse, y demeurait collée. Cette page était précisément celle où se trouvait le supplément »².

Ainsi s'exprime del Furia. Quant au style tragique dont il se sert pour décrire sa douleur à la vue de cette horrible tache, nous en faisons grâce au lecteur. Bien qu'il

¹ « Dalle ore nove finò all' imbrunir della sera », dit del Furia.

² Del Furia. Lettera al Sig. Domenico Valeriani.

déplore cet accident sur un mode trop élevé, nous comprenons assez son déplaisir pour n'être pas tenté de nous égayer à ses dépens.

Courier, vivement pris à partie, expliqua ainsi ce qui était arrivé : « M'étant servi dans la journée d'une plume (d'oie) pour remuer l'encre dans l'encrier, afin qu'elle fût plus fluide, et ayant ensuite jeté cette plume, ainsi souillée, sur la table où des papiers étaient épars, un de ces papiers s'est taché à son contact et, placé ensuite pour servir de marque, a probablement communiqué la tache au manuscrit » ¹.

Ces explications sont mauvaises : prises au sérieux, elles dénoteraient chez Courier un lecteur bien étourdi et bien malpropre ; mais elles ne sont pas dignes de foi ; del Furia et ses amis ont vu les objections qu'on peut opposer à ce moyen de défense et ne se sont pas fait faute de les développer.

Pourquoi, disent-ils, Courier a-t-il remué l'encre avec la plume d'oie, en se servant de la *piuma* plutôt que de la *penna* ? Pourquoi a-t-il placé sur la table cette plume souillée (imbrattata), plutôt que de la jeter ? Quel besoin avait-il de remuer une encre qui, étant dans un encrier fraîchement préparé à son usage (di fresco preparato), n'avait pas eu le temps d'épaissir ? Enfin, la plume ayant été posée sur une feuille de papier et l'ayant souillée, Courier n'a pas pu, en prenant cette feuille, ne pas voir la tache ; (son excuse au contraire serait acceptable si la tache avait été par dessous).

Toutes ces réponses sont fort sensées ; mais il va sans dire qu'elles ne se présentèrent pas sur le moment à l'esprit du malheureux del Furia. Ce soir-là, pour le calmer un peu, Paul-Louis écrivit sur la feuille malencontreuse, la déclaration suivante qui était destinée à dégager, jusqu'à un certain point, la responsabilité du bibliothécaire :

¹ D'après del Furia, Lettera.

« Ce morceau de papier, posé par mégarde dans le manuscrit pour servir de marque, s'est trouvé taché d'encre :
« la faute en est toute à moi, qui ai fait cette étourderie ;
« en foi de quoi j'ai signé

Courier

Florence, le 10 novembre 1809¹.

Il offrit en outre à del Furia sa copie que depuis il lui refusa. L'autre eut le tort de ne pas l'accepter sur-le-champ. Mais, abattu et désespéré, il se contenta d'observer qu'aucune copie ne pourrait réparer le mal fait au manuscrit.

Le fatal accident s'était produit le vendredi 10 novembre : le lendemain paraissait dans la *Gazzetta universale* l'article qui annonçait au public l'heureuse découverte du fragment de Longus. Ainsi, la perte avait précédé la notification de la trouvaille. Mais la catastrophe demeura secrète, et l'on ne connut d'abord que l'exhumation fortu née d'un précieux texte grec.

Cet événement eut à Florence un retentissement d'autant plus grand que le journal qui le faisait connaître au public n'avait pas coutume de régaler ses lecteurs de nouvelles littéraires. Ce sévère organe de la Préfecture de l'Arno se contentait d'annoncer de loin en loin l'apparition d'un Almanach, d'un traité pratique de législation, ou bien encore d'un manuel à l'usage des maires et des officiers publics, pour les guider dans leurs rapports nouveaux avec l'administration impériale. La littérature n'a presque aucune place dans ces courtes notices insérées, comme par grâce, à la fin du journal : c'est pourquoi Renouard réussit à piquer la curiosité des lecteurs, qui se composaient surtout des fonctionnaires français et d'Italiens ralliés au

¹ On lit encore aujourd'hui cette déclaration de Courier, la feuille ayant été précieusement conservée dans le manuscrit.

nouveau gouvernement. Ce petit monde, qui constituait alors la société brillante de Florence, empruntait tout son éclat au soleil impérial et gravitait autour de la Grande-Duchesse de Toscane, *la Princesse* comme on l'appelait tout court.

Sœur de Napoléon, mariée au prince Bacciocchi, souverain de Lucques et de Piombino, elle venait de s'établir, depuis quelques mois, au palais Pitti où, ornée d'un titre surtout honorifique, elle régnait sur une petite cour avec Puccini pour chambellan. A défaut des réalités du pouvoir, elle recherchait avidement toutes les adulations qui en consolent les âmes vaines. Ambitieuse d'ailleurs comme une Bonaparte, elle veut recevoir les hommages des fonctionnaires impériaux, elle cherche à plaire aux Italiens, flatte le clergé si rudement mené par le gouvernement, et, pour faire montre d'un semblant d'autorité, intervient auprès du Préfet, tantôt en faveur des curés, tantôt en faveur des évêques¹.

¹ C'est le 2 avril 1809 que la Princesse, qu'on appelait aussi Madama la Granduchessa s'était installée au Palais Pitti. Voici comment elle est qualifiée dans l'*Almanacco reale per l'anno 1812* : Maria-Anna-Elisa, Sorella dell' Imperatore dei Francesi, Granduchessa avente il governo generale dei Dipartimenti della Toscana, nata il 3 gennajo 1777, maritata con Felice, Principe di Lucca e Piombino. A peine établie à Florence, nous voyons cette remuante personne chercher à consolider son autorité en intercédant auprès du préfet en faveur des prêtres. Elle lui transmet la réclamation des évêques, qui se plaignent des difficultés que l'administration leur crée pour correspondre avec les curés. A l'occasion de la Saint-Napoléon, c'est ainsi qu'on appelait la fête du 15 août, elle offre des dots à cent jeunes filles, et organise dans les jardins du palais Pitti de merveilleuses réjouissances. Elle veut que la pompe déployée impressionne le bon peuple de Toscane. Rien de plus alléchant que ce programme : l'amphithéâtre, qui se trouve en face du palais, ainsi que le grand *viale* qui conduit au bassin de Neptune sont tout illuminés au moyen de petits verres. Près de la

Cette princesse qui, de peur de se laisser oublier, s'empressait de se mêler de tout, ne manqua pas, lorsque Puccini lui apprit la découverte du précieux fragment inédit, d'exprimer le désir qu'on lui en dédiât la traduction. Elle en fit part au Préfet.

Le baron Fauchet est à Florence le rouage essentiel de la machine administrative. A lui incombe la tâche délicate de représenter le ministre de l'Intérieur, dont il reçoit l'impulsion, de satisfaire la « Princesse », qui veut régner mais ne gouverne pas, d'écarter les mécontents, d'étouffer les plaintes, de faire paraître en tous lieux l'abondance et la joie et de régler par de sages ordonnances jusqu'à l'enthousiasme populaire¹. Il s'acquitte à merveille de cette besogne immense, et, jusqu'à la chute de l'Empire, il voit tout, sait tout, dirige tout d'une main ferme et cependant légère.

Informé tout de suite de la découverte du supplément de Longus et des désirs de la princesse, il se mit en rapport avec Renouard et Courier. Il venait précisément de recevoir la visite du libraire parisien qui ne voyageait pas sans aller offrir ses respects aux autorités. En le conviant

statue de l'Abondance, est érigé un Temple de l'Immortalité avec le Génie de la Guerre écrivant le nom du plus grand des Héros du siècle.

Le soir, après l'exécution d'une cantate, on vit s'élever un ballon en forme d'aigle impérial qui lançait des feux d'artifice; puis commença un bal populaire dans les jardins Boboli. Tous ces détails sont tirés de la correspondance du préfet de Florence avec la Princesse Elisa. Archivio di Stato. Prefettura del Arno.

¹ Par exemple, à l'occasion des victoires de Napoléon. Les volumineux dossiers de la Préfecture de l'Arno contiennent de curieux renseignements au sujet de l'administration française en Toscane. La princesse Elisa, stimulant le zèle du Préfet, l'invite à faire publier dans toutes les Communes, au besoin en y envoyant *des exprès*, les Bulletins des victoires de l'Empereur.

à dîner avec Paul-Louis, le Préfet parut seulement lui rendre sa politesse. Comment Courier, si indépendant à l'égard des personnages officiels, se décida-t-il à accepter l'invitation? Mais qu'il fût venu de son plein gré ou entraîné par Renouard, il n'en fut pas moins l'hôte du palais Riccardi¹.

A table, devant de nombreux convives, il fut question naturellement du roman de Daphnis et Chloé; le Préfet félicita Courier de sa découverte et de l'édition qu'il méditait déjà de confier à Renouard; puis il ajouta ces paroles, qui prenaient de l'importance dans cette bouche circonspecte : « Il faut dédier cela à la Princesse ; elle acceptera votre dédicace »². Le baron Fauchet venait des'acquitter, et devant témoins, de la commission délicate qui lui avait été confiée.

Mais Courier ne comprit pas, ou feignit de ne pas comprendre, qu'émanant du chef de l'administration impériale cette invitation équivalait à un ordre. S'il eût été courtisan ou simplement docile, disons mieux, s'il eût été capable d'observer les égards les plus élémentaires envers la dynastie napoléonienne, il se serait rendu le dimanche suivant, après la messe³, à la réception de l'auguste Elisa, qu'il aurait remerciée d'une telle faveur, puis, grâce à quelques lignes de dédicace, l'affaire de la Tache d'encre soigneusement étouffée dès sa naissance ne serait connue que des rares érudits ayant jeté les yeux sur le manuscrit de Longus.

¹ C'est dans ce merveilleux palais qu'était installée la Préfecture de l'Arno.

² Avertissement sur la Lettre à M. Renouard.

³ Désireuse de recevoir les hommages des fonctionnaires impériaux, elle fit savoir au Préfet que chaque Dimanche, après la messe, elle donnerait audience aux conseillers de préfecture, au secrétaire général et à ceux des maires qui se trouveraient de passage à Florence.

Mais Courier, on le sait, était mauvais courtisan. Il répondit donc à l'injonction du Préfet : « Cela ne se peut, à une femme ! il y a dans ce livre des choses trop libres ». Comme si les mœurs du temps et le manque de scrupules de la famille Bonaparte n'autorisaient pas suffisamment le caprice de la Princesse Bacciocchi ! Renouard, au contraire, apprécia tout de suite l'importance et les avantages d'une protection officielle pour l'édition qu'il allait publier. Il voulut donc faire revenir l'imprudent sur son refus, en observant que ces indécences « se réduisent à quelques lignes qu'on pourrait adoucir de manière à rendre l'ouvrage présentable ». Il parlait en homme de bon sens ; mais rien n'y fit : Courier, peu disposé à céder, ne souffla mot et il ne fut plus question de cette affaire.

Pourtant, l'invitation était si flatteuse que Fauchet et ses convives ne purent croire Paul-Louis assez maladroit ou assez téméraire pour oser la décliner absolument. On pensa qu'il ne manquerait pas de se raviser et il ne fut point désigné dès lors aux persécutions.

Le lendemain de ce dîner¹ chez le Préfet, comme rien ne retenait Renouard à Florence, il partit pour Livourne où l'appelaient ses affaires, après avoir pris quelques mesures pour faciliter le travail de Courier ; c'est ainsi qu'il écrivit à Paris afin de lui faire envoyer les éditions de Schaefer et de Villoison dont il aurait besoin pour la révision projetée du texte entier de Longus.

De retour, le 12 novembre, à Florence où il ne pourra plus passer que quelques heures, il court à la Laurentienne ; bien que ce soit un dimanche, il est assuré d'y rencontrer son ami, puisque del Furia a permis à celui-ci d'y travailler tous les jours, pendant les vacances de la bibliothèque.

¹ Ce dîner, antérieur à l'événement du 10 novembre, eut lieu probablement le 7 ou le 8 novembre.

Il le trouve en effet avec Bencini. Tous deux semblent consternés. Ils lui montrent le précieux manuscrit et le mettent au courant de l'accident. « Ma douleur fut bien vive », écrivait-il. Toutefois, en homme pratique et qui connaît les livres, il entreprend de décoller la feuille interposée, et, malgré l'opposition de del Furia arrivé sur ces entrefaites, il l'humecte « avec sa langue et son souffle » et achève « avec un plein succès cette petite opération chirurgico-bibliographique »¹.

« M. Furia me dit bien alors : « Prenez garde, laissez, vous allez tout déchirer ». Ma réponse fut de lui présenter le manuscrit débarrassé, tout justement comme l'oculiste à qui l'on crierait : « Laissez cette cataracte, vous allez crever l'œil ; et qui répondrait en montrant la cataracte extirpée et le malade rendu à la lumière ».

On doit louer la décision et la dextérité de Renouard et souscrire au témoignage d'habileté qu'il se décerne. Aussi bien ne comprend-on guère l'opposition de del Furia qui voulait que la feuille souillée restât collée au manuscrit qu'elle déshonorait². Il devait bientôt faire un grief au libraire parisien de son ingénieuse et adroite intervention, et cette injustice, irritant au plus haut point l'honnête Renouard, devait provoquer de sa part une verte riposte.

Sur le moment toutefois, le conservateur de la Laurentienne s'abstint de tout reproche. A ses yeux venait de s'offrir l'effroyable tache³, et cette vue réveillant sa douleur il réclama la copie du fragment, que Courier lui avait

¹ Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus par Amyot, etc., par Ant.-Aug. Renouard. Paris, 5 juillet 1810.

² Non seulement del Furia reconnaît qu'il prit cette étrange attitude, mais il paraît même s'en glorifier.

³ « Nous voyons une tache grande comme un écu de six francs et quelques petites taches à côté ». Lettre de Renouard au Directeur de la Librairie. B. Nat. Fr. N. acq. 6658.

offerte le 10 novembre et qu'il lui promet encore. Cette demande parut fort juste à Renouard. Décidé à jouer en cette affaire le rôle de médiateur, il s'efforça de tout arranger à la satisfaction des deux parties. Il insista pour que son ami délivrât sans retard cette copie, et il accompagna ses recommandations de prescriptions minutieuses qui dénotent un homme d'ordre : « Je l'invitai, dit-il, à avoir soin de faire cette transcription sur un papier de la juste dimension du manuscrit, et à la faire en lettres fines, avec cette perfection avec laquelle il sait écrire le grec. On convint que cette pièce serait remise dans le plus bref délai; pour ma part, je promis d'envoyer plusieurs exemplaires de la petite édition que je me proposais d'en faire à Paris aussitôt après mon retour, et de tirer ces exemplaires exprès sur du papier de la grandeur du manuscrit, afin qu'on pût, en y réunissant copie manuscrite et copie imprimée, réparer en quelque sorte le dommage et la dégradation de la page ancienne. Pour cette édition que j'allais faire, il me fut promis, en présence de M. Furia et de son aveu, que la copie qui m'était destinée me serait d'abord envoyée, sauf à faire ensuite celle qui devait revenir à la bibliothèque, et qui, devant être plus soignée, mieux écrite, serait nécessairement un peu plus longue à exécuter. Huit jours, quinze au plus, en faisant le tout à son aise et sans précipitation, devaient suffire à ce petit travail; de sorte qu'avant la fin de novembre tout devait être remis en ordre, et la bibliothèque avoir reçu sa copie »¹.

Le soir même, Renouard quittait Florence, après avoir fait à Courier de nouvelles recommandations au sujet de l'envoi du fragment.

Hélas! ce devait être peine perdue.

Cependant, le libraire parisien s'éloignait joyeux en

¹ Renouard. Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus, etc.

rêvant à l'édition qu'il comptait faire d'une œuvre inédite de l'Antiquité. Ne se proposait-il pas de l'adresser en cadeau de nouvel an à nombre de lettrés et de personnes distinguées qui l'avaient bien accueilli au cours de sa tournée d'affaires en Italie?

L'honnête homme qui fondait ainsi ses espérances sur l'exactitude de Courier et sur son respect de la parole donnée prouvait par là qu'il connaissait bien mal « l'ami » que le hasard lui avait fait retrouver à Bologne. Non seulement, Renouard rentré à Paris n'y trouvera pas le précieux fragment, mais les démarches qu'il fera pour l'obtenir seront infructueuses, ses lettres à Courier resteront sans réponse, et enfin il aura l'amère déception de n'éditer ni le grec de Longus ni la traduction en vieux langage qu'on lui avait promise.

Si le procédé dont on use envers lui est déjà passablement grossier, rien n'égale le sans-gêne dont on fait preuve à l'égard de del Furia. On lui avait fait espérer la copie soignée du passage oblitéré; le lendemain, quand il s'avise de la réclamer, on la lui refuse tout net, et, comme il faut donner une raison, on répond que c'est Renouard qui a défendu de rendre cette copie¹. Ainsi, on met en cause l'absent et on lui prête une petite malhonnêteté qu'il n'eût jamais commise et contre l'attribution de laquelle proteste toute sa conduite.

Malgré tout, del Furia ne se tint point encore pour battu. Le soir du 13 novembre, lorsqu'on ferma la bibliothèque, il fit une dernière tentative auprès de Courier. Il voulait, disait-il, l'accompagner à son domicile pour y recevoir la précieuse copie, et il lui remontra les dangers auxquels

¹ Fr. del Furia. Lettera. Courier aurait même avoué que Renouard et lui, désirant rester seuls possesseurs du supplément, voulaient éviter qu'on fit avant eux la nouvelle édition de Longus. De là leur refus de restituer la copie.

était exposée chez lui cette feuille de papier qui constituait désormais le seul témoin, le seul gage de l'exactitude de l'édition que Renouard allait publier. Conservée à la Laurentienne, cette transcription serait à l'abri de tout risque; elle y remplacerait le manuscrit altéré et ferait autorité, grâce aux trois écritures de Furia, de Bencini et de Courier. C'était précisément ce caractère d'authenticité qui la rendait précieuse aux yeux de Paul-Louis. Aussi refusa-t-il de s'en dessaisir. Outré de ses refus, del Furia montre les dents; alors l'officier d'artillerie, perdant toute mesure, « l'envoie promener en termes qui ne se peuvent décrire »¹.

Ainsi malmené, le pauvre conservateur de la Laurentienne n'avait plus que la ressource d'aller tout conter à son directeur Tommaso Puccini. Celui-ci fit, de son côté, tous les efforts possibles pour obtenir la copie; mais, n'y pouvant réussir, il prit le parti d'assembler chez lui, autour du manuscrit, des professeurs du Musée, de l'Université et des savants. Alors commença une solennelle consultation. Le chimiste Gazzeri², du Lycée de Florence, eut mission de rechercher les moyens de faire disparaître la tache. Après avoir étudié la composition de l'encre qui restait dans l'encrier³, il essaya, le 5 décembre, l'effet d'un « acide préparé spécialement ». Ses premières tentatives firent concevoir des espérances. En effet l'acide attaquait l'encre

¹ Lettre à Renouard.

² Gazzeri, qui jouissait à Florence d'une grande réputation de savant, était professeur au Muséum. Il fit une demande officielle et fut admis dans l'Université Impériale. Il a publié quelques mémoires dans la collezione d'Opuscoli scientifici e letterarii. Son insuccès donne une faible idée de son savoir.

³ Cette précaution, rapportée par del Furia, prouve qu'on ne soupçonnait pas encore Courier d'avoir fait la tache avec une encre indélébile, qui ne se trouvait pas à la Bibliothèque, et qu'il aurait apportée exprès pour commettre son forfait, comme on l'en accuse dans un article du Corriere Milanese, du 23 janvier 1810.

moderne, celle de la tache, en la décolorant, tandis qu'il respectait les anciens caractères. Mais, après vingt expériences, on n'obtint en somme d'autre résultat que de faire passer du noir au jaune¹ le monstrueux pâté, qui se confond désormais avec l'écriture, jaunie elle aussi par le temps. Cet échec prouve évidemment l'insuffisance du chimiste, et Courier a raison, au moins quand il raille les savants florentins représentés par Gazzeri.

Lorsque del Furia eut ainsi assisté à la ruine de ses espérances, il s'abandonna au découragement. Ses amis et lui ne songèrent plus qu'à incriminer l'auteur véritable ou supposé de la tache d'encre et à discréditer la découverte du supplément, que la *Gazzetta universale* avait annoncée au monde lettré.

On répandit le bruit que le traducteur de Longus avait versé de l'encre sur le manuscrit pour pouvoir, à son aise, altérer un passage incompréhensible ou du moins en éluder les difficultés²; un article de la *Gazette de Milan* avertit le public « de n'ajouter aucune foi à un supplément de Longus qui allait paraître à Paris, attendu la destruction du manuscrit original ».

Cette allégation perfide confirma plus que jamais Courier dans le dessein de garder en sa possession la copie authentique du fragment, et il dut se féliciter de ne l'avoir point livrée à un homme qui l'accusait de vouloir falsifier le texte. La malveillance de ses ennemis lui servait donc d'excuse, et il put écrire pour sa justification : « J'ai refusé

¹ Ce jaune résulte de l'oxyde de fer, à ce que dit del Furia dans sa *Lettera*.

² Lettre à Renouard. Dans l'*avertissement* qui précède cette lettre, Courier raconte qu'il parut aussi des estampes « dont une le représentait dans une bibliothèque, versant toute l'encre de son cornet sur un livre ouvert; et ce livre, c'était le manuscrit de Longus ».

« à M. Furia une certaine copie dont il voulait abuser
« comme mon ennemi déclaré; et l'abus qu'il en voulait
« faire n'était pas de la publier, car il ne le pouvait en au-
« cune façon; mais de l'altérer, pour jeter du doute sur
« ce que j'allais publier »¹.

Cependant, il n'était question à Florence que d'une
« entreprise littéraire » formée entre un libraire de Paris
et un ancien officier français en vue de tirer parti d'une
trouvaille faite à la Bibliothèque de San Lorenzo. Le li-
braire Landi colporta cette nouvelle jusqu'à Rome, où
Akerblad s'était retiré. Le bruit en vint même à Paris où
vivaient un grand nombre d'Italiens. Beaucoup de person-
nes croyaient naïvement qu'il était possible de gagner
de l'argent avec ce grec, et la cupidité de certains Toscans
peu lettrés se trouvait révoltée à la pensée que deux Fran-
çais allaient s'enrichir en exploitant un trésor qui faisait
partie du patrimoine de Florence.

Mais ce qu'il y a de plus curieux dans la querelle de la
tache d'encre, c'est que les premières attaques des Italiens
se trompèrent d'adresse. Elles ne furent pas dirigées en
effet contre Paul-Louis Courier, le vrai coupable, mais
contre l'imprudent Renouard qui, par son article inséré le
11 novembre dans la *Gazzetta universale*, s'était désigné,
sans y penser, à la vindicte publique. En vertu du vieil
axiome *is fecit cui prodest*, on jugea que l'auteur du
*désastre*² était celui qui allait en profiter pour publier
l'édition originale du grec déterré, et fonder sur la ruine
d'un document précieux une lucrative spéculation. Ce fut
donc contre Renouard que del Furia et ses amis exploi-
tèrent tout d'abord ce sentiment de jalousie qui fait qu'on
se sent comme frustré par celui qui trouve près de nous
un trésor ignoré. Ce fut sur son dos que l'on frappa

¹ Lettre à Renouard.

² Mot de del Furia.

les premiers coups : dans les gazettes, il fut question d'abord d'un « avide libraire ». L'expression la plus vive des polémiques qui s'engagèrent alors est contenue dans une note envoyée de Florence au *Corriere Milanese*, où elle parut le 23 janvier 1840¹. Non seulement Renouard est formellement accusé d'avoir par cupidité accompli un acte de vandalisme (*un tratto vandalico*), non seulement on lui impute la faute d'un autre, mais une foule de détails constituent de ces inexactitudes voulues qu'on doit appeler mensonges. Il y est dit, par exemple, que *toute* la partie du manuscrit jusqu'alors inédite a été recouverte d'encre et de quelle encre ! Après de nombreux efforts pour la faire disparaître, les conservateurs ont reconnu qu'elle était *indélébile* et qu'il ne s'en trouvait point de pareille à la bibliothèque². Rien n'est plus faux, on le sait, que cette affirmation, puisque Gazzeri, malgré son impéritie, avait fait passer la tache du noir au jaune.

Voilà comment l'infortuné libraire, en essayant de faire pour son édition future ce qu'on appelle aujourd'hui « une ingénieuse réclame », avait obtenu ce beau résultat de déchaîner contre lui-même toutes les colères, et de se substituer au vrai coupable.

Cet article, « dont chaque ligne est un mensonge et une calomnie », adressé à Renouard par une main charitable lui causa, comme il est aisé de le deviner, le plus vif déplaisir. C'était le moment où, après deux mois de vaine attente, il allait désespérer de recevoir « le bienheu-

¹ Un extrait de cet article a été publié, dans les *Lettres inédites écrites de France et d'Italie*, à la suite d'une lettre de Renouard qui en adressait la copie à Courier pour l'édifier sur l'honnêteté de del Furia et de Bencini auteurs manifestes de l'article. Il va sans dire que le libraire parisien était outré. On le désignait assez clairement en ces termes : « un libraio francese, che viaggiava in questi ultimi tempi in Italia ».

² « Che non trovasi ne alla biblioteca, ne in alcun officio ».

reux fragment ». Il commençait même à entrevoir que Courier s'était joué de lui ; et, à ce moment précis, voilà qu'on met à son compte les torts de son indélicat « ami ». Eh quoi ! cette affaire du Longus, dont il s'était promis quelque satisfaction et peut-être quelque honneur, allait donc tourner à son entière confusion par un « concours de bizarres circonstances, que la prudence ne pouvait prévoir » ! Était-il aventure plus désagréable que la sienne ? Se voir en même temps berné par Courier et vilipendé par les Italiens comme voleur de grec, n'était-ce point le comble de la mauvaise fortune ?

Quant à Paul-Louis, préservé par hasard des justes représailles que méritait sa conduite, il laisse avec indifférence les coups des Florentins s'égarer sur son compagnon. Bien plus, il lui conseille la patience : « A quoi bon, lui dit-il, « répondre à nos insulteurs ? laissons aboyer la canaille. « Les gazettes d'Italie sont fort obscures et ne peuvent « vous faire grand bien ni grand mal. Au reste, je ne « souffrirai pas qu'on vous pendre pour moi, et je suis toujours prêt à crier : *Me, me, adsum qui feci*. Je déclarerai, quand vous voudrez, que moi tout seul j'ai fait la « fatale tache, et que je n'ai point eu de complices » ¹.

A la bonne heure ! Voilà le langage d'un honnête homme. Mais en attendant, Courier paisible et muet évite de se désigner aux rancunes. Il semble même éprouver une secrète joie à voir qu'un innocent porte la peine de sa propre faute. « Quelques coups de bâton, écrit-il à « Clavier, seraient peut-être bien placés dans cette occasion ; mais c'est à Renouard d'y penser, car il est plus « piqué que moi » ². Tout en le constatant, il semble trouver la chose naturelle et s'étonne même que son ami se résigne si mal à payer pour autrui : « les sottises qu'on a

¹ Ed. Sautetlet, I, 361.

² Ed. Sautetlet, II, 11.

« mises dans les journaux ne méritent pas que Renouard s'en inquiète si fort ».

Ce dernier s'inquiétait pourtant; son premier mouvement avait été de porter plainte aux autorités de la Toscane. Il avait prié Courier de faire agir le préfet de Florence, afin d'amener del Furia « à chanter la palinodie ». Mais Courier fit la sourde oreille : il n'avait aucun intérêt à révéler au public le nom du vrai coupable ! Il répondit donc : « Je ne vois plus M. Fauchet ; mais je doute fort qu'il voulût entrer pour rien dans cette affaire ».

Bref, en homme avisé, il se garde bien d'attirer sur sa tête une persécution qui l'oublie, et il jouit d'un repos d'esprit grâce auquel il peut à son aise retoucher la traduction entière de Jacques Amyot, où il introduit la version du passage inédit.

Cependant on était arrivé au mois de février 1810. Renouard ne se rendait pas encore à l'évidence : il croyait toujours Courier fidèle à la parole donnée et ce dernier, quoique indécis et impénétrable, n'avait pas encore fait choix d'un autre éditeur. « C'est Renouard, écrit-il à Clavier¹, qui se charge de l'impression du Longus. Il a, dit-il, des gens capables de cette besogne. Dieu le veuille ! et s'il dit vrai, avril ne se passera point que vous n'en ayez le premier exemplaire ».

Mais soudain, sans motif, il renonce à confier son travail au libraire de Paris et voilà qu'il imprime à Florence, chez Piatti, sa traduction de Daphnis et Chloé². La déci-

¹ Lettre du 8 février.

² Daphnis et Chloé, *Traduction complète d'après le manuscrit de l'Abaye de Florence*. Imprimé à Florence chez Piatti, 1810. 152 pages.

Le titre de l'ouvrage est précédé de cette mention : soixante exemplaires numérotés. Toutefois, Piatti interrogé plus tard par deux commissaires de police sur les circonstances de cette publication avoua en avoir tiré 64 exemplaires.

sion avait été prompte, puisque le 8 février il parlait encore de Renouard et que le 15 commençait la publication florentine à 64 exemplaires. Elle dura jusqu'au 15 mars, mais, dès le 3 mars, l'auteur pouvait adresser les premiers volumes sortis des presses à Clavier, à Boissonnade, à Firmin Didot, et à Renouard lui-même, qui de la sorte connut « avec le public seulement » une œuvre qu'il s'était toujours flatté d'éditer. Mais, s'il avait pu connaître la lettre qui accompagnait l'exemplaire adressé à Didot, son juste dépit en eût été augmenté. Non content de l'avoir frustré de sa traduction, Courier offrait maintenant le texte grec à Firmin Didot : « S'il vous *duit*, écrivait-il, « nous pourrons donner au public un joli volume contenant le texte et les variantes des manuscrits de Rome et « de Florence ».

Rien n'égale le sans-gêne avec lequel il s'excusa auprès de Renouard de ce manque de parole : « Notre première « idée était folle. Le morceau déterré devait paraître à sa « place ». Et ce fut tout. Renouard dut dévorer son affront. Mais qu'y faire? et comment venir à bout d'un homme aussi insaisissable?

L'excuse qu'il venait de donner lui semblait si peu fondée qu'il n'allait pas tarder à publier séparément ce « morceau déterré », se déjugant ainsi une fois de plus.

Cependant, après l'impression du *Daphnis* renouvelé d'Amyot, rien ne le retenait plus à Florence, où il devait souffrir de l'hostilité sourde de la Préfecture aussi bien que de l'animosité déclarée de la bande à Puccini. Il partit donc, sans tambours ni trompettes, pour Rome où il se montra peu et où il ne séjourna guère. La belle saison s'annonçait : pour mieux en goûter le charme, Courier vint s'installer à Tivoli au milieu de l'air pur des montagnes.

Dans cette agréable retraite, il se remit au travail et prépara l'édition grecque du fragment de Longus. « J'im-

prime ici le texte, écrivait-il à Clavier; il ne s'en vendra point. Je le donnerai à tous ceux qui sont en état de le lire ». Ce texte, si longtemps attendu, sortit enfin des presses d'un pauvre diable d'imprimeur qui demeurait à Rome près de la Sapience et s'appelait Lino Contadini ou Contedini. Amati et Courier lui-même durent surveiller l'impression. L'ouvrage avait pour titre :

Λογγου ποιμενικων
Αποσπασματιον
μεχρι νυν ανεκδοτον¹.

Tirée à 60 exemplaires, comme le *Daphnis* de Florence, cette édition parut en juin². Mais les exemplaires que Courier en adressa à ses amis de Paris furent saisis par la police qui mit à la poste l'embargo sur tous ses envois. Ainsi, l'on continuait à ne connaître le fragment inédit que par la traduction française; et Boissonnade publiant le 24 septembre, dans le *Journal de l'Empire*, un article fort élogieux sur le traducteur de Longus n'avait point

¹ Le texte grec, qui remplit sept pages — telle est l'étendue exacte du morceau inédit — commence par ces mots : φυλάττειν, αὐτὸς δὲ τῇ πηγῇ προστάς τήν τε κόμην καὶ τὸ σῶμα πᾶν ἀπελούετο. Il finit par ces mots : ... εἰς μόνην Χλόην ἐρίγεντο λάλος, καὶ εἴ ποτε μόνος ἀπ' αὐτῆς.....

A la suite de ce texte est une traduction latine qui forme 4 pages et demie : au-dessous se lit cette mention : *vertit Hieronymus Amatus*. Enfin l'on trouve cette indication : Romae M.DCCC.X.

Apud Linum Contedinium.

On voit que Courier ayant renoncé à faire lui-même la version latine du fragment en avait confié le soin à Amati toujours en quête de besognes philologiques.

² M. de Tournon préfet de Rome affirme au Directeur de la Librairie qu'elle parut en avril, c'est-à-dire avant l'application de la nouvelle loi sur la Librairie. Mais il avance la date de cette publication, par bienveillance pour l'auteur et pour l'éditeur.

encore vu le texte grec. Fidèle à sa parole, Courier destinait d'ailleurs la plus grande partie de cette impression de chez Lino Contadini à être distribuée gratuitement à tous ceux qui en feraient la demande. Pour ses amis, il leur réservait quelque chose de mieux : l'édition complète revue avec soin.

Cependant sa découverte annoncée par la *Gazette de France* avait à Paris un grand retentissement. Un savant médecin Petit-Radel, membre de l'Institut, traduisit en vers latins le fragment de Longus¹, au moment même où Renouard distribuait une brochure sensationnelle², dont il sera question plus loin.

Il restait à justifier le bruit fait autour de cet ouvrage en donnant enfin du texte de Longus une édition soignée. Préparée patiemment, enrichie des variantes d'un manuscrit du Vatican, elle fut tirée à Rome à cinquante-deux exemplaires. Cette fois c'était, suivant le mot de l'auteur, une véritable « pièce de société » ; c'est-à-dire qu'elle était réservée aux intimes. Elle portait ce titre :

Λόγγου ποιμενικῶν λόγοι τέτταρες

A la fin, se lit cette mention : ἐν Ῥώμῃ, παρὰ Λίνω τῷ Κοντεδινίῳ. Sur l'avant-dernière page est écrit en italien : « Cinquanta due esemplari col numero della tiratura in fronte d'ogni esemplare ».

¹ Lacune du texte de Longus, livre 1^{er}, recouvrée à Florence en 1810 (*sic*) et communiquée par M. Courier, in-8° de 8 pages. D'après ce titre, il semble bien que Petit-Radel ait eu le texte grec sous les yeux. Mais comment expliquer que les amis de Courier, Clavier, Millin, Boissonnade n'aient pas été aussi favorisés que ce médecin? Je suppose que Petit-Radel avait obtenu, sur sa demande, une copie manuscrite du passage inédit.

² Notice sur une nouvelle Edition de la traduction française de Longus par Amyot, etc. ; 16 pages ; Paris, 5 juillet.

A partir de la fin de septembre¹, Courier distribua des exemplaires de cette précieuse édition originale : le premier billet d'envoi que j'en connaisse est une lettre inédite à Molini², le libraire de Florence, dont voici la teneur :

Rome, 28 septembre 1810.

Carissimo Consigliere,

Je vous envoie par la poste un exemplaire du Longus grec que je vous prie de faire tenir à M. Luigi Lamberti, inspecteur des études à Milan, comme vous me marquez par votre dernière lettre que vous en avez les moyens.

Je suis bien aise que mon petit cadeau vous ait fait plaisir. Je ne vous en ferai plus de pareil, car voilà ma gloire assurée, et je ne veux plus rien faire. Je vous embrasse.

Le bruit court qu'on me fait mon procès à Florence ou à Paris, que je vais être pendu et mon bien confisqué au profit de Furia. Vous saurez ce qui en est. Mandez-moi, je vous prie, s'il est vrai que je ne sais quelle excellence s'est emparée de ma Chloé³. J'en avais laissé 25 exemplaires chez Piatti⁴.

C'est ainsi que Courier, ayant quitté Florence, cherchait

¹ A la même date le préfet de Rome écrit au Directeur général de la Librairie : « Je suis informé que M. Courier a fait imprimer récemment à 50 exemplaires seulement le roman entier des amours de Daphnis et Chloé ». 6 octobre 1810.

² Molini était, pour son honnêteté et ses connaissances, très apprécié du préfet de l'Arno qui le proposa, en seconde ligne, pour le poste de commissaire vérificateur de la Librairie.

³ Courier fait allusion à la saisie des 27 exemplaires de sa traduction de Daphnis et Chloé restés en dépôt chez Piatti. Elle eut lieu le 24 juillet, par ordre du Directeur général de la Librairie. On est étonné que, plus de deux mois après, l'auteur ne connût que par ouï-dire la saisie de son livre.

⁴ Il s'en trouva exactement vingt-sept.

au milieu du travail, soit à Rome, soit dans sa retraite de Tivoli, l'oubli des tracas que lui avaient suscités sa découverte et l'incorrection de sa conduite. Mais la lettre qu'on vient de lire nous montre qu'il n'était point arrivé au terme de ses ennuis. L'histoire de la publication du fragment et du texte de Longus nous a entraîné jusqu'au mois de septembre; il nous faut maintenant revenir en arrière et montrer comment les accusations d'abord dirigées contre M. Renouard se retournèrent contre Courier qui devint le seul accusé; et comment le Directeur général de la Librairie et le Ministre de l'Intérieur furent amenés à s'occuper de l'affaire.

CHAPITRE XV

SUITE DE L'AFFAIRE DE LA TACHE D'ENCRE

Un réquisitoire de del Furia contre Paul-Louis Courier. — La Lettera della scoperta e subitanea perdita... — La plainte de Renouard au Directeur général de la Librairie. — Sa *Notice* sur Daphnis et Chloé. — L'action administrative intentée à Courier. — Courier recherché par le Ministre de la Guerre. — Sa réponse à Gassendi.

Courier avait quitté Florence fort à point : ou plutôt il en était parti juste au moment où, désigné à la vindicte publique, il ne pouvait plus y séjourner sans désagrément. En effet del Furia, dont la douleur était aussi vive qu'aux premiers jours, éprouva le besoin de conter au public la catastrophe de la Laurentienne. Il fit donc paraître sa fameuse *Lettera della Scoperta*¹. Cet opuscule était adressé à l'un de ses amis Domenico Valeriani, Directeur des étu-

¹ Lettera della scoperta e subitanea perdita di una parte inedita del primo Libro de' Pastoralì di Longo, fatta in un codice dell' Abbazia Fiorentina, ora esistente nella Publica Imp. Biblioteca Mediceo-Laurenziana. Cette lettre fut publiée dans la Collezione d'Opuscoli scientifici e letterarii, à la date du 5 février 1810. Elle était précédée, en exergue, de cette citation de Virgile :

... Quæsivit lucem, ingemuit que reperta.

des au Lycée *di Vimercate* à Milan et professeur d'Eloquence et Philosophie dans cet établissement¹.

Extraordinaire en fut le retentissement à travers l'Italie lettrée. Pour la première fois, on y trouve rétablis les faits si étrangement altérés dans l'article du *Corriere Milanese* du 23 janvier. On y désigne le véritable auteur du dégât et il n'est plus question de cette fable ridicule d'une encre indélébile. Del Furia se rend coupable, il est vrai, d'une assertion fausse en s'attribuant une part dans la découverte de Paul-Louis. Mais abstraction faite de ce mensonge, qu'il faut bien pardonner à l'amour propre d'un érudit malheureux², une étude approfondie de la question nous montre le récit de la *Lettera* comme très rapproché de la vérité.

Le plus grand tort de del Furia, c'est évidemment d'exagérer l'importance du dégât : la tache, eût-elle couvert toute la page, pouvait être enlevée par des procédés très connus, ainsi que le fit observer le Ministre de l'Intérieur lui-même, M. Montalivet, et il a fallu l'étonnante impéritie du chimiste Gazzeri pour aboutir à un aussi piteux résultat. Si d'un pâté noir on a fait une hideuse tache de rouille, cela prouve seulement « que les professeurs de Florence ne sont pas plus habiles en chimie qu'en littérature ».

En outre, la destruction même volontaire et complète de la page inédite ne saurait après tout être assimilée à une catastrophe publique, car le texte ayant été copié avec soin par Courier, aidé et contrôlé par les deux bibliothécaires³, il était toujours possible de rétablir le passage devenu illisible.

¹ Cette importante lettre peut être regardée comme une réponse à un billet de Valeriani qui demandait à del Furia des explications sur la Tache d'encre. Voir à l'appendice.

² N'avait-il pas travaillé six ans sur le manuscrit sans découvrir son véritable intérêt?

³ Del Furia et son adjoint Bencini.

Et cependant c'est sur le mode tragique que l'accident nous est raconté. Nous n'insisterons pas sur le pathétique avec lequel del Furia décrit le saisissement « qui glaça son sang dans ses veines et arrêta sa voix dans son gosier » ; nous ne dirons rien des rêves où la nuit « cette image cruelle s'offrait à ses yeux ». Mais ne doit-il pas nous paraître ridicule d'écrire cette phrase, à propos de Courier qui refuse sa copie : « Il ferma ses oreilles aux conseils de « ses amis, aux lamentations d'une Ville entière, en un « mot aux doléances de toute la République des Lettres, « qui ne cessera jamais de gémir sur cette immense « perte ».

Cette emphase de mauvais goût trahit l'extrême dépit d'un homme qui, selon l'expression d'Akerblad, a vu « un Welche venir pondre dans son nid ». Certes del Furia fut trop malmené par Courier pour qu'il nous plaise de l'attaquer à notre tour. Mais il est grave pour un helléniste qui décrivit à loisir le manuscrit de Longus de n'avoir pas constaté l'existence du précieux supplément. Sur ce point, la déposition d'un savant aussi correct et aussi modéré de caractère que Boissonnade¹ est écrasante pour l'éditeur des Fables d'Esopé.

Or, se mettre dans le cas d'éprouver du dépit est chose regrettable : le montrer au public et à son adversaire est plus fâcheux encore, car on donne prise aux coups et l'on n'a pas les rieurs de son côté. Courier qui, dans sa Lettre à Renouard, défendait une mauvaise cause, a pourtant obtenu le succès en faisant rire aux dépens de son adversaire. Peut-être n'a-t-il convaincu personne de son inno-

¹ « En vérité, je ne reviens pas de ma surprise que M. del Furia, qui a eu si longtemps le ms. entre les mains pour son Esopé, n'ait pas songé à jeter les yeux sur Longus ». Lettre du 9 avril 1810. Boissonnade appelle pourtant le préfet de la Laurentienne « le savant M. de Furia ». *Journal de l'Empire*, 24 septembre 1810.

cence : mais del Furia s'est vu à tout jamais perdu de réputation, sauf à Florence, où il a trouvé des défenseurs pour des raisons de clocher. Partout ailleurs, le jugement du pamphlétaire est devenu sans appel, même aux yeux de ceux qui ont pensé qu'il dépassait la mesure. Si Courier conserve une réputation suspecte, del Furia passe pour un « rat de bibliothèque » rageur et borné, pour un de ces rats entrevus par le fabuliste

Qui les livres rongearis

Se font savaris jusques aux dents.

Peut-être le laborieux Académicien méritait-il mieux¹. On sait qu'il possède, en dépit de Courier, quelques titres honorables au nom d'helléniste, grâce à sa publication des Fables d'Esopé. Il était en outre versé dans la langue arabe. En ce qui concerne Longus, on pourrait peut-être admettre que cet austère érudit ne s'intéressant guère à une œuvre aussi légère que *Daphnis et Chloé* n'a point été tenté de déchiffrer, à grand renfort de besicles, le texte si peu lisible du manuscrit (minutissimo caractere exaratus). Cette indifférence pour un roman érotique devait lui causer plus tard d'amers regrets.

La *Lettera della Scoperta* a, dans l'affaire de la tache

¹ La vie de del Furia a été retracée par F. L. Polidori, dans un article nécrologique inséré au Tome IV de l'Archivio Storico Italiano (Firenze, 1856). Il raconte longuement l'affaire de la tache d'encre, et s'attache à montrer la complaisance et la bonne foi de l'honnête bibliothécaire indignement trahies par Courier, dont il ne nie point le talent comme pamphlétaire. Il appelle del Furia « un letterato dell' antico stampo ». L'Eloge de del Furia fut également prononcé à Florence le 25 mai 1857 par le professeur Giuseppe Bardelli. Elogio del Cavaliere prof. Francesco del Furia, letto li 25 Maggio 1857 nella solenne adunanza della società Columbaria. Ce morceau oratoire dans lequel Furia est appelé « profundo grecista » n'ajoute rien à la notice de Polidori.

d'encre, une importance capitale. Selon l'expression de M. Omont ¹, elle constitue « l'acte d'accusation ». Pour mieux avertir le public et l'autorité, del Furia ne se contente pas de décrire les taches. Il les fait voir en donnant un fac-similé du folio 23 verso du manuscrit ². Nous disons les taches; en effet il y en a plusieurs. La principale a bien l'air d'avoir été communiquée au manuscrit, ainsi que celles que j'appellerai ses satellites, par la malencontreuse feuille interposée; mais dans le haut, à gauche, se trouve un autre pâtre fort gros, qui, selon del Furia, semble avoir été fait *directement* au moyen d'une plume qu'on aurait secouée sur la page de manière à y laisser tomber une goutte d'encre énorme. Enfin, l'auteur de la *Lettera* a remarqué également sur ce malheureux folio de petites incisions (*piccoli scarificazioni*) qui ont détruit en divers endroits les antiques caractères.

Cet opuscule parut au moment même où Renouard, exaspéré par la perfidie des attaques du *Corriere*, cherchait à faire désavouer le journaliste milanais par del Furia. Il se disposait à invoquer, comme on l'a vu, l'autorité du Préfet de l'Arno, en mettant à profit les bonnes relations que Courier et lui-même avaient eues avec le baron Fauchet.

Mais Paul-Louis s'était refusé à cette démarche et la *Lettre* de del Furia la rendait désormais inutile. Toutefois Renouard ne fut ni consolé ni apaisé; il était de ces hommes intègres dont le travers consiste à ne pouvoir supporter la plus légère critique; aussi le factum du bibliothécaire florentin, bien que le déchargeant du principal de l'accusation, eut encore à ses yeux le défaut de lui cher-

¹ Paul-Louis Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus de Florence par H. Omont, dans la *Revue critique* du 16 novembre 1885.

² C'est en tête de la *Lettera* que se trouve le fac-similé de la tache d'encre.

cher et de lui « trouver des torts », puisqu'on l'y blâmait d'avoir détaché du manuscrit la feuille souillée d'encre, qui y était restée collée. Il se buta donc plus que jamais à l'idée d'obtenir une rétractation formelle et un solennel désaveu de la note insérée au *Corriere*.

Or, pour que Renouard fût définitivement mis hors de cause, il fallait que Courier fût dénoncé aux autorités comme coupable. Cette considération n'arrêta pas le libraire parisien. Aussi bien n'avait-il plus à ménager un homme qui, après s'être dit son ami, l'avait traité avec le manque d'égards que l'on sait. Le 11 mai 1810, outré des mauvais procédés de Paul-Louis il exposait l'affaire au comte Portalis, Directeur général de la Librairie, dans le placet suivant, dont nous avons retrouvé l'original à la Bibliothèque nationale¹ :

Bibl. Nat. Nouv. acq. franç. 6658. Lettre de Renouard².

Monsieur le Conseiller d'État,

Directeur général de la Librairie.

Dans un voyage que j'ai fait l'année dernière en Italie, j'ai eu le plaisir de découvrir à Florence, avec un de mes amis, Parisien et habile helléniste, qu'un ms. grec conservé dans la Bibliothèque de Médicis (La Laurentiana), contenait le Roman de Longus en entier, et qu'ainsi on pourrait rétablir la lacune qui existe dans le premier livre de cet ouvrage. Transportés de joie de cette jolie découverte, nous prîmes aussitôt la résolution de publier ce frag-

¹ Ce document est si peu connu que nous n'hésitons pas à l'insérer dans cette étude, bien qu'il ait été publié dans l'*Intermédiaire des chercheurs*, 30 septembre 1893, t. XXVIII.

² L'article du *Corriere Milanese*, qui accompagne cette lettre, est copié de la main de Renouard.

ment; mon ami se chargea d'en faire la copie, avec l'agrément des Bibliothécaires, et bien entendu sans déplacement du manuscrit dont il ne devait ni ne voulait faire aucun usage que dans la Bibliothèque, et sous l'inspection non interrompue des gardiens. Mes affaires m'appelant à Livourne je quitte Florence pour quelques jours; à mon retour je vais à la Laurentiane, j'y trouve mon ami, et les Bibliothécaires.

On me dit que la copie est faite, mais qu'il est arrivé un accident bien désagréable, M. Courier m'apprend que dans le cours de son travail, voulant l'interrompre pendant quelques moments pour converser avec le Bibliothécaire, il avait pris sur le bureau un papier indifférent pour marquer l'endroit où il avait à revenir, que vingt minutes après, à l'ouverture du livre il avait vu avec douleur que le papier, taché d'encre à l'envers, était resté collé au manuscrit. On me montre le volume, avec la permission du Bibliothécaire, et en sa présence, je réussis avec quelques soins à détacher ce feuillet étranger, et j'y réussis sans endommager en rien le ms., sans rien attaquer de l'épiderme de ce papier vieux et dégradé par les années. Nous voyons une tache grande comme un écu de six francs, et quelques petites taches à côté. Sur-le-champ on vérifie la copie manuscrite faite par M. Courier, et on a la satisfaction de reconnaître qu'aucun des mots couverts d'encre ne présente dans la copie aucun doute, aucune incertitude; c'est donc un malheur arrivé au volume, une tache désagréable, mais non pas une perte irréparable, une sorte de calamité littéraire. Je reviens à Paris, et j'y attends cette copie grecque, que soit dit en passant j'y attends encore. A la fin de janvier, un ami m'envoie de Milan un journal où cet événement tout simple, et auquel je n'ai aucune part, est travesti en un acte de *vandalisme*, un trait d'avidité de la part du libraire français, et enfin la note est mensongère d'un bout à l'autre. On dit que j'ai fait la copie, on l'a faite

tandis que je n'étais pas à Florence, qu'en rendant le ms. j'avais donné pour excuse que mon encrier s'était renversé. Je n'ai pas eu à rendre ce livre qui n'a été confié ni à moi ni à mon ami, et le détail que j'ai fait de l'accident montre la fausseté du récit mis au journal. On ajoute que cette tache est faite avec une encre indélébile qui ne se trouve ni à la Bibliothèque, ni dans aucune boutique de Florence, et que toute la partie inédite est couverte d'encre, tandis que la tache que j'ai vue n'est que de la grandeur d'un écu de six francs. Cette accumulation de faussetés n'a pu avoir pour cause que le désir de nous punir de l'espèce de bonne fortune littéraire qui nous a fait découvrir en un moment ce que nombre de savants, beaucoup plus doctes que nous deux, n'avaient pas aperçu depuis plusieurs siècles ; mais comme le récit du journal travestit en une action basse et méchante ce qui n'est qu'un accident, qu'il attribue cette action à moi qui suis tout à fait étranger même à l'accident arrivé, je demande que vous ayez la bonté d'adresser à M. le Préfet de l'Arno une note par laquelle vous voudrez bien l'inviter à faire constater par les Bibliothécaires que la note insérée au journal est fausse en ce que le libraire français qui y est désigné n'a rien copié du ms., qu'il était absent de Florence quand la tache a été faite, et enfin que cette tache faite par une autre personne, qu'on nommera si l'on veut, a eu lieu dans la Bibliothèque, sous les yeux de MM. les Bibliothécaires, et par l'effet d'un papier mis par mégarde dans le manuscrit.

Je joins la copie de la note italienne qui fait l'objet de ma réclamation, elle est du *Corriere Milanese*, 23 janvier 1810.

Recevez, je vous prie, mes excuses de cette importunité, mais vous ne sauriez croire quelle désagréable sensation a faite en Italie cette note calomnieuse, et incapable d'une mauvaise action, je dois employer tous les moyens pour ne

pas rester chargé d'une inculpation dont il est si facile de démontrer l'entière fausseté.

Je suis avec respect

Votre très humble serviteur

ANT. AUG. RENOUARD.

Paris, le 11 mai 1810.

Malgré le vif mécontentement qu'il éprouve, Renouard évite de charger Courier : il atténue le dommage causé par son compagnon de voyage, et insiste sur ce fait qu'il s'agit d'un pur « accident ». Mais, d'autre part, il réclame une sorte d'attestation officielle de son innocence ; il veut être mis hors de cause ; or, on peut observer qu'il ne lui coûtait rien de garder le silence, alors que l'article du *Corriere* était oublié et corrigé par la *Lettera della Scoperta*. Il y a donc lieu de regretter qu'une susceptibilité exagérée ait poussé l'honnête libraire à une démarche au moins inutile ; assurément, il n'en prévint pas toutes les conséquences, qui devaient être bien fâcheuses pour Paul-Louis. En effet, cette plainte adressée à l'autorité compétente allait donner prétexte à une enquête qui était réclamée avec passion par les Puccini et les del Furia, et que justifiait d'ailleurs la publication à Florence, en février et mars, de la traduction de Longus. La « Princesse » elle-même avait dénoncé Courier¹. Venue à Paris pour assister au mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise, cette « grande Dame » avait profité de son voyage

¹ Courier était à Florence, et fut plus tard à Naples, un des familiers de la fameuse comtesse d'Albany, veuve du prétendant au trône d'Angleterre Ch. Edouard Stuart ; il partageait le mépris de ce petit cénacle aristocratique pour les parvenus de la dynastie impériale. Il est donc naturel que la princesse Elisa l'ait traité en ennemi.

pour signaler le larcin d'un morceau de grec qui aurait été vendu aux Anglais¹.

Toutefois on n'avait pas cru pouvoir agir, l'auteur du délit ne semblant pas suffisamment désigné. Mais, après la Lettre de Renouard, on envoya de Paris des instructions au préfet de l'Arno², afin qu'une enquête administrative fût ouverte.

Au moment où elle allait commencer, Renouard en publiant sa *Notice*³ de seize pages sur Daphnis et Chloé, vint éclairer l'affaire d'un jour nouveau et verser au procès de nouveaux documents. S'adressant cette fois au public, c'est-à-dire aux quelques personnes susceptibles de s'intéresser à cette polémique, ce qu'il appelle spirituellement l'univers de Tristram-Shandy, il racontait l'accident, et insistait sur sa propre innocence, en repoussant toute accusation d'avidité mercantile. « Quant au littérateur, écrivait-il en forme de conclusion, il aura cru avoir le droit de « retenir ce qu'il avait trouvé, ou au moins de ne le publier « que quand bon lui semblerait. Il n'aura pas aperçu « qu'avant la tache il avait bien ce droit, mais que la tache une fois faite, son devoir était de rendre aussitôt « une copie manuscrite ; ou s'il ne la voulait rendre qu'imprimée, de la donner avec une promptitude telle qu'on « eût à peine eu le temps de s'affliger de la dégradation ».

Ces derniers mots, en indiquant ce qu'on devait exiger de l'indélicat « littérateur » traçaient son devoir au Direc-

¹ Voir notamment l'Avertissement sur la lettre à M. Renouard.

² Nous avons dépouillé à Florence, aux Archives d'Etat, toute la correspondance du préfet de l'Arno avec le Ministre de l'Intérieur et avec le Directeur de la Librairie, sans pouvoir trouver trace de la note qui contenait ces instructions.

³ Notice sur une nouvelle Edition de la traduction française de Longus par Amyot, et sur la découverte d'un fragment grec de cet ouvrage. Paris, 5 juillet 1810.

teur de la Librairie. Dès lors une action administrative fut engagée contre Courier.

Ainsi les sanctions poursuivies contre lui furent suggérées par le seul homme sur lequel il aurait pu compter comme ami, dans cette triste affaire, s'il n'eût, comme à plaisir, pris soin de se l'aliéner.

Après avoir reçu de Paris des ordres précis, le baron Fauchet confie à l'un des conseillers de préfecture de Florence l'enquête¹ prescrite au sujet du dégât commis à la Laurentienne. Ce conseiller, nommé Cercignani, convoque à la Préfecture, pour le 19 juillet 1810, del Furia qui s'empresse d'accourir, en apportant le manuscrit maculé, afin qu'on puisse vérifier sa déposition. Interrogé, il reproduit à peu près les termes du récit qu'il a déjà publié dans la *Collezione d'Opuscoli*, en laissant de côté le style épique et les réminiscences de Virgile. Renouard est mis hors de cause, Courier est formellement accusé d'avoir fait la tache pour rester seul possesseur de la partie inédite du ms.².

¹ Toutes les pièces relatives à cette première enquête, à la saisie des 27 exemplaires de la traduction de Longus qui restaient en dépôt chez l'imprimeur, toutes celles aussi qui concernent une seconde enquête, laquelle eut lieu après la publication de la Lettre à M. Renouard (20 septembre 1810), en un mot, la plupart des documents officiels relatifs aux poursuites qui furent dirigées contre Courier, ont été dérobés au Ministère de l'Intérieur, et font partie de la Collection Leber, qui est conservée à la Bibliothèque de la ville de Rouen. M. Omont, membre de l'Institut, a publié toutes ces pièces si intéressantes dans la *Revue critique* du 16 novembre 1885. Qu'il veuille bien trouver ici et accepter l'expression de notre reconnaissance pour l'amabilité avec laquelle il a facilité nos recherches.

² ... Il signore Courier avendo recusato di rilasciarmi una copia che noi aveva espressamente promessa del suo manoscritto tratto dall' originale della biblioteca, ho tutto il fondamento di credere che la detta macchia fosse fatta maliziosamente per rimanere egli solo il proprietario di quella parte dell' opera che manca finqui in

Cette accusation était logique. De cette déposition on rédige procès-verbal que signent del Furia et Cercignani.

Quelques jours après, le 24 juillet, en exécution des ordres transmis par le Directeur général de la Librairie au Directeur de la police du Grand-Duché de Toscane, deux commissaires Tommaso Vannini et Francesco Galassi se présentent chez Piatti pour procéder à la saisie des vingt-sept exemplaires de la traduction complète de Daphnis et Chloé qui restaient en dépôt au domicile de cet imprimeur. Sans difficulté celui-ci les accompagne à l'étage supérieur de son magasin où, sur une tablette, ils aperçoivent un paquet de livres neufs brochés et couverts de papier bleu, qui avaient pour titre : Daphnis et Chloé, traduction complète, d'après le manuscrit de l'Abaye de Florence. Imprimé à Florence, chez Piatti, 1810.

Les 27 exemplaires sont mis sous séquestre. Quant au manuscrit de l'auteur, que les commissaires de police voulaient saisir aussi, il se composait de feuillets détachés que Piatti avait reçus de Courier à diverses époques et qu'il lui avait rendus l'un après l'autre « au fur et à mesure de l'impression (a misura che avevano servito alla composizione del carattere) ».

Les volumes saisis sont alors remis au sieur Dubois, Directeur de la police du Grand-Duché, qui en adresse un à Portalis¹, en lui rendant compte de la saisie.

A son tour, le Directeur général de la Librairie transmet le dossier de cette affaire au Ministre de l'Intérieur. Enfin

qualcunque altro luogo ». Processo-verbale. — *Revue critique*, 16 novembre 1835, p. 379.

¹ Dubois n'adresse à Paris qu'un seul exemplaire, « n'ayant pas cru devoir charger le courrier de la totalité ». Le procès-verbal des commissaires de police, joint en original à cet envoi, nous apprend que Piatti avait imprimé 64 (et non 60) exemplaires du Daphnis et Chloé, et que Courier en avait reçu 37 qu'il avait envoyés, pour la plupart, à Paris à des savants de sa connaissance.

voici, dans le dossier Leber, une lettre intéressante, c'est la réponse de Montalivet, en date du 14 août. Au milieu de tous ces fonctionnaires automatiques, rouages insensibles et inconscients de la machine administrative, on découvre un homme qui réfléchit et qui raisonne. Selon le mot de La Bruyère, « on est tout heureux et surpris ».

Le ministre observe très justement que l'on ne voit trop quelles mesures on pourrait prendre contre l'auteur d'un dommage de ce genre. D'ailleurs, ajoute-t-il, « non seulement le passage couvert d'encre n'est pas perdu mais il a été publié en Italie sur une copie qui avait été faite par le sieur Courier, et M. Petit-Radel, médecin, en a fait une traduction en vers latins, que j'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint.

« A l'égard des taches d'encre, il est possible de les enlever par un procédé qui est très connu. Il ne s'agira que de s'y prendre avec beaucoup de précaution pour ne pas attaquer les caractères. En conséquence, j'écris aujourd'hui au conservateur de la Bibliothèque de Florence de consulter un habile chimiste¹ et de s'occuper avec lui de cette opération. Dans tous les cas il sera facile de rétablir ce passage sur le ms., puisqu'il est imprimé. On m'assure que M. Renouard, libraire à Paris, en possède un exemplaire. Je crois donc qu'il ne faut pas donner suite à cette affaire et qu'il suffit pour le moment de s'occuper des moyens de réparer le dommage survenu au manuscrit ».

C'était parler le langage du bon sens ; et l'affaire semblait terminée. Mais qu'allaient dire les Puccini et les del Furia

¹ Quand Montalivet écrit à del Furia de consulter un habile chimiste, on ne peut s'empêcher de sourire en songeant combien le ministre était loin de soupçonner l'ignorance des chimistes de Florence. Il faut se rappeler la maladresse d'un Gazzeri qui aggrava la tache au lieu de l'enlever.

qui s'étaient flattés de faire arrêter Courier et dont la haine ne pouvait se contenter d'une persécution si douce et si courte? Heureusement pour eux que leur adversaire, plus brave au milieu du danger que généreux et délicat dans les circonstances ordinaires de la vie, allait ranimer avec une belle audace la persécution languissante.

D'ailleurs, si Montalivet conseillait de ne pas donner suite à l'affaire, Portalis se montrait plus ardent. Stimulé sans doute par la plainte qu'il avait reçue de M. Renouard, il poursuivait son enquête¹, en faisant prendre par le Préfet de Rome des informations auprès de Courier « sur sa « conduite relativement à un manuscrit grec existant dans « la bibliothèque Saint-Laurent de Florence ».

Le traducteur de Longus était alors retiré à Tivoli, où il attendait la fin des chaleurs encore si pénibles à supporter à Rome au mois de septembre. C'était là, dans une laborieuse retraite², qu'il venait d'achever la préparation de son édition du texte intégral de Daphnis et Chloé. Un manuscrit du Vatican, cousin germain de celui de la Badia lui avait fourni d'excellentes variantes³.

Il annonçait à Boissonnade, dans une lettre du mois de mai, qu'il resterait à Tivoli :

Εἴτ' ἂν ὕδωρ τε ῥέη, καὶ δένδρεα μακρὰ τεθήλῃ, c'est-à-dire tant que l'eau du Teverone alimenterait les cascades et qu'il y aurait de la verdure aux arbres. Mais septembre était venu; tout était desséché sur la montagne : verdure

¹ Portalis écrivit à M. de Tournon, préfet de Rome, en date du 1^{er} septembre 1810. La lettre à Renouard fut imprimée par Lino Contadini le 20 septembre. On voit donc que ce ne fut pas, comme le dit M. Omont, le pamphlet de Courier qui fit ouvrir une nouvelle enquête.

² Courier s'était installé tant bien que mal dans une auberge de Tivoli.

³ « Outre le ms. de Florence, j'en ai un ici qui vaut de l'or ». Lettre à Clavier.

et ruisseaux, et cependant Courier attendait avec inquiétude les événements dans sa retraite de Tivoli, où il était encore. Il y reçut la convocation du Préfet de Rome qui l'invitait à se présenter devant lui. De fort méchante humeur il s'y rendit et donna des explications sur sa conduite ; afin qu'elles fussent mieux spécifiées, il laissa entre les mains de M. de Tournon un écrit en forme de lettre, daté du 18 septembre. Cette lettre, qui est publiée dans sa correspondance, commence par ces mots : Monsieur, voici ma réponse aux demandes de M. le Directeur de la librairie.

Courier se défend avec beaucoup de dignité, il repousse le reproche que lui adressaient « quelques gens, assez méprisables d'ailleurs », de vouloir spéculer sur un morceau de grec ; et, pour conclusion, il abandonne volontiers les vingt exemplaires qui lui restaient de son édition grecque, qu'on peut saisir, dit-il, comme on a fait de sa traduction à Florence.

Mais ces explications, données au Préfet, ne lui semblent pas suffisantes. Il veut se justifier devant le public, se laver du crime dont on l'accuse depuis dix mois, et confondre enfin ses détracteurs. Il annonce donc à M. de Tournon, par une seconde lettre¹, qu'il va publier un « mémoire très succinct, où Son Excellence trouvera les renseignements qu'elle désire ». Malgré le Préfet, qui lui interdit de rien publier sur l'affaire et lui annonce qu'il s'exposerait beaucoup, ainsi que l'imprimeur, Paul-Louis décide de faire paraître le *factum* qu'il vient de composer, en forme de *Lettre à M. Renouard*. La *notice* du libraire parisien, qui est du 5 juillet, est restée sans réponse. Dirigée surtout contre del Furia, elle attaque accessoirement Courier, établit ses responsabilités, montre son sans-gêne et sa mauvaise foi à l'égard du bibliothécaire de Florence.

¹ Courier donne le texte de cette lettre dans l'Avertissement qui précède la fameuse Lettre à M. Renouard.

Le moment est venu pour lui de se disculper à son tour. Mais comment trouver un imprimeur? Un récent décret interdit de rien publier sans autorisation préalable¹. Paul-Louis se souvient heureusement de Lino Contadini, qui d'ordinaire n'imprime que des Almanachs et qui doit être peu en règle avec la nouvelle censure. Il a recours à une supercherie pour tromper le pauvre diable qui croit travailler pour le compte du Préfet de police. Grâce à ce mensonge, l'impression est achevée avant l'arrivée des sbires et Courier peut faire lire sa propre apologie au monde savant et au Préfet lui-même.

Malgré le tour que Courier venait de lui jouer, malgré les responsabilités qu'il attirait sur sa tête, M. de Tournon ne lui en voulut point. Sans doute il n'adressa pas au Ministre la brochure malencontreuse, mais sa réponse au comte Portalis témoigne d'une singulière bienveillance pour le pamphlétaire imprudent qui avait failli le compromettre aux yeux d'un gouvernement fort². Non seulement il le défend auprès du Directeur de la Librairie, mais sa lettre, qui semble inspirée par l'inculpé lui-même, est composée tout entière au moyen de deux documents dont elle reproduit le sens et les expressions; à savoir la note de Courier, en date du 18 septembre, par laquelle il donnait l'explication de sa conduite, et la brochure imprimée par

¹ Ce décret sur la librairie et l'imprimerie est du 5 février 1810; il parut au *Moniteur*, le 7. Mais il ne fut publié à Rome « que dans le mois de mai ». Tout imprimeur voulant éditer un ouvrage devait remettre à la Préfecture une déclaration écrite indiquant le titre du livre, le nombre des exemplaires qu'il se proposait de tirer, le format, et jusqu'au nombre de feuilles d'impression.

² Courier prétend que le Préfet de Rome reçut, « une verte sermonce de ses maîtres » pour avoir laissé paraître la plainte d'un homme maltraité, lui qui était gagé pour empêcher la vérité d'éclater. Nous n'avons pu contrôler cette assertion.

l'inconscient Lino Contadini. M. de Tournon tirait donc ses raisons de ce *factum* dont il avait voulu empêcher la publication. Rendons hommage à ce trait de générosité d'un administrateur vraiment libéral sous un régime despotique.

Il concluait en ces termes : « La conduite privée de « M. Courier est ici irréprochable. Sa seule occupation « est la culture des lettres. Il semble difficile qu'on puisse « l'accuser de spéculation dans l'accident arrivé au ms. « de Daphnis et Chloé puisque du petit nombre d'exemplaires tirés de son ouvrage vingt sont encore entre ses « mains, les autres ayant été distribués gratuitement. « D'ailleurs il n'est point présumable qu'il eût voulu se « priver du titre unique dont la comparaison pouvait prouver l'exactitude de son travail. Je vous prie de vouloir « bien me répondre pour me mettre à même de le tranquilliser sur les suites de cette affaire ».

Ce dernier trait est à la vérité fort honorable pour M. de Tournon ; car il montre sous cet administrateur non seulement un homme aimable, mais un esprit ouvert, capable de s'intéresser aux érudits et à leurs travaux¹ ; et ces qualités étaient assez peu communes chez les fonctionnaires à poigne du régime impérial pour mériter un éloge.

Pendant qu'à Rome un Préfet bienveillant, loin d'inquiéter le traducteur de Longus, souhaite de pouvoir « le tranquilliser », ses amis de Paris s'employaient de leur

¹ Une lettre inédite de M. de Tournon à Millin, membre de l'Institut, confirme ces dispositions favorables du préfet de Rome pour les savants et les archéologues. Bib. Nat. Franç. Nouv. acq., n° 3231. Dans cette lettre, qui est du 31 juillet 1812, on lit ces lignes : « Je craignais pour vous les dangereuses Calabres et les brigands et les corsaires et votre courage à tout braver... J'espère que bientôt nous vous verrons nous ouvrir vos portefeuilles gros des trésors de la Grande-Grèce ».

mieux à prévenir le public en sa faveur, en le présentant comme un érudit consciencieux et désintéressé. Sa trouvaille, avons-nous dit, continuait à faire beaucoup de bruit dans le monde lettré, ce qui s'explique surtout par la rareté des événements d'ordre littéraire à cette époque, où la politique étrangère et la guerre absorbaient surtout les esprits, et aussi par la difficulté de rencontrer de l'inédit dans les manuscrits de l'Antiquité. L'empressement que le docte médecin M. Petit-Radel avait mis à traduire, en vers latins, le fragment de Daphnis et Chloé montre bien à quel point était excitée la curiosité.

M. Boissonnade avait pour devoir de rendre compte au public de cette traduction; il ne manqua pas d'en profiter pour faire l'éloge de Courier, sentant bien qu'en le traitant en ami, en parlant de lui avec estime et admiration dans les colonnes du *Journal de l'Empire*, il ne pouvait que le servir auprès des bureaucrates, qui semblaient avoir pris à tâche de le persécuter.

Son article, auquel s'attacha la haute autorité de sa signature bien connue Ω, parut dans le numéro du 24 septembre. Il commençait par conter l'histoire du roman de Longus, dans lequel de nombreux érudits avaient signalé une lacune au premier livre, sans se rendre compte de l'importance qu'elle pouvait avoir¹. Il faisait alors l'éloge de Courier et de sa trouvaille, qui échappa à des savants tels que le P. Montfaucon, le docteur Cocchi et enfin del Furia. Parlant de l'homme, il écrivait : « On connaît de

¹ «... On voit par la suite du récit qu'il devait être question dans « le morceau perdu d'un bain, d'un baiser et d'un présent fait à « Chloé par le bouvier Dorcon. Les mss. de Paris consultés par « Villoison n'avaient offert aucun secours et les érudits n'espéraient guère que l'on pût trouver dans les bibliothèques d'Europe ce supplément que M. Courier a eu le bonheur de découvrir dans celle de Florence ». — Boissonnade.

« lui quelques morceaux où il a montré une connaissance
 « si profonde de la langue (grecque), qu'on serait tenté de
 « croire que cette étude, qui n'a pris que ses loisirs, a été
 « l'unique occupation de toute sa vie ». Enfin Boissonnade
 appréciait ainsi l'œuvre du traducteur : « Sa traduction est
 « écrite en vieux langage; on croit, en la lisant, lire en-
 « core Amyot, tant il a su habilement imiter la naïve
 « simplicité et les formes surannées de son modèle.
 « M. Courier est assez connu pour que l'on puisse me
 « croire sur parole et personne, j'en suis sûr, ne me con-
 « testerait les éloges que je lui donne ». Pour les justifier,
 le docte helléniste citait un long morceau du fragment, si
 bien qu'il ne lui restait plus le loisir de parler de Petit-
 Radet et de sa traduction en vers latins annoncée en tête
 de l'article.

Boissonnade ne se permettait, on le voit, aucune allu-
 sion à la tache d'encre et aux ennuis qu'elle attirait, en ce
 moment même, à son auteur. Mais sa circonspection ne le
 mit point à l'abri des reproches; la police de la Librairie,
 qui veillait sur tout ce qui s'imprimait, s'émut de l'article.
 L'abbé Gairard, un des chefs de cette Direction, vint plu-
 sieurs fois au domicile de Boissonnade sans le rencontrer,
 et, quand il le vit enfin, lui « demanda fort curieusement »
 d'où il tenait son exemplaire de la version de Courier. Il
 lui fit entendre « que si on ne la saisissait pas c'était une
 grande grâce et une grande indulgence ». De plus,
 défense lui fut faite « de parler désormais de l'aventure de
 Florence, de M. Courier et de son Longus »¹. Cet essai

¹ J'emprunte ces intéressants détails, qui montrent si bien le
 despotisme inquisiteur de la Direction de la Librairie et de l'Admi-
 nistration impériale, à une lettre de Boissonnade à Chardon de la
 Rochette en date du 15 décembre 1813. B. Nat. Franç. Nouv. acq.,
 n° 807. Voir aussi une lettre de Boissonnade à Courier dans les
 « Lettres écrites de France et d'Italie », 5 octobre 1810.

d'intimidation, qui ne fut pas divulgué, n'empêchait pas M. Millin de consacrer quelques jours plus tard, dans son *Magasin encyclopédique*, une étude à la traduction de Daphnis et Chloé¹. L'autorité de ce savant, membre de l'Institut, lui permettait, après avoir rapporté en entier le morceau traduit par Paul-Louis, de raconter brièvement l'histoire de sa découverte et des polémiques auxquelles elle donna naissance :

« Il est malheureux d'apprendre que ce curieux fragment a péri presque aussitôt après sa découverte. M. Courier a laissé tomber dessus sa plume non ébarbée remplie d'une encre épaisse et la page est tellement gâtée qu'on n'en peut plus rien déchiffrer. Le respectable bibliothécaire M. Furia a inséré dans son désespoir un article très véhément dans la *Collezione d'Opuscoli* où il a joint un fac-similé de la page tachée. M. Renouard qui s'est cru impliqué dans les reproches adressés à M. Courier, a fait paraître un petit écrit pour sa justification... ; M. Furia en a reparlé dans le *Giornale Ciclopedico* de Florence, juillet 1810; et M. Courier vient d'imprimer une brochure contre M. Furia ».

« Nous ne pouvons prendre aucune part à ces débats entre des savants d'un mérite distingué; mais après avoir déploré le malheur arrivé à ce beau ms., nous faisons des vœux pour que l'édition annoncée par M. Courier paraisse bientôt; ses profondes connaissances dans la langue grecque font justement présumer que ce sera un ouvrage très recommandable ».

On voit que Millin, loin d'atténuer le dégât causé au ms. de Florence, l'exagérait au contraire; mais la confiance avec laquelle il reproduisait les excuses du coupable et l'histoire de la plume souillée d'encre prouvait une estime

¹ *Magasin encyclopédique* ou *Journal des Sciences, des Lettres et des Arts*, rédigé par A. L. Millin, année 1810. Tome V.

sérieuse pour Courier, qu'il ne soupçonnait pas un instant de malhonnêteté et de vandalisme¹. Cette attitude équivalait en quelque sorte à un certificat d'innocence pour l'accusé. D'un autre côté, ces éloges sans réserves décernés à la science de l'helléniste, à ses « profondes connaissances », par des hommes aussi considérables que Millin, par des érudits aussi discrets et d'un tact aussi sûr que M. Boissonnade, en un mot ces interventions des savants officiels, qui semblaient le reconnaître pour un des leurs, étaient bien de nature à dissiper les préventions de l'autorité contre celui que les Italiens avaient représenté comme un « voleur de grec ».

Cette sorte de protection accordée à Courier par quelques-uns des érudits les plus éminents de l'époque, les Millin, les Clavier, les Boissonnade, les Chardon de la Rochette², ne demeura point sans effet. Avant qu'elle se fût manifestée dans les Journaux et les Revues, des ordres formels avaient été expédiés à Rome pour saisir le grec³. M. de Tournon qui partageait la bienveillance de ces hommes de lettres pour le traducteur de Longus, pensa que le Directeur de la Librairie n'insisterait pas après les explications favorables à Courier qu'il lui fournissait dans ses deux lettres du 16 septembre et du 6 octobre⁴. « Le vizir de la librairie a donné un ordre de saisir tout mon grec, mais cet ordre n'a pas été exécuté⁵. Je ne sais bonnement pourquoi ».

¹ Il est bon de se rappeler ici que Millin était un des amis du Préfet de Rome, M. de Tournon, auquel il devait faire partager son estime pour Courier.

² Seul parmi ce groupe M. Silvestre de Sacy blâma l'auteur de la lettre à Renouard.

³ Lettre de Boissonnade, 5 octobre.

⁴ Voir ces lettres dans le dossier Leber. *Revue critique* du 16 novembre 1885.

⁵ Courier averti à temps par Boissonnade avait pu prendre con-

Ainsi Paul-Louis ne sait à qui attribuer la mesure de clémence, ou de justice, dont il bénéficia. S'il eût été moins ennemi des personnages officiels et des hommes en place, il fût allé « bonnement » remercier M. de Tournon, qui s'était fait auprès du ministre l'interprète des Boissonnade et des Millin dont il était l'admirateur et l'ami.

Il n'était donc plus question, vers la fin d'octobre 1810, de sévir contre Courier et de le punir d'un délit commis à Florence. Mais l'ordre public et les plaintes émanant des lettrés florentins exigeaient que l'on assurât la conservation du passage oblitéré. L'affaire traîne encore quelques semaines et enfin le ministre de l'Intérieur décide le 8 décembre, sur un rapport de Portalis, que Courier remettra au préfet de Rome :

1° La première copie¹ qu'il a faite du passage jusqu'à lui inédit de *Daphnis et Chloé* ;

2° Un exemplaire de l'édition complète qu'il vient de publier du même ouvrage, renfermant ce passage.

Ces ordres communiqués par M. de Tournon à Courier, celui-ci qui s'estimait heureux de s'en tirer à si bon compte, ne fit aucune difficulté pour remettre ce qu'on exigeait de lui ; et le 23 janvier 1811 le Préfet de Rome pouvait informer le Directeur de la Librairie qu'il était obéi et que les pièces rendues par Courier avaient été transmises au Préfet de l'Arno.

L'affaire de la tache d'encre devait en effet avoir son épilogue à Florence. Le Préfet de cette dernière ville avait, de son côté, reçu des instructions au sujet de la remise de

tre cette saisie quelques précautions. Il donna un exemplaire à M^{me} de Humboldt qui l'emporta en Allemagne où il devait être réimprimé.

¹ Nous donnons le texte même des instructions du ministre de l'Intérieur, que nous avons retrouvé à Florence (Prefettura del Arno, n° 193).

ces pièces. Il devait, aussitôt qu'elles seraient entre les mains de son collègue de Rome, faire lever les scellés apposés sur la traduction de Daphnis et Chloé, puis, après les avoir reçues, en effectuer le dépôt à la Bibliothèque Laurentienne.

Nos recherches dans les cartons de la *Prefettura del Arno* nous ont fait découvrir la minute de deux lettres qui ont trait aux dernières formalités de cette affaire et que nous publions, parce qu'elles sont inédites. Écrites par l'abbé Fioravanti commissaire-vérificateur de la Librairie pour le département de l'Arno, elles ont subi quelques retouches de la main du baron Fauchet :

21 janvier 1844.

A Monsieur le Préfet de Rome,

Monsieur le Baron,

S. E. Le Ministre de l'Intérieur a décidé que M. Courier vous remettrait :

1° La première copie qu'il a faite d'un passage jusqu'à lui inédit de Daphnis et Cloé (*sic*) de Longus, c'est-à-dire celle qu'il a prise lui-même sur un manuscrit de la Bibliothèque Laurenziana de Florence, en présence et avec les secours des Bibliothécaires.

2° Un exemplaire de l'édition complète qu'il vient de publier du même ouvrage, renfermant ce passage.

Conformément à la Lettre que M. le Directeur général de l'Imprimerie et de la Librairie m'a fait l'honneur de m'écrire sur cet objet, je vous prierai de vouloir bien me transmettre les pièces en question pour en faire le dépôt à la Bibliothèque Laurenziana, et pour donner l'ordre que les scellés mis sur les éditions de ce passage, soient levés¹.

Agréez, etc.

¹ On remarquera que l'exemplaire du texte grec de Longus ré-

La seconde lettre, adressée au Directeur de la police du Grand-Duché de Toscane, est relative à la levée des scellés :

22 janvier 1811.

A Monsieur le Directeur de la Police,
Monsieur,

Conformément aux instructions de Monsieur le Directeur général de l'Imprimerie et de la Librairie, j'ai l'honneur de vous prévenir que aussitôt que M. Courier aura remis entre les mains de M. le Préfet de Rome la première copie qu'il a faite d'un passage jusqu'à lui inédit des amours de Daphnis et Chloé de Longus, et un exemplaire de l'édition complète qu'il vient de publier de cet ouvrage, je dois lever les ordres que j'ai donnés relativement à la traduction qu'il a faite du même passage, et aux éditions qu'il a publiées.

Agréez, etc.

L'affaire de la tache d'encre se termine enfin, le 11 février 1811, par la remise solennelle qui est faite à del Furia des deux pièces. Un chef de division de la préfecture de l'Arno, délégué à cet effet par le baron Fauchet, se rend à la bibliothèque Laurentienne.

« Ayant trouvé, dit le procès-verbal, M. del Furia, bibliothécaire de la bibliothèque Saint-Laurent, dans le bureau qu'il occupe près de cet établissement, nous lui avons remis la lettre que M. le Préfet lui a écrite le 9 du présent mois pour l'informer de notre mission et avons déposé

clamé dans cette lettre est un de ceux de l'*édition complète*. Or il y eut malentendu ; ce que remit Courier ce fut une édition du *fragment inédit* avec la traduction latine d'Amati, ainsi qu'il résulte de la lettre de M. de Tournon au Directeur général de la Librairie en date du 23 janvier 1811.

dans ses mains : 1° la copie d'un fragment de *Lungus* (*sic*) faite par M. Courier, contenant dix pages d'écriture cotées et paraphées par M. le baron de Tournon, préfet du département de Rome, marquées à chaque feuille des lettres A. B. T. et réunies au moyen d'un lacet de soie, scellée à son extrémité d'un cachet en cire rouge portant l'empreinte suivante :

OV ΔΟΚΕΙΝ
ΑΑΑ' ΕΙΝΑΙ ΟΑ-
ΒΙΟΣ ΘΕΛΩ¹.

2° Un exemplaire de ce même fragment imprimé par les soins de M. Courier.

Ces pièces ayant été reçues par M. del Furia pour être déposées² à la Bibliothèque dont la garde lui est confiée, il en a fourni son récépissé, en signant avec nous le présent procès-verbal de dépôt ».

En transmettant le même jour la copie de ce procès-verbal au Directeur de la Librairie³, le Préfet Fauchet avait la bonne fortune de clore un différend mémorable qui, s'étant élevé à Florence même, sous ses yeux, avait duré quinze mois, du 10 novembre 1809 au 11 février 1811.

Cette affaire terminée, Courier allait pouvoir retrouver la tranquillité et retomber dans ses rêveries insoucieuses. Quant à del Furia, bien que sa victoire n'eût pas l'ampleur qu'il eût souhaitée, il triomphait cependant de son adver-

¹ On reconnaît le cachet de P.-Louis Courier à la philosophique devise qu'il y avait fait graver.

² Hélas ! La bibliothèque n'a pu conserver ce dépôt que del Furia avait exigé avec tant d'insistance. M. le commandeur Biagi, préfet de la Laurentienne, nous affirme en effet que ces pièces n'existent pas à la Bibliothèque dont il a la garde.

³ Ce n'était plus Portalis, mais le général de Pommereul, conseiller d'État, ancien préfet.

saire. L'autorité administrative lui avait donné gain de cause. Sa joie fut grande, d'autant que tous les lettrés italiens l'adulaient dans des épîtres enthousiastes, où s'exaltait l'amour-propre national.

Il devait avant tout des remerciements à cette administration impériale qui l'avait aidé à triompher; voilà pourquoi il se mit en frais et déploya toute son éloquence emphatique dans une lettre au ministre de l'Intérieur. Ce morceau, péniblement élaboré, est daté du 24 février. Ayant retrouvé dans les papiers de del Furia le brouillon tout surchargé de ratures, nous avons cru intéressant de publier cette pièce, qui constitue le véritable épilogue de la tragi-comédie qui s'était jouée à Florence et à Rome.

A son Excellence le Ministre de l'Intérieur

le Bibliothécaire de la Laurentienne.

Florence, le 24 février 1811.

La voix de mon devoir et de ma reconnaissance parle à mon cœur, et je ne saurais, Excellence, l'arrêter plus longtemps : elle veut parvenir jusqu'à vous, environnée des hommages et des remerciements universels pour la nouvelle assurance de la protection que vous venez de donner aux Lettres, en ordonnant que la copie authentique du fameux Fragment de Longus, qui a été faite conjointement à son impression soit remise à la Bibliothèque Laurentienne pour servir à la réparation du ms. qui l'avait fourni et qui avait, si malheureusement, été dégradé. C'est en effet rendre la lumière à l'œil aveuglé, c'est réparer les dommages que des circonstances imprévues apportent quelquefois aux objets plus précieux¹ et plus chers. Je me

¹ Les italianismes pullulent, comme on voit. Quant au style, c'est bien celui de la *Lettera* dont Courier s'est moqué dans sa *Lettre à Renouard*, comme nous le verrons plus loin.

croirais en conséquence presque criminelle (*sic*) et inexcusable, si je n'eusse incessamment, comme je fais, rendu à Votre Excellence les plus grands remerciements de ma part, conjointement à ceux de tous les savants que la postérité plus éloignée répèlera avec joie et admiration.

Excellence, la faveur particulière dont vous daignez combler ceux qui cultivent les Sciences et les Arts surpasse, il est vrai, tous les éloges que j'en pourrais faire. Néanmoins cette faveur même m'encourage et me fait espérer de ne paraître (*sic*) à vos yeux trop hardi si j'ose vous présenter un essai des (*sic*) mes littéraires tentatives, dans l'ouvrage que j'ai dernièrement publié, tiré du manuscrit même qui renferme le roman de Longus. Cet ouvrage pourra au moins intéresser pour avoir une idée plus exacte du manuscrit, qui doit à Votre Excellence sa réparation, et même de son écriture aussi menue que serrée, comme l'on peut voir à la page XXVIII des Prolégomènes, où j'en ai donné le dessein (*sic*). Accueillez, je vous en prie vivement, ce témoignage de mon respect plus profond, et de ma plus sincère obéissance pendant que je me recommande, etc.

Francesco del Furia.

Résumons maintenant nos conclusions sur l'affaire de la tache d'encre. Cette grave querelle avait eu pour premières causes l'indélicatesse de Courier cherchant à s'approprier un morceau de grec dont il venait de détruire le texte original, puis son obstination à en refuser une copie. Elle avait été lentement envenimée par les plaintes et les accusations des Italiens, jaloux de leur indépendance, qui voyaient avec peine les Français fouiller leurs bibliothèques et mettre la main sur leurs trésors scientifiques, après avoir ravi leurs trésors artistiques. L'Administration, mal renseignée mais désireuse avant tout d'assurer l'ordre public, avait pris des sanctions contre celui qui déchaînait, par sa faute, de si violentes colères.

Quant à l'auteur de tout ce bruit, le vrai motif de sa conduite apparaît comme peu honorable. Ayant découvert un fragment inédit de Longus, il avait dû, pour venir à bout de le déchiffrer, faire part de sa trouvaille à del Furia et à Bencini qui l'aidèrent¹. Mais del Furia regardait comme sa chose ce manuscrit, sur lequel il travaillait depuis six ans. Malgré son dépit, il se donna si bien l'air d'avoir participé à la découverte, que Courier put craindre qu'il ne voulût se l'approprier et publier le fragment à Florence, avant que Renouard ait pu l'imprimer à Paris. Dès lors, il vit en face de lui un rival et le désir de triompher de ce concurrent lui fit perdre le jugement.

Périsse le texte pourvu que je fasse l'édition *princeps*, telle dut être l'idée folle qui lui traversa le cerveau. Oubliant à la fois sa propre dignité, le respect d'autrui et les intérêts supérieurs de l'érudition, il eut recours alors à une ruse puérile autant que coupable et barbouilla d'encre la page essentielle du vénérable bouquin².

Cette faute commise, Courier aurait peut-être pu, non la racheter, mais se la faire pardonner par son empressement à offrir et à remettre une copie authentique, ainsi que le

¹ Il avoue qu'il n'aurait pu le lire en quarante jours. De fait, rien n'est plus illisible que les caractères du ms. 94 de la Laurentienne.

² Ce qui put engourdir la conscience de Courier et l'autoriser à traiter avec ce mépris un si précieux ms. c'est le souvenir de l'indifférence dont il avait vu les moines de la Badia faire preuve à l'égard des manuscrits les plus rares. On se rappelle qu'ils en avaient fait disparaître vingt-six dont un « beau Plutarque » contenant une *Vie* inédite. Ces manuscrits leur appartenaient; c'est entendu; mais ils n'en ont pas moins frustré le public savant de plusieurs textes précieux de l'antiquité. Le Longus aurait pu avoir le même sort. Dès lors Paul-Louis, par une sorte de sophisme, se consolait d'avance de voir détérioré un monument de l'antiquité qui aurait pu périr entre les mains des moines.

voulait Renouard ; mais, après l'avoir promise, il la refusa, justifiant par là tous les soupçons, et méritant les reproches de ses amis aussi bien que les attaques de del Furia.

Faute de s'exécuter de bonne grâce, il dut enfin céder aux injonctions de l'autorité, après avoir craint quelque temps pour sa sécurité personnelle.

Certes on ne peut le plaindre des soucis qu'il éprouva, des angoisses qu'il traversa, puisqu'il avait deux fois mérité les persécutions, d'abord par son délit très réel, et malheureusement volontaire, ensuite par son refus obstiné de rendre une copie.

Nous venons d'exposer, aussi clairement que possible, l'histoire de la découverte, et de la publication du fragment de Longus. Nous avons décrit l'accident arrivé au manuscrit du fait de Courier, montré sa mauvaise volonté, son peu d'empressement à réparer ses torts dans la mesure où il le pouvait faire ; puis nous l'avons vu aux abois, lorsque l'Administration, informée de ces événements, se décide à intervenir. Enfin tout se termine, pour ainsi dire, à l'amiable ; les sanctions annoncées par Portalis se réduisent à exiger la copie originale du fragment et un exemplaire du texte publié à Rome.

Courier ne pouvait s'en tirer à meilleur compte. Mais d'autres incidents étaient venus se greffer sur les premiers et, pendant un moment, il avait éprouvé de terribles craintes.

Il faut se rappeler l'étrange situation où il se trouvait, au point de vue militaire, depuis son départ furtif de Vienne. Au moment même où Courier disparaissait, on le faisait « passer avec son grade dans le 2^e régiment d'artillerie à cheval » en stipulant toutefois qu'il continuerait à servir à son poste actuel jusqu'à nouvel ordre¹. Cette

¹ Dépôt de la guerre. Arch. administ. États de service de Courier.

décision du 6 juillet était communiquée le 13 par le ministre au colonel du 2^e régiment¹. Mais l'on n'avait plus de nouvelles de l'officier et cette note était inscrite à son dossier : *on ne sait ce qu'il est devenu depuis la fin de 1809*.

Bientôt cependant, l'attention du général Gassendi était attirée par le bruit fait autour du nom de Courier. Il apprit que son déserteur de Wagram était le héros d'une aventure singulière qui le mettait en conflit avec les lettrés florentins. En conséquence, il écrivit à Sorbier, qui commandait l'artillerie de l'armée d'Italie, de s'assurer qu'il s'agissait bien de l'ancien chef d'escadron², et de le faire arrêter sans délai. Sorbier se trouvait précisément à Vérone, occupé à passer l'inspection du 1^{er} à cheval, lorsqu'il reçut cet ordre. « Gassendi, dans une note écrite de sa main en marge de la lettre, annonçait que le jour où Courier avait quitté la Grande-Armée était la veille de la bataille de Wagram³ ». C'était faire ressortir davantage le crime de désertion en présence de l'ennemi.

Le vieux soldat qu'était Sorbier « n'aimait pas Courier » et ce délit dut encore l'indisposer un peu plus contre celui qu'il jugeait un mauvais officier. « Cependant, nous « apprend Griois qui était à même d'être renseigné, il ne « voulut donner aucune suite à la chose ». Il lui était facile de retrouver la trace du *déserteur sans le savoir* ; il le fit prévenir de la mission qui lui était confiée, (par le colonel d'artillerie Vauxmoret), afin que Courier pût « aviser aux moyens de faire cesser les démarches dont il était l'objet ». Aussitôt averti, celui-ci crut sage d'écrire à Gassendi, du ton dégagé d'un homme qui se sent la conscience tranquille et qui n'a pas peur.

Il lui narra, à sa façon, toute son odyssée depuis le jour

¹ Le 2^e d'artillerie à cheval tenait garnison à Valence.

² Courier. Ed. Sautetlet, t. II, p. 19.

³ Mémoires de Griois, t. I, p. 204.

où sa démission avait été acceptée. Après avoir décrit sa mésaventure des îles Lobau et Alexandre, il avouait avec candeur que, n'ayant reçu ni solde, ni brevet, il avait cru pouvoir regarder sa rentrée au service « comme non avenue ». Certes, il y a beaucoup d'adresse dans ce récit de ce qui lui advint pendant la terrible journée du 4 juillet. Démoné et malade à la veille d'une grande tuerie, Courier cherche pourtant à faire son devoir dans le poste qu'on lui a confié, aux batteries qui sont chargées de protéger le passage des troupes. Il reste, malgré sa faiblesse, exposé au feu de l'ennemi, jusqu'au moment où des soldats le transportent défaillant « dans une baraque où vint se coucher le général Bertrand ». C'est une véritable narration à la Lysias ; malgré sa sobriété rien n'y manque, et l'auteur sait en outre donner l'impression d'une émotion contenue. Il a l'art d'apitoyer sur son sort, tout en se défendant de faire appel à la sensibilité.

Bien en prit à Courier de savoir écrire : on peut penser que son habile plaidoyer contribua dans une large mesure à désarmer Gassendi¹. Toujours est-il que le chef de la division de l'artillerie ne se montra pas plus impitoyable que le ministre de l'Intérieur : il borna là son enquête et fit mettre cette simple note dans les états de service de l'officier : « Il a écrit qu'ayant eu sa démission et n'ayant pu « assister à la bataille de Wagram, faute de cheval, il « avait cru ne pouvoir plus continuer et s'en est allé ».

Ainsi Courier eut bien, comme il l'a dit, « deux ministres à ses trousses », mais deux ministres bienveillants et disposés à se contenter des excuses qu'on leur présenterait. Or l'époque des enquêtes de Gassendi et de Montalivet (septembre 1810) marque le point le plus aigu de l'espèce de persécution qu'il eut à subir. Il demeura finalement

¹ Rappelons que Gassendi connaissait personnellement Courier, auquel il s'était intéressé à diverses reprises.

indemne, mais il eut peur : il craignit une arrestation, toujours grave sous un gouvernement despotique, avec cette circonstance que la fuite de Vienne, qualifiée désertion devant l'ennemi, aurait pu avoir les conséquences qu'il eût plu à l'autorité de lui attribuer.

A par ce nuage, qui vint assombrir pour lui la fin de l'été, Courier fut heureux en cette année 1810, au plus fort des tracasseries que lui suscitait la bande à Puccini. Il ne craint pas de l'avouer à ses amis Clavier : « Je mérite « l'envie, et plus même qu'on ne croit, non pas pour les six « pages traduites, mais c'est qu'en effet je suis heureux. N'en « dites rien au moins. On crierait bien plus fort ». On reconnaît ici la devise de cet épicurien réfléchi et avisé : *ὁ δοκεῖν ἀλλ' εἶναι ὀλιγίος θέλω*. Il veut jouir : cela, sans doute, ne suppose pas une philosophie bien haute ; mais qu'on ne fasse pas de lui un simple disciple d'Aristippe. Remarquons en effet qu'il est avant tout préoccupé de défendre sa jouissance contre les autres hommes, parce qu'il les juge ennemis de son bonheur ; et il les juge tels, non *a priori*, mais par l'effet de ses réflexions. Il y a chez lui beaucoup de misanthropie naturelle fortifiée par l'éducation, par les leçons de son père, et accrue par le spectacle de la vie et des hommes, en un siècle bouleversé, livré aux révolutions et à la guerre.

D'ailleurs, son égoïsme est accompagné de prudence : ses livres saisis, sa chère Chloé entre les mains des argousins, il se console de l'y voir et fait tout son possible pour n'y tomber pas à son tour ; c'est pourquoi il renonce à toute réclamation au sujet « de ses griffonnages », se terre, et cherche à se faire oublier : « J'ai peur, si je redemandais mon livre saisi, qu'on ne me saisît moi-même ».

Plutôt que de pâlir au fond d'un cachot, en attendant une justice hypothétique, il souhaite de faire un beau voyage, d'étudier les mœurs de peuples inconnus, et de visiter les pays sur lesquels ses livres l'ont tant et si bien

renseigné. Au général Gassendi, qui songe peut-être à s'assurer de sa personne, il annonce qu'il se dispose à passer à Corfou pour visiter ensuite la Grèce, l'Égypte et la Syrie et retourner à Paris par Constantinople et Vienne; et si l'on n'ose voir là une bravade, on peut du moins y remarquer la confiance d'un homme fort de son innocence; ce qui, en l'espèce, est une habileté chez l'accusé.

Mais au fond le rêve est sincère : le désir de voir la Grèce est comme inné chez lui; pour un fervent de l'hellénisme ce voyage est « le pèlerinage de la Mecque ». D'ailleurs que devait-il advenir de ces beaux projets? Ce qui était écrit aux tablettes du destin. Hélas, les tribulations de Courier au sujet de la tache d'encre n'étaient point terminées; de nouveaux soucis devaient l'aigrir et, en paralysant son activité, lui faire abandonner ces beaux projets.

CHAPITRE XVI

DERNIÈRES TRIBULATIONS DE COURIER EN ITALIE

Courier se défend. — Son appel à l'opinion. — La Lettre à M. Renouard, sur une tache faite à un manuscrit de Florence. — Qualités de ce pamphlet. — Son peu de succès auprès des savants. — Courier brouillé avec ses amis de Rome. — Sa misanthropie; sa haine du monde officiel et plus généralement de la société impériale ou bonapartiste. — Le despotisme de Napoléon est funeste à la Littérature.

Dans l'affaire de la tache d'encre le dernier épisode, et l'exploit le plus brillant, c'est évidemment la publication du factum en forme de *Lettre* à Renouard. Nous avons conté l'événement, mais sans faire ressortir le mérite littéraire de ce pamphlet, afin de ne pas déranger le plan de la bataille en insistant sur le rôle de l'un des combattants; nous devons maintenant y revenir.

Depuis dix mois, Courier a gardé le silence au milieu des injures dont on l'accable. Sa tactique jusque-là consiste à faire le mort. Mais il change brusquement d'attitude. Comme il se croit sur le point d'être arrêté et incarcéré pour un pâté d'encre, il saisit l'opinion, se défend avec éloquence, et porte la guerre dans le camp ennemi. L'irritation sourde qu'il éprouve éclate enfin au dehors et révèle le génie du pamphlétaire. Cet événement a donc une importance considérable dans la carrière de l'écrivain qui,

depuis des années, cultive les lettres sans avoir encore trouvé sa véritable voie. La crainte des persécutions lui met aux mains une arme dont il n'avait pas jusqu'alors songé à se servir pour sa défense. Ainsi Lysias, un de ses modèles, quitte un beau jour ses occupations de logographe et se classe parmi les maîtres de l'éloquence grecque en accusant le bourreau de son frère.

Ce qui complète la ressemblance et justifie la comparaison, c'est que l'apologie de Courier par lui-même consiste surtout à incriminer ses adversaires. De son métier d'officier il a retenu ce principe, qui fut celui de Napoléon lui-même, qu'à la guerre il faut, pour vaincre, substituer hardiment l'attaque à la défense. Il dirige donc contre del Furia et sa bande une offensive foudroyante. Le conservateur de la Laurentienne avait, nous l'avons montré, légèrement dénaturé les faits dans sa *Lettera*. Courier déclare la vérité faussée et il prétend la rétablir, tout en ayant soin de l'altérer à son tour sur le point essentiel, celui de la tache. C'est une tache fort légère qui ne détruit rien du tout, efface à peine quelques mots et n'est que l'effet d'une simple étourderie. Puis il montre, avec une logique impitoyable, que la découverte du fragment par un étranger constituait pour del Furia un cruel affront : del Furia est d'abord atterré, mais il conçoit bientôt le projet de se venger et sa vengeance lui est offerte par la tache d'encre ; en effet, le manuscrit devenant illisible, il se propose de discréditer la trouvaille de Courier ; dans cette intention il répand le bruit que la tache a été faite à dessein pour pouvoir « altérer le texte dans quelque passage obscur ». Cette perfidie, ce « malin vouloir » du bibliothécaire sert de justification à Paul-Louis qui est autorisé dès lors à lui refuser la copie du supplément. Comme elle constitue désormais la preuve unique du texte qu'il va publier, ce serait folie de la remettre à l'homme qui l'accuse de vouloir falsifier ce texte.

Ainsi Furia et Puccini n'ont aucun zèle sincère pour les manuscrits et pour la science; ils n'ont que de la rage et de la basse envie.

Bien plus, ils se soucient tellement peu des monuments de la littérature ancienne, qu'ils ont laissé dérober la plupart des « vénérables bouquins » conservés à la Bibliothèque de l'abbaye de Florence (la Badia). On aurait pu les retrouver, car la voix publique nommait les vendeurs et les acquéreurs. Mais ces Messieurs ont refusé d'agir, car *ils ne voulaient faire de la peine à personne*.

Attaquer del Furia et Puccini comme ayant laissé périr les richesses scientifiques des moines de l'Abbaye, c'est, on le voit, essayer une diversion analogue à celle de Pascal passant, dans ses *Provinciales*, de la question de la grâce à celle de la morale pour perdre dans l'opinion les Pères jésuites; mais c'est un subterfuge plus légitime, car il sert à montrer qu'au fond les lettrés florentins se soucient peu de grec et de manuscrits.

Cette démonstration Courier la complète en affirmant que del Furia, loin de s'affliger sincèrement de la tache d'encre, a poussé le cynisme et la scélératesse jusqu'à l'agrandir pour faire pièce à son adversaire.

Voilà par quels traits le pamphlétaire improvisé riposte aux attaques. Mais il ne se borne pas à charger ses ennemis : il signale aussi, pour sa défense, la cause profonde de leur rancune. C'est une animosité non individuelle mais générale contre les Français, c'est-à-dire contre les maîtres de l'Italie. Voilà le grand mot lâché. Voilà l'explication la plus désagréable à entendre pour le gouvernement impérial. Comment assurer après cela à Bonaparte qu'il était adoré des Italiens comme leur bienfaiteur et comme le plus grand génie des temps modernes¹?

¹ Il più gran genio dei tempi moderni! Que de fois nous avons

C'était créer à la police et au Préfet un cruel embarras. Et pourtant ces insinuations n'étaient que trop réelles : la France était subie et détestée comme le fut l'Autriche quelques années plus tard. Cette rancune du vaincu contre son vainqueur est finement démêlée par Courier qui se fait un malin plaisir de la dénoncer au monde officiel toujours optimiste. C'est encore une vengeance qu'il savoure.

Enfin, il réserve quelques traits de satire à Renouard qui par sa Notice a répudié toute solidarité avec le malencontreux éditeur de Longus. Ce sont d'abord des railleries sur sa prudence excessive et son respect des puissances, sur sa crainte évidente d'être compromis dans cette affaire. On lui fait un grief de ménager tout le monde, jusqu'à del Furia ; en dernier lieu, l'on se moque de sa présomption. Pour avoir accompagné Courier dans une bibliothèque, Renouard n'imprimait-il pas : « Nous avons trouvé et nous allons donner un Longus complet » ? Ainsi, le libraire parisien est représenté comme un ambitieux qui aurait voulu avoir tout à la fois le profit et l'honneur de cette publication, et, bien que le pamphlet soit dirigé surtout contre del Furia « l'ennemi commun », on voit que l'acolyte de Courier n'y est guère ménagé.

Tel est le fond de la *Lettre*. Quant à la forme, on peut dire que Courier a trouvé le ton de la satire en prose, qu'on appelle pamphlet. Il s'agit d'écraser l'adversaire sous le ridicule qui tue. Paul-Louis n'y a pas manqué. « Dans certains cas, a dit Pascal, la moquerie est une action de justice »¹. Fort de cette affirmation de son maître, il s'en donne au cœur joie avec Furia.

La malice de ses adversaires, la disproportion évidente

trouvé cette formule d'adulation mensongère dans les documents officiels de l'Administration française en Italie !

¹ 12^e Provinciale.

du délit et des sanctions réclamées¹, la passion du bibliothécaire, le ton trop emphatique de son *factum*, tout cela autorise Courier à se venger par l'ironie, la seule arme qui s'offre à lui.

Il faut avouer qu'il a fait une satire excellente du style de del Furia, qualifié plaisamment de « prose poétique ». « Le fond de la *Lettera*, nous dit-il, est pris de la Pharsale « et des tragédies de Sénèque ». Mais la forme, « d'un pathétique rare, même en Italie », est propre à Furia, ou plutôt c'est du « Virgile amplifié à proportion du sujet ; car ce « que le poète avait dit du massacre de tout un peuple a « paru trop faible pour un pâté d'encre ». Quand del Furia représente « toute une ville en pleurs, les citoyens consternés », Courier répond qu'il ignorait « que ce livre fût le Palladium de Florence ». Il aurait dû cependant se douter que les manuscrits sont sacrés pour les Florentins, « car ils n'y touchent jamais ». Trait exquis qui rappelle cet autre : sans la découverte du « fragment fatal » jamais on ne se serait douté que les savants florentins « sussent si peu leur métier, et l'ignorance de ces messieurs, ne paraissant que dans leurs ouvrages, n'eût été connue de personne ».

Ailleurs encore, il joue sur les mots avec esprit. Il concède à del Furia qu'il est demeuré *stupide*. « C'est la seule assertion qui soit prouvée par son livre ». « Moi, je soutiens, « ajoute-t-il, que longtemps avant que d'avoir vu cette « affreuse tache, il était déjà *stupide*. Quant au délit lui-même, il y a de plus grands crimes, mais il n'y en a « point de plus noirs ». On sait que ce trait, facile mais plaisant, a fait fortune.

Nous goûtons moins la plaisanterie qui consiste à

¹ On sait que la bande à Puccini se flattait de faire incarcérer et juger Paul-Louis Courier.

écorcher le nom de Puccini pour lui faire signifier tantôt putois ou puant (puzzini), tantôt poussin (pulcini).

Mais où Courier passe les bornes, c'est lorsqu'il injurie son adversaire auquel il reproche d'être fils d'un cordonnier et de faire de mauvais livres faute d'avoir pu faire de bons souliers. Il est clair qu'ici il quitte le ton de la satire littéraire pour tomber dans l'invective, et nous l'en blâmons comme firent la plupart de ses lecteurs. Mais, s'il eut tort, ne put-il se croire autorisé par l'exemple de Boileau qui n'a pas craint d'écrire en ses satires :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

Despréaux voulait rappeler un poète famélique au respect de sa dignité d'homme de lettres : de même, Courier dans son zèle pour le grec enrage qu'on puisse être réduit à en vivre et à s'intituler *helléniste* faute d'avoir su gagner autrement sa vie.

Mais que dire de *cuistre*, et de *pédant enragé*? ou comment qualifier cette gentillesse :

Le quadrupède écume et son œil étincelle?

et cette autre : « c'était une canaille qu'il fallait laisser aboyer »? Tous ces traits parurent outrés aux amis de Courier; plusieurs lui donnèrent tort, et les Italiens en particulier n'hésitèrent plus à se ranger du côté de leur compatriote outragé par un Français. Ainsi, son manque de mesure lui aliénait presque toutes les sympathies.

L'entreprise serait téméraire de vouloir chercher dans la *Lettre à Renouard* quelque imitation directe et prolongée des *Provinciales* : mais on rencontre des analogies

de détail, qui n'ont rien de fortuit et s'expliquent même fort bien par la connaissance approfondie de Pascal, qui caractérise notre pamphlétaire.

Cette entrée en matière *ex abrupto* : « J'ai vu, Monsieur votre notice » est empruntée à la treizième Provinciale : « Je viens de voir votre dernier écrit ». Toutefois, la simplicité de ce début convient mieux à cette Provinciale, laquelle n'est en somme qu'une réplique aux accusations des Jésuites. Si l'on ne se rappelait que Courier imite, on trouverait ici quelque brusquerie qui choquerait à juste titre.

D'ailleurs l'imitation, qui est discrète, consiste dans une certaine brièveté propre à Pascal, dans une tendance à vouloir définir les termes employés, et à les analyser, en précisant le sens. Écoutons Courier :

« Je ne suis point non plus *helléniste*, ou je ne me connais guère. Si j'entends bien ce mot, qui, je vous l'avoue, « *m'est nouveau*, vous dites un helléniste, comme on dit un « *dentiste*, etc. ».

Remontons maintenant à Pascal : « Ce mot (le mot de « pouvoir *prochain*) *me fut nouveau* et inconnu. Je chargeai ma mémoire de ce terme »¹.

Enfin, rapport plus frappant, l'ironie de Paul-Louis a recours aux mêmes procédés que celle de Pascal. C'est le même art cruel de pousser à des conséquences absurdes les affirmations de l'adversaire.

« La découverte que j'ai faite dans le manuscrit n'est « rien, au dire de ces messieurs ; c'est la plus petite chose « qu'on pût jamais trouver ; mais le mal que j'ai fait est « *immense*. Entendez bien ceci, monsieur : le fragment « tout entier n'est rien ; mais quelques mots de ce fragment, effacés par malheur, font une perte immense... ».

¹ Première Provinciale.

C'est l'argumentation de del Furia habilement défigurée. Car il proclame bien l'énormité du désastre, mais il ne songe pas à nier l'importance de la découverte, quoique, à la vérité, il tende un peu à la restreindre.

Jetons maintenant les yeux sur la quatrième Provinciale :

« Celui qui est dans l'ignorance ou dans l'oubli de Dieu ne fait aucun péché, disait en substance le père Annat ».

« O mon père, s'écrie Pascal, le grand bien que voici
« pour des gens de ma connaissance... ! Ils n'ont jamais eu
« de pensée d'aimer Dieu, ni d'être contrits de leurs péchés;
« de sorte que, selon le P. Annat, ils n'ont commis aucun
« péché, par le défaut de charité et de pénitence : leur vie
« est dans une recherche continuelle de toutes sortes de
« plaisirs, dont jamais le moindre remords n'a interrompu
« le cours. Tous ces excès me faisaient croire leur perte
« assurée; mais, mon Père, vous m'apprenez que ces
« mêmes excès rendent leur salut assuré »¹.

C'est donc à l'école de Pascal que Courier apprend à faire dire aux gens bien plus qu'ils n'ont voulu dire; cela pour la plus grande joie des lecteurs, et afin de mettre les rieurs de son côté.

Exposons maintenant les conséquences que la *Lettre à Renouard* eut pour son auteur.

La cause de l'helléniste français était gagnée auprès du public et de la postérité; mais sa victoire même le brouillait avec le monde officiel, lui faisait perdre des amis et lui aliénait la plupart des savants.

Ce qui déplut tant au gouvernement, ce fut la liberté avec laquelle Courier parlait de toutes choses, critiquait des fonctionnaires, des chambellans; ce fut en outre l'indépendance d'un homme qui avait refusé de dédier son ouvrage à « l'auguste princesse ». Ni ce ton, ni ces manières n'an-

¹ 4^e Provinciale.

nonçaient un écrivain dévoué à la dynastie, qui pour lors s'efforçait d'envahir les trônes de l'Europe; enfin, faire connaître à tous la haine de l'Italie contre le gouvernement français, c'était un trait de malveillance insigne, presque de rébellion contre la sacro-sainte autorité. Et c'était un Français qui se permettait de susciter ainsi des ennuis à l'administration!

L'impression produite sur le monde savant ne fut pas moins détestable. On trouva généralement que Courier avait dépassé la mesure et qu'il aurait pu se défendre sans insulter ses adversaires. Seuls, les intimes d'entre ses amis parisiens lui demeurèrent fidèles : Clavier le loua d'avoir su « appeler un chat un chat »¹; le bon docteur Bosquillon tint à lui adresser son approbation, Boissonnade et Millin, qui lui avaient consacré des articles élogieux, non seulement ne l'abandonnèrent point, mais se montrèrent prêts à le défendre, ce qui excita le dépit des savants allemands².

Un des intimes de Courier, le docte Akerblad, se trouva dans une situation embarrassante, à cause des bonnes relations qu'il continuait, depuis son départ de Florence, à entretenir avec le préfet de la Laurentienne.

¹ Lettre à M. Bosquillon, Edit. Sautélet, t. II, p. 43.

² J. A. G. Weigel de Leipzig, écrivait à del Furia, le 9 septembre 1810 : « La conduite de M. Courier mérite d'être communiquée aux savants de tous les pays. Je vois que M. Boissonnade « s'intéresse bien pour lui et l'appelle dans une lettre son ami ». Boissonnade, de son côté, écrivait au même del Furia, dès le 8 juillet, en lui recommandant des jeunes gens studieux : « De Longo « et Courierio jam multa audiveram, et doleo valde philologum « doctum mihiq. amicissimum tam gravi accusatione posse « premi. Spero Courierum, ut est in primis candidus et probus, « ea dicturum esse quæ tibi probentur, teque ipsi denuo concilient. Mihi bis terve Roma scripsit et de Longi quam meditatur « editione fecit indicium; sed de florentino casu omnino silet ». Biblioteca nazionale. Fonds del Furia.

Il s'efforça de tenir la balance égale entre les deux adversaires et parvint, grâce au tact dont il fit preuve, à rester l'ami de l'un et de l'autre. Déplorant la perte du manuscrit, il tâcha d'obtenir de Paul-Louis qu'il réparât ses torts, dans la mesure du possible, en faisant parvenir à la Bibliothèque une copie du précieux fragment.

Ses efforts furent vains, son ami conservant à del Furia une rancune trop vivace du ton agressif et violent de la *Lettera*. Il ne fut point d'ailleurs plus heureux lorsqu'il voulut l'empêcher d'altérer le texte inédit en y faisant entrer ses corrections et ses conjectures d'une manière tout arbitraire. Ne pouvant rien gagner sur cet entêté, il se contenta de gémir de ce que « l'éditeur militaire » donnait ainsi « des coups de sabre » dans le texte ¹.

Ni le peu de succès de son entremise, ni l'estime affectueuse et sincère qu'il avait pour del Furia ne l'empêchèrent de plaider la cause de Courier. Il s'efforça de mettre sur le compte de l'étourderie l'accident de la Laurentienne et de détourner de son ami le reproche de vandalisme.

Voici en quels termes il accusait réception à l'inconsolable bibliothécaire de son violent *factum* : « Ayant reçu
« votre *très intéressante* lettre imprimée, je m'empresse de
« vous en adresser mes remerciements les plus mérités. La
« conduite de Courier a certainement été plus qu'étrange,
« pourtant je suis porté à croire qu'il faut attribuer le fait
« notoire à une certaine légèreté de caractère et à une
« négligence souvent observée de tous ceux qui le connais-
« sent², plutôt qu'à la méchanceté dont, depuis si long-
« temps que je connais Courier, je n'ai trouvé aucune
« trace dans son caractère ».

¹ Voir la lettre à del Furia que nous publions en appendice.

² « J'ai pris votre défense très chaudement, et j'ai dit que je vous connaissais bien capable d'une étourderie, mais non d'une méchanceté ». Lettre de Clavier à Courier, 7 mai 1810.

Akerblad refusa donc de sacrifier de vieilles amitiés en prenant parti pour l'un ou l'autre des belligérants.

Mais d'autres savants, qui avaient avec Courier des relations moins anciennes, n'hésitèrent pas à lui donner tort : de Sacy, auquel il était redevable de quelque complaisance à l'occasion de son Xénophon, était un personnage trop grave et trop solennel pour approuver le persiflage et les moqueries de la *Lettre à Renouard*. Il ne put pardonner ce qu'il regarda comme une inconvenance et un crime de plus. Et le pis est qu'à Rome, dans la société de d'Agincourt et de M^{me} Dionigi, l'on fut de son avis. Chez cette dernière fut hébergé, vers cette époque, le savant philologue Letronne¹ qui, dans une lettre à del Furia, résume bien les sentiments de ce petit cénacle à l'égard du trop bruyant pamphlétaire. « J'ai lu ici, écrit-il, la diatribe de Courier ; « elle fait tort à lui seul : l'opinion publique le punira de « n'avoir conservé aucune dignité dans une chose aussi « importante et d'avoir cru que les injures remplacent les « raisons ; cela pouvait être bon du temps des Milton et « des Saumaise ; mais dans ce siècle, il est défendu aux « savans de ne point savoir vivre. Son écrit m'a rappelé le « mot de Quintilien *maledicus a maledico nisi occasione* « *non differt* ; et sa conduite cette maxime γράμματα μαθεῖν « δεῖ καὶ μάθόντα νοῦν ἔχειν ; le monde savant paraît les lui « avoir appliquées (*sic*) ». Pour mieux montrer à del Furia que les injures de l'irascible commandant ne l'influençaient nullement, Letronne terminait sa lettre par ces compliments : « Quant à vous, Monsieur, vivez en pays « (*sic*), poursuivez sans crainte vos doctes travaux, et

¹ Letronne (1787-1848), savant très distingué, à la fois géographe, archéologue et philologue, fut membre de l'Institut en 1816. Il refusa naturellement sa voix à Courier bien que celui-ci ait écrit : « Letronne me tendait la main ». *Lettre à Messieurs de l'Académie*.

« jouissez de la considération que vous méritez à tant de titres ».

Quelques savants français faisaient donc cause commune avec les Italiens dans cette querelle, qui tendait à devenir une affaire nationale par delà les Alpes. Quant aux Allemands, ils se montraient naturellement hostiles à un frère d'armes des vainqueurs d'Iéna. Nul, parmi les correspondants étrangers de del Furia, n'accueillit avec plus de sympathie son pamphlet contre Courier que Weigel qui de Leipzig lui écrivait, le 10 octobre 1810, dans un jargon mi-partie français et mi-partie tudesque : « Avant huit jours, j'avais le plaisir de recevoir par la poste la collation des Tragédies d'Euripide en bon état, ensemble avec la notice de la conduite de M. Courrier (*sic*), dont un savant de ma connaissance publiera cette scandaleuse affaire dans un de nos journaux »¹.

Peu importait à l'auteur de la tache d'encre cette unanimité des savants de divers pays. Mais, autour de lui, il ne comptait plus les défections de ses amis : « Tous ceux qui me condamnaient auparavant sur mon silence, depuis que j'ai ouvert la bouche me veulent écorcher vif. Je vous parle de gens que je vois tous les jours, de connaissances de vingt ans ; pensez ce que disent les autres ».

C'en était fait, par conséquent, de ses bonnes relations avec la Dionigi et son aimable fille. Cette gracieuse femme restait trop dévouée à del Furia² pour continuer à traiter en ami son insulteur. La perte de cette amitié et de quelques autres fut pénible au traducteur de Longus qui essaya vainement de se consoler en disant du mal de l'amitié et des amis.

¹ Bibliot. centr. nazionale. Fonds del Furia.

² En janvier 1811, del Furia recommande à la Dionigi Letronne, qui se rendait à Rome. A son tour, la docte italienne recommande au préfet de la Laurentienne Petit-Radel qui venait visiter Florence, en février de la même année.

L'année 1811 nous le montre en somme attristé et assagi par la rude épreuve qu'il vient de traverser ; car ses tranches avaient été vives pendant quelques semaines¹. Il est d'ailleurs découragé, dégoûté à jamais de publier, et surtout de travailler sur des manuscrits de l'antiquité. C'est, dit-il, une occupation trop dangereuse² ; et l'insistance avec laquelle il le répète prouve bien qu'il a eu peur. Toutes ces petites déceptions lui font, plus que jamais, prendre en horreur la société de son temps et surtout le monde officiel, c'est-à-dire le monde impérial, cette coterie de parvenus grossiers, insolents et autoritaires. Sa vieille haine des courtisans, héritée de son père, s'avive à la vue des personnages pleins de morgue et de bassesse que le nouveau régime a substitués à l'ancienne Cour.

Dès longtemps, il haïssait surtout la brutalité de ces soldats devenus grands dignitaires, qui devaient leurs richesses au pillage et leur élévation à leurs appétits³. Maintenant, il enveloppe dans le même mépris les gens en place de tout ordre, de toute robe et de tous cordons. Tantôt il raille avec esprit l'inoffensif de Gérando qui s'acquitte en pontifiant de ses fonctions de membre de la Consulta ; tantôt il en a au général Miollis : le premier est un *gérondif* ; celui-ci est un *datif-pluriel* : « tous ces noms de rudiment ne plaisent guère à ceux qui sont sous la férule ». Tantôt enfin il se moque du « célèbre M. Millin », celui-là même qui avait parlé avec éloge de sa traduction de

¹ Relire la lettre de Courier du 12 septembre 1810 à X..., officier d'artillerie, pour se convaincre de la réalité de ses angoisses.

² Lettre à Clavier du 13 octobre 1810. « J'ai renoncé aux manuscrits ; c'est une étude trop périlleuse ».

³ Nous avons vu que Masséna est le type le plus éclatant de ce genre de parvenus. A côté de lui, Courier en connaît d'autres qui « excellent à boire, à jurer, à battre leurs gens, et qui doivent leur élévation à ces nobles qualités auxquelles on n'eût pas rendu la même justice en tout autre temps ». *Conseils à un Colonel*.

Daphnis et Chloé; et que lui reproche-t-il? de pousser trop loin la « science de l'étiquette et du savoir-vivre ». S'il montre une telle sévérité pour des lettrés et des gens de goût, dont le tort est seulement d'être des personnages officiels, que pensez-vous qu'il écrira des *Excellences*, de ceux qui sont chargés spécialement d'écraser sous le rouleau compresseur les caractères et les volontés? Tous ces agents du pouvoir, tous ces moteurs de la machine administrative, il les tient en tel mépris qu'il se hâte de les oublier dédaigneusement, dès qu'il n'est plus forcé de se défendre contre eux.

De déception en déception, Courier devient ainsi peu à peu un révolté : révolté contre le despotisme des gens en place et plus généralement révolté contre son siècle.

Il s'élève à une indépendance faite de son dégoût et aussi des déceptions de son amour-propre ; c'est ce qui lui permet d'écrire au bon docteur Bosquillon, son vieil ami : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai lieu d'admirer la haute « impertinence des jugements humains. Il y a peu de « gens, mais bien peu, dont je recherche le suffrage ; « encore m'en passerais-je au besoin ».

Quant à la condamnation du régime, à laquelle il aboutit, elle n'est que trop juste. Oui, le despotisme officiel décourage les écrivains et abaisse les caractères, en faisant des Français un peuple de courtisans. Oui, à tout homme qui tient une plume les grands sujets, sont interdits. « L'éloquence vit de passions » : il est défendu de les exciter et surtout de critiquer ou de discuter quoi que ce soit en prenant le public pour juge.

L'Empire n'admet que le ton de l'apologie ou du dithyrambe à l'adresse du « plus grand héros des temps modernes ». Quant au pamphlet ce n'est pas seulement un genre inférieur et méprisable, c'est une manifestation de la mauvaise humeur qui relève de la police. Et voilà comment un auteur qui n'a pas de goût pour la louange est

réduit à se faire ; c'est ce que Courier est obligé **de** constater en cette fin d'année 1810. On lui a tari sa veine ; lui qui, cinq ans plus tôt, songeait à écrire l'histoire à la façon de Salluste, lui qui méditait de transformer ses esquisses en tableaux, il n'aspire plus qu'à vivre tranquille, sans démêlés avec l'autorité.

Et voilà comment Courier arrive à cette conclusion pessimiste qu'on ne saurait, à son époque, faire œuvre qui dure. C'est la condamnation de la littérature du premier Empire par un contemporain ; elle est absolue, puisqu'en dehors même des entraves apportées par le pouvoir à la production des écrivains, il n'est pas sûr qu'on trouve un public capable de s'intéresser à leurs idées : « Au vrai, je vois que la grande affaire de ce siècle-ci, c'est le débotté et le petit coucher ». Un peuple de courtisans ne s'intéresse qu'à sa fortune : ni les arts ni les lettres ne le touchent. Il faut donc renoncer à écrire. « Contentons-nous de lire et d'admirer les anciens du bon temps. Essayons au plus quelquefois d'en tracer de faibles copies ». Ainsi, la traduction ou le pastiche peut reflorir sur les ruines de la littérature. Mais c'en est fait des œuvres originales.

Nous ne pouvons qu'admirer la clairvoyance de l'auteur qui nous donne ici toutes les raisons de l'incroyable médiocrité de la littérature impériale. Le despotisme de Napoléon, en voilà au fond la grande cause : Chateaubriand et M^{me} de Staël étaient persécutés ou suspects ; l'une publiait dans l'exil *Corinne* et l'*Allemagne*, l'autre, par les allusions sanglantes de son discours de réception à l'Académie, faisait classer dans l'opposition les *Martyrs* et le *Génie du Christianisme*. Et n'est-il pas triste pour la gloire de cet Empereur, pourtant jaloux de toutes les grandeurs, au point, dit-on, d'avoir voulu susciter des Corneille, que sous son règne les seuls grands écrivains aient été ceux que traquait sa police ?

CHAPITRE XVII

DERNIÈRES PROMENADES, DERNIÈRES FLÂNERIES.

Séjour de Courier à Albano. — Voyage de Naples avec le peintre Fabre et la Comtesse d'Albany. — Les *Conversations* chez la Comtesse d'Albany. — Etude sur la *cinquième conversation*. — Les idées personnelles de Courier : sa part d'originalité. — Critique des opinions de Fabre et de Courier sur la guerre : le mérite du général opposé à celui de l'artiste. — Imitation des dialogues platoniciens. — La forme, la mise en scène, le style.

A l'heure même où l'affaire de la tache d'encre lui causait le plus d'ennuis, Courier songeait, nous l'avons vu, à partir pour Corfou et les îles Ioniennes qui étaient occupées alors par les troupes françaises¹ ; de là, il se proposait d'aller visiter Athènes, toute la Grèce, et de passer en Égypte et en Syrie². Ce voyage, projeté depuis longtemps, et devenu réalisable depuis la démission de l'officier, était pourtant différé de jour en jour. Bref il commençait à

¹ Précédemment occupées par les Russes, comme alliés des Turcs, elles furent remises, en vertu du traité de Tilsitt, au général César Berthier par le général Nazimoff. Il existe, au dépôt de la guerre, un important dossier relatif à cette occupation.

² On se rappelle que Courier avait, vers 1805, formé le projet d'écrire une histoire de l'Expédition d'Égypte, il y pensait donc toujours.

rappeler l'expédition de Picrochole. Pourtant le traducteur de Longus et de Xénophon avait, disait-il, un « désir inné » de visiter la Grèce, dont, encore au début de 1811, il entretenait Clavier : « Je pourrais bien partir au printemps ».

Mais le printemps vint et il ne partit point; malgré ses déboires et la perte de presque tous ses anciens amis, il s'était créé une existence agréable partagée entre les lectures, les longues flâneries dans la campagne et le jeu de volant, toutes les fois qu'il trouvait des partenaires. Il alla donc s'installer à Albano lorsqu'arriva « la saison des violettes », comme il disait dans un langage pastoral, dont il était le premier à rire.

Le choix de cette villégiature était dicté par le désir de varier les plaisirs : on sait le long séjour qu'il avait fait l'été précédent à Tivoli¹; il allait pouvoir opposer les monts Albains aux montagnes de la Sabine, et suivre Cicéron à Tusculum après avoir erré avec Horace aux bords de la Digence.

Albano lui offrit une agréable résidence où, à défaut des solides amitiés d'autrefois, il sut trouver quelques relations amènes; mais surtout ce fut la campagne qui l'enchantait; dans les environs, il trouvait une nature merveilleuse : c'étaient le lac de Nemi, Genzano, Larricia, c'était enfin ce poétique cirque de forêts dont les gradins, tour à tour verdoyants ou jaunis par l'automne, escaladent les pentes du Monte Cavo, et dont l'arène est figurée par la surface lisse du lac d'Albano. Le tour de cette cuvette volcanique, depuis Rocca di Papa jusqu'à Castel Gandolfo, constitue peut-être la plus belle promenade de l'Italie, dont quelques sites ont été trop vantés.

Courier jouissait, mieux qu'un autre, des délices du climat et du pays : sans cesse il parcourait cette belle région,

¹ Il n'en était parti que le 18 septembre 1810; lorsqu'il fut mandé à Rome par le Préfet.

s'égayant dans les bois, gravissant les pentes du mont que couronna le temple de Jupiter Latiaris et croyant grimper au Paradis¹. Il retrouvait les voluptés de la vie champêtre et de la vie errante tant de fois goûtées en Calabre et en Suisse.

Voluptueux à la façon d'Horace², son Epicurisme était épris moins des chefs-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture que des joies artistiques éprouvées en face d'une belle nature. Il se serait écrié lui aussi :

Novisti ne locum potiozem rure beato?

En dépit de ceux qui parlent toujours de la sécheresse de Courier, de son cœur froid, de son absence de sensibilité, nous ne craignons pas de dire que ces extases, ces délices ressenties au milieu d'un beau site prouvent chez lui une organisation poétique. Ses nombreuses descriptions de la campagne, soit aux environs de Rome, soit sur les bords du lac de Lucerne, sont d'un homme qui jouissait profondément du spectacle de la nature. Il en parle avec une chaleur communicative : il y a chez lui volupté sincère, non essai de développement littéraire. D'ailleurs, pourquoi ne pas tenter de décrire ce qu'on ressent, surtout lorsqu'on sait manier la plume comme Courier? Il aurait aimé à peindre plus longuement, on le devine, ce qu'il goûtait si bien. Mais il ne le pouvait faire que dans une lettre, et ses correspondants, pour la plupart des savants, étaient plus disposés à donner des éloges à ses notes critiques qu'à sa prose poétique. Madame de Salm elle-même n'avait point l'âme assez champêtre pour apprécier les essais de son ami dans le genre descriptif. De là vient qu'il n'ose s'étendre, malgré l'envie qu'il en a. « Vous n'êtes point femme des « champs, remarque-t-il, moins encore des bois ; mes om-

¹ « Au vrai, c'est ici le Paradis ».

² Horace, *Epîtres*, I, X, vers 14.

« brages frais, mes ruisseaux limpides vous feraient dor-
« mir debout ».

Il restait à l'artiste la ressource de composer un récit idyllique pour y placer ses descriptions; mais ce qui manque à Courier c'est précisément l'invention, les idées. Il excelle à copier des tableaux antiques¹ : pour en faire de nouveaux il n'a que le cadre et les accessoires à sa disposition; le sujet lui fait défaut.

Voilà pourquoi, faute de pouvoir ou glisser sa prose poétique dans les lettres familières, ou composer une églogue à la façon de Théocrite, il se trouve réduit à faire, pour lui seul, de petites peintures dans le goût antique. De là ce curieux fragment, sur la maison et le jardin de d'Agincourt. Trouvées dans ses papiers, ces lignes n'étaient destinées à aucun correspondant. C'est à proprement parler, un *essai*; il rappelle, par la sobriété du trait, la netteté du contour, ce début du *Phèdre* où Socrate et son interlocuteur vont s'asseoir, tout près des bords de l'Ilissus, sous un platane élevé, dont le pied est baigné par une source consacrée aux nymphes. Courier aime à *faire des paysages antiques*, dans le goût du Poussin.

Son amour de la campagne est donc volupté d'artiste; et l'on avouera que le site d'Albano était singulièrement bien choisi pour l'inspirer. Cependant Naples l'attirait encore plus; il s'y rendit le 15 mai 1811.

A partir de cette date, nous le perdons de vue pendant plusieurs mois. En effet, du 15 mai 1811 au mois de février 1812, non seulement nous n'avons aucune lettre de lui, mais aucun document ne nous éclaire sur ses occupations journalières pendant toute cette période.

Nous lisons dans ses *Lettres inédites* qu'il revint de Naples au bout d'un mois, s'établit à Albano, puis à Fras-

¹ Relire notamment *Ménélas après la fuite d'Hélène*.

cati et à Rocca di Papa, qu'il rentra enfin tout à fait à Rome à la fin d'octobre.

A la fin de février 1812, il se rendit de nouveau à Naples, en compagnie de Millingen et de la comtesse d'Albany.

Millingen, avec lequel il s'était lié deux ans plus tôt, était un savant antiquaire anglais, auteur de travaux réputés sur la numismatique de l'ancienne Italie.

Quant à la comtesse d'Albany¹, Courier avait dû la connaître à Florence, à l'époque où son retentissant démêlé avec del Furia lui créait une notoriété imprévue mais éclatante. Elle entreprit, en 1812, un voyage à Naples en compagnie du peintre français Fabre², qui avait succédé dans son cœur au poète Alfieri. C'est à Rome probablement qu'ils rencontrèrent Courier, qui ne se fit point prier pour leur servir de guide. Malgré le mal qu'il disait de l'amitié depuis qu'il se voyait forcé de vivre sans amis, ou peu s'en faut, il fut charmé de fuir sa solitude et de trouver des compagnons instruits, lettrés et spirituels. La comtesse de son côté, ravie de s'attacher un helléniste doublé d'un cau-

¹ On sait que la comtesse d'Albany, née à Mons en 1753 de la famille noble des Stolberg, épousa en 1772 Charles Stuart, dit *le Prétendant*. Cette union fut malheureuse. La comtesse quitta le prince en 1780 et vint vivre à Florence. Lorsque la mort l'eut délivrée de son premier époux, en 1788, elle épousa secrètement l'illustre poète Alfieri à qui elle avait su inspirer la plus vive passion. Après la mort d'Alfieri en 1803, elle se consacra à la publication des œuvres complètes de son époux, en 35 volumes in-4°. Pise, 1805-1815.

² Né à Montpellier en 1766, François-Xavier Fabre obtint le grand prix de peinture en 1787 et vécut surtout à Rome et à Florence où il se lia avec la comtesse d'Albany. On croit qu'il l'épousa après la mort d'Alfieri; en tout cas, il vécut avec elle. Il avait fait son portrait que nous avons vu au Musée des Uffizi à Florence, ainsi que celui d'Alfieri qui se trouve dans la même *salle française*. On sait que Fabre a légué plusieurs riches collections au Musée de sa ville natale, qui prit son nom après sa mort.

seur tantôt enjoué, tantôt mordant, toujours curieux à entendre, ne se fit pas faute de lui demander une relation écrite de leur voyage et des entretiens qui devaient l'égayer.

Courier prit des notes après chaque conversation un peu suivie qu'il eut avec ses nouveaux amis ; il se proposait de les écrire toutes avec le soin qui caractérise ce qui sort de sa plume. Mais son indolence naturelle entrava ce projet, si bien qu'il ne rédigea complètement que deux conversations : l'une d'elles, destinée à honorer une mémoire bien chère, avait trait à Alfieri ; l'autre, intitulée dans le manuscrit *Cinquième conversation*, a été publiée, par les premiers éditeurs, parmi les *OEuvres complètes*, qui étaient devenues leur propriété en vertu d'un traité avec la famille de Courier¹. Quant à la première, relative à Alfieri, on ne la trouva point parmi les papiers du défunt, quoiqu'elle fût connue de quelques-uns de ses amis. Il faut déplorer cette perte, ainsi que celle du manuscrit qui contenait la relation du voyage à Naples².

De tout ce que Courier rédigea au cours de cette villégiature de trois semaines, il ne subsiste donc que la *Cinquième conversation*. Ce fut sans doute la dernière, car elle eut lieu le 2 mars et nous savons que le 9 du même mois l'auteur était de retour à Frascati.

La conversation s'engage, dans la matinée, chez la comtesse d'Albany, à qui Fabre et Courier tiennent com-

¹ *Mémoires, correspondance et opuscules inédits de Paul-Louis Courier*, Paris, A. Sautélet et C^{ie}, libraires-éditeurs, Alexandre Mesnier, libraire, 1828 ; 4 vol.

² Courier faisant allusion à son voyage à Naples, écrivait, en 1822, à la comtesse d'Albany : « Vous ne savez pas, Madame, « que j'écrivis alors une relation de ce voyage et de toutes nos « conversations... J'ai tout cela en manuscrit, et quelque jour j'aurai l'honneur de vous le faire voir, si Dieu permet que je retourne dans ce beau pays où votre séjour est fixé. » Lettres inédites ; 12 novembre 1822.

pagnie au salon en attendant le déjeuner. Au début de l'entretien, Fabre reste obstinément à une fenêtre d'où l'on jouit d'une vue étendue dans la direction de Piedigrotta et du Pausilippe. Car la maison est située sur la *riviera di Chiaia*; c'est un de ces beaux hôtels qui servaient habituellement de résidence à des étrangers de distinction. Celui-ci avait été occupé par lady Hamilton, la maîtresse du grand Nelson. A droite donc, la vue s'étend vers la grotte; en face, on voit Capri¹.

C'est Courier qui donne prétexte à la discussion, en déclarant que le siècle présent vaut bien celui de Louis XIV. Aussitôt Fabre de se récrier; cependant, loin d'accepter la bataille il se dérobe et détourne la conversation, en faisant remarquer des troupes qui défilent sous leurs fenêtres, comme si elles se rendaient à quelque parade.

Ce n'est que peu à peu que Courier et la comtesse l'amènent sur le terrain où ils voulaient le voir combattre. D'ailleurs, le dialogue est d'une structure assez complexe : la discussion n'est pas une; c'est-à-dire qu'elle ne tarde point à dévier. Pour qu'on puisse mieux embrasser d'un seul coup d'œil la suite des idées, nous en donnerons le plan qui peut, comme on le verra, se réduire à trois points :

1° Supériorité du siècle de Louis XIV sur l'époque actuelle, au point de vue des arts et des lettres — Fabre essaie de l'établir *par raison démonstrative*.

2° Courier entraîne la discussion sur un autre terrain afin de « dépayser un peu » Fabre. Si la littérature et les arts restent l'apanage du xvii^e siècle, le xix^e n'a-t-il

¹ L'entretien prend fin quand un domestique vient annoncer qu'on a servi. « Après le dîner, dit Courier en terminant, la comtesse et Fabre montèrent en voiture, et je rentrai chez moi où j'écrivis ceci. » On voit par là qu'il ne peut être question que du diner de midi, qu'on appellerait aujourd'hui déjeuner et en Italie *collazione*.

pas la supériorité au point de vue des sciences, de la politique et de la guerre? Après avoir essayé de transiger, Fabre, poussé à bout, repart en guerre et veut cette fois la victoire complète. Il établira donc que le siècle de Louis XIV est à *tous égards* supérieur à celui de Napoléon.

a. Argument (assez faible) en faveur des sciences. Les savants d'autrefois ont ouvert la voie à ceux d'aujourd'hui.

b. Fabre se recueille un moment et puis entreprend de parler de la guerre.

Discussion préalable : peut-on juger les hommes de guerre sans être du métier? — Oui! prétend Fabre, de même qu'on juge du talent des acteurs sans avoir joué la comédie et du mérite d'un cuisinier sans avoir fait la cuisine.

— Fabre revient à son sujet et établit que sous Louis XIV on se battait mieux qu'à l'heure présente. C'est alors que se trouvaient les grands joueurs. La conclusion, c'est que les adversaires de Napoléon ne savent pas se battre; l'art de la défense est tombé dans l'oubli, on ne connaît plus qu'une des deux parties de la guerre, c'est-à-dire l'offensive.

c. Ici la question s'élargit et s'élève. Y a-t-il un art de la guerre? — S'il y en a un, répond l'orateur, il ne demande pas d'apprentissage.

Transition. Dans le métier militaire, « on fait son chef-d'œuvre en même temps que son coup d'essai »; le métier de peintre au contraire exige de longues études.

3° Fabre développe alors, en vingt pages, un éloquent parallèle entre le mérite du peintre ou du sculpteur et celui du général. Cette dernière partie, de beaucoup la plus considérable, doit être regardée comme le véritable sujet. On sait que Courier traite une question qui lui tient à cœur.

Il va sans dire que Fabre donne en tout point la supé-

riorité aux artistes sur les gens de guerre; il expose ses idées avec une telle outrance qu'il arrive à conclure en ces termes : « Quelqu'un aurait gagné la bataille de Rocroy, quand même Monseigneur ne s'y fût pas trouvé; mais le Misanthrope qui l'eût fait sans Molière? »

Tel est le sommaire de la *Conversation chez la Comtesse d'Albany*. Quand on a lu ce morceau, la première question qui se pose est la suivante : dans quelle mesure Courier développe-t-il des idées personnelles? jusqu'à quel point fait-il œuvre d'historien en reproduisant, sous le nom de Fabre, la thèse soutenue par ce personnage?

Qu'il ait inventé de toutes pièces cette discussion, c'est une hypothèse qu'il convient d'écarter tout de suite. Outre que Courier a l'esprit peu inventif, outre qu'il manque totalement d'imagination, il n'aurait jamais songé à faire lire ce morceau à M^{me} d'Albany¹ si elle n'avait pas dû y retrouver la physionomie d'un de leurs entretiens et jusqu'aux arguments des interlocuteurs.

D'autre part le rôle de Fabre a trop d'importance pour avoir été inventé. Cet artiste s'exprime avec une chaleur, une conviction qui finissent par ébranler ses adversaires : « En vérité, dit la comtesse, je ne sais pas s'il impose; mais il parle sur la chose comme s'il avait raison ». C'est un discoureur inlassable; à la fin, on lui « donne gagné » pour mettre un frein à son éloquence.

Il y a donc là un trait de vérité saisie sur le vif. Mais d'ailleurs dans l'argumentation de Fabre on reconnaît beaucoup d'idées chères à Courier, soit qu'en les traduisant il les ait arrangées à sa guise, soit que l'artiste et le lettré aient eu la même façon de voir. Quelle conviction était mieux arrêtée chez Paul-Louis que celle de la supériorité du siècle de Louis XIV au point de vue littéraire? D'un autre côté, Fabre professe pour La Fontaine une admira-

¹ A M^{me} d'Albany, édit. Sautélet, t. II, p. 190.

tion enthousiaste : il préfère une Fable à la Henriade, et pense que « l'âne et le chien effaceraient Orosmane et tous les héros de Voltaire ». Or, qui pourrait mieux souscrire à cet avis que notre helléniste, qui, trois semaines plus tard, écrivait à Boissonnade : « Surtout gardez-vous bien de « croire que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne « de Louis XIV¹ »? Et il n'est point douteux qu'il ait la même estime pour les grands peintres du xvii^e siècle, et surtout pour le Poussin.

Fabre est sévère pour son époque : mais Courier ne l'est pas moins. N'a-t-il pas résumé en ces termes son appréciation sur le siècle de Napoléon :

« J'ai vu deux classes dans ma vie; j'ai connu gens de « lettres, gens de sabre et d'épée. Non! la postérité ne se « doutera jamais combien, dans ce siècle de lumières et de « batailles, il y eut de savants qui ne savaient pas lire et de « braves qui faisaient dans leurs chausses! Combien de « Laridons passent pour des Césars, sans parler de César « Berthier²! »

Ces boutades malveillantes sont bien conformes à la thèse soutenue par l'ami de la comtesse d'Albany.

C'est encore une idée chère à Courier que de nier l'existence de l'art de la guerre. Cette idée s'était fortifiée, on l'a vu, à la suite de son aventure dans l'île de Lobau. La preuve qu'il en donne, c'est que beaucoup de gens ont excellé à faire la guerre sans avoir appris le métier des armes. Qu'est-ce donc qu'un art où l'on peut se dispenser de tout apprentissage? Ou plutôt, si le paradoxe semble trop fort, Courier se contentera de soutenir qu'il n'existe pas

¹ A Boissonnade. Frascati, le 23 mars 1812.

² Ceci est écrit de Cassano en 1806. Combien la boutade sur les savants qui ne savent pas lire se trouva confirmée en 1809 par l'aventure de del Furia!

un art de la guerre différent de l'art de nourrir son monde, de l'habiller, de le faire marcher.

D'ailleurs, ce talent si vanté est ce qu'il y a de moins rare : il y a toujours dans une armée cent officiers capables de la bien commander, sans parler de ceux qui n'ont jamais songé à embrasser la carrière militaire et qui, en un besoin, feraient d'excellents chefs¹. Voilà quelques opinions que Courier a semées par-ci par-là dans sa correspondance. On retrouve aussi, dans l'entretien qu'il rapporte, ses jugements sévères sur Alexandre et sur l'inanité de ses conquêtes, et même l'estime particulière qu'il a pour César², lequel était « autre chose qu'un donneur de batailles ».

En résumé, le dialogue n'est qu'un cadre heureusement choisi par lui pour y développer, sous le couvert d'autrui, les idées auxquelles il tenait le plus.

Il semble qu'il ait cru leur donner plus de portée en les attribuant à un artiste connu, presque célèbre. Quant à lui-même, il se prête un rôle effacé et, détail piquant, loin de soutenir aux côtés de Fabre les idées qui sont les siennes non moins que celles du peintre, il paraît plutôt vouloir les combattre. Mais il les attaque faiblement et l'on sent bien qu'il ne soumet des objections à son partenaire que pour mieux permettre à celui-ci de défendre sa thèse³.

¹ On comprend que cette opinion avait été suggérée à Courier par la carrière de certains généraux de la Révolution, qui s'étaient improvisés grands chefs d'armée sans avoir jamais commandé, tels Masséna et Gouvion-Saint-Cyr.

² « Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme » (que Napoléon). Plaisance, mai 1804.

³ Ainsi, c'est ce contempteur de l'armée napoléonienne qui essaie d'établir contre Fabre qu'en son siècle on fait mieux la guerre et qu'on se bat mieux que jamais. « En quinze jours, dit-il, nous battons plus d'ennemis, et faisons plus de conquêtes qu'on

« Moi, Madame, dit-il, je vois que le monde est bien sot
 « d'honorer tous ces gens qui gagnent des batailles et sou-
 « mettent des provinces, et de ne pas voir que la gloire,
 « l'estime, l'admiration publique appartiennent de droit
 « aux peintres et aux poètes. Voilà de beaux héros, vrai-
 « ment, que ces César et ces Alexandre, pour être ainsi
 « célébrés et divinisés; parlez-moi d'un homme qui fait
 « des tableaux de chevalet ou des rimes redoublées »¹.

Courier a senti que la présomption de Fabre appelait cette moquerie; incapable de dépasser le but, il ne souffre pas qu'on exagère, même lorsqu'on développe des idées qu'il approuve, et son scepticisme le sauve du ridicule où tombe son ami. On voit qu'il s'est donné dans le dialogue le rôle discret, qui lui convient, de l'homme d'esprit et de bonne compagnie

urbani parentis viribus atque
 Extenuantis eas consulto².

Quant à son interlocuteur, il est vraiment trop entier, trop absolu et va trop loin. Donner pour une belle fable de La Fontaine tous les vers du xviii^e siècle, prouver la supériorité du fabuliste par l'argument des vingt bons vers de suite, ce sont façons tranchantes qui ne conviennent pas à la vraie critique littéraire. A côté de ces gasconnades, quelques vues judicieuses : ainsi Fabre établit de façon péremptoire la médiocrité des tragédies de Voltaire, à la-

n'en eût su faire en cent ans alors ». Mais, loin de défendre sa pensée, il cède tout de suite, et il laisse dire à Fabre que les soldats de Napoléon ont « affaire à des mazettes » qui leur « laissent conquérir des royaumes en quinze jours ».

¹ Comparez, pour le mouvement de la phrase, Molière, *Avare*, acte II, scène 6. « Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer » !

² Horace, *Satires*, I, X, 13.

quelle ne saurait croire Madame d'Albany. Voilà certes un jugement vraiment neuf à cette époque.

Mais que dirons-nous du sophisme relatif à la guerre : nous sommes moins guerriers qu'on ne le fut sous Louis XIV ? Si la guerre se fit peut-être plus méthodiquement au xvii^e siècle, si l'art de défendre les places, admiré de Fabre, fut poussé par Vauban au suprême degré, qui de nous n'admirerait bien plus les foudroyantes campagnes de Napoléon que les savantes manœuvres des Catinat et des Villars ?

Personne ne conteste que l'Empereur n'ait rendu la guerre plus savante, plus meurtrière et plus décisive ; et, pour ses adversaires, ils n'étaient pas tous des *mazettes*, puisque finalement les Koutousoff, les Schwarzenberg, les Blücher et les Wellington ont eu raison de lui¹.

Reste à juger cette furieuse offensive dirigée contre le mérite du général opposé à celui de l'artiste. Sans doute, l'apprentissage du métier de peintre est plus long ; nul n'a pu animer la toile ou le marbre sans de longues et minutieuses études. Au contraire, Hoche, Masséna, Gouvion-Saint-Cyr et beaucoup d'autres se sont, pour ainsi dire, improvisés généraux, ou du moins ont acquis en très peu de temps les connaissances nécessaires pour conduire des armées.

Mais Fabre, bon juge des difficultés de son art, prouve surabondamment qu'il n'entendait rien à la carrière des armes. Ne semble-t-il pas admettre qu'il suffit de rencontrer l'ennemi pour être vainqueur ? Sans doute il est aveuglé par cette idée que parfois des généraux ont eu des bonnes fortunes inouïes qui les dispensèrent d'avoir du talent.

¹ Fabre met en doute qu'il existe un art de la guerre. Mais d'ailleurs il reconnaît implicitement l'existence de cet art, puisqu'il dit que, de son temps, la moitié de cet art est perdue. Edit. Sautelet, p. 215.

Mais cette chance fut passagère et sans retour ; et l'on cite de bons généraux qui, malgré du savoir, de l'étude et de sérieuses qualités ont été souvent battus. Ne fut-ce point le cas de Macdonald et de Reynier ?

Au fond, la discussion instituée par Courier est assez puérile ; trop différentes sont les conditions dans lesquelles s'exercent les talents d'un peintre ou d'un chef d'armée pour que le parallèle ait un intérêt réel. Le chef-d'œuvre d'un peintre est le fruit d'un travail solitaire : il a seulement un modèle sous les yeux, à la main des couleurs et un pinceau ; le général a pour collaborateurs non seulement ses lieutenants, son chef d'état-major, mais aussi tous ses soldats. D'ailleurs, pour avoir su se servir du courage et des talents de tout ce monde, la victoire qu'il remporte, quand il triomphe, n'en est pas moins brillante. Mais on voit que cette comparaison est sans valeur parce qu'elle oppose des arts qui n'ont aucune ressemblance, aucun lien dans la nature des choses. C'est donc un long paradoxe que soutient Fabre, et qui semble inspiré surtout par la haine des artistes ou des rêveurs pour les « traîneurs de sabre ».

Courier a voulu donner à cette conversation l'allure d'une sorte de dialogue socratique ; rien de plus conforme à ses habitudes d'esprit que de songer à couler ses idées dans un moule antique, car on sait que rien ne tente plus son goût que l'imitation des Grecs. *L'Eloge d'Hélène*, le *Ménélas après la fuite d'Hélène*, nous ont assez prouvé ce que j'avance. Même lorsque le sujet n'est pas emprunté aux auteurs d'Athènes, on sent encore la préoccupation de faire penser à eux ou de rappeler leurs procédés de composition et de style. Ainsi, dans les *Conseils à un Colonel*, dès le début il est question de Socrate, dont Courier va tenir le rôle, tandis que son interlocuteur fera celui de Chéréphon. Ici encore, il essaie de faire un pastiche d'un dialogue de Platon. Mais, quoique l'élève soit habile, on ne retrouve

dans son œuvre ni la variété, ni la vie intense qui caractérisent le maître ¹.

Le lieu de la scène est indiqué beaucoup trop sèchement quoique avec précision ; nul charme de description, nulle poésie ; et pourtant le lieu y eût assez prêté, puisque la maison, située sur le golfe de Naples, regarde Capri d'un côté, de l'autre le Pausilippe. Voici par exemple un trait de ressemblance avec les dialogues platoniciens : je veux dire que le véritable sujet n'est pas abordé franchement du premier coup ; il y a toute une discussion préliminaire qui s'engage sur le mérite des gens de lettres et des peintres du ^{xvii}^e siècle comparés à ceux du temps présent. Ce thème épuisé, sans que la comtesse soit convaincue par l'argumentation de son ami, le sujet change et se détermine peu à peu, naissant d'une causerie où les interlocuteurs « semblent, selon un mot de M. Croiset, battre les buissons pour faire lever le gibier ² ». C'est ainsi qu'on en arrive à faire le procès d'Alexandre et de tous ses émules anciens ou modernes. Enfin, le paradoxe de Fabre n'est réfuté par personne : la conversation se trouve interrompue par l'annonce du déjeuner, sans que l'on ait conclu. Sur ce point encore, Courier s'autorise de Platon qui donne rarement aux questions posées « une solution nette et affirmative ».

Par exemple, autant les personnages des dialogues socratiques sont vivants, dépeints à miracle par l'extérieur et par l'intérieur, autant ceux-ci sont vagues et abstraits. La comtesse, dont la physionomie n'est précisée par au-

¹ Il va sans dire que nous n'instituons cette comparaison qu'au seul point de vue de la forme. Quand il s'agit du fond, loin de nous la pensée de rapprocher, même en passant, Courier de Platon ! Mais c'est la forme seule qui intéresse notre auteur, il n'imite donc que la forme de ses modèles.

² *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, -p. 325.

cun trait particulier, est une femme du monde quelconque qui taquine un rapin trop ardent à défendre ses idées et à entreprendre un plaidoyer *pro domo sua*.

Le personnage de Courier est encore plus anonyme. On aurait aimé à avoir de l'auteur un portrait peint par lui-même; il a su en esquisser quelques attitudes amusantes dans ses lettres familières. Mais ici, gêné sans doute par la solennité du genre littéraire auquel il vise, il perd de son entrain et de sa verve.

Le protagoniste lui-même est un peu mieux traité. Sans doute, Courier n'a pas su trouver pour le représenter de ces nuances individuelles qui font reconnaître un personnage entre beaucoup d'autres; ni l'attitude extérieure, ni le geste, ni l'expression de la physionomie ne sont indiqués. On se borne à dire qu'il parle bien de tout et qu'« il y a plaisir à l'entendre ». A un moment donné, il se recueille rêvant « debout contre le mur de la fenêtre ». Mais cela ne nous peint en somme qu'un homme quelconque qui va discuter et qui cherche ses arguments. Aucun trait précis ne le distingue d'un autre discoureur.

Quant au style, il manque trop de variété, mais non d'élégance, et parfois de fermeté. Ici, nous sommes loin de Platon, qui sait prendre tous les styles comme un véritable poète dramatique. En général, l'originalité des personnages disparaît sous l'uniformité élégante de la manière propre à Courier; pourtant quelques expressions singulières, qu'il a reproduites, sont évidemment de Fabre, par exemple cette comparaison du mérite des poètes à la puissance des sauteurs : « La Fontaine saute les dix pas, il franchit « le fossé, lui. Voltaire, et tous les autres qui n'en peuvent « autant faire, tombent pêle-mêle au fond. » Courier tient à montrer qu'il trouve la comparaison « bizarre » et le fait avouer à Fabre. Pour lui, jamais il ne l'aurait risquée.

Toutefois, il sait prêter à ce personnage de l'éloquence et

de la vigueur lorsqu'il le fait argumenter contre l'art moderne. Fabre en colère a une certaine brutalité qui rappelle Alceste : « Mais pour mon tableau du Poussin, « que ce soit si voulez le Ravissement de saint Paul « ou la Femme adultère, têtebleu ! à de tels ouvrages opposer ce que l'on fait maintenant, c'est outrager le goût, « c'est blasphémer les arts ».

Le caractère emporté et *combatif* de cet artiste, qui éclate ainsi, reparait dans son grand morceau de bravoure sur le mérite des peintres et des sculpteurs opposé à celui des généraux. Il faut citer cette belle page :

« L'étude donne les talents, le hasard les commande-
« ments... En un mot, on est général sitôt qu'on a une ar-
« mée; on a une armée dès qu'on est fils de Philippe, ou
« gendre de Pompée, ou ami de Sylla, et on gagne des ba-
« tailles. Est-on peintre dès qu'on a une toile et des cou-
« leurs, et peut-on faire un tableau ? N'y va-t-il que d'être
« parent de David ou de Canova, pour tenir un rang dans
« les arts ?

« — Mais aussi, dit la comtesse, est-ce tout d'avoir une
« armée ?

« — Si ce n'est pas tout, c'est beaucoup ; car après cela
« il n'y a plus qu'une bataille à gagner, et la fortune se
« charge encore de cette partie-là ; mais pour qu'un
« homme soit peintre, il y faut plus de façon ; cela ne se
« donne pas en dot ni ne se lègue par succession. Jamais
« le pinceau du Titien ne fut un héritage ; Raphaël ne dut
« rien au bon plaisir de Michel-Ange ; il eût servi de peu à
« Lysippe d'épouser la sœur de Scopas ou la fille de Praxitèle
« pour parvenir au comble de la gloire de son art ; ni al-
« liance, ni parenté, ni naissance, ni faveur ne le pouvaient
« dispenser d'un seul des degrés nécessaires de ce pénible apprentissage ».

Cette fougue, cette argumentation serrée, ces exemples accumulés font penser à l'éloquence d'Aper dans le Dia-

logue des orateurs. La conversation rapportée par Courier ressemble d'ailleurs parfois à la discussion qui s'engage à Rome chez Maternus sur le mérite comparé des poètes et des orateurs¹.

En somme, le personnage de Fabre a plus de relief que les deux autres; son caractère, ses idées se traduisent dans son discours, mais le style, dont ce plaidoyer est revêtu, est le plus souvent celui de Courier.

¹ Le personnage de Fabre ressemble à celui d'Aper; c'est la même conviction ardente, la thèse seule diffère. On sait qu'Aper préfère la vie des orateurs à celle des poètes; dans la seconde partie du Dialogue il attaque les Anciens et vante le génie des orateurs modernes.

CHAPITRE XVIII

DERNIER SÉJOUR A ROME

Courier se désintéresse des fouilles du Forum, parce qu'elles sont dirigées par le Préfet et le Gouvernement. Son indépendance et sa haine du monde officiel. Il s'irrite de l'étiquette et du luxe de la société impériale. Contraste de sa tenue débraillée et de la correction officielle. Sa haine des salons et des antichambres. — Courier rentre en France. Son passage à Florence. Il s'efforce de discréditer la traduction du fragment de Longus par l'abbé Ciampi. La revanche de Courier. — Revenu à Paris, sans but certain, Courier ne tarde pas à s'y ennuyer. — Il songe à partir pour la Grèce. — Son projet contrarié par les graves événements de 1813 et de 1814. — Le désœuvrement le conduit enfin au mariage. — Fatale conséquence du mariage de Courier.

Naples était sans doute après Rome la ville du monde qui plaisait le plus à Courier. Il se jugeait dans « le paradis » lorsqu'il vivait à Albano ou Frascati, mais pour lui Naples était « le véritable Eden ». Pourtant il ne se contentait pas d'y vivre livré au doux *farniente*, mais il s'y intéressait à tout. Il voulut donc mettre à profit son séjour de 1812 pour visiter les *papyri* découverts à Herculaneum, grâce aux fouilles que le roi Joseph avait ordonnées et qui se continuaient sous le règne de Murat. Hélas ! notre érudit ne trouva qu'un sujet de mécontentement : non seulement il ne fut point admis à manier et à déchiffrer les précieux manuscrits, mais on ne lui permit que de

les voir de loin ! Certes, la consigne était rigoureuse pour tout le monde : mais si l'on avait dû l'enfreindre ce n'aurait point été en faveur de ce visiteur suspect : la détestable réputation qu'il s'était acquise par sa trop fameuse tache d'encre faisait de lui la terreur des bibliothécaires d'Italie, qui le jugeaient à bon droit, depuis ses démêlés avec del Furia, érudit sans délicatesse et même sans honnêteté. Force lui fut donc de quitter Naples sans avoir pu rien obtenir des fonctionnaires chargés de dérouler les *papyri* et de les copier. A peine rentré à Frascati, il s'en plaignit amèrement dans une lettre à Boissonnade :

« Ne me parlez point des *papyri*, c'est le sujet de mes
« pleurs. Ils étaient bien mieux sous terre que dans les mains
« barbares où le sort les a mis. Il y a là force scribes et aca-
« démiciens payés pour les dérouler, déchiffrer, copier, pu-
« blier. Ce sont autant de dragons qui en défendent l'ap-
« proche à tout homme sachant lire et qui n'en font, eux,
« nul usage... Si vous y allez jamais, on vous les montrera,
« mais de loin, comme la Sainte Ampoule ou l'épée de
« Charlemagne ¹ ».

Le ton est d'un mécontent. C'est que Courier débarrassé du harnais, désormais libre et indépendant, mais d'autre part aigri par les ennuis que lui suscita son affaire, a rompu avec tout ce qui est officiel. Il est devenu l'ennemi des préfets, des chambellans, des académiciens, des ministres, non moins que des généraux. Il ne saurait s'intéresser à rien de ce que protègent ou patronent ces Excellences. Les fouilles même qui s'exécutaient au Forum, sous la direction de M. de Tournon, semblent l'avoir laissé assez indifférent ; il n'en parle dans aucune de ses lettres, bien que les découvertes déjà faites fussent de nature à ravir en extase ses doctes correspondants. Depuis la fin de l'année 1810, on avait mis à jour la vénérable façade du Tabula-

¹ Lettre du 23 mars 1812.

rium, placé à la base du Capitole, on avait exhumé les restes des temples de Vespasien, de Castor et Pollux, fait apparaître le rude et grossier pavage de la Voie Sacrée¹. L'on dégagait enfin l'Arc de Titus et les trois énormes nefs de la basilique de Constantin.

Courier avait la passion des antiquités ; dès sa première arrivée en Italie, il s'était improvisé archéologue, numismate, épigraphiste, à l'école de l'abbé Marini : depuis, à Barletta, à Brindisi, à Tarente, à Canosa il avait satisfait son amour des inscriptions et des recherches archéologiques, voyant ici « les ruines d'une ville immense, des tombeaux des anciens Etrusques, avec des vases bien conservés » parcourant là « un rivage composé des mêmes éléments que le Monte Testaccio, un terrain fort étendu « sous lequel en fouillant on rencontre, au lieu de tuf, des « fragments de poteries, dont la plage est toute rouge ». Il s'était lié partout avec des antiquaires, la Dionigi, Millingen qu'il venait d'accompagner à Naples, Piranesi² qui lui apportait de Paris les compliments de Clavier.

Suffisait-il donc que les sciences qu'il aimait tant fussent encouragées par le Gouvernement pour qu'on le vît s'en dégoûter ? On pourrait le penser en lisant sa correspondance, où l'amour de la nature remplace le goût de l'Antique, à l'heure même où le passé de Rome surgissait du sol bouleversé du *campo vaccino*. Bref, Courier ne s'intéressait guère aux fouilles³.

C'est qu'on trouve chez notre auteur, outre l'esprit de

¹ *Journal du Capitole*, 20 avril 1811, n° 47.

² Piranesi le fils, né en 1748, dessinateur et graveur comme son père. Compromis dans la révolution romaine, il vint se fixer à Paris et y publia sa belle collection des *Antiquités romaines*. Il fonda aussi une manufacture de terres cuites.

³ Quand il eut quitté Rome pour Paris, Akerblad lui écrivait : « Vous parlerai-je des fouilles ? mais elles ne vous intéressent que faiblement ». 22 décembre 1812.

contradiction, l'indépendance un peu grincheuse d'un *bohème*¹. J'en vois la preuve dans les sentiments que lui inspire le monde officiel de Rome. Lui qui avait toujours défendu si jalousement les droits de la Science et des Lettres n'aurait-il pas dû apprécier le gouvernement éclairé des Miollis, des Tournon et des Gérando? Grâce à ce triumvirat, le pouvoir exécutif présentait, derrière une sévère façade à la Napoléon, « toute l'apparence d'une réunion de beaux esprits, classiques, amateurs de toute beauté »². Mais Courier affectait d'ignorer Miollis; jamais il n'allait le voir à cette villa Aldobrandini, où il aurait reçu si bon accueil en l'honneur des Muses; il fuyait de Tournon depuis la publication illicite de son Pamphlet, en dépit de l'autorité. Quant à de Gérando, qu'il avait connu à Florence membre de la Junte de Toscane, avant qu'il fit partie de la Consulta romaine, notre original avait négligé, au mépris de la politesse la plus élémentaire, d'aller lui faire visite. La raison qu'il en donne est bien simple : « Il m'eût fallu pour cela une culotte et un chapeau d'une certaine façon »³. Ne soyons pas surpris de cet aveu. L'ancien officier avait toujours eu, même dans le service, une tenue trop négligée.

Griois, qui le vit débiter à Plaisance comme chef d'escadron, nous a laissé le souvenir de sa « malpropreté ». Plus tard, ayant pendu l'épée au croc, il poussa au dernier point le mépris du costume. Rappelons-nous son arrivée à Vienne presque sans vêtements de rechange⁴. Quelques

¹ Selon le mot de Sainte-Beuve, on trouve chez lui non seulement le caprice, mais un peu la prétention et le travers.

² Madelin, *La Rome de Napoléon*. Lire particulièrement dans ce beau livre le chapitre intitulé : un Gouvernement athénien.

³ A M. et M^{me} Clavier, Tivoli, le 4 juin 1810.

⁴ A M. et M^{me} Clavier, Strasbourg, le 2 juin 1809. En parlant de son bagage, il écrit : « Il faut dire la vérité, il n'y en eut jamais de plus mince ».

mois après, il se rend à pied de Lucerne à Milan par des sentiers de chèvre. « Mon guide portait mon bagage. Il n'y en eut jamais de plus léger »¹. Voilà donc en quel équipage il fit sa rentrée en Italie. Florence, Rome et Naples le revirent ainsi démuni de toute garde-robe. Comment s'étonner dès lors qu'il n'ait osé se présenter aux puissants du jour qui faisaient succéder le luxe impérial à la simplicité républicaine?

Il se rendait compte du laisser-aller excessif de sa mise, lequel contrastait étrangement avec la correction de la société actuelle ; car on assistait, par la volonté de César, à une véritable renaissance de l'étiquette et du savoir-vivre. Mais, ayant gardé de l'époque révolutionnaire un certain abandon dans la tenue, qui confinait, on l'a vu, au débrouillé², Courier ne pouvait comprendre ces mœurs nouvelles, qui avaient envahi Rome après Paris. Comme il est dans sa nature de tourner en ridicule ce qu'il ne comprend pas, il prodigue ses railleries à ceux qui suivent la mode et particulièrement aux savants qui sont gens du monde³ : « Nous avons ici le célèbre M. Millin ; mais vous « serez bien surpris quand vous apprendrez qu'il arrive « n'ayant que trois habits habillés... Il reconnaît sa faute, « et, pour la réparer, il écrit à Paris qu'on lui envoie ventre « à terre, par une estafette, ses autres habits habillés, et « le plus habillé de tous, son habit de membre de l'Insti- « tut. Rome verra sa broderie, son claque et sa dentelle. « M. Millin projette d'aller jusqu'en Calabre, pays où

¹ A M. et M^{me} Thomassin. Milan, 12 octobre 1809.

² D'Albano, il écrit à la princesse de Salm : « Je veux vous apparaître dans mon équipage de pèlerin. C'est une vision qui, « je crois, vous divertira, étant prévenue de n'avoir pas peur ».

³ On reconnaît la querelle que faisait Letronne à Courier : « Cela pouvait être bon du temps des Milton et des Saumaise ; « mais, dans ce siècle, il est défendu aux savants de ne point savoir vivre ».

« l'on n'a jamais vu d'habits habillés; à peine y habille-t-on les hommes¹ ».

Il se moque aussi, avec beaucoup d'esprit, de M. de Gérando, qui était l'oracle de ce monde de lettrés groupés autour du général Miollis : « sa civilité s'étendait à toute la nature et à tous les siècles ». C'est cet aimable et correct académicien qui « avait toujours quelque chose d'obligeant à dire aux Scipions et aux Antonins ».

Bref, Courier est déjà l'ennemi juré non seulement du pouvoir, mais aussi du monde officiel et académique²; fuyant les salons, où ce monde s'étale et trône, il se réfugie chez des indépendants, presque tous des étrangers, auprès desquels il se trouve à l'aise³; ce qui ne veut pas dire qu'il ne fréquente pas des personnes distinguées. Nous avons vu sa liaison avec la comtesse d'Albany. A Rome même, il visite d'Agincourt et Akerblad, seuls restes de ses vieilles amitiés perdues, puis ses nouvelles relations, Gherardo de Rossi, la princesse Gaëtani et M^{me} Millingen, une anglaise, femme d'un savant numismate et antiquaire. Enfin, des liens plus doux l'attachent à la ville Éternelle. Il y retrouve, chaque fois qu'il débarque de Frascati, une ardente maîtresse qu'il n'échangerait ni contre les élégances de la villa *Miollis al Quirinale*, ni pour les sourires de la Montanari⁴. Rose, c'est son nom, contribue par ses caresses et son atta-

¹ A Boissonnade; 23 mars 1812.

² Pendant son long séjour à Rome, ou aux environs, il se tient à l'écart des académies de Saint-Luc et des Arcades. Pourtant la première, régénérée avec Canova à sa tête, richement dotée, chargée de diriger les grandes fouilles, aurait pu séduire un archéologue. Quant à la seconde, Courier en aurait fait partie, au dire de Griois, dès l'année 1799.

³ « Les salons m'ennuient à mourir et je les hais autant que les antichambres », écrivait-il à Clavier dès 1809.

⁴ C'était la favorite du général Miollis.

chement sincère¹ à retenir en Italie Courier qui, depuis longtemps, fait le projet d'entrer en France. Dès le printemps de 1811, il annonçait en effet son retour à M^{me} de Salm. Car les nouvelles liaisons des bords du Tibre ne faisaient pas tort aux amis des rives de la Seine et du Rhin.

Après avoir vanté sa retraite verdoyante d'Albano, il ajoutait ce correctif :

« Paris, dans le fait, peut bien avoir aussi son mérite, « surtout quand vous y êtes ; et c'est pour cela que j'y veux « arriver avant votre départ pour Dyck ² ».

Ce voyage fut différé jusqu'aux premiers jours de juin 1812. Quelques promenades à Rome, le séjour à Naples avec M^{me} d'Albany, de nombreuses lectures, avaient rempli cette année, qui s'écoula fort doucement. Le surplus de son temps l'helléniste l'avait consacré à un exercice fort gracieux, le jeu du volant, qui remplaçait pour lui le jeu de paume auquel il s'était adonné pendant sa jeunesse, selon la mode des ci-devant nobles.

Peu de semaines avant son départ pour Paris, comme pour mieux marquer que quelque chose prenait fin, qu'un long et beau chapitre de son existence était terminé, Courier avait classé soigneusement une centaine de ses lettres et rédigé une *note* ³ destinée à servir d'en-tête à ce recueil. Il ne s'agit que des lettres écrites à partir de 1804, c'est-à-dire depuis son arrivée en Italie comme chef d'escadron. Elles sont au nombre de cent, neuf ⁴. Nous savons que,

¹ « La pauvre Rose dépérit à vue d'œil, et si elle ne se pend pas elle finira par mourir de consomption ; tout cela pour vos beaux yeux ». Lettre d'Akerblad à Courier.

² M^{me} de Salm se partageait entre Paris et son château de Dyck, sur la Roër.

³ Edition Sautelet, t. II, p. 70.

⁴ Sans compter les Réponses de quelques correspondants. La première en date de ce recueil est la lettre si connue : « Nous venons de faire un empereur... ».

pendant ces huit ans, il avait dû s'imposer la tâche de garder copie de tout ce qu'il écrivait. Mais, en réalité, il n'a pu en venir à bout. A son insu, beaucoup de lettres sont sorties de sa plume qu'il a oublié de recopier, telles sont celle qu'il adressa à Dalayrac le 24 mars 1805, d'autres écrites à M. et M^{me} Pigalle, les lettres en italien à del Furia, que nous avons trouvées à Florence, l'important journal envoyé à Sainte-Croix sur le désastre de Santa-Eufemia, la lettre à M. Bonneau notaire à Orléans, et beaucoup d'autres intéressantes ou futiles. Ainsi, l'idée lui vint trop tard de réunir ses propres lettres, ce dont il exprime le regret, et surtout son recueil est beaucoup trop incomplet, ce qui constitue pour nous une perte bien regrettable. Aussi, la tâche était au-dessus des forces d'un homme ordinaire de recopier toutes les lettres écrites au cours d'une vie agitée.

Longtemps avant de partir pour Florence, Courier y avait expédié son gros bagage, c'est-à-dire une malle pleine de livres; il l'adressa aux meilleurs amis qu'il eût conservés dans la capitale toscane, les libraires Molini et Landi. Voici un billet inédit qui nous l'apprend, tout en nous rappelant que c'était chez Gherardo de Rossi qu'il se faisait adresser ses lettres à Rome.

Bibl. Nantes, 669.106.

Rome, 1^{er} novembre 1811.

MESSIEURS,

J'eus l'honneur de vous adresser le 20 octobre dernier par l'expéditionnaire¹ Giovanni Tomassetti une malle emballée contenant des livres à moi que je vous prie de vouloir bien garder jusqu'à mon passage à Florence.

Ayez la bonte, messieurs, aussitôt que le paquet vous

¹ Courier a omis tous les accents.

sera parvenu de m'en accuser reception. Vous m'obligerez infiniment de le déposer dans votre magasin. Et je compte pour cela sur l'amitié dont vous m'avez donné des marques.

J'ai l'honneur d'être Mess^r

Votre très humble et obéissant serviteur,

COURIER.

Chez M. Gherardo de Rossi,

Banquier à Rome.

[*Adresse au dos*]. — A MESSIEURS MOLINI et LANDI,
libraires à FLORENCE.

En quittant Rome et l'Italie, où il ne devait plus revenir, Courier pourtant ne s'éloignait pas sans espoir de retour. Certes, il avait assez exploré, depuis huit ans, les belles contrées de la péninsule, mais l'attachement qu'on garde pour un pays est d'autant plus vif qu'on y a fait un plus long séjour.

D'ailleurs, il comptait revoir l'Italie et la traverser dans toute sa longueur, pour se rendre à Athènes, pèlerinage profane dont l'helléniste « un peu païen » s'était juré de s'acquitter avant de mourir¹.

Cette pensée atténuait ses regrets tandis qu'à travers le nouveau département du Trasimène il roulait vers Florence.

Il y arriva le 15 juin. On se rappelle qu'il avait quitté cette ville, depuis plus de deux ans², à l'heure où sa tâche

¹ « C'est un pèlerinage, un vœu dont je dois m'acquitter. Tout chrétien brûle du désir de voir une fois les saints lieux. Tout Grec, un peu païen comme moi, meurt content s'il a pu saluer la terre de Minerve et des arts ». A M^{me} de Salm-Dyck, 25 juillet 1813.

² Le 24 mars 1810.

d'encre commençait à déchaîner contre lui la fureur de tous les *letterati* d'Italie. Les colères qu'il avait soulevées n'étaient point encore calmées : une haine sourde couvait dans le cœur des amis de Furia. A la vérité, les savants italiens et étrangers semblaient avoir pris à cœur de venger le bibliothécaire des outrages de Courier : presque tous, en réponse à l'envoi de sa *Lettera della scoperta*, lui avaient adressé de flatteuses approbations.

Beaucoup, même parmi les Français, avaient blâmé la *Lettre à Renouard* et regardé comme un nouveau tort cette justification trop fière et trop hardie pour l'époque. Les amis de del Furia n'hésitaient même plus, par zèle patriotique ou amour-propre de clocher, à lui attribuer la découverte du fragment de Longus¹. Quant à Courier, comme lui-même le dit spirituellement, il restait seul avec sa tache d'encre que personne ne lui contestait.

Pour rendre la victoire des Florentins plus éclatante et pour ainsi dire plus tangible, l'abbé Sebastiano Ciampi, professeur à Pise, avait publié chez Molini le fameux supplément de Daphnis et Chloé traduit en Italien².

Il l'avait rétabli à sa place dans la version ancienne d'Annibal Caro, s'inspirant ainsi de ce qu'avait fait Courier pour la traduction d'Amyot. Puis, le *Giornale enciclopedico* s'était chargé, dans une notice élogieuse, de faire valoir les mérites de cette traduction sans souffler mot naturellement de celui qui, par sa découverte, avait rendu possible la lecture d'un Longus complet.

¹ L'abbé Sebastiano Ciampi écrivait à del Furia, le 6 septembre 1810 : « Come e stato chiamato scopritore il Sig^r Courier, che insieme col Sig^r del Furia faceva il riscontro del codice, con eguale diritto può chiamarsi suscopritore il Sig^r del Furia ».

² Gli amori Pastoralis di Dafni e Cloe di Longo Sofista, tradotti in italiano dal comm. Annibal Caro col supplimento tradotto dal Prof. Sebastiano Ciampi. Firenze presso Molini, Landi e compagno, 1811, in 8°. Carta velina.

C'était donc l'œuvre de Ciampi qui faisait autorité aux yeux des Toscans. Courier avait la rancune tenace : il ne voulut pas laisser plus longtemps s'égarer une admiration qu'il avait de bonnes raisons de juger injustifiée. Reparaissant à l'improviste sur le champ de bataille, tandis qu'on le croyait en fuite, il entreprit de démolir le monument triomphal par lequel ses ennemis se flattaient d'éterniser leur prétendue victoire. Discréditer l'ouvrage de son rival fut pour lui l'affaire de quelques conversations, chez Molini, avec les lettrés et les rares amis qu'il avait pu conserver à Florence.

Pour faire son travail, publié en 1811, Ciampi avait eu sous les yeux un exemplaire du fragment de Longus imprimé à Rome avec la traduction latine d'Amati¹. Mais il l'avait trouvé peu correct : rappelons-nous en effet qu'au témoignage d'un bon juge, Akerblad, Courier « avait inséré « dans le texte ses conjectures, tronquant, allongeant et mo- « difiant ainsi ce texte d'une façon arbitraire ». C'est ce qu'Akerblad appelait « donner des coups de sabre »² dans le Longus. Ne voulant pas suivre les errements de « l'éditeur militaire », Ciampi demanda à del Furia de lui communiquer les variantes du manuscrit. Le consciencieux bibliothécaire s'empressa de le satisfaire³ : quelques jours plus tard, il lui adressait à Pise une « collation exacte du passage de Longus dans toute la partie qui est exempte de la fatale tache ». Il faisait allusion aux libertés que Courier avait prises avec le texte et se permettait cette remarque pleine de sens :

« Quand il s'agit de publier un morceau inédit, et que,

¹ C'est Akerblad qui s'était chargé de l'envoyer à Ciampi. Lettre inédite de Ciampi à del Furia. Appendice n° XIV.

² Voir en appendice la lettre d'Akerblad à del Furia (N° XII).

³ J'ai sous les yeux la lettre de Ciampi à del Furia et la réponse de celui-ci.

« jusqu'à ce jour, on n'a pas trouvé ailleurs, le devoir
 « d'un éditeur soigneux et d'un critique prudent est de le
 « donner tel quel, *ad fidem codicis*, en conservant les
 « mêmes erreurs d'écriture, et en les corrigeant non pas
 « dans le texte, mais à part, en note¹. »

Grâce à cette collation, œuvre de Furia et de Bencini, l'abbé Ciampi avait pu obtenir un texte différant sur quelques points de celui de Courier; et il avait eu soin de publier ces variantes dans la Préface de la traduction de Caro complétée par lui-même. Mais Paul-Louis voulut à toute force avoir le dernier mot dans cette affaire et ne point paraître battu aux yeux des Florentins. Mettant à profit l'autorité que lui donnait sa découverte, même auprès de ceux qui cherchaient à lui en disputer le monopole, il fit grand tapage² en déclarant que les variantes fournies à Ciampi par del Furia étaient fausses, mensongères, inventées à plaisir pour lui faire pièce. D'ailleurs, il établissait l'autorité indiscutable de son propre texte en invoquant la confrontation opérée par lui-même, en présence de témoins, sur le manuscrit encore indemne et immaculé.

Grave alerte au camp des Florentins ! Ce retour offensif de Courier allait-il donc rouvrir la querelle engagée en 1809 et 1810 ?

Furia s'empressa d'écrire à Ciampi et de le rassurer en

¹ Lettre inédite de del Furia à Ciampi. Bibl. nat. centrale de Florence.

L'impartialité nous fait un devoir d'observer que del Furia présente dans ces lignes une critique très juste de l'édition du fragment de Longus par Courier. Nous découvrons une fois de plus que, même en matière de critique verbale, notre auteur a le tort grave d'écouter sa fantaisie plutôt que d'obéir à des règles.

² « Abbiamo qui di nuovo il S^r Courier, il quale va facendo nuovo rumore con dire che le varianti già da me comunicate sono false, caluniose, inventate ». Lettre inédite de del Furia à Ciampi. 16 juin 1812.

lui confirmant l'exactitude de ses variantes¹. Mais l'éditeur français de *Daphnis et Chloé* ne voulait point céder : d'après lui les variantes communiquées à Ciampi par del Furia étaient fausses. — « A part une ou deux, disait-il, aucune ne se rencontrait dans le manuscrit lorenzo-médicéen ».

Comment résoudre cette difficulté et apaiser ce conflit renaissant ? Enfin, les deux parties adverses se rallièrent à la solution proposée de faire une nouvelle confrontation du texte. C'était le seul moyen de régler la question de l'authenticité des variantes publiées par Ciampi.

Mais les deux ennemis ne pouvaient se rencontrer et travailler ensemble : il fallut donc choisir des délégués. Courier désigna Niccolò Teseo², di Cipro, un des rares hellénistes d'Italie avec lesquels il eût conservé de bonnes relations ; quant à del Furia, il se fit représenter par son collaborateur dévoué le chanoine Bencini, l'homme le plus compétent et le plus autorisé pour élucider toutes les questions relatives au manuscrit de Longus³.

La confrontation ne porta pas sur toutes les variantes

¹ Par la lettre du 16 juin 1812, citée plus haut.

² Teseo était grec d'origine, né à Chypre. Del Furia fit de grandes difficultés pour montrer le manuscrit. Il prétendait « qu'à raison de son caractère, il en devait être cru sur toutes les notices qu'il donnait des livres confiés à sa garde ». Enfin « il reçut des ordres » et dut céder.

³ Non seulement Bencini avait déchiffré, de concert avec Courier et del Furia, le supplément de Longus mais il en avait fait, de sa propre main, deux copies. « Aussitôt après l'accident, dit-il, « et avant de soumettre la page souillée aux opérations chimiques, je transcrivis tout ce que cette encre fatale avait respecté « et j'y ajoutai quelques leçons de la partie illisible, dont j'avais « conservé le souvenir à force de les répéter à Courier ; je les « écrivis à leur place (ai suoi luoghi) sur les deux copies que je « fis ». Lettre de Bencini à Ciampidu 23 octobre 1813 (Bibl. nazionale-Firenze).

que Ciampi avait rapportées dans sa préface. Teseo n'en put produire que neuf qui furent inscrites dans le procès-verbal suivant rédigé par les deux commissaires :

« Noi sottoscritti delegati dal Sig^{ro} Francesco del Furia e dal Sig^{ro} Courier a verificare le appresso lezioni di Longo notate nella Prefazione della versione di essa fatta da Annibal Caro, pubblicata dal Prof. Sebastiano Ciampi, alla pagina XI, fatto il riscontro, abbiamo trovato le appresso varianti :

Edizione romana ¹	Codice Laurenziano
1. σάρξ ὑπέπιπτε	1. σάρξ καθυπέπιπτε
2. δὲ ὑστεραίᾳς ὥς ἤκον	2. δὲ ἐπιούσης ἤκον
3. παρὰ τὸ ἄντρον	3. πρὸς τὰ ἄντρα
4. ἔρωτος καὶ τὰ ἔργα καὶ τὰ	4. ἔρωτος ἔργα καὶ τὰ
5. χαλκῷ	5. χρυσῷ
6. μῆλον ὠραῖον	6. μῆλα ὀπωρινὰ
7. ὀρειγέννητον	7. ἀρτιγέννητον
8. νέμων δὲ	8. νέμω δὲ τράγους τῶν τούτου βοῶν μερίζοντας* ὅζω δὲ οὐδέν.
9. τότε πρῶτον.	9. τότε πρότερον.

Signé : BENCINI, NIC. TESEO.

(Le manuscrit, d'où est tiré ce procès-verbal, ne donne que les leçons de l'édition romaine, qui sont dans la colonne de gauche. Nous avons cru devoir mettre en regard, dans la colonne de droite, le texte du codex laurentianus).

La lecture de ce tableau prouve clairement une chose, c'est que Courier avait pris de grandes libertés avec le texte du manuscrit de la Laurentienne. On n'en sera pas surpris si l'on veut croire sur parole del Furia nous révélant la façon dont l'officier d'artillerie avait travaillé avec lui-même et Bencini, lorsqu'il s'était agi de copier le précieux

¹ C'est l'édition du supplément tout seul.

fragment inédit. Les deux bibliothécaires lui dictaient ce qu'ils déchiffraient. Courier, qui tenait la plume, aurait voulu que le manuscrit contint telles leçons plutôt que telles autres, et quand on lui « faisait toucher du doigt les leçons réelles, il écrivait comme il lui plaisait ¹ » ou laissait un blanc jusqu'à ce qu'il eût trouvé un terme qui lui parût plus correct ou plus élégant. Del Furia a beau jeu pour réprover ces fantaisies de Courier², qu'il exagère peut-être, mais qui ne sont point imaginées à plaisir, ainsi que le prouve la collation rapportée plus haut.

Ainsi la confrontation opérée par Bencini et Niccoló Teseo aboutissait à prouver les inexactitudes du texte de Courier, et en revanche elle n'établissait pas du tout que Ciampi eût adopté des variantes étrangères au texte médiéval. Les intentions de notre compatriote étaient trahies, et ce qu'il avait voulu prouver n'était rien moins que démontré.

Peu satisfait de ce résultat, il publia après son retour à Paris une feuille destinée à dénoncer de nouveau comme fausses et mensongères les leçons rapportées par Ciampi³. Ce dernier s'en émut et en référa au bibliothécaire de la Laurentienne qui, dans une longue lettre⁴ fort circonstanciée, maintint toutes les variantes qu'il avait précédem-

¹ « E quantunque noi gli facessimo toccar con mano che quelle « tali erano le lezioni, egli scriveva come più gli aggradiva ». Del Furia. Lettera al Cav. Prof. Ciampi sulle Varianti dei Pastoral di Longo. Venezia, 1830.

² « On doit toujours, écrit-il, publier le texte original, quitte à le donner en note s'il ne forme pas un sens acceptable ». Lettera al Prof. Ciampi.

³ Lettre circulaire de P.-L. Courier sur les prétendues variantes du manuscrit de Florence communiquées à M. Ciampi par M. del Furia.

⁴ Celle même que nous avons citée plus haut, et qui fut imprimée à Venise en 1830.

ment communiquées. Ainsi la querelle s'éternisait, ni l'un ni l'autre des adversaires n'ayant consenti à céder.

Il ne faut point d'ailleurs s'exagérer l'importance de cette affaire qui se greffe sur le plus sérieux conflit de la tâche d'encre. Nous avons conté cette nouvelle dispute des deux irréconciliables ennemis, afin de bien montrer leur acharnement. Mais au fond que subsiste-t-il de tout ce bruit? Quel préjudice résulte pour le texte de Longus des corrections de détail voulues par Courier? Aucune d'elles n'était de nature à le modifier sérieusement¹.

Ce qui doit nous intéresser plus que ces misères, c'est la nouvelle attitude prise par Courier. Pendant son précédent séjour à Florence il laissait « aboyer » à ses trousses ; plutôt que de se défendre, il avait fini par prendre le parti d'émigrer à Tivoli. C'est qu'il craignait qu'on ne lui fit son procès : il redoutait, plus qu'il ne voulait le laisser paraître, les suites de l'action administrative engagée contre lui. Déjà del Furia et Puccini n'annonçaient-ils pas qu'on allait, après son grec, saisir sa personne? Quelque temps après, le ministre de la Guerre dont l'attention avait enfin été attirée, n'allait-il pas ordonner au général Sorbier de le faire arrêter comme déserteur? On comprend certes que toutes ces menaces l'aient intimidé. Repassant par Florence, deux ans plus tard, lorsqu'il a été mis hors de cause, lorsque son affaire est « classée », il ne craint plus de parler haut et d'attaquer, soit amour de la vérité soit vengeance bien humaine, des adversaires devant lesquels il a tremblé jadis. Del Furia et Puccini avaient eu leur heure de triomphe quand l'helléniste français s'é-

¹ On a vu, par le tableau rapporté plus haut, qu'une des plus importantes au point de vue du sens consiste à lire χαλκῶ au lieu de χρυσῶ. On voit que le sens général du morceau n'en saurait être gravement altéré.

tait vu aux abois : aujourd'hui Courier essayait de prendre sa revanche.

Après avoir encore, pendant deux jours, fait un peu de bruit à Florence, Courier part pour Paris, où il arrive le 3 juillet. Qu'est-ce qui l'attirait dans cette capitale, ou même en France, lui qui déclarait depuis longtemps qu'il était devenu italien, et qu'il ne saurait vivre que dans le pays *ove il si suona*? A la vérité, lui-même n'en savait rien. Assurément, ce n'était point le désir de revoir sa famille.

On sait trop comment Courier s'exprimait sur le compte de ses parents. « Je n'ai guère baillé près de vous, écrit-il « à M^{me} Pigalle¹, si ce n'est peut-être en famille aux visites « de nos chers parents ». « Ceux que je connais de mes « parents je les ai tous *in saccoccia*, et ils le méritent. S'ils « pensaient, comme disait Lauzun, que j'eusse de l'argent « dans les os, ils me les casseraient pour l'avoir. Je me « sers d'eux fort bien cependant; quand j'en veux tirer « quelque service, je leur mande que je vais mourir; je « fais mon testament, et aussitôt ils trottent. Ils sont tous « plus vieux que moi et plus riches; mais quoi? la rage « d'hériter. Ils ont eu bon espoir lorsque j'étais en Pouille. « Mes lettres arrivaient percées et vinaigrées; et depuis, « dans la guerre de Calabre; alors ma succession était de « l'or en barre. Aussi m'aimait-on fort; mais toujours un « peu moins que si j'eusse été mort² ».

Ainsi, l'esprit d'avarice que nous avons signalé tant de fois chez Courier et chez son père, prenait, si on l'en croit, chez les autres membres de cette famille la forme plus laide encore de la cupidité. Voilà pourquoi Paul-Louis n'aimait pas ses parents. Maintenant, quels sont ceux qu'il vise particulièrement dans ses appréciations si sévères?

¹ Lettre écrite de Calabre, date incertaine.

² Lettre écrite de Naples à X... Juillet 1807.

Peut-être s'agit-il des Marchand qui habitaient Paris et des Bonneau d'Orléans.

En tout cas, les Pigalle semblent devoir être mis à part. Il avait une très vive et très réelle amitié pour sa cousine¹ : ses lettres, où il la taquine en se jouant, semblent prouver que le charme de la jeune femme contribuait à la faire aimer. D'ailleurs il gardait le meilleur souvenir des moments passés auprès d'elle à Paris et à Douai. Elle rendait à Paul-Louis son affection : aussi prit-elle sa défense dans une circonstance où la famille assemblée s'accordait à dauber sur l'absent. Sa démission, le fâcheux retentissement de son affaire, ses démêlés avec l'autorité avaient été jugés sévèrement par ces bourgeois prudents. Des récits malveillants avaient encore aggravé ses torts : on insistait sur la grossièreté dont il aurait fait preuve en refusant de mettre sa Chloé sous le patronage envié de la Grande-Duchesse de Toscane. Madame Marchand se fit assez sottement l'écho de ces bruits dans une lettre à Courier, qui s'empressa de les démentir. Mais on le condamna en famille, malgré ses dénégations. Seule, Madame Pigalle eut le courage de « plaider sa cause² », ce qui lui valut la reconnaissance du « cousin qui rit ». D'ailleurs les relations de l'exilé avec les Pigalle étaient loin de se ressentir de sa longue absence, de l'éloignement qui relâche les liens des amitiés les plus solides. Le mari et la femme se chargeaient de lui rendre différents services : ils lui faisaient parvenir l'argent dont il avait besoin, par l'intermédiaire de son banquier de Paris³ ; ils lui procuraient des placements pour les sommes disponibles qu'il ne vou-

¹ Il l'a montré en lui dédiant quelques-unes de ses plus jolies lettres.

² Voir la lettre à M^{me} Pigalle, Rome 30 janvier 1812.

³ A M^{me} Pigalle, 23 décembre 1811 (inédate) et 30 janvier 1812.

lait pas garder avec lui en Italie¹. En retour, il parut naturel à Pigalle de prier Paul-Louis d'adopter un de ses enfants pour le faire profiter des avantages nouveaux dont jouissaient les fils des membres de la Légion d'honneur. L'officier ne savait même pas quels étaient les droits attachés à son titre. Il se déroba, comme il était à prévoir, et offrit, au lieu de ce qu'on lui demandait, je ne sais quelle vague recommandation à « quelqu'un des grands seigneurs de sa connaissance² qui était disposé à lui rendre service. Il ajoutait qu'il fallait attendre quelques années, afin que l'enfant fût en âge de se destiner à la carrière des armes; ce qui devait permettre à Courier d'oublier sa promesse.

En somme, les relations étaient bonnes entre le chef d'escadron et les Pigalle : mais c'était surtout sa cousine qui lui plaisait, parce qu'elle était femme et que la misanthropie de Paul-Louis n'allait pas jusqu'à lui faire haïr le beau sexe, et aussi parce qu'elle était gaie et spirituelle. A l'époque où Courier la voyait fréquemment, on sait qu'il se mettait en frais d'imagination pour elle. De son côté, elle contait avec beaucoup de grâce. Voilà pourquoi, du fond de la Calabre, il lui adresse de nouveaux sujets de narration : les uns sont de simples canevas sur lesquels elle pourra broder; par exemple, l'anecdote du « fameux traître Méot » et de sa réponse au roi Joseph, dont il était devenu cuisinier. D'autres au contraire sont de véritables nouvelles, à la forme définitive, comme l'histoire des charbonniers pris pour des brigands.

On sait qu'en se quittant, les deux cousins s'étaient promis de ne pas rire l'un sans l'autre. Nouveau jeu d'enfants qui sert de prétexte à un aimable badinage dans les lettres qu'ils échangeaient.

Ces épîtres si soignées étaient une des plus chères dis-

¹ A M. Pigalle, de Lucerne, 14 août 1809.

² Courier voulait très probablement parler de Duroc.

tractions de Courier aux heures tristes ou monotones de sa vie militaire. On peut affirmer que le plaisir d'écrire à M^{me} Pigalle était pour lui au moins aussi vif que celui de la voir: Ce qui l'attirait à Paris en 1812, ce n'était donc pas le désir de retrouver la seule personne de sa famille qui lui fût sympathique¹.

Ce n'était pas davantage l'espoir de fréquenter assidûment ses savants amis, les Clavier, les Bosquillon, les Boissonnade, ni même de rencontrer chaque année Madame de Salm. Certes, il avait toujours eu pour cette aimable femme une affection sincère qui, vers la fin de son séjour en Italie, allait se ravivant. Mais la princesse se partageait entre Paris et son château de Dyck. Courier savait qu'il ne la verrait guère.

Pas plus que les affections de famille, les soins de l'amitié ne l'appelaient donc à Paris. C'était le désœuvrement, le besoin après une longue résidence sur une terre, étrangère quoique amie, de changer d'horizon, et de varier les plaisirs d'une vie un peu monotone.

D'ailleurs, lorsqu'il fut rentré en France, le vide de son existence désœuvrée lui apparut beaucoup mieux qu'avant. En Italie, il ne l'avait guère senti; il faisait si bon rêver, lire et se laisser vivre à Naples, à Albano, à Frascati, dans toutes les villégiatures entre lesquelles il se partageait depuis qu'il avait quitté l'armée!

A Paris, il s'ennuya : la boue et la poussière le chassèrent; il alla s'établir, dès l'été de 1813, à Saint-Prix dans la vallée de Montmorency pour y jouir de l'air de la campagne et pour retoucher la traduction de *Daphnis et Chloé*.

Mais ce n'était qu'une villégiature momentanée, puis-

¹ On sait que M^{me} Pigalle habitait Lille, mais Courier aurait pu la rencontrer à Paris chez leurs parents communs, les Marchand.

qu'à cette date même il travaillait à « mettre un peu d'ordre » dans ses affaires pour aller à Athènes. Il avait donc toujours dans la tête son pèlerinage païen ! « J'en veux, » dit-il en raillant, rapporter des reliques, soit la lanterne « de Diogène, ou bien le miroir d'Aspasie »¹.

Le voilà donc cette fois bien décidé à partir, à fuir l'ennui d'une vie grise et banale, à chercher les émotions que la Grèce fait naître chez un lettré.

Mais, hélas ! l'heure est mal choisie : c'est l'année terrible où le sort de la France et de l'Europe va se jouer sur les champs de bataille de Dresde et de Leipzig. Courier, sans doute, affecte l'indifférence pour ne pas démentir son attitude de scepticisme patriotique, qui convient à merveille à un militaire mécontent ; il se raille des « gens qui suivent les armées sur la carte et ne les perdent non plus de vue que s'ils répondaient de l'événement ». « Dieu, ajoute-t-il, me fait la grâce d'être là-dessus d'une parfaite indifférence »².

Combien cela sonne faux ! Comme cet homme d'esprit se donne du mal pour prendre une pose absurde et pour écrire une sottise !

Courier manque totalement de clairvoyance, car il n'aperçoit pas les conséquences effroyables pour la France d'une grande défaite en Allemagne. Il manque aussi, avouons-le, de sincérité. Mais il n'est pas privé de cœur autant que ces odieuses bravades tendraient à le faire croire. Non ! que les fidèles de Courier se rassurent ; ce n'est là, pour ainsi dire, qu'un cynisme à fleur de peau. Son âme n'est point gangrenée : si l'on veut s'en convaincre, qu'on se rappelle l'ennui, la douleur qu'il éprouvera, quelques mois plus tard, lorsque, les Alliés entrés à Paris, il devra

¹ A M^{me} de Salm-Dyck, 25 juillet 1813.

² A la même. Paris, 29 septembre 1813.

subir « l'odieuse nécessité de voir partout chez lui des figures russes et allemandes »¹.

Il n'en est pas moins vrai que la phrase sur son indifférence patriotique est une bravade bien malheureuse : elle fut aussi cruellement expiée que légèrement lancée. En effet, parmi les conséquences lointaines de la catastrophe de 1814, il en est une que Courier ne pouvait certes pas prévoir ; sa destinée devait s'en ressentir. La bataille de Leipzig, la campagne de France suivant de si près la déroute de nos armées, l'empêchèrent de partir pour la Grèce. Sans but, sans emploi au milieu de sa patrie envahie, lui qui avait joué si gaïement le rôle d'envahisseur en Italie, il ne peut même plus faire de projets. La rêverie n'est plus de saison ; les promenades, la flânerie sont sans charme sous l'œil des cosaques. Bref, Courier arraché à ses travaux, à ses habitudes, à lui-même, en proie au désœuvrement et à l'ennui, va finir par commettre la faute décisive et irréparable de sa vie. Il va s'éprendre de la trop jeune fille de son ami Clavier.

Cette amourette ne pouvant tourner comme tant d'autres intrigues galamment menées et prestement dénouées à Toulouse, à Plaisance, à Rome et à Naples, cette amourette l'amènera fatalement au pied des autels, où il devra jurer de sacrifier à la vie conjugale sa liberté, sa fantaisie de bohème.

Mais le sacrifice, fait de mauvaise grâce, ne sera ni sincère, ni complet : il en résultera un perpétuel malentendu, et, au fond, une véritable mésintelligence entre Courier et sa femme, et cela enfin sera cause de son assassinat dans la forêt de Larçay, en 1825, à l'âge de 53 ans, dans la pleine maturité de son talent.

¹ *Recueil des Lettres inédites*. Edit Sautelet, t. II, p. 85.

CHAPITRE XIX

CONCLUSION

1° Courier helléniste.

Sa science du grec. — Comment il le savait. — La science historique lui fait un peu défaut. — Idées de Courier sur l'art de traduire. — Son talent de traducteur. — Dans sa version de *Daphnis et Chloé*, il est très supérieur à Longus. — C'est donc autre chose et mieux qu'une traduction. — Excellente méthode employée dans ses autres traductions.

2° Haines et Affections.

Haine de l'autorité. — Haine très violente de la noblesse. — Ses sentiments à l'égard des prêtres. — Influence de Voltaire. — Son goût pour l'argent. — Courier et les femmes. — L'amour. — L'amitié. — Courier et les livres. — L'artiste. — Ses copies de l'antique. — Ses petits tableaux constituent un genre à part.

3° Les Idées de Courier.

Pauvreté de ses idées. — Opinions sur l'art d'écrire. — Sur la religion, sur la morale, sur la société. — Convictions politiques.

I. — L'Helléniste.

Courier aimait à dire que « les gens qui savent du grec sont cinq ou six en Europe » et il se mettait de ce nombre. Sa prétention certes était bien fondée. L'étude sur *Athénée* de Schweighaeuser, la traduction du *Périclès* et surtout

celle des deux traités de Xénophon sur la cavalerie et l'équitation nous prouvent qu'il avait fait de la langue grecque une étude très approfondie; et il ne se bornait pas à connaître le vocabulaire : il était au courant des particularités de la syntaxe; il connaissait sinon suffisamment l'histoire littéraire du moins assez la rhétorique grecque, les mœurs, les usages, les institutions, l'organisation de l'armée.

Il avait surtout beaucoup de lectures. Il a lu dans le texte et étudié de très près non seulement les grands écrivains grecs, non seulement toutes les œuvres qui s'imposent par la valeur des idées ou le mérite de la forme, mais à peu près, sans doute, tous les auteurs qui, depuis Homère jusqu'à l'époque byzantine, se sont servis de la langue grecque, qu'ils aient écrit sur la grammaire, sur l'histoire ou sur les mathématiques, qu'ils aient traité de la chasse, de la pêche ou de l'art vétérinaire.

Il connaît et cite Athénée, Elie, Dion Chrysostome, Pollux, Apsyrt, Oppien, et bien d'autres.

Tous ces auteurs, il est capable de les lire non seulement dans les livres, mais aussi dans les manuscrits. Pour son Xénophon, il a collationné avec soin toutes les leçons des manuscrits du Vatican, de Paris et de Florence. Pour Longus, il a comparé au manuscrit de la Laurentienne celui de Rome; il a déterminé leur parenté et déclare que « lorsqu'ils sont d'accord on ne peut les récuser ».

C'est ce qui lui permet de montrer quelque vanité et de railler les savants « qui ne savent pas lire ».

Il excelle donc à éplucher les manuscrits grecs et à choisir parmi leurs leçons; il a toute la science nécessaire pour établir le texte d'un ouvrage de l'antiquité, c'est-à-dire pour nous donner une œuvre « fort mutilée comme tous les monuments antiques, mais non refaite, ni restaurée, « telle en un mot que nous l'ont transmise les siècles passés ». Les notes critiques qui accompagnent son Xénophon nous prouvent la conscience et l'autorité avec lesquelles il exé-

cute ce travail. Mais il ne se borne pas à la critique verbale; il y joint des notes explicatives comme celles qu'un bon professeur de grec dicterait à ses élèves. Gardons-nous donc de la témérité des critiques qui ne veulent voir en Courier qu'un *dilettante* de l'érudition. Il y a chez lui du dilettantisme, mais il y a plus et mieux.

Nous lui adresserons un seul reproche : aux yeux d'un moderne sa connaissance du grec n'est pas suffisamment éclairée par celle de l'histoire. Il en résulte qu'il ne distingue pas assez les époques de la langue et de la littérature qui lui sont chères. Il aime tout en bloc, et peut-être un peu sans choix; car son mépris de la science historique lui fait mettre, pour ainsi dire, sur le même plan tous les Grecs anciens, depuis Homère jusqu'à Plutarque et jusqu'à Longus¹. Cet état d'esprit est opposé à celui qui caractérise un véritable savant. Sur ce point, Courier est trop resté l'élève de ses maîtres les Vauvilliers, les Larcher, les hellénistes apparentés à Madame Dacier et à l'abbé d'Olivet.

Le tort de ces lettrés, c'est de soumettre les œuvres antiques à des règles artificielles et de les juger d'après certaines lois abstraites du beau. Courier avait trop de goût pour ne pas sentir vivement le vice de cette école au point de vue de l'art de traduire. Mais si le ridicule lui saute aux yeux dans ces traductions du xviii^e siècle qui font parler en style de cour, ou d'académie, un chevrier, un stratège, un héros homérique, il n'est malheureusement pas capable de s'émanciper tout à fait des habitudes d'esprit de ses maîtres. En d'autres termes, il excelle dans la critique des traducteurs², mais il tombe un peu, comme Larcher ou

¹ Quelle que soit l'époque de Longus, il ne peut être antérieur au i^e siècle de notre ère.

² Voir notamment sa critique de Larcher dans la préface de sa traduction d'Hérodote, qu'il composa en 1823 et qui par suite sort du cadre de cette étude.

Vauvilliers, dans le défaut qui consiste à ne pas éclairer assez par l'histoire sa connaissance de la langue grecque.

On voit où tend notre observation ; en général, disons-nous, il ne sait pas suffisamment localiser les auteurs qu'il étudie et, selon un cliché moderne, les replacer dans leur milieu.

Courier, à la vérité, semble avoir essayé d'écarter ce reproche dans la préface qu'il publia en 1823 pour annoncer la traduction de quelques fragments d'Hérodote. Dans ce morceau, où il retrace les origines de la prose grecque, il caractérise assez bien l'époque d'Hérodote, lequel suivit de près les premiers logographes « et mit plus d'art dans sa diction, moins incohérente, moins hachée ». Il note avec justesse l'état de la civilisation, et observe non sans finesse que ce vieil auteur « n'a pas écrit la langue de son temps commune en Ionie », mais qu'il mêle à sa phrase le plus qu'il peut d'archaïsmes empruntés à Homère et à Hésiode. Voilà qui trahit chez Paul-Louis le souci de prouver un sens historique plus précis ; mais ces pages il les a écrites presque au terme de sa carrière.

On sait quelle est la thèse principale qu'il y développe : c'est travestir l'antiquité que de changer en dames et en princesses des filles de roitelets primitifs qui « mènent boire leurs vaches à la fontaine voisine » ; c'est trahir Hérodote que de lui prêter le langage poli de la cour et du beau monde. Oui ; nous sommes d'accord avec Courier. « Cette rage d'ennoblir, ce jargon, ce ton de cour » nous écœurent comme lui, car ce sont faussetés évidentes, choquants anachronismes.

Mais Courier lui-même, qui parle d'or, est-il à l'abri de tout reproche ? Voyons comme il entreprend d'accommoder les grecs classiques sous prétexte de les traduire. Passe encore pour sa tentative de rendre Hérodote dans la langue de Froissard, puisque par sa naïveté « l'homme d'Halicarnasse » a tant de rapport avec nos vieux conteurs. Mais sa

*Chloé*¹, tout exquise qu'elle sorte de ses mains, ne constitue-t-elle pas, au point de vue historique, un véritable anachronisme?

Larcher donne dans le travers d'arranger l'antiquité au goût du jour, mais Courier travestit Longus selon son goût personnel, ou plutôt suivant le goût dont il s'est entiché après avoir lu Amyot. En faisant deviser deux enfants de Lesbos comme de jeunes paysans tourangeaux², sous prétexte que ce langage est naturel et poétique, il impose à Daphnis et à Chloé une sorte de déguisement; il force, pour ainsi dire, le sophiste Longus à revêtir la livrée d'Amyot et du xvi^e siècle français. Or, ce langage est-il bien adéquat aux personnages, à l'œuvre elle-même et à son époque? Évidemment non. Il y a au fond quelque chose de trop artificiel et de trop voulu dans l'entreprise de Courier. Sainte-Beuve, qui a caractérisé par des traits si justes le roman grec, note que le traducteur moderne y a « infusé un degré de naïveté qui est plutôt dans le sens que dans les expressions³ de l'auteur ». Il est vrai que Longus cherche à donner l'illusion de la naïveté par le redoublement de l'article, par la répétition, et par l'anaphore. Soit, mais c'est naïveté voulue. L'art du sophiste est si raffiné qu'il arrive à simuler le naïf⁴; ce qui ne va pas sans mièvrerie, ni même selon le mot de Sainte-Beuve, « sans mignardise ».

Il résulte de ceci que les plus grands éloges qu'on puisse

¹ On sait que Courier désignait sous ce nom tout court l'œuvre qui était la fille préférée de son esprit.

² C'est bien la langue de Touraine dont Courier s'est servi, celle de ses voisins. « Mes voisins allant vendre un âne à la foire de Chousé, ne causent pas autrement, n'emploient point d'autres mots ». Préface de la traduction d'Hérodote.

³ Nouveaux Lundis IV. Daphnis et Chloé.

⁴ Huet en avait mieux jugé que Courier. « C'est un style de sophiste », écrit-il à Segrais.

décerner à Courier pour le charme dont est empreinte sa Pastorale se retournent un peu contre l'exactitude du traducteur. C'est une grande faute que de rester trop au-dessous de son modèle. Mais le dépasser ce n'est plus le traduire.

Jugeons donc la *Chloé* non comme une traduction, mais comme une œuvre d'art exquise inspirée de l'antiquité. Ne craignons pas de déclarer qu'elle est bien au-dessus de l'original. Ce qui chez Longus était maniéré et parfois presque scabreux est devenu, sous la plume de l'auteur français, d'une naïveté touchante; et qui a contribué, si ce n'est Courier, à donner au paysage cette douceur et cet éclat, à la lumière cette limpidité si transparente qui font de l'ouvrage une peinture dans le style du Poussin ¹? Bien qu'il n'eût jamais vu la Grèce, il l'a sentie et il en a donné l'impression tout comme l'auteur de *l'Arcadie* dans son tableau fameux.

Longtemps après avoir publié sa *Chloé*, il se demandait si une vraie copie de l'antique avait jamais été faite ². « Il y a, dit-il, des gens persuadés que le style ne se traduit pas, ni ne se copie d'un tableau ». Et il ajoute : « On ne fera sans doute jamais une traduction tellement exacte et fidèle qu'elle puisse en tout tenir lieu de l'original ». Sa version de Longus lui donne raison sur ces deux points. Elle a un style propre, différent de celui de l'auteur grec, ce qui prouve que le style ne se traduit pas; et d'autre part, elle n'est point adéquate à l'original puisqu'il n'est personne qui ne la juge plus belle. Mais il faut avouer que cette façon d'être infidèle est un privilège du génie.

Envisageons maintenant non plus ce petit chef-d'œuvre, mais les traductions proprement dites, celles de Xénophon et de Plutarque. Nous y trouvons une méthode rationnelle

¹ « Le paysage de Daphnis et Chloé, a dit Goëthe, est tout à fait dans le style du Poussin ».

² Dans la préface d'une traduction d'Hérodote.

qui est digne de faire loi. Courier vise avant tout à l'exactitude. Il veut rendre non moins le sens des paroles que le sentiment; il cherche donc dans le français les expressions qui rendent le mieux son texte. Quand il ne peut copier le trait simple et gracieux, alors seulement il se borne à exprimer la pensée de son auteur comme il peut. On voit donc qu'il approche autant que possible de la perfection que comporte ce genre de travail; et l'on est frappé, en le comparant à ses maîtres et devanciers, des progrès qu'il a fait faire à l'art de la traduction. Sachons-lui gré surtout de l'horreur qu'il a professée pour ces belles infidèles du XVIII^e siècle, pour la paraphrase à la Vauvilliers et pour les fausses élégances.

II. — Haines et affections.

Quand on étudie Courier, on est d'abord frappé de son scepticisme, assez rare chez les hommes de sa génération, et surtout chez ceux qui furent associés de près ou de loin à la grande épopée militaire de la Révolution et de l'Empire. Ce scepticisme était en germe chez l'adolescent studieux, chez le jeune lieutenant de Thionville et ses premières lettres l'attestent. Plus tard, il se développe au spectacle de la vie et des hommes; nous le trouvons déjà définitif et irrémédiable, semble-t-il, dans les *Conseils à un Colonel*, dont l'auteur refuse d'admirer les grands hommes du jour et le plus grand de tous, Bonaparte. Voilà pourquoi Courier avait le droit d'écrire en 1810 : « ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai lieu d'admirer la haute impertinence des jugements humains¹ ».

Pourtant ce scepticisme n'est pas, comme chez d'autres, la négation de tout : il est plutôt mécontentement et désillusion. C'est comme un enduit superficiel de la pensée,

¹ Edit. Sautetlet, II, p. 45.

une sorte de vernis qui s'écaille parfois et sous lequel nous voyons poindre des affections et des rancunes, des goûts et des haines qui sont avant tout des affirmations.

Sa principale haine est peut-être celle de l'autorité, d'abord de l'autorité militaire, à partir du jour où, en Calabre, il a senti le joug. Voyez comme il se rebiffe d'abord contre Reynier, puis contre le brutal Dedon. Cette aversion s'en prend bientôt au pouvoir civil, lorsque délivré du harnais l'ancien officier voit à ses trousses commissaires, préfets et ministres, dans l'affaire de la tache d'encre. Ainsi, il ne faut pas toucher à Courier; il regimbe et il mord dès qu'on tente de tirer sur la bride. Comment s'étonner dès lors qu'il ait payé en pamphlets au gouvernement de la Restauration les tracasseries administratives d'un maire ou d'un préfet?

Mais du moins, en vouant à l'autorité toute son exécution, il décharge sa bile, il se défend.

Moins légitimes sont ses rancunes contre la noblesse, et pourtant elles sont plus violentes encore. Ici, ne l'oublions pas, il s'agit d'une haine de famille transmise par son père, et l'on sait combien ce dernier avait eu à souffrir des grands seigneurs. On dirait que chez Courier les passions les plus vivaces sont celles qu'il tient de sa naissance et de son éducation; aussi, peu s'en faut que ses sentiments à l'égard des courtisans ne soient de la fureur. Le grief le plus violent qu'il ait contre l'Empereur est même d'avoir rétabli une noblesse, plus sotte et plus brutale que l'ancienne, alors qu'on pouvait se croire à jamais débarrassé de toute espèce de noblesse; il est dégoûté du régime à partir du moment où il voit, au fond de la Calabre, une petite cour se former autour du général Reynier jadis « bon homme ». « C'est vraiment une plaisante chose à voir que cette cour et comme tout cela se guinde peu à peu... Au reste, on ne lui parle plus. Il y a des heures, des rendez-vous, des antichambres, des audiences ».

Voilà l'étiquette impériale remplaçant la simplicité républicaine, la seule chose que Courier regrette de la République. En revanche, l'esprit courtoisanesque renaissant voilà ce qu'il abhorre, et je ne trouve pas dans son cœur une haine comparable à celle-là. Si l'on en doute, qu'on relise dans les *Conseils à un Colonel* la satire des nouveaux dignitaires, de ceux que « le 18 brumaire a placés au rang des Dieux mortels ».

Loin de s'atténuer, ces dispositions si violemment hostiles iront en s'accroissant de plus en plus, pour aboutir, sous la Restauration, au *Simple discours*, qui est avant tout un pamphlet contre les courtisans, et à ce « tableau hideux » de la noblesse qui environne le trône.

En face de cette haine foncière, en face de cette rancune violente et douloureuse, l'aversion de Courier pour les moines pourra sembler légère et, pour ainsi dire, à fleur de peau. Chez lui, je n'ai trouvé nulle part ni passion anti-religieuse, ni même de cette fureur « anti-cléricale » dont l'ont injustement taxé ceux qu'anime une passion contraire.

Non seulement, le Courier d'avant la Restauration ne s'attaque jamais à la religion, mais il respecte et estime les prêtres respectables, notamment ces vieux pasteurs étrangers aux passions politiques des émigrés. Même sous Louis XVIII, alors qu'il est devenu homme de parti, voyez le portrait qu'il trace du curé de Véretz, vieillard « sensé, instruit » : « Sage pasteur, vraiment pieux, le « puissions-nous longtemps conserver pour le soulagement du pauvre, l'édification du prochain et le repos de « cette commune, où sa prudence maintient la paix, le « calme, l'union, la concorde ».

Certes, ce n'est point là le langage d'un énergumène tel qu'on voudrait, dans un certain camp, représenter notre pamplétaire. Il serait aisé au contraire de prouver, textes en mains, que le Courier d'avant l'attitude et le rôle, le

Courier de Calabre par exemple, était disposé à se faire l'ami du premier moine venu à condition qu'il fût homme de savoir et de bonne compagnie. Tous les ecclésiastiques lettrés qu'il rencontre en Italie sont par lui recherchés, flattés, adulés, depuis le docte abbé Marini jusqu'à don Francesco Daniele, bibliothécaire du roi de Naples¹.

Il en a vu d'autres, au fond des Calabres, bien différents de ceux-ci ; il a eu le spectacle de leur fanatisme ; il les a vus, sur les ruines fumantes des villages, le crucifix au poing et le poignard à la main, exciter leurs sauvages compatriotes à massacrer des Français, ou bien à les brûler à petit feu pour l'amour de Dieu et des Bourbons. Il a vu tous ces moines, moitié prêtres et moitié brigands, comme le cardinal Rufo, dévaster le royaume de Naples, piller les riches, rançonner les voyageurs, massacrer les honnêtes gens. Pourtant, il n'a contre eux aucune indignation : plus d'un compte rendu officiel, trouvé par nous dans les Archives de la guerre, décrit ces horreurs d'un style bien différent. A dire le vrai, Courier est plus qu'impartial ; il est impassible et pencherait presque pour l'énergumène en soutane. Témoin, l'anecdote de ce capucin de San Giovanni in Flore, que fit pendre le général Reynier : « Le capucin, homme
« d'esprit, parla fort bien... Reynier lui disait : Vous avez
« prêché contre nous ; il s'en défendit ; ses raisons me
« paraissaient assez bonnes. Nous voyant partis en gens qui
« ne devaient pas revenir, il avait prêché pour ceux à qui
« nous cédions la place ». Il excitait des brutes à massacrer les Français vaincus et fugitifs, et ses raisons paraissent assez bonnes à Paul-Louis ! Chez quel peuple, ancien ou

¹ « J'ai connu à Livourne le chanoine Fortini, un des savants hommes d'Italie, et des plus honnêtes du monde. Lié avec lui d'abord par nos études communes, puis par une mutuelle affection, je le voyais souvent ». *Réponse aux anonymes*, n° 2, p. 14. Il fut à Rocca di Papa l'ami du vicaire. *Ibid.*

moderne, trouverons-nous pareil exemple d'impartialité, disons mieux de partialité pour l'ennemi? Notre original tombe ici dans un travers français qu'il exagère encore.

Il ne pense du mal des moines que lorsqu'ils détruisent des manuscrits grecs, comme ces religieux de l'Abbaye de Florence qui s'efforçaient de frustrer de leurs précieux in-folios de parchemin et le gouvernement et du même coup les dévots de l'antiquité. Il n'y a donc que le zèle de l'érudition qui puisse l'animer contre eux¹; encore faut-il signaler la modération avec laquelle il dénonce ces larcins².

C'est tout au plus s'il raille la naïveté des hommes qui se laissent gouverner par quelque prêtre « jusque dans les moindres détails ». Il note aussi, mais sans colère, la luxure et la sensualité de ces parasites de la famille calabraise : « c'est le royaume des prêtres, où tout leur appartient. On « y fait vœu de pauvreté pour ne manquer de rien, de chas- « telé pour avoir toutes les femmes³ ». Ce dernier trait est tout voltairien. On voit que Courier a lu le *Dictionnaire philosophique* où il a goûté des traits de satire dans le genre de celui-ci, à l'article *Abbé* : « L'abbé spirituel était un « pauvre à la tête de plusieurs autres pauvres; mais les « pauvres pères spirituels ont eu depuis deux cent, quatre « cent mille livres de rente... Un pauvre qui a fait serment « d'être pauvre, et qui en conséquence est souverain! » Il ne pouvait guère écrire sa phrase sur le royaume des prêtres sans se rappeler aussi ce trait : « C'est une chose bien « déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix- « neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond respect

¹ Le savant suédois Akerblad juge plus sévèrement les moines de la Badia qui firent disparaître leurs manuscrits avant l'inventaire.

² A M. Chaban. Éd. Sautet, I, p. 257.

³ A Sainte-Croix, *Ibid.*, I, 150.

« et cette juste vénération que l'on conserve encore pour « eux dans quelques villages de l'Aragon et de la Calabre¹ ». Ces rapprochements nous montrent un Courier imprégné de l'esprit de Voltaire, comme la plupart de ses contemporains, ce qui ne saurait surprendre. C'est le signe d'une époque. Cette mentalité était naturelle alors à la bonne bourgeoisie comme le goût de l'ordre social à celle de notre temps. Mais je ne trouve rien, chez notre écrivain, qui enchérisse sur les idées communes au sujet des moines. L'attitude nouvelle qu'il prendra sous la Restauration lui sera donc imposée surtout par l'esprit de parti.

Ainsi, nous ne démêlons chez le futur pamphlétaire d'aversion très vive que contre l'autorité et la noblesse ; car celle qu'il paraît avoir pour le métier militaire n'est que l'effet du découragement ou du dépit ; en tout cas, elle est sujette à d'étranges revirements puisqu'elle ne l'empêche pas d'aller reprendre du service à Wagram après avoir pendu l'épée au croc.

Plus tenaces, plus intimement mêlés à tout son être, furent ses attachements. Il a aimé l'argent, les femmes et les amis ; mais il a aimé avant tout les livres, l'antique et la nature.

S'il eut pour l'argent un amour parfois exagéré, c'est par tradition de famille. On peut affirmer que son père avait déposé en lui le germe de l'avarice : mais son caractère et ses passions le portaient parfois à s'en affranchir. De là certaines contradictions observées par ceux qui vécurent dans son intimité. Griois nous dit qu'à Plaisance après avoir longtemps refusé d'acheter un cheval pour paraître à la tête de son escadron, il en acquit trois coup sur coup et « d'un prix considérable ». Mais c'est qu'il partait alors pour l'armée de Naples et qu'il voulait s'équiper magnifi-

¹ Voltaire, *Dict. philosophique*, art. François-Xavier.

quement pour ce voyage dans la Grande Grèce qui séduisait son imagination de lettré et d'artiste; tandis qu'il n'avait même pas jugé bon d'avoir une monture pour faire, à Plaisance, un service de garnison qui lui donnait « des nausées ». De même, à Toulouse, nous voyons Courier mener la vie assez largement, courir les bals, s'habiller avec élégance, entretenir des relations avec une danseuse, ce qui est conforme au caractère d'un jeune homme. Mais, par un trait qui accuse la force de l'habitude et de l'éducation, nous le voyons aussi tenir un compte exact de toutes ses dépenses, même des plus inavouables, qu'il écrivait en grec, et réclamer à son tailleur les rognures provenant du drap de son habit. Donc l'avarice est chez lui tradition de famille; il s'en affranchit toutes les fois que le caprice, la vanité ou la passion s'en mêlent; il y retombe quand l'habitude prend le dessus.

.. D'ailleurs, une des causes qui le portèrent le plus naturellement à s'émanciper sur ce point, ce fut le goût très vif qu'il avait pour le « beau sexe ». Comme Stendhal, comme Griois, comme tant de nos officiers, comme tant de ses camarades, il a multiplié, en Italie et ailleurs, ses conquêtes amoureuses. Il narre parfois ces amourettes avec une certaine polissonnerie, mais il est loin d'atteindre, dans ses actes et dans ses récits, le cynisme dont firent preuve les Duchand, les Demanelle¹, *e tutti quanti*.

Moins ardent que Griois, il est aussi plus réservé dans l'aveu de ses escapades; il n'affecte pas non plus la brutalité que maint traîneur de sabre portait alors jusque dans la galanterie, et il peut se permettre de railler le cynisme des autres². Pour peu qu'il s'attache, ce qui est rare, il montre une extrême discrétion à l'égard de celle qui l'a

¹ Relire, dans les Mémoires de Griois, le curieux chapitre sur Plaisance.

² Edit. Sautelet, I, p. 94.

fixé quelque temps. C'est ainsi qu'il ne parle nulle part de ses amours avec cette Rose, qui fut sa dernière maîtresse à Rome¹.

S'il se montre plus sage que beaucoup de ses camarades, c'est peut-être qu'il n'est pas doué d'une sensualité très vive. De là, des attachements purement intellectuels pour certaines femmes, comme sa cousine M^{me} Pigalle et la princesse de Salm-Dyck. Sans les avoir jamais possédées, on peut croire qu'il les a véritablement aimées : dans l'effort soutenu qu'il fait pour leur plaire, dans la grâce enjouée des lettres qu'il leur écrit, je démêle autre chose encore que de la coquetterie d'auteur. Elles étaient femmes, spirituelles l'une et l'autre, et charmantes, et Courier, pour l'avoir conté dans sa Chloé, connaissait la puissance d'Eros et de Cypris : Μεγίστη γὰρ ἡ θεά.

Mais l'amour confine ici à l'amitié, qui fut aussi une des joies de notre parfait *dilettante*. Dès sa jeunesse, il éprouvait le besoin d'un ami, d'un compagnon ; aussi à Thionville il s'était donné pour camarade le plus grincheux des lieutenants dont il partageait le logement et supportait l'humeur. Plus tard, avec Lonce, avec Dalayrac, il goûta vraiment les charmes de l'amitié qui se prolongèrent pour lui bien au delà du séjour de Toulouse, grâce au commerce épistolaire qu'il entretenait avec ces jeunes gens. Appelé à Rennes, il songeait à faire venir Lonce avec lui, il pressait Dalayrac de quitter sa vallée du Lestard, s'ingéniait à trouver des combinaisons pour passer avec lui le plus de temps possible. Il voulait l'attirer à Paris, le conduire à la Véronique, le ramener à Cordes, enfin ne plus le quitter.

L'éloignement et le temps eurent raison de ces vives affections, que remplacèrent peu à peu des amitiés de bivouac ou de garnison. Courier, souvent distrait et bizarre,

¹ Edit. Sautetlet, II, p. 79.

retrouvait tout son entrain devant un cercle de camarades. Il était heureux et l'on s'en apercevait aux aimables saillies de sa conversation. Il avait alors le ton plein d'enjouement que nous retrouvons dans la lettre d'adieux adressée à Griois : « Adieu ! major, adieu Hazard ¹, et tous mes camarades connus et inconnus ; adieu ! mes amis ; buvez « frais, mangez chaud, faites l'amour comme vous pourrez ».

Pour avoir été contractées sur les bancs de l'école de Châlons ou dans les régiments, ces amitiés ne sont pas forcément banales ; l'affection d'un homme comme Haxo, qui ne se démentit jamais, honore grandement les deux amis. On sait que, fidèle jusqu'à la fin, ce grand général composa une Introduction aux œuvres de Courier ² ; celui-ci fut donc digne d'être aimé ! Il ne devint renfermé et maussade que lorsque, marié et fixé dans cette propriété perdue de la Chavonnière, sans relations possibles avec les gens de son monde, il ne trouva autour de lui que paysans sournois et voleurs et administrateurs tracassiers.

On sait que déjà en Italie il tournait à la misanthropie : c'était à la suite des ennuis que lui suscita son malheureux pâté de Florence. La *Lettre à Renouard* l'ayant brouillé avec presque tous ses amis Italiens, il disait du mal de l'amitié, mais il en disait plus qu'il n'en pensait. Comparant les amis aux livres, il observe que la perfection ne se rencontre guère ni chez les uns, ni chez les autres : « si l'on était difficile, on ne lirait jamais et on ne verrait personne ».

Pourtant Courier était difficile et, malgré ce qu'il écrit,

¹ Louis-Henry-Joseph Hazard, né à Lille en 1771, était pour Courier un camarade de promotion. Il était alors major, c'est-à-dire lieutenant-colonel, depuis le 23 mai 1803.

² Le petit-fils de Paul-Louis la garde jalousement et refuse de la publier.

il vécut beaucoup avec ses amis et beaucoup avec les livres. Il lisait des ouvrages bien plus variés et plus nombreux qu'on ne croit généralement. Sans doute, il avait commencé par être exclusif, dévorant toujours les mêmes textes grecs et latins; mais plus tard, quand les bibliothèques d'Italie s'ouvrirent pour lui, il lut des ouvrages de toute sorte, romans, voyages, érudition.

Cependant il ne s'égare pas dans ces lectures et il revient à ce qui l'intéresse avant tout, sa chère antiquité et ses Grecs, qu'il regarde comme des compatriotes. Il ne se contente plus tout à fait de les lire et de les admirer; il veut en tracer des copies, c'est-à-dire faire, à la façon d'un Théocrite ou d'un Moschus, de petits tableaux ou *εἰδύλλια*. Ces petites scènes, qui abondent dans ses lettres de cette époque¹, sort faites selon le mot de Sainte-Beuve, « pour être ciselées sur une coupe antique ». L'on y admire une suavité de touche et une « grâce du pinceau » qui donne l'impression d'un art exquis, déployé sur de petits sujets : « peu de matière et beaucoup d'art »!

Son goût de l'antique et de la nature trouve à se satisfaire dans ces descriptions, où le cadre est emprunté à la vie champêtre moderne et l'art aux Grecs. C'est un genre qu'il crée et qui semble lui appartenir en propre; on pourrait dire que, sur les confins des littératures française et grecque, il a mis en valeur une étroite bande de terrain dont l'attribution avant lui était incertaine; nos compatriotes n'osaient s'en emparer et ils la laissaient en friche, faute de savoir y cultiver les plantes qui ont besoin du soleil ardent de l'Attique et de son air léger. Mais Paul-Louis, ayant retrouvé les procédés des Xénophon et des

¹ Nous en avons signalé et décrit plus d'une : rappelons surtout l'idylle malicieuse dont la scène se passe au bord du lac de Lucerne (à M. et M^{me} Thomassin, 12 oct. 1809). Charles Magnin a excellemment caractérisé cette scène.

Lysias, se mit à ensemençer ce sol aride et y dessina de petits jardins d'un style néo-grec, où le promeneur pourrait se croire transporté sur les bords de l'Ilissus aux plus beaux temps de l'ancienne Athènes.

Tel est l'artiste dont un historien de la littérature a pu dire : « Courier est une apparition charmante et imprévue, à cette date, dans les lettres françaises ¹ ».

III. — Les idées de Courier.

Après avoir jugé l'écrivain dans sa vie et dans ses œuvres, observé ses goûts et ses rancunes, nous voulons conclure par une revue rapide des principales idées qu'il a eues ou des opinions qui lui furent chères.

Disons-le franchement : les idées de Courier sont peu nombreuses; elles ne sont en outre ni très hardies ni très nouvelles. Au demeurant il n'aime guère les idées, et surtout son scepticisme l'empêche d'y croire et de s'y attacher beaucoup.

Cette constatation faite, n'allons pas reproduire la sévérité de certains critiques à son égard. On ne saurait attendre d'un artiste des pensées qui dépassent la portée de son œuvre. Parmi les maîtres de notre langue, quelques-uns, comme Boileau et La Bruyère, ont peu d'idées profondes et originales, mais, pour écrire l'*Art poétique* ou les *Caractères*, était-il nécessaire d'avoir composé le Discours de la Méthode?

Quant à Courier, ses idées sont surtout relatives à l'art d'écrire.

La somme de ses jugements sur la littérature tient dans cette phrase d'une lettre à Boissonnade : « Surtout, gardez-vous bien de croire que quelqu'un ait écrit en français

¹ M. Henry Michel dans l'*Histoire de la Littérature française*, publiée sous la direction de Petit de Julleville.

« depuis le règne de Louis XIV »¹. Affirmation corroborée par cette autre : une fable de La Fontaine vaut mieux que tous les vers du xviii^e siècle². Il est impossible de porter plus haut l'estime des classiques français et de les admirer d'une manière plus exclusive.

Mais ce qu'il aime chez eux, ce qu'il juge incomparable, ce n'est ni la force ni l'abondance des pensées, c'est la perfection de la forme. Voilà le grand mot lâché : Courier a le culte de la forme ; et il l'a même à tel point qu'il croit à un art d'écrire indépendant de la valeur du fond.

Son goût pur, mais exclusif, lui impose ce préjugé que la richesse de la matière peut faire tort au talent de l'écrivain. Pour primer dans l'éloquence, il ne faut pas s'embarrasser dans les faits. « La science et l'éloquence sont peut-être incompatibles », écrit-il à propos de l'Anacharsis, et il se faisait fort d'expliquer ce paradoxe à Chlewaski « par raison démonstrative ».

De cette superstition procède le mépris des connaissances positives, de tout ce qui constitue la matière d'un livre, d'un traité d'histoire par exemple. Et il en vient à écrire : « Pour moi, m'est avis que cet enchaînement de sottises et « d'atrocités, qu'on appelle histoire, ne mérite guère l'attention d'un homme sensé ». Puisque les faits ont si peu d'intérêt en eux-mêmes, puisque, au demeurant, ils ne peuvent que gâter la forme, Courier est amené à concevoir qu'on les puisse ou supprimer ou modifier à son gré, comme Plutarque, qu'il soupçonne d'avoir été capable de faire gagner à Pompée la bataille de Pharsale « pour arrondir tant soit peu sa phrase³ ».

¹ Edit. Sautélet, II, p. 67.

² Dans la *Conversation chez la comtesse d'Albany*, le peintre Fabre dit textuellement : « Pour une belle fable de La Fontaine on donnerait aisément tous les vers du xviii^e siècle ».

³ C'est d'ailleurs, n'en déplaise à Courier, une pure calomnie.

L'amour exclusif des classiques dénote chez notre auteur une certaine étroitesse. C'est ainsi qu'il conserve, comme les lecteurs de Despréaux, un faible pour la noblesse du style et déplore la vulgarité de ton dans les comédies du jour, où l'on croit entendre M. Jourdain dire : « Nicole, apporte-moi mes pantoufles ». Aussi timide de goût qu'un homme du xvii^e siècle, il tient ferme pour la distinction des genres, et ne supporte dans le tragique aucune familiarité de langage. Aux yeux d'un tel puriste, ce mélange de trivialité et de sublime, que Ducis avait mis à la mode dans ses pièces imitées de Shakespeare, « fait compassion à voir ».

En somme, tout ce qui tranche avec le goût des anciens le choque et lui paraît mauvais. Il critique la littérature du xviii^e siècle ; celle qui se faisait de son temps lui déplaisait, moins par sa platitude que par ses timides audaces¹, et il n'aurait pas goûté non plus (c'est l'opinion de Sainte-Beuve) les œuvres qu'on a produites depuis 1830. Avec une telle aversion pour les nouveautés, il ne pouvait guère approuver, en fait de littérature ou d'art, que des copies ou des pastiches des œuvres antiques ; de là ses idées relatives aux traductions, de là *l'Éloge d'Hélène* et *le Daphnis*.

Tels sont les goûts littéraires de Courier. A défaut d'opinions arrêtées, quelles dispositions religieuses, morales, sociales et politiques manifeste-t-il dans cette première période de sa vie intellectuelle, qui va de 1793 à 1812 ? A vrai dire, sur ces questions il n'a guère que des idées confuses. Le scepticisme, qui domine chez lui, qui flotte pour ainsi dire à la surface de son esprit, les recouvre et

Plutarque n'est pas un rhéteur aussi vain que sa boutade voudrait le faire croire.

¹ Il loue pourtant Casimir Delavigne (Préface de la traduction d'Hérodote).

les étouffe. Croit-il en Dieu ? On n'en sait rien. Pas un mot dans toute son œuvre¹ qui permette de supposer qu'il ait le moindre éveil religieux.

A la place de la Providence, il reconnaît dans le monde une « injuste puissance » qui laisse les méchants en paix et qui persécute l'innocence. Il revient à diverses reprises sur cette remarque².

A ces négations de la justice divine, on ne saurait opposer aucune affirmation qui dénote la moindre foi. On peut donc conclure à une incrédulité absolue.

Courier, à défaut de religion, a-t-il une haute moralité ? Hélas non. Il estime qu'il n'y a rien de mieux ici bas que de chercher tranquillement son plaisir sans se soucier des autres, et il ne se fait pas faute de conformer sa conduite à ce principe. Il n'accepte aucune contrainte ; de là vient la médiocre tenue de sa vie militaire, abandon de poste, fugues prolongées, démission. De là aussi le sans-gêne qu'il montre dans les bibliothèques d'Italie, soit qu'à Parme il dérobe des livres, soit qu'à Florence il dégrade le manuscrit de Longus. En un mot, il ignore le sentiment du devoir.

Sa morale sociale est-elle au moins plus haute, plus généreuse que sa morale individuelle ? On est surpris de constater qu'à cette époque, que nous avons étudiée, les idées sociales n'apparaissent même pas chez celui qui bientôt prendra, avec tant d'éclat, la défense du peuple, et lui

¹ Je dis dans ses œuvres composées jusqu'en 1812. Voir au contraire dans la *Réponse aux anonymes* une curieuse affirmation de son déisme, p. 14.

² « Votre santé serait toujours bonne, écrit-il à M^{me} de Salm, « s'il y avait quelque justice aux arrangements de ce monde ». Voir ses réflexions à propos de la mort prématurée d'une M^{me} de Broc, de la suite de la reine de Hollande. Edit. Sautetlet, II, 84 — même observation au sujet de la famille de la Béraudière. *Ibid.*, II, 96.

répètera qu'il est seul sensé et sage en face de gouvernants brutaux et stupides.

Pour l'instant, il est surtout misanthrope. Mais sa haine des hommes n'a rien de systématique, rien surtout de farouche. Il hait les importuns, les administrateurs, les faux savants, *la pédantaille*; mais il aime les vrais savants, modestes et bons, les Sainte-Croix, les Boissonnade, les Clavier.

En politique seulement, on voit poindre chez Courier quelques idées claires. Sa haine du despotisme est absolue et foncière. Ce n'est pas une passion mystique, mais très positive. Avec l'autorité, il hait tous ses suppôts, magistrats, préfets, gendarmes. Il y joindra bientôt les prêtres quand, sous la Restauration, le clergé deviendra une force de réaction¹, la plus violente et la plus fanatique. Les *amis de l'ordre*² peuvent en gémir : c'est la chaleur avec laquelle il attaqua le pouvoir, c'est cet esprit d'insurrection légale contre le despotisme, qui l'ont rendu si populaire. C'est par là qu'il a exercé une influence immense sur son siècle et qu'il s'impose encore à l'estime de notre société contemporaine comme un des pères de la démocratie.

Le régime démocratique, qu'on peut haïr mais dont on ne saurait nier l'avènement, a pour fondement et pour idéal le bonheur de l'individu. Assurer son bien-être, tel est le rôle de l'État. Ne sont-ce pas les idées de Courier que nous voyons triompher enfin ?

Au cours de sa carrière, il s'est montré à nous indépendant, personnel, impatient de toute contrainte : le jour où il voudra dire son mot sur la conduite des affaires publiques, il s'efforcera naturellement d'affirmer son esprit individualiste. A la société brutale, à l'État tyran, il oppo-

¹ « Rien ne fait tant de tort aux prêtres que l'appui du Gouvernement ». *Gazette du Village*, n° 4.

² Un Vitu, par exemple.

sera l'individu, seul digne de sollicitude, à ses yeux.

L'origine divine du principe d'autorité à jamais répudiée et bafouée, l'État n'a de raison d'exister que pour servir les intérêts et défendre les droits des individus. Par conséquent, Courier arrive à formuler ainsi son idéal : « La nation ferait
« marcher le Gouvernement comme un cocher qu'on paie,
« et qui doit nous mener, non où il veut, ni comme il veut,
« mais où nous prétendons aller, et par le chemin qui nous
« convient ».

Ce langage effraie les critiques du xix^e siècle : Vitu le déclare criminel et impie ; Sainte-Beuve lui-même juge, en 1852, que c'est là parler peu sensément. Mettons-nous résolument au-dessus des timidités, parfois puériles, de l'esprit conservateur. La définition de l'État, donnée par Courier, ne semble-t-elle pas juste et naturelle ? N'exprime-t-elle pas le rêve, de mieux en mieux réalisé, des nations modernes enfin émancipées ? Le caprice des gouvernants n'est-il pas obligé, presque partout, de s'incliner devant la volonté des peuples ? Le temps et les révolutions ont donné gain de cause à notre émancipé qui a su devancer l'avenir, au moins sur ce point. En soutenant qu'un bon gouvernement n'est qu'un cocher à qui tout citoyen éclairé, à qui la masse des citoyens, a le droit de dire : *mène-moi là*, il a fait la théorie du régime républicain. Il est donc juste que la démocratie le regarde comme un ancêtre, même si c'est son caractère grincheux qui l'a amené à de telles affirmations.

Et pourtant, Courier ne fut jamais républicain. Libéral, il s'est attaché de bonne heure à l'idée du gouvernement constitutionnel. Voilà certes la conviction politique la plus nette qu'il ait jamais manifestée. Il commence à l'exprimer et à la défendre dès l'époque du Consulat, dans son *Éloge d'Hélène*. C'est là qu'à propos de Thésée il fait l'exposé du régime qu'il rêve, où l'autorité d'un prince bienfaisant se concilie avec la liberté du peuple : on vit, dit-il, « un chef

« tout-puissant dans une république et la liberté sous la monarchie¹ ». C'est là son idéal. Plus tard, ses idées se précisent, son choix est décidé : l'on sait qu'à la branche aînée des Bourbons il oppose obstinément la branche cadette qui a toutes ses préférences. Il appelle ainsi de ses vœux et il annonce la monarchie de Juillet.

Voilà le point où aboutissent toutes ses idées politiques. On est donc forcé, après avoir vécu pendant des années dans l'intimité de *Courier*, de souscrire à ce jugement de Sainte-Beuve, qui d'abord paraît un peu sommaire : « Ce « n'était pas un esprit très étendu ni très complet dans ses « points de vue ». Ce qu'il est avant tout, c'est un écrivain exquis. C'est sur ce mérite que se fonde sa gloire la plus solide. Or, c'est par là qu'il nous appartient puisque ses *Lettres*, qui renferment ses plus précieux chefs-d'œuvre, rentrent dans la période de sa vie que nous avons étudiée.

Gaschet, par Barbezieux, le 2 octobre 1909.

¹ On voit que c'est le Nerva de Tacite qu'il donne comme le modèle du bon prince.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DOCUMENTS INÉDITS RECUEILLIS EN FRANCE ET EN ITALIE

Nous avons réuni ici tous les documents originaux qui n'ont pu trouver place dans le récit.

I

Extrait de Baptême de P. L. Courier.

Du registre déposé au greffe de la Chambre civile du Châtelet de Paris, aux termes de la Déclaration du Roi, du 9 avril 1736, et autres Déclarations antérieures, servant de seconde minute pour les actes de baptêmes faits dans la paroisse de Saint Eustache à Paris pendant l'année mil sept cent soixante-douze, à la page trois dudit registre, recto, a été tiré l'acte dont la teneur suit :

L'an mil sept cent soixante-douze, le samedi quatre Janvier fut baptisé *Paul-Louis*, né d'aujourd'huy, fils de Mr *Jean Paul Courier Deméré* et de *Louise Elisabeth La Borde*, sa mère, demeurant rue du Mail. Le perein Jacques, Estienne Remy Petit, marchand, la maraine Marie Magdelaine Luce, fille de Jean Pierre Luce, marchand. Le père absent. Ainsy signé : Luce, Petit et Daudin.

En marge dudit acte : Est extrait d'une sentence rendue par délibération de la Chambre du Conseil du Châtelet, le deux décembre mil sept cent soixante dix-sept dont la minute est en la possession de Nous, greffier de la Chambre civile soussigné, par laquelle la réformation du présent acte a été ordonné être faite tel qu'il est cy dessus transcrit ; et en outre est aussi mention, en marge dudit acte, que par l'acte de célébration du mariage dudit sieur Jean Paul Courier et Louise Elisabeth La Borde inscrit sur

les registres de la paroisse St Pierre de Mazières, diocèse de Tours, sous la datte du unze Février 1777, lesdits sieur et dame Courier ont reconnu ledit Paul Louis Courier baptisé par l'acte cy dessus pour leur enfant légitime et l'ont légitimé de même que si il fut né avant (sic) ladite célébration de mariage, lesquelles mentions ont été faites en exécution de ladite sentence du deux décembre présent mois sus énoncée.

Collationné et délivré pour Copie, comme conforme audit Registre, servant de seconde minute, étant en la possession de Nous sousigné, Avocat en Parlement, Greffier des Chambres Civile et de Police dudit Châtelet de Paris. Dépositaire des doubles minutes des Registres de Baptêmes, Mariages, Sépultures, Vêtures et Professions de la Ville, Prévôté et Vicomté de Paris, cejourd'hui dixiesme jour de décembre mil sept cent soixante dix-sept.

Signé : MOREAU.

(Archives départementales de la Seine).

Cet extrait est un authentique de 1777. Il était classé non à Courier mais à Demeré.

II

Procès de chasse fait à Paul Louis Courier.

Extrait des minutes du greffe de la Justice de paix de Langeais.

Le vendredi 28 octobre 1791, dix heures du matin.

Devant nous René-Louis Falloux, juge de paix du canton de Langeais assisté de MM. Foucault et Robert nos assesseurs et du sieur Pierre Deteure notre greffier ordinaire est comparu :

Le sieur Paul Courier (*sic*) Bourgeois de Paris demandeur, contre Pierre Rousserant cy-devant garde de M. d'Albert de Luynes à Cinq-Mars, pour remise d'un fusil à deux coups qu'il a arraché des mains du fils dudit s^r Courier en se promenant la veille de St Martin dernière, et qu'il soit condamné en trois cents livres de dommages et intérêts au profit des pauvres et aux dépens.

A été dit par ledit Rousserant pour défense à la demande contre lui formée par ledit s^r Courier que la veille de St Martin dernière il trouva le s^r Courier fils chassant sur les domaines du s^r d'Albert de Luynes, dont il était alors garde, qu'il lui demanda pourquoi il chassait, qu'il lui dit que M. Godar Intendant de M. de Luynes lui en avait donné la permission, qu'il y eut des propos

dans ce moment entre eux, que lui Rousserant dressa procès-verbal, qui n'a pas eu de suite, que trois heures après lui Rousserant se trouva au bois Imbert chez le s^r Maucière, avec les sieurs Rabinneau, Pierre et Christophle Gannay, Joseph Gallé, Jacques Lebert, Mahoudeau, Bourdon, Bourdais et autres qui tiraient au blanc, que le sieur Courrier fils vint à la suite de son chien que les coups de fusil avaient attiré, que ce n'est point lui Rousserant qui a ôté le fusil du sieur Courrier, qu'il ne l'a point vu désarmer, mais que le fusil lui a été remis par un des sus-nommés dont il ne se rappelle pas le nom, qu'il l'a gardé, qu'il l'a encore, qu'il refuse de le remettre, attendu que cela lui a été défendu par M. Duveau lors maire dudit Cinq-Mars.

A été répliqué par le sieur Courrier qu'il persiste dans sa demande, et soutient que ledit Rousserant a contribué au désarmement de son fils, suivant le procès-verbal dudit Rousserant, en date du 10 novembre 1790 affirmé par M. Taillecourt, lors juge dudit Cinq-Mars le 11 dudit mois, contrôlé en cette ville le 12, suivant l'original représenté par ledit sieur Courrier.

A été encore dit par le s^r Courrier (*sic*) que le fusil en question ne lui appartient pas ni à son fils, qu'il appartient à M. Vigier duquel son fils l'avait emprunté, qu'il ne l'a jamais vu, qu'il n'en connaît pas la valeur, qu'il demande, puisque ledit Rousserant avoue l'avoir, qu'il le rende sinon qu'il en paie la valeur suivant la déclaration qu'il prendra du s^r Vigier sur la valeur de ce fusil.

FALLOUX.

Nous juge de paix, de l'avis de nos assesseurs, après avoir entendu les parties dans leur demande, dires et moyens respectifs, et attendu l'aveu et déclaration, faite par ledit Rousserant, qu'il a encore le fusil en question, disons que ledit Rousserant remettra audit sieur Courrier, sous deux fois vingt-quatre heures le fusil en question, sinon et à faute de ce faire le condamnons à payer la somme qui sera fixée par la déclaration affirmative du s^r Vigier, auquel appartient ledit fusil, laquelle déclaration le s^r Courrier prendra du s^r Vigier dans le délai de trois semaines, le condamnons encore aux dépens liquidés à vingt-cinq sols pour le coût de la cédule, et en la délivrance et notification du présent jugement.

FALLOUX.

III

ETAT DES SERVICES de quelques capitaines, 1^{ers} lieutenants et 2^{es} lieutenants du 7^e Régiment d'artillerie, du 14 pluviôse, l'an 2 de l'ère des français républicains (*sic*).

Louis-Paul Courier (*sic*) né en 1773 (*sic*); entrée au corps, 1^{er} septembre 1792; 2^e lieutenant, le 1^{er} juin 1793; 1^{er} lieutenant, le 4 frimaire 1793. A fait la campagne de 1793 et continue.

Certifié véritable d'après les registres dudit Régiment.

L'adjudant major, commandant par intérim,

TRIMAILLE.

IV

Nomination de Courier à Alby et transcription de cette nomination sur le registre des délibérations du Conseil municipal de Cinq-Mars.

Aujourd'hui six messidor l'an 3^e républicaine en Conseil municipal.

En cet endroit, nous a été exhibé ce qui suit par le citoyen Paul-Louis Courier, capitaine d'artillerie à Paris.

Liberté

Égalité

Bureau du personnel de l'artillerie, Paris, le 26 prairial l'an 3^e de la République française une et indivisible.

La Commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre, au citoyen Courier, capitaine d'artillerie à Paris.

Je vous prévien, citoyen, que le Comité de salut public a approuvé que vous seriez détaché dans les départements de l'Ariège et du Tarn, en qualité d'Inspecteur des forges dont les fonctions étaient remplies précédemment par le C. Carrère; vous vous adresserez en conséquence à la commission des armes qui vous remettra les Instructions nécessaires à ce sujet.

Salut et fraternité, le Commissaire exécutif,

L. A. PILLE.

Et a le citoyen Courier signé, à charge de faire viser au directeur du district de Langeais.

COURIER.

(Extrait du registre des délibérations de la commune de Cinq-Mars).

V

Lettre inédite de Courier.

ARMÉE D'ANGLETERRE

ARTILLERIE

DE L'AILE GAUCHE

—

Reçu le 14

Répondu le même jour.

Au quartier général de Rennes, le 8 Fructidor,
An 6 de la République française,

Le Capitaine faisant les fonctions de Chef de
l'état-major de l'artillerie de l'Aile gauche de
l'armée d'Angleterre.

Au citoyen directeur du Parc d'artillerie au
Port Liberté.

CITOYEN,

L'ordre du 28 Thermidor dernier, dont je vous adresse copie, a dû vous être déjà communiqué par le ^{gal} Marois; cependant j'apprends par une lettre du C^{en} Coursy, chef d'état major d'artillerie à Rouen, que vous n'avez point eu connaissance dudit ordre. Pour m'assurer cette fois s'il vous est parvenu, je vous prie de vouloir bien m'en accuser la réception.

Salut et fraternité.

COURIER.

ARMÉE D'ANGLETERRE

ARTILLERIE

DE L'AILE GAUCHE

—

Reçu le 16 dud.

Autre lettre inédite de Courier.

Liberté,

Égalité,

Au Quartier-Général de Rennes,

Le 13 fructidoran de la République franç^{se}.

Le Capitaine faisant les fonctions de chef de l'état-major de
l'artillerie de l'aile gauche de l'armée d'Angleterre,

Au Citoyen Guint, chef de brigade,

Directeur d'Art^{le} au Port Liberté.

CITOYEN,

J'ai reçu votre lettre du 9 fructidor et les états qui s'y trouvaient joints. Je ne crois pas qu'il y ait d'inconvénient à fixer pour l'avenir l'envoi de ces états au 1^{er} de chaque mois, puisque, comme vous en faites la remarque, les changements survenus dans le cours de la quinzaine ne peuvent être assez considérables pour exiger qu'il en soit fait une mention expresse.

Salut et fraternité.

COURIER.

VI

**Pièces relatives à l'envoi de Courier à l'armée
de Naples en 1804.**

Boulogne¹, Le 29 messidor an 12

Le Premier Inspecteur général de l'Artillerie

A Son Excellence le Ministre de la Guerre.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Le 1^{er} Régiment d'artillerie à cheval a deux compagnies à l'armée de Naples. Le Colonel de ce corps désirerait qu'elles fussent surveillées et commandées par un Chef d'escadron qui correspondrait avec l'État major du Régiment et il propose d'y faire passer M. Courier, chef d'escadron maintenant disponible.

Cette proposition me paraît avantageuse au service, et je vous prie, Monsieur le Maréchal, de donner des ordres pour qu'elle soit exécutée.

J'ai l'honneur de vous saluer.

SONGIS.

*Minute de la lettre écrite par M. le Ministre de la Guerre
au 1^{er} Inspect. d'Artillerie.*

Le 15 Thermidor, an 12.

Il fait donner ordre au chef d'escadron Courier de se rendre à Tarente pour y surveiller et commander les deux compagnies du 1^{er} régiment d'artillerie

Au général Lacombe St Michel Inspecteur et commandant
en chef l'artillerie française et italienne à Milan.

Vous voudrez bien, général, ordonner au colonel du 1^{er} Régiment d'artillerie à cheval de prescrire au Chef d'escadron Courier de se rendre à Tarente pour y surveiller et y commander les deux compagnies détachées par le régiment à l'armée de Naples; il devra en outre correspondre avec l'état-major du corps sur tout ce qui intéresse l'administration et les besoins de ces compagnies.

(Dépôt de la guerre. Arch. administratives).

¹ Lire Bologne.

VII

Lettre de Angelo Pezzana à del Furia

*au sujet d'un vol de livres
commis à Parme par P.-L. Courier.*

2 Luglio 1810.

EGREGIO SIG^r BIBLIOTECARIO,

Da persona a me ignota mi fu trasmesso ne' passati di l'elegantissimo opuscolo di lei intorno alla deploratissima perdita dello squarcio inedito de' *Pastorali di Longo*. Io non posso dubitare che alla gentilezza sua non sia debitore di sì caro dono, quindi gliene ho grazie particolarissime. Erami noto il tristo avvenimento e non si tosto fummene pervenuta la prima notizia che non esitai punto a credere autore di cotanta scelleraggine il sig^r Courier. Il primo anno in cui onorommi il governo della presidenza di questa Biblioteca recossi costui in Parma (in sett. 1804) e fummi particolarmente raccomandato dell' Amministratore Generale di questi stati acciò gli schiudessi i tesori di questo deposito scientifico. A tale raccomandazione nulla avrei io potuto opporre, ne erami lecito dubitare della onestà di lui; pure non sapea veder di buon occhio la troppa libertà colla quale egli veniva frugando negli armadi, tanto più che la metà de' libri della biblioteca avasi lasciata fuor di registro di miei predecessori. Raccomandava a miei commessi di non perderlo di vista, ma sgraziatamente io cadì ammalato in quell' epoca, nè poteva assicurarmi che fossero esattamente eseguiti i miei ordini. Dopo alcune settimane parti per Napoli il Sig^o Courier, ed incaricato avendo il figlio dell' accennato Amministratore Generale di fargli fare la spedizione di una piccol' cassa di suoi libri, giacchè egli non potea recarli secò, questi vennemi pregando di far preparare quella cassetta da uno di miei commessi. Non si tosto furon essi sott' occhio del custode della Biblioteca che si accorse essercene alcuni frammenti di ragione di quest' ultima. Recommeli senza indugio e ci trovai di fatto per entro il celebre Orazio inciso da Pine in 2 vol., un libro greco assai raro a cui avea strappato il Registro della Biblioteca, e non so che altro. Ne informai il sig^o Amministratore che giudico doversi mandare la cassa al proprietario, ritenuto ciò che apparteneva alla Biblioteca, per motivi prudenziali. Ripassato per

Parma il Sig^r Courier non comparve giammai in questa Biblioteca, nè io sentii più parlare della indicata cassetta. Morì l'anno seguente il custode. Se ancor visse ed attestar potesse la verità di questo fatto non esiterai un istante a farlo noto al pubblico colle stampe, ora che é palese il carattere di questo francese, mercé l'accortissimo scritto di lei, e 'ne impetrerei il permesso dell' ex-Amministratore S^r Moreau. Ma per desiderio di quest' ultimo essendosi per lo addietro tenuto celato dallo spento custode e da me, non convenerebbe ora pubblicarlo senza la testimonianza di chi fece la scoperta. La prego quindi di non far uso di questa notizia che colla massima prudenza.

Suo devotissimo servitore,

ANGELO PEZZANA.

Bibliotecario della Città di Parma.

VIII

Lettre du Ministre au général Dedon,

*Commandant en chef de l'artillerie de Naples au sujet
d'une demande de M. Courier pour servir à l'armée d'Allemagne.*

(24 Janvier 1807).

BUREAU DU PERSONNEL
DE L'ARTILLERIE

—
Armée de Naples.

Le GÉNÉRAL...¹ à M^r le GÉNÉRAL Dedon.

M. le chef d'escadron d'artillerie Courier actuellement sous Vos ordres à Naples représente, M. le Général, que sa santé souffre beaucoup du climat, *ainsi que de l'inactivité dans laquelle il y est*², et il demande en conséquence d'être envoyé à la grande armée. Avant d'y statuer, le ministre désire savoir si vous pouvez vous passer de cet officier, que son Excellence dans ce cas destinerait pour l'armée d'Italie qui a besoin d'officiers de son grade.

¹ Lire : Gassendi.

² Ces mots ont été rayés dans la minute conservée au Ministère.

IX

Lettre du Général... à M. le Général Darancey

(23 avril 1808).

Attendu les frais d'écritures et autres que M. le chef d'escadron Courier est dans le cas de supporter en sa qualité de sous-directeur de l'artillerie à Livourne, Son Excellence lui a accordé provisoirement une indemnité de 50 francs par mois, à compter du 1^{er} mars qu'il est entré en fonctions.

X

Lettre du Ministre de la Guerre à P.-L. Courier*au sujet de sa réintégration.*

(7 mai 1809).

Il m'a été rendu compte, Monsieur, de la demande que vous avez faite d'être remis en activité de service, motivée sur les circonstances qui vous avaient mis dans la nécessité de donner votre démission. Je me propose sur cela de prendre les ordres de l'Empereur; mais en attendant vous pouvez vous rendre au quartier général de l'armée d'Allemagne pour y être à la disposition de M^r le général Songis. Je l'en préviens afin qu'il vous y emploie provisoirement en attendant la décision de sa Majesté.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le ministre de la Guerre C^{te} d'Hunebourg¹

Pour copie conforme :

Le général de Division commandant en chef
l'artillerie de l'armée.

LARIBOISIÈRE.

¹ C'est le général Clarke, qui n'était pas encore devenu duc de Feltre.

XI

État de services de P.-L. Courier ¹.

A fait les campagnes de 1793 à l'an VII.

Ordre de remplir les fonctions de chef d'état-major d'artillerie de l'armée de Naples, en remplacement de M. d'Anglemont (en Calabre) — 19 vendémiaire an XIII.

Doit rester à son corps et exécuter d'ailleurs les ordres que lui donnera le G ^{al} commandant en chef l'artillerie du royaume de Naples	5 mars	1807.
Écrit sur son retard de se rendre à l'armée d'Italie le	13 octobre	1807.
Écrit sur le même sujet au général De-don.	19 décembre	1807.
Retenue sur ses appointements et mise aux arrêts	5 février	1808.
Remplira provisoirement les fonctions de sous-chef d'état-major d'artillerie de la Toscane et se rendra à Livourne	5 mars	1808.
Accordé une indemnité de 50 francs par mois pour cette année seulement.	23 avril	1808.
Refus de congé	30 avril	1808.
Se rendra à l'armée d'Italie lorsqu'il aura été relevé par M. Beuvelot chef de bataillon.	30 septembre	1808.
Doit rester à l'armée d'Italie.	11 novembre	1808.
Écrit sur son départ pour l'Italie	28 janvier	1809.
A donné sa démission qui a été acceptée par décision de l'Empereur.	10 mars	1809.
Se rendra en Allemagne pour y servir en attendant que S. M. ait prononcé sur sa remise en activité	7 mai	1809.
Remis en activité dans son grade et restera en Allemagne; il lui sera assigné un corps	14 juin	1809.

¹ Archives administratives du Ministère de la Guerre.

Passé en son grade dans le 2^e à cheval,
 mais continuera son service à son poste
 actuel jusqu'à nouvel ordre 6 juillet 1809.

(On ne sait ce qu'il est devenu depuis la fin de 1809).

Une note de M. le gal Gassendi chef de la Div. d'artillerie, à l'égard de M. Courier, porte ce qui suit extrait d'une de ses lettres :
 « Il a écrit qu'ayant eu sa démission et n'ayant pu assister à la bataille de Wagram faute de cheval, il avait cru ne pouvoir plus continuer et s'en est allé ».

Employé à la Dⁿ de Paris, le. 19 germinal an 8.
 Congé de convalescence de 2 mois; sans
 appointements à compter du 1^{er} de ce mois. 8 prairial an 9.

Campagnes.

1793, an 2, 3, 4, 5, 6, et 7.

du 15 thermidor an 12, 13, 14, 1805-1806.

Armée de Naples.

Partie de 1807-1808. Italie. (Corps d'Italie, Eugène Vice-Roi).

Partie de 1809. Allemagne.

15 juillet 1809 (exécution de la décision du 6 juillet).

Le ministre au Colonel du 2^e Rég. d'art. à cheval à Valence
 (Remis en activité). M. Courier, ancien chef d'escadron au 1^{er} Rég.
 d'art. à cheval est attaché en cette qualité au 2^e Rég. à cheval.

XII

Lettres d'Akerblad à del Furia.

I

Roma, 28 Luglio 1810.

..... La condotta del Courier é certamente stata più che strana, pure crederei che più a una certa leggerezza di carattere ed a una trascorrage ben osservata da tutti quelli che lo conoscono abbia da attribuirsi il noto fatto che a malvagità, di cui, da lungo tratto che conosco il Courier, io non ho trovato alcun riprova nel di lui

carattere. Comunque siasi, egli sta occupandosi nel riparar il danno fatto al famoso codice, facendo stampare tutto il Longo con varianti ricavati da questo e altri codici, note critiche e molte sue conghietture, il tutto in greco senza una sola lettera latina in tutta l'opera. Il pezzo inedito poi lo ha fatto stampare separatamente, e avendomi egli dato qualche copie di questo squarcio, mi fo premura di mandarle ne una, ma La prevengo che il Courier, ad onta di tutto quello che io gli ho detto al contrario, ha inserito nel testo le sue conghietture, troncando, accresciundo e variando il testo arbitrariamente, almeno in alcuni passi. Siccome mi è stato detto che i nostri buoni chimici a Firenze hanno finalmente trovata una composizione per levar la fatale macchia, spero che Ella ci fara parte della vera lezione del codice là dove il nostro editore militare ha dato delle sciabolate al testo. La traduzione latina di Amati La fara ridere più d'una volta, non essendo essa fatta sempre sul testo che le sta a fronte ma bensì sulla prima copia ricavata dal codice. Dalla edizione poi non si stampano che sole 52 copie, tutte segnate col suo numero una di queste in pergamena magnificamente adornata sarà consegnata alla nostra famosa Accademia degli Arcadi, la quale avrà l'incombenza di aggiudicare quella copia al migliore traduttore del pezzo inedito, essendo invitati tutti i più eleganti scrittori di lingua volgare di concorrere pel suddetto premio. Pel rimanente nessuna copia si vende, ma tutte saranno regalate agli amici dell' editore.

Per non mancar alla posta sono costretto di terminare queste notizie *corrieranesce*, pregandola di conservarmi la sua amicizia, di salutar il mio caro abate Bencini, e di ricevere i miei più fervidi ringraziamenti di tutte le finezze e singolar bontà da Lei...

Suo devotissimo, etc.

AKERBLAD.

II

Roma, 18 Settembre 1810.

Sig^{re} e Pad^{re} Stimatissimo.

.....Non mi riesce punto inaspettato ch' Ella abbia trovato gran divario fra il testo originale del nuovo pezzo di Longo e la copia data in stampe dal Courier. Se Ella però avesse occasione di veder l'edizione da lui ultimamente fatta di tutto il Longo, troverebbe tutte le lezioni dell' originale segnate a piè di pagina, le quale egli capriziosamente, ed alcuna volta senza alcun motivo, ha cambiate. Io ho fatto tutto il possibile per persuaderlo d'inviarne una copia alla biblioteca Laurenziana, ma egli è troppo inasprito della

di Lei lettera stampata, per prestar l'orecchio alle mie premure di riparar in qualche modo il danno ch'egli ha fatto al prezioso codice. Mi vien scritto da Firenze ch'Ella ci vuol dare una copia esatta di quanto rimane leggibile della sfortunata pagina, e spero che così farà per levar ogni dubbio intorno alla vera lezione...

Sono sensibilissimo alla ricordanza del cav^r Puccini e dell' abate Bencini, e la prego di riverire distintamente questi e altri nostri amici. Firenze m' è, e mi sarà sempre cara, e spero prima che finisca quest' anno di tornarvi, e di rivedere tanti amici che m'hanno reso il soggiorno di essa così dilettevole. Sia ella in tanto persuaso della sincera stima con cui mi pregio d'essere

Suo dev^{mo}, etc.

AKERBLAD.

XIII

Lettres inédites de Domenico Valeriani,
Directeur des études du Collège de Vimercate
à Milan, à del Furia.

I

Milano Vimercate, 30 Gennaio 1810.

Diversi Letterati miei amici, e fra questi Monti e Lampredi, desiderebbero di sapere genuinamente il fatto di Courier, circa il codice di Longo Sofista, perché viene qui narrato in più maniere. Questo desiderio nasce da un amor nazionale, e jo mi prendò la libertà di chiedergliene contezza, persuaso che Ella lo debba sapere meglio d'ogni altro. Quando non sdegni di favorirmi, può esser persuaso che mi farà cosa gratissima e se le occorresse mai la debole mia servitù in qualche cosa, mi credo dispostissimo ai suoi comandi. Intanto la prego de' miei rispetti a Follini, Zannoni e Nicolini e pieno della più profonda stima sono ¹.

D. VALERIANI.

II

Vimercate, 22 Febbraio 1810.

Amico pregiatissimo,

Non con animo di noiarla colle mie lettere, ma con intendimento di mostrarle la mia gratitudine per la cortesia da lei usata verso

¹ C'est en réponse à cette première lettre que del Furia rédigea son célèbre factum daté du 5 février 1810.

di me, circa la domanda fattale sul Codice di Longo, riscontro la pregiatissima sua 12 corrente. Le dico adunque, ornatissimo Sig^{re} Francesco, che le sono oltremodo obbligato per essersi a me dimostrato così gentile; e che quanto grande fù l'amarezza mia per un tale avvenimento altrettanto mi conforta il sentire che saprà fra non molto il mondo letterato in che modo, e da quali circostanze accompagnato, sià questo caso funesto avvenuto. Io intanto, a nome di questo bel pezzo d'Italia (intendo per Italia questi dotti, che meco reclamano contro un cotal vandalismo) le ne inoltro mille ringraziamenti, supponendo già che dalla cultissima sua penna uscirà l' storico racconto del fatto. Bravo, bravissimo, mio caro del Furia! Sosteniamo almeno per quanto vi è concesso il decoro della nostra malconcia madre, e procuriamo di farci calpestare meno che sia possibile, dacché alcun poco fa mestieri in ogni maniera soffrire. Le sarò poi eternamente obbligato, se Ella me ne farà aver, come mi dice, una copia, subito che sarà venut' alla luce, perchè potrò così farla vedere agli altri miei amici, e non potendo che piangere la perdita fatta, per una parte, godremo per altra nel vedere scoperte le vergogne di un cattivo letterato, non Italiano. Rinnovi i miei più sinceri complimenti ai comuni amici, e mi creda pieno di obbligazione é di stima.

Suo...

D. VALERIANI.

III

Vimercate, 13 Luglio 1810.

Pregiatissimo Amico.

Mi e finalmente pervenuta alle mani la copia speditami colla Posta del tanto da me desiderato vostro scritto, riguardante lo scempio del codice di Longo Sofista; ed ho rilevato dalla narrazione del fatto che la cosa è stata maliziosamente eseguita per parte del Sig^{re} Courier, come mi erà di già immaginato; benché voi cerchiaste, con quella moderazione, che vi distingue, di scu-sarlo in qualche modo, ad onta dell' impossibilità di riuscirvi.

Io per verità vi confesso che ammiro la vostra virtù, ma non avrei saputo nel caso vostro imitarvi. E ad onta dei talenti del Sig^{re} Courier (che poi alla fin fine sono talenti francesi), a dispetto della sua perizia nel Greco (seppure è vero ch' Ei ve ne abbia quanto mi dice il cavalier Lamberti), e del suo valore militare, tutti i quali titoli, quand' anche in lui si riunissero nel più eminente grado, non gli darebbero il diritto a simili azioni, gli avrei dato apertamente del birbante, del fraudolento e del traditore infame.

Ma voi mi direte che simili frasi da chiasso, e da trivio disdicono troppo all' uomo di lettere, una delle proprietà più pregevole del quale è il pudore. Ed io vi rispondo, che questo è vero, com' e verissimo che non bisogno oltraggiarlo sì villanamente, per non costringerlo ad abbandonare il dignitoso, mansueto, e moderato carattere che aver debba a guida in ogni sua azione...

Lodo molto la maniera vostra moderata, cortese et gentile di trattare col Sig^{re} Courier, ma torno a ripetere che non avrei saputo ne potuto volendo, nel caso vostro imitarvi. Poichè ho sempre avuto per sistema, che *ai bricconi di grosso calibro*, si debbano colla maggior violenza rimproverare le loro infamie, per mostrargli che altramente si sentono...¹.

XIV

Lettres inédites de Sebastiano Ciampi à del Furia

I

Pisa, 6 Settembre 1810.

Il sig. Akerblad mi ha mandato una copia del frammento di Longo stampato in Roma con la traduzione latina del Sig^r Amati. Avendo prima letto il testo l'ho trovato poco corretto e in due luoghi specialmente..... Io ne ho fatta la traduzione in volgare...

... Questo riguarda Lei dove lo chiamo scopritore del frammento, o meglio del supplimento. Come è stato chiamato scopritore il Sig^r Courier, che insieme col sig^r del Furia faceva il riscontro del codice, con eguale diritto può chiamarsi suscopritore il sig^r del Furia.

II

Chiarissimo S^r Professore,

Sarà a sua notizia che il Sig^{re} Courier ha pubblicato un foglio nel quale impugna le varianti del supplimento di Longo da Lei comunicatemi come esistenti nel codice Laurenziano a confronto con l'edizione datacene dal sude Sig^{re} Courier. Egli si fonda sul riscontro eseguito in presenza di testimoni sul codice istesso, ed afferma che salvo una, o due, se ben mi rammento, niun altra delle varianti da Lei indicate vi si incontra. Io non posso credere

¹ Florence. Biblot. centrale nationale. Papiers del Furia.

che tanto Ella quanto il suo Collega Sig^{re} Abate Bencini abbiano voluto cavarle di capo. La prego dunque d'indicarmi come sia ita la faccenda, per non tenere il pubblico nell' incertezza sopra un punto che interessa anche la di Lei delicatezza. Nella aspettativa di suo riscontro mi confermo, etc.

Pistoia, 12 ottobre 1813.

SEBASTIANO CIAMPI.

FIN

Vu, le 18 novembre 1909.

*Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.....	Pages. V
INTRODUCTION.....	1

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE EN TOURAINE ET PREMIÈRES ÉTUDES

Naissance de Paul-Louis Courier à Paris. — Son acte de baptême. — Installation de son père Jean-Paul Courier en Touraine. — Ses goûts, son caractère. — Le fief de Méré. — Le fief du Breuil. — Achat de la Véronique, sur les bords de la Loire. — Mariage de Jean-Paul Courier. — Légitimation de Paul-Louis et réformation de son acte de baptême. — Séjour au Breuil en 1777. — Retour à la Véronique où s'écoule l'enfance de Paul-Louis. — Mort de Jean La Borde, son grand-père. — Départ de la famille Courier pour Paris. — Les maîtres de Paul-Louis. — Vauvilliers. — Valeur de l'helléniste. — Son système de traduction. — Délicatesse de la santé de Paul-Louis. — Ses promenades aux environs de Paris. — Éducation morale et sociale du jeune homme. — Les leçons de son père lui font haïr la noblesse; les leçons de l'époque lui font haïr l'ancien Régime. — La famille Courier voit sans effroi s'accomplir les premiers événements de la Révolution	7
---	---

CHAPITRE II

COURIER A L'ÉCOLE DE CHÂLONS

Vacances en Touraine. — Les Vendanges à la Véronique. — Paul-Louis se voit dresser procès-verbal pour avoir chassé sur les	
--	--

terres du duc de Luynes. — Son attachement pour Labbey. — Il va s'installer à Châlons avec son professeur. — L'École de Châlons. — La promotion de Courier : 1 ^{er} septembre 1792. — Ses camarades. — Esprit qui animait l'école. — Traditions royalistes des élèves. — Inquiétudes de la famille Courier pendant la Terreur. — L'armée des Chouans approche de Cinq-Mars. — Paul-Louis est nommé lieutenant	36
--	----

CHAPITRE III

LA GARNISON DE THIONVILLE EN 1793

Courier à l'armée de la Moselle. — Efforts de Bouchotte pour « républicaniser » le corps des officiers. — Tiédeur civique de Paul-Louis. — Il étudie la fortification. — Mais il approfondit surtout la connaissance du grec. — Il défend contre son père son goût pour les études grecques et latines. — Avancement médiocre des officiers d'artillerie. — Courier se lance dans les divertissements mondains. — Sa tristesse au milieu des « coteries ». Vains efforts qu'il fait pour apprendre à danser. — Il regrette la vie de famille.	51
---	----

CHAPITRE IV

COURIER A BLIES-CASTEL ET A MAYENCE

Ses premières armes. — Sa désertion. — Le subterfuge auquel il eut recours pour dissimuler sa faute. — Courier va servir à Alby où il reçoit la nouvelle de la mort de son père.	63
--	----

CHAPITRE V

LES JOYEUSES ÉQUIPÉES DE PAUL-LOUIS A TOULOUSE ET A RENNES

Envoyé à Toulouse il se lie intimement avec un étudiant en droit, Charles-Marie Mazars Dalayrac. — Anecdotes piquantes racontées par Dalayrac sur le séjour de Courier à Toulouse. — Ses aventures galantes. — Projet de traduire en français le roman de Longus Daphnis et Chloé. — Ses relations avec Chlewaski. — Son affection pour un émigré nommé Bissan. — Il favorise

le départ furtif de son ami. — Courier muscadin ; sa vanité. — Une plaisanterie qui va trop loin et qui finit mal. — Brusque départ de Toulouse. — Une vision de Paris sous le Directoire. — Courier visite l'armement des côtes dans le département des Côtes-du-Nord. — Il fait les fonctions de chef d'état-major d'artillerie à Rennes. — Première ébauche de l'Éloge d'Hélène. — Courier est envoyé à l'armée de Rome.....	73
---	----

CHAPITRE VI

PREMIER SÉJOUR EN ITALIE

Courier à Rome. — Curieux tableau de l'occupation française. — La république romaine. — La société; les fonctionnaires du Directoire. — Expédition contre Civita-Vecchia. — Effacement du rôle de Courier. — Il se confîne dans des travaux littéraires. — Sa correspondance avec Chlewaski; son mépris pour la littérature et l'art dramatique de l'époque. — Jugement sévère porté sur Talma. — L'éloge de Buffon. — Capitulation de l'armée française. — Aventure dramatique de Courier; sa tentative de « désertion scientifique ». — Retour à Paris. — Courier en congé de convalescence. — Il est employé à Paris comme « prisonnier des Autrichiens ». — Études d'érudition. — Ses relations avec le monde savant : Clavier, le D ^r Bosquillon, d'Ansse de Villosion. — Courier obtient un nouveau congé, sans appointements, et prolonge son séjour à Paris. — Son départ pour la Véronique. — Derniers moments de Madame Courier. — Son esprit d'économie; ses embarras sous le Directoire. — Courier va rejoindre le 7 ^e d'artillerie à Strasbourg...	92
---	----

CHAPITRE VII

COURIER A STRASBOURG ET A LA VÉRONIQUE

Premiers travaux d'érudition. — Étude sur l'Athénée de Schweighäuser. — Paul-Louis, en semestre à la Véronique, compose le Ménélas après la fuite d'Hélène. — Étude sur cet ouvrage; la prose rythmée, les strophes libres. — L'Éloge d'Hélène d'après Isocrate. — La part d'originalité du traducteur. — L'épisode de Thésée. — Le héros athénien offert à Bonaparte comme le type du souverain libéral. — Goût de Courier pour les copies des œuvres antiques. — Publication de l'Éloge	
---	--

d'Hélène chez Cramer. — Les critiques de Schweighäuser. — Vente de la Véronique. — Séjour à Douai. — Amitié de Paul- Louis pour sa cousine M ^{me} Pigalle. — Les <i>Conseils à un Colo- nel</i> . — Scepticisme et mécontentement de Courier. — Sa haine de Bonaparte commence à poindre. — Il trouve le style qui convient au pamphlet.....	125
---	-----

CHAPITRE VIII

COURIER A PLAISANCE

Le colonel d'Anthouard. — Demanelle. — Griois. — Son juge- ment sévère sur Courier. — Inexactitude de Paul-Louis, sa négligence. — Son peu d'aptitude pour les manœuvres de ca- valerie. — Ses critiques contre l'artillerie montée. — Il entre- prend toutefois de traduire les traités de Xénophon sur la cavalerie et l'équitation, et joint la pratique à la théorie. — Ri- valité de d'Anthouard et de Demanelle. — Proclamation de l'Empire. — Le lieutenant Maire. — Courier accepte le fait accompli avec une dédaigneuse indifférence. — Il reçoit le ruban de la Légion d'honneur. — Il ne peut se faire rappeler de ses appointements depuis le jour de sa promotion au grade de chef d'escadron. — Détaché à l'armée de Naples, il part pour Barletta et Tarente. La fortune semble lui sourire.....	173
--	-----

CHAPITRE IX

DÉPART POUR L'ARMÉE DE NAPLES

Séjour à Parme. — Grave indécatesse commise par Courier à la bibliothèque de Parme. — L'acte d'accusation du bibliothé- caire Angelo Pezzana. — Départ pour Reggio. — Rencontre de Lamberti. — Sympathie de Courier pour cet érudit doublé d'un poète. — Caractère de son talent. — Arrivée à l'armée de Gouvion Saint-Cyr. — Le royaume de Naples et l'occupation française en 1804-1805. — Opérations autour de Padoue. — Victoire de Castelfranco, 24 novembre 1805.....	193
--	-----

CHAPITRE X

L'EXPÉDITION DE CALABRE

Pages.

Bataille de Campo-Tenese. — Arrivée à Reggio. — Mission de Courier à Tarente. — Ses tribulations. — Le terrible passage de Corigliano. — Disgrâce de Courier. — Le désastre de Sainte-Euphémie. — Retraite de Reynier. — Courier rejoint l'armée le 7 août. — Il compose le Récit de la bataille de Sainte-Euphémie et de la retraite. — Exactitude de Courier historien.	215
--	-----

CHAPITRE XI

COURIER A NAPLES

Sa mission dans la Pouille. — Sa grave altercation avec le général Dedon. — Courier aux arrêts. — Il profite de sa retraite pour travailler. — La traduction de deux livres de Xénophon : <i>Du commandement de la cavalerie et de l'équitation</i> . — Dernières flâneries aux environs de Naples.	269
--	-----

CHAPITRE XII

COURIER DÉCOUVRE FLORENCE

Séjour à Rome auprès de M ^{me} Dionigi. — Arrivée à Florence. — Francesco del Furia, préfet de la bibliothèque Laurentienne. Son portrait. — Portrait de Courier à l'âge de trente-six ans. — Akerblad, sa mollesse. — La bibliothèque des moines <i>della Badia</i> . — Découverte d'un manuscrit de Longus plus complet que celui qui avait servi aux éditeurs. — A Brescia, Courier retrouve son ami Haxo. — En arrivant à Vérone il doit prendre les arrêts. — Le colonel Faure de Gière. — Retour à Florence. — Le général d'Arancey. — Courier sous-directeur d'artillerie à Livourne. — Lettres inédites de Courier à del Furia. — Il demande un congé pour venir en France. — Ses démarches sont vaines. — L'inspection du général Sorbier; il malmène Courier. — Courier recommande à la Junte de Toscane les manuscrits de la Badia. — Il demande à faire la campagne d'Espagne. — Il est refusé. — Son départ pour Milan. Nouvelle demande de congé. — Nouveau refus. — Courier démissionne.	289
---	-----

CHAPITRE XIII

L'AVEVENTURE DE VIENNE

	Pages.
Courier jouit de sa liberté à Milan. — Il assiste chez Lamberti aux réunions d'un petit cénacle de lettrés : Monti, Mustoxidi, etc. — Il partage les goûts de ces puristes. — Il loue la tentative de Bossi pour reproduire la Cène de Léonard de Vinci. — Étroitesse de son goût artistique et littéraire. — Histoire de la publication des traités de Xénophon sur la cavalerie traduits par Courier. — Arrivée à Paris. — Il demande à reprendre du service. — Rapport officiel sur sa réintégration. — Départ pour Vienne. — Préparatifs pour passer le Danube. — Courier, bien reçu par le général de Lariboisière, ne tarde pas à se brouiller avec lui. — Il renonce à se procurer un cheval, bien qu'il ait un banquier disposé à lui prêter de l'argent. — Dès lors, il lui devient impossible de prendre part à la grande bataille qui se prépare. — Son ardeur se refroidit. — Son rôle au passage du Danube le 4 juillet. — Première journée de Wagram : Courier abandonne l'état-major du 4 ^e corps. — Son départ pour Strasbourg. — Villégiature en Suisse. — Traduction libre de la Vie de Périclès. — Ses jugements erronés sur Plutarque : il lui prête son propre mépris de l'histoire. — Valeur de sa traduction.....	323

CHAPITRE XIV

L'AFFAIRE DE LA TACHE D'ENCRE

Courier et Renouard. — La découverte du supplément de Daphnis et Chloé. — L'accident survenu au manuscrit. — Un fragment d'un roman grec perdu en même temps que retrouvé....	354
---	-----

CHAPITRE XV

SUITE DE L'AFFAIRE DE LA TACHE D'ENCRE

Un réquisitoire de del Furia contre Paul-Louis Courier. — La Lettera della scoperta e subitanea perdita... — La plainte de Renouard au Directeur général de la Librairie. — Sa Notice sur Daphnis et Chloé. — L'action administrative intentée à Courier. — Courier recherché par le Ministre de la Guerre. — Sa réponse à Gassendi.....	383
--	-----

CHAPITRE XVI

DERNIÈRES TRIBULATIONS DE COURIER EN ITALIE

Pages.

Courier se défend. — Son appel à l'opinion. — La Lettre à M. Renouard, sur une tache faite à un manuscrit de Florence. — Qualités de ce pamphlet. — Son peu de succès auprès des savants. — Courier brouillé avec ses amis de Rome. — Sa misanthropie; sa haine du monde officiel et plus généralement de la société impériale ou bonapartiste. — Le despotisme de Napoléon est funeste à la Littérature.....	416
---	-----

CHAPITRE XVII

DERNIÈRES PROMENADES, DERNIÈRES FLÂNERIES

Séjour de Courier à Albano. — Voyage de Naples avec le peintre Fabre et la Comtesse d'Albany. — Les <i>Conversations</i> chez la Comtesse d'Albany. — Etude sur la <i>cinquième conversation</i> . — Les idées personnelles de Courier : sa part d'originalité. — Critique des opinions de Fabre et de Courier sur la guerre : le mérite du général opposé à celui de l'artiste. — Imitation des dialogues platoniciens. — La forme, la mise en scène, le style.....	431
--	-----

CHAPITRE XVIII

DERNIER SÉJOUR A ROME

Courier se désintéresse des fouilles du Forum, parce qu'elles sont dirigées par le Préfet et le Gouvernement. Son indépendance et sa haine du monde officiel. Il s'irrite de l'étiquette et du luxe de la société impériale. Contraste de sa tenue débraillée et de la correction officielle. Sa haine des salons et des antichambres. — Courier rentre en France. Son passage à Florence. Il s'efforce de discréditer la traduction du fragment de Longus par l'abbé Ciampi. La revanche de Courier. — Revenu à Paris, sans but certain, Courier ne tarde pas à s'y ennuyer. — Il songe à partir pour la Grèce. — Son projet contrarié par les graves événements de 1813 et de 1814. — Le désœuvrement le conduit enfin au mariage. — Fatale conséquence du mariage de Courier.....	449
--	-----

CHAPITRE XIX

CONCLUSION

1° *Courier helléniste.*

	Pages.
Sa science du grec. — Comment il le savait. — La science historique lui fait un peu défaut. — Idées de Courier sur l'art de traduire. — Son talent de traducteur. — Dans sa version de <i>Daphnis et Chloé</i> , il est très supérieur à Longus. — C'est donc autre chose et mieux qu'une traduction. — Excellente méthode employée dans ses autres traductions.....	471

2° *Haines et affections.*

Haine de l'autorité. — Haine très violente de la noblesse. — Ses sentiments à l'égard des prêtres. — Influence de Voltaire. — Son goût pour l'argent. — Courier et les femmes. — L'amour. — L'amitié. — Courier et les livres. — L'artiste. — Ses copies de l'antique. — Ses petits tableaux constituent un genre à part.....	477
---	-----

3° *Les idées de Courier.*

Pauvreté de ses idées. — Opinions sur l'art d'écrire. — Sur la religion, sur la morale, sur la société. — Convictions politiques.....	487
---	-----

PIÈCES JUSTIFICATIVES.....	495
----------------------------	-----



